ACADÉMIE DES SCIENCES SOCIALES ET POLITIQUES
DE LA RÉPUBLIQUE SOCIALISTE DE ROUMANIE

DACIA

REVUE D'ARCHÉOLOGIE ET D'HISTOIRE ANCIENNE

NOUVELLE SÉRIE

XVI

1972

ÉDITIONS DE L'ACADÉMIE DE LA RÉPUBLIQUE SOCIALISTE DE ROUMANIE

ACADÉMIE DES SCIENCES SOCIALES ET POLITIQUES
DE LA RÉPUBLIQUE SOCIALISTE DE ROUMANIE

DACIA

REVUE D'ARCHÉOLOGIE ET D'HISTOIRE ANCIENNE

NOUVELLE SÉRIE

XVI

1972

ÉDITIONS DE L'ACADÉMIE DE LA RÉPUBLIQUE SOCIALISTE DE ROUMANIE

Toute commande de l'étranger (fascicules ou abonnements) sera adressée à

ROMPRESSFILATELIA, Boîte postale 2001-telex 011631

Bucarest, Roumanie

ou à ses représentants à l'étranger.

ÉDITIONS DE L'ACADÉMIE DE LA RÉPUBLIQUE SOCIALISTE DE ROUMANIE,
str. Gutenberg nr. 3 bis, Bucarest

ACADÉMIE DES SCIENCES SOCIALES ET POLITIQUES
DE LA RÉPUBLIQUE SOCIALISTE DE ROUMANIE

DACIA

REVUE D'ARCHÉOLOGIE ET D'HISTOIRE ANCIENNE
ЖУРНАЛ АРХЕОЛОГИИ И ДРЕВНЕЙ ИСТОРИИ
JOURNAL OF ARCHAEOLOGY AND ANCIENT HISTORY
ZEITSCHRIFT FÜR ARCHÄOLOGIE UND GESCHICHTE DES ALTERTUMS

Tome XVI 1972

SOMMAIRE
СОДЕРЖАНИЕ
CONTENTS
INHALT

ÉTUDES

Page

NOTES ET INFORMATIONS

COMPTES RENDUS

INFORMATION GÉNÉRALE SUR LE PALÉOLITHIQUE DU BANAT (SUD-OUEST DE LA ROUMANIE)

FLOREA MOGOȘANU

En Roumanie, étant donné la position et la configuration géographique du pays, ont existé plusieurs zones culturelles paléolithiques distinctes. Chacune de ces zones dépendait des grandes aires culturelles d'Europe à la période des glaciations (la partie orientale de la Roumanie, de l'aire nord-pontique ; sa partie occidentale, de celle de l'Europe centrale ; sa partie méridionale, surtout des régions circum-méditerranéennes).

Dans le présent exposé, nous nous occuperons de la région du Banat, située dans le coin sud-ouest de la Roumanie et limitrophe, au sud et à l'ouest, de la R. S. F. de Yougoslavie.

CADRE NATUREL *

Le Banat est caractérisé par la diversité de son relief, qui s'abaisse en degrés de l'est à l'ouest à la manière d'un amphithéâtre et, du point de vue tectonique, par le caractère déchiqueté de ce relief.

Le degré le plus élévé est formé par la chaîne des hautes montagnes de la Cerna du Godeanu et du Țarcu, qui constituent une sorte de cadre séparant le Banat de l'Olténie. Cette chaîne de montagnes n'est traversée que dans la longueur par la vallée intérieure — dépression tectonique — de la Cerna.

Le deuxième degré est constitué par les monts du Banat proprement dits (les monts de Semenic, d'Almăj, de Locvei et d'Anina, ainsi que ceux de Poiana Ruscă au nord-est) qui, soumis à de puissantes actions tectoniques, ont donné naissance à des massifs — des blocs — isolés dans un réseau de failles.

Le troisième degré est constitué par ce qu'il est convenu d'appeler les piedmonts occidentaux, englobant plusieurs sous-unités comprises entre 200 et 400 m d'altitude. Ces piedmonts constituent à la marge occidentale des montagnes une sorte de seuil, consistant en

* Cette brève présentation du milieu naturel a eu pour base les informations fournies par les ouvrages suivants : G. Vergez-Tricom, *Regiunile naturale și unitatea Banatului Românesc* (*Transilvania, Banatul, Crișana, Maramureș — 1918—1928*), vol. I, Bucarest, 1929, p. 183—187) ; P. Coteț et I. Băcăoanu, *Regiunea Banat. Caracterizare geografică*, Natura (Seria geografie-geologie), XVII, 1965, 2, p. 18—35 ; C. V. Oprea, *Apele freatice din cîmpia Banatului și influența lor asupra învelișului de sol*, Analele Universității București (seria geologie-geografie), XV, 1966, p. 97—107 ; V. Sencu, *Cazanele Dunării. Observații geomorfologice*, Studii și cercetări de geologie, geofizică și geografie, XIV, 1967, 2, p. 161—163 ; P. Coteț et Cornelia Stăncescu-Grumăzescu, *Harta morfologică a Cîmpiei Tisei*, Studii și cercetări de geologie, geofizică și geografie, XIV, 1967, 2, p. 151—160 ; Nicolae Orghidan, *Văile transversale din România*, Ed. Acad., Bucarest, 1969 ; Vintilă Mihăilescu, *Geografia fizică a României*, Ed. Scientifiques, Bucarest, 1969.

DACIA, N. S., TOME XVI, 1972, pp. 5—27, BUCAREST

cônes de déjection formés de matériaux détritiques arrachés aux montagnes voisines et charriés par les torrents sur la haute rive du lac Pannonique au néogène et au quaternaire.

Le quatrième et dernier degré est représenté par la plaine — haute ou basse — du Banat, qui présente la même inclinaison vers l'ouest ; il est constitué par une couverture sédimentaire (pierraille, sable et lœss) d'épaisseur variable, due à un processus d'érosion et d'accumulation, exercé par le réseau hydrographique et par la dynamique rythmique du climat au pliocène et surtout au pléistocène. Ces dépôts sont en général d'une consistance plus grossière à l'est, à proximité des montagnes, et plus fine à mesure qu'on avance vers l'ouest, dans le bassin pannonique.

Outre ces quatre degrés, le relief du Banat comprend comme éléments caractéristiques les couloirs d'origine tectonique (Cerna-Timiș, Bozovici, Bistra, vallée de la Bega) qui traversent la région en long et en large. Ces couloirs ont été partiellement comblés par les matériaux détachés de la montagne sous l'effet de l'érosion et déposés sous forme de mélanges de sable et de pierres (matériaux détritiques meubles), phénomène qui a atténué dans une certaine mesure le caractère déchiqueté du relief du Banat et a rendu possible des liaisons aisées entre les différents points de la région.

Il faut tenir compte également des vallées transversales des montagnes environnantes, qui pourraient avoir constitué des voies de pénétration — ou de diffusion — des cultures paléolithiques.

La plus importante de ces voies d'accès est sans conteste la vallée du Danube, qui délimite le Banat au sud sur une distance de 140 km, séparant les monts du Banat des montagnes transdanubiennes de la Yougoslavie par un défilé qui, sous l'effet de l'érosion, atteint par endroits jusqu'à 400—500 m de profondeur. Aussi les montagnes sont souvent, sur l'une et l'autre rive, presque à pic. Ce défilé comporte une succession de petits bassins et de secteurs encaissés (nommés *clisuri*), dont les plus connus sont ceux de la zone des Portes de Fer dits *Grandes Cazane* et *Petites Cazane*. Ces élargissements et rétrécissements successifs ont eu pour cause les différences de résistance à l'érosion des rocs constituant les versants du défilé.

Cette « microrégion », comprise entre les hautes parois des montagnes qui l'entourent, représente sous plusieurs rapports un monde à part, au climat spécifique fait de la rencontre d'influences méditerranéennes et continentales, et dont la faune et la flore présentent le même double caractère.

Au nord, le Banat est limité par le Mureș, affluent de la Tisa, qui prend naissance dans les Carpates orientales et traverse la Transylvanie en diagonale, faisant la liaison entre celle-ci et la plaine de la Tisa.

Vers l'est, un couloir tectonique, séparant les Carpates méridionales des monts de Poiana Ruscă et partiellement drainé par la Bistra, fait la liaison entre le Banat et le Sud-Ouest de la Transylvanie.

Il convient de souligner qu'autant la vallée du Mureș que celle de la Bistra et celle de la Bega assurent la liaison avec cette même zone sud-occidentale de la Transylvanie, tandis que du côté de l'Olténie il n'existe qu'une unique voie d'accès, le défilé du Danube, qui, à ce qu'il semble, ne serait elle-même devenue accessible à l'homme qu'à une époque relativement récente. De par la configuration de son relief, le Banat est bien plus accessible de l'ouest, aussi la Roumanie a-t-elle établi sans peine, par cette région, des rapports avec le centre de l'Europe (fig. 1).

Fig. 1. — Carte générale du Banat.

HISTORIQUE DES RECHERCHES

Les premières mentions sur le paléolithique du Banat datent de 1942 à peine et elles sont dues à l'activité du spéléologue Ernö Balogh [1], qui a effectué durant la période 1936—1939 des recherches dans deux grottes de la vallée du Caraș (*Peștera Popovăț* et *Peștera Cerbului*). Dans la première, Balogh a découvert plusieurs os d'*Ursus spelaeus*, brisés et mêlés de pierres calcaires arrondies. Parmi ces os brisés, il a cru distinguer un certain nombre d'outils en os; d'autre part, de banales canines d'ours cassées ont été décrites par lui comme des lames de

[1] Ernö Balogh, *Restes de l'homme dans deux grottes de la contrée montagneuse de Bansag, Közlemenyek*, Cluj, 1942, p. 13—14.

type Kiskevely ou pour des objets de parure. Bien entendu, ces soi-disant outils et objets de parure se sont avérés n'être que des brisures naturelles. Dans la seconde grotte, Balogh a récolté de même, à la suite d'un petit sondage, plusieurs os brisés et quelques pièces de quartzite. Ces dernières, bien que dépourvues de toute position stratigraphique, pourraient constituer des indices de la présence du paléolithique dans cette grotte.

Un an après la publication de ces recherches, en 1943, Heinz Feichter [2] trouvait sur la grève de la vallée du Timiș, à la hauteur de la commune de Sadova Veche, une immense pièce de silex qui ne trouve sa place dans aucune phase de développement du paléolithique et qui ne peut être considérée que comme le produit des forces naturelles.

En 1948, Marius Moga effectuait des sondages restreints dans la grotte de Româneşti, où il découvrait, outre d'abondants matériaux postpaléolithiques, plusieurs os brisés d'*Ursus spelaeus*, considérés par lui, avec certaines réserves, comme des outils paléolithiques [3].

En 1954, on a repris les fouilles dans la grotte de Băile Herculane, dite *Peştera Hoţilor*, lesquelles ont abouti à la découverte des premiers témoignages paléolithiques et épipaléolithiques certains [4]. Deux ans après, on découvrait une biface foliacée szeléthienne dans le lit caillouteux du ruisseau Bogdrul Mare, à Vişag (dép. du Timiş), la première pièce szeléthienne découverte jusqu'à ce jour dans le Banat. En 1958, on découvrait le site en plein air de Tincova [5], qui a fourni le contact le plus important avec le paléolithique du Banat. Peu après a suivi la découverte des sites en plein air de Româneşti-Dumbrăviţa (1959) et de Coşava (1961).

À partir de 1964, le nombre des sites paléolithiques et surtout épipaléolithiques ne cessera de s'accroître, grâce aux recherches et aux fouilles systématiques organisées par le « Groupe de recherches complexes des Portes de Fer » dans la zone du lac d'accumulation de l'Hydrocentrale du Danube [6]. Ainsi, en 1964, on découvrait le site épipaléolithique (romanello-azilien) de l'abri sous roche de Cuina Turcului [7], ainsi que certains indices d'un habitat de la même époque dans la *Grotte de Veterani*. Au cours des années suivantes, on découvrait les établissements de *Peştera Climente I* (paléolithique et épipaléolithique), *Peştera Climente II*, Insula Banului, Schela Cladovei, Răzvrata et Icoana (épipaléolithique) [8].

Dans le cadre des recherches du « Groupe » , on a repris également les fouilles dans la *Peştera Hoţilor* de Băile Herculane, pour y découvrir des traces sporadiques d'un habitat paléolithique antérieur à celui déjà établi.

Enfin, deux nouveaux sites archéologiques ont été découverts à l'automne de 1969, toujours dans la vallée du Danube, sur le territoire du village de Gornea (comm. de Sicheviţa, dép. de Caraş-Severin).

Il ressort de ce bref historique des recherches que presque tous les sites paléolithiques et épipaléolithiques du Banat ont été découverts au cours des derniers quinze ans. Le dépistage

[2] Heinz Feichter, *Das Steinbeil von Altsadova*, Deutsche Forschung in Südosten, IV, 1943, p. 650—561.

[3] Marius Moga, *Cercetări arheologice în două localităţi din Banat*, Studii, I, 1949, 2, p. 95—97.

[4] C. S. Nicolăescu-Plopşor et collaborateurs, *Şantierul arheologic Cerna-Olt, Rapoarte de săpături*, SCIV, VI, 1955, 1—2, p. 129—149 ; C. S. Nicolăescu-Plopşor et Eugen Comşa, *Microlitele de la Băile Herculane*, SCIV, VIII, 1957, 1—4, p. 17—26; C. S. Nicolăescu-Plopşor et Al. Păunescu, *Azilianul de la Băile Herculane în lumina noilor cercetări*, SCIV, XII, 1961, 2, p. 203—213.

[5] Les premières fouilles ont été effectuées en 1958 et 1959 par C. S. Nicolăescu-Plopşor et Ion Stratan (voir C. S. Nicolăescu-Plopşor et I. Stratan, *Săpăturile de la Tincova*, dans Materiale, VII, 1960, p. 29—32 ; I. Stratan, *Şantierul Tincova*, dans Materiale, VIII, 1962, p. 123—126).

[6] C. S. Nicolăescu-Plopşor et collaborateurs, *Les recherches archéologiques dans la zone des Portes de Fer*, Académie de la République Socialiste de Roumanie, Groupe de recherches complexes des Portes de Fer, Série archéologique, V, Craiova, 1968.

[7] Al. Păunescu, *Epipaleoliticul de la Cuina Turcului-Dubova*, SCIV, 21, 1970, 1, p. 3—47.

[8] Toutes ces découvertes ont été faites par V. Boroneanţ (voir V. Boroneanţ, *Descoperiri gravettiene în Peştera lui Climente*, Rev Muz., 1968, 6, p. 542; idem, *La période épipaléolithique sur la rive roumaine des Portes de Fer du Danube*, Praehistorische Zeitschrift, 45, 1970, 1, p. 1—25.

des stations paléolithiques du Banat a constitué une tâche ardue, qui a exigé de longues recherches préliminaires sur les lieux. On comprend maintenant que des archéologues hongrois réputés, auteurs il y a quelques dizaines d'années de nombreuses découvertes dans d'autres régions, n'aient pas réussi à découvrir dans le Banat le moindre établissement pouvant être assigné de façon certaine à cette époque. Nous nous faisons un devoir d'ajouter que nous avons eu la chance d'être efficacement soutenu tout au long de nos efforts par un chercheur passionné et persévérant, Ion Stratan, directeur du Musée de Lugoj, qui a mis à notre disposition tous les moyens nécessaires pour que les recherches et les fouilles se déroulent dans les meilleures conditions.

STATIONS PALÉOLITHIQUES AYANT FAIT L'OBJET DE RECHERCHES [9]

«PEŞTERA HOŢILOR», BĂILE HERCULANE

Cette grotte appartient au Karst des alentours de la station balnéo-climatique de Băile Herculane, qui comptait jusqu'en 1966 plus de 70 grottes. Elle est située à environ 500 m au nord de la station, sur la rive droite de la Cerna, surplombant à 50 m environ de hauteur le lit de la rivière, et à une altitude absolue de 257 m. La Cerna coule au fond d'une profonde vallée, d'origine tectonique, aux parois à pic qui lui donnent l'apparence d'un canyon [10]. La grotte est orientée dans la direction est et sud-est, elle est dépourvue d'humidité et sa température moyenne est constante. Elle a été explorée et signalée dès 1872 par un groupe de médecins et de naturalistes hongrois [11]. Pour la même période (autour de 1880), on peut mentionner certaines recherches faites par Bodog Milleker et C. Teglas [12].

Les premières fouilles archéologiques n'y ont été pratiquées qu'en 1904, par Agoston Solymosy [13], puis en 1916, par Ottokar Kadič [14]. A noter que les auteurs de ces fouilles mentionnent la découverte d'abondants vestiges postpaléolithiques, mais ne disent rien des microlithes épipaléolithiques que pourtant — ainsi que devaient le révéler les recherches ultérieures — ils ont certainement trouvés. C'est à peine quarante ans plus tard qu'un groupe d'archéologues, sous la direction du regretté C. S. Nicolăescu-Plopşor, a relevé, après plusieurs campagnes de fouilles archéologiques (1954—1956), la présence de foyers à microlithes, attribués à l'azilien [15].

Enfin, ces dernières années (1965—1971), on a entrepris des sondages profonds [16], qui ont abouti à la découverte de nouveaux habitats paléolithiques. Les dernières fouilles ont été pratiquées plus loin à l'intérieur de la grotte et ont livré plusieurs outils de quartzite qui gisaient à la base d'un sédiment d'aspect lœssoïde [17]. Les analyses pollinologiques [18] et les détermina-

[9] Ne sont compris dans cet exposé que les sites découvertes par l'auteur ou à la fouille desquels il a pris part effectivement. La présentation est faite indépendamment de l'ordre chronologique des découvertes, sur la base de la situation stratigraphique (chronologique) des établissements.

[10] Şt. Avram, D. Dancău et E. Şerban, *Cercetări speologice în bazinul Cernei* (*nota II*), Lucrările Institutului de Speologie Em. Racoviţă, III, 1964, p. 131—199.

[11] *A Kongr. munkalatai*, p. 73; Bodog Milleker, Delmagyarorszag régiségleletei, I, Timişoara, 1897, p. 46—47.

[12] *Délmagyarorszag az öskorban*, Timişoara, 1894, p. 10, 11, 20.

[13] Bodog Milleker, *op. cit.*, III, Timişoara, 1906, p. 82.

[14] Ottokar Kudic, Barlangi Közlemények, V, 1917, p. 107—111; Roska Marton, *Repertorium*, 1942, 105, nº 26.

[15] C. S. Nicolăescu-Plopşor et Al. Păunescu, *op. cit.*

[16] Ces sondages ont été pratiqués par Petre Roman à la suggestion de C. S. Nicolăescu-Plopşor. Les fouilles qui ont suivi ont été faites par l'auteur.

[17] Florea Mogoşanu, *Rezultatele ultimelor săpături arheologice privind paleoliticul din Peştera Hoţilor de la Băile Herculane*, SCIV, 22, 1971, 1, p. 3—14.

[18] Marin Cîrciumaru, *Analiza polinică a unor sedimente würmiene din Peştera Hoţilor de la Băile Herculane*, SCIV, 22, 1971, 1, p. 15—18.

tions de micromammifères[19] semblent assigner ce sédiment au Würm II. Comme partout, les pièces en quartzite sont rudimentaires et il est très difficile de les encadrer parmi les outils proprement dits. On a pu identifier plusieurs racloirs, dont certains à retouches scalariformes à leur partie ventrale, quelques éclats lamellaires à retouches alternes sur les côtés longs et deux nucléus atypiques. La plupart des pièces ont le talon non façonné, recouvert de cortex. Nous nous arrêterons plus longuement sur ces outils de quartzite à la fin de notre étude, où nous examinons en général le problème du paléolithique quartzitique de la région.

GORNEA

Cette fois-ci, on est dans la vallée du Danube, en amont des Portes de Fer, dans la zone périphérique des monts de Locvei, aux hauteurs tortueuses orientées tantôt perpendiculairement, tantôt parallèlement au cours du Danube. En ce point, le défilé s'élargit, formant une petite dépression, reliée vers l'est (en aval) à la dépression plus large de Liubcova.

Les deux stations paléolithiques qui y ont été découvertes se trouvent sur la pointe de deux collines, celle de « Căuniță » et celle de « Păzăriște ». L'une et l'autre s'avancent — la première en pente douce, la seconde par degrés successifs — jusqu'en plein courant du Danube.

Ces stations sont très pauvres, ne représentant sans doute que de simples lieux de halte ; celle de la colline de « Căunița » appartient au moustérien, avec une position stratigraphique incertaine, vu la possibilité d'un processus de solifluxion ; celle de la colline de « Păzăriște » appartient au paléolithique supérieur final. L'outillage livré par la première est trop maigre pour pouvoir être assigné de façon certaine à tel ou tel groupe moustérien connu. On peut signaler plusieurs pointes et éclats Levallois au plan de frappe lisse ou facetté : éléments qui nous autoriseraient peut-être à les attribuer à un moustérien typique à débitage Levallois. Quant au second établissement, qui est tout aussi pauvre, il semble représenter une étape finale du paléolithique supérieur du Banat, étape au cours de laquelle on rencontre un très grand nombre d'éclats macrolithiques présentant des traces visibles d'usage et des outils à retouches irrégulières attestant une certaine décadence de l'industrie du silex. Nous avons relevé ce même processus dans les ateliers de Româneşti-Dumbrăvița[20].

TINCOVA

À 20 km environ au nord de Caransebeș, sur la rive droite du Timiș (une partie du couloir Cerna-Timiș), au lieu-dit *Selişte* proche du village de Tincova (comm. de Sacu, dép. de Caraş-Severin), on a découvert un établissement, situé sur une haute plate-forme, à l'extrémité d'un ravin. Il s'agit d'un vieux cône de déjection qui, tranché par le Timiş lors du processus de formation et d'approfondissement de la vallée, est aujourd'hui comme suspendu au milieu du relief ambiant.

À la suite des fouilles[21], on a découvert, entre 0,80 m et 1,20 m de profondeur, à la base d'un dépôt argileux rougeâtre à nombreuses concrétions ferro-manganeuses, une couche de culture appartenant au paléolithique supérieur. La mauvaise qualité de l'opale utilisée comme

[19] Les déterminations de micromammifères ont été obtenues par le d[r] Elena Terzea, de l'Institut de Spéléologie.

[20] Florea Mogoşanu, *Descoperiri paleolitice la Gornea* (*Porțile de Fier*), SCIV, 21, 1970, 4, p. 531—538.

[21] Les dernières fouilles à Tincova ont été faites par l'auteur (voir Florea Mogoşanu, *Prezența lamelelor Dufour în așezările acropaleolitice din Banat*, SCIV, 17, 1967, 1, p. 141—146).

matière première [22] fait que les pièces typiques sont en nombre très réduit et que ce sont les éclats et les fragments atypiques qui prédominent. L'inventaire comprend 110 outils, consistant en grattoirs, burins, lames aurignaciennes, lames à retouches continues ou partielles sur un ou sur les deux bords, lames à encoche, un assez grand nombre de lamelles Dufour et de pointes Font Yves. Parmi les grattoirs, ce sont ceux sur bout de lame qui prédominent, mais on relève aussi quelques grattoirs carénés (indice des grattoirs (IG) = 26,36; indice des grattoirs aurignaciens (IGA) = 5,45). Le nombre des burins est assez réduit et il est dominé par le type dièdre (IB = 7,27). Les lamelles Dufour et les pointes Font Yves représentent presque un quart de la totalité de l'outillage mis au jour à Tincova. Les lamelles, qui ne dépassent pas 2—3 cm, présentent de fines retouches, à demi abruptes, habituellement sur un seul bord, les pièces à retouches alternes étant plus rares. Les pointes Font Yves sont à l'état fragmentaire; parmi elles, il se trouve une pointe du type Krems à retouches alternes.

L'outillage indique la présence à Tincova d'un faciès aurignacien. Il convient de préciser que, pour établir la présence de ce groupe caractéristique aurignacien, il a fallu tenir compte aussi des lamelles Dufour et des pointes Font Yves, car sans ces éléments l'indice de ce groupe aurait été très faible.

Mentionnons encore que toujours à Tincova, sur la même plate-forme, à 200 m environ au nord, des sondages restreints ont mis au jour quelques pièces en quartzite à caractère moustéroïde (racloirs, pointes). Un fait intéressant, c'est que ces pièces en quartzite étaient situées à la base de la couche végétale actuelle [23].

CARACTÉRISTIQUES TYPOLOGIQUES DE L'AURIGNACIEN DE TINCOVA [24]

	Total	%
1. Grattoir sur bout de lame	10	9,09
2. Grattoir sur bout de lame atypique	2	1,81
5. Grattoir sur lame retouchée	4	3,63
8. Grattoir sur éclat	3	2,72
11. Grattoir caréné	3	2,72
12. Grattoir caréné atypique	1	0,90
13. Grattoir à museau	1	0,90
14. Grattoir à museau atypique	1	0,90
15. Grattoir nucléiforme	4	3,63
16. Rabot	2	1,81
17. Grattoir-burin	1	0,90
21. Perçoir-grattoir	1	0,90
27. Burin dièdre droit	1	0,90
29. Burin dièdre d'angle	2	1,81
30. Burin dièdre sur lame cassée	2	1,81
34. Burin sur troncature retouchée droite	2	1,81
43. Burin nucléiforme	1	0,90
52. Pointe de Font Yves (Krems)	3	2,72
60. Lame (pièce) à troncature retouchée droite	1	0,90

[22] Les opales utilisées de préférence dans les sites du centre et du Nord-Est du Banat présentent de nombreuses intrusions qui rendent anarchique et difficilement contrôlable la ligne de détachement. Aussi la plupart des pièces sont à l'état fragmentaire, particulièrement sous forme d'éclats atypiques. En ce qui concerne en échange les rocs de bonne qualité (jaspe, radiolarite, calcédoine), plus rarement utilisés, la plupart des pièces se sont conservées entières et en général typiques.

[23] Florea Mogoşanu, *Paleoliticul superior cuarţitic din Banat*, SCIV, 18, 1968, 2, p. 303—311.

[24] Les caractéristiques typologiques ont été établies d'après la liste-type de D. de Sonneville-Bordes et J. Perrot (voir D. de Sonneville-Bordes et J. Perrot, *Essai d'adaptation des méthodes statistiques au paléolithique supérieur. Premiers résultats*, dans BSPF, L, 1953, p. 323—333).

65.	Lame à retouches continues sur un bord	6	5,45
66.	Lame à retouches continues sur les deux bords	10	9,09
67.	Lame aurignacienne	9	8,18
74.	Pièce à encoche	7	6,36
75.	Pièce denticulée	2	1,81
77.	Racloir	6	5,45
84.	Lamelle tronquée	2	1,81
89.	Lamelle à coche	1	0,90
90.	Lamelle Dufour	22	20,00
	Total	110	99,81%

Indices typologiques :
IG = 26,36
IB = 7,27
IGA = 5,45 + lamelles Dufour = 28,68
IBd = 4,54
IBt = 1,81

Fig. 2. — Graphique cumulatif de l'aurignacien de Tincova.

ROMÂNEȘTI-DUMBRĂVIȚA

Dans la partie nord-est du Banat, à proximité du village de Românești (comm. de Tomești, dép. du Timiș), sur une terrasse de confluence des deux bras de la Bega (la Grande Bega et la Petite Bega) nommée Dumbrăvița, on a découvert un établissement des plus importants pour la compréhension de l'évolution du paléolithique supérieur dans cette région. Sur une profondeur de 1,20 m, on a identifié 6 niveaux, c'est-à-dire 6 étapes d'habitat paléolithique. On ne saurait parler de véritables couches de culture, étant donné que, selon toutes les apparences, l'établissement de Românești-Dumbrăvița ne se rattache qu'à l'exploitation temporaire du silex et des divers rocs recueillis dans la vallée de la rivière voisine (la Bega).

Le premier niveau se trouve entre 1,05 et 1,15 m de profondeur, à la limite supérieure d'un dépôt argileux de couleur rouge jaunâtre.

L'outillage, fort pauvre et rudimentaire, n'est composé que de pièces de quartzite. On relève 3 pointes triangulaires moustéroïdes non retouchées, au talon recouvert de cortex, des éclats non retouchés mais présentant des traces partielles d'usage en tant que racloirs, deux nucléus presque prismatiques et deux grattoirs atypiques.

Le second niveau, occupant une superficie d'environ 8 m², est situé à 0,90—0,95 m de profondeur, à la base d'un dépôt argileux rougeâtre. Les pièces — cette fois-ci toutes en silex — y sont en nombre très réduit. Un racloir macrolithique bien réalisé, deux grattoirs nucléiformes et quelques burins dièdres constituent tout l'outillage de ce niveau.

Le troisième niveau est également situé à la base du dépôt argileux rougeâtre, à 0,70—0,86 m de profondeur. C'est le niveau le plus étendu et le plus riche de Româneşti-Dumbrăvița. Plus de 5 000 pièces y ont été récoltées, mais malheureusement 114 outils seulement. L'outillage est dominé par les grattoirs (IG = 44,73 %), la première place revenant aux grattoirs sur éclats, suivis dans l'ordre par les grattoirs aurignaciens (carénés et à museau), les grattoirs nucléiformes, ceux sur bout de lame et ceux sur des lames aurignaciennes ou des lames retouchées. Le rapport entre les grattoirs et les burins est en faveur des premiers. L'indice des burins est de 22,80 % et il est dominé par les dièdres. Les lamelles Dufour sont également présentes (8 exemplaires).

Le quatrième niveau est situé à peu près entre 0,60 et 0,67 m de profondeur, dans la moitié supérieure du dépôt argileux rougeâtre. L'outillage y diffère de celui des autres niveaux par le fait que, en dehors des éléments caractéristiques aurignaciens du Banat, on y relève aussi une série de pièces tronquées : burins sur troncature, lames et éclats à troncature retouchée. Leur nombre est assez important, atteignant près de 30 % du total.

Le cinquième niveau a été découvert entre 0,45 et 0,55 m de profondeur, dans un dépôt qui marque la transition entre le dépôt argileux sous-jacent et la couche supérieure jaune pulvérulente d'aspect lœssoïde. Le niveau de culture est très étendu, mais discontinu, étant constitué par de petites agglomérations, de petits ateliers de l'industrie du silex, situés à 3—4 m de distance les uns des autres. Ce niveau a livré des milliers d'éclats atypiques et des déchets de l'industrie du silex. Le nombre des outils est des plus réduits. On constate en outre, à partir de ce niveau, le manque de soin apporté à la confection de formes d'outils véritablement typiques. On voit apparaître une série de grands grattoirs sur de larges éclats sommairement retouchés, ainsi que des éclats macrolithiques à retouches irrégulières, utilisés comme racloirs. La tendance à utiliser les nucléus comme de hauts grattoirs ou comme rabots s'accentue. L'outillage maintient toutefois, quoique dans une proportion plus réduite, les éléments caractéristiques aurignaciens du Banat. Un fait digne d'être signalé est que, pour la première fois dans le paléolithique supérieur du Banat, le nombre des burins l'emporte de peu sur celui des grattoirs.

Le sixième et dernier niveau est situé à 0,20—0,33 m de profondeur, sous la couche végétale, dans la partie supérieure d'un mince dépôt jaune pulvérulent, d'aspect lœssoïde. Ce niveau est également fort étendu, mais aussi très sporadique. L'outillage n'y est pas riche, mais assez varié. En effet, à côté des éléments caractéristiques pour l'aurignacien, il comprend quelques pièces nouvelles : petits grattoirs unguiformes ou circulaires, deux triangles magdalénoïdes, lames à dos et pointes du type La Gravette. Un fait qui mérite d'être souligné, c'est que c'est à peine maintenant, au cours de cette étape finale, qu'apparaissent les premiers éléments gravettiens.

Toujours à Româneşti-Dumbrăviţa et sur la même terrasse, à une distance de 80 m environ, on a découvert de très nombreux ateliers d'industrie du silex. Le début de l'activité de ces petits ateliers correspond à celui du cinquième niveau de la station principale et se poursuit jusque tard dans l'holocène, au-delà du dernier niveau. Le matériel mis au jours est en majorité atypique, mais il comprend néanmoins aussi quelques-uns des outils trouvés dans les deux derniers niveaux de la station. Nous estimons particulièrement importante la découverte de deux petits ateliers, l'un spécialisé dans la confection des lamelles Dufour [25] et l'autre où n'était utilisé que le quartzite. Le premier, qui couvrait une superficie de près de 4 m², se situe comme stratigraphie entre les deux derniers niveaux de la station principale. Le matériel archéologique n'y est constitué que de petits éclats et de lamelles, dont beaucoup du type Dufour à retouches alternes. Ce petit atelier explique la présence des lamelles Dufour dans les niveaux tardifs de l'aurignacien du Banat. Le second atelier, où seul le quartzite a été utilisé, est apparu en un lieu isolé, dans la partie nord-est de la terrasse. Il comporte à peu près la même position stratigraphique que le niveau V. On a mis au jour quelques pièces, parmi lesquelles une volumineuse pointe triangulaire moustéroïde non retouchée, ainsi que deux racloirs retouchés en degrés sur la face ventrale ; ces trois pièces présentent un large talon recouvert de cortex.

CARACTÉRISTIQUES TYPOLOGIQUES DES OUTILLAGES DES NIVEAUX III, IV, V, VI DE ROMÂNEŞTI-DUMBRĂVIŢA

	niv. III		niv. IV		niv. V		niv. VI	
	total	%	total	%	total	%	total	%
1. Grattoir sur bout de lame	6	5,26	1	1,63	0	0	5	8,33
2. Grattoir sur bout de lame atypique	1	0,87	1	1,63	4	10,25	2	3,33
3. Grattoir double	1	0,87	0	0	1	2,56	0	0
5. Grattoir sur lame retouchée	1	0,87	0	0	1	2,56	0	0
6. Grattoir sur lame aurignacienne	2	1,75	0	0	1	2,56	0	0
7. Grattoir éventail	0	0	0	0	0	0	1	1,66
8. Grattoir sur éclat	15	13,15	3	4,91	1	2,56	8	13,13
9. Grattoir circulaire	0	0	0	0	0	0	3	5,00
10. Grattoir unguiforme	1	0,87	1	1,63	0	0	9	15,00
11. Grattoir caréné	7	6,14	0	0	1	2,56	0	0
12. Grattoir caréné atypique	6	5,26	1	1,63	2	5,12	0	0
13. Grattoir à museau	2	1,75	1	1,63	0	0	0	0
14. Grattoir à museau atypique	1	0,87	0	0	0	0	0	0
15. Grattoi nucléiforme	8	7,01	3	4,91	1	2,56	2	3,33
16. Rabot	6	5,26	1	1,63	3	7,69	1	1,66
17. Grattoir-burin	1	0,87	1	1,63	1	2,56	0	0
21. Perçoir-grattoir	1	0,87	0	0	0	0	0	0
24. Perçoir atypique	2	1,75	0	0	0	0	1	1,66
27. Burin dièdre droit	7	6,14	6	9,83	5	12,82	3	5,00
28. Burin dièdre déjeté	3	2,63	3	4,91	2	5,12	1	1,66
29. Burin dièdre d'angle	2	1,75	4	6,55	3	7,69	2	3,33
30. Burin dièdre sur lame cassée	4	3,50	2	3,27	4	10,25	0	0
31. Burin dièdre multiple	1	0,87	1	1,63	4	10,25	0	0
32. Burin busqué	1	0,87	0	0	0	0	0	0

[25] Florea Mogoşanu, *Din nou despre prezenţa lamelelor Dufour în paleoliticul superior din Banat*, SCIV, 18, 1968, 4, p. 643–647.

	niv. III		niv. IV		niv. V		niv. VI	
	total	%	total	%	total	%	total	%
34. Burin sur troncature retouchée droite	2	1,75	3	4,91	1	2,56	1	1,66
35. Burin sur troncature retouchée oblique	2	1,75	4	6,55	0	0	0	0
36. Burin sur troncature retouchée concave	1	0,87	1	1,63	0	0	1	1,66
37. Burin sur troncature retouchée convexe	1	0,87	1	1,63	0	0	0	0
39. Burin transverse sur encoche	1	0,87	0	0	0	0	0	0
43. Burin nucléiforme	1	0,87	0	0	1	2,56	0	0
48. Pointe de La Gravette	0	0	0	0	0	0	3	5,00
60. Lame (pièce) à troncature retouchée droite	0	0	2	3,27	0	0	0	0
61. Lame à troncature retouchée oblique	1	0,87	3	4,91	0	0	0	0
63. Lame à troncature retouchée convexe	1	0,87	3	4,91	0	0	0	0
65. Lame à retouches continues sur un bord	6	5,26	0	0	1	2,56	0	0
66. Lame à retouches continues sur deux bords	1	0,87	3	4,91	0	0	3	5,00
67. Lame aurignacienne	5	4,38	1	1,63	0	0	1	1,66
74. Pièce à encoche	1	0,87	1	1,63	0	0	1	1,66
75. Pièce denticulée	1	0,87	2	3,27	0	0	0	0
76. Pièce esquillée	0	0	1	1,63	0	0	0	0
77. Racloir	2	1,75	4	6,55	0	0	2	3,33
78. Raclette	0	0	0	0	0	0	2	3,33
79. Triangle	0	0	0	0	0	0	2	3,33
84. Lamelle tronquée	0	0	2	3,27	0	0	0	0
85. Lamelle à dos	0	0	0	0	1	2,56	3	5,00
89. Lamelle à coche	1	0,87	1	1,63	1	2,56	0	0
90. Lamelle Dufour	8	7,01	0	0	0	0	3	5,00
Total :	114	99,79	61	99,75	39	99,91	60	99,71

Indices typologiques pour le niveau III:

IG = 44,73
IB = 22,80
IGA = 21,05
IBd = 14,91
IBt = 6,26

COȘAVA

À environ 7 km nord de Româneşti-Dumbrăviţa, on a découvert en 1961, près du village de Coşava (comm. de Tomeşti, dép. du Timiş), un nouvel établissement, séparé du précédent par la large vallée de la Bega. Contrairement aux sites de Româneşti et de Tincova, situés à la périphérie du massif de Poiana Ruscă, celui de Coşava se trouve sur la colline qui borde le village, marquant la limite méridionale du vaste plateau de Lipova.

Il s'agit d'un établissement très étendu, mais aussi fort sporadique, renfermant trois couches de culture. Il a livré un matériel peu abondant, mais comportant de nombreuses pièces typiques : le rapport entre les outils et les pièces atypiques y est presque égal.

Fig. 3. — Graphique cumulatif pour le IIIe niveau de Româneşti-Dumbrăviţa.

La première couche est située à environ 0,70—0,85 m de profondeur, à la base du même dépôt argileux rougeâtre où sont apparus la couche de Tincova et les niveaux 2, 3 et 4 de Româneşti-Dumbrăviţa. Cette première couche a livré 116 outils.

L'outillage est dominé par les grattoirs, parmi lesquels une place importante revient aux grattoirs aurignaciens carénés ou à museau (IG = 39,09 ; IGA = 16,36). Le nombre des burins est, en échange, très réduit et cet outil n'est représenté que par le burin dièdre (IB = 8,18). L'outillage comprend encore un grand nombre de lames aurignaciennes — lames à retouches continues sur un seul ou sur les deux bords, une lame à « étranglement », des lames à encoche et denticulées, mais une seule lamelle Dufour et une seule pointe Font Yves. On relève également des grattoirs nucléiformes et des rabots, pièces qui ne manquent jamais dans l'inventaire aurignacien du Banat.

La seconde couche se trouve à 0,55—0,60 m de profondeur, dans la moitié supérieure du dépôt argileux rougeâtre. Le nombre des outils y est plus réduit que dans la couche inférieure, mais la composition de l'outillage est la même : un pourcentage élevé de grattoirs, parmi lesquels la première place revient aux grattoirs carénés, la plupart atypiques (IG = 39,28 ; IGA = 17,85), et un nombre restreinte de burins dièdres (IB =8,92).

La couche supérieure (la dernière) est placée à 0,25—0,35 m de profondeur, dans la partie supérieure du dépôt fin, blanc jaunâtre, d'aspect lœssoïde. De même que dans le niveau supérieur de Româneşti-Dumbrăviţa, l'outillage comprend des éléments caractéristiques pour l'aurignacien local, parmi lesquels 5 lamelles Dufour, mais aussi de petits grattoirs ronds ou unguiformes. A signaler également la présence de lames et d'éclats microlithiques d'obsidienne [26].

[26] L'obsidienne n'a été utilisée sur le territoire de la Roumanie qu'à partir de l'épipaléolithique, à l'exception de la zone nord-ouest, où elle apparaît dès l'aurignacien. Dans le Banat, elle a été utilisée dans les sites romanello-aziliens de la zone des Portes de Fer.

CARACTÉRISTIQUES TYPOLOGIQUES DES OUTILLAGES DES COUCHES I,II,III DE COŞAVA

	couche I		couche II		couche III	
	total	%	total	%	total	%
1. Grattoir sur bout de lame	2	1,81	2	3,57	1	4,16
2. Grattoir sur bout de lame atypique	2	1,81	3	5,35	2	8,33
4. Grattoir ogival	1	0,90	0	0	1	4,16
5. Grattoir sur lame retouchée	3	2,72	2	3,57	0	0
6. Grattoir sur lame aurignacienne	3	2,72	0	0	0	0
7. Grattoir éventail	1	0,90	0	0	0	0
8. Grattoir sur éclat	8	7,27	2	3,57	2	8,33
9. Grattoir circulaire	0	0	0	0	2	8,33
10. Grattoir unguiforme	0	0	0	0	1	4,16
11. Grattoir caréné	9	8,18	3	5,35	2	8,33
12. Grattoir caréné atypique	4	3,63	6	10,71	0	0
13. Grattoir à museau	2	1,81	1	1,78	0	0
14, Grattoir à museau atypique	3	2,72	0	0	0	0
15. Grattoir nucléiforme	5	4,54	3	5,35	1	4,16
16. Rabot	2	1,81	2	3,57	0	0
24. Perçoir atypique	0	0	1	1,78	0	0
27. Burin dièdre droit	3	2,72	2	3,57	1	4,16
28. Burin dièdre déjeté	1	0,90	0	0	0	0
29. Burin dièdre d'angle	3	2,72	2	3,57	0	0
30. Burin dièdre sur lame cassée	1	0,90	1	1,78	0	0
33. Burin dièdre multiple	1	0,90	0	0	0	0
47. Pointe de Châtelperron atypique	1	0,90	0	0	0	0
52. Pointe de Font Yves (Krems)	1	0,90	0	0	1	4,16
65. Lame à retouches continues sur un bord	15	13,63	5	8,92	2	8,33
66. Lame à retouches continues sur les deux bords	15	13,63	9	16,07	3	12,50
67. Lame aurignacienne	10	9,09	3	5,35	0	0
68. Lame à étranglement	1	0,90	0	0	0	0
74. Pièce à encoche	2	1,81	0	0	0	0
75. Pièce denticulée	4	3,63	3	5,35	0	0
77. Racloir	6	5,45	5	8,92	0	0
90. Lamelle Dufour	1	0,90	1	1,78	5	20,83
Total	110	99,82	56	99,91	24	99,94

Indices typologiques pour la couche inférieure:

IG = 30,09
IB = 8,18
IGA = 16,36
IBd = 8,18

Fig. 4. — Graphique cumulatif pour la première couche de Coșava.

CONCLUSIONS

Après ce sommaire passage en revue du paléolithique du Banat, quelques précisions s'imposent en ce qui concerne la localisation et le caractère des sites. Tous ceux-ci, excepté deux stations de grottes (*Hoților* et *Climente I* [27]), sont en plein air et situés au bord des cours d'eau ou, plus précisément, sur le premier rebord — terrasse ou partie avancée d'une colline — s'élevant dans le voisinage immédiat des cours d'eau ou du Danube. Les recherches pratiquées sur de plus hautes terrasses ou en des lieux plus éloignés du lit des cours d'eau n'ont donné aucun résultat.

En ce qui concerne le caractère des établissements, les données obtenues sont plutôt pauvres. En effet, dans aucun établissement, à part ceux des grottes, on n'a trouvé des restes osseux. On n'a, de même, relevé ni âtres, ni des restes d'âtres, ni le moindre signe attestant l'aménagement, aussi primitif fût-il, d'un abri. Aussi, tout ce qui concerne la nourriture et les conditions d'abri de l'homme paléolithique ne peut être discuté que sur la base des connaissances générales. Cette situation n'est de fait que logique, puisque les sites paléolithiques du Banat ne représentent que de simples relais de chasse, ou des lieux d'approvisionnement en outils de silex. Il ne peut donc s'agir ici des soi-disant établissements de base ou saisonniers [28]. Ce phénomène est peut-être explicable, puisque le Banat, de par sa position géographique, était situé entre deux grandes aires culturelles, celle de l'Europe centrale et l'aire circum-méditerranéenne, donc peut-être dans une situation d'isolement, ce qui a favorisé la survivance de cultures paléolithiques — sous des formes de moins en moins typiques — jusqu'à la veille de l'holocène.

[27] En dehors des deux habitats paléolithiques de *Peștera Hoților* (Băile Herculane), notre collègue V. Boroneanț a découvert dans la grotte dite *Climente I*, située dans la zone des Grandes Cazane (Portes de Fer), un paléolithique quartzitique et un gravettien final. Les deux cultures sont très pauvres, n'étant représentées que par quelques pièces.

[28] E. S. Higgs, C. Vita-Finzi, D. R. Harris et A. E. Fagg, *The climate, Environment and Industries of Stone Age Greece*. Part III, Proceedings of the Prehistoric Society for 1967, N. S., XXXIII, 1968, p. 18.

Certes, l'absence d'établissements de longue durée nous prive de la possibilité d'examiner tous les aspects de la vie de l'homme paléolithique du Banat. Néanmoins, les outils mis au jour dans les quelques sites paléolithiques mentionnés peuvent donner lieu à certaines appréciations sur l'origine et l'évolution du paléolithique du Banat.

Sans nous attarder sur les découvertes mineures, ne comportant que des outils en petit nombre et peu concluants, nous nous arrêterons sur les sites qui nous ont offert un matériel en mesure de formuler certaines conclusions. Nous nous référons aux deux groupes du paléolithique du Banat, l'aurignacien et le paléolithique quartzitique.

Aussi maigrement qu'il soit représenté dans les trois sites du Banat, l'aurignacien n'en épouse pas moins un faciès local. Après une analyse plutôt qualitative, pour ces mêmes raisons de pauvreté du matériel, les rapprochements les plus valables peuvent être faits — compte-tenu du décalage chronologique — avec les établissements constituant l'aurignacien d'Europe centrale pour les sites de Românești-Dumbrăvița (niveau III) et de Coșava (couche I), et pour Tincova particulièrement, avec l'aurignacien de Krems-Hundssteig (Autriche). On ne peut faire de rapprochements plus directs, car dans les régions avoisinantes (Sud de la Hongrie, Nord-Est de la Yougoslavie) les sites aurignaciens font défaut. Quant au reste du territoire de la Roumanie, l'aurignacien du Banat présente certaines similitudes — celles, dans le sens large du terme, d'une culture commune — avec celui du coin nord-ouest du pays (compris dans l'aire de l'aurignacien de la Slovaquie orientale)[29] et avec celui de sa partie méridionale (Olténie-Munténie)[30].

Un problème plus délicat est celui de l'encadrement géochronologique de l'aurignacien du Banat. Certaines analyses pollinologiques et granulométriques semblent assigner le dépôt argileux rougeâtre où sont apparues les couches inférieures de Românești-Dumbrăvița et de Coșava, ainsi que celle de Tincova, au dernier interstade [31]. S'il en est ainsi, on est en présence, dans le Banat, non seulement d'un faciès local, mais aussi d'un faciès chronologique.

En ce qui concerne le développement possible, en Europe centrale, du gravettien à partir de l'aurignacien [32], rien ne confirme un tel processus dans le Banat. Ainsi que nous l'avons souligné, plusieurs étapes de développement de l'aurignacien ont été établies dans le Banat et c'est à peine au cours de la dernière, qui se situe à la partie supérieure d'un dépôt de lœss très remanié (dernier stade Würm), qu'apparaissent les premiers éléments gravettiens (probablement d'origine méridionale, italienne).

Le paléolithique quartzitique, enfin, représente un problème encore insuffisamment connu. En général, cette culture, présente dans plusieurs établissements d'Europe[33], est — en raison de la pauvreté et du caractère rudimentaire de son outillage — mal définie sinon ignorée. Dans le Banat, elle est représentée par au moins 4 étapes — très pauvres, il est vrai —, qui s'échelonnent tout au long du paléolithique supérieur, sans plus mentionner les établissements épipa-

[29] Maria Bitiri, *Evolution de la culture matérielle dans le paléolithique de la dépression de l'Oaș*, Dacia, N.S., XV, 1972, p. 15—29.

[30] L'aurignacien du Sud de la Roumanie, de Vădastra (Olténie) et de Malul Roșu — Giurgiu et Lapoș — Mizil (Munténie), auquel on pourrait ajouter celui de Bacho-Kiro (Bulgarie), semble représenter une aire distincte.

[31] L'étude paléopédologique des dépôts de Tincova, Românești-Dumbrăvița et Coșava a été réalisée par H. Asadurov, de l'Institut de recherches pédologiques.

[32] Georges Laplace, *Recherches sur l'origine et l'évolution des complexes heptolithiques*, Paris, 1966, p. 287; F. Bordes, *Le paléolithique dans le monde*, *L'univers de Connaissances*, Ed. Hachette, Paris, 1968, p. 173.

[33] R. Vaufrey, *Les progrès de la paléontologie humaine en Allemagne*, dans l'Archéologie, XLI, 1931, p. 517—551; Ch. Absolon, *L'aurignacien très ancien (quartzitique) dans l'Europe centrale, avec ses industries osseuses*, Extrait du Congrès préhistorique de France, XIe session, 1934; Jean-Christian Spahni, *Les gisements à Ursus spelaeus de l'Autriche et leurs problèmes*, dans BSPF, LI, 1954, 7, p. 346—367.

léolithiques de la vallée du Danube, qui ont eu recours au quartzite dans des proportions impressionnantes, voire exclusivement [34].

Il serait prématuré d'envisager ces instruments comme représentatifs d'une nouvelle culture, mais il faut bien, d'autre part, reconnaître qu'ils sont isolés aussi bien dans le temps que territorialement des établissements qui ont utilisé le silex, d'où il serait permis de déduire que ces cultures ont évolué indépendamment, parallèlement. On ne saurait non plus exclure la possibilité que ces instruments aient été utilisés incidemment, pour un certain genre de travail, par les représentants d'une culture bien définie, d'autant plus que de telles pièces pouvaient être obtenues facilement à partir d'un roc très répandu partout, au prix d'une technique à la portée de tout le monde. Certes, nous estimons que c'est à une technique très primitive que sont dus la plupart de ces outils rudimentaires, mais on ne saurait néanmoins passer sur le fait que certaines pièces ont été façonnées selon la technique pontinienne [35], ni sur l'effort visible pour réaliser à partir de ce roc un certain nombre de véritables outils (lames, grattoirs atypiques). Tout bien considéré pourtant, le paléolithique quartzitique demeure pour l'instant une culture sans âge et sans identité [36].

[34] V. Boroneanţ, *La période épipaléolithique sur la rive roumaine des Portes de Fer du Danube*, dans Praehistorische Zeitschrift, XLV, 1970, 1, p. 24.

[35] F. Laz Pannochia, *L'industria pontiniana della grotta di San Agostino (Gaeta)*, dans Rivista di scienze preistoriche, vol. V, fasc. 1—4, p. 67—86.

[36] Une situation semblable se relève dans les industries en quartzite de la Garonne (voir C. Barrière, *A propos des industries en quartzite de la Garonne*, dans Travaux de l'Institut d'art préhistorique, X, Toulouse, p. 26—30.

Sol végetal récent
Poudre fine jaune-blanchâtre
Argile rougeâtre-texture prismatique
Limon argileux rouge-jaunâtre
Sables très fins
Concretions ferri-manganeuses à cailloutis
Alluvions de la terrasse
Dépôts du cône de déjection

Fig. 5. — Stratigraphies de Coşava, Româneşti-Dumbrăviţa et Tincova.

1 2 3 4 5 6 7 8 9 10

Fig. 6. — Outils en quartzite. 1—7 (Peştera Hoţilor—Băile Herculane); 8—10 (Româneşti-Dumbrăviţa, I[er] niveau).

Fig. 7. — Românești-Dumbrăvița (atelier). 1, pointe moustérienne en quartzite ; 2, Tincova, racloir en quartzite ; 3—8, Gornea—Dealul-Căuniței, outils moustériens.

Fig. 8. — Tincova. 1—7, lamelles Dufour ; 8, lamelle à encoche ; 9, 17, pointes de Font Yves ; 11—13, fragments de lames aurignaciennes (appointées) ; 10, 14, 15, grattoirs carénés ; 18, burins dièdres d'angle ; 16, grattoir sur bout de lame ; 19, 21, grattoirs sur lame retouchée ; 20, lame retouchée.

Fig. 9. — Românești-Dumbrăvița (niveau supérieur). 1—3, 8, pointes de La Gravette; 4, lamelle à dos; 5, 6, lamelles Dufour; 12, 13, grattoirs circulaires; 9, 10, 14, grattoirs unguiformes; 11, grattoir sur bout de lame; (niv. V). 15, grattoir sur bout de lame atypique; 16, grattoir sur lame retouchée; (niv. IV). 17, 18, lames tronquées; 19, 20, burin sur troncature retouchée; 21, grattoirs nucléiformes.

1 2 3 4 5 6 7 8

Fig. 10. — Româneşti-Dumbrăviţa (niv. III). 1, grattoir caréné; 2, grattoir sur lame aurignacienne; 3, 4, grattoire sur lame retouchée; 5, rabot; 6, 8, grattoirs nucléiformes; 7, grattoirs sur bout de lame.

Fig. 11. — Coşava. Couche IIIe supérieure. 1, lamelle Dufour; 2. pointe de Font Yves; 3, 4, grattoirs carénés; (couche II). 5, grattoir caréné; 6, grattoir sur lame retouchée; (couche I). 7, lame aurignacienne appointée; 8, lame à étranglement; 9, 10, grattoirs à museau; 11, grattoir caréné.

DER GRABEN DER NIEDERLASSUNG VON VĂDASTRA
BEITRAG ZUM STUDIUM DER NEOLITHISCHEN GRABEN AN DER UNTEREN DONAU[1]

CORNELIU N. MATEESCU

Die Graben der neo-äneolithischen Niederlassungen haben in Rumänien, wie auch in anderen Ländern, die Forscher viel später beschäftigt, zugleich mit der Ausdehnung der Ausgrabungen und dem Fortschritt der archäologischen Studien. Erstmalig hat Hubert Schmidt durch die in *Cucuteni-Băiceni* in den Jahren 1909—1910 durchgeführten Ausgrabungen die Graben entdeckt und als Befestigungsarbeiten gedeutet.[2] Für die Graben im Süden des Landes hat Sebastian Morintz vor zehn Jahren auf Grund eigener Beobachtungen und der bekannten Angaben eine kleine Abhandlung über „Typen von Ansiedlungen und Befestigungs-und Einfriedungssystemen der Gumelnița-Kultur" [3] veröffentlicht. Die beschränkten oder einer Methode ermangelnden Ausgrabungen, wie auch der Umstand, dass die Graben in erster Reihe als Befestigungsarbeiten betrachtet wurden, hatten zur Folge, dass diese lange Zeit nicht auch in den älteren, an den Ufern der Gewässer oder auf niedrigen Terrassen gelegenen neolithischen Ansiedlungen gesucht wurden.

Durch die Wiederaufnahme der Ausgrabungen von *Vădastra* wurde im Zusammenhang mit den Problemen stratigraphischer Natur und jenen der Ausdehnung der Ansiedlung auch die Frage des Vorhandenseins des Grabens aufgeworfen. Die in den Jahren 1960 und 1964 durchgeführten Ausgrabungen haben Teile des Grabens der Niederlassung [4] aufgedeckt und aufgeschnitten, die den Gegenstand unserer vorliegenden Studie bilden.

Die Ansiedlung von Vădastra befindet sich auf der Westseite des Dorfes, auf einem Fragment einer mittleren Terrasse der Donau, die von den Ansässigen Dealul Cişmelei (Brunnenanhöhe) genannt wird. Auf der oberen Seite der „Anhöhe", in einer Höhe von 80,50 m, erhebt sich ungefähr 1,40 m über dem umgebenden Gelände und 12—14 m über dem Bache Obîrșia die Măgura Fetelor (Mädchenhügel).

Im Abschnitt der Ausgrabungen vom Jahre 1960 (Taf. I) fällt der Abhang vom Hügel zum Bach sanft ab und die hier aufgefundenen Kulturschichten Vădastra I, Vădastra II (mittleres Neolithikum) und die Schicht mit Überbleibseln aus dem 14., 17.—18. Jahrhundert weisen zusammen eine Dicke zwischen 50 und 40 cm auf. Sie unterscheiden sich durch das

[1] Eine Zussamenfassung dieser Studie bildete den Gegenstand eines Berichts *Contribution à l'étude des fossés néolithiques du Bas-Danube : le fossé de la station de Vădastra*, der am Internationalen Kongress für Vor- und Frühgeschichte 1966 vorgetragen und in *Actes du VIIe Congrès International des Sciences Préhistoriques et Protohistoriques, Prague 21—27 août 1966*, Prag, 1970, 1, S. 452—457 + 1 Taf. veröffentlicht wurde.

[2] Hubert Schmidt, *Cucuteni in der oberen Moldau, Rumänien*, Berlin u. Leipzig, 1932, S. 9—10.

[3] Sebastian Morintz, *Tipuri de așezări și sisteme de fortificație și de împrejmuire în cultura Gumelnița*, in SCIV, XIII, 1962, 2, S. 273.

[4] Cornelius N. Mateescu, *Principaux résultats des nouvelles fouilles de Vădastra*, in AR, XIV, 1962, 3, S. 410; Ders., *Săpături arheologice la Vădastra (1960—1966)*, in Materiale, IX, 1970, S. 69.

DACIA, N.S., TOME XVI, 1972, pp. 29—37, BUCAREST

archäologische Material und die Merkmale des Bodens. Im Querschnitt der Ausgrabung bemerkt man von der Oberfläche bis zu einer Tiefe von 60—70 cm den dunkler gefärbten Boden, dessen Struktur glomerular ist. Im geackerten Abschnitt ist die glomerulare Struktur durch landwirtschaftliche Arbeiten verändert, während sie darunter deutlich sichtbar ist. Noch tiefer verliert sich die glomerulare Struktur allmählich und es erscheinen immer zahlreichere kalkhaltige Konkretionen, deren Grösse mit der Tiefe zunimmt.

Der Graben unterschied sich deutlich fast schon von der Höhe in welcher er von den Neolithikern ausgehoben wurde (Taf. II / 1—2), sowohl durch die etwas dunklere Färbung als die der Schicht Vădastra I, wie auch besonders durch die pedologischen Merkmale der von den Ausgrabungen durchdrungenen Schichten ; diese sind vermischt in der ganzen Füllung des Grabens anzutreffen. Den Ergebnissen der Analysen der Geländeproben [5] nach, besteht die Schicht Vădastra I aus einer glomerular-staubartigen, sandigen Erde, die vom Humus gelb-hellgrau gefärbt ist, viel Kalziumkarbonat und kleinen seltenen Konkretionen. Unter dieser Schicht befindet sich der gewachsene Boden, ein weisslicher, feiner, staubartiger, äolischer, mergelartiger Sand mit Konkretionen, unter welchem sich eine andere, mit Kalziumkarbonat bereicherte Lößschicht befindet, die als ein weisser glimmerartiger Mergel mit grossen Konkretionen erscheint, welche bis zu einer Tiefe von 1,65 m reichen. Noch tiefer beginnt ein staubartiger Lösssand gelblicher Färbung zu erscheinen.

Der Graben ist auf dem Abhang gegraben, von der Basis der Schicht Vădastra I beginnend, zwischen den Schichtenlinien von 79 und 78 m, ungefähr 80 m nördlich vom Mittelpunkt der Măgura Fetelor und 55 m südlich von den Gewässern der Obîrşia. [6] Dieser Graben durchschneidet die äolischen Lößschichten und die, durch das in grossen Mengen enthaltene Kalziumkarbonat konkretionierte Lössschicht, die vom Kalziumkarbonat zementiert wurde und sich während der Grabung in Form von grossen Steinblöcken loslöste. Die von den Menschen des Neolithikums anlässlich des Grabens ausgehobene Erde wurde auf den nördlichen Rand ausserhalb der Niederlassung geworfen (Taf. III). Ein Teil der konkretionierten Kalkblöcke wurde sowohl in Häuflein bis zu einer Höhe von 20 cm, wie auch am Abhang, bis zu einer Entfernung von 30 m hinuntergerollt, gefunden. Auf dem südlichen Rand fand man nur einige vereinzelte Steinblöcke.

Im ausgegrabenen Abschnitt sind die Grabenränder unbefestigt, ohne Unregelmässigkeiten, mit einer Neigung von etwa 45°. Der Graben hat eine Breite von 2,95—3,05 m, seine grösste tiefste Stelle beträgt 1,68 m von der gegenwärtigen Oberfläche des Bodens gerechnet und 1,20 m von der Basis der Schicht Vădastra I. Der Grabenboden ist leicht abgerundet.

Von der Mitte des aufgedeckten Grabenteils an sind die Ränder durch eine leichte Biegung nach Süden gerichtet und der Verlauf des Grabens kann weiter nach Osten zu auf einer Länge von nahezu 20 m nach den Kalkblöcken, die beim Pflügen aufgeworfen wurden, verfolgt werden. Weiter ist der Graben durch das Fehlen der Kalkblöcke nicht mehr erkennbar.

An der Ostseite der Niederlassung wurde der Graben, während der Ausgrabungen vom Jahre 1964, ungefähr 140 m vom Mittelpunkt der Măgura Fetelor entfernt, zwischen den Schichtenlinien von 80 und 79 m, festgehalten. So wie in dem im Jahre 1960 ausgegrabenen Abschnitt, sind die Kulturschichten auch hier die gleichen : Vădastra I, Vădastra II, die Schicht mit Überresten aus dem 14., 17.—18. Jahrhundert, die alle zusammen eine Dicke von 50 bis 40 cm aufweisen (Abb. 1).

[5] Von Em. Protopopescu-Pake und vom Institut für Studien und Bodenforschung in Bukarest durchgeführte Analysen.

[6] Der Graben wurde anlässlich eines vom Verfasser im Dezember 1962 am Institut für Archäologie vorgetragenen Berichts erörtert.

VĂDASTRA

DEALUL CIȘMELEI UND VALEA OBÎRȘIEI

DIE UNTER DER LEITUNG VON CORNELIU N. MATEESCU IN DEN JAHREN 1946, 1948, 1954, 1956-1966 DURCHGEFÜHRTEN AUSGRABUNGEN

Lageplanaufnahme von Dipl.-Ing. SYLVIU COMĂNESCU

Maßstab

10 0 50 100m

ZEICHENERKLÄRUNG

- Archäologische Ausgrabungen
- Rettungsausgrabungen
- H Hüttengrube
- Z Ziegelgrube
- K Kalkgrube
- Verschiedene Gruben
- Wohnung
- Verschiedene Nebenbauten
- Zerstörte Wohnung
- Brunnenschacht
- Brunnen
- Sumpfiges Gelände mit veränderlichen Abgrenzungen
- Fuhrenweg
- Pfad
- 16 Polygonpunkt
- Abflussrinne

Măgura Cetate

Obîrșia

Dealul Cișmelei

Măgura

Măgura Fetelor

Probeausgrabung III 1956

Der Graben der Niederlassung Vădastra

Weg zur Mühle

Nach Vădăstrița

Nach Brastavățu

Taf. I. — *Vădastra.* Dealul Cișmelei und Valea Obîrșiei. Plan der archäologischen Ausgrabungen.

Taf. II. — *Vădastra.* Dealul Cişmelei. 1. Die archäologischen Ausgrabungen vom Jahre 1960. Im Hintergrund, der Graben der neolithischen Niederlassung, der in der Phase Vădastra I ausgegraben worden ist. 2. Der neolithische Graben im westlichen Querschnitt der Ausgrabung. In der Anfüllung des Grabens sieht man eine Töpferbrandgrube (T) und andere Gruben (G) für die Lehmausfüllung der Stufe Vădastra II.

VĂDASTRA. Dealul Cişmelei. Die archäologischen Ausgrabungen vom Jahre 1960

SÜDEN

Querschnitt der Ostwand

Hütte II

NORDEN

1

Lössischer sandartiger, schwach tonhaltiger Sand, hellgrau mit seltenen Konkretionen

Lössischer tonhaltiger staubartiger Sand, grau-bläulich

Lössische sandartige Tonerde mit rostfarbenen Adern

Feiner lössischer tonhaltiger Sand, grau-rostfarben mit Konkretionen

Feiner lössischer, tonhaltiger, staubartiger Sand, grau-weisslich mit rostfarbenen Adern

Lössische staubartige Tonerde, grau-bläulich mit rostfarbenen Adern

Probeausgrabung

Zeichenerklärung

Dunkler Boden – geackerter Boden

Grau-schwärzlicher Boden – Schicht mit Überbleibseln aus den 14., 17.–18. Jh.

Dunkelgrauer Boden – Vădastra II

Gelb-hellgrauer Boden – Vădastra I

Gefässfragmente

Tierknochen

Asche und Kohle

Gruben der Hüttenbalken

Grube zum Brennen der Gefässe Vădastra II

Gruben

"Getreidegrube"

Kalkhaltige Konkretionen

0 1 2 3 4m

Ausgrabungsplan

2.

Hütte II

-1,84

Backofen

Hütte I

Herd

Herd

Hütte III

Schmiede

-0,93

-0,80

-0,91

-2,12

-1,09

-0,99

-1,66

-1,40

Graben Vădastra I

-0,78

-0,69

Grube Sălcuța

Ausgrabungen 1959

Taf. III — *Vădastra.* Dealul Cişmelei. Die archäologischen Ausgrabungen vom Jahre 1960. 1. Querschnitt der Ostwand. 2. Ausgrabungsplan.

VĂDASTRA. Dealul Cişmelei

WESTEN
a

OSTEN
b

Rötlicher Boden mit Konkretionen

Grosse, unregelmässige Konkretionen

"Cetreidegrube"

"Einfriedungsgraben" 17.-18. Jh.

Zeichenerklärung

Dunkler Boden – geackerter Boden

Grau-schwärzlicher Boden – Schicht mit Überbleibseln aus den 14., 17.-18. Jh.

Dunkelgrauer Boden – Vădastra II

Gelb. hellgrauer Boden – Vădastra II

Gelber Boden mit rosa Nuance – gewachsener Boden

0 1 2 3 4 m

Gefässfragmente

Tierknochen

Kalkhaltige Konkretionsabbröckelungen

Lehmbewurf

Lehmstücke aus Feuerstellen

Abb. 1. — Querschnitt der Südwand der im Jahre 1964 durchgeführten Ausgrabungen (Abschnitt a-b, Taf. I), mit dem Graben der neolithischen Niederlassung.

An den Ausgrabungswänden, östlich vom Graben, sind kleine Konkretionen des von den Menschen des Neolithikums ausgehobenen Erdmaterials zu sehen, was ein Beweis dafür ist, dass die Erde des Grabens ausserhalb der Niederlassung auf den Ostrand geworfen wurde. Tatsächlich zeigt ein weisser, von Konkretionsabbröckelungen gebildeter, ungefähr 7 cm dicker Streifen, wie auch die Erdstreifen zwischen denen er eingefasst ist, dass die Füllung des Grabens von Osten nach Westen erfolgte. Auf dem Westrand fehlen die Konkretionen fast vollständig.

Der Grabenboden besteht aus grossen unregelmässigen Konkretionen, die wie ein ununterbrochener Fussboden aussehen. Der Kalkstein, aus dem sie gebildet sind, stammt aus der Lößschicht, infolge der Auflösung des Kalksteins durch das kohlendioxydhaltige Niederschlagswasser, das in die Tiefe eingedrungen, die Bildung von Konkretionen verursacht hat.

Zu bemerken ist, dass, während aus dem im Jahre 1960 aufgedeckten Grabenabschnitt sehr grosse Mengen von Konkretionen stammen, die sich sämtlich ausserhalb der Ansiedlung befinden, im Abschnitt, der im Jahre 1964 ausgegraben wurde, die in der Füllung und auf den Rändern des Grabens aufgefundene Menge von Konkretionen der von den Menschen des Neolithikums während des Grabens ausgehobenen Konkretionsmenge nicht entspricht. Daraus kann gefolgert werden, dass der grösste Teil der Konkretionen von den Menschen des Neolithikums weggeschleppt wurde, um für andere Zwecke gebraucht zu werden.

Der im Jahre 1964 ausgegrabene Abschnitt des Grabens hat eine ziemlich regelmässige Form und zwar : 3,75—4,20 m Breite, Höchsttiefe 1,85 m von der gegenwärtigen Oberfläche des Bodens und 1,05 m vom Grund der Schicht Vădastra I.

Den durchgeführten Ausgrabungen und der Vergleichsprüfung anderer neolithischer Graben der Unteren Donau und anderer benachbarter Gebiete (Abb. 2) nach, weist der Graben der Ansiedlung von Vădastra einige den Graben der sich zeitlich nahestehenden Ansiedlungen ähnliche Merkmale auf, die die Rolle eines Zaunes hatten. [7] Im Vergleich zu den Graben der späteren Ansiedlungen sind seine Merkmale vollkommen verschieden, weil diese in erster Linie Befestigungszwecken dienten.

Die im Jahre 1966 bei *Liubcova* durchgeführten Ausgrabungen haben den Einfriedungsgraben der Ansiedlung aufgedeckt. Laut Angaben, über die wir jetzt dank der Liebenswürdigkeit des Leiters der Ausgrabungen Eug. Comşa verfügen, hat der Graben ähnliche Abmessungen wie der Graben von Vădastra : ungefähr 3 m Breite, 1,20 m Höchsttiefe und gehört, Comşas Periodisierung nach, der Phase Orniţa—mittlere Vinča an.

Südlich der Donau ist der einzige bekannte neolithische Graben jener, der den Tell von *Azmaschka Moguila* neben dem Dorf Christeni, 8 km nord-östlich von Stara Zagora, umgibt. Dem Brief Prof. Peter Dètevs, eines der Ausgrabungsleiter von Azmaschka Moguila, zufolge hatte der Graben die Rolle eines Zaunes. Im Vergleich zum Graben der Ansiedlung von Vădastra, sind die Abmessungen dieses Grabens ein wenig verschieden : 2—3 m Breite und 1,50—2,00 m Tiefe.

In Serbien haben die vor einem Jahrzehnt von Blazenka Stalio in der Niederlassung von *Gradac* bei Zlokućani durchgeführten Prüfungsgrabungen den Graben, der der Phase Vinča — Pločnik angehörenden neolithischen Ansiedlung freigelegt. Weniger breit als der Graben von Vădastra und ungenügend erforscht, wurde der Graben von Gradac als Verteidigungsgraben betrachtet. [8] Es müssen aber noch überzeugende Beweise erbracht werden.

Anlässlich der Ausgrabungen von *Spanţov* im Jahre 1962 hat Sebastian Morintz am nord-östlichem Rand der Ansiedlung der Phase Vidra einen langen, wenig tiefen Graben mit zahlreichem archäologischen Fundmaterial entdeckt, das ausschliesslich diesem Entwicklungs-

[7] Cornelius N. Mateescu, *Principaux résultats . . .*, S. 410, 419.

[8] Schriftlicher Bericht von Prof. Milutin V. Garašanin — Belgrad.

Abb. 2. — Karte mit den Niederlassungen an der Unteren Donau, in denen neolithische Graben bekannt sind.

abschnitt angehört. Dem Aussehen nach, wurde er als Einfriedungsgraben der Ansiedlung gedeutet. In der nächsten Phase (Übergangsphase nach Eug. Comşa, oder Boian IV-Spanţov nach Seb. Morintz) dehnte sich die Ansiedlung aus und hatte an ihrem Rand einen richtigen Verteidigungsgraben.[9]

Bei *Radovanu* haben die im selben Jahre unter der Leitung von Eug. Comşa durchgeführten Ausgrabungen den Graben der Ansiedlung durchschnitten. Seiner Ansicht nach handelt es sich um einen natürlichen, wenig tiefen Wasserarm, der von den Menschen der ältesten Entwicklungsstufe der Niederlassung aus dem Übergangsstadium durch einen Graben hergerichtet wurde. Seiner Ausrichtung und seinen verhältnismässig grossen Abmessungen (ungefähr 2,50 m breit und 1,50 m tief) nach konnte der Graben Befestigungszwecken dienen, diente jedoch gleichzeitig der Einfriedung der Niederlassung.[10] Es ist eben das, was vor einem halben Jahrhundert im Zusammenhang mit den Graben von Köln-Lindenthal behauptet wurde.[11] Der Graben von Radovanu wurde noch einmal im Jahre 1968, durchschnitten und hat dieselben Merkmale. Ein anderer Graben des Übergangsstadiums wurde im Jahre 1953 nach den im Tale von *Zboiu,*[12] in der Nähe der Gemeinde Greaca, Kreis Ilfov, durchgeführten Forschungen entdeckt.

Eine ähnliche Lage fand Eug. Comşa auch in der Niederlassung von *Drăgăneşti,* Kreis Galaţi, im Jahre 1962 vor, wo der Graben die Niederlassung vom Rest der Terrasse trennt. Seine Abmessungen sind etwas grösser als jene des Grabens von Radovanu und er gehört, demselben Forscher nach, der Phase Drăgăneşti-Tecuci des Kulturaspekts Aldeni II an.[13] Ein anderer Graben, der ebenfalls dem Kulturaspekt Aldeni II angehört, wurde in der Ansiedlung *Luncaviţa* im Jahre 1959 entdeckt.[14]

Für die Graben der neueren Ansiedlungen bringen die im Jahre 1958, im Laufe der von Dinu V. Rosetti und Sebastian Morintz in *Vidra* durchgeführten Ausgrabungen, verzeichneten Bemerkungen genauere Angaben : das Befestigungsmerkmal des dortigen ältesten Grabens mit Erdaufschüttung (Wall) ist offensichtlich. Dieser gehört nach der Periodisierung Rosetti der Phase Gumelniţa A 1 an (oder nach der neuesten Periodisierung-Berciu, Gumelniţa 1) und sonderte auch die sich auf dem Vorgebirge befindliche Ansiedlung vor der Sabarterrasse ab.[15]

Die Wände des Grabens haben eine starke Neigung, 50°, und ihr tief in den gewachsenen Boden eingedrungener Boden ist zugespitzt. Am oberen Teil ist der Graben ungefähr 4,40 m breit ; die Tiefe beträgt, von der Höhe, von der er ausgegraben wurde, 3,20—3,30 m. Die ausgehobene Erde wurde nach dem Innern der Ansiedlung geworfen, wo man eine ungefähr 1 m hohe Schicht gemischter Erde fand. Den Folgerungen der Forscher von Vidra nach, wurde der Graben während derselben Phase ausgehoben und gefüllt und zwar Gumelniţa A 1. Mit der Ausdehnung der Ansiedlung verlor der Graben seine Bedeutung und die Menschen des Neolithikums gruben in der Nähe einen anderen Graben, der den kleineren Abmessungen nach als Einfriedungsgraben betrachtet wurde.[16]

Aus unserem späten Neolithikum sind Befestigungsarbeiten in den Niederlassungen der Gumelniţa- und Sălcuţa-Kultur und ferner in Ansiedlungen aus dem Bereiche der bemalten

[9] Mündlicher Bericht von Sebastian Morintz, weil die Ausgrabungen nicht veröffentlicht wurden.

[10] Persönlicher Bericht von Eug. Comşa.

[11] W. Buttler — W. Haberey, *Die Bandkeramische Ansiedlung bei Köln—Lindenthal* Berlin—Leipzig, 1936, S. 20.

[12] Eugen Comşa, *Săpături de salvare şi cercetări de suprafaţă în Regiunea Bucureşti,* in SCIV, IV, 1955, 3—4, S. 425.

[13] Persönlicher Bericht von Eug. Comşa.

[14] Eugen Comşa, *Săpături arheologice la Luncaviţa,* in Materiale, VIII, 1962, S. 221—222.

[15] Sebastian Morintz, *Tipuri de aşezări . . .,* S. 276.

[16] *Ebda,* S. 277.

Keramik im Süd-Osten Transsilvaniens [17] und in der Moldau [18] bekannt. Derartige Arbeiten ergänzten die natürlichen Abwehrmittel oder konnten sie ersetzen.

Am *Piscul Cornişorului-Sălcuţa* wurden die Graben auf dem westlich vom topographischen Mittelpunkt der Ansiedlung befindlichen Sattel gegraben ; nach den Folgerungen von D. Berciu wurden sie gegen Ende der Phase Sălcuţa II b — Sălcuţa II, die er mit Gumelniţa II parallelsetzt, ausgehoben. Der Graben, der grössere Dimensionen aufweist (über 2,50 m breit und ungefähr 4 m tief) wurde der Aussenseite der Ansiedlung zu gegraben, während der Graben kleinerer Dimensionen, der sich in einer Entfernung von 4,50 m vom ersten Graben befindet, gegen die Innenseite der Ansiedlung zu ausgehoben wurde. Die aus den Graben ausgehobene Erde wurde auf den der Ansiedlung zu gerichteten Rand aufgehäuft und bildete einen Wall. Dieses hebt den Befestigungscharakter hervor. [19] Bei *Verbicioara* weist der von den Menschen des Phase Sălcuţa ausgehobene Graben, ,,der die Ansiedlung umgibt und sie vom Plateau trennt", dasselbe Merkmal auf. [20]

Ein anderes Befestigungs- und ,,Einfriedungs"-System mit Graben und Wall ist durch die im Jahre 1959 von Sebastian Morintz in zwei Tellen des Gebiets des Dorfes *Teiu*, Kreis Argeş, durchgeführten Ausgrabungen bekannt geworden. Die Graben dieser Telle sind infolge des schwer zu grabenden Geländes breit und wenig tief. Die ausgehobene Erde wurde der Innenseite der Ansiedlung zu aufgehäuft und bildet die Basis des mit der von anderswo hergebrachten Erde errichteten Walls. Beide Telle gehören der Phase Gumelniţa B an. [21]

Das Befestigungssystem von Teiu ist auch in anderen Tellen Munteniens und der Dobroudscha anzutreffen, die zu derselben Phase der Gumelniţa-Kultur oder sogar der Phase A 2 gehören ; ein Tell bei *Slatina* mit gleicher Befestigung gehört dem Kulturabschnitt Sălcuţa-Kultur an. [22]

Aus diesen Darlegungen ist klar ersichtlich, dass sich der Graben der Ansiedlung von Vădastra von den Graben der Ansiedlungen vom Ende des Neolithikums, die in erster Linie als Befestigungsarbeiten verwendet wurden, vollständig unterscheidet. Er konnte nur der Einfriedung der Ansiedlung bestimmt sein und hatte daher die Aufgabe eines Zaunes und zwar : den Ausbruch des Viehs aufzuhalten und besonders das Eindringen der wilden Tiere [23] zu einer Zeit zu verhindern, als sich die Abwehrmittel gegen dieselben auf Knüttel, Feuer und Hunde beschränkten. [24]

Nach den Sporen-Pollen Analysen zu schliessen und nach der Bestimmung der in den Kulturschichten entdeckten Gasteropoden, war in Vădastra während des ganzen mittleren Neolithikums das Klima mit Silvo-Steppenvegetation und Mischwald vorherrschend, [25] ein für die wilden Tiere dieser Gegend sehr günstiges Milieu. Von diesen war das gefährlichste der Wolf. Dieses Raubtier besitzt eine ideale Propulsionsmuskulatur. Obwohl es sehr leicht springen

[17] László Ferencz, *Háromszék vórmegyei praemykenaei jellegú telepek*, in DolgCluj, II, 1911, S. 175—184 ; Székely Z., *Cercetări arheologice la Sf. Gheorghe, Gémvára-Avasalya* (*Cetatea Cocorului*), in Materiale, V, 1959, S. 717.

[18] Jiří Neustupný, *Fortifications appartenant à la civilisation danubienne néolithique*, in Archiv Orientalní (Journal of the Czechoslovak Oriental Institute), XVIII, 1950, 4, S. 134 ; Adrian Florescu, *Observaţii asupra sistemului de fortificare al aşezărilor cucuteniene din Moldova*, in Arheologia Moldovei, IV, 1966, S. 23—37.

[19] D. Berciu, *Contribuţii la problemele neoliticului în România în lumina noilor cercetări*, Bucureşti, 1961, S. 164—165.

[20] *Ebda*, S. 165.

[21] Sebastian Morintz, a.a.O., S. 279—280.

[22] *Ebda*, S. 280.

[23] W. Haberey, in W. Buttler und W. Haberey, a.a.O., S. 14 und 20 ; V. G. Childe, *The Dawn of European Civilization*, Londres, 1947, S. 98.

[24] Vasile Gheţie, Corneliu N. Mateescu, *Cîinele în neoliticul mijlociu de la Vădastra*, in Ştiinţă şi Tehnică, XXII, 1971, Seria II, 6, S. 37; Ders., in L'Anthropologie, 75, 1971, 5—6, S. 366—367.

[25] Arlette Leroi-Gourhan, Cornélius N. Mateesco, Em. Protopopesco-Pake, *Contribution à l'étude du climat de la station de Vădastra du Paléolithique supérieur à la fin du Néolithique*, in Bulletin de l'Association française pour l'étude du Quaternaire, 1967 — 4, S. 275—276.

und hohe Zäune erklettern kann (sogar die über 2 m hohen Koppelzäune), hat es vor Gräben und besonders vor den mit Wasser gefüllten, ausserordentliche Angst und überspringt nicht einmal einen 2 m breiten Graben. [26]

Der während der Phase Vădastra I ausgehobene Graben (wie stratigraphisch bewiesen wurde) wurde bis zur nächsten Phase, Vădastra II, benützt und erhalten, als der Graben, infolge der Ausdehnung der Ansiedlung und der Ersetzung der Erdhütten durch grössere Wohnungen unbequem wurde und zugedeckt werden musste. Hier könnten auch andere Gründe hinzugefügt werden : die ständige Urbarmachung zwecks Erweiterung des Ackerlandes — als Beweis dienen die riesigen Aschenmengen (in der Schicht und in den Gruben), die von dem als Brennstoff in der Ansiedlung verwendeten Stroh stammen, die „Getreidegruben" [27] und die zahlreichen Knochen von Rindern, die als Zugvieh dienten, [28] wie vielleicht auch die Klimaveränderung gegen Ende des mittleren Neolithikums. Aus einem verhältnismässig feuchten Klima mit Silvo-Steppenvegetation wurde das Klima allmählich trockener, während die Gräser den Platz des Waldes einzunehmen begannen. [29] Mit dem Zurückziehen des Waldes wurde auch die Gefahr der Raubtiere beseitigt.

In der Füllung des Grabens wurden zahlreiche archäologische Fundematerialien, besonders Keramikbruchstücke, sowohl aus der Phase Vădastra I, als auch Vădastra II, vermischt aufgefunden, Knochen von Haustieren, Fragmente von Mühlen, von Werkzeugen aus Stein, Silex und Bein, ein Kupferklümpchen u.a. Die Erde im Graben ist lössartiger Natur (26—29% Ton) und besitzt dem Löss nahe Formbarkeits-Kennziffern (13,5—14%). In dem im Jahre 1960 aufgedeckten Grabenabschnitt sind die der Tiefe von 83 cm und von 1,46 m entnommenen Proben dem Löss sehr ähnlich, während die aus 1,71 m Tiefe entnommene Probe sandiger ist. Ebenso erweist sich eine der Proben aus dem im Jahre 1964 aufgedeckten Grabenabschnitt als etwas sandigeres Material mit einem Gehalt von 19% Ton und einer Formbarkeits-Kennziffer von 12,5%. Von den ihrer Natur nach verschiedenen Erdmaterialien der Grabenfüllung (wie auch die Muscheln der verschiedenen Gasteropodenarten beweisen), war die Zusammensetzung einiger dem Löss nahe, anderer wieder verschiedener, je nach den Merkmalen des Materials, mit denen die Füllung erfolgte.

Der Graben war demnach mit allerlei Haushaltsresten, Müll und Asche (worauf auch das Ergebnis der Analyse der Füllungserde hinweist) und mit einem Teil der sich auf den Rändern befindlichen Erde und Steinblöcken absichtlich angefüllt. In den 1960 und 1964 ausgegrabenen Abschnitten erfolgte die Anfüllung des Grabens ziemlich früh, so dass darüber die Bildung der Schicht Vădastra II fortgesetzt werden konnte und die Menschen des Neolithikums in den aus der Grabenfüllung ausgehobenen Gruben Tonerde suchen konnten. Der Graben war schon lange micht mehr zu erkennen !

Der Graben der Ansiedlung von Dealul Cişmelei ist das Ergebnis einer langwierigen Arbeit, wenn man die Spärlichkeit der Bevölkerung und die vollständig rudimentären Werkzeuge für die Grabung eines durch kalkhaltige Konkretionen zementierten Geländes, wofür der Pfahl das meistgebrauchte Werkzeug war, in Betracht zieht. Weit davon entfernt kriegerisch

[26] Wegen seiner Tiefe war der Graben der neolitischen Ansiedlung von Vădastra ein ideales Hindernis für die wilden Tiere; ausserdem bildete die am Rand aufgehäufte Erde ein kleines Hindernis für die von Norden und Osten wehenden Winde. Diese Eigenschaften haben in grossem Ausmasse dazu beigetragen, dass die Einwohner von Vădastra des 18.—19. Jahrhunderts für die Einfriedung der Hütten-Wirtschaften die Graben den Zäunen vorzogen.

[27] Sylviu Comănescu and Corneliu N. Mateescu, *Measurement and presentation of archaeological features excavated below ground: principles and practice*, in *Proceedings of the Anglo-Romanian Conference Mamaia 1970*, Edinburgh, University Press, 1971, S. 418—420.

[28] Basile Gheţie et Cornélius N. Mateesco, *L'emploi des bovins pour la traction pendant la phase Vădastra II* (*Néolithique moyen*), in Zephyrus, XXI—XXII, 1970—1971, S. 100—104.

[29] Em. Protopopesco-Pake, Cornélius N. Mateesco et Al. V. Grossu, *Formation des couches de civilisation de la station de Vădastra en rapport avec le sol, la faune malacologique et le climat*, in Quartär, 20, 1969, S. 160—161.

zu sein [30] (wie das Fehlen von Waffen in allen Ansiedlungen der Vădastra-Kultur bezeugt), ohne es für notwendig zu halten ihre Niederlassung zu befestigen, waren die Menschen des Neolithikums vom Dealul Cişmelei der Phase Vădastra I [31] als Viehzüchter im wahrsten Sinne des Wortes darauf bedacht, ihren Besitz unter Dach und Fach zu bringen, indem sie diesen Einfriedungsgraben der Ansiedlung aushoben.

Obwohl die Ausgrabungen im Vergleich zu der Ausdehnung der Ansiedlung beschränkt und die aufgedeckten Grabenabschnitte sehr klein sind, wirft der Graben von Vădastra die Frage dieser Art von Arbeiten auf, deren Spuren auch in anderen Ansiedlungen im Gebiet der Unteren Donau, durch methodische und umfassende Forschungen gefunden werden können.

[30] Nach Jiří Neustupný, a.a.O., S. 135, N. 23.
[31] Basile Gheţie — Cornélius N. Mateesco, *Utilisation des bovins à la traction dans la phase plus récente de la civilisation Vădastra*, in *Actes du VIIe Congrès International des Sciences Préhistoriques et Protohistoriques, Prague 21—27 août 1966*, Prag, 1971, 2, S. 1311.

QUELQUES PROBLÈMES RELATIFS AU COMPLEXE NÉOLITHIQUE DE RADOVANU

EUGEN COMȘA

Des recherches minutieuses ont été entreprises à partir de 1960 dans le complexe néolithique d'étape finale — phase de transition Boian-Gumelnița — de Radovanu (dép. d'Ilfov) [1]. Un premier but de ces recherches a été d'approfondir l'étude des problèmes concernant les habitations et les agglomérations humaines de cette étape. Le site occupe la plate-forme d'un prolongement demi-circulaire de la terrasse sise à l'extrémité de la vallée Coadelor, au lieu-dit « La Muscalu », à environ 1,5 km de la commune, vers l'ouest.

Ces recherches débutèrent par un sondage effectué en 1960 afin de préciser la stratigraphie du complexe [2]. C'est ainsi que quatre horizons ont été délimités dans la couche culturelle épaisse de 1,50 m (épaisseur moyenne). Tous les quatre comportent des restes d'habitat (vestiges de maisonnette ou de foyers) datés de la phase de transition, les trois premiers appartenant à l'étape Spanțov et le dernier à l'étape Fîntînele. Par la même occasion deux habitations ont été dégagées : bâties à la surface de la terre elles n'étaient enfouies qu'à une profondeur de 0,15—0,20 m du sol actuel.

Les fouilles des années 1961 et 1962 ont poursuivi la mise au jour de l'agglomération du dernier horizon, en maintenant sur place les amas de bousillage calciné. Une fois entièrement dégagés les vestiges d'habitation, l'auteur des fouilles a survolé en avion le site, prenant une série de photos aériennes de l'ensemble (fig. 1), qui complètent le plan général de l'agglomération [3].

Après avoir démonté les restes des habitations du premier horizon, l'exploration du complexe s'est poursuivie les années suivantes, de manière à dégager et à étudier au fur et à mesure les habitations de l'agglomeration appartenant au deuxième horizon. Cette opération prit fin en 1970 ; une fois de plus on a relevé le plan général de l'établissement et la photo aérienne du site.

Si jusqu'à l'heure actuelle plusieurs agglomérations néolithiques du territoire roumain ont été explorées de manière exhaustive et leur plan général relevé, nulle part ailleurs on n'a pu étudier les vestiges de deux établissements superposés datant de la même phase de développement culturel. Le principal but de nos recherches (en dehors de la parfaite connaissance du mobilier tout entier) a été d'étudier comparativement les éléments constructifs spécifiques, ainsi que les traits caractéristiques des deux agglomérations superposées.

[1] Les travaux du chantier de Radovanu se sont poursuivis chaque année, en 1971 y compris.

[2] A propos des résultats obtenus par les fouilles de Radovanu en 1960—1961 (avec la description détaillée des matériaux), voir Eugen Comșa, *К вопросу о переходной фазе от культуры Боян к культуры Гумелница*, Dacia, N.S., V, 1961, p. 39—68.

[3] Idem, *Quelques données nouvelles sur la phase de transition de la civilisation de Boian à celle de Gumelnița*, Studijńe zvesti archeologickeko ústavu SAV, 17 Nitra, 1969, p. 73—86.

DACIA, N.S., TOME XVI, 1972, pp. 39—51, BUCAREST

On a mis au jour et étudié au cours des fouilles de Radovanu les vestiges de 12 habitations de surface [4] (numérotées 1—12) du niveau supérieur (fig. 2 et 3) et 12 autres (dont trois dérangées) du deuxième niveau (fig. 4) (notées A—L) [5]. La forme des habitations bien conservées est rectangulaire, dans les deux horizons (avec les dimensions moyennes de 7 ×4 m), avec leur axe long orienté nord-sud. Deux exceptions ont été relevées, concernant les habitations 7 et 11 de l'horizon supérieur : la première, située à la limite est de la plate-forme, est orientée est-ouest ; quant à la deuxième (n° 11) elle est orientée nord-est — sud-ouest.

Les restes qui se sont conservés de ces habitations permettent la restitution de leur mode de construction, révélant aussi les éléments constructifs intérieurs. Des facilités en ce sens ont été fournies également par les fragments de plusieurs modèles d'habitations découverts toujours dans les fouilles de Radovanu.

Les murs de ces habitations étaient en troncs d'arbres. Comme la superficie occupée par chaque maisonnette a été parfaitement nettoyée à l'occasion des fouilles, sans qu'on puisse y relever la moindre trace de trou de poteau, il est à présumer que ces murs étaient construits en troncs d'arbres disposés horizontalement et en prolongement. Vu les proportions des murs telles qu'on a pu les calculer sur le terrain et les proportions obtenues par l'étude des modèles réduits, il s'ensuit que les murs devaient être hauts d'environ 2 m. Certains morceaux de pisé ont gardé la trace des troncs d'arbres et, parfois, aussi celle des osiers ou des roseaux attestant qu'en dehors des gros troncs, les constructeurs du néolithique employaient également des rameaux flexibles comme matériel pour leurs bâtisses. Précisons toutefois qu'il n'y a pas trace de claie d'osier. Le ravalement des murs, à l'intérieur comme à l'extérieur, était réalisé au moyen d'une mince couche de crépi fait d'argile et de chaume, dont les fragments conservés de nos jours sont calcinés au rouge et très friables. Lorsque ces maisonnettes tombèrent en proie aux flammes, des morceaux irréguliers de crépissure jonchèrent le sol. Pour ce qui est des fenêtres, il est à supposer que, de même que celles des modèles réduits trouvés dans le Nord-Est de la Bulgarie et datés vers la même époque, celles-ci devaient être rondes (avec un diamètre d'environ 0,50 m) et disposées sur l'un des côtés longs de l'habitation. Selon toute probabilité, l'entrée était placée sur l'un des côtés étroits et orientée vers le sud.

Le toit à double pente en angle obtus atteste un régime de précipitations modérées. Sur les modèles réduits, la toiture est représentée de plusieurs manières : lisse parfois, quand il s'agit sans doute d'un toit enduit d'une mince couche d'argile et de chaume, ou striée de petites lignes incisées figurant le jonc ou le chaume. Vers la même conclusion mènent aussi les bandes formant saillies perpendiculaires ou obliques à travers la toiture : elles représentent, à ce qu'il paraît, les minces troncs d'arbre destinés à maintenir en place une couverture de chaume ou de roseaux.

Une fois achevées les parois de ces maisonnettes d'habitude composées d'une seule pièce (c'est du moins le cas de toutes les habitations de Radovanu), on procédait à l'exécution du plancher (fig. 5/a, b). Tout d'abord, le sol de la pièce était entièrement recouvert de troncs d'arbres (fendus ou non), dont le diamètre ne dépassait pas 0,10—0,12 m, disposés dans le sens de la largeur. Si l'un de ces troncs s'avérait trop court pour courir d'une paroi à l'autre, le vide était comblé par n'importe quel morceau de bois de longueur convenable. Au-dessus de

[4] Notons entre autres les vestiges de l'habitation n° 9 (à la limite sud-est de l'agglomération), qui semble, à en juger d'après les restes de bousillage, avoir eu une annexe.

[5] Il y a quelques années, outre les fouilles pratiquées dans l'établissement même, on a procédé à l'ouverture d'une longue tranchée de sondage pour vérifier si dans la portion méridionale du plateau il n'y avait pas des traces d'une troisième rangée. Cette tranchée n'a pas donné les résultats escomptés, mais en 1970 des restes dérangés de bousillage calciné ont été mis au jour dans la partie sud-ouest du plateau. On ne saurait pas encore préciser s'il s'agit des vestiges d'une habitation unique marquant le commencement d'une nouvelle rangée.

Fig. 1. — Radovanu. Aérophotographie de l'établissement néolithique et la vallée Coadelor. (a); vue de l'Est de l'établissement néolithique, de la vallée « Coadelor » (b). (Toutes les photos aériennes ont été prises par l'auteur de l'étude).

ce pavage en bois était étendue une mince couche (0,06—0,07 m) d'argile mêlée de chaume (bousillage), de manière à combler les interstices et à niveler le plancher. C'est ce qui explique pourquoi lorsqu'on étudie les restes de ces soi-disant plates-formes, on constate qu'ils sont lisses d'un côté alors que du côté opposé les traces imprimées par les troncs sont encore visibles. Parfois aussi ces morceaux de bousillage gardent des traces disposées perpendiculairement sur la longueur des habitations ; celles-ci reproduisent les interstices que ce mélange d'argile et de chaume eut à combler. Pour obtenir un plancher parfaitement uni, au-dessus de la première couche de bousillage était étendue une seconde couche, plus mince (0,05 m), comportant une quantité minime de chaume. Cette dernière couche était nivelée avec soin, car elle représentait le véritable plancher des habitations respectives.

Les plates-formes ainsi réalisées (qui couvraient d'habitude toute la superficie de la pièce) subissaient ensuite toutes sortes d'aménagements réclamés par la vie quotidienne.

Nous nous occuperons en tout premier lieu des foyers. Il convient de souligner à ce propos que dans toutes les maisonnettes de Radovanu ayant livré des vestiges susceptibles d'être attribués à des foyers, ces vestiges indiquent — qu'ils appartiennent à l'un ou à l'autre des deux horizons explorés—que le feu brûlait à même la plate-forme, servant en même temps à préparer la nourriture et comme source de chaleur. Dans chaque cas, ces traces d'anciens foyers se placent dans l'encoignure sud-ouest de la pièce. L'examen de cet espace montre que le feu était toujours allumé au même endroit, désigné par une superificie à peu près circulaire de 0,50—0,60 m de diamètre, où le bousillage craquelé du sol tel une mosaïque prend une teinte violette qui le distingue nettement du reste de la plate-forme colorée en rouge. Une seule fois, dans des conditions favorables de conservation, nous avons pu relever la présence des jables sur trois côtés du foyer ; hautes d'environ 0,05 m, c'est toujours le bousillage qui a servi à leur construction.

Toute une série d'habitations, appartenant soit à l'un soit à l'autre des deux niveaux explorés, montrent des restes d'une sorte de bancs courant au long de la paroi nord. Larges de 0,40 m et hauts d'environ 0,15 m, ces bancs sont confectionnés dans le même mélange d'argile et de chaume qui recouvre le plancher ou au moyen de blocs exécutés dans le même matériel. Toujours aménagé sur la plate-forme, leur bord coïncide avec le bord de celle-ci. En procédant à la section d'un tel banc (habitation n° 1), nous avons constaté qu'il reposait directement sur les deux couches de bousillage constituant le plancher et qu'il avait été ravalé avec un mélange d'argile et de chaume en proportion réduite. Comme ces bancs sont jonchés de fragments de poterie brisée, la déduction qui s'impose est qu'ils devaient servir de support à la vaisselle de la maisonnée. Le banc longeant la paroi nord sur toute sa longueur, une deuxième déduction qui s'impose est que l'entrée ne pouvait se placer que du côté opposé, c'est-à-dire au sud.

Mais cette sorte de bancs, toujours disposés au long de la paroi nord, ne sont pas les seuls à meubler les habitations des deux niveaux de Radovanu ; il y a en effet une autre catégorie, constituée par les bancs adossés à la paroi est de la pièce. Ces bancs-là ne longent la paroi respective qu'à mi-longueur, en direction nord. Egalement confectionnés en argile ou terre battue, ils sont de forme rectangulaire (1,20 m de long sur 0,80 m de large) et se sont conservés sur une hauteur maximale de 0,15 m. L'étude de cette sorte de banc dans l'habitation n° 1 montre la présence de trois minces couches d'argile. Ce sont des restes des fours. L'unique remarque à ajouter en ce qui les concerne est que dans chaque cas le bord du four rejoint celui de la plate-forme. Si anodine qu'elle semble cette remarque a son importance car, corroborée par la remarque similaire relative aux bancs de la première catégorie, elle montre que

les murs de l'habitation se dressaient à l'extérieur et non pas sur la plate-forme du plancher. Le fait est également attesté par la légère courbure marquée par l'enduit de glaise qui couvre le plancher là où il rejoint celui qui a servi au ravalement des parois.

Une troisième espèce de bancs est attestée dans un seul cas, la maisonnette n° 1, au centre de laquelle on a mis au jour les restes d'un banc. Ce banc central, toujours de forme rectangulaire, portait des traces visibles de ravalement sur deux de ses côtés faisant angle.

Ainsi que l'examen des types d'habitations propres aux diverses agglomérations datées de la phase de transition Boian-Gumelniţa le montre, la maisonnette à plate-forme n'apparaît pas dans chaque cas, sans exception. Par exemple, à la différence du complexe de Radovanu, les vestiges dégagés dans le voisinage de la commune Petru Rareş se composent d'habitations reposant sur des poteaux réunis par des treillages enduits de glaise et avec un simple plancher en terre battue [6]. Les trous de ces poteaux sont encore visibles et, par endroits, aussi des portions de la partie inférieure de ces murs.

Il s'ensuit de ces données, portant sur des complexes contemporains ou très rapprochés dans le temps, que deux ou même plusieurs types d'habitations caractérisaient la période envisagée. C'est un indice de différenciation locale ou régionale dont la nature réclame une étude attentive, car elle pourrait marquer l'aire de diffusion de certaines gents ou tribus, liées le cas échéant à quelque fonction précise (se rattachant par exemple à certaines occupations saisonnières).

D'autre part, l'habitation à plate-forme attire également l'attention par la vaste diffusion (dans le temps comme dans l'espace) de ce type au cours du néolithique dans le Sud-Est de l'Europe et dans le zone voisine du nord-est [7]. Compte tenu donc de son importance, il convient de préciser le moment et la zone du territoire roumain où il a été attesté pour la première fois. Les fouilles de la dernière vingtaine d'années ont abouti à une série de résultats — malheureusement pas toujours assez concluants en raison de la mauvaise conservation de certains vestiges —, montrant que l'habitation à plate-forme est antérieure dans nos régions à l'établissement de Radovanu.

Les indices les plus anciens jusqu'à présent sont ceux fournis par une habitation de l'établissement de Dudeşti (de la phase moyenne de cette civilisation). Ces vestiges sont représentés par de petits morceaux de bousillage corrodés recouvrant une superficie de forme régulière ; sur certains de ces morceaux on peut encore relever les traces effacées de l'impression des troncs d'arbres. Au cours de son développement, la civilisation de Boian a laissé quelques restes d'habitations en surface, dont les uns sont datés du commencement de la phase Giuleşti (Bogata I, dép. de la Ialomiţa) et les autres de la fin de cette phase (établissement de Giuleşti-Bucarest). Notons que dans chaque cas, ces vestiges ont été trouvés dans la terre de remplage de plusieurs grandes fosses. Cette fois ce sont de grands morceaux (jusqu'à 0,50 m de longueur) de bousillage calciné au rouge brique. Ce sont des fragments compacts où on reconnaît toujours le même mélange de glaise et de chaume, quelques-uns ayant gardé les impressions des gros troncs d'arbres, de même que les restes provenant des habitations à plate-forme de Radovanu. Parfois même, à Giuleşti, en dehors des impressions laissées par les troncs on peut y relever aussi celles de la claie d'osier. Compte tenu de ces données, nous sommes enclins d'admettre que les agglomérations de Bogata et de Giuleşti connaissaient le type de maisonnette à plate-forme. A notre avis, les restes de ces habitations, une fois celles-ci détruites par le feu, ont été réunis, selon une

[6] D. Berciu, *Săpăturile de la Petru Rareş (1933 et 1935)*, BMJV, II, Bucarest, 1937, p. 5, fig. 3/2.

[7] Eugen Comşa, *Types de l'habitat sur le territoire de la RPR à l'époque néolithique*, VII[e] Congrès international des Sciences anthropologiques et ethnologiques, V, Moscou, 1970, p. 221—224.

coutume courante chez les hommes du néolithique qui ont vécu dans nos régions, et jetés intentionnellement dans une fosse. Qu'il s'agisse réellement d'une coutume l'atteste la situation similaire constatée dans un complexe de type Hamangia, de Techirghiol [8].

Il convient également de noter que les deux premières phases de la civilisation de Boian ont connu, parallèlement aux habitations en surface, les cabanes à demi enfouies dans la terre.

Si pour le Sud de la Munténie on ne dispose pas encore de données certaines quant à l'existence des habitations plate-forme au cours de la phase Vidra, c'est que jusqu'à présent dans les établissements de cette phase on n'a pu mettre au jour et étudier que fort peu d'habitations bien conservées. L'unique, dégagée à Vidra [9], ne bénéficie jusqu'à présent d'aucune description détaillée publiée. Toutefois, à en juger d'après l'aspect du bousillage calciné tel qu'il se présente dans la photo imprimée [10], il peut fort bien s'agir d'une habitation à plate-forme représentant un maillon de la chaîne typologique qui aboutit aux plates-formes (attestées avec certitude) de la phase de transition Boian-Gumelnița. On constatera par la suite la présence des habitations à plates-formes parallèles à celles au plancher en terre battue dans plusieurs agglomérations de la civilisation de Gumelnița. En revanche on ne connaît aucun fond de cabane attribué à la phase respective de cette civilisation. Le type des habitations à plate-forme disparaît dans le Sud-Est de la Roumanie en même temps que les derniers établissements Gumelnița. En Olténie, on a mis au jours les vestiges d'une maisonnette à plate-forme à Vădastra dans la couche Vădastra II [11].

Par conséquent, on pourrait résumer comme suit les données dont on dispose à l'heure actuelle à ce sujet : dans le Sud de la Roumanie, les premiers indices probables de l'usage des habitations à plates-formes remontent à la phase moyenne de la civilisation de Dudești. Elles poursuivront leur existence au cours des phases Giulești et Vidra de la civilisation de Boian. Tout à fait certaine est leur présence en Munténie pendant la phase de transition et au cours du développement de la civilisation de Gumelnița et, en Olténie, dans l'aire de diffusion de la civilisation de Vădastra, phase II. Enfin, si l'on tient compte du fait que cette sorte d'habitations ont été mises au jour en Yougoslavie dans l'aire de la civilisation de Vinča [12], on peut également conclure qu'elles étaient tout aussi familières à l'aire de diffusion de cette civilisation dans le Sud-Ouest de la Roumanie.

Les civilisations de Petrești [13] et Cucuteni-Tripolje [14] comptent elles aussi parmi leurs traits caractéristiques le type d'habitation à plate-forme. Compte tenu du fait que les civilisations du néolithique moyen épanouies dans le Sud de la Roumanie employaient ce genre d'habitations, il est à présumer qu'elles se sont répandues dans l'aire de la civilisation de Petrești par l'intermédiaire des communautés Vinča-Turdaș ou, par l'intermédiaire des communautés Boian-Gumelnița. Mais pour ce qui est de l'aire Cucuteni-Tripolje, ce type d'habitation a passé, selon toutes les probabilités, de la Plaine roumaine dans cette aire par l'intermédiaire des communautés du faciès Aldeni II.

★

[8] Eugen Comșa, Doina Galbenu et A. Aricescu, *Săpături arheologice la Techirghiol*, Materiale, VIII, 1962, p. 165–171.

[9] Dinu V. Rosetti, *Săpăturile de la Vidra, raport preliminar*, PMMB, 1, Bucarest, 1934, p. 6–59.

[10] *Ibidem*, pl. V.

[11] Renseignements fournis par Corneliu N. Mateescu, auquel nous apportons ici une fois de plus nos vifs remerciements.

[12] Renseignements fournis par Blajenka Stalio, à laquelle nous apportons ici une fois de plus nos vifs remerciements.

[13] Recherches approfondies de Iuliu Paul.

[14] Vladimir Dumitrescu et collab., *Hăbășești. Monografie arheologică*, Bucarest, 1954, p. 18–202; T. S. Passek, *Периодизация трипольских поселений* (III-II *тысячелетие до н. э.*). MIA, 10, Moscou-Leningrad, 1949.

D'autres problèmes ont été également posés par la fouille du site de Radovanu, Dès le commencement des travaux on a pu constater, par exemple, que la portion reliant la plate-forme où se dresse l'établissement avec le reste de la terrasse offre une légère concavité. L'hypothèse qui s'imposa était que cet accident du terrain devait avoir pour origine un fossé de défense unissant la ravine du nord avec la vallée méridionale. C'est du reste ainsi que nous avons représenté ce fossé lors de la première publication des fouilles [15]. En 1962, nous avons procédé à l'ouverture d'une tranchée à travers le fossé, qui a montré qu'il s'agissait d'une concavité naturelle dont le versant du côté de l'établissement était un peu plus escarpé ; les hommes du néolithique ont mis à profit cette situation en creusant un fossé au pied de la pente, de manière à faire redescendre le bord extérieur du fossé à environ un mètre plus bas que le bord côtoyant le complexe.

Fig. 2. — Radovanu. Le plan général de l'établissement du niveau superieur de Radovanu. 1, les plates-formes d'argile calcinée des habitations ; 2, le tracé du fossé qui le délimite ; 3, surface explorée de manière exhaustive ; 4, superficie explorée au moyen du réseau de tranchées de sondage.

[15] Eugen Comşa, *op. cit.*, Nitra, 1969, p. 79, fig. 1.

Fig. 3. — Radovanu. Vue d'ensemble de l'établissement du niveau supérieur.

K J B C F G L I A D E H

Fig. 4. — Radovanu. Plan général de l'établissement du deuxième niveau.

En outre, les sondages effectués pour l'exploration du site de haute époque féodale à proximité de l'agglomération néolithique ont révélé la présence à l'est de la terrasse d'un deuxième fossé de la même époque.

Les sections effectuées ces dernières années, au nombre de trois, ont montré qu'il ne s'agissait pas d'un simple fossé de défense, facile à traverser à ses extrémités. Son tracé est de forme ovale oblongue, la partie la plus proche des habitations étant celle qui correspond à la concavité susmentionnée et la partie la plus éloignée celle de l'est, au pied de la terrasse. Nous tenons à souligner que ce fossé a été creusé par les membres de la communauté qui habita l'agglomération la plus ancienne de cette phase de transition. Peu à peu, le fossé fut comblé au cours de cette même phase. Les descendants de cette première communauté ont creusé le deuxième fossé, plus petit, également ovale et au diamètre plus court que le premier. Ce deuxième fossé a été repéré jusqu'à présent seulement au pied des versants sud et est de la terrasse. Sur le versant est on a même relevé quelques indices témoignant de la présence d'une palissade. Avec le temps, ce deuxième fossé fut comblé à son tour, ainsi que la majeure partie de la concavité naturelle dont nous avons parlé ci-dessus. Les deux agglomérations superposées de Radovanu, étudiées jusqu'à présent, n'ont pas fourni d'autres traces de travaux stratégiques. La découverte des deux fossés ovales de Radovanu semble indiquer — sur le plan général des découvertes du même genre — que les fossés mis au jour dans d'autres établissements, de la Plaine roumaine, dont le tracé semble courir en ligne droite ou courbe, étaient en réalité de forme ovale ou circulaire, faisant le tour des agglomérations respectives.

L'un des problèmes posés par les fouilles de l'année 1962 a été aussi celui de préciser l'emplacement de la nécropole du complexe. L'examen topographique du terrain a fourni certains indices en ce sens et les sondages effectués dans la zone respective ont livré à l'étude quelques tombes d'inhumation en position accroupie. L'endroit se trouve sur la même terrasse en direction nord-ouest par rapport de l'établissement, au-delà du fossé de défense, un peu en dehors de la principale voie d'accès dans l'établissement. Les sépultures mises au jour peuvent être rattachées à l'une des trois premières agglomérations.

Les sondages effectués dans la zone de la nécropole ont conduit aussi à d'autres découvertes. Au-delà du fossé, vers le sud-ouest, on a trouvé quelques faibles indices d'habitat, quelques vestiges de constructions y compris, correspondant au dernier niveau d'habitat. Sous les décombres de bousillage calciné d'une telle construction, dans un grand vase cylindrique à pied, on a mis au jour une série de 25 pesons pour métier à tisser. Ils pourraient être l'indice que sur la terrasse, au-delà du fossé, en dehors de l'éventuelle présence de quelques habitations, il y avait aussi certains bâtiments à destination domestique.

Au nord de la vallée Coadelor (dans le voisinage immédiat du site néolithique), des fouilles pratiquées dans la pente douce de la terrasse afin de préciser une agglomération de haute époque féodale et d'époque féodale moyenne ont mis au jour à la base des dépôts archéologiques respectifs les vestiges de plusieurs habitations à plate-forme de la phase de transition correspondant à celles du site fortifié. Les décombres de l'une de ces maisonnettes ont livré les fragments de toute une série de vases en terre cuite ornés d'un décor spécifique. Notons aussi que outre les habitations on a repéré dans la même zone la présence de deux sépultures isolées de la même époque [16].

En procédant maintenant aux recoupements qui s'imposent, il résulte qu'à Radovanu nous n'avons pas affaire à une simple agglomération. Il s'agit plutôt d'un complexe (fig. 6)

[16] Recherches et fouilles effectuées par Maria Comşa.

Fig. 5 *a*

Fig. 5. — Radovanu. A, plan de l'habitation n° 5 de l'établissement du niveau supérieur (Les lignes indiquent la direction des traces imprimées par les troncs d'arbre dans le bousillage calciné); B, plan de l'habitation E de l'établissement du deuxième niveau.

0 1m

Fig. 5*b*

Fig. 6. — Radovanu. Esquisse du complexe néolithique : A, établissement du plateau ; B, restes d'habitat de la terrasse voisine ; C, restes d'habitat dans la pente douce ; D, nécropole.

a

b

Fig. 7. — Radovanu. Vue aérienne de l'établissement du deuxième niveau. a, vue de l'est et b, vue du nord.

Fig. 8. — Radovanu. Vue aérienne de l'établissement du niveau supérieur.

Fig. 9. — Radovanu. Essai de restitution de l'établissement du deuxième niveau (esquisse de l'auteur).

Fig. 10. — Radovanu. Essai de restitution de l'établissement du niveau supérieur (esquisse de l'auteur).

Fig. 11. — Vue aérienne des établissements de : a, Glina et b, Căscioarele.

de la phase de transition, composé d'un établissement dressé sur une hauteur et fortifié grâce à un fossé de défense, encadré, au-delà du fossé mais dans son voisinage immédiat, de quelques bâtiments affectés à des fins domestiques ainsi que d'une nécropole. Les habitations mises au jour dans le sol de la pente douce de cette vallée se rattachaient elles aussi au complexe, leurs posseusseurs pouvant se retrancher le cas échéant dans l'établissement fortifié.

L'étude des éléments composants du complexe néolithique de Radovanu est susceptible d'apporter certains changements aux conceptions courantes concernant les sites de cette période en Munténie. L'une de ces conceptions courantes était que les communautés néolithiques ne siégeaient que sur des éminences fortifiées par la présence des pentes escarpées et des fossés. Or, les présentes recherches de Radovanu ont prouvé (depuis 1962) qu'en dehors des établissements fortifiés il y avait au cours du néolithique final, au moins dans certains cas, des groupes d'habitations bâties sur les terrasses et les pentes voisines.

★

Les maisonnettes durables, situées dans un endroit facile à défendre, les indices révélateurs de certaines occupations spécifiques sont autant de témoignages que les communautés qui ont vécu dans chacune des deux agglomérations du complexe néolithique de Radovanu menaient une vie sédentaire. Compte tenu des dimensions de ces habitations, composées d'une seule pièce avec un foyer unique, il est à présumer qu'elles servaient à des familles avec une moyenne d'environ cinq membres. Un calcul sommaire indique pour l'établissement du deuxième niveau (fig. 7), un nombre approximatif de 60 individus, adultes et enfants. Durant la période correspondant au dernier niveau (fig. 8) de ce complexe (en comptant aussi avec les traces d'habitat relevées sur la terrasse voisine et dans la pente de la vallée Coadelor) un nombre total de maximum cent personnes aura habité ces lieux.

Puisque nous disposons de toute une série de données tendant à préciser le plan général de certains établissements de l'époque, on peut essayer d'en tirer quelques conclusions d'ordre social et économique. En effet, les traits caractéristiques de ce plan général reflètent certaines réalités du domaine des relations sociales.

Jusqu'à présent seulement deux établissements néolithiques antérieurs à ceux de Radovanu ont été fouillés dans leur majeure partie en Munténie. L'un, celui de Vidra, n'a fourni que des données assez minces en ce qui concerne son plan général [17]. Par contre, l'établissement de Glina, habité par des communautés Boian de la phase Vidra, s'avère à ce point de vue plus riche en résultats. La disposition des vestiges d'habitation de Glina (fig. 11/a) montre que celles-ci étaient également de forme rectangulaire, construites en deux ou trois rangées parallèles entre elles dans le sens de la longueur de la plate-forme sur laquelle se dressait l'établisement [18]. Le même système de constructions en rangées parallèles s'est maintenu jusqu'à la fin de l'étape Spanțov de la phase de transition Boian-Gumelnița, puisqu'on le retrouve dans le deuxième horizon de Radovanu (fig. 9), où les habitations sont disposées — ainsi que nous l'avons déjà mentionné — en deux rangées parallèles.

A la différence de ce qui se passait dans l'étape antérieure, la disposition des maisonnettes dans le niveau supérieur de Radovanu montre que si elles sont toujours disposées par rangées elles sont également groupées (fig. 10) dans des pâtés séparés parfois par une certaine distance.

Pour ce qui est de la période immédiatement ultérieure aux habitats de Radovanu, illustrant les commencements de la phase Gumelnița B, on dispose aujourd'hui des résultats obtenus par

[17] Dinu V. Rosetti, *op. cit.*, passim.
[18] Renseignements fournis par M. Petrescu-Dîmbovița, auquel nous apportons ici nos vifs remerciements une fois de plus.

la recherche exhaustive du dernier niveau néolithique (fig. 11/b) de l'îlot (« Ostrovelul ») voisin du village de Căscioarele (dép. d'Ilfov)[19]. Ces résultats fournissent un élément précieux de comparaison avec notre complexe, d'autant plus qu'il s'agit de deux sites séparés à peine par 6 km, ce qui leur assurait le même milieu naturel, et habités par des communautés apparentées. A Căscioarele (fig. 12 et 13) les habitations ne sont pas disposées par rangées, mais la coutume de les grouper à l'intérieur de l'établissement s'est conservée.

Il convient aussi de mentionner dans ce contexte le complexe Gumelnița de Teiu (dép. de l'Argeș), dans le Nord-Ouest de la Plaine roumaine. Le tell en question, de petite taille, a été fouillé d'une manière exhaustive. On a constaté à cette occasion qu'avant de bâtir l'établissement proprement dit on commençait par creuser un fossé circulaire, large de 6—7 m avec une profondeur approximative d'un mètre. La terre retirée du fossé, ajoutée à celle qu'on

Fig. 12. — Căscioarele. Plan général de l'établissement Gumelnița d'Ostrovel, phase Gumelnița B 1 (d'après Vladimir Dumitrescu, *op. cit.*, p. 218, fig. 2).

[19] Vladimir Dumitrescu, *Principalele rezultate ale primelor două campanii de săpături din așezarea neolitică tîrzie de la Căscioarele*, SCIV, 16, 1965, 2, p. 215—234.

Fig. 13. — Căscioarele. Essai de restitution de l'établissement Gumelniţa d'Ostrovel (esquisse : E. Mironescu ; d'après Vladimir Dumitrescu, *op. cit.*, p. 222, fig. 4).

Fig. 14. — Essai de restitution de l'établissement Gumelniţa de Teiu, fouilles de I. Nania (d'après N. Mateescu, *Descoperiri şi cercetări arheologice în Argeş*, Studii şi comunicări, I, 1968, Piteşti, p. 8, fig. 1).

charriait de la terrasse voisine, était déposée le long du bord intérieur du fossé, constituant un *vallum* avec la base large de 6—7 m et une hauteur initiale de 2—2,5 m. Ce n'était qu'ensuite qu'on entreprenait de construire à l'intérieur de cet espace fortifié, de forme circulaire au diamètre d'environ 20 m et délimité par le *vallum* (fig. 14). A l'intérieur de l'établissement fortifié de Teiu ont été mises au jour six habitations rectangulaires, bâties à la surface du sol et pourvues de plates-formes. De dimensions variées, ces maisonnettes étaient disséminées irrégulièrement dans les quarts sud-ouest et nord-est du cercle ainsi constitué, les deux autres quarts du cercle servant d'enclos aux bêtes de la communauté. La terrasse voisine a également livré des vestiges d'habitations, dont l'une a pu être explorée. On ignore encore le rapport chronologique entre les habitations de la terrasse et les cinq niveaux d'habitat du tell. Ainsi que le rapport des fouilles l'indique, l'établissement du tell de Teiu pouvait servir de refuge aux habitants de la terrasse [20].

On peut affirmer par conséquent, en ce qui concerne le Sud et le Nord-Est de la Plaine roumaine de Munténie, que certaines modifications se font jour dans la disposition des habitations du complexe culturel Boian-Gumelnița au cours de la période comprise entre la phase Vidra et la phase Gumelnița B. Au début (pour autant que nous le sachions), à partir de la phase Vidra et jusqu'à la fin de l'étape Spanțov, les habitations étaient disposées selon certaines règles par rangées parallèles et compactes, fait traduisant sans doute des liens étroits entre les familles des communautés respectives, la principale unité sociale à cette époque étant la communauté gentilice. Vers la fin de la phase de transition (l'établissement du niveau supérieur de Radovanu), on constate que si la coutume de construire les habitations en rangées s'est encore conservée, celles-ci sont en outre groupées par deux ou trois. Peu après, au commencement de la phase Gumelnița B, les habitations ne sont plus bâties par rangées, mais elles continuent à être disposées par pâtés. De même , on constatera la diminution du nombre d'habitations (voir l'établissement de Teiu). Ces modifications reflètent le passage graduel de la distribution des communautés par groupes de familles (respectivement de grandes familles), comme une conséquence du fait que le principal rôle dans l'activité économique et l'organisation sociale est peu à peu accaparé par la famille.

En outre, ces conclusions sont susceptibles d'augurer que l'étude de quelques autres complexes néolithiques de la même période, épanouis dans différentes zones et aires culturelles du sol roumain, apportera d'autres remarques tout aussi importantes sur le plan socio-économique et historique.

[20] Ion Nania, *Locuitorii gumelnițeni în lumina cercetărilor de la Teiu*, Studii și articole de istorie, IX, Bucarest, 1967, p. 7—23.

À PROPOS DES INFLUENCES DE LA CULTURE PRÉCUCUTENI SUR LA CULTURE DE HAMANGIA, À LA LUMIÈRE DE QUELQUES DÉCOUVERTES INÉDITES DE DOBROGEA

SILVIA MARINESCU-BÎLCU

La publication des premiers résultats des fouilles exécutées dans la station de Traian-Dealul Viei (Moldavie du centre-ouest), appartenant à la Ire phase de la culture Précucuteni, a donné lieu, tout naturellement d'ailleurs, à toute une série de problèmes, parmi lesquels celui des composantes principales ou collatérales de la symbiose culturelle dont le résultat final a été la première phase de la culture Précucuteni. Ayant en vue surtout quelques aspects d'ordre général de la plastique de Traian-Dealul Viei, D. Berciu a souligné, dès 1955, la participation des éléments de la culture de Hamangia à la naissance du soi-disant « aspect Zănești »[1] (= culture Précucuteni I). Peu après, en étudiant le problème de la genèse de la culture Précucuteni, Hortensia Dumitrescu était d'avis que, parmi les composantes de cette culture, il faut mentionner aussi les influences de la culture de Hamangia[2]. A son tour, Vladimir Dumitrescu écrivait en 1963 : « En ce qui concerne le contact avec les éléments de la culture de Hamangia, bien qu'il ressort clairement de certaines caractéristiques de la céramique, etc., sa nature est un peu plus difficile à préciser »[3]. Nous avons eu nous-même l'occasion de souligner la contribution de la culture de Hamangia à la genèse de la culture Précucuteni, ainsi que les influences exercées par la première le long de l'existence de l'autre[4].

Nous avions en vue en même temps certaines influences de la culture de Moldavie (Précucuteni) sur celle de Dobrogea (Hamangia), en concluant qu'on doive admettre l'existence d'influences réciproques permanentes. Il ne faut perdre de vue que, une fois arrivées en Dobrogea, les tribus de la culture de Hamangia ne pouvaient développer leur culture sans contacts extérieurs et aussi que leur culture ne pouvait constituer un réservoir permanent d'inspiration pour les cultures voisines, sans être, à son tour, influencée par les cultures des régionslimitrophes et même des régions plus éloignées.

Toute une série de découvertes plus anciennes ou plus récentes imposaient cette conclusion, parmi lesquelles, en première ligne, quelques poteries de l'ancienne collection G. Solacolu donnée au Musée national des antiquités en 1948. Ces vases, provenant d'une localité inconnue de Dobrogea, avaient appartenu auparavant au savant roumain Gr. Antipa, ce qui signifie qu'ils avaient pu être découverts vers la fin du siècle dernier ou pendant les premières décennies

[1] D. Berciu, *Une civilisation néolithique récemment découverte en Roumanie : la civilisation de Hamangia*, Nouvelles études d'histoire, I, Bucarest, 1955, p. 42; idem, *Contribuții la problema neoliticului în România în lumina noilor cercetări*, Bucarest, 1961, p. 71 et 74.

[2] H. Dumitrescu, *Contribuții la problema originii culturii Precucuteni*, SCIV, VIII, 1957, 1–4, p. 66.

[3] Vl. Dumitrescu, *Originea și evoluția culturii Cucuteni Tripolie*, SCIV, XIV, 1963, 1, p. 55.

[4] S. Marinescu-Bîlcu, *Reflets des rapports entre les civilisations de Hamangia et de Précucuteni dans la plastique précucuténienne de Tîrpești*, Dacia, N.S., VIII, 1964, p. 308.

DACIA, N.S., TOME XVI, 1972, pp. 53–73, BUCAREST

de notre siècle en Dobrogea. En tenant compte de leur état de conservation, relativement bon, il ne nous semble pas exclu, d'ailleurs, que ces vases aient pu faire partie du mobilier funéraire d'une ou de plusieurs tombes.

Mais, avant de discuter les problèmes soulevés par ces poteries, restées inédites, il faut évidemment les décrire.

1. *Fruitière à pied* presque cylindrique, vide à l'intérieur ; la partie supérieure — au rebord très évasé — est assez basse et décorée de groupes d'entailles. Modelé d'une pâte pas très fine qui contient du mica, ce vase a été cuit au brun brique, ayant une couverte brune bien lustrée (bien que la surface se soit corrodée plus tard). Sous l'ouverture du vase, le décor est constitué par des lignes imprimées qui tracent des triangles à base courbe, tandis que sur le pied proprement dit, deux registres ont été séparés par une large bande lustrée et décorés de spirales fuyantes, réservées à l'aide des motifs similaires à ceux de la partie supérieure du vase et exécutés toujours par des lignes imprimées (fig. 1/1a—1b ; 6/3). Inv. V 6325.

2. *Support cylindrique* aux parois légèrement arquées, ayant la partie supérieure en forme de plat rectangulaire un peu alvéolé et évasé, aux coins éraflés, probablement pour y fixer la couleur, à présent perdue. Travaillé dans une pâte similaire au vase nº 1, ce support a eu lui aussi une couverte brune, parfois très foncée, lustrée avec soin seulement sur les parties non décorées. L'ornementation — exécutée par des lignes imprimées — est disposée en deux régistres horizontaux remplis de triangles affrontés et de rhombes ayant au milieu de grands cercles. Les espaces ménagés de cette manière, y compris les cercles de l'intérieur des rhombes, ont été éraflés pour y fixer l'ocre rouge, après cuisson (fig. 2 ; 6/1 ; 7/5). Inv. V 6326.

3. *Petit vase bitronconique* à la partie supérieure légèrement arquée et à goulot court, à la base duquel il y a deux petits trous symétriques pour fixer un couvercle ; le fond est un peu convexe. Pâte similaire à celle des exemplaires précédents ; cuit au brun gris, à couverte brun foncé bien lustrée, sauf sur une zone de la partie inférieure du corps, délimitée par une ligne horizontale irrégulièrement imprimée. Le décor est composé de cercles, de boucliers, de bandes semi-circulaires et d'oves, peints au graphite, seulement sur la partie supérieure du vase. La zone inférieure a été éraflée, mais la couleur ne s'est plus conservée (fig. 3/4 ; 7/1,5). Inv. V 6324.

4. *Petit récipient bitronconique* à goulot court, qui diffère du nº 3 seulement par les quatre proéminences organiques placées sur la ligne du diamètre maximum. Pâte médiocre, cuite au brun brique, avec couverte brune bien lustrée, qui ne recouvre pas toute la partie inférieure. Sur la partie supérieure du vase, ont été ménagés, à l'aide des lignes incisées, des demi-spirales lustrées alternant avec d'autres motifs similaires peints en rouge. Les espaces entre ces motifs sont remplis de petites lignes incisées (fig. 3/2 ; 7/2). Inv. V 6323.

4bis. *Petit couvercle* à rebord cylindrique et à calotte relativement conique mais très basse, perforée près de la pointe. Pâte comme pour le vase précédent. Décor de lignes incisées, de couleur rouge et lustré (fig. 3/3 ; 7/2). Inv. V 6323.

5. *Ecuelle tronconique* à épaule arrondie marquée par quatre petites saillies, le rebord évasé et le fond légèrement convexe. Pâte médiocre ; cuisson au brun brique, couverte brune bien lustrée. Trois lignes horizontales imprimées séparent le corps de l'écuelle en trois registres : sur les registres supérieurs on a ménagé à l'aide de lignes incisées, assez larges, des crochets, tandis que sur le registre inférieur des groupes de lignes verticales, incisées, alternent avec d'autres lignes en angles concentriques (fig. 1/2 ; 6/5). Inv. V 6321.

6. *Ecuelle tronconique* à haut goulot et rebord peu évasé décoré de groupes d'entailles, la base légèrement convexe. Pâte, cuisson et couverte semblables aux récipients précédents.

1a

1b

2

Fig. 1. — Poterie provenant d'une localité inconnue de Dobrogea.

a

b

Fig. 2. – Support de vase; localité inconnue de Dobrogea (les portions pointillées sur le dessin indiquent l'ocre rouge).

1

2

3

4

Fig. 3. — Poterie provenant d'une localité inconnue de Dobrogea (les portions pointillées sur le dessin indiquent l'ocre rouge — n°s 1 et 2 — et le graphite — n° 4).

Le goulot est décoré de groupes de lignes verticales incisées ; les portions entre ces groupes de lignes ont été éraflées et remplies d'ocre rouge, après cuisson ; l'épaule est décorée de longues entailles, tandis que sur la partie inférieure ont été imprimées deux bandes en guirlandes concentriques. La zone entre ces deux bandes a été éraflée et recouverte d'ocre rouge, après cuisson, tandis que la zone autour du fond a été remplie de petites lignes imprimées (fig. 5/2 ; 7/3). Inv. V 6322.

Le support décrit par nous au n° 2 pouvait très bien servir aux récipients des types des vases n°s 3—6 (fig. 7/5) et il n'est pas exclu qu'ils aient été associés souvent, surtout s'ils faisaient éventuellement partie du mobilier funéraire de la même tombe.

7. *Couvercle circulaire*, plat, travaillé dans une pâte contenant des impuretés ; la paroi a une nuance brune à la surface, étant noir gris en section. Trois groupes de deux trous chacun perforent le couvercle, tandis qu'un quatrième groupe est composé seulement de trous superficiels, tous ceux-ci disposées tout autour du couvercle. Décor en lignes incisées assez négligemment ; la couverte a été lustrée avec soin (fig. 5/3 ; 6/6). Inv. V 6327.

★

Les pièces décrites plus haut peuvent être mises en relation avec d'autres poteries, de provenance incerte, que nous devons passer en revue avant de discuter tous les problèmes qu'ils soulèvent.

Fig. 4. — Récipient bitronconique, provenant probablement de Dobrogea.

8. Au Musée d'histoire de la ville de Bucarest se trouve *un support de vase* du type de celui décrit par nous au n° 2, les seules différences étant constituées par ses dimensions plus réduites et par le décor. En effet, on a tracé, à l'aide de lignes profondément incisées, une large bande horizontale, à l'intérieur de laquelle, toujours par des incisions, ont été dessinés des cercles, chacun avec une pastille au centre ; les cercles alternent d'ailleurs avec une espèce de longs « boucliers ». A l'exception des pastilles réservées, l'intérieur des cercles et des « boucliers » a été éraflé et recouvert d'ocre rouge, mis après cuisson (fig. 3/1 ; 6/2). Inv. MIB 2535. Dans l'ancien registre du Musée, ce support était attribué — avec point d'interrogation — à la

1

2

3

Fig. 5. — 1, fruitière de Traian-Dealul Fîntînilor (phase Précucuteni III) ; 2—3, récipient et couvercle provenant d'une localité inconnue de Dobrogea (les portions pointillées sur le dessin indiquent l'ocre rouge).

Fig. 6. — 1, 3 et 5—6, poteries découvertes en Dobrogea (localités inconnues) ; 2, support de vase (provenance inconnue) ; 4, fruitière de Traian-Dealul Fîntînilor (phase Précucuteni III). Echelles diverses.

culture de Boian, tandis que la peinture rouge n'est pas mentionnée. Grâce à l'amabilité de notre collègue M. Turcu, de ce Musée, nous avons pu examiner toute la poterie des cultures de Boian et de Gumelnița conservée dans les magasins du Musée, et nous avons pu constater qu'on ne peut trouver rien de semblable au support en discussion — tant en ce qui concerne la forme qu'en ce qui concerne la pâte et le décor. Il est donc presque certain que ce vase ne provient pas des fouilles entreprises par le Musée en Munténie et qu'il a été probablement donné au Musée par quelqu'un qui l'avait trouvé ou acheté en Dobrogea, étant donné que, jusqu'à présent au moins, des pièces similaires ont été trouvées seulement dans cette province maritime de la Roumanie.

9. En 1938/1939 le professeur I. Andrieșescu attribuait à la culture de Gumelnița trois récipients, trouvés, selon lui, sur le territoire actuel de la R.S.S. Moldave ; il a cependant illustré seulement un de ces vases [5]. Ce récipient, de dimensions modestes, ressemble à celui décrit par nous plus haut, au nº 4, étant décoré de spirales (exécutées, à ce qu'il paraît, à l'aide de lignes imprimées) et de saillies sur le plus grand diamètre du corps (fig. 9/1).

Ce vase a été illustré récemment aussi par D. Berciu, dans sa monographie de la culture de Hamangia [6], à côté de deux autres récipients ; tous ceux-ci auraient été découverts en Dobrogea, bien qu'on ne puisse préciser les localités de provenance [7].

A l'exception du récipient bitronconique illustré par les deux auteurs cités, les deux autres mentionnés ou décrits par eux semblent avoir été assez différents. En effet, tandis que D. Berciu reproduit un vase au corps en étages (fig. 7/6) et un autre à saillies sur la ligne du diamètre maximum et à décor incisé (fig. 9/7)[8], I. Andrieșescu, en parlant du récipient décrit plus haut (nº 9), mentionne deux vases semblables [9] ; ceux-ci ont été probablement perdus à l'occassion de l'incendie de l'Université de Bucarest en 1944. En échange, dans les collections du Musée national des antiquités de Bucarest est conservé un petit récipient au corps anguleux, à cause des quatre saillies perforées de haut en bas ; le goulot est haut, légèrement tronconique, le rebord très évasé, décoré de groupes d'entailles, et le fond petit et un peu convexe. La pâte est très semblable aux vases de la collection Solacolu (nºˢ 1—7). Le décor est composé de bandes sémi-spiralées (« crochets ») réservées à l'aide de lignes imprimées, en partie effacées, probablement remplies originellement d'ocre rouge ; le reste de la surface a été lustré, à l'exception de la partie inférieure (toujours comme chez les vases de la collection Solacolu), qui paraît avoir été décorée à l'aide d'un petit balai (fig. 4 ; 7/4). Ce récipient a beaucoup souffert à cause du feu, circonstance qui pourrait indiquer qu'il avait éventuellement fait partie des collections du Séminaire de préhistoire de l'Université de Bucarest et, par conséquent, qu'il pourrait être un des trois vases mentionnés par I. Andrieșescu.

De cette manière nous avons peut-être identifié deux des trois vases en question, bien qu'on ait réussi à récupérer seulement le dernier, les deux autres ayant été probablement détruits par l'incendie dont nous avons parlé, ou à l'occasion de l'évacuation des matériaux déposés à l'Université.

Les similitudes qu'on peut établir en ce qui concerne les formes, l'ornementation, la pâte et le lustre des trois derniers récipients décrits et de ceux de l'ancienne collection Solacolu nous

[5] I. Andrieșescu, *Artele în timpurile preistorice la noi*, extras, Artă și tehnică grafică, 1938—1939, nºˢ 4—5, p. 18, fig. 42. Selon une information de D. Berciu, les vases conservés jusqu'en 1944 au Séminaire de préhistoire de l'Université de Bucarest avaient été donnés par un inconnu qui a refusé de préciser la localité de leur découverte ; ceci a déterminé le prof. I. Andrieșescu — justement parce que à cette époque on ne connaissait rien de similaire provenant de Dobrogea — d'envisager comme provenance possible le Sud de l'actuelle RSS Moldave.

[6] D. Berciu, *Cultura Hamangia*, I, Bucarest, 1966, fig. 17/2.

[7] *Ibidem*, fig. 17/1—3.

[8] *Ibidem*, fig. 17/1,3.

[9] I. Andrieșescu, *op. cit.*, p. 18.

1

2

3

4

5

6

Fig. 7. — 1–3 et 5–6, poteries découvertes en Dobrogea (localité inconnue) ; 4, vase de provenance inconnue (n° 6, d'après D. Berciu). Echelles diverses.

1

2

3

Fig. 8. — 1, fruitière de Traian-Dealul Fîntînilor (phase Précucuteni III) ; 2—3, vases découverts à Palazu Mare, Dobrogea (d'après H. Dumitrescu et D. Galbenu). Echelles diverses.

mènent tout naturellement à la conclusion qu'ils font partie de la même unité culturelle. Dès lors, il semble que nous pouvons admettre que les lieux de provenance des trois vases mentionnés par I. Andrieşescu et du support de vase du Musée d'histoire de la ville de Bucarest doivent être situés en Dobrogea.

D'autre part, toujours de Dobrogea — de Mangalia (fig. 9/5, 6, 8, 11) [10], de Limanu (fig. 9/4, 9) [11] et de Palazu Mare (fig. 8/2—3) [12] — provient toute une série de découvertes en relation directe avec les pièces discutées plus haut. Il s'agit en première ligne de vases globulaires, à haut goulot et décorés de cannelures (fig. 9/4—5) [13], de casseroles décorées de lignes imprimées (fig. 9/9) [14] ou profondément incisées (fig. 9/11) [15] et de récipients bitronconiques au rebord évasé, avec ou sans saillies sur la ligne du diamètre maximum, décorés de lignes incisées combinées ou non à l'ocre rouge (fig. 9/6—7) [16] ou de rubans en méandres réservés à l'aide de lignes incisées et recouvertes ensuite de cannelures très fines (fig. 9/8) [17]; de la même série de découvertes font partie des supports du type de celui décrit au n° 2, mais à pied parallélépipédique décoré de demi-spirales réservées et de lignes incisées (fig. 8/2) [18], ainsi que des fruitières à pied (fig. 8/3) [19], semblables (mais non identiques) au récipient décrit par nous au n° 1.

★

Le caractère essentiel de toutes ces pièces est, d'une part, leur hétérogénéité et, de l'autre, le fait qu'elles soient étrangères à la culture néolithique de Hamangia, au milieu de laquelle ont été trouvées au moins quelques-unes (celles de Mangalia et de Limanu).

En parlant des trois récipients découverts dans une localité non identifiée de Dobrogea, D. Berciu les datait de la dernière étape de la culture de Hamangia, en remarquant leur aspect étranger à la province située entre le Danube et la mer Noire et en ajoutant qu'ils « trouvent une place bien familière dans le milieu du grand complexe Cucuteni-Tripolje » [20]. Toutefois, un peu plus loin il écrit : « En réalité cependant, en tenant compte de la documentation dont nous disposons à présent et en réconsidérant les faits à la lumière de la préhistoire de la Dobrogea, les matériaux d'aspect précucuténien sont la conséquence du rôle joué par les influences réciproques entre la culture de Hamangia et celle à céramique rubanée, ainsi que certaines persistences prolongées du substratum » [21].

Cependant, il n'y a aucun doute que, pendant la dernière étape de la culture de Hamangia, les tribus de la céramique rubanée — non encore identifiées d'ailleurs jusqu'à présent en Dobrogea — avaient été assimilées depuis longtemps, du point de vue ethnique et culturel, par les tribus qui leur avaient succédé, tandis que les persistences des substratums — saisissables surtout dans l'outillage de silex — étaient devenues de simples traditions transmises de génération en génération le long de la même époque — le néo-énéolithique.

Il s'ensuit donc qu'il faut expliquer d'une autre manière, c'est-à-dire par d'autres influences réciproques, les matériaux dont le caractère hétérogène a été souligné plus hau t. En tout

[10] D. Berciu, *op. cit.*, fig. 24/1,4,6; 33/1; W. Volschi et M. Irimia, *Descoperiri arheologice la Mangalia şi Limanu aparţinînd culturii Hamangia*, Pontice, II, 1968, p. 45—58.

[11] W. Volschi et M. Irimia, *op. cit.*, p. 58 et suiv.; D. Galbenu, *Aşezarea şi cimitirul de la Limanu*, Materiale, IX, 1970, p. 77 et suiv.

[12] D. Galbenu, *Nouvelles données concernant le début de la civilisation de Gumelniţa de Dobrogea*, Dacia, N.S., X, 1966, p. 327, fig. 1/22, 23.

[13] D. Berciu, *Une civilisation* . . ., fig. 4/3 (le même vase, D. Berciu, *Hamangia*, fig. 24/1); W. Volschi et M. Irimia, *op. cit.* fig. 36; 37.

[14] W. Volschi et M. Irimia, *op. cit.*, fig. 30.

[15] D. Berciu, *Hamangia*, fig. 33/1.

[16] *Ibidem*, fig. 24/3; 37/1; voir aussi D. Berciu, *Une civilisation* . . ., fig. 4/5.

[17] D. Berciu, *Une civilisation* . . ., fig. 4/9; *idem*, *Hamangia*, fig. 24/6.

[18] D. Galbenu, *Nouvelles données* . . ., fig. 1/22.

[19] *Ibidem*, fig. 1/23.

[20] D. Berciu, *Hamangia*, p. 33—34.

[21] *Ibidem*, p. 34.

cas, il est nécessaire d'observer dès maintenant que, jusqu'à présent, les localités où ont été trouvés ces vases sont groupées sur le littoral de la mer Noire ou près de celui-ci.

Dans les formes, la décoration et la technique des poteries discutées ici on doit distinguer des éléments propres à plusieurs cultures. Si l'on examine les vases de la collection Solacolu, ceux publiés par I. Andrieşescu, ainsi que celui de la tombe de Palazu Mare, on constate tout de suite que la pâte, la cuisson, la couverte, le lustre et quelques-uns des éléments du décor ne trouvent leurs analogies que dans la céramique de la culture de Hamangia. En échange, les supports cylindriques ou parallélépipédiques nous obligent à diriger les recherches du côté de la culture de Boian. Doina Galbenu a mis en relation le support de Palazu Mare avec des formes similaires de Hîrşova [22], bien qu'elle ne reproduise, de cette station, que les soi-disant « tables-supports ». Cependant, selon les informations dont nous disposons [23], le type des vases-supports de Palazu Mare et de la collection Solacolu est totalement inconnu à la culture de Boian. Quant à leur décoration, s'il est vrai que les incisions et l'usage de l'ocre rouge puissent être dus aux influences de la culture de Boian, il est non moins vrai que le décor imprimé du vase nº 2 (fig. 2/a ; 6/1) ne pourrait provenir que de l'aire d'une autre culture, en espèce la culture Précucuteni, à laquelle est redevable aussi la manière de diviser la surface des vases en registres décoratifs. Les motifs proprement dits — triangles et rubans — peuvent être en égale mesure dus à l'inspiration de la culture de Hamangia ou de celle de Boian et même de la culture Précucuteni. Par ailleurs, il ne faut pas perdre de vue que les tribus précucuténiennes utilisaient à leur tour les supports cylindriques, assez probablement déjà depuis la phase Précucuteni II. Toutefois, le support de Palazu suggère plutôt les « boites-supports » à deux orifices (et, plus exactement, la moitié d'une telle boite-support) de la culture de Boian. Vers cette même culture nous conduisent aussi les petits récipients bitronconiques à partie supérieure bombée et goulot court, la peinture au graphite du nº 3 et, probablement, la prédilection pour l'ocre rouge. Il est vrai que les récipients bitronconiques, à saillies sur la ligne du diamètre maximum — mais à goulot un peu plus haut — se retrouvent aussi dans la poterie de la culture Précucuteni (fig. 9/2) [24], mais ils ne constituent pas une forme courante de cette culture ; en même temps, la culture Précucuteni emploie elle aussi l'ocre rouge après cuisson, mais beaucoup plus rarement que la culture de Boian. D'autre part, le seul fait d'utiliser l'ocre rouge pour l'ornementation de la céramique ne nous autoriserait pas à rechercher des relations et des influences réciproques entre deux ou plusieurs cultures.

En continuant l'analyse des formes et de la décoration des vases décrits plus haut, l'on peut constater toutefois de surprenantes identités de ceux-ci avec certaines pièces précucuténiennes.

Si l'on met à côté, par exemple, l'écuelle nº 5 (fig. 1/2) et un autre vase précucuténien (fig. 9/10), il saute aux yeux qu'il n'y a aucune différence de forme ; plus encore, la manière de réserver le décor en crochets à l'aide de lignes incisées n'est rien d'autre qu'une simplification (ou une reproduction maladroite) des spirales fuyantes du vase précucuténien. D'ailleurs, l'écuelle nº 5 pourrait être attribuée sans réserve à la culture Précucuteni.

Les proéminences organiques, perforées ou non, les groupes d'entailles sur le rebord, la convexité du fond, ce sont tous des éléments qui prouvent l'influence certaine de la culture Précucuteni en Dobrogea.

Le fait que le seul récipient décoré au graphite (nº 3) de la collection Solacolu, donc inspiré par le décor de la poterie de Boian, soit décoré au milieu de la partie inférieure d'une ligne

[22] D. Galbenu, *op. cit.*, p. 325.
[23] Information E. Comşa.
[24] H. Dumitrescu, *Şantierul Traian*, SCIV, IV, 1953, 1–2, fig. 8.

1

2

3

4

5

6

8

9

10

7

11

Fig. 9. — 1 et 7, poteries de Dobrogea (localité inconnue) ; 2—3 et 10, Traian-Dealul Fîntînilor (phase Précucuteni III) ; 4 et 9, Limanu (Dobrogea) ; . 5—6 et 8, Mangalia (Dobrogea). (D'après I. Andrieşescu, H. Dumitrescu, Vl. Dumitrescu, W. Volschi et M. Irimia). Echelles diverses.

horizontale imprimée, en combinant ainsi un élément typique de la culture de Boian à un autre précucuténien, justifie lui aussi notre affirmation.

La fruitière à pied vide de la collection Solacolu représente un type céramique spécifique (fig. 5/1 ; 6/4 ; 8/1) de la culture Précucuteni (car elle est totalement différente de la fruitière découverte à Hîrşova), à la seule différence près que, tandis que la base du pied est presque toujours évasée chez les exemplaires précucuténiens, chez les exemplaires de Dobrogea le profil du pied des fruitières est relativement vertical. Les similitudes vont encore plus loin. Par exemple, le décor du pied de la fruitière de Dobrogea (fig. 1/1 a-1 b ; 6/3) reproduit exactement l'ornementation à spirales fuyantes rencontrée sur les récipients (fig. 8/1) ou sur les supports de certains exemplaires de Moldavie. Le vase de Dobrogea utilise même la technique des impressions, typique pour la culture Précucuteni. En effet, c'est seulement dans l'ornementation de la poterie de cette dernière culture que les espaces laissés libres après avoir réservé les motifs soient remplis de lignes imprimées (et non poinçonnées, comme sur la céramique de Hamangia), ou bien l'on réserve à l'aide de ces lignes des motifs variés et surtout des dérivés de la spirale.

En ce qui concerne le motif en forme de spirale fuyante réservée, on peut constater son apparition presque simultanée tant dans la phase Boian III (Vidra) [25] que dans la phase Précucuteni II. Pour le moment, il est toutefois difficile de dire s'il s'agit d'une apparition spontanée dans l'aire des deux cultures, ou bien s'il est question de certains courants culturels depuis le nord vers le sud ou vice versa, qui auraient véhiculé ce motif ; précisons, d'ailleurs, que nous avons en vue seulement la spirale fuyante réservée et non pas le motif de la spirale proprement dit, rencontré dans presque toutes les cultures néo-énéolithiques du Sud-Est et du centre de l'Europe. La manière de laquelle a été réalisé ce motif sur le pied de la fruitière n° 1 (fig. 1/1a-1b) est cependant d'inspiration précucuténienne indiscutable. En même temps, la forme de la fruitière de Palazu Mare (fig. 8/3) indique toujours l'aire de la culture Précucuteni.

Les vases de la phase Précucuteni III ont quelquefois la partie inférieure décorée à l'aide d'un petit balai, particularité constatée aussi chez quelques-uns des vases étudiés plus haut.

Un autre fait qui attire notre attention, c'est le modelage négligent de la partie inférieure de ces vases ; posés sur des supports, cette zone n'était plus visible, ce qui pourrait indiquer qu'ils étaient confectionnés justement à cet effet. La même conclusion paraît être suggérée par le fond très étroit de ces vases, qui ne peut leur assurer l'équilibre nécessaire, une fois remplis.

On a beaucoup discuté le problème du rôle de ces supports ; selon nous, ils étaient posés sur des charbons ardents, pour maintenir la température voulue, car les charbons ardents ne donnent pas de la fumée, même s'ils sont recouverts de cendres. En tout cas on ne pouvait utiliser ces supports pour faire bouillir les aliments mis dans les vases posés dessus.

Pour revenir au problème de ces vases et de la technique de leur ornementation, il faut rappeler que les éléments précucuténiens qu'ils contiennent se retrouvent dans le mobilier de certaines stations et nécropoles de la culture de Hamangia.

A Mangalia (fig. 9/5) [26] et à Limanu (fig. 9/4) [27] on a trouvé deux vases globulaires, à haut goulot et à saillies sur le corps, décorés de cannelures horizontales sur le goulot, en forme de spirales et en arcades sur le reste du corps, dont les analogies ne se retrouvent que sur la poterie de la culture Précucuteni (fig. 9/3) [28]. Les rebords bas et évasés, entaillés, ainsi que la

[25] D. Berciu, *Contribuţii* . . ., fig. 177/3.

[26] D. Berciu, *Une civilisation* . . ., fig. 4/3.

[27] W. Volschi et M. Irimia, *op. cit.*, fig. 36.

[28] Vl. Dumitrescu, *La station préhistorique de Traian — Fouilles de 1936, 1938 et 1945*, Dacia, IX—X, 1945, p. 29, fig. 12/16. Ce vase de Traian-Dealul Fîntînilor est beaucoup plus grand que les autres, mais — si l'on prend en considération le fait que beaucoup des vases de Dobrogea faisaient partie du mobilier funéraire des tombes — leur fonction peut expliquer la différence des dimensions, bien que la forme soit la même.

forme générale de certains autres vases de Mangalia (fig. 9/6, 8),ont des analogies toujours dans l'aire de la culture Précucuteni de Moldavie, bien que le décor incisé ou en bandes méandriformes remplies de cannelures n'impose pas la même origine (car le méandre et les lignes incisées sont utilisés autant par le décor de la céramique de la culture de Hamangia que par celui de la culture de Boian). D'autre part, à Limanu, ledécor imprimé est assez commun, soit sur les casseroles-écuelles de forme assez proche de celles précucuténiennes (fig. 9/9) [29], soit sur des fragments d'autres formes de poterie [30]. De Limanu ou de Mangalia provient aussi un pot bitronconique à rebord évasé (fig. 10/5), identique à un autre de Traian-Dealul Fîntînilor (fig. 10/4) [31] ; tandis que sur le premier vase le décor en lignes imprimées (de facture précucuténienne) est combiné avec celui exécuté dans la technique du pointillé (du type Hamangia) et avec celui exécuté avec un petit balai, le décor du récipient de Moldavie associe les impressions, les cannelures, les entailles et la technique du pointillé, exécutées cependant d'une manière différente que sur le vase de Dobrogea.

On peut dire la même choseà propos du vase à saillies publié par D. Berciu (fig. 9/7) [32], sans indication du lieu de provenance — bien qu'il provient toujours de Dobrogea —, dont la forme ne pourrait être comparée qu'avec celle des vases similaires de Tîrpeşti (fig. 10/10) [33] ou de Traian-Dealul Fîntînilor (fig. 10/11) [34], de Moldavie (culture Précucuteni III). Le dernier de ces vases a aussi des saillies en forme de petites cornes, qui manquent aux récipients de Dobrogea. Les mêmes influences de la culture Précucuteni peuvent être constatées aussi dans d'autres stations de la culture de Hamangia. Il suffit de donner un coup d'œil aux poteries trouvées dans le niveau plus récent de la station de Golovița pour se rendre compte que toute une série de formes (fig. 10/2, 3, 6) [35] se rapproche aux formes de la culture Précucuteni ; on peut aussi constater qu'on renonce peu à peu au riche décor du type Hamangia en faveur de l'ornementation pauvre et même qu'on renonce totalement au décor pour certains vases. L'évolution des formes sous la même influence se fait sentir à Ceamurlia de Jos aussi, où l'écuelle typique de la culture de Hamangia s'est déjà modifiée, tandis que le décor lui-même s'est réduit à quelques lignes horizontales exécutées en pointillé (fig. 10/1) [36].

Ces influences de la culture Précucuteni peuvent être identifiées aussi plus au sud, dans l'aire du groupe Sava du NE de la Bulgarie, et plus exactement pendant les deux étapes du « type Varna ». Parmi la céramique typique pour ce dernier horizon culturel on trouve toute une série de tessons de poterie, dont la décoration a été certainement influencée par celle de la culture Précucuteni (fig. 10/7—9) [37]. Il s'agit d'une ornementation réalisée à l'aide de lignes imprimées, combinées le plus souvent avec des cannelures et des saillies typiquement précucuténiennes.

★

Avant d'aller plus loin, nous croyons nécessaire de préciser deux choses. Tout d'abord, nous espérons avoir réussi à démontrer que les poteries de Dobrogea décrites plus haut ne soient pas des pièces précucuténiennes « importées » dans l'aire de la culture de Hamangia, mais bien des vases travaillés sur place, en Dobrogea, par les tribus de la culture de Hamangia, sous les

[29] W. Volschi et M. Irimia, *op. cit.*, fig. 30.
[30] D. Galbenu, *Așezarea și cimitirul*..., fig. 2/1—3.
[31] Inédit ; Musée d'Histoire de la Moldavie, Jassy.
[32] D. Berciu, *Hamangia*, fig. 37/1.
[33] S. Marinescu-Bîlcu, *Unele probleme ale neoliticului moldovenesc în lumina săpăturilor de la Tîrpești*, SCIV, 19, 1968, 3, p. 405, fig. 7.
[34] H. Dumitrescu, *Șantierul arheologic Traian*, SCIV, V, 1954, 1—2, p. 47, fig. 8/2.
[35] D. Berciu, *Hamangia*, fig. 149/2 ; 158/1—2.
[36] *Ibidem*, fig. 110/10.
[37] H. Vajsová, *Stand der Jungsteinzeitforschung in Bulgarien*, Slov Arch, XIV, 1966, 1, fig. 11/7,9—10 ; idem, *Keramika typu Varna v severovychodnom Bulharsku*, AR, 1967, 3, fig. 121/4,6—9.

Fig. 10. — 1, écuelle de Ceamurlia de Jos ; 2—3 et 6, vases de Baia-Golovița ; 4 et 11, Traian-Dealul Fîntînilor ; 5, Limanu ou Mangalia ; 7—9, *tell* de Sava (Bulgarie) ; 10, Tîrpești (Moldavie). D'après D. Berciu, H. Dumitrescu, H. Vajsová, S. Marinescu-Bîlcu. Echelles diverses.

influences des cultures Précucuteni et Boian et assez probablement par des individus venant euxaussi de ces régions. D'autre part, ce serait une erreur, selon nous, de mettre le signe de l'égalité entre les poteries discutées de Dobrogea et celles du groupe Varna.

Le soi-disant aspect Varna a d'ailleurs suscité lui aussi l'intérêt des chercheurs roumains. E. Comşa, en appelant ce groupe « la culture de Varna », situe cette « culture », au point de vue chronologique, en Bulgarie, entre la culture de Maritza et la phase de transition vers la culture de Gumelniţa, tout en affirmant qu'elle se soit répandue aussi en Dobrogea, surtout le long de la mer Noire, « sur la ligne Istria-Medgidia-Costineşti » et même jusqu'au Danube, à Cernavoda ; elle devrait être placée entre la culture de Hamangia et la phase de transition vers la culture de Gumelniţa. E. Comşa suppose même une évolution parallèle, sur territoires différents, des tribus de la culture de Varna et de celles de la phase de transition vers la culture de Gumelniţa [38]. En échange, D. Galbenu rejette la possibilité de l'évolution parallèle des cultures de Hamangia et de Varna, et suppose que les poteries en discussion, découvertes dans la zone de Varna, pourraient représenter le point terminus de l'expansion des tribus de la culture de Gumelniţa pendant l'étape initiale de celle-ci [39]. En formulant cette hypothèse, l'auteur reconnaît toutefois qu'elle n'a pas eu la possibilité d'entreprendre une étude comparative des matériaux du groupe Varna (peu connus à la date à laquelle elle écrivait et surtout dispersés dans diverses publications) et de ceux de la culture de Gumelniţa trouvés par elle-même à Hîrşova [40].

Selon le point de vue de H. Vajsová de Sofia, qui s'est occupée des problèmes du « type Varna », ce type — avec ses deux étapes d'évolution — représente en essence la phase finale du groupe Sava, dont les origines paraissent se trouver dans le groupe de Kalojanovetz [41]. Le type de Varna — écrit notre collègue bulgare — s'est développé sur l'influence de la phase Ceamurlia de Jos de la culture de Hamangia, et s'est diffusé sur une zone délimitée au nord par une ligne qui va d'Istria à Cernavoda et au sud par la vallée du fleuve Luda-Kancija. Les anses en forme de petites cornes déterminent l'auteur citée à synchroniser cette étape avec la phase Précucuteni III-Tripolje A, tandis que toute une série de considérations typologiques lui permet d'établir de relations entre le type de Varna en son ensemble et les cultures de Boian (phases Vidra-Vărăşti et Spanţov), de Hamangia (phase Ceamurlia de Jos), de Précucuteni II—III et de Maritza III—IV, ce qui confirmerait, d'après elle, le parallélisme des dernières phases de ces cultures, lesquelles représenteraient une partie du grand complexe carpato-balkanique contemporain de Vinča B [42].

Il faut souligner en premier lieu le fait que notre collègue de Sofia ne parle pas d'une « culture » de Varna, mais bien d'un simple groupe, dans le mobilier duquel ont fusionné un grand nombre d'influences culturelles. Cependant, nous devons préciser que, tandis que les matériaux de Dobrogea que nous avons en vue combinent les éléments des cultures de Hamangia, de Boian final et, en certaine mesure, de Précucuteni III, les matériaux du « type Varna » développent en continuation le groupe Sava, apparenté et synchrone de la culture de Maritza, et ayant subi les influences des cultures de Boian, de Hamangia et de Précucuteni. Les écuelles, les couvercles, certains grands vases relativement bitronconiques, à rebord bas, et la décoration du type de Varna sont totalement différents des poteries de Dobrogea. En étudiant l'ornementation incrustée de ce type, H. Vajsová souligne le fait que les motifs reproduisent

[38] E. Comşa, *K voprosu ob otnositelnoi hronologii i o razvitii neoliticeskih Kultur na iugo-vostokoe Rumînskoi Narodnoi Respublikii i na vastoke na Bolgarii*, Dacia, N.S., VI, 1962, p. 65—66.

[39] D. Galbenu, *Nouvelles données* ..., p. 327—328.

[40] *Ibidem*, p. 328.

[41] H. Vajsová, *Stand* ..., p. 22—24.

[42] H. Vajsová, *Keramika typu* ..., p. 350—351.

le décor à graphite de la culture de Maritza [43]. Cependant, les quelques concordances entre le type de Varna et certains matériaux de Dobrogea doivent être attribuées, selon nous, aux influences exercées par les cultures de Hamangia et de Boian sur ce « type » et aussi par l'influence de la culture Précucuteni, qui se fait sentir en même temps sur la phase finale de la culture de Hamangia et sur le type de Varna.

Par conséquent, nous ne croyons pas qu'on puisse parler de la pénétration du type de Varna vers la Dobrogea et d'autant moins d'accepter l'hypothèse selon laquelle à Varna nous serions en présence du point terminus de la pénétration de la phase du début de la culture de Gumelnița.

Même une comparaison sommaire entre les poteries de la première phase de la culture de Gumelnița de Dobrogea, illustrée par les découvertes de Hîrșova [44], et les vases décrits par nous au commencement de cet article exclut la possibilité d'établir la moindre analogie. Les fruitières, les couvercles, les écuelles à épaule carénée ou bombée, les récipients bitronconiques, ainsi que la pâte, la cuisson et le décor de Hîrșova sont totalement et essentiellement différents des récipients faisant partie du groupe des pièces céramiques décrites par nous plus haut.

D'autre part, nous devons souligner que le problème de l'aire de formation de la variante pontique de la culture de Gumelnița, ainsi que les principales composantes de cette variante, n'est pas encore résolu. Tandis que D. Galbenu (qui n'accepte pas les premières hypothèses de Berciu) affirme que « les quelques éléments de la culture Hamangia ne permettent pas de rechercher les origines de la culture de Gumelnița à l'intérieur de la culture de Hamangia » [45], D. Berciu semble avoir nuancé ses premières hypothèses ; en effet, après avoir dit que la variante de Dobrogea de la culture de Gumelnița s'est formée plutôt en premier lieu sur un fonds Hamangia avec la participation de la culture de Boian, il ajoute quelques précisions qui méritent d'être rappelées ici : « Sur la ligne du Danube, en Dobrogea, la différence entre les deux variantes de Gumelnița est plus faible, tandis qu'à l'intérieur de Dobrogea et sur le littoral la variante Gumelnița a une structure spécifique, générée par les fonds Hamangia » [46].

Cependant, étant donné que les informations dont nous disposons jusqu'à présent dans ce domaine sont encore assez lacunaires, les matériaux découverts étant en grande majorité inédits, nous hésitons de nous hasarder nous-même sur le terrain des hypothèses. Et d'ailleurs le problème de la formation de la culture de Gumelnița en Dobrogea dépasse l'objet de cet article, justement parce que les poteries que nous avons étudiées datent de la fin de la culture de Hamangia et se groupent pour la plupart sur le littoral et dans son voisinage.

Ces vases posent toutefois deux problèmes principaux : d'une part, il faut préciser le moment et, éventuellement, les voies suivies par les infiltrations des éléments précucuténiens ; d'autre part, il semble indiqué de rechercher en quelle mesure peut-on parler ou non de la présence ethnique des populations précucuténiennes en Dobrogea et même plus loin, dans la zone de Varna. Nous avons eu l'occasion de démontrer que, après un premier contact entre les tribus de la culture à céramique rubanée et les tribus de Hamangia, les relations entre les tribus du territoire actuel de la Moldavie et celles de la Dobrogea se sont continuées. Ces relations se sont intensifiées le long de l'évolution des cultures de Hamangia et Précucuteni, en culminant pendant la dernière phase (III), qui a été la plus florissante et la plus dynamique de la culture Précucuteni ; à cette époque nous croyons qu'on peut parler aussi d'une présence effective des populations précucuténiennes en Dobrogea et même à Varna [47].

[43] *Ibidem.*

[44] D. Galbenu, *Așezarea neolitică de la Hîrșova*, SCIV, XIII, 1962, 2, p. 291–296, fig. 6 ; 7 ; 8 ; 10/1–2.

[45] D. Galbenu, *Nouvelles données* ..., p. 322.

[46] D. Berciu, *Contribuții* ..., p. 79.

[47] S. Marinescu-Bîlcu, *Unele probleme* ..., p. 400–401 ; idem, *Asupra unor aspecte ale raporturilor dintre culturile Precucuteni și Hamangia*, communication lue à la session scientifique du Musée archéologique de Constanța (Octobre, 1971) ; *ibidem*, Pontica, 5, 1972, p. 29–38.

A l'état actuel de nos connaissances, les éléments précucuténiens de Dobrogea et du type de Varna sont incontestables. La technique du décor imprimé, exécuté à l'aide d'outils en os plats, entaillés, le fait que le décor imprimé soit combiné avec celui à cannelures et à saillies, ainsi que certaines formes de vases que nous avons indiquées plus haut, peuvent tous être attribués à une évidente inspiration précucuténienne. Nous avons déjà vu que H. Vajsová parle de relations entre le type de Varna et la culture Précucuteni II—III [48]. Cependant, du moment que le type de Varna semble devoir être placé, du point de vue chronologique, immédiatement *avant* la phase de transition de la culture Boian vers la culture de Gumelniţa (phase nommée par d'autres auteurs Gumelniţa A 1) et, d'autre part, vu que les matériaux de Dobrogea discutés par nous trouvent leur place à la fin de la culture de Hamangia, il semble plus juste de synchroniser le type de Varna seulement avec le début de la phase Précucuteni III.

Les recherches futures devront préciser les voies de pénétration de ces courants culturels et ethniques (ces derniers plus sporadiques, d'ailleurs) depuis la Moldavie. Il est possible que cette pénétration ait eu lieu par la vallée du Siret et du Danube et ensuite le long du littoral, car — ainsi que nous l'avons déjà souligné plus haut — les stations dans lesquelles ont été trouvés des matériaux d'influence précucuténienne sont situées soit le long du littoral, soit à proximité de celui-ci. Ceci n'est, bien entendu, qu'une hypothèse de travail, possible mais pas encore documentée.

A l'heure actuelle, la station précucuténienne la plus méridionale de Moldavie semble être celle de la ville de Panciu ; certains auteurs ont signalé la présence de la céramique précucuténienne aux environs de Mizil, dans le Nord-Est de la Munténie [49], mais nous sommes obligés de garder la réserve nécessaire, car nous n'avons pas eu la possibilité d'examiner ces découvertes encore inédites. Entre la ville de Panciu et les quelques localités du centre et de l'Est de la Munténie (Vidra et Tangîru) dans lesquelles on a trouvé de la céramique précucuténienne « d'importation » ou d'inspiration précucuténienne (Măgurele), la distance n'est pas plus grande qu'entre Panciu et les localités de Mangalia et Limanu, sur le littoral. D'autre part, du moment que la culture Précucuteni s'est répandue aussi entre le Prut et le Dniestr (= Tripolje A), elle avait pu avancer vers la Dobrogea depuis cette zone aussi. En même temps nous devons tenir compte du fait que, dans le Sud de la Moldavie et dans le Nord de la Dobrogea, les recherches n'ont pas été aussi poussées et, par conséquent, ces régions peuvent nous réserver des surprises.

Etant donné que l'ornementation imprimée (à côté d'autres éléments) constitue la base de notre argumentation à l'appui de l'existence de certaines impulsions et présences précucuténiennes jusqu'au Nord-Est de la Bulgarie (Varna), il faut rappeler que cette technique décorative est plus ancienne en Moldavie que dans les autres régions en discussion. En effet, cette technique (totalement différente de celle du pointillé, utilisée par la céramique de la culture de Hamangia) apparaît dès le début de la phase Précucuteni II, et constitue — à côté des cannelures et des saillies — un des traits les plus caractéristiques des deux dernières phases de la culture Précucuteni. Il est donc évident que l'ornementation imprimée a fait son apparition en Moldavie bien avant qu'elle soit présente en Dobrogea et dans la zone de Varna, justement parce que le début de la phase Précucuteni II doit être synchronisé avec une partie de la phase Vidra de la culture de Boian.

[48] H. Vajsová, *Keramika*..., p. 350—351.

[49] P. Roman, *Ceramica precucuteniană din aria culturilor Boian-Gumelniţa şi semnificaţia ei*, SCIV, XIV, 1963, 1, p. 34, note 1.

Dans son tableau chronologique, H. Vajsová propose toute une série de synchronismes qu'il ne nous semble pas possible d'accepter. Par exemple, notre collègue a mis le début de l'évolution de la culture Précucuteni seulement au niveau de la phase Vidra de la culture de Boian, et la fin de cette évolution au niveau Boian-Spanțov [50]. Mais le début de la phase Précucuteni I doit être synchronisé avec la deuxième étape (Aldești) de la phase Boian-Giulești, antérieure à la phase Vidra, tandis que la phase Précucuteni III — étant donné les pièces « importées » de Tangîru et de Vidra et les matériaux de Măgurele — a été synchrone non seulement avec la fin de la culture de Boian, et avec la phase Gumelnița A 1, mais aussi bien avec le commencement de la phase Gumelnița A 2.

En tenant compte, d'une part, de l'exogamie possible entre une éventuelle zone de contact des cultures Précucuteni et Hamangia et, d'autre part, des échanges inter-tribales (il n'est pas exclu que les objets en cuivre de l'aire précucuténienne aient été confectionnés en employant la matière première de la Dobrogea ou des Balkans) ou bien d'autres relations, nous pouvons supposer même une présence effective des précucuténiens en Dobrogea et aussi de certains membres des tribus de la culture de Hamangia dans la Moldavie ; à l'appui de cette hypothèse nous pouvons répéter, pour conclure, que les poteries étudiées plus haut ne constituent pas des « importations » précucuténiennes dans le milieu d'autres cultures, mais, au contraire, un groupe céramique travaillé sur place, dans un milieu Hamangia et Varna, sous l'influence des impulsions d'autres cultures, à savoir des cultures de Boian et surtout Précucuteni, et, probablement, par les précucuténiens eux-mêmes.

[50] H. Vajsová, *Stand*..., p. 43.

CONTRIBUTION À LA CONNAISSANCE DES DÉBUTS DE LA CULTURE GÉTO-DACIQUE DANS LA ZONE SUBCARPATIQUE VÎLCEA-ARGEȘ (LA NÉCROPOLE TUMULAIRE DE TIGVENI)

ALEXANDRU VULPE et EUGENIA POPESCU

Le stade des recherches. A la fin du premier âge du fer, la zone indiquée dans le titre est unitaire du point de vue culturel, constituant le noyau du groupe culturel Ferigile. Cette affirmation s'appuie sur les recherches intenses des dernières 15 années. Il reste encore à voir si les découvertes faites dans les zones subcarpatiques avoisinantes, situées à l'est (dép. de la Dîmbovița et de la Prahova) et à l'ouest (dép. de Gorj) s'inscrivent aussi dans le groupe Ferigile proprement dit, ou si elles représentent des groupes apparentés.

Le groupe Ferigile a été défini après la fouille intégrale de la nécropole éponyme du dép. de Vîlcea [1]. A cette occasion on a prouvé la continuité de vie pendant à peu près 200 ans, depuis le milieu du VIe jusqu'au début du IVe siècle av. n. è., au cours de trois phases de développement. Il est connu que l'on a établi la succession des deux premières phases à partir de la stratigraphie horizontale du cimetière tumulaire de Ferigile, qui restait à être confirmée par d'autres découvertes [2]. Les deux premières phases, quelle que soit leur succession, comprennent la période entre 550 av.n.è. et la fin du Ve siècle av. n.è. La datation de la troisième phase, vers l'année 400 av.n.è., se basait notamment sur l'apparition de nouvelles formes céramiques, qui dans la région du Danube inférieur sont travaillées au tour et datées, en dernière instance, à l'aide des trouvailles grecques (Nous nous référons aux cruches à anses surélevées fig. 4/7 ; 9/4 ; 14/14 et au terrines : fig. 5/5 ; 13/9 [3]).

Si au début de l'année 1965, quand la monographie sur la nécropole de Ferigile (publiée en 1967) a été élaborée, on ne connaissait que quelques découvertes analogues, isolées qui puissent permettre la définition de l'aire du groupe culturel intitulé *Ferigile*, aujourd'hui, à la fin de l'année 1971, la situation est sensiblement autre (fig. 1). Il est à remarquer que les découvertes du groupe Ferigile ont surtout un caractère funéraire. Les habitats peu nombreux identifiés ultérieurement n'ont pas été recherchés ou bien les résultats, inédits, ne sont pas encore connus ; c'est le cas de l'habitat de Govora, dép. de Vîlcea [4].

[1] La présence des éléments spécifiques aux phases Ferigile I ou II (resp. boutons discoïdes sur les anses, écuelles au bord cannelé, décor avec cannelures croisées à l'intérieur des écuelles évasées, etc.) a été constatée accidentellement à Ipotești (dép. de l'Olt), à Tirgșor et à Budureasca (dép. de la Prahova) et mentionnée par A. Vulpe, *Necropola hallstattiană de la Ferigile* (monographie archéologique), Bucarest, 1967 dénommée plus loin *Ferigile* ...). Nous signalons dans le dernier temps la présence de ces éléments à Orlești, dép. de l'Olt (Gh. Petre, Materiale IX, 1970, p. 467–489), à Zimnicea, dép. de Teleorman (voir plus loin p. 81), à Eșelnița, dép. de Mehedinți (M. Nica, Historica 3, sous presse) et à Remetea Pogănici (fouilles I. Stratan ; matériel inédit au musée de Lugoj). Voir aussi A. Vulpe, Mem. Ant., 1970, p. 138, où on préconise l'idée que le groupe Ferigile s'est développé aussi au-delà des montagnes, dans la zone des collines du Banat, peut-être dans le Hațeg et dans la région de Sibiu et Făgăraș.

[2] A. Vulpe, *Ferigile* ..., p. 80 sqq.

[3] *Ibidem*, p. 80 sqq. ; *idem*, Mem. Ant., 2, 1970, p. 137.

[4] Fouilles D. Berciu et P. Purcărescu ; voir une brève note dans *Ferigile* ..., p. 45. On a encore identifié des vestiges d'habitats à Gătejești, Budești-Barza, Mihăiești et Brezoi–La zăvoiaș, tous dans le dép. de Vîlcea (Gh. Petre, Materiale IX, 1970, p. 467 sqq.). Les découvertes de Tîrgșor et Budureasca (Prahova) citées dans la note 1, proviennent également d'habitats.

DACIA, N.S., TOME XVI, 1972, pp. 75–111, BUCAREST

Légende

- Découvertes typiques Ferigile
- Présence des vases du type Tigveni
- Eléments de la civilisation Ferigile

0 125 Km

Fig. 1. — Carte de la diffusion du groupe Ferigile. 1, Ferigile; 2, Bistriţa; 3, Vaideieni; 4, Mihăeşti; 5, Govora (Monastère); 6, Govora (Poieni); 7, Gătejeşti; 8, Teiuş; 9, Teica; 10, Rîureni; 11, Băbeni; 12, Brezoi (Podul lui Lazăr); 13, Tigveni; 14, Curtea de Argeş; 15, Ţiţeşti; 16, Negreşti; 17, Teiu; 18, Orleşti; 19, Ipoteşti; 20, Zimnicea; 21, Tîrgşor; 22, Budureasca; 23, Eşelniţa; 24, Remetea Pogănici.

A part une série de découvertes isolées, à caractère funéraire, dont nous parlerons plus loin, la connaissance du groupe Ferigile a été enrichie par les fouilles dans les nécropoles de Brezoi [5] et de Rîureni [6], dép. de Vîlcea, de Curtea de Argeș (Rodovanu) et surtout par celles de Tigveni, dép. de l'Argeș. Dans les deux premières nécropoles les recherches sont encore en cours et les résultats n'ont pas été publiés jusqu'à présent. Pour ce qui est de celle de Curtea de Argeș, nous connaissons la plupart des résultats, quoique les matériaux soient encore inédits [7].

L'exploration intégrale de la nécropole de Tigveni représente actuellement la plus importante contribution à la connaissance du groupe Ferigile et, implicitement, à la signification culturelle et historique des débuts de la culture géto-dacique en Roumanie centrale. Par conséquent, nous présentons dans ce qui suit, les résultats de ces fouilles, à partir du catalogue des découvertes de Tigveni, publié en annexe au présent ouvrage.

★

La nécropole tumulaire de Tigveni.

Située sur la terrasse médiane de la rive gauche du Topolog, au lieu-dit « Babe », à la lisière nord-est du village, la nécropole se présente sous la forme d'un groupe de tumuli, la plupart détruits par les travaux agricoles ou par des constructions modernes. Nous avons centré nos fouilles sur l'un de ces groupes de tumuli, le seul qui n'a pas été endommagé par des interventions récentes(fig. 2). Outre ce groupe formé par 14 tumuli, nous avons également identifié — à partir des informations recueillies sur place et des recherches effectuées — trois groupes de tumuli, presque ou complètement détruits. Nous supposons, par conséquent, que la nécropole était formée à l'origine par approximativement 40 tertres.

Le cadre géographique de la nécropole de Tigveni est constitué par la zone des hautes collines subcarpatiques, prolongement des pieds sudiques des montagnes de Făgăraș. Les sommets des collines sont fortement boisés (surtout de hêtres) et dans la vallée du Topolog, assez large dans cette zone, on trouve une riche végétation spécifique aux bords des rivières.

Fig. 2. — Plan de la nécropole de Tigveni.

[5] Citée par D. Protase, en s'appuyant sur des informations orales, ***Riturile funerare la daci și daco-romani***, Bucarest, 1971, p. 19 ; l'endroit de la fouille est cité soit « Valea lui Stan » (chez Protase) soit « Podul lui Lazăr » (d'après nos informations) ; il s'agit d'une seule et même découverte.

[6] Fouilles effectuées en 1971 par E. Moscalu.

[7] Les résultats ont été mis en valeur, en partie, par A. Vulpe dans *Ferigile* ... (Voir surtout les pages : 4, 58, 67 et 93) et ils seront publiés par I. S. Nania.

Les recherches ont commencé par une reconnaissance du terrain, faite au mois de décembre 1964, qui a abouti à l'identification de la nécropole. On a commencé les fouilles pendant l'automne de 1965 et on les a continuées chaque année jusqu'en 1970 [8]. On a fouillé 12 tumuli contenant 34 tombes certaines et 3 probables. On n'a pu faire que peu d'excavations dans les zones détruites de la nécropole, mais elles ont confirmé l'existence de quelques tumuli détruits [9]. Malgré les efforts mis à investiguer les zones avoisinantes, on n'a pas trouvé d'habitat contemporain à la nécropole.

La structure des tumuli. Deux types de tumuli ont été remarqués. Les uns, petits, ayant le remblai formé d'une seule rangée de pierres déposées sur le sol antique (tum. 6—8), et les autres, au remblai de pierres épaisses d'à peu près 0,50 m, situés au centre (tum. 1, 3, 5, 9, 10). Nous situons les plus petits tumuli (2, 4, 11, 12) toujours dans la deuxième catégorie. Tous les tumuli, indifféremment de la catégorie à laquelle ils appartenaient, étaient couverts aussi d'un remblai de terre. On a eu la possibilité de mieux observer ce fait dans la coupe de la section du tumulus 9 (fig. 11/B) où grâce à des interventions secondaires, la structure originale du tumulus s'est conservée intacte.

Les tumuli appartenant à la première catégorie sont identiques à ceux de Ferigile [10], et ils ressemblent en grande partie à ceux de Curtea de Argeş. Ceux de la deuxième catégorie ne sont pas encore attéstés dans le cadre du groupe Ferigile. En deux cas (tum. 1, 3) le remblai de pierres couvrait un premier remblai de terre déposé sur l'inventaire funéraire (fig. 3/B et 5/B).

En général, les tumuli se trouvent isolés l'un envers l'autre. On n'a pas eu la possibilité de faire des observations stratigraphiques verticales que pour les tumuli 5 et 6 où l'on a remarqué que la base du tum. 5 était superposée sur le tum. 6.

Rite et rituel funéraire. Le rite de l'enterrement est exclusivement l'incinération.

Le rituel présente des similitudes, mais aussi beaucoup de nouveaux éléments par rapport à celui constaté à Ferigile. Nous trouvons une situation parfaitement identique à celle de Ferigile dans les tum. 6 et 7. Les tombes de ces tumuli ont un rituel du type 1 b (l'inventaire posé sur le sol et les ossements dans l'urne) [11]. Les situations trouvées dans les tumuli 1 (t.1 et 2), 9 (t.5) et 10 (t. 1 et 2) doivent être considérées des variantes de ce rituel. Ainsi la t.1. du tum. 1 et probablement la t. 1 du tum. 9 ont été posées directement sur le sol antique étant couvertes d'un remblai de terre sur lequel s'élevait le remblai de pierres. Dans les deux cas on a constaté des offrandes posées surtout vers l'extrémité du tumulus et formées de vases complets ou fragmentaires. Dans les exceptions indiquées plus haut, la tombe était posée sur une couche de pierres et couverte d'une autre couche formée de pierres. Il est intéressant à remarquer en ce sens la situation du tum. 1 où deux tombes à rituel du type 1 b se superposent, la première étant posée sur le sol, tandis que l'autre (t. 2) est posée sur la première couche de pierres du remblai (fig. 3/A, B). Dans ce cas, il s'agit de deux enterrements effectués à un court délai l'un après l'autre. Toute autre est la situation du tum. 9, où, afin d'introduire une tombe centrale (t. 5) également du type 1b, on a creusé une fosse de grandes dimensions vidant complètement l'inventaire de la tombe initiale (fig. 11/B).

Le type de rituel 2a de Ferigile (l'urne posée dans la fosse) est représenté à Tigveni seulement dans les tombes secondaires. Dans cette catégorie sont incluses toutes les tombes secon-

[8] Les fouilles de 1965 ont été exécutées par les deux auteurs (cf. le rapport préliminaire dans Studii şi Comunicări, Piteşti, 1, 1968, p. 23 sqq.) ; celles de 1966 et 1967 par A. Vulpe, avec la participation de Silvia Baraschi en 1967. Les fouilles de 1968—1970 ont été exécutées par les deux auteurs (en 1968 et 1969, Anca Păunescu a participé aussi). Les matériaux se trouvent dans les collections du Musée de Piteşti.

[9] Voir l'annexe de l'article présent, p. 111, fig. 15.

[10] A. Vulpe, *Ferigile* ..., p. 15 et sqq.

[11] *Ibidem*, p. 26 et sqq.

daires du tum. 3 et les t. 4 et 7 du tum. 9. Nous devons remarquer les fosses t. 13 du tum. 3 et la t. 4 du tum. 9 qui ont été revêties de pierres plates (analogies, la t. 2 du tum. 42 de Ferigile) [12]. Dans la majorité des cas, les urnes des tombes du tum. 3 s'appuyaient également sur une pierre plate posée au fond de la fosse.

Le type de rituel 2b (l'urne enterrée à demi au centre du tumulus), rarement rencontré à Ferigile [13] est présent à Tigveni, dans deux cas : les tombes principales du tum. 3 et 4. En ce qui concerne le rituel, le tum. 3 présente dans son ensemble une situation à part. Comme il en résulte de la description, il paraît qu'il s'agit d'une sorte d'enterrement collectif, effectué en deux étapes : les t. 1—9 avant la construction du remblai de pierres et les t. 10—13, après celle-ci.

Le rituel du type 3 de Ferigile (groupe de vases à plusieurs urnes découvertes poseés dans une fosse rectangulaire) [14], n'est pas représenté comme tel à Tigveni. La tombe du tum. 2, la t. 2 du tum. 4, la t.1 du tum. 5 et la t.6 du tum. 9 sont des variantes de ce rituel. Ce qui les rapproche du rituel du type 3 de Ferigile est le fait que dans la même tombe il y avait plusieurs vases découverts servant comme urne (deux urnes dans le tum. 2 ; 4 urnes dans le tum. 5). De même dans la t. 2 du tum. 4, trois des six vases de la tombe servaient comme urne et étaient rangés en ligne droite.

Le rituel du type 4 de Ferigile [15] est représenté à Tigveni par ses deux variantes : 4a, avec des fosses simples à ossements, charbon et fragments céramiques, respectivement la t.3 du tum. 1, et 4b, avec des fosses simples à ossements et charbon, sans aucun inventaire, respectivement la t.3 du tum. 9.

A Tigveni nous remarquons l'absence des tombes à rituel du type 1a de Ferigile (les ossements calcinés et l'inventaire répandu sur le sol ; c'est peut-être le cas du tum. 6), ainsi que du type 5 (des tombes cénotaphes) [16]. En échange, à Tigveni il y a un cas d'enterrement double, à savoir dans le tum. 10, où la t. 1. et la t.2 ont été déposées ensemble sur la première couche de grosses pierres du tumulus, étant couvertes ultérieurement du même remblai. Sûrement, l'analyse anthropologique des ossements calcinés établira si, dans le cas des tombes à plusieurs urnes, il s'agit d'individus différents.

La pratique de la fenêtre de l'âme (*Seelenloch*) a été observée sur le fond des vases, chez une partie de urnes des tombes du tum. 3. Elles présentaient probablement cette caractéristique dans l'ensemble, car seulement les urnes qui se sont partiellement ou totalement décomposées au démontage n'ont pas permis de remarquer le phénomène respectif. Cette coutume n'a pas été observée dans le reste des tombes situées dans les autres tertres de Tigveni. On rencontre cette coutume à Ferigile dans les tombes ayant l'urne dans la fosse, fait qui nous incite à nous demander si cette observation ne s'appuie pas sur une erreur générée par le mauvais état de conservation de la céramique trouvée dans les tombes d'un autre type. Nous devons tout de même remarquer que, dans les quelques cas existant à Ferigile, la fenêtre de l'âme était située dans la partie pansue du vase et non pas au fond de l'urne [17].

Une situation bien observée dans les tumuli de Tigveni est le rapport entre les offrandes et la tombe, situation qui à Ferigile, à cause du nivellement des tumuli, a souvent mené à des observations confuses. A Tigveni, nous avons remarqué trois catégories d'offrandes. En premier lieu, nous signalons les fosses contenant de la terre cendreuse et des fragments de charbon, quelquefois des fragments céramiques aussi, surtout des terrines. Ces fosses, de petites dimen-

[12] *Ibidem*, p. 31 et fig. 11 à la p. 33 et fig. 12/4 à la p. 34.
[13] *Ibidem*, p. 31.
[14] *Ibidem*, p. 32 et sqq., et fig. 11 et 12/1—3.
[15] *Ibidem*, p. 35.
[16] *Ibidem*, p. 25 et sqq. et p. 35.
[17] *Ibidem*, p. 27.

sions, ont été creusées au niveau du sol antique, donc avant la construction du tumulus (cf. les situations des tum. 1, 3 et 12). A Ferigile on n'a jamais établi d'une manière certaine une situation semblable. La deuxième catégorie d'offrandes a été remarquée dans les grands tumuli, dans les tombes à rituel du type 1b (tum. 1 t. 1 ; tum. 9 t. 1 et tum. 10). Ces offrandes étaient formées de nombreux vases, toujours fragmentaires, certains ayant des traces de cuisson secondaire et placés généralement à la périphérie des tertres. Il est donc bien probable que de même qu'à Ferigile, ces vases ont été cassés dans un autre endroit pendant le cérémonial funéraire (par exemple près du bûcher, comme l'indique la cuisson secondaire) et ils ont été apportés ultérieurement et déposés à la périphérie des tumuli. La dernière catégorie d'offrande a été remarquée d'une manière certaine seulement dans le cas du tum. 2. Il s'agit de grands fragments de vases (des moitiés découvertes parmi les grandes pierres situées à l'extrémité du remblai). C'est improbable que les divers fragments isolés, trouvés à la surface où parmi les grandes pierres des remblais appartenant aux autres tumuli, aient quelque liaison avec les tombes des tumuli respectifs. Ils proviennent plutôt de la terre qui a servi à couvrir le remblai de grandes pierres et qui se trouvait dans la zone environnante. En tout cas, ce serait bien risqué de tirer des conclusions concernant le rituel ou la datation des tumuli, partant de ces fragments isolés.

Les trois fragments décorés, qui appartiennent à la culture Verbicioara V et que l'on a trouvés dans l'urne t.1 du tum. 4, méritent une mention particulière. On a trouvé des fragments décorés, de céramique Verbicioara V, à Ferigile (tum. 68 et 105) [18], ainsi qu'à Gătejeşti (ici, dans une tombe de la phase Ferigile III, on a trouvé deux petites tasses Verbicioara V à peu près complètes et quatre fragments [19]). On peut supposer, par conséquent, que de tels fragments céramiques décorés, appartenant à des époques plus anciennes, servaient comme talisman à ceux qui les portaient. Cette hypothèse nous semble plus vraisemblable que l'explication basée sur l'attraction que produisaient ces objets, grâce à leur décoration.

Dans les urnes de deux tombes (2 et 3) du tum. 3, on a trouvé dans chacune une fusaïole en argile ayant la forme d'un tronc de cône (fig. 6/3 ; 7/14). Le doute plane autour de la fonction remplie par ces deux pièces, car elles sont identiques aux douilles utilisées aux chars rituels à l'époque du bronze. La pièce en bronze que l'on a découvert dans la t.1 du tum. 9 (fig. 12/10) pourrait avoir la même signification [20]. Nous avons nommé ces pièces des fusaïoles, car on a trouvé des fusaïoles — il est vrai de forme commune — à Ferigile dans la nécropole plane [21] et au sud du Danube, dans les nécropoles de Dobrina, Ravna et autres localités [22].

Nous devons également remarquer la cuisson secondaire de certaines urnes des tombes du tum. 3 (cf. annexe).

Au premier abord, on pourrait croire que dans quelques tombes du tum. 3 se trouvent aussi des ossements calcinés d'animaux. Cette hypothèse doit être vérifiée par les spécialistes en étudiant le matériel ostéologique.

Une particularité de la nécropole de Tigveni est son inventaire métallique relativement pauvre. En réalité, il n'y a que deux tombes qui attestent le caractère guerrier des défunts. Nous nous référons à la t. 2 du tum. 1 et à la t. 5 du tum. 9, qui contenaient chacune deux morts, une pointe de lance et la dernière un akinakès. De même, on peut remarquer la pau-

[18] *Ibidem*, p. 144, 169, pl. 14/31, 33, 35.

[19] Gh. Petre, SCIV, 22, 1971, 4, p. 599, fig. 2/7 ; 3/1—3,6,7.

[20] Pour l'analogie nous citons les pièces considérées comme « clochettes » de la nécropole de Teliţa (dép. de Tulcea) (G. Simion et G. I. Cantacuzino, Materiale, VIII, 1962, p. 377, fig. 5/15, 19, 20).

[21] A. Vulpe, *Ferigile* ..., p. 75 et sqq.

[22] Dobrina : M. Mirčev, Bulletin du Musée national à Varna, 1, 1965, p. 33, et sqq. ; — Ravna : idem, Izvestija — Institut, 25, 1962, p. 97 et sqq. ; Bugeac (dép. de Constanţa : M. Irimia, Pontice, 1968, p. 214, fig. 23/a ; Enisala dép. de Tulcea : G. Simion, Peuce 2, 1971, p. 84, fig. 14/L ; nous avons cité seulement des exemples.

vreté des tombes des tum. 3 et 4, dont les urnes étaient souvent couvertes d'une pierre plate. Cette situation est en contraste avec les nécropoles de Ferigile et de Curtea de Argeș, où les tombes à inventaire métallique sont nombreuses. En ce sens, la pauvreté de l'inventaire de Tigveni est comparable à celle trouvée dans les tombes appartenant aux types de rituel 2, 3 et 4 de Ferigile, situation qui caractérise les phases II et III de là-bas [23]. D'ailleurs, cette situation ne reflète pas nécessairement une distinction sociale, mais plutôt une modification du rituel par rapport à la phase Ferigile I.

En conclusion, des considérations sur les tumuli, le rite et le rituel funéraire de Tigveni, il faut retenir : la massivité de certains tumuli et surtout la situation particulière des tumuli 3 et 4 (tum. 4 est en réalité un satellite du tum. 3).

L'inventaire des tombes. La céramique. L'aspect général de la céramique de Tigveni est identique à celui de Ferigile [24]; mentionnons tout de même que les vases travaillés dans une pâte plus fine et ayant l'engobe bien poli sont très rares à Tigveni. Par contre, on trouve fréquemment des vases à la surface non engobée, granuleuse, et cela même aux formes de moindres dimensions. Pour la typologie, nous avons maintenu la classification à sigles, faite dans la monographie *Ferigile.* De cette manière, nous pourrons mieux mettre en évidence ce qui est propre à la céramique de Tigveni.

I A. *Ecuelles au rebord arqué vers l'intérieur.* On rencontre les mêmes variantes qu'à Ferigile. Rares sont seulement celles à cannelures obliques sur l'épaule. Les exemplaires à oreillettes semi-circulaires, orientés vers le haut, représentent une forme particulière à Tigveni (fig. 4/10 ; 9/5) [25]. Ces oreillettes sont apparentées aux anses demi-circulaires appliquées sur les parois des vases en forme de cratère, qui apparaissent dans la zone du Danube inférieur au IVe siècle.

I B. *Ecuelles au rebord cannelé.* Cette forme, très fréquente dans la phase Ferigile II, est représentée à Tigveni seulement dans le tum.1 (dans toutes les trois tombes) et dans le tum. 6 (fig. 3/2, 8 ; 9/9, 11 ; 15).

I C. *Terrines avec ou sans anses partant du bord.* Cette forme, caractéristique pour la phase Ferigile III, est représentée par une plus grande variété de types à Tigveni. Nous remarquons ainsi les exemplaires à anses flanquées de deux saillies (fig. 5/5 ; 14/15). Cette forme est analogue à une série d'exemplaires de : Satu-Nou, Slobozia-Onești, Murighiol, Zimnicea [26]. La différence entre les exemplaires cités et ceux de Tigveni est constituée par l'anse attachée horizontalement au bord, représentant ainsi une adaptation directe d'un type connu dans les cités grecques [27]. A Tigveni, ce type d'anse est placé verticalement sur le bord, de même qu'aux terrines du groupe Ferigile [28]. Il y a ici un autre exemple d'adaptation de certains éléments sudiques dans le milieu culturel subcarpatique. Toutes les formes analogues citées plus haut sont datées aux IVe— IIIe siècles.

Dans la même catégorie des terrines I C sont incluses les *écuelles au bord aplati,* sans anses, trouvées dans le tum. 2 et 3 (fig. 4/13 ; 7/3 ; 14/12).Cette forme travaillée au tour a été trouvée dans une tombe de la nécropole de Zimnicea, datée de la fin du IIIe siècle [29]. Elle appa-

[23] A. Vulpe, *Ferigile* . . ., p. 87.

[24] *Ibidem,* p. 37 et sqq.

[25] Par exemple à Altimir, dans la région Vraca, nord-ouest de la Bulgarie (B. Nikolov, Izvestija — Institut, 28, 1965, p. 171, fig. 16/5). On rencontre ces vases sur la rive gauche du Danube (par exemple à Zimnicea).

[26] Satu Nou, dép. de Constanța : B. Mitrea, C. Preda, N. Anghelescu, Materiale VII, 1961, p. 285, fig. 3/5; Murighiol, dép. de Tulcea: E. Bujor, Dacia N. S., II, 1958, p. 125, fig. 4/2 ; 5/1—3 ; Slobozia-Onești : C. Buzdugan, Carpica, 1, 1968, p. 77, fig. 2/5, 8; 4/5 ; Zimnicea : Ist. Rom., I, 1960, p. 222, fig. 51/2).

[27] Pour Istria, voir Maria Coja, Dacia N. S., XII, 1968, p. 305, fig. 6/2, 3 ; 11/1—3, 9.

[28] Outre les exemplaires de Ferigile (A. Vulpe, *Ferigile*..., p. 40, pl. 40, pl. 2/8—10) voir aussi l'exemplaire de Gătejești (G. Petre, SCIV, 22, 1971, 4, p. 558, fig. 3/4).

[29] Information Alexandrina Alexandrescu.

raît à Hărman, dép. de Braşov, comme couvercle à une tombe d'incinération et aussi dans la céramique de l'habitat de Ciumeşti, du IIIe siècle [30].

Nous remarquons les terrines I C au rebord non aplati, mais avec des saillies partant du bord (fig. 7/5 ; 9/7 ; tum. 3, t. 13 et tum. 6). Entre les deux pièces on observe une certaine différence ; la dernière provient d'une tombe de la IIe phase, étant donc plus ancienne. Cette forme est rarement représentée à Ferigile dans la nécropole tumulaire [31], ainsi que dans la nécropole plane [32]. Sans être caractéristique pour une phase, elle se trouve fréquemment dans les nécropoles du groupe Ravna-Dobrina, datées aux V—IVe siècles [33]. On la retrouve à Kuštanovice dans l'Ukraine transcarpatique [34].

I D. *Ecuelles évasées.* Elles apparaissent beaucoup plus rarement qu'à Ferigile. On a trouvé un seul exemplaire incomplet, de ceux qui sont décorés au moyen de la technique α, dans la t. 2 du tum. 1 (fig. 3/5). Dans le tum. 10, nous signalons deux exemplaires dont le décor, se trouvant à l'intérieur du rebord, est formé de nervures (fig. 14/3,9). Le décor à cannelures croisées est fréquent dans la phase Ferigile I et il persiste dans la phase II. Celui à nervures est caractéristique surtout pour la phase Ferigile II [35]. Dans la t. 5 du tum. 9 on a trouvé un exemplaire sans décor intérieur, mais à saillies en forme de fer à cheval sur l'épaule (fig. 13/7). La disparition du décor est caractéristique pour la phase Ferigile III [36] et les saillies en forme de fer à cheval apparaissent à Ferigile [37] ainsi qu'à Tigveni, dans la même phase. Dans la région du Danube inférieur, ces saillies se trouvent souvent dans les découvertes des IVe—IIIe siècles [38]. Elles sont présentes aussi dans l'habitat de Bălăneşti, dép. de l'Olt [39].

II A. *La tasse en forme de tronc de cône*, à anse avec bouton discoïde, élément caractéristique à la phase Ferigile I, très rare et dégénérée dans la phase Ferigile II [40], a été attestée à Tigveni par trois fragments de boutons, dont un seul appartient avec certitude à une tombe (t. 1 du tum.9). Ce dernier est un exemplaire du type β (fig. 12/9), les deux autres étant des boutons dégénérés (variante α 4) (fig. 5/7) chacun représenté par un fragment isolé (tum. 1 et 3). Leur position stratigraphique ne peut pas influencer la datation des tombes des tumuli respectifs.

II B. *Les petites tasses tronconiques*, à anse surélevée, une forme atypique, sont présentes dans la plupart des tumuli de Tigveni. On remarque l'absence de la variante avec un bouton petit, cylindrique, sur l'anse, qui est fréquente à Ferigile dans la phase II [41].

III. *Les tasses pansues* ont été attestées à Tigveni, seulement par quelques fragments isolés d'anses ou de panses dans le tum. 1 (t. 1), tum. 9 (t. 1), tum. 10 et 11. Elles sont fréquentes à Ferigile dans les phases I et II [42] et elles disparaissent dans la phase Ferigile III. L'exemplaire du tum. 2 de Tigveni (fig. 4/6), dans une tombe Ferigile III, représente évidemment une variante très différente par rapport à la forme proprement dite.

IV. La *cruche* travaillée en pâte fine, à engobe, à décor cannelé ou en relief, à anses spécifiques du type α, forme caractéristique à la phase Ferigile II [43], est présente à Tigveni par trois exemplaires (tum. 1, t. 1, tum. 6, peut-être tum. 7 et tum. 9, t. 2) (fig. 3/1 ;

[30] I. H. Crişan, Acta MN Cluj, 1, 1964, p. 102, fig. 8/1. Pour Ciumeşti, information V. Zirra.

[31] A. Vulpe, *Ferigile . . .*, p. 39, pl. 2/4, 5.

[32] *Ibidem*, pl. 28/2.

[33] M. Mirčev, *op. cit.* (Dobrina), p. 60, pl. 7/27 et *op. cit.* (Ravna), p. 143, pl. 16/5, 4, et autres.

[34] J. Böhm et S. M. Jankovits, *Skithové na podkarpatské rus*, Praga, 1936, pl. 13/7.

[35] A. Vulpe, *Ferigile . .*, p. 41 et sqq. et p. 54 ; pl. 2/13, 14, 15, 17 ; 3/2, 4—6.

[36] *Ibidem*, p. 43, pl. 2/18, 19.

[37] *Ibidem*, p. 12, fig. 3/3, pl. 8/15, 13/4 ; 28/19.

[38] Par exemple à Ravna (M. Mirčev, *op. cit.*, p. 140, pl. 13/1,2 et autres).

[39] Eugenia Popescu, Studii şi Comunicări, Piteşti, 1, 1968, p. 57 ; les fragments respectifs n'ont pas encore été publiés.

[40] A. Vulpe, *Ferigile . . .*, p. 44 et sqq., p. 57 et fig. 28/1.

[41] *Ibidem*, p. 46, pl. 6/8—16 ; 28/26.

[42] *Ibidem*, p. 47 sqq., pl. 7.

[43] *Ibidem*, p. 49 sqq., pl. 9 ; 10.

9/10; 13/8). Nous remarquons aussi la grande cruche grossière, avec deux anses du type β du tum. 9, t. 1 (fig. 12/4). Une nouveauté à Tigveni c'est la présence de la grande cruche à deux anses (fig. 10/9) dans une association typique pour la phase Ferigile III (tum. 9, t. 6). Dans les nécropoles du Danube, la grande cruche à deux anses persiste jusqu'au III[e] siècle, ainsi que le témoignent les exemplaires de Zimnicea[44].

Les cruches à anse surélevée, forme caractéristique pour la phase Ferigile III[45], se trouvent à Tigveni aussi (tum. 2, 5, 9, 11), (fig. 4/7; 9/4; 10/6; 14/14). Cette forme est une adaptation locale des exemplaires travaillés au tour et qui se rencontrent tout autour de la zone carpato-danubienne. Les plus anciens exemplaires datent du V[e] siècle du groupe Vekerzug dans la plaine de la Tisa, à Gogoșu en Olténie, datés environ 500[46], à Dobrina dans le Nord-Est de la Bulgarie[47], à Histria[48] et à Stîncești[49], tous du V[e] siècle[50].

On peut se demander comment cette forme est apparue dans le groupe Ferigile? Quoique l'hypothèse qu'elle soit venue de la plaine de la Tisa, à travers la Transylvanie, n'est pas exclue (mais les exemplaires de la zone intermédiaire manquent) nous sommes plutôt enclins à croire que cette forme est aussi le résultat des influences de la zone du Danube inférieur. A l'appui de cette affirmation est, en premier lieu, le fait que tous ces exemplaires du groupe Ferigile apparaissent dans des tombes de la phase III, qui, par son rituel funéraire ainsi que par la forme de la terrine (voir plus haut p. 81), indique une orientation vers le Danube inférieur.

Dans le tum. 10 on a trouvé un fragment du rebord d'une petite cruche travaillée au tour (fig. 14/7). La présence de cette forme pourrait être attestée également par les fragments de fonds de vases travaillés au tour et trouvés dans le tum. 12 et peut-être dans le tum. 9 (t. 5). Nous rappelons encore une fois le fragment isolé provenant de la panse d'une petite cruche découverte lors de la reconnaissance archéologique faite en décembre 1964.

La présence de cette cruche travaillée au tour dans le groupe Ferigile est confirmée par la découverte à caractère funéraire de Gătejești (dép. de Vîlcea). La pièce de Gătejești, travaillée dans une pâte brune grise très fine, avec la surface polie, a le fond droit et il est très probable qu'elle soit un produit local. Elle a été trouvée dans une tombe, avec cinq autres exemplaires similaires travaillés à la main[51]. La nécropole ainsi que l'habitat de Gătejești se situent dans la phase Ferigile III et la présence dans cette phase de la cruche travaillée au tour était prévisible. Ce qui est intéressant c'est que l'exemplaire du tum. 10 de Tigveni, provient d'une tombe que nous sommes enclins à attribuer à la phase Ferigile II, phase dans laquelle le type de cruche à anse surélevée, même travaillée à la main, n'a pas été attestée. Il nous est permis de supposer qu'avant d'être travaillées, soit à la main, soit au tour, par les gens de l'endroit, des exemplaires de cruches à anse surélevée et travaillées au tour ont été importés isolément des centres producteurs de cette forme au V[e] siècle, se trouvant au sud ou au nord-ouest.

Un autre fait digne d'être mis en relief est le fond plat et la panse arrondie de tous les exemplaires de cruches à anse surélevée appartenant au groupe Ferigile, y compris l'exemplaire travaillé au tour de Gătejești. En ce sens, l'exemplaire du tum. 5 de Tigveni, qui a le fond

[44] Information Alexandrina Alexandrescu.

[45] A. Vulpe, *Ferigile...*, p. 51, pl. 8/8–15.

[46] Pour le groupe Vekerzug, voir M. Párducz, Acta Arch., Budapest, 2, 1952, p. 143 sqq.; 4, 1954, p. 25 sqq.; 6, 1966, p. 1 sqq. (pour le cimetière de Szentes-Vekerzug); 17, 1965, p. 137 sqq. (Ártánd); 18, 1966, p... sqq. (Tapiószele); *idem*, Antik Tanulmanyok, 15, 1968, p. 135 sqq. Pour Gogoșu, cf. D. Berciu et E. Comșa, Materiale II, 1956, p. 417, fig. 140.

[47] M. Mirčev, *op. cit.*, p. 56, pl. 3/11.

[48] V. Zirra, Materiale IX, 1970, p. 216, fig. 29.

[49] Information A. Florescu.

[50] La discussion détaillée de toutes les découvertes fermées (geschlossene Funde) dans les sites cités plus haut, qui recommandent cette datation, a été faite par A. Vulpe, Mem. Ant. 2, 1970, p. 128; cf. aussi D. Berciu, *Zorile istoriei în Carpați și la Dunăre*, 1966, p. 270 sqq.

[51] Gh. Petre, *op. cit.*, p. 559, fig. 1/1 (l'exemplaire travaillé au tour), fig. 1/2–6 (les autres exemplaires).

au profil en anneau et panse angulaire (fig. 9/4), fait tache à part dans le groupe Ferigile. Il est évident que par ces caractéristiques la pièce respective se rapproche plutôt des prototypes travaillés au tour, du milieu environnant, que nous avons cités plus haut [52].

V. *Les grands vases pansus* de Tigveni sont représentés surtout par les variantes V B et V C de Ferigile (fig. 10/8; 12/1,3; 7/6), plus une série de nouveaux types qui seront décrits plus loin. Le type classique de vase pansu de Ferigile, à basse panse et haut col (la variante V A) [53], est absent à Tigveni. D'ailleurs, les vases de ce genre, exceptant les formes spéciales, sont beaucoup plus rares qu'à Ferigile. Nous attirons l'attention sur un exemplaire décoré sur le col avec des saillies en fer à cheval (fig. 12/1), qui a été trouvé dans une tombe appartenant à la phase Ferigile II (t. 1, tum. 9) [54].

L'affirmation faite autrefois, que ces vases n'apparaissent pas dans la phase Ferigile III [55], est infirmée par la présence à Tigveni, dans le tum. 9, t. 6, d'un tel exemplaire (fig. 10/8). On doit d'ailleurs examiner à nouveau l'affirmation qui soutient que ce type de vase disparaît de la plaine du Danube au Ve siècle. Les découvertes plus récentes montrent que, d'une manière isolée, la forme se maintient dans les siècles suivants [56].

Par *les vases pansus du type Tigveni* nous comprenons une série nombreuse d'exemplaires dont le trait commun est le col très court et large (fig. 5/8, 9; 6/1, 5, 7, 8; 7/1, 2, 7, 12, 13; 8/1—3; 9/1).

La plupart ont le fond profilé. Les saillies sont toujours disposées sur l'épaule comme sur les cruches. Les vases sont travaillés dans une pâte grossière et leur surface n'est ni lisse ni engobée.

Nous remarquons quelques formes spéciales : le vase de la fig. 6/6 sans col; ceux de la fig. 7/1,7 au rebord renflé et profilé d'une manière spéciale, qui rappelle les amphores de Rhodes du IIIe siècle. Nous sommes enclins à inclure dans la même catégorie la jatte trouvée dans le tum. 3, t. 5 (fig. 6/4), dont le profil et la facture sont identiques aux vases décrits plus haut. Il est important à retenir que ces vases, sauf un seul, apparaissent dans les tum. 3 et 4, où ils représentent la forme prépondérante (respectivement 15 exemplaires par rapport à 9 représentant d'autres formes; par conséquent plus de 60%). A cause de cette circonstance, c'est-à-dire de leur association avec d'autres formes dans la même tombe, la datation de la forme respective se heurte à certaines difficultés. Afin de déterminer la date, nous nous appuyons en premier lieu sur l'association, existante dans le tum. 3, t. 12, d'un tel vase avec une écuelle au bord aplati (fig. 7/3), dont la datation aux IVe—IIIe siècles nous semble certaine [57] (nous rappelons que dans le même tum. 3 on a trouvé une terrine (fig. 5/5) au même profil et à anses spécifiques). Le deuxième critère pour la datation, tout aussi important, est la présence de cette forme dans le tum. 5, dans une tombe appartenant certainement à la phase Ferigile III (fig. 9/1). Par conséquent, les vases du type Tigveni pourraient se situer aux IVe—IIIe siècles. Pour le moment nous ne pouvons pas offrir une datation plus serrée.

Afin d'expliquer la présence de cette forme à Tigveni, il est nécessaire de suivre sa dispersion. A Ferigile, une forme semblable n'est pas présente dans la nécropole tumulaire. Nous connaissons deux exemplaires dans la nécropole plane [58]. Malheureusement, les situations

[52] Voir les notes 46—50.
[53] A. Vulpe, *Ferigile* . . ., p. 51, pl. 9 passim.
[54] Voir plus haut p. 82
[55] A. Vulpe, *Ferigile* . . ., p. 52.
[56] Par exemple l'exemplaire d'une tombe de Mihăilești, (dép. d'Ilfov), (V. Leahu, SCIV, 19, 1968, 2, p. 197, fig. 2) et ceux de la nécropole de Zimnicea (information Alexandrina Alexandrescu).
[57] Voir plus haut p. 81 et note 29.
[58] A. Vulpe, *Ferigile* . . ., p. 12, fig. 3/1 et pl. 28/15,16.

dans lesquelles ils ont été découverts ne permettent pas des précisions supplémentaires d'ordre chronologique.

Dans l'aire du groupe Ferigile, les vases du type Tigveni se rencontrent aussi dans les nécropoles de Brezoi (l'endroit Podul lui Lazăr) et de Rîureni, les deux dans le dép. de Vîlcea[59].

Etant donné que ces découvertes sont inédites, nous ne sommes pas en mesure de les juger. Nous mentionnons seulement que le matériel céramique de Brezoi ne peut pas être inclus dans aucune des trois phases du groupe Ferigile, la seule liaison avec ce groupe étant faite par les vases mêmes de type Tigveni se trouvant là-bas. Nous mentionnons qu'à Brezoi, le rite funéraire aussi présente des particularités par rapport au groupe Ferigile[60].

Outre ces deux nécropoles, nous connaissons encore des vases du type Tigveni, provenant de découvertes accidentelles et ayant aussi un caractère funéraire, à Teiuş, (commune de Buneşti) et Teica, dans la ville d'Ocnele Mari, les deux dans le dép. de Vîlcea[61]. Une jatte de Gătejeşti[62] rappelle aussi une jatte du tum. 3, t. 5, de Tigveni. Dans ce dernier cas, il s'agit d'un contexte Ferigile III.

Jusqu'à présent, pour cette forme nous ne connaissons pas d'analogies directes, sauf l'aire restreinte du groupe Ferigile que nous avons souligné plus haut et qui comprend la zone environnante du défilé sudique de l'Olt (fig. 1).

Les seuls vases à forme rapprochée au type Tigveni, en dehors de l'aire Ferigile, sont ceux que nous connaissons dans l'habitat de Cluj-Mănăştur, et qui sont datés grosso modo au IVe siècle (plus exactement, « après la période scythique et avant l'arrivée des Celtes »)[63].

Comment peut-on expliquer les vases du type Tigveni dans le groupe Ferigile ?

Typologiquement, la forme pourrait provenir des cruches du type IV C et respectivement des vases pansus du type V C[64]. Il ne faut pas, tout de même, perdre de vue que les vases du type Tigveni apparaissent exceptionnellement dans la phase Ferigile III et qu'en réalité ils semblent caractériser plutôt un aspect à part. Nous rappelons en ce sens que dans les endroits où on les a découverts dans des conditions archéologiques claires, notamment dans les tum. 3 et 4 de Tigveni, on les a trouvés dans des tombes à rituel distinct.

Cette situation nous permet de formuler deux hypothèses, qui ne sont pas nécessairement contradictoires. En premier lieu, l'aspect archéologique qui se reflète dans les tum. 3 et 4 de Tigveni et les découvertes analogues du groupe Ferigile représentent une continuation de la phase Ferigile III, qu'on pourrait dater dans la deuxième moitié du IVe siècle et peut-être dans une partie du IIIe siècle. Deuxièmement, et surtout à cause des éléments particuliers du rituel funéraire, cet aspect peut être conçu aussi comme représentant une influence étrangère dans le groupe Ferigile. Cette deuxième hypothèse, nous force à nous démander quelle est l'origine de cette influence. A présent nous ne pouvons pas répondre d'une manière satisfaisante à cette question, mais cela n'infirme pas l'hypothèse.

[59] Voir plus haut les notes 5 et 6.

[60] Tombes, dont les fosses étaient revêtues de pierres plates (information P. Purcărescu).

[61] Gh. Petre, Materiale, IX, 1970, p. 471, fig. 2/4 et p. 482, fig. 9/2.

[62] *Idem*, SCIV, 22, 1971, 4, p. 560, fig. 2/6.

[63] I. H. Crişan, *Ceramica geto-dacică*, Bucarest, 1968, p. 66 et 259, pl. 18/4, 6 (les fouilles de Cluj-Mănăştur ont été faites par I. Kovács, en 1911–1912, et elles n'ont pas été publiées). La datation de Crişan, exprimée dans le passage cité plus haut, est assez vague en ce qui concerne l'extrémité d'en haut. En réalité on n'a pas encore fouillé aucun habitat appartenant à la soi-disant « époque scythique » de Transylvanie, de sorte que, pour le moment, on ne peut pas exclure le Ve siècle quand on juge la chronologie des découvertes de Cluj-Mănăştur. De même, en ce qui concerne l'extrémité inférieure. Les matériaux de l'habitat de Ciumeşti, qu'on n'a pas encore publié et qui se situe plutôt aux IV–IIIe siècles, seraient un argument pour une plus grande durée (au IIIe siècle) de l'habitat de Cluj-Mănăştur. Nous préférons donc un énoncé plus vague de la datation de cet habitat.

[64] A. Vulpe, *Ferigile* . . ., p. 49 sqq. et fig. 16/5.

VI. *Les pots* sont représentés à Tigveni seulement par des variantes du type VI de Ferigile (fig. 4/14 ; 8/4 ; 13/13 ; 14/18) [65]. Nous signalons en ce sens les deux pots du tum. 5 (fig. 9/2, 3) et le vase du tum. 12 (fig. 14/20) trouvés dans le contexte Ferigile III. Des analogies de ces formes se trouvent dans les complexes culturels du IVe siècle sur le Danube inférieur, aussi bien qu'à Cluj-Mănăștur [66].

Les vases globulaires, qui apparaissent dans le deuxième phase à Ferigile [67] sont attestés à Tigveni par deux fragments découverts en des conditions incertaines dans les tum. 4 et 12 (fig. 8/7 ; 14/17).

L'inventaire métallique s'est conservé dans des conditions précaires, étant attaqué par la rouille. On a trouvé seulement un akinakès, dont la forme ovale aplatie du pommeau le distingue des pièces connues jusqu'à présent dans le groupe Ferigile [68] (fig. 13/2). Dans le Sud de l'U.R.S.S., des formes semblables représentent un type plus évolué d'akinakès, daté du VIe et du IIIe siècle [69].

On a trouvé 4 grands couteaux ayant tous la forme usuelle à Ferigile [70]. Nous remarquons le canif du tum. 1, t. 2 (fig. 4/3), qui trouve sa réplique dans le tum. 78 de Ferigile. A Ferigile, la forme du petit couteau trouvé dans la t. 2, tum. 10 (fig. 14/24) de Tigveni, est spécifique pour la phase III [71]. A Tigveni, on a également découvert *deux pointes de lance*, dont la première (tum. 9, t. 5), tant par la forme de la douille, que par la section de la feuille, (fig. 13/1) diffère du type commun représenté dans la nécropole de Ferigile [72]. Comme analogie nous citons un exemplaire de Zimnicea [73]. Nous remarquons aussi que la tombe 5 du tum. 9 présente certainement une étape plus évoluée de la deuxième phase, ou même de la phase Ferigile III.

Mors. Les quatre mors de Tigveni sont tous du type à la branche attachée à l'embouchure avec un rivet fixe (fig. 4/2 ; 13/3 — 6) [74]. A Ferigile ces mors se rencontrent surtout dans la zone centrale de la nécropole. Ce type a été daté commençant avec la fin du VIe siècle et il est considéré caractéristique pour le Ve [75]. Les mors de la t. 5 du tum. 9 de Tigveni témoignent de la persistance du type jusque dans la phase Ferigile III, par conséquent au IVe siècle aussi. On a d'ailleurs constaté ce même fait dans le cimetière de Chotín en Slovaquie [76].

Fibules. On a trouvé à Tigveni deux fibules en bronze. Celle du tum. 7 (fig. 10/3) n'a pas la plaque du pied. La section octogonale de l'arc nous fait croire qu'elle était similaire à une fibule du type classique Glasinac, au pied en forme de bouclier béotien, trouvée à Gogoșu [77]. On a trouvé un exemplaire similaire à Ferigile aussi, dans la IIe phase (dans la tum. 69) [78].

L'association des types de fibules de Gogoșu a exigé la datation de ce type dans la première moitié du Ve siècle et nous l'avons adopté comme l'un des critères employés à dater la phase Ferigile II en général [79]. Le tum. 7 de Tigveni appartient aussi à cette phase.

La deuxième fibule provient d'une tombe Ferigile III (tum. 9, t. 7). La forme de la plaque du pied (fig. 13/11) ressemble à un bouclier béotien évolué (la forme dégénérée), ce qui

[65] *Ibidem*, p. 52, fig. 16/10 à la p. 49 et pl. 12/16—28.

[66] Par exemple à Bugeac (M. Irimia, Pontice, 1968, p. 219, fig. 26) et à Cluj-Mănăștur (I. H. Crișan, *op. cit.* pl. 18/3—5). Voir aussi le matériel analogue à Chotín en Slovaquie (M. Dušek, *Gräberfeld der Hallstattzeit in Chotín*, 1967, passim.).

[67] A. Vulpe, *Ferigile* . . ., p. 54, pl. 6/18—22, 25.

[68] *Ibidem*, p. 58 sqq.

[69] A. I. Meliucova, *Vooruženie skifov*, 1964, p. 51, pl. 18; nous attirons l'attention spécialement sur la pièce de Dubenski (pl. 18/2).

[70] A. Vulpe, *Ferigile* . . ., p. 61, pl. 17.

[71] *Ibidem*, p. 62, pl. 18/22 (pour le canif), p. 62 et pl. 18/26—30 (pour les petits couteaux).

[72] *Ibidem*, p. 64, pl. 20.

[73] Information Alexandrina Alexandrescu ; voir aussi l'exemplaire de Tărnava, région de Vraca (B. Nikolov, Izvestija — Institut, 28, 1965, p. 178, fig. 19/v).

[74] A. Vulpe, *Ferigile* . . ., p. 66, pl. 22/8—10.

[75] *Ibidem*, p. 67 sqq. ; idem, Mem. Ant., 2, 1970, p. 136.

[76] M. Dušek, *op. cit.* p. 29, pl. 5/17 passim.

[77] D. Berciu et E. Comșa, Materiale, II, 1956, p. 428, fig. 152.

[78] A. Vulpe, *Ferigile* . . ., p. 69, pl. 23/2.

[79] *Ibidem*, p. 90 (fig. 22/6).

serait en concordance avec la datation tardive — le plus tôt au début du IVe siècle. Jusqu'à présent nous ne connaissons pas des fibules Glasinac à pied en forme de bouclier béotien qui soient ultérieures au Ve siècle [80].

L'anneau de boucle avec une extrémité conique (fig. 14/1) est un élément relativement atypique et ne peut pas être pris en considération pour la datation [81].

La perle en verre avec des yeux bleus, trouvée dans le tum. 1, t. 1, est une pièce rencontrée dans toutes les phases Ferigile [82].

La datation de la nécropole de Tigveni. De l'analyse du matériel il résulte que les découvertes de Tigveni appartiennent aux phases Ferigile II et III, cette dernière étant représentée d'une manière beaucoup plus diverse que dans la nécropole éponyme et présentant en même temps de nouveaux aspects.

A la phase Ferigile II appartiennent : le tum. 1 (toutes les trois tombes), les tum. 6, 7, peut-être tum. 8, tum. 9 (les t. 1—2 ; peut-être les t. 3—4 aussi) et le tum. 10.

A la phase Ferigile III appartiennent avec certitude : les tum. 2, tum. 5, tum. 9, les t. 6—7 (peut-être la t. 5), tum. 11 et tum. 12. On peut inclure les tumuli 3 et 4, également dans la phase Ferigile III.

Une série de situations stratigraphiques claires, nous permet de constater des rapports entre certaines tombes appartenant à des phases différentes. Ainsi le tum. 5, ayant une tombe de la phase Ferigile III, chevauche en partie le tum. 6, qui a une tombe spécifique à la IIe phase. La succession stratigraphique des tombes du tum. 9 démontre la transition de la phase II à la phase III : les t. 1 et 2, et probablement les t. 3 et 4, appartiennent à la phase II ; nous sommes enclins à attribuer la t. 5 à la IIIe phase ; en tout cas, les t. 6 et 7, les dernières déposées dans le tum. 9, sont certainement Ferigile III.

Il en résulte donc que la phase Ferigile I manque à Tigveni. En échange, on remarque assez clairement la transition de la IIe à la IIIe phase, fait qu'on n'a pas pu démontrer sans objection à Ferigile [83]. La phase Ferigile I étant tout de même attestée dans la zone environnante — à Curtea de Argeș, à 10 km en ligne droite vers l'est —, il en résulte qu'elle est plus ancienne et que, par conséquent, il nous reste à conclure que la succession des phases I—III supposée à Ferigile [84] est confirmée par la situation de Tigveni. Une argumentation contraire sur la succession des phases (respectivement II → I → III), impliquerait d'établir une date très proche, ou même contemporaine, à la phase III, pour les tombes du nord de la nécropole de Ferigile (phase I). Dans le stade actuel des recherches, cela n'est pas vraisemblable [85].

En ce qui concerne la datation absolue, les découvertes de Tigveni permettent une réévaluation substantielle des exposés antérieurs [86]. Si des éléments modifiant la datation des phases I (resp. 550 — après 500) et II (resp. après 500 — après 450) n'ont pas surgi, la série d'analogies présentée plus haut, concernant les formes latènoïdes de Tigveni permet de dater, résolument, la phase IIIe au IVe siècle, probablement jusqu'au IIIe siècle av. n. è. Le début de cette phase dépend de la date établie pour la fin de la IIe phase, pour laquelle nous n'avons pas d'éléments suffisants qui puissent permettre une datation serrée. Pour le moment, il nous est difficile à soutenir la datation de la IIIe phase, débutant au milieu du Ve siècle.

[80] *Ibidem*, p. 70.

[81] Des pièces analogues ont été trouvées à Ciumbrud, dép. de Cluj (I. Ferenczi, Acta MN, 2, 1965, p. 90, fig. 8/2, 5, 13, 14). Voir analogies, *ibidem*, 6, 1969, p. 49 sqq.

[82] A. Vulpe, *Ferigile* . . ., p. 72, fig. 22.

[83] *Ibidem*, p. 87.

[84] *Ibidem*, p. 88 sqq.

[85] Voir la discussion détaillée sur les possibilités d'interpréter la stratigraphie horizontale de la nécropole de Ferigile chez A. Vulpe, MemAnt, 2, 1970, p. 132 ; cf. aussi *Ferigile* . . ., p. 88 sqq.

[86] *Ibidem*, p. 91.

Dans la région du Danube inférieur, les éléments qui se reflètent aussi dans la céramique de Ferigile III sont plutôt spécifiques au IVe siècle av. n.è. Actuellement, la seule solution possible à accepter est une continuation du développement de la IIe phase jusqu'à la fin du Ve siècle.

★

Considérations archéologiques d'ordre général. L'exposé présenté plus haut indique la contribution des recherches de Tigveni à la connaissance du groupe culturel Ferigile. Quoique ces découvertes mettent en évidence la liaison existant entre les phases Ferigile II et III et leur évolution successive, deux aspects du groupe Ferigile restent encore à être élucidés : la nécropole plane de Ferigile [87] et la riche tombe (?) de Bistrița-Vîlcea [88]. Ces deux découvertes, qui doivent être étroitement liées aux formes de la IIe phase et qui ne peuvent que la précéder ou la succéder [89], présentent une série de traits archaïsants. On n'a pas trouvé une explication satisfaisante jusqu'à présent, en ce qui les concerne. Nous considérons naturelle la persistance de certains éléments culturels, dont la filiation peut être suivie depuis le début du Hallstatt dans des complexes de nature funéraire ou de culte, phénomènes par excellence traditionalistes. Dans le groupe Ferigile, ces éléments archaïques se reflètent dans les vases de forme singulière de Bistrița-Vîlcea, mentionnés plus haut, dans les écuelles au bord cannelé (I B), élément caractéristique à la phase Ferigile II, mais aussi dans les tasses larges à anses avec boutons discoïdes ou zoomorphes de la Ire phase. Ici et là, de tels éléments peuvent apparaître aussi plus tard. Par conséquent, ils ne peuvent pas constituer, comme tels, un critère pour la datation archaïque du contexte archéologique dans lequel ils apparaissent. Outre ceux de Bistrița-Vîlcea, des éléments archaïsants, comme, par exemple, la tasse pansue à deux anses surélevées et à cannelures sur la panse — forme fréquente dans la culture Basarabi —, apparaissent aussi à Brezoi (Podul lui Lazăr). Mais cette dernière nécropole est si étroitement liée aux découvertes des tum. 3 et 4 de Tigveni, qu'il serait difficile de la séparer de la phase Ferigile III. Nous considérons dans le même sens, la persistance d'une écuelle au bord cannelé dans une tombe du IIIe siècle, à Zimnicea [90].

Il n'en est pas moins vrai, que la datation précise de la nécropole plane de Ferigile et celle de la découverte de Bistrița reste encore un problème à discuter, de même que la signi-

[87] *Ibidem*, p. 75 sqq.

[88] Outre les découvertes mentionnées dans la monographie Ferigile, p. 12, depuis peu on a découvert incidemment une fosse contenant une grande quantité de vases céramiques, entiers et fragmentaires, tous ayant subi une cuisson secondaire, les uns jusqu'à la déformation. Il y avait encore des morceaux du bord d'un foyer et des pièces en argile, dont nous ne connaissons pas la signification. Les recherches faites sur place par Gh. Petre — le matériel de ces recherches se trouve dans la collection personnelle de Gh. Petre, à Govora et il sera prochainement publié — ont établi que la bouche de la fosse avait été « couverte » de grosses pierres de rivière. Gh. Petre n'a pas trouvé d'ossements calcinés. L'aspect de cette découverte rappelle les fosses de la nécropole plane de Ferigile, située sur la rive du même cours d'eau, à 4 km vers le sud. Une partie des vases découverts à Bistrița trouve des analogies dans les découvertes de Ferigile, surtout dans celles de la nécropole plane. Nous signalons, comme une forme typique, l'écuelle évasée du type I D avec des cannelures croisées, exécutées dans la technique α, à l'intérieur du rebord et avec de larges cannelures spiralées vers le fond. Significative est l'absence de la tasse (type II A) à bouton discoïde sur l'anse, toujours présente dans la phase Ferigile I. Ici, à Bistrița, outre les formes moins typiques comme, par exemple, les écuelles au rebord arqué vers l'intérieur et les pots, etc, apparaît une série de vases dont nous ne connaissons la forme que d'ici. Nous nous référons à un grand vase pansu à trois hautes bouches cylindriques et à un grand vase pansu, décoré de cannelures, avec le seuil très accentué entre l'épaule et le col, rappelant en grandes lignes les formes du début du Hallstatt. Pour le moment ces formes singulières ne peuvent pas être datées par elles-mêmes leur aspect archaïque n'exigent pas une datation plus ancienne. A notre avis, la détermination chronologique de la découverte de Bistrița réside dans les analogies avec la nécropole plane de Ferigile, les deux découvertes ayant probablement le même caractère et représentant le même horizon chronologique.

[89] A. Vulpe (*Ferigile* . . ., p. 79 et 87) a apporté des arguments pour la deuxième solution et il maintient son opinion.

[90] Information Alexandrina Alexandrescu ; cf. aussi A. Vulpe, MemAnt, 2, 1970, p. 135.

fication exacte des fosses (des tombes ?) avec peu ou sans ossements qui se trouvent là-bas. Il serait peut-être le cas d'attirer l'attention que les fosses rituelles, les unes interprétées comme tombes, du temps classique de la culture géto-dacique (II e siècle av. n.è. — Ier siècle de n.è) présentent des similitudes indiscutables avec ce groupe de tombes hallstattiennes. Nous citons, à cet égard, les fosses (les tombes ?) découvertes autour de Bucarest [91] et notamment la nécropole de Moigrad (dép. de Sălaj) [92].

Afin de mettre en évidence la contribution apportée par les recherches du groupe Ferigile à l'explication du rite et du rituel funéraire géto-dacique proprement dit, il est nécessaire de faire un bref compte rendu du stade des recherches concernant cette dernière question. Du temps de la période classique de la culture géto-dacique, nous connaissons soit des tombes tumulaires très riches, en général avec bûches, dont le caractère princier est mis en évidence par leur distribution sur le terrain (de petits groupes fermés de 10—15 tertres aux alentours d'une cité — *dava* — et cela surtout chez les Gètes d'Olténie, de la Valachie et du Sud de la Moldavie), soit les fosses citées plus haut, qu'on pourrait difficilement considérer des tombes usuelles pour la masse de la population géto-dacique [93]. Ces tombes usuelles restent une énigme. Toutes les recherches effectuées ces derniers temps, qui ont suivi la collecte et l'analyse des données sur les rites funéraires chez les Géto-Daces de l'époque classique, n'ont réussi qu'à renforcer cette énigme [94].

A notre avis, il est évident que les tombes princières du type de ceux de Popești et de Poiana représentent une continuité de la tradition des riches tombes tumulaires situées dans la zone du Danube inférieur. En Bulgarie, la continuité est encore facile à suivre [95]. Dans la Plaine roumaine et en Dobrogea, des tombes similaires à celles de Peretu (dép. de Teleorman) [96] et d'Agighiol (dép. de Tulcea) [97], pour ne citer que les plus spectaculaires, datées du IV e siècle av. n.è., constituent maintenant un point de départ pour l'étude de ce problème.

Mais, pour expliquer l'évolution du rite d'enterrement de la population commune, nous disposons de relativement beaucoup de données pour les siècles IV—III [98], données qui s'amoindrissent à l'époque suivante. Le processus de différenciation sociale a dû se manifester d'une manière accélérée pendant le IV e siècle. Les distinctions entre des tombes, comme celle de Peretu et celles de la nécropole de Zimnicea par exemple, en sont un témoignage. Nous allons suivre ce processus dans la zone subcarpatique Argeș-Vîlcea.

Un trait caractéristique est la pauvreté de l'inventaire, trait qui évolue en même temps que le groupe Ferigile. Par rapport aux tombes riches en inventaire métallique (armes ou ornements) et céramique (nombre élevé de vases richement décorés) de la Ire phase, la IIe phase représente une régression. Même si des tombes riches apparaissent encore, la rareté de celles

[91] D. V. Rosetti, PMMB, 2, 1935, p. 57—65 ; décrites aussi par D. Protase, *Riturile funerare la daci și daco-romani*, Bucarest, 1971, p. 19 sqq.

[92] M. Macrea et M. Rusu, Dacia N. S., IV 1960, p. 201 sqq. ; D. Protase, *op. cit*, p. 25.

[93] Cette idée à été développée par A. Vulpe dans une étude qui n'a pas été encore publiée mais qui a été communiquée à la Conférence nationale d'archéologie de Craiova, 1969. On a cité les tombes tumulaires avec bûcher d'incinération de Popești-Ilfov, Piscu-Crăseni, dép. de la Ialomița et Poiana, dép. de Galați. Aux deux types de découvertes funéraires géto-daciques on ajoute encore quelques découvertes ayant un caractère évident de sacrifice, comme par exemple celle d'Orlea, dép. de l'Olt (E. Comșa, Apulum 10, 1972, p. sous presse et qui ne modifient pas les données du problème.

[94] Une série de découvertes à caractère funéraire géto-dacique ont été recueillies par D. Protase (*op. cit.*), auxquelles s'ajoutent les tombes découvertes à Ocnița (dép. de Vîlcea) par D. Berciu. Mais, D. Protase n'a pas exploité les découvertes de la nécropole plane de Ferigile.

[95] La question des tumuli du sud du Danube a été traitée en grande partie par P. Alexandrescu, Histria, II, 1966, p. 231 sqq.

[96] La découverte sera publiée par E. Moscalu.

[97] D. Berciu, *Arta traco-getică*, Bucarest, 1970, p. 33 sqq. ; voir aussi la discussion sur la datation chez P. Alexandrescu, SCIV, 22, 1971, 4, p. 660.

[98] Nous nous référons aux nombreuses découvertes funéraires de la région du Danube inférieur, du type Satu Nou, Ravna, Murighiol, etc. ; cf. leur liste chez M. Irimia, Pontice 1, 1968, p. 225 sqq. ; 2, 1969, p. 35 sqq. ; cf. aussi G. Simion, Peuce 2, 1971, p. 63 sqq.

à riche inventaire métallique est un fait déjà verifié. Au cours de la IIIe phase, l'inventaire tant céramique que métallique diminue sensiblement. Le nombre des vases dépasse rarement six. Parmi ceux-là, au moins deux ou trois sont utilisés comme urnes. L'inventaire métallique est réduit à un petit couteau, ou parfois, une fibule. Les tombes des tum. 3 et 4 de Tigveni ont — peut-être — l'aspect le plus pauvre : urne du type dit « Tigveni », couverte d'une pierre, très rarement un autre élément d'inventaire. D'après les informations que nous tenons, la même situation a été remarquée dans les tombes de Brezoi et de Rîureni, qui contiennent des vases du type Tigveni.

Est-ce que cet « appauvrissement » successif de l'inventaire funéraire dans les nécropoles Ferigile prédit sa disparition totale dans le rite de l'enterrement à l'époque classique ? Nous sommes sûrs que la pénurie de découvertes funéraires d'ordre commun, commençant avec le IIe siècle av. n.è., trouve son explication dans une substantielle modification des croyances religieuses, par l'adoption et l'adaptation d'un nouveau culte. Aujourd'hui nous ne pouvons pas savoir quel était ce culte, et le sujet du présent ouvrage ne nous permet pas de nous lancer dans le monde des hypothèses. Nous pouvons seulement, et simplement, constater ce fait.

L'apparition d'un nouveau culte implique souvent une modification de la foi dans la vie future, avec des répercussions concrètes dans la modification du rite et du rituel d'enterrement. Il est à prévoir que ce phénomène doit se passer d'une manière relativement brusque. Pourtant, le conservatorisme des formes anciennes du rituel, peuvent persister encore un laps de temps. Il est donc possible que ce sont justement ces modifications d'ordre spirituel qui se reflètent dans le processus d'évolution du rituel du groupe Ferigile.

Lorsque nous avons étudié ce rituel à Ferigile, nous avons remarqué que le cérémonial funéraire se déroulait surtout sur le lieu de l'incinération. Dans les tombes on déposait une moindre quantité d'ossements et le matériel céramique était fragmentaire, brisé près du bûcher. Au cours des phases II et III, la quantité d'ossements déposés, cette fois-ci dans des urnes, a augmenté, mais d'une manière inversement proportionnelle à le quantité du reste de l'inventaire, qui diminue progressivement. Le rituel d'enterrement, à partir de la IIe phase, témoigne d'une indiscutable influence de la zone du Danube inférieur. Mais, parallèlement, dans le groupe Ferigile apparaissent des tombes du même type que celles de la nécropole plane (type de rituel 4a et 4b) où tant le matériel céramique que les ossements calcinés sont représentés symboliquement, les derniers étant souvent absents.

A partir de cette discussion on peut formuler l'hypothèse que le rituel à dépôts symboliques dans les tombes est plus fréquent dans la zone subcarpatique de l'Olténie et de la Valachie que dans la zone du Danube inférieur. Ce phénomène de la zone subcarpatique reflète — peut-être — certaines croyances, dont la tradition s'est perpétuée jusqu'à l'époque classique daco-gétique. En même temps, les populations autochtones du Danube inférieur ont été sous l'influence d'autres croyances, le culte des morts présentant des similitudes avec celui des tribus des Balkans.

★

Considérations d'ordre historique. Dans ce qui suit, nous essayerons de discuter la possibilité d'une interprétation historique des faits et des hypothèses exposés plus haut.

Dans le stade actuel des recherches, ce qui est important c'est de savoir si l'ethnie de la population des Subcarpates de Vîlcea et d'Argeş peut être précisée du point de vue historique. Dans des ouvrages plus anciens, A. Vulpe a soutenu que dans la zone du Danube inférieur

et dans les Subcarpates de l'Olténie, de la Valachie et du Sud de la Moldavie, entre le VIe et le IVe siècle, il y avait une seule nation, celle des Gètes, les deux groupes étant provisoirement séparés par la steppe inhabitée du Baragan et de la plaine du Danube en général, le soi-disant ἔρημος de Hérodote. Cette dépopulation de la Plaine s'est accomplie au VIe siècle sous la menace des invasions d'un peuple cavalier, les Scythes. A mesure que ce péril diminuait, la plaine — qui avait tout de même servi pendant cette période comme pont de liaison entre les montagnes et le Danube — commence à être légèrement peuplée au IVe siècle (elle sera très habitée seulement à partir du IIe siècle av. n.è) [99].

Mais, entre temps, on a émis des hypothèses plus ou moins contraires [100], qui nous obligent à discuter d'une manière critique si l'idée de l'unité gétique allant des Carpates jusqu'au Danube peut être considérée une *certitude*.

La liaison avec la civilisation du Hallstatt moyen — respectivement avec la culture Basarabi — est visible surtout dans la phase Ferigile II, quand formes et décors d'une évidente tradition Basarabi ont été assimilés par la nouvelle culture [101]. Ultérieurement, au cours de la phase Ferigile III, les liaisons culturelles avec le monde de la zone du Danube inférieur, reconnu du point de vue historique comme gétique, deviennent de plus en plus étroites [102]. A notre avis, les découvertes de Tigveni, dans une plus grande mesure que toutes les découvertes faites antérieurement dans l'aire du groupe Ferigile, reflètent le rapport entre l'influence du Danube inférieur et le spécifique local (respectivement l'aspect Tigveni illustré surtout par les tum. 3 et 4).

Dans la phase Ferigile I, les relations avec le monde oriental se manifestent par les types d'akinakès, de mors à branches zoomorphes et peut-être par les boutons zoomorphes sur les anses des tasses. Mais, on trouve aussi une série d'éléments spécifiques. Nous ne savons pas jusqu'à présent de quelle culture plus ancienne ils proviennent et nous devons les attribuer au milieu original, local (nous pensons surtout au décor des tasses tronconiques du type II A, à anses avec boutons discoïdes, le décor à cannelures croisées, etc.) [103].

Par conséquent, si nous jugeons du point de vue strictement archéologique, nous pourrions avoir l'impression que les éléments culturels sudiques et du sud-est pénètrent dans le groupe déja formé de Ferigile, donc dans un milieu original, étranger à la culture du Danube inférieur.

Mais, également d'un point de vue archéologique, nous ne pouvons point admettre une discontinuité dans le développement interne du groupe Ferigile. Autrement dit, il faut considérer que les porteurs de cette culture, tant dans la première que dans la troisième phase, avaient la même structure éthnique. L'évolution interne du groupe Ferigile, reflétée dans les nécropoles de Ferigile et de Tigveni, prouve le développement lent et harmonieux du rituel d'enterrement ainsi que des formes et du décor de la céramique.

Si dans la Ire phase, pendant la deuxième partie du VIe siècle, il y avait ici des Agathyrses, ceux-ci n'auraient pas pu devenir Gètes que par la présence effective de l'élément gétique dans l'aire respective. Or, dans les Subcarpates méridionales, nous ne constatons qu'une seule et même culture : le groupe Ferigile, ou, dans une acception plus large, le complexe culturel Bîrseşti-Ferigile. Se peut-il que les Agathyrses aient résidé ici, jusqu'aux IVe — IIIe siècles av. n.è. ? D'où est issue, alors, la culture daco-gétique au IIe siècle av.n.è., dans cette région ?

[99] MemAnt., 2, 1970, p. 167 sqq ; cf. aussi *Ferigile* . ., p. 101 sqq. ; Actes du VIIe Congrès international des Sciences préhistoriques et protohistoriques, Prague, 1966, 1970, p. 880 sqq.

[100] I. Ferenczi (Acta MN, 8, 1971, p. 33 sqq.), qui considère que les porteurs de la culture des Subcarpates méridionales sont des Agathyrses et que le groupe des tombes d'inhumation de la région du Mureş supérieur est purement scythique.

[101] A. Vulpe, Dacia N. S., IX, 1965, p. 121, fig. 9/1, 2 ; idem, *Ferigile* . . ., p. 101 et passim.

[102] cf. aussi les ouvrages cités à la note 99.

[103] A. Vulpe, *Ferigile* . . ., p. 102.

Mais, la présence gétique dans la zone subcarpatique de l'Olténie et de la Valachie est extrêmement intense, dès le début du IIe siècle (voir les habitats — *davae* — de Polovragi [104], Ocnița [105], Cetățeni [106] et autres [107]), où même à la fin du IIIe siècle av. n.è.

D'un autre côté, les éléments de culture orientale ne peuvent pas représenter par eux-mêmes, un critère pour déterminer l'éthnie du groupe Ferigile dans sa première phase (respectivement la deuxième moitié du VIe siècle). D'ailleurs, ni les éléments culturels du Danube inférieur, au cours de la IIIe phase, ne sont pas, comme tels, un témoignage du caractère gétique des tribus de la zone subcarpatique — quoiqu'il ne faut pas perdre de vue que ces dernières influences sont encore plus nombreuses et plus profondes, affectant même le rituel d'enterrement. A notre avis, il n'y a que la continuité culturelle documentée, tant dans l'évolution de la céramique, que dans le rituel d'enterrement qui peut nous aider à établir les éventuelles modifications éthniques. Peut-on alors admettre que les Agathyrses, un peuple probablement de provenance orientale, — même s'il n'est pas d'origine scythique —, se trouvent à la base du développement culturel, qui a culminé au IIe siècle dans des formes historiquement considérées comme culture géto-dacique ? Nous croyons que ceci n'est pas plausible [108].

Ces faits nous obligent à refuser toute théorie qui conteste le caractère gétique du groupe Ferigile. Nous sommes certainement d'accord que l'aspect culturel gétique des Subcarpates méridionales présente beaucoup d'éléments spécifiques, différents par rapport au groupe culturel gétique du Danube inférieur. Nous les avons soulignés plus haut, dans la partie conservée aux considérations archéologiques. Nous nous référons aux formes du rituel d'enterrement et aux types céramiques (par exemple les vases pansus du type Tigveni) qui n'ont pas d'analogies dans la zone du Danube inférieur. En ce sens, les aspects culturels du centre de la Roumanie ont peut-être une plus grande contribution dans la naissance de la culture géto-dacique classique que ceux du Danube inférieur. Il est donc vraisemblable que le phénomène de la disparition des tombes proprement dites à l'époque classique géto-dacique ait ses racines dans le Hallstatt tardif du centre du pays, documenté jusqu'à présent, surtout dans le groupe Ferigile.

Les discussions rapportées plus haut, nous amènent à la conviction que les recherches effectuées dans l'aire subcarpatique — et qui doivent être continuées sur le versant nordique des Carpates méridionales — sont les plus indiquées à répondre à la question de la genèse de la culture classique géto-dacique. A notre avis, cette culture est tributaire de la culture gétique du Danube inférieur des IVe et IIIe siècles dans une mesure moindre que celle supposée ces

[104] Les derniers temps on a commencé ici des fouilles de grande ampleur, dirigées par F. Marinescu, qui a présenté en octobre 1971 une communication à la session de l'Institut pédagogique d'Oradea.

[105] Fouilles D. Berciu, 1962—1971 ; inédites.

[106] Fouilles D. V. Rosetti. Voir R. Vulpe, *Așezări getice din Muntenia*, Bucarest, 1966, p. 38 sqq.

[107] Pour la zone de Vîlcea voir les reconnaissances archéologiques effectuées par Gh. Petre, Materiale IX, 1970, p. 467 ; idem, SCIV, 22, 1971, 4, p. 557 sqq.

[108] Compte tenu des éléments des groupes Ferigile et Bîrsești et analysant la stratification de l'information d'Hérodote concernant les événements qui ont eu lieu pendant l'expédition de Darius (approx. 514) et ceux du temps de la visite d'Hérodote à Olbia (approx. 450), A. Vulpe est arrivé à la conclusion que les Agathyrses de la région du Mureș supérieur ont été la force polarisante qui, pendant une courte période à la fin du VIe siècle, a uni les tribus vivant aux environs et à l'intérieur de l'arc carpatique contre la puissance scythique (Ferigile . . ., R. 103 ; Actes du VIIe Congrès international des sciences préhistoriques et protohistoriques, Prague, 1966, p. 880 sqq. ; MemAnt, 2, 1970, p. 169). La formation politique des Agathyrses, certainement sous la forme d'une union tribale, n'impliquait en rien l'ethnie agathyrse des tribus alliées. La configuration des types de rituel funéraire se trouvant dans l'espace mentionné—nommé par A. Vulpe le cercle culturel thraco-agathyrse, évidemment dans une acception très large — démontre que seulement dans la région du Mureș supérieur et probablement dans la zone centrale de la Moldavie, il y avait des éléments ethniques étrangers au milieu autochtone. Cela correspond aussi au texte d'Hérodote (IV, 48), qui dit que le Mureș coule dans le pays des Agathyrses. Nous n'avons acun motif bien fondé pour nier l'exactitude de ce texte, un des plus clairs d'Hérodote ainsi que I. Ferenczi le dit dans *op. cit.*, p. 29. Par conséquent, comme les Agathyrses doivent être identifiés au groupe de la région du Mureș, alors les pratiquants du rite de l'incinération des Carpates méridionales ne peuvent être qu'une population des Thraces du nord, respectivement des Gètes.

Fig. 3. — Tigveni. Tum. 1 — t. I : 1—4 ; t. II : 5—8 (1, 2, 4—8 = 1/4 ; 3 = 1/2).

Fig. 4. — Tigveni. Tum. 1 — t. II : 1—4 (1/2). Tum. 2 : 5—14 (1/4).

Fig. 5. — Tigveni. Tum. 3 — passim: 1—7; t. I: 8; t. II: 9 (1/4).

1
2
3
4
5
6
7
8
9
10
11

Fig. 6. — Tigveni. Tum. 3 — t. III : 1—3 ; t. V : 4 ; t. VIII : 5 ; t. VI : 6 ; t. IX : 7 ; t. X : 8—11 (1/4).

Fig. 7. — Tigveni. Tum. 3 — t. XI : 1 ; t. XII : 2, 3 ; t. XIII : 4, 5 ; t. XIV : 6 ; t. IV : 12 ; t. VII : 13 ; t. II : 14 ; Tum. 4 — t. I : 7—11 (1/4).

Fig. 8. — Tigveni. Tum. 4 — t. II : 1—8 (1/4).

Fig. 9. — Tigveni. Tum 5: 1—6. Tum. 6: 7—16 (1—5, 7 — 14 = 1/4; 6,15,16 = 1/2).

Fig. 10. — Tigveni. Tum. 7 : 1—3. Tum. 9 — t. VI : 4—9 (3 = 1/2 ; 1, 2, 4—9 = 1/4).

Terre ôtée de la fosse T. V
28,29,h
T.VII
Ramblai de terre
10,11
Ramblai de pierre
9
7
5,6,a
Fosse
T.V
17-19
d-g
T.I ?
c
3
1,2
4
T.VI
X
Y
8
T.IV
14-16
T.III
T.II
13
A
0
5m

B
Fosse T.V
T.VI
X
Y

Fig. 11. — Tigveni. Le plan du tum. 9.

Fig. 12. —. Tigveni. Tum. 9, t. I (1/4).

Fig. 13. — Tigveni. Tum. 9 — t. V : 1—7 ; t. II : 8 ; t. VII : 9—11 ; t. IV : 12—14 (1—6, 11 = 1/2 ; 7—10, 12—14 = 1/4).

Fig. 14. — Tigveni. Tum. 10 — t. I : 1—4 ; t. II : 5—10, 24. Tum. 11 : 11—16, 18—20. Tum. 12 : 17, 21—23 (1, 24 = 1/2 ; 2—23 = 1/4).

derniers temps [109]. Les liaisons avec le milieu autochtone subcarpatique, et certainement avec celui de Transylvanie aussi, forment les prémisses pour expliquer l'origine de la civilisation géto-dacique classique, à l'aide d'une formule intermédiaire entre la théorie celtique et la théorie sud-danubienne, notamment celle du développement continu des éléments originaux autochtones [110].

Fig. 15. — Tigveni. Découvertes fortuites (1/4).

LE CATALOGUE DES DÉCOUVERTES DE TIGVENI

L'ordre de la présentation des tumuli est celui de leur investigation. Nous nous sommes efforcés d'illustrer la plus grande partie possible du matériel découvert. Mais, comme il n'a pas été toujours possible d'illustrer les fragments isolés ou les vases mal conservés, ceux-ci ne pouvant plus être rigoureusement reconstitués dans le dessin, nous avons eu recours au système de sigles adopté lors de la publication de la nécropole de Ferigile (A. Vulpe, *Necropola hallstattiană de la Ferigile*, București, 1967). Nous avons également utilisé ces sigles plus haut, dans la systématisation du matériel céramique de Tigveni.

Les plans et les profils des tumuli ont été schématisés comme ceux de Ferigile, les chiffres et les lettres du plan correspondant aux chiffres d'ordre de la description de l'inventaire des

[109] Idée émise par I. Nestor (Dacia 7—8, 1937—1940, p. 178) et reprise récemment par D. Berciu, qui adopte de même une attitude plus ou moins de compromis envers le rôle de l'influence celtique (Dacia N. S., V, 1961, p. 163; *Din istoria Dobrogei* 1, 1965, p. 135).

[110] Avec cela nous nous rallions en grande mesure au point de vue historique de I. H. Crișan, dans *Ceramica geto-dacică*, Bucarest, 1968, sans accepter tout de même tous ses critères de la typologie de la céramique et respectivement leur division par phases, comme ayant une valeur générale sur toute l'étendue de l'espace carpato-danubien.

tumuli respectifs. Les ossements calcinés ont été indiqués sur le plan avec des petites croix et les charbons avec des triangles noirs. Sur le plan nous avons numéroté les tombes avec des chiffres romains et marqué d'un asterisque les tombes supposées.

Le tum. 1 (fig. 3/A, B). Des trois tombes, les deux premières (t. 1 et 2), ayant l'inventaire répandu sur le sol antique, se superposent au centre du tertre. Cette situation, nous mène à la conclusion qu'elles ont été déposées à peu de temps l'une après l'autre, par conséquent le remblai de pierres du tumulus n'a été construit qu'après le dépôt de la deuxième tombe. A la surface des pierres on a trouvé quelques fragments atypiques, ayant subi une cuisson secondaire. A une profondeur de 0,60 m, parmi les pierres, on a trouvé le fragment de l'anse d'une tasse II A avec un bouton α 4(17). Les pierres étaient couvertes d'une très mince couche de terre.

La tombe I, du type 1b, avait l'inventaire sur le sol. Au centre du tumulus il y avait une petite tasse (1) contenant du charbon et peu d'ossements calcinés. L'urne était couverte d'une écuelle (2). A une distance de 0,30 m vers le sud il y avait une perle en verre (a) et, un peu plus loin, un petit couteau en fer (b). Toujours dans cette zone on a trouvé quelques fragments céramiques isolés, la plupart provenant d'une écuelle évasée (3). Tout ce complexe se trouvait à— 1,35 — 1,40 m. Vers l'extrémité du tertre on a trouvé des fragments de vases constituant certainement des offrandes (4 — 7). Nous considérons aussi comme offrande la fosse située du côté est du tumulus, creusée à — 1,40 m et profonde d'approximativement 0,70 m, contenant beaucoup de charbon et des tessons d'écuelle (8). Toute la zone était couverte d'une couche de terre d'à peu près 0,20 m d'épaisseur. Sur cette couche de terre se trouvait la première couche de pierres sur laquelle était posée la t. 2.

1 — une petite tasse IV A_2 avec une anse α, décorée de cannelures obliques sur la panse. Intacte au début, elle s'est brisée au démontage. **2** — *écuelle* I B_3. Aspect typique (fig. 3/2). **3** — quelques fragments de la partie inférieure d'une écuelle évasée à décor 5a. **4** — Beaucoup de petits fragments d'un grand vase pansu. Dans la même zone on a encore trouvé des fragments de : *écuelle* I A_2, *écuelle* I B_3, deux *tasses* à anse ε. **5** — dans cette zone on a trouvé peu de fragments, tous à cuisson secondaire, provenant de deux *écuelles* I A_2 ; trois *écuelles* I B ; anse à cannelures longitudinales provenant *d'une tasse pansue* ; petite *tasse* ; anse γ de *tasse* ; *vase pansu.* **6** — quelques fragments de *grande tasse*, probablement à décor en relief sur la panse ; *grand vase pansu* à faibles traces de cuisson secondaire. **7** — quelques fragments d'*écuelle* I B_3 et *tasse* à anse de type γ. **8** — beaucoup de fragments d'*écuelle* I B_2. **a** — *petite perle* en verre bleu avec des yeux bleus foncés (fig. 3/4). **b**. *petit couteau* en fer (fig. 3/3).

La tombe II, du type 1b, avait l'inventaire répandu sur une couche de grosses pierres. Au centre même du tertre on a trouvé un groupe de vases, formé d'une tasse (9) remplie d'ossements calcinés, sur l'épaule de laquelle était appuyée une petite tasse (10) contenant aussi quelques ossements calcinés. Les deux étaient couvertes d'une écuelle (11). A côté se trouvait la moitié inférieure d'une écuelle évasée (12), dans laquelle il y avait des ossements calcinés, du charbon et un mors en fer (c). Auprès de ce groupe on a trouvé des fragments d'une pointe de lance (d), un couteau (e), deux maillons en bronze qui ne se sont pas conservés (f). A 1,5 m vers l'ouest, près d'un amas d'ossements calcinés, on a trouvé le deuxième mors (g) et plus au sud il y avait un autre tas d'ossements calcinés, contenant surtout des fragments de la callote crânienne. Au même niveau, sur une large surface, on a trouvé de nombreux fragments céramiques (13 — 17). Au même endroit se trouvait aussi un petit couteau (h). Dans toute la zone il y avait des fragments d'ossements calcinés.

9 — *tasse* IV A_2 à anse δ. Elle s'est cassée au démontage. **10**. — *petite tasse*, sans anses (fig. 3/6). **11** — *écuelle* I A_2 (fig. 3/7). **12** — *écuelle évasée* I Da_2, à décor 2 exécuté par la technique α sur l'intérieur du rebord. A l'intérieur décor 5a. Sur l'épaule des saillies verticales (fig. 3/5). **13** — *écuelle* I B_3 (fig. 3/8). **14** — *petite tasse* II B. Quelques fragments. **15** — fragment du pied d'un *vase globulaire*. **16** — *pot* VI D_1, à cordon à dépressions continues et à oreillettes sur l'épaule. **c** — *mors* en fer. Présente des traces de brûlure (fig. 4/2). **d** — *mors* en fer, identique au premier. Très rouillé. Il ne s'est pas conservé. **e** — *pointe de lance*. Elle ne porte pas de traces de brûlure. Très rouillée (fig. 5/1). **f** — *couteau* en fer, très rouillé (fig. 4/4). **g** — deux *maillons en bronze*. **h** — *petit couteau* en fer. Sur la lame, des traces de brûlure. Sur le manche, un rivet auquel est fixé un manchon de tôle en fer. Le petit couteau faisait donc fonction de canif (fig. 4/3).

La tombe III était du type 4a. Du côté de l'ouest du tumulus on a remarqué une fosse (diam. 0,80 m, profondeur — 1,30 m). La fosse perforait le remblai de pierres (dans la fig. 3/B on a représenté la projection sur le profil sud) et contenait de la cendre, du charbon, des ossements calcinés et quelques fragments d'*écuelle* I B_3, d'*écuelle* évasée et deux tessons atypiques, dont l'un corrodé, travaillé dans une pâte fine grise.

Le tum. 2, a une structure semblable au tum. 1 Il contenait une seule tombe. Sur le sol antique on a déposé une couche de pierres sur lesquelles on a mis 5 vases constituant deux groupes joints (une tombe double ?). Dans le premier groupe il y avait une écuelle (1) remplie d'ossements calcinés et peu de charbon, une tasse (2) et une petite tasse pansue (3). Le deuxième groupe était formé d'une grande écuelle (4) remplie d'ossements calcinés et d'une petite tasse (5). Au-dessus d'elles s'élevait le remblai de pierres du tumulus, couvert d'une

très mince couche de terre. Aux extrémités du tertre, au niveau de la première couche de pierres, on a trouvé divers fragments de vases (6 — 10), constituant des offrandes. **1** — *écuelle* I A_3 (fig. 4/5). Cuisson secondaire. **2** — *tasse* à anse surélevée. Faibles traces de cuisson secondaire. (fig. 4/7). **3** — *petite tasse* pansue. Corrodée. Faibles traces de cuisson secondaire (fig. 4/6). **4** — *écuelle* I A_3 (fig. 4/8). **5** — *petite tasse* II B_2 (fig. 4/9). **6** — *écuelle* I A_2 (fig. 4/12). **7** — *écuelle* I A_2 à saillies semi-circulaires sur l'épaule (fig. 4/10). **8** — *écuelle* au bord aplati et fond profilé (fig. 4/13). **9** — *tasse* à petite anse δ. (fig. 4/11). **10** — *pot* VI D (fig. 4/14).

Tum. 3. Sur le sol antique on a déposé la tombe 1 (principale), consistant en une urne (1) autour de laquelle on a entassé des pierres. L'urne, remplie d'ossements calcinés, était couverte avec une grosse pierre. A une distance de 0,50 m au nord, parmi les pierres se trouvait une petite tasse qui n'est pas conservée. Dans la même zone on a trouvé plusieurs fragments à forte cuisson secondaire (cf. plus loin). Ce complexe a été recouvert d'un remblai de terre jaunâtre, dans laquelle on a creusé les fosses de 8 tombes secondaires (t. 2 — 9) et trois fosses avec de la cendre (fosses α — γ). Les fosses des t. 2 — 6, s'approfondissent jusqu'à — 1,20 — 1,25 , donc jusqu'au sol antique. Considérant la similitude de la profondeur des fosses, on peut supposer que ces tombes ont été creusés en même temps, dans le cadre de la même cérémonie. Les tombes 3 — 6 consistent en vases-urnes pleins d'ossements calcinés, couverts tous d'une grosse pierre aplatie. L'urne de la t. 2 était découverte, mais elle était placée sur une pierre aplatie Dans l'urne de la t. 3 se trouvaient aussi les fragments de son anse ainsi qu'une petite tasse à forte cuisson secondaire Les fosses des t. 7 — 9 s'approfondissaient à — 1,45 m (t. 7), — 1,55 m (t.8) et — 1,40 m (t. 9). Les urnes des t. 8 et 9 étaient couvertes d'une pierre plate, tandis que l'urne de la t. 7 était découverte .

A l'ouest du tertre on a identifié trois fosses (α — γ) contenant de la cendre et quelques fragments céramiques isolés. La fosse α était sans matériel. Dans la fosse β on a trouvé : un fragment de *petite tasse* tronconique (probablement II B) ; fond de *petite tasse* II B à forte cuisson secondaire ; rebord de *vase* pansu ; fragment de *petite tasse* II B à forte cuisson secondaire ; fragment de *fond profilé* ; 2 fragments du fond d'un autre *vase*. La fosse γ contenait : un fragment atypique ; fragment d'un rebord d'*écuelle* IA (?).

Au-dessus du tertre de terre, après le dépôt des tombes décrits ci-dessus et après l'excavation des trois fosses on a construit le remblai de pierre. Le tumulus a été ensuite couvert de terre. Dans le tumulus ainsi constitué on a déposé encore 4 tombes secondaires certaines et 3 probables (ces dernières-ci pouvant être des offrandes).

La t. 10 perforait le remblai de terre. Les t. 11 — 13 avaient été déposée à l'extrémité du remblai de pierres et (sauf t. 13) elles étaient très tassées et dérangées par les travaux modernes. Les t. 14 — 16 étaient de même tellement dérangées qu'on ne peut plus en reconnaître la forme. Dans la t. 10, l'urne était un vase pansu (12), qui s'est brisé sous la pression des grosses pierres. A l'intérieur se trouvait une petite tasse (13). On a trouvé des ossements calcinés tant dans la petite tasse qu'autour d'elle, parmi les fragments du vase-urne. Parmi les débris on a trouvé des fragments de 2 vases (14) dont la reconstitution s'est avérée impossible. Les fragments de l'urne de la t.11 se trouvaient tous tassés parmi les grosses pierres et ils se sont décomposés au démontage. L'urne contenait des ossements calcinés. Nous ne savons pas s'il y a eu d'autres vases. L'urne (16) de la t. 12, contenant des ossements calcinés, étaient probablement couverte d'une écuelle au bord aplati (17). Intéressante est la t. 13, dont l'urne, un pot (18) couvert d'une écuelle (19), était placé dans une sorte de boîte de grosses pierres plates. L'urne reposait sur une pierre plate. Il paraît que les t. 14, 15 et 16 étaient du type urne-vase pansue couverte d'une écuelle. Dans aucune de ces 3 dernières tombes on n'a trouvé des restes d'incinération.

Dans le remblai de terre et dans la terre végétale on a trouvé aussi des fragments céramiques isolés, qui pourraient provenir d'offrandes, mais il est plus probable qui'ils aient été apportés en même temps que la terre qui couvrait le tumulus. Ils provenaient donc d'un autre endroit. Nous signalons ainsi : (parmi les pierres à approx. — 0,40 m) quelques fragments de 2 *écuelles* au bord aplati (fig. 5/5). Fragments d'un *grand vase pansu* (ou tasse ?) à décor spiralé en relief (fig. 5/1, 2). Peu de fragments de 2 *écuelles* I A (fig. 5/3,4). 1 petit bouton type α 4 (à la surface des pierres) (fig. 5/7). Quelques autres *fragments atypiques*, isolés, provenant de toute la surface du tumulus.

L'inventaire des tombes du tum. 3. La t. I (principale). **1** — *vase pansu.* Sur le fond la fenêtre de l'âme (fig. 5/8). **2** — *petite tasse* II B (elle ne s'est pas conservée). Isolé : fond d'un *vase* de dimension moyenne ; rebord de *petite tasse pansue* ou *cruche* à cannelures horizontales sur le col, à cuisson secondaire (fig. 5/6) ; fragment de *vase* grossier à forte cuisson secondaire.

T. II.**3** — *vase pansu* à quatre mamelons sur l'épaule. Sur le fond, la fenêtre de l'âme (fig. 5/9). — *Fusaïole (?) tronconique* (fig. 7/14).

T. III.**4** — *vase pansu* à anse tubulaire. La fenêtre de l'âme sur le fond (fig. 6/1). **5** — *petite tasse* II B à forte cuisson secondaire (fig. 6/2). — *Fusaïole (?) tronconique* (fig. 6/3).

T IV.**6** — *vase pansu* (fig. 7/12). Fenêtre de l'âme sur le fond. Il n'a pas été conservé.

T. V. **7** — *jatte*. Fenêtre de l'âme sur le fond (fig. 6/4).

T.VI.**8** — *jatte* à quatre saillies-oreillettes. Fenêtre de l'âme sur le fond (fig. 6/6).

T.VII.**9** — *vase pansu.* Fenêtre de l'âme sur le fond (fig. 7/13).

T.VIII.**10** — *vase pansu* à quatre saillies-oreillettes. Cuisson secondaire. Fenêtre de l'âme sur le fond (fig. 6/5).

T. IX. **11** — *vase pansu* aux parois plus minces que celles des autres vases du tumulus et noir à l'intérieur. Fenêtre de l'âme sur le fond (fig. 6/7).

T. X.**12** — *vase pansu* fragmentaire (fig. 6/8). **13** —*petite tasse* à anse brisée, le fond à profil en anneau. Seulement la partie inférieure s'est conservée (fig. 6/9). **14** — fragments de deux *vases pansus* qu'on n'a pas pu reconstituer (fig. 6/10, 11).

T. XI. **15** — *vase pansu* au rebord renflé (fig. 7/1).

T.XII. **16** — *vase pansu*. On a reconstitué seulement la partie supérieure (fig. 7/2). **17** — *écuelle* au rebord aplati (fig. 7/3).

T. XIII. **18** — *pot* à deux saillies-oreillettes (fig. 7/4). **19** — *écuelle* à saillies partant du bord. Deux fragments se sont conservés (fig. 7/5).

* T. XIV. **20** — *grand vase pansu*, dont on conserve surtout des fragments de rebord (fig. 7/6), **21** — *écuelle* au bord aplati identique à celle du t. XII.

* T. XV. **22** — *vase pansu*? **23** — *écuelle* I A à saillies verticales (un seul fragment).

* T. XVI. **24** — *vase pansu*? **25** — *petite tasse* II B?

Tum. 4 (fig. 8/C). La tombe principale était située au centre du tumulus. L'urne (1) était placée sur quelques grosses pierres, parmi lesquelles une dalle plate. Dans l'urne il y avait des ossements calcinés et quelques fragments d'une petite tasse (2) et les autres d'une vase appartenant à la culture Verbicioara (3). La tombe était couverte d'un remblai de pierres au-dessus duquel il y avait peut-être un remblai de terre assez épais — car la t. 2 était située à 0,50 m à côté du remblai de pierres et elle avait été sûrement creusée dans le remblai de terre. A l'extrémité nord du remblai de pierres on a trouvé les tessons d'un vase globulaire (10) (fig. 8/7). Le tum. 4 est probablement plus récent que le tum. 3. En ce sens plaide aussi la forme du vase de la t. 11, tum. 3, égale à celui de la t. 1 du tum. 4.

1 — *vase pansu* à haut col et au rebord profilé d'une façon moins commune. Les quatre saillies ont été obtenues par une pression de l'intérieur vers l'extérieur (fig. 7/7). **2** — *petite tasse* (fig. 8/8). **3** — quatre fragments appartenant à la culture Verbicioara V (fig. 7/8 — 11).

La t. II, située du côté ouest du tertre, consistait en 7 vases rangés en ligne droite et déposés vraisemblablemen dans une large fosse ovale, dont le contour n'a pas pu être remarqué dans le sol végétal moderne. Les trois pre miers vases (4 — 6) étaient remplis d'ossements. Dans le cinquième vase on a trouvé un éclat de silex. Vers le sud se trouvaient les fragments dérangés d'une écuelle (7), des fragments d'un pot (8) et une petite tasse (9) à deux anses. **4** — *vase pansu*. Brun foncé. Fenêtre de l'âme sur le fond (fig. 8/3). **5** — *vase pansu* (fig. 8/2). **6** — *vase pansu* (fig. 8/1). **7** — *écuelle* I A_2; on conserve surtout les fragments du rebord (fig. 8/5). **8** — *pot* avec cordon à dépressions continues et à oreillettes (fig 8/4). **9** — *petite tasse* à 2 anses (fig. 8/6).

Tum. 5 (fig. 8/A, B). L'unique tombe se trouvait au centre du tertre. Les cinq vases (1 — 5) de l'inventaire reposaient sur les pierres de la base du tumulus et ils étaient couverts du remblai de pierres. Les vases 1 et 4 étaient pleins d'ossements calcinés, le deuxième vase avait seulement quatre ossements et dans la zone du vase 5 on a trouvé encore quelques ossements. Vers l'ouest de ce groupe on a trouvé un couteau (a). A l'extrémité sudique, le remblai du tum. 5 chevauchait le remblai du tum. 6. Ce sont là des indices clairs, qu'afin d'élever le remblai de pierre du tum. 5 on a utilisé des pierres du remblai du tum. 6. Ce dernier avait des creux visibles sans qu'il s'agisse d'un pillage. Le sol antique du tum. 6 était à — 1,22 m, la partie supérieure des pierres demeurées (une seule rangée) se trouvait à —1,10 m. Le sol antique du tum. 5 était à approx.—1 m. Du dérangement du tum. 6 proviennent aussi les quelques fragments trouvés isolés dans le remblai de terre qui servait de soubassement au tum. 5 (respectivement des fragments d'une écuelle I B, une anse de tasse pansue et une anse de cruche).

1 — *pot* VI B à saillies verticales (fig. 9/2). **2** — *pot* VI D petit, avec une rangée d'alvéoles et boutons cylindriques (fig. 9/3). **3** — *cruche à anse surélevée*, le fond à profil en anneau (fig. 9/4). **4** — *vase pansu* avec une paire de saillies sur la panse. (fig. 9/1). **5** — *écuelle* I A_2 à 4 oreillettes aplaties partant vers le haut. Surface polie (fig. 9/5). **a** — *couteau* en fer, (fig. 9/6).

Tum. 6 (fig. 10/A). Le contour du remblai de pierres est irrégulier à cause de l'extraction des pierres utilisées pour élever le tum. 5 (cf. plus haut). On ne reconnaît plus l'hauteur initiale. Le remblai se réduit à une seule rangée de grosses pierres. La tombe était probablement du type la, aux ossements répandus sur le sol à approx. 0,75 m à l'ouest du groupe céramique. Ce dernier consistait en plusieurs vases, fixés parmi et au-dessous des pierres. Le groupe proprement dit était formé par 7 vases (1—7). Au nord et nord-ouest de ces vases on a trouvé des fragments de deux écuelles à forte cuisson secondaire (8, 9). A l'est de ce groupe se trouvaient sur le sol 2 petites couteaux en fer (a, b). **1** — *écuelle* I B_3 (fig. 9/11). **2** — *écuelle* au bord aplati et à saillies doubles partant du bord (fig. 9/7). **3** — *écuelle* I A_2 (fig. 9/8). **4** — *cruche* fine à anse α, à décor de festons en relief sur l'épaule (reconstituée) (fig. 9/10). **5** — — *cruche pensue* à 2 anses γ (reconstituée) (fig. 9/13). **6** — *vase grossier* probablement du type pot, à mamelons sur l'épaule (type VI D?) On n'a pas pu le reconstituer. **7** — *petite tasse* II B (fig. 9/14).**8** — *écuelle* I A_1 (fig. 9/12).

9 — *écuelle* I B_2, forte cuisson secondaire (fig. 9/9). **a** — *petit couteau* en fer (fig. 9/15). **b** — *petit couteau* en fer (fig. 9/16).

Tum. 7(fig. 10/B). Le remblai de pierres est aplati. Il est formé de pierres de dimensions plus petites et moyennes disposées sur une seule rangée. L'inventaire de la tombe était disposé sur le sol antique et il a été fortement tassé par la pression du remblai. En tout cas, la zone de la tombe se plaçait du côté est du tumulus, où on a trouvé les plus nombreux fragments céramiques et une fibule en bronze (a). On n'a pas trouvé d'ossements calcinés. On ne peut pas préciser la position certaine des vases. **1** — *cruche* fine, brun noirâtre, à décor en bande exécuté en larges taillades. L'anse n'a pas pu être reconstituée qu'en partie. Elle était probablement du type α (fig. 10/1).**2** — *petite tasse* II B (fig. 10/2). **3** — *cruche* plus grande, à décor en spirale. **4** — *pot* dont on ne peut pas préciser le type. **5** — *écuelle* I A_2 qui n'a pas pu être reconstituée. **6** — *petite cruche* à cannelures verticales sur la panse. On n'a pas pu la reconstituer. **a** — arc de *fibule* en bronze à section octogonale. Long. : 0,08 m. (fig. 10/3).

Tum 8. Amas informe de pierres qui s'inscrivent dans un ovale de 4 × 3 m. Les pierres étaient disposées sur une seule rangée et elles ont été sûrement dérangées par la construction du tum. 5, qui est tangent au tum. 8. Au-dessous des pierres on a trouvé : 2 *ossements calcinés*, un petit tas de *charbon* et des fragments céramiques provenant d'un *grand vase pansu*, d'un *pot* et d'une *écuelle* I B_2. On n'a pas pu les restaurer.

Tum. 9 (fig. 11/A, B). Au temps antique, on a creusé une grande fosse ovale au centre du tumulus, afin d'y introduire une autre tombe (t. 5). Par la même occasion il est probable qu'on a enlevé la tombe principale du tumulus initial (t. 1). Après l'introduction de la t. 5, la fosse a été incomplètement comblée. Au moment du commencement de l'excavation, le tertre présentait une cavité dans sa partie centrale. Ainsi que l'on a pu clairement remarquer sur les profils, une partie des pierres et la terre disloquée à l'occasion de l'excavation de la fosse t. 5 ont été déposées sur les bords du tertre, ce qui explique les dimensions actuelles du tum. 9. En dehors de la tombe principale (1), dans le tum. 9 on a identifié 6 tombes secondaires dont l'ordre chronologique se reflète dans le numérotage.

La t. I (principale). A peu près complètement détruite par la fosse t. 5. On n'a pas pu reconstituer ni le rituel, ni l'inventaire. Les seuls indices sont les quelques fragments d'ossements calcinés trouvés sur le fond de la fosse t. 5 et les fragments céramiques répandus sur le sol antique du tumulus. Ceux qui se trouvaient sous le remblai non dérangé du tumulus initial (les plus nombreux) sont considérés offrandes à la t. 1. Ceux trouvés dans la fosse t. 5 (et qui ne font pas partie de la t. 5) et dans la terre excavée de cette fosse proviennent aussi de la t. 1. Bien entendu, dans ce cas non plus on ne peut distinguer l'offrande de l'inventaire proprement dit. Il s'agit des objets suivants (tous fragmentaires) : **1** — *tasse tronconique* II A à anse surélevée et à boutons discoïdes du type β, cuisson secondaire (fig. 12/9). **2** — le fond d'une *tasse* probablement semblable (fig. 12/11). **3** — *petite tasse* II B.**4** — *grand vase pansu* au rebord renflé et à cuisson secondaire (fig. 12/2). — Fragment d'une cruche (**5**) et de deux autres vases avec des traces de cuisson secondaire (**6**), dont on ne peut pas préciser le type. Tous ces fragments ainsi qu'une pièce en bronze, en forme de clochette (**a**) (fig. 12/10) ont été trouvés dans une zone du côté sud-est du tumulus 9. Un fragment d'anse (fig. 12/7) et une saillie perforée, angulaire (**7**) ont été trouvés dans la partie nordique du tumulus (fig. 12/6). Dans la fosse t. 1, on a trouvé une *perle* (**b**) en tôle de bronze avec le diamètre d'approx. 0.005 m. Elle n'a pas été conservée.

Nous avons considéré offrandes les vases suivants, trouvés soit dans la terre ôtée de la fosse, soit à la périphérie du tumulus initial. **8** — sous le remblai de pierre on a trouvé un *grand vase pansu* à saillies en forme de fer à cheval sur le col. Le vase était placé avec la bouche à l'envers « in situ » et il était tassé sous la pression des grosses pierres (fig. 12/1). **9** — Au-dessous du remblai de terre on a trouvé plusieurs fragments d'une *grande cruche* à deux anses (fig. 12/4). **10**—On a trouvé beaucoup de fragments d'un *grand vase pansu* dans la terre et parmi les pierres excavées de la fosse du côté est du tumulus (fig. 12/3) ; il n'y a pas de doute que la vase 10 était placé à l'origine sur le sol antique auprès du vase 8. On a trouvé des fragments du vase 10 sur le sol antique du côté ouest de la fosse t. 5. **11** — *écuelle* I A_2 (fig. 12/8). Il est probable qu'un fragment en fer (**c**) appartient aussi à la t. 1. Il a été trouvé parmi les pierres, à la surface (probablement le manche d'un couteau ou un morceau de la branche d'un mors).

Dans le secteur ouest, à la base du tumulus initial, on a remarqué trois fosses disposées en direction NE — SO (t. 2 — 4). Il est très probable qu'elles ont été creusées après la construction du tumulus initial, en perforant le remblai de terre de ce dernier. La t. II (fosse circulaire au diamètre de 0,50 m) est approfondie dans le sol antique de 0,12 m. Dans la fosse on a trouvé peu d'*ossements calcinés*, du *charbon* et des fragments d'une *cruche* (**13**) à anse de type α avec des cannelures verticales sur la panse. Pâte fine (fig. 13/8).

La t. III — Fosse circulaire, diamètre 0,26 m, sa profondeur depuis le sol antique était d'approx. 0,20 m. Sur le fond de la fosse il y avait des pierres plates. Les parois de la fosse étaient également renforcées par 3 pierres plates. Dans la fosse il n'y avait que peu d'*ossements calcinés*.

La t. IV — Fosse circulaire, diamètre approx. 0,50 m. Elle a été observée dans le remblai du tumulus initial. Dans la fosse on a trouvé une *écuelle* I A_2 (**14**), à saillies perforées, remplie d'ossements calcinés (fig. 13/12). Dans

l'écuelle il y avait un *pot* (**15**) (fig. 13/13) et des fragments d'une *petite tasse* (**16**) avec une anse et avec un fond très épais (fig. 13/14).

La t. V est située au centre du tumulus, dans la fosse creusée pour ôter la tombe principale. Sur un lit de grosses pierres il y avait une *écuelle évasée* (**17**) remplie d'ossements calcinés (fig. 13/7). Près de l'écuelle il y avait des fragments d'autres vases, qui se sont presque complètement brisés au démontage. Parmi les fragments recueillis nous remarquerons : — fragments de 2 *vases fins* (**18** — **19**) à engobe brun foncé (cruche ou tasse pansue), — fragment d'*écuelle évasée* I D à cannelures sur le bord travaillées dans la technique α,— quelques fragments de *grosse cruche* grossière, — fragments de *grand vase pansu*, — fragment d'un fond (de *cruche*?) à profil en anneau, probablement travaillé au tour. Dans le carnet on mentionne aussi des fragments d'un *vase globulaire*, qui ne s'est pas conservé. Au nord-est du bord de l'écuelle-urne se trouvaient déposés : **d** — *akinakès*. Sur le manche on distingue un decor gravé en profondeur sur les deux faces. Le pommeau a une forme à peu près ovale, aplati par le frappement du manche. L'état de conservation médiocre de la pièce ne nous permet pas de dire si la garde était formée, comme d'habitude, de deux feuilles minces attachées au corps de l'épée. Elle faisait peut-être partie du corps même de l'akinakès, son aspect en forme de cœur étant obtenue par frappement. Longueur : 0,445 m (fig. 13/2). **e** — *pointe de lance* en fer, mal conservée. La douille est plus épaisse à la base. La section de la feuille se distingue par les deux nervures parallèles au bord, que nous avons remarquées en dehors de la nervure médiane. On n'observe pas des traces claires de brûlure. Longueur : 0,480 m (fig. 13/1). Plus à l'est, parmi les pierres, on a trouvé des fragments de deux *mors* en fer (**f**, **g**) mal conservés (fig. 13/3 — 6).

La t. VI — Sur le côté sud-est du tumulus on a observé le profil d'une grande fosse ovale, remplie de gravier et profonde de 0,70 m, jusqu'au remblai du tumulus initial. Dans cette fosse on n'a trouvé que quelques fragments céramiques provenant de : **20** — vase pansu au rebord aplati (le même que le vase 4 de la t. 1 ; on a trouvé des fragments de ce dernier à la base du tumulus, dans la même zone. Il est donc évident qu'ils ont été disloqués lors de la fouille de la fosse). **21** — *écuelle* I A au bord légèrement en relief ; deux fragments ont été conservés (fig. 12/5). Dans cette fosse a été excavée la fosse t. VI, de forme ovale d'approx. 1,20 × 0,80 m et profonde de 0,56 m. Inventaire de la t. VI : **22** — *grande cruche* à deux anses, remplie d'ossements calcinés (fig. 10/9). **23** — *petite tasse* II B sans anse, trouvée à l'intérieur de la cruche 22 (fig. 10/5). **24** — auprès vers le côté nord-est, il y avait un *vase pansu* contenant peu d'ossements calcinés (fig. 10/8). **25** — le vase pansu était couvert d'une *écuelle* I A (fig. 10/4). **26** — auprès du vase 25 (au nord) se trouvait une *cruche* à anse surélevée, couchée sur le côté, la bouche vers le vase 25 (fig. 10/6). **27** — au sud-est du vase 22 on a trouvé des fragments d'une autre *écuelle* I A (fig. 10/7). Les vases de la t. VI se trouvaient fixés dans le gravier et ils étaient soutenus par de grosses pierres plates et rondes.

La t. VII. Fosse circulaire creusée dans la terre excavée lors de l'extraction de la t. 1, jusqu'à une profondeur de 0,73 m (par conséquent, elle n'atteignait pas le sol antique du tumulus initial). Dans la fosse il y avait : **28** — *terrine* à 2 anses (fig. 13/9). Dans la terrine il y avait peu d'ossements calcinés et peu de charbon. On y a trouvé une *fibule* en bronze (**h**). Longueur : 0,043 m (fig. 13/11). L'écuelle-urne était couverte d'une *écuelle* I A_3 (**29**) (fig. 13/10).

Tum. 10 (fig. 14/A). Il se trouvait à l'extrémité du tumulus 9, sans tout de même le toucher. Entre les deux tertres on a trouvé les fragments d'un grand vase. Le tumulus était construit de pierres de grandeur moyenne, déposées sur le sol antique, et il contenait deux tombes et plusieurs offrandes.

La t. I. L'inventaire se trouvait sur une couche de pierres posées sur le sol antique. Tous les vases étaient écrasés sous la pression des grosses pierres du remblai. La zone dans laquelle était déposée la tombe, était comprise dans un ovale (approx. 1,20 × 1,00 m). Sur cette étendue nous avons remarqué deux groupes de fragments céramiques et peu d'ossements calcinés : **1** — beaucoup de fragments d'un *vase pansu*, à saillies sur le col et à oreillettes sous la panse. Il n'a pas été reconstitué. **2** — fragment du rebord d'écuelle I D, à décor formé de nervures en relief (fig. 14/3). **3** — fragment du rebord d'*écuelle* I D, à décor 2. **4** — fragment de *cruche pansue* à décor spiralé. Elle n'a pas été reconstituée. **5** — plusieurs fragments d'un *vase* à deux anses avec des rainures. Il pourrait être une cruche au col très étroit, ou une terrine d'une forme plus originale. **6** — fragment du rebord d'un *pot*. **7** — *cruche* à anse (peut-être à 2 anses de type γ) remplie d'ossements (fig. 14/2). **a** — un anneau de boucle en bronze, ayant l'extrémité conique (fig. 14/1). **b** — petit couteau en fer avec un rivet (fig. 14/24). **8** — fragment de *petite tasse* au rebord retroussé (fig. 14/4). On a trouvé dans la même zone des fragments isolés provenant des suivants vases : *écuelle* I D ; fragments d'une autre *cruche* à décor fin en relief ; fond d'un *grand vase* ; 2 fragments qui pourraient provenir d'une *écuelle* I B (?) ; un tesson atypique, cuisson secondaire ; à l'extrémité nord, on a trouvé isolé quelques fragments d'une *petite tasse*.

La t. II. Le groupe de vases était posé sur une couche de pierres, sous laquelle était le sol antique. Par conséquent, la t. 1 et la t. 2. se trouvaient au même niveau. On peut donc supposer un enterrement simultané. La céramique était très friable et les fragments recueillis ne représentent que ce qui a résisté à l'action de démontage. Il est probable que les vases étaient disposés en ligne, dans l'ordre suivant (du nord-est vers le sud-ouest) : **9** — *vase pansu* à petites oreillettes, rempli d'ossements calcinés (fig. 14/10). **10** — probablement une *cruche* à anse β (fig. 14/6). **11** —

écuelle évasée I D, au nervures en relief à l'intérieur du rebord (fig. 14/9). **12** — *grande tasse* tronconique ou *écuelle* I B (?). **13** — fond de *tasse tronconique.* **14** — *tasse tronconique* à anse brisée (fig. 14/8). On a encore trouvé des fragments isolés d'une anse en forme de bande aplatie (provenant d'une *grande tasse pansue*); fragment d'anse du même type, mais plus étroite; fragment du rebord de *cruche travaillée au tour*? (fig. 14/7); fragment sur lequel on observe une saillie semi-circulaire (fig. 14/5).

Sur la première couche de pierres on a identifié encore quelques groupes de tessons. **14** — quelques fragments d'un *grand vase pansu.* **16** — fragment d'*écuelle* I A_2. **17** — 3 fragments de l'anse d'une petite *cruche* (?). **18** — fragment de l'anse d'une *tasse pansue.* Dans la zone périphérique du tertre, sur le sol antique on a trouvé: **19** — fragments de 2 *écuelles* I A et de 2 *petites tasses* à anses γ. **20** — beaucoup de fragments de 2 *grands vases* et d'un *vase pansu* à cannelures obliques sur la panse et une anse de *cruche.* **21** — *pot* à cordon à dépressions continues et quelques fragments de *cruche.* **22** — le rebord d'une *cruche travaillée au tour* et quelques fragments d'un *grand vase.*

Tum. 11. Fortement dérangé par les travaux exigés à l'installation d'un poteau de haute tension et par les travaux agricoles. Le contour a été établi avec approximation. Dans le remblai il y avait aussi des pierres de très grands diamètres (approx. 1 m diam. et 0,60 — 0,70 m diam.). A peu près au milieu, on a remarqué le contour d'une grande fosse (3,50 × 3 m) qui s'approfondissait dans le gravier. Dans la fosse, parmi les pierres dérangées, on a trouvé des fragments céramiques (la plupart étaient au fond de la fosse, dans la terre jaune), quelques fragments de *charbon* et peu d'*ossements calcinés.* A l'extrémité sud-ouest, au-dessous des pierres, on a trouvé une petite tasse à anse surélevée, entière, posée à l'envers, des fragments de 2 pots et d'une autre petite tasse. La petite tasse à anse surélevée était sur un lit de pierres et avait alentour trois très grandes pierres. On a également trouvé des fragments céramiques isolés, parmi les pierres dérangées du remblai.

Dans la fosse du « pillage » nous avons identifié: **1** — *écuelle* I A_2 (fig. 14/13). **2** — *écuelle* I A_3. **3** — *terrine* à anse partant du bord. Surface granuleuse (fig. 14/15). **4** — *écuelle* au bord aplati (fig. 14/19). **5** — *écuelle* au bord aplati, fragmentaire, l'un des fragments a subi une cuisson secondaire (fig. 14/12). **6** — *petite cruche,* probablement à anse surélevée (fig. 14/11). **7** — fragments de *petite cruche* (?) à cannelures obliques sur la panse. **8** — fragment de *petite tasse* tronconique. **9** — *pot* VI D (fig. 14/18). **10** — *grand vase pansu.*

Au dehors de la fosse centrale du tertre on a encore trouvé: **11** — *petite cruche* à anse surélevée (fig. 14/14). **12** — *pot* fragmentaire, à cordon interrompu de saillies (fig. 14/20). **13** — *pot* ayant la forme probablement similaire. Du manteau du remblai proviennent: *anse* à section rectangulaire, appartenant probablement à une tasse; *vase* plus petit (jatte? fig. 14/16); fragments d'un *pot* et une grosse *anse* de cruche,

Tum. 12. Diam.: 8,65 m. Hauteur: approx. 0,70 m. Le tumulus a été fortement dérangé par les travaux agricoles, qui ont affecté surtout la moitié nordique du remblai de pierres. Il a probablement contenu une tombe avec l'inventaire déposé sur le sol antique, au-dessus duquel s'élevait le remblai de pierres. On a clairement distingué une fosse, dans le profil (à diamètre 2,50 m). Elle perforait le remblai au centre même du tertre, arrivant jusqu'au sol antique. Dans le contenu de la fosse il y avait des pierres dispersées, beaucoup de fragments céramiques, peu de charbon. On n'a pas trouvé d'ossements. On peut donc supposer une fosse de pillage. Dans le secteur sud-est on a identifié une autre fosse (diam. 0,60 m) qui ne perforait pas le remblai de grosses pierres, mais qui s'approfondissait dans le sol antique jusqu'à — 0,30 m depuis la base de celui-ci. La fosse contenait beaucoup de charbon et 2 — 3 fragments céramiques atypiques. Elle était certainement une fosse offrande, creusée avant la construction du tertre proprement dit.

Nous supposons que la céramique de la fosse de pillage a appartenu à la tombe: **1** — *pot* VI D, à cordon à dépressions continues et à saillies encochées. **2** — *grand vase pansu* IV C (cruche?); dans la partie supérieure de la fosse on a trouvé une grosse anse qui pourrait appartenir à un vase à anse γ. **3** — *écuelle* I A_3 au fond légèrement profilé (fig. 14/23). **4** — probablement une *petite cruche* à anse surélevée.

On a encore trouvé, isolément: fond bien profilé d'un vase gris, travaillé probablement au tour (il est corrodé) (fig. 14/22); fragment de *cruche* brun foncé, travaillée au tour (on observe clairement les stries à l'intérieur, un peu corrodée, couverte d'engobe), pâte très dure; 2 fragments d'un *vase*, à l'intérieur noir, poli (*écuelle* I D?). Dans la moitié du côté nord, on a découvert un fragment d'un *vase globulaire* (fig. 14/17).

Autres découvertes. Toujours dans la zone de la nécropole tumulaire, approx. 50 — 60 m à l'ouest du tum. 5, on a identifié plusieurs tumuli dérangés par les travaux agricoles. De l'un de ces tumuli on a recueilli les fragments provenant d'une *écuelle* I B_1, aspect typique (fig. 15/2) et d'une *grande cruche* à deux anses, décorée de cannelures croisées sur l'épaule, sur la panse et sur l'anse (fig. 15/1).

Approximativement 50 m au nord-est de la zone du tum. 12, pendant la reconnaissance du terrain faite en décembre 1964, nous avons identifié les restes d'un tertre complètement détruit par les travaux agricoles. A cette occasion on a recueilli un fragment d'un vase gris clair, travaillé au tour.

Au pied de la colline Bucuroaia, à approximativement 400 m à l'est de la nécropole tumulaire, le paysan Gh. Duiculeasa a trouvé un fragment d'une hache en pierre de l'époque du bronze (fig. 15/3). Les recherches effectuées sur place ont constaté de massifs glissements de terrain et, nous supposons qu'ils ont couvert un habitat de l'époque du bronze.

UN GROUPE DE CÉRAMIQUE FABRIQUÉE À ISTROS

PETRE ALEXANDRESCU

Le mérite d'avoir initié les recherches systématiques sur la céramique grecque d'Istros revient à Marcelle Lambrino. Son livre sur *Les vases archaïques d'Histria* (Bucarest, 1938), reste l'un des travaux désormais classiques de l'archéologie roumaine d'avant-guerre. Marcelle Lambrino avait acquis une parfaite connaissance du matériau histrien, qu'elle a rigoureusement organisé et classé, de sorte que son ouvrage présente encore beaucoup d'intérêt, en dépit des progrès enregistrés depuis par notre science. L'une des causes de la longévité de ce livre réside dans l'intérêt déployé par Marcelle Lambrino pour la totalité d'une catégorie de vases — ceux provenant de la Grèce orientale —, aussi bien pour les exemplaires décorés, que pour la poterie d'usage courant.

Cependant, il y a trois idées d'ordre général, proposées par Marcelle Lambrino et rendues caduques par les données nouvelles de la céramique. Il s'agit d'abord d'une solution de continuité entre l'âge archaïque et celui de la deuxième moitié du Ve siècle. « Entre cette période et celle qui lui succède existe un *hiatus* qu'indique l'absence complète de certaines catégories. Lorsque la production reprend, vers le second quart du Ve siècle, c'est un autre monde où ce n'est plus l'Orient qui prédomine mais l'Attique »[1]. J'ai essayé de montrer dans une récente étude, rédigée en collaboration avec Suzana Dimitriu, et en partant de l'analyse des importations attiques, qu'une telle césure n'est pas confirmée, et que, au contraire, Istros se présente, au commencement du Ve siècle, comme une ville en pleine expansion économique[2].

Une deuxième idée était l'absence d'ateliers de potiers à Istros. L'argument de Marcelle Lambrino est sans doute exemplaire par sa prudence : « La question de l'existence de fabriques locales à Histria est de celle auxquelles il ne faut pas se presser de répondre. La facilité avec laquelle on concède à beaucoup d'endroits récemment fouillées l'existence d'ateliers locaux, vient du fait que l'on ne connaît pas encore suffisamment la grande quantité de fabriques si diverses qui ont existé dans les îles grecques et sur la côte de l'Asie mineure »[3]. Pour Marcelle Lambrino, toute la céramique travaillée au tour des VIIe—VIe siècles d'Istros était importée. Le trafic entre cette colonie et sa métropole était tellement développé à l'époque, le nombre de vases achetés de l'extérieur si grand et « de si noble qualité », qu'il rendait inutiles les fabriques locales. Marcelle Lambrino ajoute encore : « On n'a pas pu m'indiquer un lieu propre dans la région à fournir de la terre à potier. Dans le village le plus important du voisinage (à 25 km des fouilles) les poteries vendues au marché viennent de Bessarabie »[4].

[1] M. Lambrino, *Les vases archaïques d'Histria*, Bucarest, 1938, p. 24.
[2] S. Dimitriu et P. Alexandrescu, RA, 1973 (Mélanges Pierre Devambez, sous presse).
[3] M. Lambrino, *op. laud.*, p. 24.
[4] M. Lambrino, *op. laud.*, p. 360.

DACIA, N.S., TOME XVI, 1972, pp. 113–131, BUCAREST

S – c. 1784

Une dernière conclusion de cet auteur, de caractère surtout méthodologique, porte sur l'isolement d'une catégorie de poterie courante, en l'espèce de la céramique grise, bucchero, selon le critère de la cuisson. L'examen de toute la céramique d'usage courant d'Istros nous a rendu évident le caractère artificiel d'un tel critère. En effet, la plus grande partie des formes sont représentées par des vases cuits selon les deux procédés, oxydant et réducteur. A part la question de l'origine de ces deux procédés techniques, qui sera considérée plus loin, j'estime que l'étude de la poterie grise (à cuisson réductrice) ne peut être envisagée séparément de celle, plus ample, de toute la céramique d'usage courant.

Après la seconde guerre mondiale, les recherches inaugurées par Marcelle Lambrino ont été poursuivies, aussi bien par l'examen d'autres catégories d'époque archaïque, que par l'exploration des étapes plus récentes de l'histoire de la ville. Dans une étude publiée dans « Dacia », N. S., II, 1958, Suzana Dimitriu et Maria Coja ont fait connaître une série de documents céramiques archaïques, découverts dans l'habitat civil de la colonie, et ont proposé la première stratigraphie des couches du VIe siècle. Quant à la question des fabriques locales, les deux auteurs se sont maintenues au point de vue de Marcelle Lambrino : « L'existence d'un atelier local à Histria, dans la phase de début de l'établissement, nous paraît peu probable. Jusqu'ici les fouilles n'ont livré aucune forme susceptible de trahir le développement, à l'époque archaïque, d'une industrie céramique locale » [5].

Pourtant l'idée de l'existence de vases fabriqués sur place s'annonçait déjà. Vlad Zirra admettait en 1954, dans le chapitre dédié à la poterie archaïque et classique du premier volume de la série *Histria* [6], la possibilité d'une production locale, active, surtout pour la céramique grise, depuis le milieu du Ve siècle. Ensuite, Suzana Dimitriu estimait possible une telle production déjà au premier siècle d'existence de la colonie [7]. Mais le premier pas sûr vers la découverte d'une poterie histrienne fut fait dans le secteur Z de la ville, où Maria Coja mettait au jour, lors des campagnes de fouilles de 1956, 1957 et 1963, toute une série de fours de potier, des Ve —IVe siècles, situés, l'un à côté de l'autre, le long du mur d'enceinte d'époque classique, et formant un quartier céramique. A proximité d'un des fours, Maria Coja avait identifiée une fosse de déchets (ε) qui contenait différents vases illustrant la production locale. Dans son étude sur *L'artisanat à Histria du VIe au Ier siècle av. n.è.*, « Dacia », N. S., VI, 1962, Maria Coja publiait un couvercle de lékanis (considéré à tort comme un bol, fig. 6), et montrait comme évident que «le vase a été fait dans un atelier local par un artisan sans grande expérience. Quoi qu'il en soit, on détient la preuve de l'activité artisanale dans le domaine de la céramique, ce qui nous permet d'admettre que certaines catégories aussi de qualité supérieure, que les fouilles nous livrent à chaque pas, étaient exécutées dans les ateliers d'Histria » [8]. Maria Coja s'est occupée récemment de la céramique à cuisson réductrice (*La céramique grise d'Histria à l'époque grecque*, « Dacia », N. S., XII, 1969), découverte dans le secteur Z. De la sorte, notre collègue se situe, en acceptant la cuisson réductrice comme critère de sélection d'une catégorie de poterie courante, sur la ligne de recherche illustrée par Marcelle Lambrino. Après un essai de typologie et de chronologie, Maria Coja partage cette céramique en 5 groupes selon leur provenance : 1) céramique simple, sans décoration, considérée comme le bucchero ionien ; 2) céramique décorée de lignes ondulées imprimées, formes ouvertes, d'importation ou

[5] S. Dimitriu et M. Coja, Dacia, N. S., II, 1958, p. 89. La chronologie des trois niveaux archaïques de X : Ier, fin du VIIe —commencement du VIe siècle ; IIe, commencement du VIe — 570/560 ; IIIe, jusqu'à la fin du VIe siècle.

[6] Vl. Zirra, dans *Histria* I, Bucarest, 1954, p. 354.

[7] S. Dimitriu, dans *Histria* II, Bucarest, 1966, p. 56.

[8] M. Coja, Dacia, N. S., VI, 1962.

d'imitation éolienne ; 3) *lékané* au bord décoré de cannelures horizontales, créations des potiers locaux ; 4) importations du Sud de la Thrace ; 5) céramique de Latène gète.

★

Il y a deux groupes d'argiles qui peuvent être attribuées aux ateliers d'Istros, dont la description fut donnée dans le catalogue qui accompagne le chapitre dédié à la nécropole, du IIe volume de la série *Histria* [9]. Le premier groupe est celui de l'argile à coquillages, le second celui de l'argile blanchâtre. Le troisième groupe, nommé celui de l'argile crayeuse dans notre travail antérieur, s'est avéré être une variante plus rudimentaire du groupe de l'argile à coquillages. Dans cette étude je me suis proposé de présenter les vases appartenant au groupe de l'argile à coquillages, mieux représenté à l'heure actuelle dans la masse des découvertes histriennes.

L'argile est sablonneuse et fortement micacée, elle contient de rares particules brun rougeâtre et concrétions calcaires. A l'aide d'une loupe on peut observer, dans la brisure de nombreuses pièces, des débris de coquillages blancs ou gris, qui ont suggéré le nom du groupe. Les vases d'une technique plus rapide ont une argile pulvérulente, stratifiée et spongieuse. L'argile à coquillages fut cuite selon les deux procédés techniques, oxydant et réducteur. A la cuisson oxydante elle a reçu une couleur ocre, à nuances variant entre le rouge brique et le rose pâle. A la cuisson réductrice la pâte est devenue grise, à nuance parfois beige. Pour confirmer cette observation, le d^r Garman Harbottle, du National Laboratory de Brookhaven, U.S.A., a eu l'amabilité de faire examiner selon le procédé de l'activation nucléaire (concentration des oxydes en parties de 1/1.000.000) 16 tessons, appartenant pour la plupart aux vases illustrés dans cette étude (voir l'annexe). 15 de ces vases étaient fabriqués de la même argile, dont 8 à cuisson oxydante et 7 à cuisson réductrice.

Les vases exécutés dans une technique plus rudimentaire sont recouverts d'un vernis de mauvaise qualité, sans lustre, ayant l'aspect d'un badigeonnage. Les pièces plus fines ont un vernis assez lustré, surtout lorsqu'il est épais. A la cuisson oxydante il devient rouge vif, à nuance grenat. A la cuisson réductrice il prend une couleur grise, d'intensité variable (entre le gris sombre, presque noir, et le gris claire à reflets marron). En outre, certaines pièces présentent une pellicule presque transparente (slip), évidente sur les parties réservées. Sur quelques vases on peut reconnaître les restes d'un engobe blanc jaunâtre, en couche épaisse.

Voici les principales formes de vases, formant le groupe de l'argile à coquillages.

Cratère à anses implantées horizontalement sur la panse. Dans les trouvailles d'Istros il n'y a aucun exemplaire complet. Deux fragments plus grands, l'un à cuisson oxydante découvert à X, de la fin du VIe siècle [10], l'autre de Z_2, du commencement du Ve siècle [11], servent à la détermination de la forme. Quelques fragments d'embouchure (en forme de « sabot ») et de col ont été trouvés dans les niveaux les plus anciens de X [12], analogues aux cratères de Kofinà Ridge [13]. Nous avons enregistré également deux exemplaires importés, l'un probablement de Chios [14] et l'autre identique à une pièce d'Ampurias [15]. La production de cette forme à

[9] P. Alexandrescu, dans *Histria* II, p. 285 et suiv.

[10] *Fig. 1/1* : sans n° d'inv., X NV habitation L 3. Diam. 0,200. m. Décor de bandes en vernis rouge mat. Associé aux fragments d'une coupe attique type C.

[11] *Fig. 1/2* : inv. V. 20 577 a, Z_2S_7 fosse Σ, diam. 0,300 m. Groupes de lignes horizontales imprimées. Indice d'implantation des anses à la partie supérieure de la panse. Cf. Dacia, N. S., XII, 1969, p. 314. Fig. 5/1 : « à la base de la couche du Ve siècle ».

[12] *Fig. 1/3* : inv. V 19 206 A, XA_2, fosse μ, diam. 0,223 m. Argile grise. Surface faiblement lustrée, à l'extérieur et à l'intérieur. Deux lignes horizontales imprimées au milieu du col. La fosse appartient au Ier niveau archaïque de X. Cf. S. Dimitriu, dans *Histria* II, p. 30, 51, 99 ; pl. 58, cat. 467.

[13] BSA 1954, cat. 29.

[14] *Fig. 1/4* : sans inv., X NV Sud, diam. 0,190 m. Argile rose ocre micacée, concrétions calcaires. Engobe blanc jaunâtre. Vernis brun à éclat métallique et délayé, tirant vers le jaune orange (sur les parties plus minces). Double rainure horizontale sur le col. IIIe niveau archaïque.

[15] Cf. RStLig 1949, p. 110, fig. 49.

Istros s'est prolongée probablement jusqu'au IVe siècle, quelques exemplaires étant découverts à Apollonie Pontique, dans des tombes de la fin du IVe siècle [16].

Fig. 1. — *Légende* : ○, cuisson oxydante ; ●, cuisson réductrice ; S, groupe de l'argile à coquillages ; *, pièce soumise à l'analyse quantitative.

Oenochoé. La forme entière fut découverte dans le tumulus XVII, du troisième quart du VIe siècle [17]. Un fragment sans pied date, d'après la facture, du Ve siècle [18]. Les deux

[16] *Apollonia*, Sofia 1963.

[17] *Fig. 2/1* : inv. C 19.496, NT, tumulus XVII. Diam. max. 0,192 m, hauteur 0,260 m. Argile grise. Restes d'engobe blanc. Restes de décor en bandes horizontales. Cf. *Histria* II, p. 150, pl. 85.

[18] *Fig. 2/2* : inv. V 9717. Cim. Rom. Argile rose. Vernis grenat brillant à l'extérieur et à l'intérieur de l'embouchure. Voir l'annexe.

pièces, l'une à cuisson réductrice, l'autre à cuisson oxydante, appartiennent au groupe de l'argile à coquillages.

Cruche. Les exemplaires attribués à ce groupe datent de la seconde moitié du V[e] siècle [19]. Une pièce presque entière [20] et une autre fragmentaire [21], toutes les deux importées et datant du VI[e] siècle, suggèrent l'ascendance archaïque de cette forme.

Cruche décorée de cannelures horizontales sur le col. Est attestée à Histria au V[e] siècle. Je signale pourtant un fragment isolé, probablement importé, apparu dans la couche archaïque de X [22]. Un autre fragment fut trouvé par Maria Coja[23] dans la fosse Σ de Z située « à la base de la couche du V[e] siècle ». Les plus anciens exemplaires du groupe présenté dans ces pages furent découverts dans le bothros du temple de Zeus, daté du troisième quart du V[e] siècle. La pièce la plus récente du même groupe se trouvait dans une tombe de la nécropole, datant du troisième quart du IV[e] siècle [24]. Tous les exemplaires d'Istros sont en argile grise [25]. Cette forme est attestée dans les villes ouest- et nord-pontiques jusqu'à la région du Dniepr moyen [26]. Des exemplaires isolés ont été trouvés à Olynthe et Athènes [27]. La forme ne paraît pas avoir été diffusée dans le bassin occidental de la Méditerrannée. Le centre de diffusion de cette cruche se situe probablement en Eolide [28].

Tasse à anse surélevée. Apparaît dans la céramique d'Istros seulement dans les niveaux archaïques[29]. La production a pourtant continué, ainsi que l'indiquent deux vases du V[e] siècle, découverts dans le cimetière qui se trouve sous le village moderne d'Istria [30]. Tous les exemplaires histriens sont en argile grise. Cette forme est connue dans la céramique éolienne. Elle figure parmi les trois types les plus caractéristiques du bucchero éolien de la VIII[e] couche de Troie [31]. Son centre de diffusion paraît être le Nord-Ouest de l'Anatolie. Elle n'était pas connue en Grèce et dans les colonies de la Méditerrannée occidentale. Sa zone de diffusion

[19] *Fig. 2/3* : inv. V 19.552, NT tumulus XXII (6). Diam. de l'embouchure 0,120 m ; diam. max. 0,207 m. Argile brique. Vernis rouge grenat à l'extérieur et à l'intérieur de l'embouchure. Deux doubles rainures sur le col et sur la partie supérieure de la panse. Anse bifide. Cf. *Histria*, II, p. 167, p. 86. Millieu du V[e] siècle. Voir l'annexe.

Fig. 2/4 : sans n° d'inv., T bothros. Diam. de l'embouchure 0,103, diam. max. 0,135 m. Argile grise. Vernis noir passé par traînées au rouge brun, à l'extérieur et à l'intérieur de l'embouchure. Trois groupes de rainures doubles horizontales sur le bord, sur le col et sur la partie supérieure de la panse. Anse bifide. Troisième quart du V[e] siècle.

[20] *Fig. 2/5* : sans n° d'inv., anciennes fouilles. Diam. de l'embouchure 0,096 m, diam. max. 0,170 m, hauteur sans anse 0,235 m. Argile rouge brique à noyau gris, finement micacée, concrétions calcaires. Décor brun à reflets métalliques.

[21] *Fig. 2/6* : inv. V 9383 M, XA_3 fosse O. Diam. 0,110 m. Argile grise. Vernis noir mat à l'extérieur et à l'intérieur de l'embouchure. Deux rainures horizontales sur le col. III[e] niveau archaïque. Cf. *Histria*, II, p. 51, 97, pl. 60, cat. 442.

[22] *Histria*, II, p. 51, 97, pl. 60, cat. 433.

[23] M. Coja, Dacia, N. S., XII, 1968, p. 312 et 316, fig. 7/2.

[24] *Fig. 3/2* : inv. V 21.048, NT tumulus XVI, tombe plane 5 (2) : Diam. de l'embouchure 0,103 m, diam. max. 0,152 m, hauteur 0,205 m. Argile grise. Vernis mat gris foncé, passé en partie au brun à l'extérieur (sauf plat et intérieur du pied) et à l'intérieur de l'embouchure. Cf. *Histria*, II, p. 231, pl. 83.

[25] *Fig. 3/1* : sans inv., T bothros. Diam. de l'embouchure 0,108 m, diam. max. 0,195 m, hauteur 0,265 m. Argile grise. Voir l'annexe.

[26] *Apollonia*, p. 162, pl. 86, n° 238 ; KS, 63, 1956, p. 132, fig. 63/6 (Nymphaeum) ; les mêmes cruches se retrouvent dans les dépôts de l'Ermitage provenant d'Olbia ; N. A. Onaiko, *Античный импорт в Приднепровье и Побужье в VII—V веках до н. э.*, Moscou, 1966, cat. 114, 115 (Jourovka), 115 (Litchatchevka).

[27] *Olynth* V, 737 ; B. A. Sparkes et L. Talcott, *Black and Plain Pottery*, *Agora XII*, 1970, p. 356, pl. 79 et fig. 14.

[28] B. A. Sparkes et L. Talcott, *ibid.*

[29] *Fig. 3/3* : inv. V 19.063 Q, X. Diam. 0,125 m. Argile ocre (cuisson réductrice imparfaite). Surface bien lustrée à l'extérieur et faiblement lustrée à l'intérieur. I[er] niveau archaïque.

Fig. 3/4 : sans n° d'inv., X NV sous les habitations L 14 et L. 15. Diam. environ 0,120 m. Argile grise. Surface extérieure et intérieure faiblement lustrée. III[e] niveau archaïque.

[30] *Fig. 3/5* : inv. V 21 104. Cimetière sous le village moderne d'Istria, tombe 18. Diam. de l'embouchure 0,150 m, diam. max. 0,155 m, hauteur sans anse 0,131 m. Argile grise jaunâtre. Vernis gris mat recouvre le vase entièrement. Deux rainures parallèles horizontales sur la partie supérieure de la panse. V[e] siècle. Cf. Materiale, IX, 1970, p. 214—215, fig. 29.

[31] *Troy* IV, p. 257, pl. 317/3.

comprend la côte ouest de la mer Noire jusqu'à Olbia. La forme a connu une forte popularité dans le monde thrace et encore plus loin.

Fig. 2

Lékané [32] *à anses implantées verticalement sur le rebord* était une forme très fréquente à Istros, où peuvent être distinguées plusieurs variantes morphologiques. Le plus ancien exem-

[32] L'application du mot *lékané* à cette forme de vase n'est pas assurée par l'évidence des documents. Λέκος, λεκάνις, λεκάνη, et leurs dérivés ont été analysés, sous le rapport sémantique, par D. A. Amyx, *The Attic Stelai*, Hesperia, 1958, p. 202 et suiv. J'ai utilisé ce terme parce que la forme est apparentée au type attique, évidemment avec les mêmes fonctions. La différence se trouve à l'implantation des anses, fixées sur le plat du rebord et non pas sur la paroi de la vasque, en position horizontale ou oblique.

Fig. 3

plaire du groupe de l'argile à coquillages se trouvait dans le tumulus XVII [33]. Un fragment, découvert sans indications stratigraphiques, pourvu de rondelles près des anses, semble dater de la même époque [34]. Cette forme fut produite en argile rose et grise [35].

Lékané à anses horizontales et bord décoré de cannelures horizontales. Est attestée jusqu'à présent à Istros depuis la seconde moitié du Ve siècle [36]. Quatre fragments de bords découverts à X, le plus ancien du Ier niveau archaïque (tous sans indications d'anses), suggèrent l'ascendence archaïque de cette forme [37]. Le fragment le plus récent a été trouvé dans un cimetière gète du Nord de la Dobroudja, à Murighiol, dans une tombe de la fin du IVe ou du commencement du IIIe siècle [38]. La plupart des fragments du groupe de l'argile à coquillages ont passé par une cuisson réductrice, mais nous avons aussi beaucoup de pièces à cuisson oxydante. Cette forme n'est pas très répandue dans le monde grec. Elle est signalée dans les villes ouest-pontiques, à Marseille, à Antissa et à Larissa [39]. Il ne s'agit pas d'une création des potiers histriens, comme le croyait Maria Coja [40], mais plutôt d'imitations d'un modèle éolien, tant à Istros qu'à Marseille.

Une variante de cette forme de lékané fut découverte à Tariverde. Il s'agit d'un exemplaire entier, d'une exécution soignée, à cuisson réductrice et recouvert d'un vernis presque noir [41]. Ce vase est apparenté à une lékané en bucchero éolien trouvée à Antissa [42].

Lékané à anses horizontales et rebord obliquement aplati vers l'intérieur, décoré de lignes imprimées ondulées ou en feston. Cette forme est courante à Istros [43], pourtant sa chronologie n'est pas encore précisée. Le seul exemplaire trouvé dans un contexte stratigraphique clair est celui provenant des décombres du mur classique de défense, détruit vers la deuxième moitié du IVe siècle [44]. Maria Coja date le plus ancien exemplaire de la période comprise entre le Ve et la première moitié du IVe siècle, sans publier le contexte ayant servi à cette chronologie [45]. Toutes les pièces, à l'exception d'une seule provenant des anciennes fouilles, sont en argile grise et appartiennent, pour la plupart, au groupe de l'argile à coquillages [45 bis].

[33] *Fig. 3/6*: inv. V 191495, NT tumulus XVII (10). Diam. max. 0,220 m. Argile jaunâtre sablonneuse. Décor de bandes horizontales en vernis rouge. Anses et protubérances rouges. Troisième quart du VIe siècle. Cf. *Histria*, II, p. 149 et 150, pl. 85.

[34] *Fig. 3/7*: inv. V 1978, T. Diam. probable 0,340 m. Argile rose jaunâtre. Vernis rouge : bandes horizontales à l'intérieur et à l'extérieur de la vasque. Suite de losanges entre l'anse et les rondelles ; sur le côté de la rondelle, opposé à l'anse, cercle.

[35] *Fig. 4/1* : sans n^o^ d'inventaire, X. Diam. probable 0,340 m. Argile grise. Surface plus foncée et faiblement lustrée. Deux rainures horizontales à l'extérieur, au milieu de la vasque. IIIe niveau archaïque.
Fig. 4/3 : inv. V 8760, X. Diam. probable 0,400 m. Argile rose. Vernis rouge mat : bandes horizontales; anses vernissées à l'éxtérieur. Slip transparent sur les parties réservées.
Fig. 4/2 : inv. V 9675, Cim. Rom. Diam. 0,287 m. Argile grise. Surface lustrée.
Fig. 5/1 : inv. V 19.556, NT tumulus XXII (10). Diam. 0,323 m, hauteur (sans anses) 0,124 m. Argile rose. Vernis rouge mat : l'extérieur vernissé (sauf bande horizontale au milieu de la vasque et à l'intérieur du pied) ; sur le plat du rebord, crochets de méandres et zigzags ; à l'intérieur de la vasque, décor géométrique ; anses vernissées à l'extérieur. Milieu du Ve siècle. Cf. *Histria*, II, p. 166—167, p. 74 et 88.

[36] *Fig. 5/2* : inv. V 19.550, NT tumulus XXII. Diam. 0,320 m (sans anses). Argile rose. Vernis rouge grenat à l'extérieur (sauf la partie inférieure de la vasque et le pied) et à l'intérieur. Milieu du Ve siècle. Cf. *Histria*, II p. 166 et pl. 86.

[37] *Histria*, II, p. 51 et 99, pl. 59, cat. 483 (Ier niveau archaïque) ; Voir *ibid.* p. 51, 100, pl. 59, cat. 490 (IIIe niveau archaïque) ; cat. 491 (couche archaïque).

[38] *Fig. 5/3* : sans n^o^ d'inv., Murighiol, tombe 11. Diam. 0,280 m, hauteur 0,110 m. Argile grise. Fin du IVe — commencement du IIIe siècle.

[39] F. Benoit, *Recherches sur l'hellénisation du Midi de la Gaule*, 1965, pl. 24/1, 50/8 et 9 ; BSA 1931—1932, p. 55, fig. 8/22, 25 ; *Larissa* III, fig. 41/b, c, e.

[40] M. Coja, Dacia N. S., XII, 1968, p. 326.

[41] *Fig. 6/1* : inv. 15.455, Tariverde. Diam. 0,330—0,347 m, hauteur (sans anses) 0,102—0,112 m. Cf. Materiale V, 1959, p. 320, fig. 17.

[42] BSA 1931—1932, p. 53, fig. 7/5 et p. 55., fig. 8/42 ; *Larissa*, fig. 40/f, et p. 115.

[43] *Fig. 6/2* : inv. V 8579, anciennes fouilles. Diam. 0,300 m. Argile rose chamois à noyau gris. Vernis rouge brique sans lustre. Décor imprimé : lignes ondulées parallèles entre deux rainures horizontales à l'intérieur, sous le bord ; lignes ondulées parallèles sur le plat du bord. Voir l'annexe.

[44] *Fig. 6/3* : sans n^o^ d'inv. Découverte fortuite. Diam. 0,320 m (sans anses). Argile grise. Lignes ondulées imprimées à l'extérieur du bord, sur le plat du bord et à l'intérieur de la vasque. Trois anses en torsade.
Fig. 6/4 : sans n^o^ d'inv., Z_3. Diam. 0,266. Argile grise. Lignes ondulées imprimées sur le plat du bord.

[45] M. Coja, *art. cit.*, p. 309.

[45 bis] Les analogies de cette forme se retrouvent en Eolide, voire *Larissa* III, fig. 42/d.

anse anse

1

2

S

3

Fig. 4

S

1

3 S?

S

2

Fig. 5

Myké. Cette forme, dont le nom grec fut récemment restitué à la science, était courante à Athènes pendant une courte période, à la fin du Ve et au début du IVe siècle [46]. Quatre exemplaires sont apparus à Istros, dont trois peuvent être attribués au groupe de l'argile à coquillages [47].

Fig. 6

Péliké. Il s'agit de deux exemplaires, l'un conservé au musée de Murfatlar et provenant d'Istros, l'autre au musée de Constanţa, découvert dans le cimetière gète de Satu Nou [48]. Les deux ont passé par une cuisson oxydante et appartiennent au groupe de l'argile à coquil-

[46] D. A. Amyx, Hesperia, 1958, p. 208–211.

[47] *Fig. 7/1* : sans n° d'inv., NT tumulus XLI. Diam. de l'embouchure 0,080 m, diam. max. de la panse 0,220 m, hauteur (sans anses) 0,164 m. Argile rose chamois. Engobe blanc crème. Vernis rouge mat recouvre entièrement l'intérieur et l'extérieur de l'embouchure et la partie extérieure supérieure des anses ; deux larges bandes sur la partie supérieure de la panse. SCIV, 20, 1969, p. 588, fig. 2/1.
Fig. 7/2 : inv. V. 10.033, Z. Diam. de l'embouchure 0,065 m, diam. max. de la panse 0,225 m, hauteur (sans anses) 0,170 m. Argile grise. Vernis noir faiblement lustré recouvre entièrement l'extérieur du vase (sauf la partie supérieure de la panse et le pied) et l'intérieur du goulot.
La présence de ces vases attiques est attestée également dans d'autres villes pontiques : MIA 25, 1952, p. 243, fig. 10/1 (Tiritaki) ; *ibid.* fig. 10/3 (Olbia ? au musée d'Odessa) ; *ibid.* p. 243 on signale un autre exemplaire au musée Historique de Moscou, inv. 55765, provenant de Berezan ? ; *ibid.*, un fragment de vase du même type, décoré de bandes horizontales, en argile locale bosporane (Tiritaki) ; V. Blavatski, Античная Археология, p. 141, fig. 63 (Panticapaion), daté par Sparkes-Talcott, *Agora XII*, p. 67, note 50 « late 5th c. ».

[48] *Fig. 7/3* : Musée de Constanţa, inv. 2308, Satu Nou tombe 4. Diam. de l'embouchure 0,105 m, diam. max. 0,190 m, hauteur 0,180 m.

lages. Je ne connais pas d'analogies assez proches, mais il me paraît évident que cette forme fut créée sous l'influence de la *myké* attique.

Lécythes. On connaît un assez grand nombre de lécythes à Istros, depuis la fin du VIe siècle, la plupart importées de la région méridionale de l'Ionie. Les pièces du groupe de l'argile à coquillages sont rares. Nous en illustrons deux, à cuisson réductrice et immitant des lécythes

Fig. 7

Fig. 8

attiques à vernis noir, l'une du troisième quart du Ve siècle [49] et l'autre du dernier quart du IVe [50].

Skyphos. Un seul exemplaire fragmentaire, découvert à Z, appartient au groupe de l'argile à coquillages. C'est une imitation du skyphos attique de la deuxième moitié du Ve siècle [51].

Coupe basse hémisphérique. Les pièces découvertes jusqu'à présent s'échelonnent sur une période assez longue. Les plus anciennes sont apparues dans le troisième niveau archaïque

[49] *Fig. 7/4*: inv. V 4144, NT tumulus III (3). Diam. du goulot 0,053 m, diam. max. 0,126 m hauteur 0,149 m. Argile grise. Vernis brun mat recouvre entièrement l'extérieur du vase (sauf le pied) et l'intérieur du goulot. Cf. *Histria*, II, p. 169, pl. 74 et 89. Le vase peut être rapproché de la série attique illustrée par C. Boulter, Hesperia, 1953, p. 80 et pl. 31, cat. 200, 47 et 201.

[50] *Fig. 7/5*: inv. V. 19.647, NT tumulus XXI (4). Argile grise. Vernis gris faiblement lustré recouvre le vase à l'extérieur et à l'intérieur du goulot. Cf. *Histria*, II, p. 181, pl. 90.

[51] *Fig. 8/1*: sans n^o^ d'inv., Z. Diam. probable (sans anses) 0,207 m, hauteur 0,148 m. Argile grise. Vernis noir passé par traînées au brun, plus sombre à l'extérieur du vase, lustré. Pied réservé. Cf. Dacia, N. S., XII, 1968, p. 324, fig. 12/5.

de X [52]; la plus récente fut découverte dans le tumulus II, du dernier quart du IVe siècle [53]. Toutes ont passé par la cuisson oxydante. La plupart sont attribuées au groupe de l'argile à coquillages, les plus récentes appartiennent au groupe de l'argile blanchâtre. Peut-être cette forme imite-t-elle le bol attique à une anse (κάναστρον ou κάνασθον), datant de la fin du VIe siècle [54]. La popularité du vase dépassait toutefois l'Attique [55].

Coupe à lèvre. Une première variante du groupe de l'argile à coquillages, à cuisson oxydante, fut découverte dans le troisième niveau archaïque de X [56]. Une seconde est représentée seulement par trois exemplaires, à cuisson réductrice [57]; les deux variantes imitent des coupes attiques à vernis noir de la fin du VIe et du début du Ve siècle.

Ecuelle au bord tourné vers l'intérieur. Cette forme est représentée à Istros par un grand nombre d'exemplaires, la plupart à cuisson réductrice et recouverts d'un vernis presque noir [58]. Il y a pourtant un petit nombre de vases passés par une cuisson oxydante et décorés de bandes horizontales en vernis brun rougeâtre. Suzana Dimitriu a indiqué la correspondance morphologique entre les écuelles à cuisson oxydante et les autres à cuisson réductrice [59]. Parmi les pièces à cuisson oxydante il y en a des importations, dont le vase publié par Marcelle Lambrino [60]. La zone de diffusion de cette forme n'est pas encore claire. Le seul centre qui paraît présenter une variété et abondance comparables à celles d'Istros est encore une fois Marseille. Comme à Istros, les pièces grises prédominent, bien que le type massaliote se rapproche plus étroitement du *bucchero* éolien et nord-ionien de Larissa et de Phocée.

Fish-plate. Les fragments les plus anciens du groupe de l'argile à coquillages ont été découverts près du temple de Zeus [61]. Un exemplaire identique, du groupe de l'argile blanchâtre, se trouvait dans le tumulus XXII, daté du Ve siècle [62]. La forme n'imite pas le *fish-plate* attique dont la série commence vers la fin du siècle [62 bis] et paraît continuer une tradition asiatique. Je signale un fragment de facture grecque orientale, publié par Marcelle Lambrino [63]. Dans les matériaux d'Istros provenant des anciennes fouilles j'ai identifié un autre que je présente ici pour son intérêt exceptionnel : il est réalisé dans une argile brun grisâtre recouvert d'un engobe blanc crème et décoré de bandes circulaires en vernis noir à reflets métalliques. Sa facture archaïque est évidente, comme d'ailleurs le fait d'être une importation grecque asiatique [64].

[52] Inv. V. 19.176. Voir aussi *fig. 8/2* : inv. V 9733 A, Cim. Rom. Diam. 0,196 m, hauteur 0,085 m. Argile rose. Vernis grenat faiblement lustré.

[53] *Histria*, II, p. 178, pl. 50 (les anses ne sont pas conservées). Voir aussi *fig. 8/3* : inv. 8710, Z_3. Diam. (sans anses) 0,180 m, hauteur 0,070 m. Groupe de l'argile blanchâtre.

[54] Sparkes-Talcott, *Agora XII*, p. 124–126.

[55] J. Boardman, *Emporio*, 1967, cat. 918.

[56] *Fig. 8/4* : inv. V 19.189 L, XN au niveau de l'habitation L 7. Diam. (sans anses) 0,190 m. Argile rose. Vernis rouge grenat faiblement lustré. IIIe niveau archaïque. Cf. Hesperia, 1953, cat. 34, pl. 30.

[57] *Fig. 9/1* : sans n^o d'inv., anciennes fouilles. Diam. (sans anses) 0,174 m. Argile grise. Vernis noir faiblement lustré. Imitation d'un modèle attique. Cf. J. Boardman, *Emporio*, cat. 707, fig. 104, pl. 58, qui suggère la provenance ionienne de certaines pièces, *ibid.*, p. 155.

[58] *Fig. 9/2* : inv. V 9542 A, X. Diam. 0,240 m. Argile grise, surface gris sombre lustrée. Rainure circulaire sur le bord. Ier niveau archaïque.
Fig. 9/3 : inv. V 19245 C, X habitation L 2. Diam. 0,218 m. Argile grise. Surface noire lustrée. Rainure circulaire sur le bord. IIIe niveau archaïque.
Fig. 9/4 : inv. V 19.551, NT tumulus XXII (4). Diam. 0,200 m, hauteur 0,088 m. Argile rose. Bande circulaire de vernis rouge grenat sur le bord. Cf. *Histria*, II, p. 166, pl. 86. Milieu du Ve siècle.

[59] S. Dimitriu, *Histria*, II, cat. 498–508.

[60] M. Lambrino, *Les vases archaïques d'Histria*, fig. 146 a, 148 et 149, p. 195–196.

[61] *Fig. 9/6* : sans n^o d'inv., T.

[62] *Histria* II, p. 167, pl. 88.

[62 bis] Les premiers *fish-plates* attiques apparaissent au premier quart du IVe siècle. Les deux exemplaires à vernis noir les plus anciens ont été trouvés à l'agora d'Athènes (Sparkes-Talcott, *Agora XII*, cat 1065, fig. 10, p. 310, et Hesperia 1970, p. 215, fig. 18, D6), tous les deux datés 400–390. Un exemplaire à figures rouges fut trouvé à Motya, ville détruite vers 397 (Annual of the Leeds University, Orientale Society, IV 1962–1963, pl. 13/7). Les deux vases datés par K. Schefold UKV, p. 11 et fig. 1, vers 430 ont été rabaissés au siècle suivant par P. Corbett, BSA 1955, p. 265; cf. B. Shefton, JHS 1965, p. 259.

[63] M. Lambrino, *Les vases archaïques d'Histria*, p. 192, fig. 131/159. 25.

[64] *Fig. 9/5* : sans n^o d'inv. Diam. 0,280 m.

★

Le plus ancien ensemble avec de la céramique du groupe de l'argile à coquillages est le mobilier du tumulus XVII, daté du troisième quart du VI[e] siècle[65], où se trouvaient les fragments d'une lékané à anses implantées verticalement sur le rebord, à cuisson oxydante (fig. 3/6), et une oenochoé, à cuisson réductrice (fig. 2/1). Ce groupe céramique commence donc

S?
1
S
4
2
3
5
S
6

Fig. 9

à être fabriqué au moins depuis la deuxième moitié de ce siècle. On constate que les pièces datées du VI[e] siècle sont réalisées dans une technique moins élaborée.

La période d'épanouissement de la production de cette céramique fut celle du V[e] siècle. La technique atteint un degré supérieur de finesse et le nombre des vases attribués à ce groupe est le plus riche. Pour la chronologie on a utilisé les complexes fermés suivants : 1) *le tumulus XXII*, daté du milieu du V[e] siècle[66] ; le mobilier de cette riche tombe, découverte en 1959, a représenté le point de départ de cette recherche ; 2) *le puits sacré*, découvert du côté ouest du temple de Zeus[67], qui comprenait, outre des fragments lithiques d'architecture, un nombre considérable de pièces céramiques. Le catalogue complet de ce dépôt va être publié

[65] *Histria* II, p. 146 et suiv.
[66] *Histria* II, p. 162 et suiv.
[67] Materiale IX, 1970, p. 184 et suiv.

par Gabriella Bordenache et Suzana Dimitriu, qui m'ont permis d'examiner et de publier la céramique d'usage courant. On a découvert dans ce dépôt, une série de cruches et divers autres fragments de vases appartenant au groupe de l'argile à coquillages. Par rapport à l'inventaire funéraire du tumulus XXII, comprenant seulement des pièces à cuisson oxydante, le bothros du temple de Zeus a fourni les exemplaires du groupe de l'argile à coquillage, réalisés dans les deux procédés de cuisson. La date du dépôt, troisième quart du Ve siècle, est donnée par les plus récents fragments de coupes attiques à vernis noir et à décor imprimé, et par un fragment de cratère attique à figures rouges. Dans le puits se trouvait également une oenochoé à figures noires tradives, de production probablement histrienne, de chronologie incertaine ; certains caractères morphologiques paraissent la situer plus tard que les pièces attiques. Mais, en tant que produit local, cette pièce, dont il ne reste qu'un nombre réduit de fragments, insuffisants pour la restitution de la forme, ne peut pas encore être utilisée comme un point de repère sûr. Le nombre assez important de fragments attiques justifie donc la date du bothros suggérée plus haut.

La majorité des pièces de cette étape appartiennent à la deuxième moitié du Ve siècle. Le nombre réduit d'exemplaires de la première moitié du siècle doit être attribué au manque de dépôts fermés découverts à Istros et datant de cette période. En faveur de l'inexistence d'un *hiatus* plaide la continuité morphologique entre les pièces de la deuxième moitié du VIe siècle et celles du siècle suivant. Les vases du Ve siècle sont plus variés du point de vue typologique et se distinguent par leur fine exécution technique. L'argile est dure, bien cuite ; le vernis à cuisson oxydante atteint cette nuance rouge grenat qui facilite la reconnaissance des vases de ce groupe.

Les points de repère chronologique pour le IVe siècle sont moins nombreux et moins sûrs. Le seul exemplaire trouvé à Istros dans une association claire est la cruche décorée de cannelures horizontales sur le col (fig. 3/2), qui fut trouvée dans une tombe de la nécropole tumulaire, datée du milieu du IVe siècle [68]. La tombe de Murighiol est le plus récent ensemble contenant de la céramique (fig. 5/3) de ce groupe (fin du IVe siècle — commencement du IIIe siècle).

Bien qu'assez peu nombreuses, les pièces datées du IVe siècle présentent certains traits communs. La qualité technique est diminuée par rapport au Ve siècle. Le vernis rouge grenat perd son intensité. On a renoncé à l'engobe, utilisé seulement jusqu'à la fin du Ve siècle. Les vases à cuisson réductrice ont une argile plus tendre et crayeuse.

L'importance de ce groupe céramique dans l'ensemble du matériau d'Istros accuse le problème de son attribution. Lors des deux visites entreprises en U.R.S.S. (1960 et 1967), j'ai eu la possibilité d'examiner la céramique découverte dans les principales colonies nord-pontiques, conservée dans les dépôts de Kiev, de Moscou et de Leningrad, sans rencontrer des pièces du groupe de l'argile à coquillages. Mon observation fut confirmée par Varvara Skoudnova, du Musée de l'Ermitage, au cours de son séjour à Bucarest. D'autre part, R. M. Cook a eu la gentillesse d'examiner cette céramique et de montrer quelques tessons aux céramistes qui connaissent bien les matériaux de Grèce et d'Asie mineure. Les conclusions de son enquête sont négatives [69]. R. M. Cook observe que cette céramique n'a pas d'analogies probantes dans le bassin égéen et considère comme probable sa provenance pontique. De la sorte, la zone à chercher le centre de production du groupe de l'argile à coquillages s'est considérablement rétrécie, en l'espèce dans les villes ouest-pontiques. Mais au VIe siècle, au moment où est signalé le début de la production de cette céramique, les villes déjà épanouies

[68] *Histria* II. p. 231.

[69] *Histria* II, p. 286, note 162,

étaient au nombre de deux : Istros et Apollonie Pontique (où cette céramique fait défaut). La provenance histrienne de cette catégorie, destinée à suppléer les besoins locaux de vaisselle usuelle, semble extrêmement probable.

★

Du point de vue des études sur la céramique grecque importée, Istros est sans doute à l'heure actuelle la ville pontique la mieux connue. On connaît assez bien les principales catégories de ce matériau, jusqu'au IVe siècle. Les difficultés surgissent encore devant l'identification des centres de production de la céramique usuelle et des modèles ayant servi à la fabrication des vases histriens. Un fait au moins semble incontestable : la plus grande partie de la vaisselle courante importée venait de la Grèce asiatique. Istros recevait cette denrée tant de la partie méridionale de la Grèce orientale (oenochoé apparentées au groupe « rhodien », lécythes et vases-couronne), que de la partie nordique de cette région, surtout de Chios (amphores, bassins, amphores-pithoi, lékanai). Il en reste encore beaucoup de catégories de céramique usuelle anonymes. Pourtant, du point de vue du groupement des formes et des techniques, on observe que, dans sa totalité, la céramique usuelle découverte à Istros se rapproche plutôt de celle qui nous est connue de la partie septentrionale de l'Ionie ou des colonies phocéennes de la côté méridionale de la France. La céramique de ces centres présente, de façon surprenante, un air de famille avec celle d'Istros. Le mérite de cette remarque revient à Marcelle Lambrino : « Nous tenons à préciser que les fragments provenant de Phocée, publiées par Jacobstahl et Neuffer, sont courants à Histria... Quant aux fragments trouvés à Marseille et attribués par les mêmes auteurs à la fabrique de Phocée, ils se rencontrent également à Histria. Les autres fragments de Marseille sont identiques non seulement par la forme mais aussi par la couleur » [70]. En soulignant les rapprochements entre la céramique d'Istros et celle de la zone nord-ionienne et phocéenne, il faut attirer l'attention sur les différences qui se dégagent, toujours sous le rapport global, entre le groupement d'Istros et celui mis en évidence par les recherches archéologiques effectuées dans les centres du Sud de la Grèce orientale. Nous avons fait cette constatation sur le matériau découvert à Samos, soit publié, soit accessible à l'archive photographique de l'Ecole allemande d'Athènes (aimablement mis à notre disposition par l'extrême gentillesse de Melle Karin Braun). Notre recherche à été complétée ensuite, pour Rhodes, surtout grâce à la publication de Clara Rhodos.

Une orientation similaire semble avoir laissé son empreinte sur le groupe de l'argile à coquillages. Elle se révèle déjà au VIe siècle, dès le moment de la constitution de l'inventaire des formes, lorsque le jeu des différentes influences, en fait des courants commerciaux, était libre et déterminant. Les modèles les plus anciens qui ont pu être surpris derrière ces vases histriens étaient — nous l'avons vu tout à l'heure — surtout d'origine nord-ionienne. Le bucchero éolien y est pour une grande part. Je me permets d'insister sur cette importante question.

C'est Miss Lamb qui avait attiré l'attention sur le bucchero éolien, après ses fouilles dans l'île de Lesbos [71]. Elle observait alors que cette céramique se retrouve dans tout le Nord-Ouest de l'Anatolie (Troade, Larissa, Pyrrha) et qu'elle semble apparentée au minyen. Cette dernière remarque fut confirmée par l'équipe américaine qui travailla à Troie [72]. Les caractères de cette céramique ont été bien définis par Miss Lamb. Le terme d'éolien est sans doute raisonnable, bien que le bucchero semble avoir été produit également dans le Nord de l'Ionie.

[70] M. Lambrino, *Les vases archaïques d'Histria*, p. 365.

[71] W. Lamb, JHS 1932, p. 1 et suiv.

[72] C. Boulter, *Troy* IV, p. 252 et suiv. L'existence d'un horizon de céramique monochrome au Nord-Ouest de l'Anatolie a été déjà remarquée par D. Mustilli, A.S Atene, 1932—1933, p. 175 et suiv., et soulignée ensuite par K. Schefold, JdI, 1942, p. 135 (« die graue Ware, die Sardes mit Larissa und Gordion verbindet »).

L'exportation en fut limitée : il fut découvert à Naucratis (des fragments à inscriptions votives des citoyens de Mytilène) [73], à Al Mina en Syrie [74], à Thasos [75]. En Méditerranée occidentale cette catégorie céramique apparaît dans le Sud de la Provence [76], où elle a joué un rôle essentiel à la formation du Latène. L'aire de diffusion du bucchero éolien se confond avec celui de la céramique phocéenne, selon la remarque d'il y a quarante ans de P. Jacobsthal et de J. Neuffer. Les deux savants avaient supposé l'origine phocéenne du matériau en comparant la céramique grise du Sud de la Provence et de l'Ionie septentrionale [77]. Bien que les fouilles systématiques à Phocée ne soient pas encore commencées, à l'exception une campagne dirigée par E. Akurgal encore inédite [78], il en existe aujourd'hui des dates supplémentaires pour pouvoir considérer la métropole de Marseille comme l'un des centres de production de la céramique grise de type éolien. D'ailleurs, l'existence d'une tradition locale en Ionie septentrionale est suggérée par l'histoire même de cette contrée, éolienne jusqu'à la fin du VIIIe siècle. A Smyrne la céramique monochrome éolienne fut découverte, en quantité dominante, dans les niveaux les plus anciens [79].

Une deuxième catégorie de bucchero, nommé rhodien, est opposée aujourd'hui au bucchero éolien, grâce aux fouilles de K. Blinkenberg à Rhodes [80]. Elle fut produite dans le Sud de l'Ionie et diffusée surtout par les commerçants rhodiens [81]. Les formes sont plus massives : alabastes, lécythes, aryballes, coupes, kanthares. En Méditerranée occidentale les zones des deux bucchero ne se confondent pas : la céramique éolienne s'est repandue dans le Sud de la France et sur les côtes nord-est de l'Espagne [82], tandis que l'autre est signalée en Sicile.

Pour revenir au matériau histrien, il faut remarquer que le groupe de l'argile à coquillages dénote une évidente parenté avec le bucchero éolien et n'a aucun rapport avec le bucchero rhodien. Nous avons indiqué dans ce texte les parallèles avec la première catégorie de bucchero, surtout avec celui produit dans les cités du Sud de l'Hermos, là où se trouvaient des villes comme Phocée ou Larissa. Nous avons également mis en évidence certaines analogies avec la céramique lesbienne et troyenne, qui pourraient être expliquées aussi par le truchement des villes nord-ioniennes. Enfin, l'intérêt des potiers histriens pour le procédé de la cuisson réductrice, pratiquée déjà à partir du VIe siècle, semble lui aussi être un résultat des rapports avec cette région. En examinant le catalogue du groupe de l'argile à coquillages, on observe que les vases soumis de préférence à la cuisson réductrice témoignent d'une tradition morphologique éolienne : la cruche décorée de cannelures horizontales sur le col, la tasse à l'anse surélevée, la lékané au bord décoré de cannelures horizontales, la lékané au rebord obliquement aplati vers l'intérieur. Le procédé a été appliqué aussi à d'autres formes, de tradition différente : le cratère au rebord en forme de « sabot », d'imitation chiote, la myké, la coupe, le lécythe de tradition attique. Par conséquent, bien qu'à l'heure actuelle on ne puisse encore identifier à Istros une catégorie de bucchero éolien — ainsi que pensait Marcelle Lambrino —, on peut néanmoins reconnaître l'influence exercée par les cités de l'Ionie du nord, peut-être même de l'Eolide, sur la production céramique histrienne.

[73] W. Lamb, *ibid.*

[74] J. Boardman, *Emporio*, p. 135. Le fragment d'Aziris ne semble pas significatif (BSA, 1966, p. 150, pl. 29/38).

[75] L. Ghali-Kahil, *La céramique grecque, Etudes thasiennes VII*, 1960, p. 45, qui signale également un bucchero local ; P. Bernard, BCH, 1964, p. 109 et suiv. Voir également les exemplaires de *Samothrace* IV 2, 1964, p. 188, et de Kavalla, EA 1938, p. 151, fig. 24/2, 3, 5.

[76] Récemment F. Villard, dans *Nuovi studi su Velia*, 1970, p. 116—117.

[77] P. Jacobstahl et J. Neuffer, Préhistoire, II, 1933, p. 13 et suiv.

[78] E. Akurgal, Anatolia I, p. 1 et suiv.

[79] J. M. Cook, BSA 1958—1959, p. 9 et suiv. J. Boardman, *Emporio*, p. 135, remarquait que le bucchero éolien s'arrête vers l'île de Chios.

[80] K. Blinkenberg, *Lindos* I, col. 275—278.

[81] F. Villard, *Marseille*, 1960, p. 50 et suiv. ; idem, dans *Nuovi studi su Velia*, p. 117.

[82] F. Villard attire l'attention sur la présence de cette catégorie céramique sur la côte orientale de la Sicile (Syracuse, Mégare), témoignage de la route commerciale phocéenne (*Nuovi studi su Velia*, p. 116). Pourtant l'absence du bucchero éolien à Velia reste surprenante.

Une empreinte nord-ionienne à Istros pourrait sembler surprenante, dans cette colonie de Milet, métropole située dans la partie méridionale de la Grèce asiatique. Cette situation accuse également le contraste avec les importations de céramique de luxe, dont les pièces produites par les villes méridionales du monde grec oriental — le cercle « rhodien », le groupe Fikellura — sont fortement représentées à Istros. Pour expliquer cet apparent paradoxe il faut se rappeler les récentes recherches sur la colonisation grecque. On souligne aujourd'hui, d'une façon de plus en plus insistante, le caractère composite des groupes de colonistes. La diversité d'origine des colonistes est probable surtout pour les fondations de Milet, 90 dans le Pont selon la tradition historique. Peut-être, le mouvement colonisateur milésien entraîna-t-il les Grecs de différentes villes d'Ionie. L'intérêt d'autres cités ioniennes pour ces régions est attesté par les colonies fondées par Téos et Clazomène, voire de Phocée [82bis]. Même sans tenir compte de cette question, visant le moment éloigné de la fondation, on constate que les rapports commerciaux des villes pontiques, à l'époque de leur épanouissement, ne se limitaient guère à la métropole. Carl Roebuck avait observé, dans une étude fondamentale sur la structure de la factorie de Naucratis, que, à l'encontre d'autres métropoles, Milet n'accaparait pas le commerce de ses colonies, exercé par une série de villes asiatiques en une sorte de *koiné*, dont faisaient partie les cités représentées à Naucratis : Chios, Phocée, Clazomène, Rhodes, Cnide, Halicarnasse, Phasélis et Mytilène [83]. Nous avons montré récemment que le groupement de catégories céramiques similaires à Naucratis et dans les villes pontiques confirme l'hypothèse de C. Roebuck[84]. Ce groupement présente, sans doute, des traits propres à chaque colonie engrenée dans ce commerce [85]. L'importance des différentes catégories indique donc la préférence de chaque ville pour les marchandises d'un certain partenaire de la *koiné*. Pour reprendre notre discussion sur Istros, on constate l'accueil favorable fait à la céramique courante des villes nord-ioniennes.

Nous avons indiqué dans notre texte que les potiers histriens avaient imité également d'autres modèles. Il est bien connu qu'à partir du milieu du VIe siècle la courbe des importations attiques à Istros et dans tout le monde grec croît brusquement. Au siècle suivant cette céramique devient préférentielle. Son influence devient manifeste sur le groupe de l'argile à coquillages. Les plus anciennes imitations attiques du groupe sont les coupes à lèvre, datant de la fin du VIe siècle. Sous la même influence furent produites des lécythes et des skyphoi, ainsi que des mykai. Pourtant les imitations attiques sont de beaucoup moins nombreuses qu'on s'attendrait. Nous n'avons pas pu identifier des copies d'après les formes les plus banales de la céramique attique, surtout à vernis noir : oenochoai, kanthares, cratères, *fish-plates*, etc. On observe également que la céramique commune attique a eu une faible résonance à Istros. Cette situation prouve du traditionalisme des potiers histriens, attachés à continuer la production de leurs anciennes formes asiatiques. La continuité des formes et des types, créés déjà au VIe siècle et ne cessant d'être produits plusieurs siècles durant, est évidente : c'est elle qui a finalement donné une note propre à la céramique histrienne [86].

[82bis] La présence des colonistes phocéens est signalée à Apollonie, sur la côte occidentale de la mer Noire. Cf. Bilabel, *Die ionische Kolonisation*, p. 14. Sur la variante éolienne du « Wild Goat Style » et sa présence à Istros, voir récemment E. Walter-Karydi, 7. Beiheft zur Antiken Kunst, 1970, p. 3 et suiv.

[83] C. Roebuck, Classical Philology, 1951, p. 212 et suiv. ; idem, *Ionian trade and Colonisation*, 1959, p. 131 et suiv.

[84] S. Dimitriu et P. Alexandrescu, RA, 1973 (Mélanges Pierre Devambez).

[85] Le rôle de cité marchande joué par Chios est bien connu. Récemment une étude d'E. Lepore, dans *Nuovi studi su Velia*, p. 19 et suiv., vient de souligner celui de Phocée. Voir également E. Langlotz, *Die kulturelle und künstlerische Hellenisierunsg der Küsten des Mittelmeeres durch die Stadt Phokaia*, Köln et Opladen, 1966.

[86] Quelques vases de notre catalogue n'ont pas été trouvés à Istros. Une cruche au col décoré de cannelures

BROOKHAVEN NATIONAL LABORATORY

ANNE

CONCENTRATIONS OF OXIDES

Nr.	Inv.	Fig.	Section	NA 20	K20 PER-CENT	RB20	CS20	3AO	SC203
1	inv. V 19.550	5/2	t XXII (3)	19 900	1.94	97.1	3.78	771	18.2
2	inv. V 19.552	2/3	t XXII (6)	18 900	1.81	98.8	3.69	573	18.2
3	inv. V 9.717	2/2	Cim. Rom.	21 600	2.42	90.3	3.46	549	16.9
4	inv. V 19.189	8/4	X NV	18 100	3.03	110.0	4.76	589	21.3
5	without inv.	—	t II	16 000	2.57	117.0	5.11	600	21.0
6	inv. V 8760	4/3	Xa 1	18 800	2.59	110.0	4.34	503	18.5
7	without inv.	—	T.S	17 600	3.32	104.0	3.99	434	17.9
8	without inv.	—	T.S	16 700	2.53	93.5	3.62	583	17.0
10	without inv.	—	N NV Cim. Rom.	21 100	2.19	109.0	3.80	594	18.3
11	inv. 17.234	—	Z_2A	20 500	2.43	115.0	5.27	574	19.6
12	without inv.	2/4	T bothros	18 400	3.00	101.0	3.70	424	19.0
13	without inv.	—	T bothros	15 600	2.74	97.8	4.51	536	16.6
14	inv. V 8794	—	X S	18 800	2.50	129.0	5.68	444	21.9
15	inv. V 8579 B	6/2	ancient excav.	18 100	2.88	133.0	6.07	683	21.6
16	without inv.	—	T bothros	12 200	2.27	113.0	4.57	411	25.1

* We did not analyze for cerium. tantalum, or nickel and that explains the absence of numbers in those coluns.

horizontales et la péliké (fig. 7/3) proviennent de la nécropole gète de Satu Nou, sur la rive droite du Danube, près de la frontière avec la Bulgarie; la lékané au bord décoré de cannelures horizontales (fig. 5/3) de la nécropole gète de Murighiol, au nord de la Dobroudja et près du Delta du Danube; la lékané (fig. 6/1) de Tariverde, village situe à 18 km ouest d'Istros ; la tasse à l'anse surélevée (fig. 3/5) trouvée dans la nécropole située sous le village moderne d'Istria, à 5 km ouest de la colonie milésienne. Il y a encore d'autres vases découverts en Dobroudja qui pourraient révéler leur provenance histrienne, à un examen attentif. Pareilles pièces indiquent la valeur que pourrait acquérir l'identification des groupes céramiques fabriqués à Istros, non seulement pour la diffusion de la marchandise histrienne, mais surtout afin de délimiter cette production par rapport aux imitations locales, voire gètes. De ce point de vue je ne serais pas très empressé de reconnaître, dans la masse céramique découverte à Istros et dans les autres villes ouest-pontiques, les importations du Sud de la Thrace, comme l'ont essayé I. Vénédikov et Th.Ivanov pour Apollonia, et Maria Coja pour Istros. Je pense que dans cette recherche, extrêmement importante pour la connaissance des origines de la céramique sud-thrace, et que je me propose de traiter dans une autre étude, il faut commencer par établir les modèles grecs qui avaient servi à la formation de l'inventaire des formes de la céramique indigène travaillée au tour, en fixant ensuite une limite claire entre la production des villes grecques ouest-pontiques et celle des tribus arborigènes.

XE

IN PARTS PER MILLION*

LA203	CE J2	EU203	LU203	HF02	TH02	TA205	CR203	MNO	FE203 PER-CENT	COD	NIO	S3203
49.40	0.0	1.82	·856	8.41	14.80	0.00	132	581	4.36	12.3	0.0	0.000
47.10	0.0	·68	·725	8.15	12.80	0.00	113	740	4.27	13.9	0.0	1.340
42.10	0.0	1.60	·455	7.68	12.60	0.00	113	832	3.95	12.4	0.0	0.000
48.00	0.0	2.18	·883	7.53	14.20	0.00	135	957	5.01	16.0	0.0	1.680
49.50	0.0	2.00	·574	9.02	16.10	0.00	143	996	4.94	15.9	0.0	0.000
48.90	0.0	1.83	·793	8.65	14.70	0.00	114	814	4.22	11.8	0.0	0.000
45.90	0.0	1.43	·629	8.91	15.00	0.00	124	811	4.21	13.0	0.0	0.000
40.30	0.0	1.40	·754	7.09	10.60	0.00	120	782	3.94	14.7	0.0	1.050
46.50	0.0	1.68	·929	7.79	14.10	0.00	135	1050	4.45	14.8	0.0	0.000
50.00	0.0	1.82	·960	9.53	13.90	0.00	135	812	4.66	16.0	0.0	1 250
43.70	0.0	1.78	·978	8.30	13.20	0.00	149	852	4.11	13.9	0.0	1.250
39.50	0.0	1.32	·852	6.81	12.70	0.00	126	1 260	4.58	20.3	0.0	1.030
50.20	0.0	1.74	·770	9.31	15.30	0.00	148	1 010	5.00	16.2	0.0	0.000
43.90	0.0	1.76	·809	4.82	12.60	0.00	128	1 040	5.23	20.5	0.0	0.000
29.50	0.0	1.14	·643	3.44	9.29	0.00	163	646	5.42	19.5	0.0	0.000

CASTRA LEGIONIS V MACEDONICAE UND MUNICIPIUM TROESMENSE

EMILIA DORUȚIU-BOILĂ

Auf die Rolle der Legionslager in der Entwicklung von Stadtgemeinden an den römischen Reichsgrenzen wurde schon wiederholt hingewiesen. Die territorialen und rechtlichen Beziehungen zwischen den *castra legionis* und den in ihrer Umgebung entwickelten Zivilgemeinden hatten schon längst die Spezialisten römischer Militär- und Siedlungsgeschichte beschäftigt und die einschlägigen Kenntnisse wuchsen mit der Anzahl der archäologisch untersuchten Militärgrenzen ständig an.

Ende des vergangenen Jahrhunderts galt zur Erklärung der bei Truppenstandorten beobachteten Urbanisation noch die Mommsensche Lehre : Die Anlage eines Legionslagers bewirkte in der Regel die Entstehung einer Canabae-Siedlung, die nach Abkommandierung der Truppe zum Municipium oder zur Kolonie erhoben werden konnte. Erst viel später wurde epigraphisch und topographisch die Sonderstellung zweier legionsabhängiger Siedlungen, der lagernahen Canabae und des in einiger Entfernung davon liegenden und unter Umständen eine Eigeborenengemeinde fortsetzenden Zivildorfes, des Vicus, erkannt. [1]

Dieser Befund, der allmählich überall an der Reichsgrenze seine Bestätigung fand, ist auch in Troesmis epigraphisch belegt, wo die Inschriften außer der Legion zwei unterschiedliche Gemeinden, die Canabae der *legio V Macedonica* und Troesmis selbst, nennen. Beide verwaltungsmäßig getrennt belegten Gemeinden sind nur epigraphisch gesichert. Zu ihrer topographischen Bestimmung können, beim heutigen Stand der Forschung, nur Vermutungen aufgestellt werden.

Troesmis liegt im Nord-westen der Dobrudscha am rechten Steilufer der Donau, neben dem Iglitza-See, 15 km südlich der Stadt Măcin und 4 km nördlich vom Dorfe Turcoaia. Es bildet zurzeit einen weitflächigen Ruinenkomplex auf einem Plateau das nördlich an den Iglitza-See, gegen Osten und Südosten an die Ausläufer des Măcingebirges und gegen Süden und Westen an die Donau grenzt. (Abb. 1).

Diese Ruinen umfassen die Überreste von zwei Festungen, die in etwa 400 m Entfernung voneinander auf zwei kleineren Anhöhen am Donauufer erbaut worden sind. Da an dieser Stelle die Donau von ihrem normalen Süd-Nord-Lauf in einer Ost-West-Kehre abweicht, sprechen wir von einer Ost- und einer Westfestung, wofür in der älteren Literatur, verständlich aber falsch, die Bezeichnung « Süd » bzw. « Nord » steht.

[1] Die römischen Lagerstädte und ihre Umwandlung aus Gemeinden kanabensichen Rechtes in rechtsmäßige Städte vom Municipal- oder Kolonie-Status sind von Th. Mommsen in *Römische Lagerstädte*, Hermes, VII, 1873, S. 299 f. untersucht worden ; erstmalig hat O. Bohn (*Rheinische Lagerstädte*, Germania, X, 1926, S. 25–36) darauf hingewiesen, daß in der Regel nicht die Canabae sondern die Zivilsiedlung den Kern der künftigen Stadtgemeinde bildete.

DACIA, N.S., TOME XVI, 1972, pp. 133–144, BUCAREST

Abb. 1. — Karte von Troesmis und Umgebung.

Die Ruinen von Troesmis sind in der zweiten Hälfte des vergangenen Jahrhunderts der Reihe nach von D. More, Engelhardt, G. Boissière, A. Baudry, E. Desjardins sowie von Gr. Tocilescu mit Hilfe des Kartographen P. Polonic untersucht worden. Letzterem verdanken wir die beste Beschreibung und die erste Kartierung des archäologischen Komplexes von Troesmis, die wir auch im folgenden heranziehen werden. [2]

Die Ostfestung bildet ein Rechteck, dessen Nord- und Südseiten etwa 120 m und die Ost- und Westseiten je 145 m betragen. Die Südseite grenzt an die Steilufer der Donau. Zu ihrer Verteidigung gehört noch ein Graben und ein Vallum.

Die Westfestung liegt etwa 400 m Stromabwärts auf einem etwas höher (in 36 m Meershöhe) gelegenen Uferteil. Ihre Trapezform mit 150 m langen Süd- und Nordseiten, 100 bzw. 80 m langen Ost- und Westseiten ist von der Geländebeschaffenheit bedingt. Gegen Süden und Westen war die Festung vom steilen Donauufer geschützt. Gegen Norden grenzt sie an einen tiefen Regenbach, während sie gegen Osten von einem mächtigen Schutzgraben geschirmt ist.

Eine aus zwei parallel verlaufenden Graben gebildete zweite Verteidigungsanlage beginnt an einer weiter nördlichen Stelle des Regenbaches, durchquert das Plateau in einem weiten Bogen gegen Südosten, um schließlich in einen Regenbach verwandelt in die Donau zu münden.

Anläßlich der Ende des vergangenen Jahrhunderts unternommenen Gelände untersuchungen sind zwischen den beiden Festungen Überreste eines Kanals entdeckt worden sowie die Trassen von zwei Wasserleitungen, die bis zum Berge Piatra Rîioasă verfolgt werden konnten. Die eine, die von Nordosten in Richtung Westfestung führt, ist heute noch in Form eines Erdwals zu erkennen und ist auch auf manchen Landkarten unter dem Namen « Trajanswall » vermerkt. Mit Ausnahme der beiden Festungen sind keine der übrigen Siedlungsreste von Archäologen untersucht worden.

Die Ausgrabungen aus der zweiten Hälfte des 19. Jh., über deren Verlauf nichts wesentliches zur Veröffentlichung gelangte, ergaben eine beträchtliche Anzahl von Inschriften, die besonders wertvolle Informationen über die Entwicklung des wichtigen Militärstützpunktes bei Troesmis, als 60 Jahre langer Standort der *legio V Macedonica* und in der Folge der *I Iovia* und der *II Herculia*, während des späteren Imperiums, enthalten.

[2] Die Ruinen von Troesmis sind für die Wissenschaft durch die 1864/65 von Engelhardt, dem französischen Vertreter bei der Europäischen Donaukommission, durchgeführten Grabungen bekannt geworden. Das Ergebnis ist nur in den von L. Renier (CRAI, 1864 u. 1865) veröffentlichten 24 Inschriften vergegenständlicht. Im Auftrage des Kaisers Napoleon III. begannen 1865 G. Boissière u. A. Baudry Grabungen bei der Ostfestung; sie enthüllten die Festungsmauer mit ihren Türmen sowie die Ruinen von drei Basiliken und anderen Bauten. Den Plan der Festung und einen kurzen Bericht veröffentlichte G. Boissière in Archives des missions scientifiques et litéraires, ser. II, t. IV, Paris, 1867, S, 181. Die 1867 von E. Desjardins unternommenen Untersuchungen bei Troesmis ergaben 27 Inschriften, die er in Annali di corrispondenza archeologica, Roma, 1868, S. 58—85 und in Revue Archéologique, XVII, 1868, S. 254 — 268 veroffentlichte. Kein Plan der Westfestung oder anderer von ihm entdeckter antiker Überreste gelangte zur Veröffentlichung. 1882 hat Gr. Tocilescu eine Periegesis am rechten Donauufer organisiert und kleinere Grabungen an den beiden Festungen unternommen. Bei dieser Gelegenheit hat P. Polonic (sen.) den Plan der beiden Festungen und ihrer näheren Umgebung mit den Grabengürteln und den Wasserleitungen aufgenommen Gr. Tocilescu veröffentlichte in RIAF, I, 1882, Taf. 10 nur einen der von P. Polonic aufgenommen Pläne. Die damals entdeckten 11 Inschriften gelangten in RIAF, I, S. 97—132, 293—330 und t. II, S. 248—282 sowie in AEM, VI, 1882, S. 39—45 mit einem ausführlichen Kommentar aber mit einigen fehlerhaften Angaben der Entdeckungsbedingungen, zur Veröffentlichung. Alle im vorigen Jh. entdeckten Inschriften sind von Th. Mommsen in CIL, III, 773—776, 6162—6217, 7498—7511 und 12481—12485 wieder veröffentlicht worden. Seither ist mit Ausnahme einer 1939 von E. Coliu an der Nordmauer der Westfestung durch geführten Sondage keine archäologische Untersuchung mehr zu verzeichnen. Trotzdem sind noch gelegentlich wichtige Inschriften zum Vorschein gekommen: so die von V. Pârvan (*Descoperiri nouă din Scythia Minor*, ARMSI, ser. II, XXXV, S. 27—36) veröffentlichte Bauinschrift; die von R. Vulpe (SCIV, IV, 1953, S. 557—582) veröffentlichten Altäre, die vom Bestehen sowohl der Canabae als auch der Zivilsiedlung zeugen; die vom *conventus c. Romanorum canabarum leg. V Mac.* zu Ehren des Legaten Minicius Natalis gesetzte Ehreninschrift (A. Rădulescu, Pontice, 1968, S. 319—323).

Die Inschriftenangaben über Organisierung der Canabae und der Zivilsiedlung und — seit Marcus Aurelius — des Municipium Troesmis, tragen nicht nur zur Kenntnis der lokalen Geschichte, sondern auch zum besseren Verständnis der Entstehung und Entwicklung römischer Municipien an der Reichsgrenze überhaupt bei.

Die erste literarische Erwähnung der Festung Troesmis stammt von Ovid, [3] der über Kämpfe für die Wiedereroberung der zeitweilig von den Geten des linken Donauufers besetzten Festung Troesmis berichtet. Wir wissen nicht was Troesmis zu der Zeit bedeutete, ob es von Anfang an getisch gewesen, oder als ein Stützpunkt der unlängst errichteten Odrysenherrschaft entstanden war. Die schon erwähnten Grabungen verfolgten nur die Freilegung der Mauern und die Entnahme der verbauten Inschriften. Aus den überaus summarischen Berichten ist nicht zu erfahren, ob damals auch ältere als nur römerzeitliche Funde zum Vorschein gekommen sind. Es bleibt immerhin problematisch, ob vorrömische Funde damals als solche hätten erkannt und ausgewertet werden können. Darum bleibt die Erforschung der Anfänge von Troesmis ein Desiderat dessen Erfüllung künftigen Ausgrabungen vorbehalten ist.

Die ältesten bei Troesmis entdeckten Inschriften stammen aus Hadrians Zeit. Ungefähr in derselben Zeit wird Troesmis auch in der Geographie des Ptolemäus als Standort der *legio V Macedonica* angeführt.

Es wird angenommen, daß die Legion von Trajan anläßlich der an die siegreichen Dakerfeldzügen anschließenden Neuorganisierung der Grenzverteidigung an der unteren Donau, nach Troesmis versetzt worden ist. Obwohl das von keinem Dokument ausdrücklich bestätigt ist, sprechen alle Voraussetzungen für diese Erklärung. So sind vorläufig die ältesten Belege für die Anwesenheit der *legio V Macedonica* ein Altar der von den Magistri der Canabae zum Wohle des Kaisers Hadrian dem Jupiter Optimus Maximus gewidmet ist, sowie eine sehr wichtige Inschrift, die von der *honesta missio* von Offizieren und Soldaten der Legion unter dem Legaten Sextus Iulius Maior im Jahre 134 zeugt. [4]

Auf Grund eines bei Troesmis entdeckten Ziegelstempels der *ala I Pannoniorum*, die von 99 bis 114 zum niedermösischen Heer gehörte, wird vermutet, daß die V Macedonica hier diese abgelöst hat. [5] Das wäre der einzige Hinweis darauf, daß noch vor der Entstehung des Legionslagers, in Troesmis ein römischer Militärstützpunkt fungierte.

Das wäre alles was beim heutigen Forschungsstand über die Anfänge von Troesmis gesagt werden kann. Erst als mit der Mitte des 2. Jh. die Anzahl der Inschriften plötzlich anzusteigen beginnt, erhalten wir reichhaltigere Auskunft über das militärische und zivile

[3] Ein strategisch wichtiger Stützpunkt noch vor der Römerherrschaft, Troesmis ist in zahlreichen Itinerarien und antiken Geographien erwähnt. Die älteste literarische kunde über Troesmis ist bei Ovid (*Ex Ponto*, IV, 9, 78—79) enthalten „*Hic captam Trosmin celeri virtute recepit, infecitque fero sanguine Danubium*". Die hier erwähnte Kampfhandlung ist für das Jahr 15 datiert worden. Ptolemäus (*Geographia*, III, 10, 5) erwähnte Τροίσμις am rechten Donauufer zwischen Carsium und Dinogetia. Im *Itinerarium Antonini* (K. Miller, IR S. 509) liegt Troesmis am rechten Donauufer, auf dem Weg von *Viminacium* nach *Nikomedia*, 18 MP von *Beroe* und 9 MP von *Arrubium* entfernt. In der *Tabula Peutingeriana* ist es auf demselben Weg in Form einer zweitürmigen Festung eingezeichnet, doch sind hier die Entfernungen 21 MP von Beroe und 26 MP von Arrubium angegeben. Bei Procopius (*De Aedificiis*, IV, 11 33) ist es in der Form Τρόσμης unter den von Iustinian wiedererrichteten Festungen erwähnt. Gemäß der *Notitia Dignitatum* (Or. XXXIX 22, 29, 31) stehen hier die *Milites Secundi Constantini* sowie der *praefectus ripae legionis secundae Herculiae cohortis quintae pedaturae inferioris* (anders im *Itinerarium Antonini*, das bei Troesmis die Legion I Iovia erwähnt, vgl. Gh. Ştefan, *La Legio I Iovia et la défense de la frontière danubienne au IV*e *siècle de notre ère*, in Nouvelles Études d'Histoire, I, Bucarest, 1955, S. 161—167). Troesmis ist noch erwähnt bei Hierokles, *Synecd.*, 637, 12; beim Kosmographen aus Ravenna, als *Roranus* oder Roramis, und zuletzt bei Constantin Porphirogenitus (*De Them.*, 47, 17), wo es in der Reihe der Städte aus der Eparchie von Skythien aufgezählt wird.

[4] CIL, III, 6166; 6178; zur Aktivität der *Legio V Macedonica* an der unteren Donau, in der ersten Hälfte des 2. Jh. vgl. E. Ritterling, RE, s.v. *Legio*, col. 1576; A. Betz, RE, s.v. *Troesmis*; B. Filow, *Die Legionen der Provinz Moesia*, Leipzig, 1906, S. 63.

[5] Das Ziegelbruchstück mit dem Stempel der Ala ist in CIL, III, 6242 veröffentlicht; heute ist es verloren; vgl. auch W. Wagner, *Die Dislokation der römischen Auxiliarformationen in den Provinzen Noricum, Pannonien, Moesien und Dakien von Augustus bis Gallienus*, Berlin, 1938, S. 58.

Leben, über administrative Organisierung, Kulte und Bevölkerung. Aus den Inschriften geht hervor, daß es in der Nähe des Lagers zwei Siedlungen gab : die Canabae und das Zivildorf. [6]

Die *canabae legionis V Macedonicae* und die Bewohner *veterani et cives Romani consistentes, ad canabas legionis V Macedonicae* bildeten zu Hadrians Zeit Gemeinwesen mit eigenen Magistraten : zwei *magistri* und ein *aedilis,* zu denen unter Antoninus Pius noch ein *quinquennalis* und die *curia* inschriftlich belegt sind.

Zur selben Zeit gab es eine Zivilsiedlung, die in den Inschriften einfach Troesmis heißt, während sich die Einwohner *cives Romani Troesmi consistentes* nennen. Einige von den epigraphischen Denkmälern, die den Kaiser oder den Statthalter ehren, wurden von der Gemeinschaft der in Troesmis wohnhaften römischen Bürger gestiftet, während die meisten durch die Fürsorge der *ordo Troesmensium* gesetzt worden sind. Vorläufig sind andere Verwaltungsorgane nicht bekannt, jedoch ist anzunehmen, daß auch in der Zivilsiedlung Troesmis, wie in den Canabae und in anderen bekannten Vici der antiken Dobrudscha, zwei Magistri, ein Quaestor und vielleicht auch ein Aedilis amtierten.

Das gleichzeitige Bestehen von zwei Gemeinden (Canabae und Troesmis) wurde von R. Vulpe mit der Veröffentlichung eines Ehrendenkmals für Antoninus Pius bewiesen, das von einem *quinquennalis canabensium* und zugleich decurio *Troesmensium* gestiftet war.

Beide Siedlungen waren eng mit der Legion verbunden, und da sie auf deren Territorium standen, waren sie dem Legionslegaten untergeordnet. Diese Abhängigkeit, die für ein Lagerdorf immerhin zu erwarten war, ist auch für die Zivilsiedlung Troesmis belegt. In diesem Sinne soll eine von der Gemeinschaft der in Troesmis seßhaften römischen Bürger dem *Praefectus Castrorum* der *legio V Macedonica* gewidmete Inschrift erwähnt werden, sowie der Fall eines Veteranen derselben Legion der zugleich Decurio in Troemis war. Daraus geht nicht nur das Nebeneinanderbestehen zweier Siedlungen, sondern auch ihre enge Verbindung untereinander wie mit der Legion hervor.

Es wurde angenommen, daß die Existenz bei Troesmis von zwei spätrömischen Festungen eigentlich diese administrative Dualität widerspiegele. Demnach wäre die Ostfestung auf der Stelle der ehemaligen *canabae* und die Westfestung auf der Stelle der alten getischen Siedlung *Troesmis* errichtet worden sein. [7]

Gemäß einer noch von Gr. Tocilescu vorgeschlagenen Chronologie der beiden Festungen, wäre die Westfestung die ältere und ursprünglich von Pomponius Flaccus nach dem von Ovid berichteten Streit mit den Geten errichtet worden. Die Ostfestung wäre unter Domițian als Lager für die *legio V Macedonica* erbaut worden. Zwischen 337 und 340 sollten Befestigungsarbeiten an beiden Festungen ausgeführt worden sein. Die heute erkennbaren Grundrisse mit Türmen und die zur Anlage gehörigen Wälle und Graben datierten aus der Zeit Justinians. Nach der Zerstörung dieser Festungen sollte auf der Stelle der Westfestung ein bescheidenes Verteidigungswerk überlebt haben, zu dem noch die beiden Schutzgraben gehörten die östlich davon das Plateau durchqueren. Zur Datierung dieser letzten Phase hat sich Gr. Tocilescu nicht geäußert. [8]

[6] Über die vormunizipale Verwaltungsorganisation von Troesmis vgl. R. Vulpe, *Canabenses și Troesmenses,* SCIV, IV, 1953, 3—4, S. 557—582, wo nebst zwei besonders wichtigen Inschriften für die Frage der Städtebildung in der Nähe von Legionslagern die exhaustive epigraphische Dokumentation angeführt ist.

[7] Vgl. ebd*a*.

[8] Die Ausführungen von Gr. Tocilescu (*Monumentele epigrafice și sculpturale ale Museului Național de Antichități din București*, București, 1902, S. 81—82) zur Chronologie der beiden Festungen sind ein Versuch den Terrainbefund anhand der literarischen Quellenangaben zu erklären. Seine Identifikation der bei Ovid erwähnten Festung mit der Westfestung beruht nicht auf archäologischen Beobachtungen sondern auf deren eindrucksvollerem Aspekt ; tatsächlich ist aber die größere Höhe der Westfestung auf die erst nach Aufgabe der Ostfestung erfolgten Siedlungsablagerungen zurückzuführen. War

Die Anschauung, daß die westliche Siedlung die ältere wäre und daß sie die Fortsetzung der schon von Ovid erwähnten einheimischen Siedlung Troesmis sei, wird von mehreren Wissenschaftlern heute noch behauptet. Jedoch, ähnlich wie im Falle anderer römischen und römisch-byzantinischen Städte in der Dobrudscha, fehlen auch in Troesmis jedwelche archäologische Angaben über eventuelle vorrömische und überhaupt über die frührömische Phase ihrer Existenz. Der jetzige Zustand der Ruinen und ein Vergleich mit luftfotografischen Auf-

Abb. 2. — Luftbild der beiden Festungen bei Troesmis und Umgebung.

nahmen unterstützen die allgemeine Ansicht, daß die Ostfestung aus dem 4. bis 6. Jh. datiert, und daß auf Grund sowohl der Bauweise als auch des Grundrisses und der aus den Mauern geborgenen Inschriften. (Abb. 2)

Die Westfestung, in ihrer heute erhaltenen Form, ist wahrscheinlich um dieselbe Zeit gebaut worden, d.h. im 4. Jh. mit Wiederaufbau im 6. Jh. [9] Ihre spätere Entwicklung war aber verschieden. Hier, über die spätrömischen Schichten, haben sich in einer beträchtlichen Stärke weitere Kulturschichten gelagert, deren letztere nach den an der Oberfläche vorkommenden Topfwarenresten zu urteilen, mit jenen identisch sind, die bei Dinogetia in das 10. bis 12. Jh. datiert worden sind. Darum erscheint heute die spätrömische Umfassungsmauer am Fuße der Anhöhe, welche eigentlich aus den darübergelagerten Schichten aufgebaut ist. Es ist anschaulich in dieser Hinsicht, daß 1882 Gr. Tocilescu 8 m tief graben mußte, um die Schwelle des „Haupttores" freizulegen. An der Donaufront der Westfestung sind die Ruinen einer Mauer von ganz anderer Bauart im Vergleich zum spätrömischen Mauerwerk zu sehen. Die Graben, welche die Festung im weiten Bogen in Richtung auf das Plateau hin verteidigen, umschließen eine beträchtliche Fläche, mit der gleichen spätzeitlichen Keramik, wie jene die aus der obersten Schicht der Festung zum Vorschein kommt.

Die Ostfestung bleibt außerhalb dieses Verteidigungssystems. Auch die Luftbilder bieten Indizien dafür, daß nur die Westfestung im 10. bis 12. Jh. bewohnt war : während das Bild der Ostfestung nicht nur den Grundriß der Umfassung sondern auch den inneren Bauplan gut erkennen läßt, erscheint die Westfestung mit einer kompakten Erdschicht bedeckt zu sein. Zu diesem unterschiedlichen Bild trägt auch der Umstand bei, daß die hier im vorigen Jahrhundert grabenden französischen Archäologen die Ostfestung zum Teil freigelegt haben, während sie die Westfestung — wo nur die Zerstörungsaktion von D. More zwecks Bausteingewinnung verzeichnet wurde — ununtersucht ließen.

Das ganze Feld zwischen dem Iglitza-See im Norden, den Ausläufern des Măcin-Gebirges im Osten und der Donau im Süden ist heute, wie zur Zeit der ersten Untersuchungen, von Bewohnungsüberresten wie Fragmente von Bausteinen, Dach- und Mauerziegeln sowie Topfwaren bedeckt. In einer Umgebung von etwa 500 m von der Ostfestung und 1 km von der Westfestung, verzeichnen ältere Landkarten zahlreiche Tumuli. Viele sind heute noch im Gelände wie auf den Luftbildern zu erkennen. Sie reihen sich an den Wegen entlang, die von der Ostfestung nach Südosten führen und sind auch im Nordosten auf dem Plateau zwischen den beiden Festungen verstreut. Der von den nächstliegenden Tumuli um die beiden Festungen gebildete Bogen könnte als die Ausdehnungsgrenze der mit den Tumuli gleichaltrigen frührömischen Siedlung betrachtet werden.

Obwohl die uns vorläufig zur Verfügung stehenden Ergebnisse der Geländeforschung keine Diskussionselemente zur Geschichte und Funktion der beiden Siedlungen in der frührömischen Zeit liefern, können die Fundortangaben der Inschriften, welche drei territorial-politische Einheiten vermerken — das Lager, die Canabae und die Zivilsiedlung — wertvolle Hinweise für einen Versuch ihrer Lokalisierung bieten.

Wir haben festgestellt, daß die überwiegende Mehrheit der Inschriften über die Tätigkeit der Legion und über die Canabae aus der Umwallung der Ostfestung zum Vorschein gelangt sind, während die von der Körperschaft der in der Zivilsiedlung wohnhaften *Cives Romani* und später von Verwaltungsorganen des Municipium Troesmis gesetzten Inschriften in den

aber die alte einheimische Festung im Westen, so konnte das Lager nur im Osten sein (so R. Vulpe, a.a.O., S. 570). Die von Gr. Tocilescu angenommenen Entwicklungsphasen sind im wesentlichen richtig und auch von anderen Wissenschaftlern akzeptiert worden. Wir möchten hierzu vorläufig nur die Einschränkung gelten lassen, daß ohne systematische Ausgrabungen in den beiden Festungen und in ihrer Umgebung zur Lokalisierung der einheimischen Siedlung Troesmis nichts gesagt werden kann.

[9] R. Vulpe, *Histoire Ancienne de la Dobroudja*, Bucarest, 1938, S. 335—336; Ders., SCIV, IV, 1953, 3—4, S. 557; I. Barnea, DID, II, 1968, S. 425 u. 480 mit Anm. 93; Ders., Dacia, XI—XII, 1945—1947, S. 227 u. Abb. 8—10, S. 228—229.

Mauern der Westfestung verbaut waren.[10] Daraus wäre zu schließen, daß die Castra der *legio V Macedonica* etwa auf der Stelle standen, wo später die Ostfestung unter Verwendung als Baumaterial der in der nächsten Umgebung aufzufindenden Denkmäler errichtet wurde. Die Canabae hatten sich demnach in der Nähe des Lagers, d.h. im Südosten des Plateaus neben der Ostfestung entwickelt.

Etwa 0,5 km westlich entwickelte sich die Zivilsiedlung, wahrscheinlich um den etwas erhöht gelegenen Kern, der die spätere Westfestung bildete.

Die Art und Weise wie die Tumuli gruppiert sind, ein Teil entlang der römischen Wege die nach Südosten in Richtung auf das heutige Dorf Turcoaia führen, ein anderer entlang des gegen Nordosten nach Arrubium führenden Weges deutet auf die Existenz zweier, dem Lager und der Canabae, bzw. der Zivilsiedlung und dem späteren Municipium angehörenden Gräberfelder.

Solche, in der Nähe von Truppenstandorten entwickelte Doppelsiedlungen sind überall an der Reichsgrenze belegt[11]; am Rhein standen die Legionslager in der Nähe älterer einheimischer Oppida, deren Entwicklung auch weiterhin unabhängig von den Canabae verlief, mit denen sie in keinem Fall zusammengewachsen sind. Bei Bonnae, Colonia Claudia Ara Agrippina, Vindonissa und Mogontiacum vermerken die Inschriften die Canabae von den aus einheimischen Oppida entwickelten Zivilsiedlungen stets separat. Dabei blieben die Canabae ohne eigene Ortsnamen, und waren nur durch die Angabe der Legion, neben der sie entstanden, gekennzeichnet. Am Donaulimes bestand dieselbe Dualität: die Legionslager waren, unweit von bereits bestehenden einheimischen Siedlungen, meist in strategischen Schlüsselpunkten errichtet; in enger juridischer und territorialer Abhängigkeit von der Legion entwickelten sich die Canabae, während die Zivilsiedlungen unabhängig von den Canabae — meist bei Behaltung des einheimischen Ortsnamen, wie Carnuntum, Brigetio, Aquincum, Singidunum, Viminacium, Durostorum, Apulum usw. mit der Zeit in den Rang eines Municipium oder einer Kolonie erhoben wurden.

Diese Dualität ist auf die unterschiedliche Rechtslage der beiden Siedlungstypen zurückgeführt worden. Die Canabae, deren Rechtslage von den antiken Juristen nicht behandelt und daher weniger bekannt ist, sind wohl als zeitweilige Siedlungen betrachtet worden. Als solche hatten sie keine eigene Rechtsform, kein Territorium, keinen Namen außer den der

[10] Bei der Ostfestung entdeckte Inschriften: CIL, III, 6162, 6166 (mit Anführung der *canabae leg. V Mac.*); CIL, III, 6168, 6169, 6178, 6189, 6191 (Ehreninschriften, Namenlisten von entlassenen Veteranen, Grabinschriften für Offiziere und Veteranen der V. Legion). Inschriften aus der Westfestung: CIL, III, 6170, 6172, 6273, 6199, 6177, 6200, 7504, 7509 (die von *magistri* oder vom *ordo* des *municipium Troesmense* gesetzt waren); sowie, CIL, III, 6183, 6195 mit Anführung des *ordo Troesmensium*. Ebenfalls bei der Westfestung sind auch Grabsteine von Veteranen der *Legio V Macedonica*, z.B. CIL, III, 7500, 7502, 6176 erschienen; und, falls die Entdeckungsangaben richtig sind, so ist die Inschrift eines *quinquiennalis* der *canabae* aus der Mauer der Westfestung geborgen worden, während die eines *decurio* der Zivilsiedlung in der Ostfestung verbaut war. Die Fundortangaben sind aber nicht immer richtig: so gibt Gr. Tocilescu für die in AEM, VI, 1882, S. 40, unter Nr. 82, 83, 84 veröffentlichten Inschriften die Schwelle des Haupttores der Westfestung als Fundstelle an, während er dieselben Inschriften, in RIAF, II, 1883, S. 278—281, Nr. 13,14 und 15, anläßlich der von ihm im März 1882 durchgeführten Ausgrabungen «am Haupttor der Südfestung» erscheinen läßt, wobei er diese Angabe mit einem Hinweis auf den S. 279 angeführten Plan der Ostfestung zusätzlich bekräftigt. Trotzdem sind wir der Ansicht, daß im allgemeinen die Fundstellenangaben aussagefähig genug sind, um sie zur Lokalisierung des Lagers und der Canabae bei der Ostfestung und des Munizipiums bei der Westfestung heranzuziehen.

[11] Für die bei Legionslagern am Rhein entstandenen Städte vgl. O. Bohn, a.a.O.; Chr. Rüger, *Germania Inferior*, Köln, 1968, S. 74—75 (mit umfangreicher Literatur); H. v. Petrikovits, *Das römische Rheinland*, Beihefte d. Bonner Jahrb., Bd. 8, Köln-Opladen, 1960 (non vidi). Zur Geschichte der Urbanisierung am Donaulimes vgl. A. Mócsy, *Das territorium legionis und die Canabae in Pannonien*, ActaArchBudapest, 3, 1953, S. 79—199; E. Swoboda, *Carnuntum*, Graz, 1964, S. 181 u. Anm. S. 289—290; Fr. Vittinghoff, *Die Bedeutung der Legionslager für die Entstehung der römischen Städte an der Donau und in Dakien, Studien für europäische Vor- und Frühgeschichte*, 1968, S. 132—142; für Britannien, vgl. Eburacum, Roman York. 1 Bd., Leicester, 1962, S. 34—39 (Die Einleitung von I. A. Richmond).

Legion zu der sie gehörten. Sie entstanden auf dem Territorium der Legion, in nächster Nähe des Lagers und bestanden grundsätzlich nur in Abhängigkeit von der Legion, nach deren Abkommandierung die Canabae sich als solche auflösen mußten. Darum konnten sie lange Zeit nicht den Rang eines Municipiums oder einer Kolonie erlangen. Die Bewohner der Canabae, Händler, Veteranen und Familienangehörige von aktiven Soldaten haben sich in konventartigen Körperschaften organisiert, deren quasistädtische Verwaltungsform mit ihren *magistri, quinquennales, aediles, quaestores* und *ordo decurionum* mit jener identisch war die in den benachbarten Zivilsiedlungen belegt ist. Infolge der Reformen des Septimius Severus trat eine Wandlung im Leben des Militärs ein. Die Canabae konnten sich nun zu ständigen Siedlungen entwicklen und gegebenenfalls in den Status eines Muncipium oder einer Kolonie erhoben werden. In diesem Sinne wird stets Apulum angeführt, wo neben der zu Kolonie gewordenen Zivilsiedlung die Inschriften zugleich ein Municipium Apulense nennen, das sich vermutlich aus den *Canabae* der *legio XIII Gemina* entwickelt habe. [12]

Die Zivilsiedlungen waren von den Canabae territorial, verwaltungsmäßig und rechtlich verschieden. Sie bildeten den Kern zukünftiger Municipien und Kolonien. Es wurde festgestellt, daß dort wo neben einem Legionslager ein Municipium oder eine Kolonie enstanden ist, die Zivilsiedlungen und nicht die Canabae den Kern bildeten; und diese Erkenntnis ließ sich bestätigen in jedem Fall wo eine klare epigraphische und archäologische Dokumentation vorliegt, und zwar am niedergermanischen Limes bei Bonnae, Colonia Agrippina, Novaesium, Vetera, sowie am Donaulimes bei Carnuntum, Aquincum und Viminacium. [13] Im Falle von Novae, dessen Municipalstatus erst seit unlängst epigraphisch bezeugt ist, ist die Frage noch nicht

[12] Über die *canabae* und ihre Rechtslage vgl. A. Schulten, RE, s.v. *Canabae*; D. Vaglieri bei De Ruggiero, DizEp, s.v. *Canabae*; E. Gren, *Kleinasien und der Ostbalkan in der wirtschaftlichen Entwicklung der römischen Kaiserzeit*, Uppsala, 1941, S. 101 f.; A. Mócsy a. a. O.; I. Barkoczy, *Beiträge zum Rang der Lagerstadt am Ende des 2. und Anfang des 3. Jh.*, ActaArchBudapest, III, 1953, S. 201—203; H. v. Petrikovits, *Der Niedergermanische Limes*, in Limes-Studien, Basel, 1959, S. 90—91; Fr. Vittinghoff, *Die rechtliche Stellung der canabae legionis und die Herkunftsangabe castris*, Chiron, I, 1971, S. 299—318.

[13] Zu dieser noch umstrittenen Frage vgl. insb. O. Bohn, a.a.O., sowie Fr. Vittinghoff, *Die Bedeutung der Legionslager . . .*, mit Stand der Forschung. Daß Canabae und Zivilstadt im allgemeinen ein rechtlich und territorial distinktes Dasein führten wird heute nicht mehr bezweifelt. Nur über deren weitere Entwicklung gehen die Anschauungen noch auseinander. O. Bohn und H. v. Petrikovits behaupten, daß nur eine Zivilsiedlung den Status eines Municipiums oder einer Kolonie erlangen konnte, nicht aber die Canabae; E. Swoboda, Fr. Vittinghoff, R. Vulpe, E. Birley, I Barkoczy nehmen an, daß unter bestimmten Bedingungen, besonders seit den Severern, das Militär an Geltung gewonnen hat, auch die Canabae zur Erlangung des Stadtrechtes befähigt waren. Zur Begründung dieser Lehre wird stets auf das *municipium Septimium Apulense* hingewiesen, das sich annehmlich aus den Canabae der Legion V Macedonica entwickelt habe. « Apulum ist das einzige Beispiel für die Ausbildung von zwei Städten in der Nachbarschaft einer Legionsfestung. Bei anderen Lagern, bei denen wir zwei Siedlungen, *vicus* und *canabae*, kennen und ein römisches Municipium vorfinden, war es identisch mit dem Zivildorf» schreibt Fr. Vittinghoff (a.a.O., S 138—139). A. Mócsy und I. Barkoczy stellen bei Aquincum bzw. Brigetio die Koexistenz der Canabae mit den jeweiligen Municipien fest; ihren Beobachtungen gemäß soll, Ende des 2. Jh. und in 3. Jh., das was sie « die Lagerstadt » nennen in ihrer Ausdehnung das benachbarte Municipium um ein Mehrfaches übertroffen haben. Dieser Befund sowie Blege darüber, daß Municipalbeamten aus Brigetio an der Errichtung von öffentlichen Bauten in der Lagerstadt beteiligt waren, leiten I. Barkoczy zum Schluß, daß die bedeutendere Lagerstadt zum Municipium, während die kleinere Zivilstadt zur Kolonie wurde (ActaArchBudapest, 1953, S. 202). Die Koexistenz von Canabae und Municipium ist auch bei Carnuntum (E. Swoboda, *Carnuntum* 4. Aufl., S. 181) bezeugt. Die Anschauungen der hier angeführten Wissenschaftler über die städtebildende Bedeutung der Canabae fußen meist auf Beobachtungen späterer Entwicklungsphasen, die eine Veränderung des Verhältnisses zwischen dem militärischen und zivilen Element bekunden, im sinne einer Verlagerung des Schwergewichtes öffentlicher Tätigkeit aus den Zivilstädten in die Lager und Canabae umfassende Legionsfestung. Jedoch ist die Umwandlung der Canabae in eine „de iure" Stadt weder in Aquincum oder Brigetio noch in Carnuntum urkundlich bezeugt. Dies wurde nur auf Grund archäologischer Beobachtungen und unter Angleichung an das Beispiel von Apulum angenommen. Bei Apulum nennen die Inschriften mehrere Verwaltungskörperschaften: die Canabae der legio XIII Gemina, *municipium Aurelium Apulense, municipium Septimium Apulense, colonia Aurelia Apulensis* und *colonia Nova Apulensis.* Hierbei konnte eine zeitliche Aufeinanderfolge einerseits vom *municipium Aurelium Apulense* (eine Stiftung des Marcus Aurelius) zur *colonia Aurelia Apulensis* (annehmlich von Commodus im Rang erhoben) und andererseits vom *Municipium Septimium Apulense* zur *colonia Nova Apulensis* (Septimius Severus bzw. Decius) festgestellt werden. Obwohl die meisten Wissenschaftler darüber einig sind, daß bei Apulum gleichzeitig zwei « de iure » Städte bestanden, ist die Frage ihres Uprungs noch umstritten. Die rumänischen Althistoriker aus Cluj behaupten, daß das erste Municipium aus den von Marcus Aurelius im Rang erhobenen

geklärt; da es aber in der Nähe der Festung keinen anderen für ein Legionslager günstigen Platz gibt, wurde angenommen, daß sich dieses im Inneren der Stadtmauer befand, und folglich, daß sich das Municipium aus den Canabae der *legio I Italica* entwickelt hätte. Die Situation bei Novae wurde aber dadurch schwieriger, daß auch hier, wie überall an der unteren Donau, in der spätrömischen Zeit wiederholte Wiederaufbauarbeiten ausgeführt worden sind, welche die Topographie der früheren römischen Siedlung radikal verändern konnten; somit wäre die Einschließung des Legionslagers vom spätrömischen Festungswerk leicht erklärlich, was aber nicht unbedingt bedeutet, daß diese späte Festung auch das Weichbild des Municipiums Novae umfasst. [14] Bei Durostorum, wo noch keine systematischen Ausgrabungen vorliegen, bestehen einige Hinweise, daß die römisch-byzantinische Festung das alte Muncipium überlagert, während das Castrum und die Canabae etwa 3 km östlich in der Nähe von Ostrov lagen; hier sind — laut V. Pârvan — einige epigraphische Denkmäler entdeckt worden, so auch ein Altar der *Coh. III* (der *legio XI Claudia*), die als Baumaterial in einem zum Castrum gehörigen Thermalbad verwendet waren; am selben Ort sind auch zahlreiche Ziegel mit dem Stempel der *legio XI Claudia* gefunden worden, wobei einige zusätzlich noch mit det Inschrift *Fig*(*lina*) *Cas*(*tri*) versehen waren. [15]

Canabae entstanden ist, wobei sie diese Canabae mit der in 2,5 km Entfernung vom Legionslager liegenden Siedlung bei Partoş identifizieren. Das zweite Municipium soll aus der Zivilsiedlung hervorgegangen sein, die auf dem Platteau der mittelalterlichen Burg lag, dort wo auch das Lager der legio XIII Gemina war. Dies über die Entwicklung der Siedlungen bei Apulum entstandene Bild enthält Aspekte, die im ganzen Imperium einzig und allein dastehen: zwei Municipien am selben Ort; die Lage der Zivilsiedlung in unmittelbarer Lagernähe sowie der Canabae in etwa 2,5 km Entfernung davon; zum Municipium werden zuerst die Canabae (schon unter Marcus Aurelius) gefolgt erst später (unter Septimius Severus) von der Zivilsiedlung. Den Hauptgrund dazu sollen die Fundorte der Inschriften liefern: alle Canabaeinschriften sollten bei Partoş (heute ein Stadtviertel von Alba-Iulia) entdeckt worden sein (vgl. C. Daicoviciu, *Aşezarea autohtonă de la Apulum*, SCIV, I, 1950, 2, S. 227); ebenfalls von hier stammen die Inschriften mit Anführung des *municipium Aurelium* sowie die einzige Inschrift, die eine *colonia Aurelia Apulensis* bezeugt. Die Inschriften mit Angabe des *municipium Septimium* und der *colonia Noua Apulensis* sind in unmittelbarer Nähe der Festung gefunden worden. Demnach hat zuerst die Siedlung bei Partoş das Stadtrecht erhalten, während die in Lagernähe befindliche Siedlung erst im 3. Jh. den Municipalstatus erlangte. Das wäre auch erwartungsgemäß so, denn eine Rangerhöhung der in unmittelbarer Lagernähe befindlichen Siedlung ist erst seit Septimius Severus möglich geworden, dessen Reformen eine Annäherung des militärischen und zivilen Elementes begünstigt haben. Überraschend ist nur die Identifizierung der Canabae mit der Siedlung bei Partoş. Doch ergibt ein einfaches Nachschlagen, daß mit Ausnahme einiger unklaren Fälle, die Canabaeinschriften in Karlsburg (Alba-Iulia) und nicht in Partoş entdeckt worden sind (so CIL, III, 1008 = Ackner, 433; 1100 = Ackner, 387; 1214; ILS, 9106). Für CIL, III, 1093 ist bei Ackner (Nr. 358) der Fundort als unsicher angegeben. Aus ähnlichen Gründen schließt auch Fr. Vittinghoff (a.a.O., S. 141), daß bei Apulum wie andernorts die Canabae nur mit der « Festungsvorstadt » identisch sein könnte. Sicherlich werden künftige Ausgrabungen neues Licht auf diese noch umstrittene Frage der beiden Stadtgemeinden bei Apulum werfen (In diesem Sinne bemerkt auch Fr. Vittinghoff a.a.o., daß in der älteren Literatur als Entdeckungsort für die Canabaeinschriften von Apulum Karlsburg steht, d.h. der Ort wo das Legionslager stand).

Es soll hier noch hervorgehoben werden, daß G. Forni (*Dacia Romana tributim descripta*, in *Omagiu C. Daicoviciu*, Bukarest 1960, S. 232—236) auf Grund der Angehörigkeit vieler Bürger der Kolonie Apulum zu den Tribus *Papiria* und *Ulpia* nahezulegen versucht, daß Apulum eine Gründung Trajans sei. Dagegen bezeichnet M. Macrea (*Viaţa în Dacia Romană*, Bucureşti, 1969, S. 126) diese Trajan-Bürger als Zuwanderer. Doch können wir nicht umhin, an G. Fornis Hypothese anknüpfend, auf die große Anzahl der von den Magistraten der Kolonie Apulum gesetzten Inschriften hinzuweisen und das im Vergleich zu den wenigen Municipalinschriften und überhaupt zum gänzlichen Fehlen jedwelchen epigraphischen Belegs über die Existenz einer vormunicipalen Zivilsiedlung, die bis dahin wenigstens seit 60 Jahren hätte bestehen sollen, etwa dieselbe Zeit wie das Bestehen der späteren Kolonie.

Außer der hier angeführten Literatur vgl. auch I. I. Russu, *Apulum, numele şi originea localităţii daco-romane*, in Apulum, III, 1947, S. 145—159; Ders., *Dacius Appulus*, in Acta Musei Regionalis Apulensis, IIII, 1961, S. 87—95.

[14] B. Gerov, *Akte 4. Intern. Kongr. Griech. u. Lat. Epigraphik* (*1962*), 1964, 130 = AÉ, 1964, 224 (Inschrift gestiftet von einem *Augustalis m*(*unicipii N*(*ovaesium*); für die Ausgrabungen von Novae vgl. K. Majewski, in Latomus, XXI, 1962, 337 ff. XII, 1963, 504 ff.; XXIII, 1964, 330 ff.; XXIV, 1965, 426, ff; XXV, 1966, 295 ff; XXVI, 1967, 500 ff.; XXVII, 1968, 429—432; D. P. Dimitrov, M. Čičikova, BIAB, XXVIII, 1965, S. 43 ff; vgl. Fr. Vittinghoff, a.a.O., S. 139.

[15] V. Pârvan, *Municipium Aurelium Durostorum*, in Riv. di Filol. Classica, N.S., II, Heft III, Torino, 1924, S. 13 — 15, und 32; V. Culică, *Cărămizi, ţigle şi olane cu ştampila legiunii XI Claudia găsite în Canabae Aeliae*, Pontica, 1970, S. 365—377; Ders., *Plumburi ale legiunii XI Claudia găsite în sud-vestul Dobrogei*, SCN, V, 1971, S. 193—197; Radu Vulpe, *Le nombre des colonies et municipes de la Mésie Inférieure*, in Acta Antiqua Philippolitana, Studia historica et philologica, Sofia, 1963, S. 148) vertritt die Ansicht, daß die auf der Stelle der heutigen Stadt Silistra bezeugte antike Siedlung identisch

Zur Entstehung des Municipiums wurde die Ansicht vertreten, daß dieses aus den Canabae der *legio V Macedonica*, nach deren Abzug nach Dazien, entstanden sei. Heute weiß man, daß, die Legion in 163 oder 164 abkommandiert wurde, um an dem Partherkrieg des Lucius Verus teilzunehmen. Nach Beendigung des Feldzugs wurde die Legion nach Dazien versetzt. Als letzte Erwähnung der Legion in ihrem Lager bei Troesmis gilt der für das Wohl der Kaiser Marcus Aurelius und Lucius Verus während der niedermösischen Statthalterschaft des Iallius Bassus (163/64) gewidmete Altar. [16] Im Jahre 170 stand die Legion bereits in Dazien, wie dies aus der Stele des T. Valerius Marcianus hervorgeht, der nach seiner in Dazien unter dem Legaten Sex. Cornelius Clemens erfolgten *honesta missio* nach Troesmis *ad lares suos* zurückgekehrt war. [17]

Es wurde angenommen, daß nach dem Abzug der Legion, noch unter Marcus Aurelius, Troesmis den Rang eines Municipiums erhielt. Da aber vorläufig die älteste, genau datierbare Inschrift mit der Angabe *municipium Troesmense* aus den Regierungsjahren des Septimius Severus und Caracalla stammt, ist der Zeitpunkt der Rangerhöhung noch unbestimmt. Alle aus Troesmis bekannten Denkmäler, die zu Ehren des Kaisers Marcus Aurelius oder seiner Statthalter gesetzt waren, sind noch von vormunicipalen Behörden aufgestellt worden, so die von den Magistraten des *territorium legionis* während der Statthalterschaft des Servilius Fabianus (etwa um 163) gesetzte Bauinschrift, das Ehrendenkmal für Pontius Laelianus (etwa 165/67) und das für Vigellius Raius Plarius, niedermösischer Legat um 170. [18] Die ersten darauffolgenden zugleich datierbaren Inschriften stammen aus den Regierungsjahren des Septimius Severus und Caracalla, und erst auf diesen erscheint Troesmis als *municipium*; hierbei soll in erster Reihe das für den amtierenden niedermösischen Legat L. Iulius Faustinianus errichtete Ehrendenkmal erwähnt werden. [19] Eine Reihe von Municipalinschriften aus Troesmis könnten aber aus einer früheren, dem Abzug der *legio V Macedonica* näher gelegenen Zeit stammen. Auf diesen sind Veteranen der *legio V Macedonica* angeführt, die im Municipium Troesmis verschiedene Verwaltungsfunktionen ausgeübt hatten. Diese Inschriften müssen spätestens 25 Jahre nach der Versetzung der Legion nach Potaissa entstanden sein, in welcher Zeit Troesmis Municipium geworden ist. Somit ist es nicht ausgeschlossen, daß die municipale Rechtsform schon von Marcus Aurelius an Troesmis, und gleichzeitig an die benachbarten Tropaeum Traiani und Durostorum, verliehen worden ist.

Nach der Versetzung der *legio V Macedonica* sind in die Castra von Troesmis Abteilungen der *legio I Italica* eingezogen, deren Anwesenheit schon für das Jahr 170 belegt ist. [20] Von hier aus kontrollierte die I. Italica denselben Abschnitt wie vorher die *legio V Macedonica*. Die Canabae werden nach Marcus Aurelius nicht mehr in den Inschriften genannt; wir nehmen an, daß sie sich zur Bildung des Municipiums mit der Zivilsiedlung integriert haben, soweit sie nicht noch eine Zeitlang neben den Abteilungen der *legio I Italica* ihre Existenz und Funktion weitergeführt haben, so wie es auch an anderen römischen Militärstützpunkten vorkommt, wo Legion und Munizipium nebeneinander bestanden.

Um aber die Entstehung des Municipiums aus den Canabae abzuleiten, wie anderorts versucht worden ist, gibt es m.E. keinen Grund. Die Ansicht von Radu Vulpe, daß, nachdem die legio V Macedonica nach Troesmis gekommen war, die bestehende Zivilsiedlung bald hinter

mit den Canabae Aeliae wäre, aus denen sich dann das Municipium Durostorum entwickelt hätte, während die vermutlich aus dem einheimischen Dorf entwickelte Zivilsiedlung etwa 1 km östlich davon lag.

[16] CIL, III, 6169.

[17] CIL, III, 7505.

[18] V. Pârvan, *Descoperiri nouă din Scythia Minor*, ARMSI, 1913, S. 501; CIL, III, 6182 (= 774); CIL, III, 6183; zur Datierung der Amtszeit dieser Statthalter, S. E. Stein, *Die Legaten von Moesien*, S. 76 ff., und J. Fitz, *Die Laufbahn der Statthalter in der römischen Provinz Moesia Inferior*, Weimar, 1966, S. 19 ff.

[19] CIL, III, 6177.

[20] Z.B. CIL, III, 6176; S.E. Doruţiu-Boilă, *Teritoriul militar al legiunii V Macedonica la Dunărea de Jos*, SCIV, 1972, 1.

der Entwicklung der Canabae so weit zurückblieb, daß sie von diesen einverleibt worden ist, und dadurch der Name Troesmis eigentlich nur das ländliche Territorium bezeichnete [21], geht von der Voraussetzung aus, daß die inschriftlich genannten zwei Verwaltungskörperschaften *Canabenses et Troesmenses* eigentlich die Canabae und das Territorium betrafen, und zwar die Gemeinschaft der römischen Bürger im Territorium, wofür in den Inschriften die Bezeichnung *Troesmenses* gelte. Das Municipium hätte sich daher nur aus den Canabae, der einzigen *de facto* Stadt entwickeln können.

In einem unlängst erschienenem Aufsatz über das Militärland der *legio V Macedonica* an der unteren Donau,[22] habe ich bereits darauf hingewiesen, daß das Territorium um Troesmis in vormunicipaler Zeit nur zur Legion gehören konnte, solange in der Nähe keine andere Territorialverwaltung römischen Rechtes bestand. Weder die Zivilsiedlung noch die Canabae konnten über ein eigenes Territorium verfügen; beide standen auf Militärland. Erst nach Abzug der *legio V Macedonica*, zugleich mit der Rangerhöhung der Zivilstadt, wird wohl vom militärischen Nutzland ein Teil für das Territorium des neu entstandenen Municipiums abgetrennt worden sein. Das Weichbild des aus der Zivilsiedlung entstandenen Municipiums umfaßte auch die Stelle der späteren Westfestung, aus deren Mauern die Inschriften des *ordo Troesmensium* und ausnahmslos alle mit dem Municipalleben im Zusammenhang stehenden Denkmäler zum Vorschein gelangten. Das alles beweist, daß im Municipium das ökonomische, politische und kulturelle Leben der Zivilsiedlung ihre Fortsetzung fand. Würde man zugeben, daß die Canabae den juridischen und räumlichen Kern des Municipiums gebildet haben, so müßte man zugleich annehmen, daß später nur die Municipalinschriften aus dem Gebiet des Lagers und der Canabae zur Westfestung verschleppt wurden, während die Canabae- und Militärinschriften bei der Ostfestung gelassen worden sind.

Bei Troesmis zeugen also die Inschriften aus der ersten Hälfte des 2. Jh. von drei deutlichen Siedlungen: Lager, Canabae und Zivilsiedlung, wobei nur die letztere in den Dokumenten *Troesmis* genannt ist. Canabae und Zivilsiedlung standen auf Militärboden, doch sie entwickelten sich territorial und verwaltungsmäßig separat: die Canabae neben dem Lager und in etwa 0,5 km Entfernung die Zivilsiedlung; beide hatten eigene Verwaltungsorgane. Die epigraphischen Quellen sind mit dem Terrainbefund im Einklang: die zwei spätrömischen Festungsruinen zeigen heute die Stellen an, wo im 2. und 3. Jh. einerseits das Lager und die Canabae und andererseits die Zivilsiedlung, das spätere Municipium, standen.

In welcher Beziehung zu einander, oder inwieweit getrennt oder gemeinsam entwickelten sich diese drei Siedlungseinheiten, das sind Fragen, die beim heutigen Stand der Kenntnisse nur beiläufig und in Anlehnung an allgemein an der Reichsgrenze erkannte Tendenzen zu beantworten sind. Wir wissen nur, daß auch nach Abzug der *legio V Macedonica* das Lager als Standort einer Vexillation der *legio I Italica* weiterbestand, die Canabae aber erscheinen in den Inschriften nicht mehr; wir nehmen an, daß sie früher oder später in der zu Municipium gewordenen Zivilstadt aufgegangen sind. Das streng getrennte Nebeneinander von Militärlager und Zivilstadt scheint hier, wie überhaupt im Imperium, bis in der Severerzeit gesichert zu sein. Im 3. und 4. Jh. führt die Entwicklung zu einer engen Verflechtung des militärischen mit dem zivilen Element, entweder im Sinne, daß die Garnison in der Civitas aufgenommen wurde, oder daß die Stadt sich auf die nähere Umgebung des Castrums einschränken mußte. Die Entwicklung schloß wohl mit der Zusammenschmelzung des Militärischen und Zivilen im Rahmen der befestigten spätrömischen Stadt. Die Frage welche Bedeutung den beiden spätrömischen Festungen bei Troesmis in dieser neuen Synthese zukommt, erhoffen wir durch künftige Ausgrabungen näher zu erklären.

[21] a.a.O., S. 570, ff. [22] S. Anm. 20

UN ATELIER DE *TERRA SIGILLATA* À ROMULA

G. POPILIAN

La présence des ateliers céramiques spécialisés dans l'imitation des vases du type *terra sigillata* en Dacie est un fait depuis longtemps reconnu. Déjà en 1929, Vasile Christescu publiait plusieurs moules destinés jadis à la confection de cette sorte de vases, mis au jour à Apulum et conservés dans les collections des musées d'Alba Iulia et de Cluj [1]. Comme bon nombre de chercheurs étrangers ont bénéficié des données fournies par V. Christescu — notamment les spécialistes hongrois —, les ateliers transylvains affectés à la production de cette poterie moulée ont depuis longtemps leur place dans la littérature spécialisée.

Pour ce qui est de la Dacie inférieure, dont les frontières coïncidaient en lignes générales avec le territoire actuel de l'Olténie, la présence de ces ateliers n'était que présumée. Dans une étude déjà ancienne, D. Tudor supposait l'existence d'une production locale de vases du type *terra sigillata*, partant de certains exemplaires de vases moulés découverts à Romula, d'une qualité de beaucoup inférieure du point de vue technique et artistique par rapport aux produits du même genre importés des provinces occidentales de l'Empire romain [2]. Or, les fouilles effectuées ces dernières années à Romula sous la direction de D. Tudor ont contribué à une meilleure connaissance de l'activité artisanale développée dans cette ville antique. Tout un quartier semble avoir été le siège de l'exercice de différents métiers, ainsi que l'atteste la mise au jour — dans la zone extra-muros à proximité de la porte nord de la ville — de maints vestiges éloquents : fours pour la cuisson des briques et des tuiles, moules et matrices pour la confection des parures en métal, moules des statuettes en terre cuite, etc. [3]

Les plus précieuses parmi ces données sont — à notre avis — celles concernant l'activité des ateliers céramiques qui produisaient — fait avéré maintenant — aussi des vases sigillés. Un témoignage indubitable en ce sens est le fragment d'un moule de vase trouvé par Mircea Babeş dans la campagne de fouilles de l'année 1970 dans la zone de la nécropole plane, au nord de Romula [4]. Il s'agit de la portion inférieure d'un moule destiné à la production des vases hémisphériques décorés selon la technique en *terra sigillata*. La pâte dans laquelle il a

[1] *Viaţa economică a Daciei Romane*, Piteşti, 1924, p. 62—64, fig. 10, pl. 1, 2 et pl. 2,1. Aux renseignemens fournis par V. Christescu en ce qui concerne les vases sigillés découverts en Transylvanie, il convient d'ajouter l'apport du chercheur polonais Bogdan Ruthkowski mentionnant dans une étude relativement récente (*Fragment matrycy do wyrobu terra sigillata znaleziony w Margum*, Archeologia, 19, 1968, p. 145—151) la présence au Musée d'archéologie et d'ethnologie de Cambridge d'un moule qui proviendrait de Cluj.

[2] *Monumente inedite din Romula*, 2, Buletinul Comisiunii Monumentelor Istorice, 1940 (tirage à part), p. 61 ; D. Tudor OR[3], Bucarest, 1968, p. 82.

[3] G. Popilian, *Două cuptoare de ars ţiglă şi cărămizi descoperite la Romula*, RevMuz, 2, 1969, p. 167.

[4] Nous tenons à exprimer par cette voie aussi notre gratitude envers notre collègue Mircea Babeş, qui a eu l'amabilité de mettre à notre disposition le fragment de moule en question.

DACIA, N.S., TOME XVI, 1972, pp. 145—161, BUCAREST

été confectionné est bien cuite et d'un rouge clair. Sur la paroi intérieure du moule sont imprimés avec les *sigilla* (poinçons) les motifs ornementaux appelés à faire saillie sur la face extérieure du vase coulé. Seulement deux motifs composent cet ensemble ornemental, une tête de méduse et un dessin chevronné, disposés en rangées alternatives (fig. 1/1). D'autres éléments décoratifs peuvent fort bien avoir existé sur la partie détruite du moule. Nous avons donc affaire à une imitation modeste, qui ne saurait prétendre à la perfection des produits de cette espèce avec lesquels nous ont accoutumés les ateliers gaulois et rhénans. Du reste, seule la tête de méduse pourrait offrir quelques analogies avec les éléments décoratifs courants dans les ateliers de Gaule. Toutefois, ce même motif apparaît sur certaines parures daciques [5], s'agissant de toute évidence d'un élément d'influence sud-danubienne. Une analogie plus proche serait à faire avec la tête de méduse gravée sur une épigraphe d'Histria [6] et avec celle d'un sarcophage de Durostorum [7]. À ce qu'il paraît, cet élément apotropaïque est fréquent sur les monuments funéraires, mais on le retrouve également sur le trophée du monument d'Adamclissi [8].

Si la méduse est un motif d'origine gréco-romaine, le deuxième élément du décor de notre fragment, le chévronnage, apparaît parmi les ornements des vases daciques dès les Ier siècle av. n.è. — Ier siècle de n.è [9]. On le voit souvent aussi sur les pièces daciques d'argent, notamment les bracelets [10], sans qu'il fasse pour autant défaut à la poterie [11]. Le même motif, mais réalisé au moyen des matrices et non pas par le coulage, apparaît également sur les vases romains provinciaux de Dacie — des produits d'usage ménager confectionnés dans une pâte grise avec du gravier dans sa composition [12]. Malheureusement, jusqu'à présent on n'a pas encore découvert de vase sorti de ce moule. Un seul fragment, trouvé toujours à Romula, reproduit en relief le chévronnage rappelant l'un des deux composants du motif susmentionné, mais il ne peut être mis en relation avec le moule respectif (fig. 1, 4).

Les fouilles de Romula ont mis au jour en 1969 un poinçon (*sigillum*) qui servait à imprimer sur les parois d'un moule un motif dont la forme reproduisait plus ou moins la lettre x (fig. 1, 3). Imprimés au centre de celui-ci il y avait deux petits cercles séparés par une ligne médiane aux extrémités de laquelle étaient disposées trois ou quatre lignes plus ou moins parallèles, suivant le tracé des bras de la lettre x. Ce poinçon est confectionné dans une pâte fine, grise, avec des fragments de mica et présentant des traces d'une cuisson secondaire.

Un autre poinçon en terre cuite, de bonne qualité et comportant des fragments de mica, a été récolté à Romula durant la campagne de 1971, dans le secteur de la *villa suburbana*. L'objet accuse une petite cassure dans sa partie supérieure et il devait représenter, selon toutes les apparences, un homme assis sur une chaise ou peut-être sur un rocher. De la main gauche, relevée à la hauteur de l'épaule, il retient un objet reposant sur son genou gauche, alors que sa main droite s'appuie sur la chaise. Le revers du poinçon est travaillé avec négligence, avec sa superficie légèrement bombée afin de faciliter son maniement quand il servait à l'impression de la paroi encore molle du moule. Il est hors du doute qu'un vase en *terra*

[5] Radu Vulpe, *Așezări getice din Muntenia*, Bucarest, 1966, fig. 13.

[6] Vasile Pârvan, *Fouilles d'Histria*, Dacia, 2, 1925, p. 221, fig. 35.

[7] *Ibidem*.

[8] Gr. Tocilescu, *Fouilles et recherches archéologiques en Roumanie*, 1900, p. 9 et suiv., fig. 7 et suiv.

[9] I. H. Crișan, *Ceramica daco-getică, cu specială privire la Transilvania*, Bucarest, 1969, p. 210, pl. 107, 3.

[10] Radu Florescu, *Arta dacilor*, Bucarest, 1968, p. 44, fig. 26.

[11] Kurt Horedt, *Kleine dakische Silberfunde*, Dacia, 11—12, 1948, p. 266, fig. 3; Dorin Popescu, *Le trésor dace de Sîncrăeni*, Dacia, N.S., II, 1958, p. 172; idem, *Trésors daces en argent des collections de l'Académie de la République Socialiste de Roumanie, Inventaria Archaeologica*, Bucarest, 1968, pl. 20 b, fig. 3; D. Berciu, *Arta traco-dacică*, Bucarest, 1969, p. 191.

[12] Des fragments céramiques avec des ornements similaires ont été trouvés également dans l'établissement civile du camp de Slăveni. Ils sont conservés dans les collections du Musée d'Olténie de Craiova.

Fig. 1.— 1—2, 6, moules de vases en *terra sigillata*; 3—5, poinçons 4, fragment d'un vase moulé de Romula (Musée de Caracal).

sigillata d'importation (fort probablement gaulois) a dû servir de modèle à l'auteur du poinçon de Romula. En admettant que l'objet retenu par sa main gauche est une lyre, le personnage du poinçon pourrait représenter Apollon et se rapprocherait de la figure n° 120 du répertoire d'Oswald [13].

En 1940, D. Tudor signalait à Romula la présence de quelques fragments céramiques qu'il considérait le témoignage d'une imitation locale des vases en *terra sigillata* [14]. Il s'agit surtout de pièces en forme de plateau, au fond ovale, rond ou rectangulaire, avec les parois obliques au bord à retroussis horizontal vers l'extérieur et deux anses très aplaties (fig. 4, 8). Les anses, aussi bien que les bords, sont décorés de figures en relief réalisées grâce au moule. Les fragments de ce genre de plateaux sont fréquents particulièrement dans la zone sud-est de la Dacie méridionale, à Romula, à Sucidava et à l'actuelle Orlea. A l'état actuel des recherches aucun fragment céramique de ce genre trouvé à quelque autre endroit de la Dacie romaine n'a été publié pour autant que nous le sachions. Mais récemment, le chercheur bulgare Bogdan Sultov a publié une étude sur le centre céramique découvert à Butovo (dans le voisinage de la ville de Tărnovo) où, entre autres produits, ont été également mis au jour des moules destinés à la confection de cette sorte de plateaux, ce qui indique sans l'ombre d'un doute que c'était là un des centres de la production de ces vases [15].

Les analogies des formes et motifs ornementaux propres aux plateaux de Butovo avec ceux de Romula, Sucidava et Orlea sont évidentes. Le musée de la dernière des localités susmentionnées compte dans ses collections un plateau (fig. 4, 8) qui semble sortir du moule de Butovo publié par B. Sultov [16]. Ce n'est pas seulement entre les motifs ornementaux pris individuellement que ces analogies sont manifestes — parfois jusqu'à l'identité — mais aussi au point de vue de leur distribution dans l'espace à décorer [17]. On ne saurait donc plus mettre en doute le lien étroit des centres fonctionnant en Mésie inférieure avec la Dacie méridionale [18].

Le spécialiste polonais Bogdan Ruthkowski, qui a étudié la céramique romaine récoltée dans les fouilles de l'expédition archéologique polonaise à Novae, remarque à juste titre que le centre de production céramique de Butovo exportait ses produits au-delà du Danube [19]. Il s'ensuit tout naturellement qu'au moins une partie des pièces mises au jour en Olténie provenaient de Butovo. Mais, à présent, nous aussi sommes en mesure de soutenir qu'un chiffre important de cette sorte de vases étaient fabriqués à Romula. Nous invoquons à l'appui d'une telle affirmation la découverte là — en 1970 — du fragment de moule dont nous avons déjà parlé (fig. 1/6), car il est généralement admis que la meilleure preuve de l'existence d'un atelier de vases moulés est justement la présence sur les lieux des moules respectifs et de quelques spécimens des produits ainsi confectionnés [20].

[13] *Index of figures types on terre sigillata* (« Samian Ware »), London, 1936—1937.

[14] *Op. cit.*

[15] Один занаятчийски центер в Долна Мизия, dans Arheologija, IV, 1962, 4, p. 30, fig. 2; idem, Один ремесленний центр в нижней Мезии, Actes du premier Congrès international des études balkaniques et sud-est européennes, vol. 2, Sofia, 1969, p. 479—488.

[16] *Ibidem*, fig. 5.

[17] *Ibidem*, fig. 6.

[18] Les liens étroits des centres céramiques de la Dacie méridionale (ceux de Romula tout particulièrement) avec les centres similaires de la Mésie inférieure se reflètent non seulement dans les analogies offertes par la céramique « de luxe », mais aussi dans les nombreuses similitudes constatées entre les formes et les ornements des vases appartenant à la catégorie de la poterie d'usage courant. Fondé sur nos observations sur les matériaux obtenus par les fouilles méthodiques de plusicurs sites et nécropoles romains d'Olténie, ainsi que partant de l'étude des collections céramiques conservées dans les musées de cette province, nous pensons être en droit d'affirmer que la poterie de la Dacie méridionale atteste des liens plus étroits (ou au moins tout aussi étroits) avec la céramique de la Mésie inférieure qu'avec celle de la Dacie nord-carpatique. Ses relations avec les provinces centrales européennes sont de beaucoup moins importantes, se résumant tout au plus à l'importation — assez réduite du reste — de certains vases du type *terra sigillata* produits par les centres de Pannonie.

[19] K. Majewski et ses collab., *Novae-Sektor Zachodni*, Archeologia, 15, 1964, p. 265.

[20] J. Déchelette, *Les vases céramiques ornés de la Gaule romaine*, Paris, 1904, vol. 1, p. 205.

Bien que le fragment de moule de Romula n'offre que de très simples éléments décoratifs, ce n'est pas une raison pour croire que les centres de la production céramique d'Olténie ne disposaient pas de moules d'une ornementation plus riche. Nous sommes convaincu que les fouilles futures pratiquées en Dacie inférieure — et en tout premier lieu à Romula, qui a été sans contredit l'un de ses grands centres de production céramique — confirmeront cette affirmation. Il y a néanmoins une différence entre la technique des potiers de Butovo et celle propre aux potiers de Romula. Les produits des premiers sont confectionnés dans une pâte plus fine, mais ce qui leur confère surtout leur caractère particulier c'est le « vernis brun à éclat métallique » [21]. Retenons comme significatif le fait qu'un fragment du bord d'un plateau trouvé à Romula en 1970 (dans le secteur de la *villa suburbana*) offre les mêmes ornements que les fragments conservés dans la collection Mavros du Musée national des antiquités de Bucarest [22]. Rien d'extraordinaire dans cette analogie, sauf qu'elle prouverait la sortie des vases d'un même moule (fig. 3, 9) s'il n'y avait la différence de vernis, celui du fragment de la collection Mavros présentant la même teinte brune à éclat métallique mentionnée ci-dessus. Or, le fragment de Romula est d'un rouge-brique ; ce vernis ne couvre pas d'une manière uniforme toute la superficie du fragment et il ne fait pas corps commun avec la pâte, s'écaillant facilement. La conclusion à tirer de cet état de choses est que le fragment de la collection de Mavros doit provenir d'un vase confectionné à Butovo, alors que l'autre sort d'un moule identique que les potiers de Romula auraient importé de Butovo [23].

Le voyage des moules employés pour la confection des vases en *terra sigillata* d'une localité à l'autre n'est pas un phénomène particulier à cette région de l'Empire romain : on le constate couramment dans les provinces occidentales aussi, en Gaule et en Allemagne [24]. De même, les moules ayant servi dans les ateliers céramiques pannoniens ont voyagé de leur côté ; ils n'ont jamais servi uniquement dans l'atelier d'une certaine localité, ce qui fait qu'on retrouve jusqu'à Mursa, voire en Mésie, des moules d'Aquincum. Les centres céramiques de Mésie et de Dacie connurent le même phénomène, d'autant plus qu'ils étaient étroitement liés aussi par des liens d'une autre nature que le simple emprunt de formes et de décors céramiques.

Il semble que les prototypes qui servirent à la confection de ces formes céramiques sont les vases Dragendorf 39, fabriqués surtout à Lezoux [25]. Les analogies portent aussi bien sur le choix des zones décorées que — jusqu'à un certain point — sur les motifs ornementaux. Fait intéressant, les potiers de Pannonie n'ont pas dans leur répertoire de tels vases. Au stade actuel des études on ne saurait affirmer la présence en Mésie inférieure de tels produits en *terra sigillata* originaires des provinces occidentales. Pour ce qui est de notre pays, signalons la présence d'un tel fragment dans le camp de Drajna de Sus [26]. Le modèle initial des potiers gaulois fut le vase d'argent ; il se peut aussi que les potiers de Butovo et de Romula se fussent inspirés du même modèle.

Le *répertoire morphologique* des vases-plateaux mis au jour en Dacie méridionale est assez pauvre pour le moment, peut-être aussi en raison de l'absence des pièces complètes et de la rareté de celles susceptibles d'être restituées. Pour la classification des vases-plateaux, nous avons pris comme critère initial la forme du fond du vase, qui peut être éllipsoïdale, ronde

[21] B. Sultov, *op. cit.*, p. 482.

[22] Nicolae Mavros, dont la collection devait être le noyau du futur Musée national des antiquités, a été vers le milieu du siècle dernier le directeur général des quarantaines danubiennes (cf. Dorin Popescu, *Centenarul Muzeului Național de Antichități*, SCIV, 15, 1964, 4, p. 451). On peut en déduire donc que la majeure partie des objets d'époque romaine constituant sa collection avaient été acquis en Olténie.

[23] K. Kiss, dans *Laurae Auincenses Memoriae Val. Kuzinzky dictae*, 1, 1938, p. 212.

[24] A. Alföldi, *The exportation of the pottery of Pacatus to Moesia* FolArch, 1, 2, 1939, p. 98–99.

[25] J. Déchelette, *op. cit.*, pl. 7,4 ; cf. F. Oswald — T. D. Pryce, *An introduction to the study of terra sigillata*, London, 1920, pl. 57, 1.

[26] Gh. Ștefan, *Le camp romain de Drajna de Sus*, Dacia, XI–XII, 1948, p. 127, fig. 9/3.

Fig. 2. — 1, 7, fragments de vases moulés découverts à Romula. (Collection Ilie Constantinescu de Caracal) ; 4, 6, 7, l'Institut d'archéologie de Bucarest (Collection Papazoglu) ; 2, 3, 8, Musée de Caracal.

1 2 3 4 5 6 7 8 9 10

0 1 2cm

Fig. 3. — Fragments de vases moulés d'Olténie. 1, 2, 3, 4, 6, 9, Musée de Caracal ; 5, 7, Musée communal d'Orlea ; 8, collection Ilie Constantinescu de Caracal ; 10, l'Institut d'archéologie de Bucarest (collection Papazoglu).

1 2 3 4 5 6 7 8
0 1 2 cm
0 2 4 cm

Fig. 4. — 1, 5, fragments de vases moulés d'Olténie, l'Institut d'archéologie de Bucarest; 2, 4, 7, Musée de Caracal; 3, Musée de l'Olténie de Craiova; 6, Collection Ilie Constantinescu de Caracal; 8, Musée communal d'Orlea.

ou rectangulaire [27]; dans une étape plus avancée de l'étude de cette céramique, on pourra aussi prendre en considération — selon nous — la forme des deux anses.

En ce qui concerne la *technique* des potiers de Romula pour la confection des vases moulés, elle ne diffère pas trop de celle appliquée aux vases plus fins, d'usage ménager. Cette remarque regarde naturellement la pâte, bien pétrie (comportant parfois des fragments de mica comme dégraissant), cuite à point et uniformément. Certaines zones du vase, comportant toujours les parties décorées en relief, sont couvertes d'une peinture rouge, selon la gamme complète de cette couleur. Ainsi que nous l'avons déjà constaté plus haut, la peinture n'adhère pas parfaitement aux parois du vase et elle n'est pas enduite de vernis [28].

Les *éléments décoratifs* sont de nature humaine, zoomorphe, végétale ou géométrique. Quant à l'originalité des poinçons constituant les éléments composants du décor, elle est très relative. Seule la combinaison de ces motifs très simples et souvent banals confère une certaine originalité au décor [29]. Nous avons tenté d'établir un tableau des poinçons qui ont servi aux vases-plateaux de Romula, classés selon leur nature (fig. 5, 6, 7) et le résultat auquel nous avons abouti nous semble des plus intéressants. Tout d'abord, nous avons été surpris par le grand nombre des éléments de décor. Une autre tendance, rendue évidente par le regard d'ensemble jeté sur les poinçons de Romula qui ont servi à la décoration des plateaux, est leur schématisme, leur stylisation. On pourrait attribuer ce schématisme à plusieurs facteurs, dont nous nous proposons d'en discuter deux. Les motifs schématiques peuvent avoir été réalisés au moyen des moules confectionnés par les potiers indigènes, moins habiles que ceux du sud du Danube, alors que les décors montrant un travail plus soigné seraient le résultat de l'emploi de moules originaux, importés de Butovo ou de quelque autre centre céramique de Mésie inférieure. Mais le schématisme des ornements peut tout aussi bien être interprété comme une preuve du déclin d'un tel procédé parmi les potiers de Romula. Il faudrait aussi savoir à quel point ce penchant vers le schématisme se laisse-t-il saisir sur les vases du même genre découverts en Bulgarie. La difficulté d'accepter sans réserve la seconde alternative est augmentée du fait que nous ne disposons que d'un nombre assez modeste de vases appartenant à cette catégorie et du manque de netteté en ce qui concerne le contexte stratigraphique de leur mise au jour. Les éléments décoratifs employés par les potiers de Romula s'élèvent à 119, assurant une large gamme de combinaisons possibles. En organisant d'une manière systématique le répertoire de ces éléments décoratifs, nous avons distingué quatre catégories : 1, le décor à figures humaines ou à masques ; 2, le décor à motifs animaliers ; 3, le décor à éléments végétaux ; 4, le décor géométrique (fig. 5, 6, 7).

Les éléments de décor ayant pour principal motif la figure humaine sont seulement sept, c'est-à-dire assez peu nombreux par rapport aux autres catégories. L'origine de ces motifs est difficile à préciser et on ne peut guère prétendre que ceux qui les ont modelés ont fait preuve d'une grande originalité. Ils se sont inspirés des sources qui leur étaient plus facilement accessibles, par exemple les vases en métal ou les ornements des monuments en pierre ou en marbre [30]. Il se peut aussi que le répertoire des poinçons de Romula ait subi quelque influence des poin-

[27] Nous ne connaissons pas le répertoire des formes découvertes en Bulgarie ; les renseignements fournis par B. Sultov dans les deux études susmentionnées ne suffisent pas à l'établissement d'un répertoire rigoureux. La collaboration plus étroite des chercheurs bulgares et roumains serait extrêmement utile surtout pour l'étude de la céramique de Dacie inférieure et de Mésie inférieure.

[28] Les potiers de Romula n'usaient pas seulement de la technique du moulage des vases afin de les décorer de figures en relief. Ils connaissaient aussi la barbotine, grâce à laquelle ils ont créé des ornements d'une rare beauté. Enfin, ni la technique des figures appliquées n'était pas inconnue à Romula. Les moules et les fragments de vases réalisés selon cette technique constituent une preuve en ce sens. La plupart de ces derniers sont encore inédits et ils composent le thème d'un étude en cours d'élaboration.

[29] M. Lutz, *L'atelier de Saturnius et de Satto à Mittelbron* (*Moselle*), 22e supplément à Gallia, Paris, 1970, p. 78.

[30] B. Sultov, *op. cit.*, p. 482.

Fig. 5. — Poinçons des vases moulés produits à Romula.

çons ayant servi au décor des vases moulés importés des provinces occidentales, chose d'autant plus plausible si l'on tient compte du fait que c'est à Romula qu'on a mis au jour le plus grand nombre de vases sigillés originaux [31]. C'est surtout la Gaule centrale et notamment les ateliers de Lezoux [32] qui offrent des analogies pour ces motifs à figures humaines : la figure n° 1 de la planche 4 est bien proche de celle notée dans le catalogue d'Oswald sous le n° 1334 et les poinçons n°s 2, 3 et 4 peuvent être comparés avec les poinçons n°s 1222, 1217 et 1335 du même catalogue [33]. A notre avis, le répertoire des poinçons doit être de beaucoup plus riche et on pourra le compléter quand tous les vases de cette catégorie découverts en Bulgarie seront publiés. Toutefois, nous avons essayé quelques corrélations entre les éléments décoratifs connus en Dacie inférieure et ceux de Mésie inférieure, en partant des fragments déjà publiés [34]. C'est ainsi que le masque n° 4 de la planche 5 se retrouve sur un fragment mis au jour en Bulgarie [35].

Les motifs animaliers sont plus nombreux. A retenir que tous les animaux sont figurés en mouvement. Une fois de plus nous pouvons saisir certaines corrélations avec les vases sigillés d'importation, par exemple le félin ressemblant à une panthère (fig. 1, n°s 12, 13, 14) offre des analogies avec celui du n° 1580 — Oswald et avec les T_{24}, T_{25} du catalogue de Ricken [36]. De même, à l'origine des poinçons n°s 3, 26 (pl. 5) il paraît qu'il faut voir quelques éléments de décor gaulois [37], alors que le poinçon n° 26, représentant un chien, se retrouve dans le répertoire des potiers de Butovo [38]. On peut également établir des analogies avec les motifs de Romula notés dans notre catalogue avec les n°s 21, 30, 31, 33 et ceux du catalogue d'Oswald notés 1661, 1874, 1875 — en usage surtout chez les potiers de la Gaule orientale [39]. Maintenant, en dehors des strictes analogies entre les poinçons à motifs animaliers, il convient de souligner aussi que les potiers de la Dacie inférieure comptent dans leur répertoire de motifs zoomorphes les mêmes espèces d'animaux que celles figurant dans le répertoire gaulois. Nous considérons ce fait comme un argument de plus en faveur de la thèse que les vases sigillés gaulois, ou — pour plus de précison — leurs poinçons, constituaient l'une des sources d'inspiration des potiers de Romula. Il paraît aussi que les poinçons enregistrés aux n°s 30, 34, 37 (fig. 5) et 39 (fig. 6) sont identiques à ceux utilisés par les ateliers de Butovo [40], ce qui dénoterait qu'ils ont été confectionnés par le même artisan. Mais on ne saurait pas encore préciser parmi les poinçons enregistrés jusqu'à présent lesquels étaient confectionnés seulement à Romula et lesquels seulement à Butovo. Pour que cette distinction devienne possible, il serait nécessaire une connaissance détaillée des répertoires décoratifs des deux centrs.

Une importance toute particulière a été conférée ces derniers temps aux poiçons à décors mineurs ou aux éléments de remplissage (en général, il s'agit de motifs végétaux ou géométriques) qui — de l'avis de certains spécialistes — seraient susceptibles d'individualiser et de caractériser le style propre de chaque potier [41]. C'est pourquoi nous estimons que la présentation même succincte des éléments analogues de Romula ne serait pas dépourvue d'intérêt. Dès le début, nous pensons qu'il est utile de souligner qu'à l'origine de la plupart de ces élé-

[31] D. Tudor, *op. cit.*, p. 55—62.

[32] Les produits des ateliers de Lezoux constituent le lot le plus important des vases sigillés d'importation trouvés en Dacie inférieure.

[33] *Op. cit.*

[34] Nous n'avons disposé à cet effet que des deux études de B. Sultov précitées.

[35] B. Sultov, Actes du premier Congrès international des études balkaniques et sud-est européennes, II, p. 185, fig. 6/2.

[36] Heinrich Ricken-Charlotte Fischer, *Die Bilderschüsseln der römischen Töpfer von Rheinzabern*, Bonn, 1963.

[37] F. Oswald, *op. cit.*, n°s 1956, 1995.

[38] B. Sultov, *op. cit.*, p. 484, fig. 6/2.

[39] Le poinçon n° 30 (pl. V) est le plus rapproché de celui noté par Ricken avec T. 118 a.

[40] B. Sultov, *op. cit.*, *loc. cit.*

[41] J. A. Stanfield et Grace Simpson, *Central gaulish potters*, 1958 ; Jean-Raymond Terrisse, *Les céramiques sigillées gallo-romaines des Martres-de-Veyre (Puy-de-Dome)*, 19e supplément à Gallia.

Fig. 6. — Poinçons des vases moulés produits à Romula.

68 69 70 71 72

73 74 75 76 77 78 79

80 81 82 83 84 85 86

87 88 89 90 91 92 93

94 95 96 97 98 99

100 101 102 103 104 105

106 107 108 109 110 111 112 113

114 115 116 117 118 119

Fig. 7. — Poinçons des vases moulés produits à Romula.

0 2cm

1

6 2cm

2

Fig. 8. — Vases en *terra sigillata* d'Olténie. 1, Musée de Corabia ; 2, Musée de Caracal.

ments de remplissage se trouvent les motifs utilisés par les artisans gaulois, en dépit même du fait que dans la plupart des cas ils ne sont pas identiques. Les analogies les plus nombreuses sont fournies par les éléments de décor courants dans les ateliers de Lezoux. Pour l'illustration de nos dires et pour faciliter l'étude des analogies, nous donnons ci-après leur liste, en précisant que le premier nombre est celui du numéro porté par le motif décoratif dans notre catalogue et que le nombre suivant est celui sous lequel il figure dans les catalogues plus connus[42]: **45=1133**

[42] Nous avons établi des corrélations avec deux des études les plus connues : J. Déchelette, *Les vases céramiques ornés de la Gaule romaine*, 1904, vol. 2, et J. A. Stanfield-Grace Simpson, *Central gaulish potters*, London 1958.

Déchelette ; 53 = 22/8 Stanfield-Simpson ; 55 = 35/2 Stanfield-Simpson ; 61 = 31/6 Stanfield-Simpson ; 64 = 42/10 Stanfield-Simpson ; 84 = 17/4 Stanfield-Simpson ; 85 = 44/18 Stanfield-Simpson ; 100 = 30/12 Stanfield-Simpson ; 109 = 12/5 Stanfield-Simpson.

Si l'on prend pour critère la nature du motif composant le décor, on peut distinguer deux catégories de plateaux : les plateaux ornés de motifs zoomorphes, végétaux et géométriques d'une part et les vases décorés de motifs végétaux et géométriques d'autre part. Nous supposons que les deux types ont coexisté. Les zones décorées d'habitude, dans le cas des plateaux, sont constituées par les deux anses et les bords. Souvent la combinaison des poinçons varie en fonction de la zone à laquelle ils s'appliquent. À l'ordinaire, le décor de l'anse est divisé en deux registres avec un ou deux éléments décoratifs centraux. Dans chacun des deux registres sont disposés symétriquement les mêmes motifs décoratifs (fig. 2, fig. 1, 2, 5—7). Souvent la zone décorée est délimitée par un cadre composé de différents éléments décoratifs (fig. 2, fig. 1, 2, 3, 7, 8). Le bord du vase, ou plus exactement la face supérieure du bord, est ornée d'autres motifs que ceux reproduits sur les anses. Le décor est composé de quelques motifs qui se répètent.

Ce qui caractérise les pièces de Romula et de Butovo c'est l'absence de toute corrélation entre les éléments composants du décor. Les poinçons sont appliqués sans aucune intention de créer des scènes, comme c'est le cas chez les vases moulés des provinces occidentales de l'Empire. Chaque élément décoratif est disposé dans le moule par les potiers de Romula tel qu'il l'a extrait d'une scène déterminée, lui conservant le mouvement ou une certaine position qui n'avait de sens que par rapport aux autres poinçons composant ladite scène. Or, leur position dans l'ensemble du décor, sans tenir aucun compte du sens de la scène, surtout quand il s'agit des motifs animaliers, ainsi que la tendance de schématiser les figures confèrent aux plateaux de Romula cette touche de gaucherie qui se dégage au premier coup d'œil de leur ensemble décoratif.

On ne peut essayer aucune précision quant aux limites de l'aire où circulaient les produites céramiques de Romula à cause de l'insuffisance de nos connaissances en ce qui concerne la céramique romaine provinciale, trouvée aussi bien dans notre pays que dans les pays voisins, sud-danubiens (c'est-à-dire dans l'ancien territoire des deux Mésies). Il est cependant à supposer que les moules mis au jour à Romula — à l'instar de n'importe quel moule — ont donné la possibilité de la confection « en série » des vases respectifs et que ces produits rayonnèrent dans les régions avoisinantes. Ce serait difficile d'admettre que seuls les marchés compris dans le territoire sud-est de l'Olténie ont disposé de ces produits.

Hormis les plateaux décorés de figures en relief, les ateliers de Butovo confectionnaient aussi des vases moulés dont le motif ornemental, constitué par une sorte d'écailles en relief, occupait deux tiers de leur superficie [43]. L'Olténie ne connaît qu'une seule forme de récipients ainsi décorés : le pot à deux anses, avec le bord évasé sillonné de 3—4 petites ornières et le fond annelé. La face couverte d'écailles est peinte dans une teinte rouge tirant sur le brun (fig. 8, 1). On ne saurait prétendre sans quelques réserves que de tels vases étaient produits à Romula, tout en ajoutant que cette sorte de fragments céramiques sont aussi fréquents à Romula qu'à Sucidava et à Orlea. Du reste, notre exemplaire fait partie des découvertes de Sucidava. On ne saurait non plus soutenir que cette catégorie céramique soit le propre de cette région seulement [44].

[43] Ces vases aussi ont été signalés pour la première fois par D. Tudor (*op. cit.*, fig. 66/1).

[44] Un exemplaire est exposé au Musée d'histoire de Cluj.

Les vases sigillés de Butovo sont datés par Bogdan Sultov de la seconde moitié du IIe siècle et de la première moitié du IIIe siècle [45]. Partant des observations stratigraphiques effectuées à Romula, où ces vases ont été mis au jour dans l'horizon daté de la seconde moitié du IIe siècle, nous confirmons la datation de Sultov, tout en faisaint la restriction (également fondée sur des observations stratigraphiques, cette fois effectuées dans le camp de Slăveni) que dans la première moitié du IIIe siècle cette espèce céramique devient très rare, du moins en ce qui concerne la Dacie inférieure. En effet, le dernier niveau du camp de Slăveni, daté de la première moitié du IIIe siècle, n'a livré qu'un seul fragment de plateau à décor en relief (fig. 4, 7).

Un fragment de vase en *terra sigillata*, également mis au jour à Romula par les fouilles de 1969, est décoré de motifs qui n'ont rien de commun avec ceux connus dans cette localité jusqu'à présent. La manière dont ces motifs sont exécutés rappelle d'autres provinces romaines, mais la pâte râpeuse, grise et sans couche de peinture et de vernis, ainsi que — dans une certaine mesure — la forme même du vase plaident pour son attribution aux potiers autochtones.

Pourtant son décor dénote une évidente influence des ateliers d'Aquincum ou de quelque autre centre pannonien. Il comporte deux zones séparées par une rangée de lignes pointillées, réalisées au moyen de l'incision. La zone supérieure est ornée de sarments de vigne avec des grappes de raisins, alors que son pendant inférieur devait se composer d'une scène zoomorphe, dont une seule bête s'est conservée. Compte tenu de la manière artistique dont sont traités les raisins ainsi que l'usage de la vigne en tant que principal motif décoratif recouvrant presque toute la superficie de la zone respective, nous sommes enclin à rattacher ce vase mis au jour à Romula aux ateliers d'Aquincum [46]. Quant à l'animal reproduit dans la zone inférieure, il est difficile à identifier ; il ressemble néanmoins à un sanglier, lui aussi exécuté dans la manière propre aux potiers d'Aquincum [47]. Bien qu'unique à Romula et même (nous sommes sûr de ne point faire erreur en l'affirmant) en Olténie [48], la présence d'un vase dont les ornements attestent l'influence des potiers d'Aquincum sans être tout à fait identiques aux produits sortis de leurs ateliers, ajoutée aux arguments dont nous venons de faire état ci-dessus, nous incite au moins à soupçonner sinon à admettre sans réserve l'existence à Romula de quelques moules importés des centres pannoniens et copiés ensuite par les artisans du cru. Toutefois, la prudence recommande de laisser le soin de résoudre ce problème aux recherches futures.

Il nous semble que certaines conclusions s'imposent en récapitulant notre exposé. D'abord, il a été prouvé sans équivoque l'existence à Romula de quelques ateliers qui sortaient des imitations d'après les vases en *terra sigillata* et ceci grâce à la mise au jour des moules servant à cet effet et des poinçons utilisés à la décoration des moules respectifs. Jusqu'à présent, on ne connaît que deux types de vases : les vases hémisphériques et les vases en forme de plateaux. Pour ce qui est de l'origine des motifs décoratifs, si l'on peut soutenir l'apport de la tradition locale surtout dans les motifs ornant les moules des vases hémisphériques, on ne saurait ignorer non plus l'influence des vases sigillés importés de l'Occident et notamment de la Gaule centrale dans le cas des vases-plateaux du type « Dragendorf 39 ». Cette influence est également manifeste dans le choix du répertoire des motifs et dans la manière dont certains de ces motifs sont traités. Il est évident que l'artisan de Romula a eu pour premier modèle

[45] *Op. cit.*, p. 486.
[46] Sz. K. Póczy, *Die Töpferwerkstätten von Aquincum*, Acta Archaeologica Academiae Scientiarum Hungaricae, p. 73, pl. 1/2 ; B. Kuzsinszky, *Das grosse römische Töpferviertel in Aquincum bei Budapest* (Budapest Regiségei 11 (1934), fig. 89).
[47] B. Kuzsinszky, *op. cit.*, p. 117, fig. 20.
[48] Cependant plusieurs fragments à motifs décoratifs similaires à ceux de Romula ont été mis au jour à Drubeta aussi (cf. Al. Bărcăcilă, *Une ville daco-romaine*, *L'Archéologie en Roumanie*, Bucarest, 1938, pl. 31, fig. 64). Malheureusement, nous n'avons pu examiner que des photos d'après ces fragments.

les poinçons des vases produits par les ateliers gaulois. D'autre part, l'activité des ateliers de Romula ne saurait être séparée de celle des ateliers de Butovo, avec lesquels les liens ont été si étroits qu'ils ont déterminé l'importation des moules et qu'à l'heure actuelle on ne peut pas encore départager nettement la contribution des potiers de Romula de celle des potiers de Butovo à l'exécution des décors ornant les vases du type « Dragendorf 39 ». Tout ce que l'on peut affirmer pour l'instant, c'est que les motifs du moule des vases hémisphériques de Romula appartiennent aux potiers de l'endroit. Mais l'étude des vases moulés de Romula ne fait que commencer. Des recherches plus poussées dans ce grand centre politique, administratif et économique de la Dacie romaine, ainsi que l'étroite collaboration avec les chercheurs bulgares vont faciliter une meilleure connaissance de l'activité développée tant par les centres céramiques de la Dacie méridionale que par ceux de la Mésie inférieure, dont les rapports étroits se dessinent aujourd'hui de façon si évidente.

11 – c. 1794

LA NÉCROPOLE PRÉFÉODALE D'OBÎRȘIA-OLT
(Note préliminaire)

OCTAVIAN TOROPU et ONORIU STOICA

Les recherches archéologiques pratiquées dans la commune d'Obîrșia (dép. de l'Olt) (fig. 16) ont conduit, dans l'intervalle 1968—1971, à la fouille partielle — entre autres complexes — d'une nécropole [1] au centre du village Obîrșia Nouă, à environ 200 m sud-est de l'école générale (fig. 1). En creusant quelques fosses d'utilité ménagère, les habitants du village ont localisé la nécropole. Tout d'abord, l'habitant *Călin Petre*, en creusant une fosse dans la cour de sa maison, à mis au jour un squelette humain, qu'il a détruit en partie ; selon ses renseignements, cette tombe aura contenu deux boucles d'oreille en bronze, une petite croix d'un métal qu'il n'a pas identifié et plusieurs perles. Plus tard, nous avons fouillé cette tombe, numérotée avec le n° 1. En 1967, un voisin du précédent, le villageois *Marin Stoica* a procédé à l'ouverture dans la cour de son habitation d'une tranchée longue de 10 m et large de 3,60 m, orientée NNE—SSO ; trois squelettes humains entièrement détruits ont été trouvés à cette occasion, les trois nouvelles tombes recevant les n°s 2—4. Plusieurs perles ont été relevées dans l'une de ces tombes et dans chacune des deux autres un couteau de fer. Le mobilier de ces premières tombes (n°s 1 — 4) ne s'est pas conservé. À retenir que les squelettes qui y reposaient étaient orientés ouest-est.

La fouille de cette nécropole s'avéra une entreprise difficile du fait qu'elle couvrait un terrain déjà occupé par les jardins du village et par la chaussée ; toute une série des détails du plan des fouilles ont été établis, soit pour ménager certains arbres fruitiers ou les clôtures (parfois en ciment) séparant deux propriétés, soit pour contourner quelques constructions de caractère domestique, etc. (fig. 2). Cependant, on a fouillé jusqu'à présent 105 tombes dont 95 (90,47%) d'inhumation et 10 (9,53%) d'incinération.

Les tombes d'inhumation sont groupées, à ce qu'il paraît, par grandes familles, les sépultures de chaque groupe étant disposées à peu près par rangées orientées est-ouest et nord-sud. Aucune de ces tombes ne superpose et ne dérange une autre tombe, ce qui révèle l'unité de la nécropole et l'existence, à l'époque où elle était en usage, de certains signes extérieurs délimitant chaque sépulture.

Sur les 95 tombes, six (les n°s 42, 53, 66, 87, 92 et 97) ont été dérangés dès l'Antiquité, sans doute dans des buts de pillage, et quatre (les n°s 1—4) de nos jours.

[1] Pour les dix premières tombes voir chez Octavian Toropu et Onoriu Stoica, *Necropola prefeudală creștină de la Obîrșia Nouă, județul Olt*, Mitropolia Olteniei, 21, 1969, 7—8, p. 570—577. Ladite nécropole a également fait l'objet de deux communications : Octavian Toropu, *Cîteva date privitoare la necropola prefeudală de la Obîrșia Nouă (județul Olt)*, La IIe Conférence nationale d'archéologie, Craiova, 1969 ; idem, *Probleme ale perioadei secolelor VII — X e.n. în spațiul cuprins între Carpați, Dunăre și Olt, reflectate în arheologie și numismatică*, La VIIIe Session des archéologues de la République Socialiste de Roumanie, Bucarest, 1971.

La profondeur des fosses oscille entre un minimum de 0,70 m (T. 14) et un maximum de 3,04 m (T. 39), par rapport au sol actuel. Leur profondeur moyenne est de 2,27 m et le niveau à partir duquel elles ont été creusées se place par rapport au sol actuel à des profondeurs qui vont de 0,28 m jusqu'à 0,83 m. Dans 56 cas on a été à même de préciser le niveau ancien, à partir duquel les fosses étaient creusées. Par rapport à ce dernier niveau nous avons une profondeur minime de 0,70 m (T. 18), une moyenne de 1,74 m et un maximum de 2,40 m (T. 77). Les adultes étaient enterrés à des profondeurs plus grandes (2,53 m, moyenne établie par rapport au sol actuel) que les enfants (1,59 m, moyenne également établie par rapport au sol actuel). La forme des fosses a été précisée pour 83 sépultures, ce qui a permis leur classification selon quatre types principaux (avec plusieurs variantes chacun) : 1) fosses rectangulaires, dont les côtés longs sont orientés est-ouest, la plupart d'entre elles s'élargissant vers l'ouest et devenant plus étroites vers l'est (fig. 3/1—10) ; 2) fosses rectangulaires chez lesquelles alors que les côtés longs courent en ligne droite, les deux autres sont légèrement arqués ; elles sont toujours plus larges vers l'ouest et plus étroites vers l'est et de plus pourvues — à l'intérieur et au fond, vers les extrémités des côtés longs — de deux petites fosses circulaires (fig. 3/11) ; 3) fosses rectangulaires pourvues, sur les côtés longs à l'extérieur, vers leurs extrémités et au centre, de deux ou trois petites fosses carrées ou rectangulaires, liées d'une manière organique à la grande fosse (fig. 3/12—18) et 4) fosses ovoïdales oblongues,

Fig. 1. — Plan du village Obîrşia Nouă avec l'emplacement de la nécropole.

Arbres
Tombes d'incineration
Clôture de ciment
Clôture de bois
Les limites des bâtiments
Le complexe A

Rue

Fig. 2. — Plan de la nécropole d'Obîrșia Nouă.

également plus larges vers l'ouest et plus étroites vers l'est (fig. 3/19). Les plus nombreuses sont celles appartenant au type 1 (79,52%), suivies par celles du type 3 (15,66%) ; le type 4 vient ensuite (3,62%) et enfin le type 2 (1,20%).

Bien que les fosses rangées dans les catégories 2 et 3 suggèrent par leur forme la présence dans les sépultures respectives de certaines constructions en bois (civière ou quelque couverture intérieure aujourd'hui dénommée improprement « lit ») [2], il convient de préciser que ces tombes n'ont livré ni restes, ni même la moindre trace de bois, alors qu'il y en a dans d'autres tombes.

Les parois de la plupart des fosses sont verticales, à l'exception des tombes n°s 75 et 82, dont les parois sont obliques. Dans six cas (n°s 1, 35, 37, 39, 46 et 88) on constate dans les parois des deux côtés longs de la fosse une sorte de plinthe ménagé dans la terre, dans un septième cas (n° 93) ce plinthe court sur trois côtés : nord, sud et est. En général, ces marches sont ménagées à un niveau immédiatement supérieur à celui du squelette [3]. Le fond des fosses est généralement tout plat (75 tombes), mais il y a aussi des tombes plus profondes à leur extrémité ouest (11 sépultures), est (3 sépultures) ou à leurs deux extrémités (5 sépultures). Une seule tombe a le fond concave.

La majeure partie des décédés étaient déposés à même la fosse. Seulement quatre tombes ont livré des restes de bois pourri, indiquant la présence des cercueils. Dans deux cas, les squelettes sont entourés de restes de planches, dans deux autres cas ces restes sont placés sur le côté nord de la fosse et dans un seul cas, entre le crâne et l'extrémité de la fosse, on a constaté la présence d'une poutre transversale.

En général, ces sépultures ne renferment qu'un seul squelette, l'unique exception étant la tombe n° 82 qui s'avère une double sépulture (affectée à deux dépouilles d'adultes). Les tombes à dépouilles d'adultes (hommes et femmes) dépassent en nombre celles des enfants (72,05% pour 27,95%). Ces restes mortels sont déposés à plat sur le dos (fig. 4/1—3), avec le « regard » des crânes dirigé en haut ; il y a toutefois des exceptions, les crânes pouvant être tournés vers la droite ou vers la gauche, ou encore un peu soulevés. Dans 69 cas on a pu préciser la disposition des deux bras du squelette : ils reposent parallèlement au corps (56,52%) ou légèrement pliés au coude, avec l'une des paumes ou toutes les deux sur l'extrémité supérieure des fémurs, dans la zone de contact des fémurs avec le bassin, sur le bassin ou l'abdomen ou un peu plus bas que les extrémités du bassin. Quant à la position des jambes, elle a pu être précisée dans 73 cas, comme suit : 52 squelettes ont les jambes allongées parallèlement ; 19 ont les jambes allongées et les talons rapprochés sans qu'ils se touchent ; 4 squelettes reposent les talons joints ; 2 autres ont les jambes allongées et légèrement écartées à la hauteur du genou et deux autres légèrement infléchies vers la droite. La direction de repos des squelettes est la tête tournée vers l'ouest et les jambes vers l'est ; là aussi on constate deux exceptions : le squelette de la tombe n° 22 est orienté est-ouest et celui de la tombe n° 105 EEN—OOS.

Quatre sépultures (trois d'enfants et une d'adulte) ne contenaient aucun mobilier ; neuf autres, en plus des dépouilles humaines, contenaient aussi des restes d'animaux et de volailles,

[2] Des fosses similaires à Holiare et Štúrovo en Slovaquie aux VIIe—VIIIe siècles (cf. A. Točík, *Pohrebný ritus na včasnostredovekých pohrebiskách Holiaroch a Štúrove*, SlovArch, 18, 1970, 1, p. 29 et suiv., et à Nagyharsány (cf. L. Papp, *A nagyharsényi avarkori temető*, I, A Janus Pannonius Múzeum Évkönyve, 1963, Pécs, 1964, p. 113 et suiv.), ainsi qu'à Pilismarót-Basaharc (cf. N. Fettich, *Das awarenzeitliche Gräberfeld von Pilismarót-Basaharc*, Budapest, 1965, p. 15, fig. 11 et p. 8, fig. 21/1), en Pannonie, de la même époque.

[3] Nous ne pensons pas que ces plinthes ont été ménagés dans le but de servir de support aux offrandes, compte tenu du fait que sur sept tombes ainsi aménagées, seulement dans trois les offrandes animales avaient été déposées, là, dans trois autres les offrandes gisaient à même la fosse et elles faisaient absolument défaut dans la dernière.

des coquilles d'œufs, de petits fragments céramiques et des morceaux de charbon ; enfin dans 79 cas, le mobilier s'est avéré plus divers. Selon leur destination, les pièces récoltées dans ces tombes peuvent se ranger dans les rubriques suivantes : objets de parure, pièces de vêtement

Fig. 3. — Types et variantes des fosses d'inhumation : type 1, 1—10 ; type 2, 11 ; type 3, 12—18 et type 4, 19.

ou d'usage personnel sans caractère d'offrande et pièces déposées dans la sépulture soit comme offrandes, soit en tant qu'objets liés à un certain rituel funéraire.

Les objets de parure ont été relevés dans 49 sépultures. Mentionnons entre autres les boucles d'oreille en bronze ou en argent (fig. 5/1—30), les perles en pâte de verre (fig. 6), les perles en feuille de cuivre (fig. 5/37—40), celles en pâte de verre à montures de bronze(fig. 7/14—17) ou de bronze et de fer (fig. 7/13), bagues (fig. 7/6—12), pendentifs en cuivre de forme

Fig. 4. — Tombes d'inhumation (1—3) et tombes d'incinération (4) de la nécropole d'Obîrşia Nouă.

Fig. 5. — Objets de parure trouvés dans les tombes d'inhumation : 1—30, boucles d'oreille ; 31, pendentif ; 32—36, boutons ; 37—40 perles de bronze.

Fig. 6. — Perles en pâte vitrifiée provenant des tombes d'inhumation.

Fig. 7. — Objets de parure trouvés dans les tombes d'inhumation : 1—4, pendentifs en plomb ; 5, pendentif en cuivre ; 6—12, bagues ; 13—17, montures de perles ; 18, petite plaque en or ; 19, fragment d'une fibule ou d'une aiguille ; 20—21, agrafe.

pyramidale (fig. 5/31) ou circulaire (fig. 7/5) et pendentifs en plomb de forme circulaire (fig. 7/1—2) ou hexagonale (fig. 7/4). Une pièce fragmentaire en plomb provient, probablement, toujours d'un pendentif (fig. 7/3) et un autre fragment de bronze provient d'une fibule ou plutôt d'une aiguille (fig. 7/19).

Vingt sépultures ont livré des pièces de vêtement ou d'usage personnel sans caractère d'offrande. Il s'agit de : boucles de ceinture en fer (fig. 8/3—5), une applique coulée en bronze (fig. 8/1) [4], un ardillon improvisé d'une feuille de cuivre (fig. 8/2), des boutons globulaires en tôle de cuivre (fig. 5/32—35) [5] ou coulés en bronze (fig. 5/36), une agrafe de pelleterie (fig. 7/20—21) et des aiguilles de fer (fig. 8/6—9).

Une partie du mobilier trouvé dans les tombes a un caractère d'offrande ou d'objets se rattachant au rituel. Dans la sépulture n° 81, à proximité du crâne (à 0,30 m sud-ouest de celui-ci), on a trouvé une monnaie de Constance II, du type *Gloria exercitus*—émission des années 337—341. Le mobilier à caractère d'offrande de 15 autres sépultures se compose de vases en terre cuite, un pour chaque tombe, sauf dans deux cas où nous avons mis au jour deux vases, à savoir un pot et un *amphoridion* (fig. 12/1 et 13/3) et un pot accompagné d'une cruche (fig. 12/8 et 14/1). Les vases uniques sont en général des pots à l'exception d'une seule tombe où le pot est remplacé par un *amphoridion*. En ce qui concerne la disposition de ces vases, nous avons constaté : 9 tombes ont le vase disposé aux pieds du défunt, 3 — à la tête du mort, 1 — près du genou gauche et 2 — dans la terre de remplage de la fosse (le total des vases déposés dans les tombes monte à 17). Il y a aussi 47 tombes contenant des fragments céramiques : ce sont des vases brisés rituellement quelquepart en dehors de la nécropole et déposés ensuite dans les sépultures ; ces fragments peuvent provenir d'un ou de plusieurs vases (jusqu'à 13) et on ne peut jamais obtenir la restitution intégrale d'un tel vase.

D'autres tombes sont meublées d'outils agricoles (3 faucilles en fer, une pour chaque tombe (fig. 10/2—3)) ; d'objets d'usage ménager (un seau de bois bardé de fer et à anse également de fer (fig. 10/1), ainsi qu'un broc de bois bardé de fer) ; d'objets d'usage personnel (couteaux de fer à étui de bois dans 48 sépultures (fig. 9/11 — 13) ; étuis en os pour y ranger les aiguilles, (fig. 9/6—9) ; un briquet de fer (fig. 8/14) et des morceaux de pierre à fusil (fig. 9/3)) ; des jouets (clochettes de cuivre dans deux tombes d'enfants (fig. 8/10, 12) et quatre osselets dans une seule tombe (fig. 9/4)) ; des armes (pointe de flèche en fer, foliforme rhomboïdale, à douille (fig. 8/13)) et des pièces ou matériaux divers en métal, verre, terre cuite et pierre (deux anneaux de fer ; fig. 9/1—2) ; trois déchets provenant du coulage de quelques petites pièces, une petite plaque d'or de 14 mm × 3 mm, lourde de 0,599805 g (fig. 7/18) ; un fragment de tôle de fer, de petites dimensions, informe ; des fragments de briques ; un tesson de verre ; des petites pierres calcaires et des scories provenues de la cuisson des terres cuites.) Des ossements provenant d'animaux et de volailles ont été relevés dans 38 tombes (il s'agit surtout des crânes et des pieds antérieurs d'ovinés). Fréquemment, ces restes gisaient à la tête ou aux pieds du défunt. Dans 13 tombes on a relevé des coquilles d'œuf, dans une tombe deux dents de porcins et 6 autres tombes étaient parsemées de grains de millet. Des fragments de charbon, répandus sans aucun ordre dans la terre de remplage, d'habitude au-dessus ou à proximité du squelette, ont été relevés dans 51 sépultures. Parmi ces tombes, quelques-unes font exception à la règle générale, soit qu'elles contiennent des cendres aussi (les n°s 21, 25 et 84), soit que les fragments de charbon dépassent la quantité ordinaire (les n°s 20, 68 et

[4] L'applique constituait une parure et elle faisait partie du collier de la défunte.

[5] Ces boutons servaient les uns à attacher les vêtements, les autres (faisant partie des colliers ou trouvés à proximité des tempes du mort) comme objets de parure.

1 2 3 4 5 6 7 8 9 10 11 12 13 14

Fig. 8. — Objets découverts dans les tombes d'inhumation : 1, applique ; 2, ardillon ; 3—5, boucles en fer ; 6—9, aiguilles en fer ; 10 et 12, clochettes en cuivre ; 11, anneau en bronze 13, pointe de flèche ; 14, briquet.

Fig. 9. — Objets découverts dans les tombes d'inhumation : 1, 2, anneaux en fer ; 3, pierre à fusil ; 4, osselet ; 5, aiguille en os ; 6 — 9, étuis en os ; 11—13, couteaux en fer.

Fig. 10. — Sceau (1) et faucilles (2—3) provenant des tombes d'inhumation.

79). Au fond de la fosse n° 61, dans la moitié orientale de sa paroi nord, on a trouvé une pièce de bois rectangulaire, calcinée. Dans les sépultures n°s 63, 76 et 84 — sur la paroi sud — et, dans le dernier cas, partiellement sur celle orientale aussi, nous avons relevé une bande ininterrompue de fragments de charbon. Notons à ce propos qu'aucune de ces tombes n'a livré de la terre calcinée, laissant place à la supposition qu'on aurait pu jeter dans la tombe des morceaux de bois incandescents.

En ce qui concerne le rituel, il semble que des banquets funèbres étaient organisés, fort probablement, en dehors de la nécropole, dont les restes (parfois calcinés) étaient ensuite déposés au bord et au-dessus de la fosse, ainsi que des fragments de poterie (situation attestée dans le cas des sépultures n°s 68 et 70.)

Les tombes d'incinération. Trois de ces tombes sont dérangées dès l'Antiquité, étant traversées par des sépultures à inhumation (les n°s 59, 66 et 85). La forme des fosses ne saurait être précisée ; en tout cas, elles sont à une profondeur moyenne de 0,45 m, par rapport au sol actuel.

La crémation n'avait pas lieu sur place, les restes cinéraires étant déposés : dans une urne (comme pour la tombe n° 51) ou dans deux urnes (les tombes n°s 62 et 64) ; à demi en urne, à demi dans la fosse directement (c'est le cas de deux sépultures : le n° 44 — dans deux urnes et dans la fosse ; le n° 85 — probablement dans une seule urne et dans la fosse), ou directement dans la fosse (dans cinq cas : les n°s 59, 65, 69, 72 et 80). Les urnes n'étaient pas munies de couvercle.

Les pièces meublant les tombes d'incinération sont plus rares. Rappelons entre autres : les couteaux en fer (dans trois tombes) (fig. 11/5—6), deux perles de verre déformées par le feu (dans deux tombes) (fig. 11/2—3), une boucle en fer fragmentaire (fig. 11/1), une fusaïole en terre cuite (fig. 11/4), trois fragments de tôle de cuivre et une pièce en tôle de fer, fragmentaire, restée non identifiée.

Toutes ces tombes ont livré des fragments de vases brisés rituellement et déposés ensuite dans la fosse ou près de l'urne.

Pour la datation des sépultures d'inhumation nous nous sommes servis des éléments fournis par la céramique, les objets de parure, les appliques et les boucles, c'est-à-dire des pièces susceptibles d'être encadrées au point de vue chronologique avec quelque précision.

Selon la composition de la pâte et le mode de cuisson, la céramique des tombes d'inhumation se range en trois catégories : la poterie à cuisson oxydante (rouge), la poterie à cuisson inoxydante (grise) et la poterie en pâte kaolinée (blanche). Les vases ne sont pas très hauts — pas plus de 0,12 m.

Fig. 11. — Objets provenant des tombes d'incinération : 1, boucle en fer ; 2—3, perles de verre ; 4, fusaïole en terre cuite ; 5—6, couteaux en fer.

Fig. 12. — Céramique commune à cuisson oxydante trouvée dans les tombes d'inhumation.

Les produits de la cuisson oxydante se divisent à leur tour en deux groupes (que nous désignerons d'une manière conventionnelle par *a* et *b*). Le groupe *a* englobe la céramique à pâte grossière, utilisant le sable pour dégraissant (fig. 12). Elle est soit confectionnée à la main (en quantité réduite), soit au tour (dans sa majeure partie et quelque fois même au tour rapide). L'unique forme représentée est celle du pot sans anses, dans la majorité des cas pyriforme, avec l'ouverture de l'embouchure plus large que leur base. Selon la qualité de la cuisson, leur couleur varie du rouge brique au gris noirâtre. Les motifs décoratifs consistent en des incisions réalisées avec une pointe ou au peigne et en cannelures. Incisions et cannelures sont généralement disposées en sens horizontal, formant des lignes droites ou ondulées, parfois en association. Quelques-uns de ces vases portent imprimées sur leur base, des marques de potier. Au point de vue quantitatif, la céramique du groupe *a* est la plus nombreuse.

Le groupe *b* comporte la poterie rouge jaunâtre, confectionnée dans une pâte fine et compacte. Bien qu'on l'ait récoltée dans dix sépultures, son état fragmentaire n'a permis que l'identification d'un pot, dépourvu d'anses, d'un *amphoridion* et d'un rebord de cruche (fig. 13/1—5).

La céramique de la deuxième catégorie (à cuisson inoxydante) est illustrée dans neuf sépultures, dont sept comportant aussi des spécimens de la première catégorie. Cette fois il s'agit d'une poterie travaillée au tour, dans une pâte fine, de couleur grise. Les formes représentées sont le pot (fort probablement sans anses), la cruche au rebord tréflé et *l'amphoridion* (fig. 14). La cruche et l'*amphoridion* portent des marques de potier imprimées sur leur base.

Un seul fragment — le rebord d'un pot — représente la dernière catégorie céramique (kaolinée) (fig. 13/6).

Le vase confectionné à la main (fig. 12/4) de la tombe n° 41 offre des analogies de profil et de décoration avec un pot fragmentaire découvert à Străulești-Lunca, attribué au groupe Ipotești-Cîndești [6]. Un pot fragmentaire (fig. 12/17) est analogue aux exemplaires céramiques de Balta Verde, datés de la fin du VIIe siècle [7]. Mais les analogies les plus frappantes avec la céramique d'Obîrșia Nouă sont celles fournies par les nécropoles de Frătești [8], d'Izvorul [9] et de Bratei (le cimitière n° 2) [10], datées du VIIIe siècle, ainsi que par les nécropoles de Satu Nou [11], de Histria-Capul Viilor [12] et, peut-être aussi, de Sultana [13] datées des VIIIe — IXe siècles [14]. A l'étranger, une poterie similaire a été découverte en Bulgarie, à Novi Pazar [15]

[6] Margareta Constantiniu, *Săpăturile de la Bucureștii Noi 1960*, Cercetări Arheologice în București [sans date], p. 99, pl. 3/1.

[7] D. Berciu, *Arheologia preistorică a Olteniei*, AO, 18, Craiova, 1939, 104—106, p. 385, fig. 293 et 294; D. Berciu et Eug. Comșa, *Săpăturile arheologice de la Balta Verde și Gogoșul (1949—1950)*, Materiale, II, 1956, p. 404, fig. 132 et p. 405, fig. 133; cf. aussi Maria Comșa, *Unele concluzii istorice pe baza ceramicii din secolele VI—XII*, SCIV, VIII, 1957, 1—4, p. 269.

[8] Suzana Dolinescu-Ferche et M. Ionescu, *La nécropole birituelle du VIIIe siècle à Frătești-Giurgiu*, Dacia, N.S., XIV, 1970, p. 426, fig. 5.

[9] B. Mitrea, *Unele probleme în legătură cu necropola prefeudală de la Izvorul*, SCIV, 18, 1967, 3, p. 449 et p. 450 fig. 2; B. Mitrea et collab., *Necropola prefeudală timpurie de la Izvorul (jud. Ilfov)*, Materiale, IX, 1970, p. 330—332, fig. 3/2, 4 et 6.

[10] I. Nestor, *Continuitate în istoria formării poporului român (II)*, Magazin Istoric, 6, 1969, p. 27.

[11] B. Mitrea et N. Anghelescu, *Săpăturile de la Satu Nou*, Materiale, V, 1959, p. 538; B. Mitrea, *Săpăturile de la Satu Nou*, Materiale, VI, 1959, p. 582 et 585 fig. 6/1 et 6/2; idem, *Șantierul arheologic Satu Nou. Necropola feudală timpurie nr. 1*, Materiale, VII, 1960, p. 556, fig. 5/1—2.

[12] Vlad Zirra, Двуобрядовый могильнiлк раннефеодальнои эпохи в Капул Виилор-Истрия, Dacia, N. S., VII, 1963, p. 370, fig. 11, p. 377, fig. 16/2 et p. 379, fig. 17/5—6.

[13] B. Mitrea, *Săpăturile de salvare de la Sultana*, Materiale, VII, 1960, p. 533, fig. 3/1; idem, *Șantierul Sultana*, Materiale, VIII, 1962, p. 669, fig. 2/2.

[14] Pour la datation antérieure à celle d'abord proposée des nécropoles de Satu Nou, Histria-Capul Viilor et Sultana, cf. B. Mitrea, *op. cit.*, SCIV, 18, 1967, 3, p. 45, et I. Barnea, *Din istoria Dobrogei*, 3, Bucarest, 1971, p. 38—43 et 47—53 avec la note n° 104.

[15] Stančo Stančev et Stefan Ivanov, Некрополът до нови Пазар, Sofia, 1958, p. 46—94, pl. 4 et 14.

et autres endroits [16], en Yougoslavie à Kašić [17], en Hongrie à Keszthely-Fenékpuszta [18], etc., tous des complexes datés à partir de la fin du VIIe siècle et jusqu'au IXe siècle. Donc, compte tenu de ces analogies, la céramique des sépultures d'inhumation d'Obîrșia Nouă peut être datée du VIIIe siècle et, éventuellement, du commencement du IXe siècle.

Fig. 13. — Céramique fine à cuisson oxydante (1—5) et céramique kaolinisée (6) provenant des tombes d'inhumation.

[16] Ludmila Dončeva-Petkova, *La céramique de service de table en Bulgarie aux VIIIe—XIe s.*, Археология, 1, Sofia, 1970, p. 12 et suiv.

[17] Jelovina Dušan, *Ranosrednjovjekovna nekropola na « Razboji nama » u selu Kašiću kod Zadra*, Starohrvatska Prosvjeta, 3, Zagreb, 1968, 10, p. 23 et suiv., pl. v/1, 8/2—3, etc.

[18] Á. Cs. Sós, *Das frühmittelalterliche Gräberfeld von Keszthely-Fenékpuszta*, ActaArch-Budapest, 13, 1961, 1—4, p. 247 et suiv., pl. 69—73.

A retenir que la nécropole d'Obîrșia Nouă n'a livré la moindre trace de la catégorie céramique dite « gelbe Keramik » et attribuée aux Avars [19].

Un pendentif circulaire, confectionné d'une lamelle de cuivre et orné de granulations en relief disposées en spirale, a été trouvé dans la tombe n° 43; le motif ornemental a été réalisé par la pression de la lamelle sur un patron (fig. 7/5), technique également utilisée pour la décoration d'une bague trouvée dans la sépulture n° 15 (fig. 7/7). Les pièces de parure exécutées dans cette technique ont circulé en Pannonie dans l'intervalle approximatif 568—679, peut-être même jusque vers l'année 720 [20].

Le collier de perles qui entourait le cou de la défunte enterrée dans la tombe n° 52 comportait aussi une applique en forme de cœur et décorée d'un motif végétal (fig. 8/1). L'applique a été coulée en bronze, encore une technique employée en Pannonie à ce qu'il semble après l'an 680 [21]. Elle trouve de bonnes analogies avec les pièces du même genre mises au jour en Hongrie [22] et Slovaquie [23], dans les complexes avariques de basse époque. Bien que d'une forme différente, une applique décorée de la même manière a été trouvée dans la nécropole d'Izvorul [24]. Examinée par I. Nestor, l'applique d'Obîrșia Nouă a été datée par lui de la basse époque avarique [25].

Les boucles relevées dans les tombes d'inhumation d'Obîrșia Nouă (trois en tout) sont en fer et à l'état fragmentaire, ayant subi une forte oxydation. Leur forme est en général quadrilatère (fig. 8/3—5). Des types similaires sont très fréquents dans les horizons archéologiques des VIIe — IXe siècles mis au jour en Hongrie [26], en Slovaquie [27], en Bulgarie [28], etc.

Après les perles en pâte vitrifiée, les boucles d'oreille sont les objets de parure les plus nombreux de la nécropole d'Obîrșia Nouă. On a découvert jusqu'à présent 84 boucles d'oreille, dont 62 en bronze et 22 en argent de qualité inférieure. On peut les grouper dans plusieurs types et certains types présentent plusieurs variantes.

1. Boucles d'oreille à la tige simple, de forme à peu près ovoïdale, à cassure circulaire (13 pièces — 11 en bronze, 2 en argent; dans les tombes n°s 35, 41, 42, 43, 45, 48, 52, 73 et 91; fig. 5/1). Bien que ce type de boucles d'oreille ait couvert une période plus longue, des pièces similaires datées des VIIe—VIIIe siècles ont été trouvées en Hongrie [29], en Bulgarie [30] et en Roumanie [31].

2. Boucles d'oreille dont la tige, à cassure circulaire, est légèrement aplatie à son extrémité inférieure et tordue en spirale ou en tire-bouchon (deux pièces de bronze dans les tombes

[19] Darina Bialeková, *Žltá keramika z pohrebísk obdolia avarskej ríše v Karpatskej kotline*, SlovArch, 15, 1967, 1, p. 5—76; idem, *Zur Frage der grauen Keramik auf Gräberfeldern der Awarenzeit im Karpatenbecken*, SlovArch, 16, 1968, 1, p. 205—227; idem, *Zur Frage der Genesis der gelben Keramik aus der Zeit des zweiten awarischen Kaganats im Karpatenbecken*, Študijné Zvesti, 16, Nitra, 1968, p. 21—31; Éva Garam, *Die spätawarenzeitliche gelbe Keramik*, A Móra Ferenc Múzeum Evkönyve, Szeged, 1969, 2, p. 151—162.

[20] K. Horedt, *Contribuţii la istoria Transilvaniei în secolele IV—XIII*, Bucarest, 1958, p. 67—69 avec les notes respectives.

[21] *Ibidem.*

[22] J. Humpel, *Alterthümer des frühen Mittelalters in Ungarn*, Braunschweig, 1905, 1, p. 564, fig. 1729; t. 2, p. 147—148 et 3, pl. 125/15—17; A. Balogh, *Az esztérgomi régészeti múseum néhány avarkori tárgyáról*, AÉ, 3, 1944—1945, 5—6, p. 300—302, pl. 96.

[23] B. Chropovský, *Slovensko na úsvite dejín*, Bratislava, 1970, les annexes.

[24] B. Mitrea, *op. cit.*, SCIV, 18, 1967, 3, p. 457, fig. 6.

[25] Nous remercions vivement, une fois de plus, le prof. I. Nestor pour son concours.

[26] Ilona Kovrig, *Das awarenzeitliche Gräberfeld von Alattyán*, Budapest, 1963, pl. 1, 22/62; 3, 52/40; 8, 97/52; 10, 106/10; 11, 134/38; 13, 158/16; 16, 182/8; 22, 285/6, etc.; Éva Garam, *Avár nyereg Tiszafüredröl*, AÉ, 96, 1969, 1, p. 86, fig. 5/6—9; L. Papp, *op. cit.*, pl. 4/6; 5a/5—7; 5b/7; 6/1—2; 7/4, 10; 8/9, etc.

[27] Ludmila Kraskovská, *Slovanské hradisko pri Devínskej novej Vsi*, SlovArch, 10, 1962, 2, pl. 3/2, 10; 5/38, 39 et 7/21.

[28] Stančo Stančev et Stefan Ivanov, *op. cit.*, pl. 24/1—2.

[29] Ilona Kovrig, *op. cit.*, pl. 1, 5/33—34 et 22/56—57; 2, 40/58—59; 5, 69/33; 10, 104/1 et 106/8; 11, 124/19—20; 12, 148/26—27; voir aussi chez Horst W. Böhme, *Der Awarenfriedhof von Alattyán, kom. Szolnok*, Südost-Forschungen, 24, 1965, p. 33, fig. 12, qui se prononce en faveur de la datation de ces pièces au VIIe siècle.

[30] Stančo Stančev et Stefan Ivanov, *op. cit.*, pl. 25/1 et 2.

[31] K. Horedt, *op. cit.*, p. 74, fig. 12/4, 8 et 12.

n°s 75 et 97 ; fig. 5/2). Cette sorte d'objets de parure sont fréquents dans les nécropoles pannoniennes attribuées à l'époque avarique (Keszthely, Szirak, Cziko, etc.) [32] ; à Pilismarót-Basaharc ces boucles d'oreille sont datées du milieu du VIIIe siècle [33]. Elles ont également des analogies avec des pièces trouvées en Slovaquie dans des complexes des VIIIe—IXe siècles [34]. En Roumanie, des boucles d'oreille similaires ont été mises au jour à Frătești [35], à Cîmpia Turzii [36] et dans les cimitières 1 et 2 de Satu Nou [37]. Le type persiste dans les complexes tardifs de Hongrie [38], de Slovaquie [39], de Yougoslavie [40], de Pologne [41], de Bulgarie [42], etc. Récemment, A. K. Ambroz [43] fait dater ce type du VIIIe siècle.

3. Boucles d'oreille dont la tige, à cassure circulaire, à l'extrémité inférieure légèrement aplatie et courbée en anneau ou en forme de « S » (deux pièces en bronze et une en argent dans les tombes n°s 77 et 88 ; fig. 5/3—5). Deux exemplaires ont une tige simple (fig. 5/3, 5), alors que le troisième (fig. 5/4) a une sorte de manchon latéral sur la tige et, soudées à lui, deux petites granulations métalliques (détachées au moment de la découverte). Des boucles d'oreille similaires, datées des VIIe — VIIIe siècles, ont été trouvées à Kašić en Yougoslavie [44], à Novi Pazar en Bulgarie [45] et à Pilismarót-Basaharc en Hongrie [46]. En Roumanie [47] et en Slovaquie [48] s'il y a certains exemplaires apparentés à ceux découverts à Obîrșia Nouă, ils appartiennent pourtant à d'autres catégories.

Les types de boucles d'oreille que nous venons de présenter tirent leur origine des pièces analogues romaines. Ils ont connu une large diffusion en Europe, persistant longuement mais dans des formes plus évoluées [49].

4. Boucle d'oreille de forme approximativement triangulaire, avec la tige à cassure circulaire et les extrémités inférieures se superposant, entourées d'un mince fil de métal (un exemplaire en bronze dans la tombe n° 25 ; fig. 5/6). Une boucle d'oreille analogue a été mise au jour à Piatra Frecăței en Roumanie [50] et datée du Ve siècle ; un autre exemplaire, mais d'une époque ultérieure, a été trouvée à Györ en Hongrie [51].

5. Boucles d'oreille avec la tige à cassure circulaire et portant, suspendue à un fil métallique, un globule évidé en métal ; de forme sphérique ou ovoïdale, celui-ci se compose de deux parties soudées soit suivant une ligne horizontale, soit verticalement (8 pièces en bronze dans les tombes n°s 35, 41, 48, 75 et 91 ; fig. 5/7—9). Les pièces similaires de Hongrie sont datées

[32] W. Szymański, *Early medieval cork-screw earings from Poland and similar ornaments from the area of the middle Danube*, Wiad. Arch., 28, Warszawa, 1962, p. 207.

[33] N. Fettich, *op. cit.*, p. 16, fig. 15/2—3 ; p. 17, fig. 7 ; p. 24, fig. 31/3 ; p. 32, fig. 46/2 et 47/2 et p. 79, fig. 137/12. István Erdélyi les attribue aux VIIIe—IXe siècles, cf. *Neue Beobachtungen über das Material des Spätawarenzeitlichen Gräberfeldes in Pilismarót-Basaharc*, Študíjne Zvesti, 16, Nitra, 1968, p. 97—102.

[34] Z. Čilinská, *Slawisch-awarisches Gräberfeld in Nové Zámky*, Bratislava, 1966, p. 120, fig. 8/10—11 ; Viera Vendtová, *Slovanscké osídlenie Pobedima a okolia*, SlovArch, 17, 1969, 1, p. 119 et suiv., fig. 58/5.

[35] Suzana Dolinescu-Ferche et M. Ionescu, *op. cit.*, p. 428, fig. 6/1.

[36] K. Horedt, *op. cit.*, p. 74, fig. 12/5.

[37] B. Mitrea, *op. cit.*, Materiale, 6, p. 588, fig. 10/2—3.

[38] W. Szymański, *op. cit.*, p. 209 ; Á. Cs. Sós, *op. cit.*, pl. 55, 12—13.

[39] A. Točik, *Flachgräberfelder aus dem IX. und X. Jahrhundert in der Südwestslowakei* (I), SlovArch, 19, 1971, 1, p. 246, pl. 32, 12—13.

[40] W. Szymański, *op. cit.*, p. 208.

[41] *Ibidem*, p. 210.

[42] W. Genzel, Urszula Dymaczewska, A. Dymaczewski, Sofia Gilczerówna, *Les résultats des recherches archéologiques effectuées sur la gorodischtché de Strymen, district de Roussé en Bulgarie* (*1962—1968*), SA, 3, 1970, p. 239, fig. 8/4, 7 et 8.

[43] A. K. Ambroz, *Problèmes chronologiques de l'Europe orientale du début du Moyen Age*, SA, 2, 1971, p. 121, fig. 8/10.

[44] Jelovina Dušan, *op. cit.*, pl. 10/3.

[45] Stančo Stančev et Stefan Ivanov, *op. cit*, pl. 25/4.

[46] N. Fettich, *op. cit.*, p. 59, fig. 98/1 et p. 55, fig. 91/1 et 92/4.

[47] K. Horedt, *op. cit.*, p. 80, fig. 16/21 et p. 83, note n° 3 ; B. Mitrea, *op. cit.*, Materiale, VII, 1960, p. 557, fig. 6.

[48] L'udmila Kraskowská, *op. cit.*, pl. 9/2 ; A. Točik, *op. cit.*, SlovArch, 19, 1971, 1, p. 236, pl. 22/19, 20, 26 ; p. 243, pl. 29/22 et p. 246, pl. 32/29—30.

[49] Maria Comșa, *L'influence romaine provinciale sur la civilisation slave à l'époque de la formation des Etats*, Romanoslavica, 16, 1968, p. 459—460 (avec les notes respectives) et fig. 5.

[50] A. Petre, *Săpăturile de la Piatra Frecăței*, Materiale, VII, 1960, p. 578, fig. 14 b/4.

[51] J. Hampel, *op. cit.*, 2, p. 827—829 et 3, pl. 488/5.

du VIIe et du début du VIIIe siècle [52], quant à celles de l'Union Soviétique, elles sont du VIIIe siècle [53]. Une vague analogie avec ces boucles d'oreille a été relevée chez les exemplaires mis au jour à Lopadea Nouă et à Teiuş [54] et une variante d'époque ultérieure a été trouvée à Ciumbrud [55]. L'origine de ce type remonte également jusqu'aux objets de parure romains [56].

6. Boucle d'oreille avec la tige à cassure carrée au milieu et circulaire aux extrémités. Un globule sphérique en métal, évidé et composé de deux parties, est traversé par l'extrémité inférieure de la tige, pourvue ensuite d'un manchon en forme de cornet, également en métal et évidé; ledit manchon est fixé à la tige grâce à un petit orifice que celle-ci traverse (un exemplaire en bronze dans la tombe nº 48; fig. 5/10). Une variante d'époque antérieure à celle de la présente boucle d'oreille a été découverte à Piatra Frecăţei [57], mais ses analogies les plus proches sont datées du VIIIe siècle [58].

7. Boucle d'oreille avec la tige à cassure circulaire et pourvue de deux manchons latéraux. A l'extrémité inférieure de la tige, un fil métallique la relie à un cône en métal superposant un globule évidé, lui aussi en métal et composé de deux parties avec la ligne de soudage horizontale (6 boucles d'oreille en cuivre dans la tombe nº 36; fig. 5/11). Des pièces analogues, mais non identiques, ont été mises au jour à Alattÿan [59], alors que des formes tardives et simplifiées, des IXe—Xe siècles ont été trouvées en Slovaquie [60] et en Roumanie [61].

8. Boucles d'oreille dont la tige à cassure circulaire est pourvue de manchons latéraux, simples ou granulés (6 exemplaires en bronze dans les tombes nºs 10, 35, 55, 66, 79 et 101; fig. 5/12). Cette espèce de boucles d'oreille, trouvées dans les nécropoles de Pannonie [62], de Bulgarie [63] et de Roumanie [64], sont datées du VIIIe siècle, mais le type se prolonge jusqu'aux IXe—Xe siècles, comme le prouvent les découvertes faites en Hongrie [65] et en Slovaquie [66].

9. Boucles d'oreille avec la tige, à cassure circulaire, simple ou pourvue de manchons latéraux de forme discoïdale; ces manchons peuvent être simples, composés, à encoches ou granulés. La partie inférieure de la tige est pourvue de petites granulations métalliques (une ou plusieurs, constituant des grappes dans ce dernier cas); celles-ci sont placées au-dessous ou au-dessus de la tige, parfois aussi au-dessous et au-dessus. Elles sont exécutées dans la technique de la granulation (les granulations soudées entre elles et ensuite soudées à la tige). Ce type offre plusieurs variantes qui doivent, sans doute, correspondre à une certaine chronologie; lesdites variantes sont déterminées par le nombre des granulations et l'endroit où elles sont placées sur la tige (44 pièces, dont 25 en bronze et 19 en argent, dans les tombes nºs 6, 7, 8, 9, 19, 21, 22, 27, 29, 40, 41, 46, 52, 55, 61, 66, 68, 70, 75, 79, 84, 88, 90, 92, 98, 100 et 103; fig. 5/13—30). Deux exemplaires (fig. 5/30) comportent aussi deux perles de verre dans la composition de la grappe, placées l'une au-dessus et l'autre au-dessous de la tige. On constate une certaine similitude entre ces deux derniers exemplaires et les pièces du même genre trouvées

[52] Bóna István, *Az üröpusztai avar temető*, AE, 84, 1957, 2, pl. 30/2; L. Papp, *op. cit.*, p. 113 et suiv., pl. 6/5; Ilona Kovrig, *op. cit.*, pl. 1, 14/36—37; 2, 29/10; 14, 166/18; 16, 196/23—24; 22, 308/36—37; 32, 476/1; Horst W. Böhme, *op. cit.*, p. 33, fig. 4—5 et 7.

[53] A. K. Ambroz, *op. cit.*, p. 121, fig. 8/18.

[54] K. Horedt, *op. cit.*, p. 75, fig. 13/11—12 et p. 83.

[55] Á. Dankanits et I. Ferenczi, *Săpăturile arheologice de la Ciumbrud*, Materiale VI, 1959, p. 609, fig. 4/5.

[56] M. Comşa, *op. cit.*, Romanoslavica, 16, 1968, p. 459 et suiv., fig. 5.

[57] A. Petre, *op. cit.*, p. 573, fig. 10/3.

[58] A. K. Ambroz, *op. cit.*, p. 121, fig. 8/24.

[59] Ilona Kovrig, *op. cit.*, pl. 20, 247/28, 29 et 23, 329/49.

[60] A. Točik, *op. cit.*, SlovArch, 19, 1971, 1, p. 236, pl. 22/36.

[61] Á. Dankanits et I. Ferenczi, *op. cit.*, p. 609, fig. 4/9.

[62] Ilona Kovrig, *op. cit.*, pl. 3, 43/10—11; 12, 147/31 et 20, 264/67.

[63] Živka Važarova, *Славянският некропол в село Буковци Врачанско*, Arheologija, 1, Sofia, 1959, 1—2, p. 20 et suiv., fig. 9.

[64] B. Mitrea, *op. cit.*, SCIV, 18, 1967, 3, p. 456, fig. 5.

[65] Á. Cs. Sós, *op. cit.*, pl. 55, 9—10; 57, 5—6, et 9—11.

[66] A. Točik, *op. cit.*, SlovArch, 19, 1971, 1, p. 263, pl. 49/10, 15—16 et 20; p. 268, pl. 54/13, 14 et 17.

à Csikó [67] et Alattýan [68] en Pannonie. Des analogies avec les autres boucles d'oreille ont été relevées en Hongrie [69], en Slovaquie [70], en Bulgarie [71], etc.; celles-ci sont datées de la période comprise entre la fin du VIe — le début du VIIe siècle et les IXe —Xe siècles. En Roumanie, des boucles d'oreille analogues ont été trouvées dans la nécropole d'Izvorul, datée du VIIIe siècle [72]. Ce type de boucles d'oreille est d'origine byzantine [73]; il comporte quelques variantes se différenciant de la série d'Obîrşia par la technique d'exécution et même par leurs formes, connues jusqu'aux XIe —XIIe siècles [74].

Les autres pièces du mobilier funéraire, mises au jour dans les tombes à inhumation d'Obîrşia Nouă, offrent de nombreuses analogies avec le matériel livré par les complexes archéologiques de Tchécoslovaquie, de Hongrie, de Yougoslavie, de Bulgarie, d'Union Soviétique et de Roumanie et daté des VIIe —XIe siècles. Les nécropoles de Frăteşti et d'Izvorul, datées du VIIIe siècle offrent les plus proches analogies pour certains de ces objets.

Compte tenu de toutes les analogies mentionnées ci-dessus, on peut dater provisoirement (jusqu'à la fin de la fouille commencée dans ce complexe) les tombes d'inhumation de la nécropole d'Obîrşia Nouă dans une période délimitée par les premières décennies du VIIIe siècle et la fin du premier quart du IXe siècle.

Pour ce qui est des tombes d'incinération, outre le fait que le matériel qu'elles ont livré est assez pauvre, il ne comporte guère d'éléments susceptibles d'en préciser la chronologie.

La céramique de ces tombes appartient à l'espèce rouge (à cuisson oxydante) et à l'espèce grise (à cuisson inoxydante). Mentionnons de la première catégorie les pots d'aspect grossier, confectionnés, les uns (moins nombreux) à la main, les autres (plus fréquents) au tour. Ils sont décorés d'incisions, droite ou ondulées, parfois on constate l'association de ces deux motifs (fig. 15/1—9). A retenir aussi un fragment de la panse d'un vase confectionné dans une pâte fine de teinte brique (fig. 15/10). Quant à la deuxième espèce céramique, celle à fine pâte grise, elle n'est illustrée que dans une seule tombe ; les fragments récoltés ne permettent pas la restitution de la forme du vase dont ils proviennent. La poterie des tombes d'incinération diffère par sa taille (les vases sont plus grands) de celle des sépultures à inhumation et parfois aussi par l'emplacement du motif ornemental. En dehors des analogies déjà signalées au moment de leur description, quelques-uns des vases des tombes d'inhumation ont des analogies avec ceux relevés dans les nécropoles de Someşeni [75] et d'Histria-Capul Viilor [76].

[67] J. Hampel, *op. cit.*, 3, pl. 236/9.

[68] Ilona Kovrig, *op. cit.*, pl. 26, 400 b/49; cf. aussi A. K. Ambroz, *op. cit.*, p. 121, fig. 8/17, qui fait dater ce type de boucle d'oreille du VIIIe siècle.

[69] Á. Salamon, *Über die etnischen und historischen Beziehungen des Gräberfeldes von Környe* (*VI. Jh.*), Acta Arch-Budapest, 21, 1969, 3—4, p. 278, fig. 5/1 et p. 284, fig. 9/10 (voir aussi Á. Salamon et István Erdélyi, *Das völkerwanderungszeitliche Gräberfeld von Környe*, Budapest, 1971) ; Ilona Kovrig, *op. cit.*, pl. 2, 23/1—2; V, 69/34 ; 22, 295/20—21, etc. ; Horst W. Böhme, *op. cit.*, p. 33, fig. 10; N. Fettich, *op. cit.*, p. 41, fig. 63/12; p. 43, fig. 67/2; p. 54, fig. 88/5; p. 70, fig. 118/2, 3 et 15; Á. Cs. Sós, *Bericht über die Ergebnisse der Ausgrabungen von Zalavár-Récéskút in den Jahren 1961—1963*, ActaArch-Budapest 21, 1969, 1—2, p. 76, pl. 37, 3—4.

[70] Viera Vendtová, *op. cit.*, fig. 53/12 et 55/3; Vilém Hrubý, *Staré Mešto*, Prague, 1955, pl. 56, 7 et 58, 9; A. Točik, *op. cit.*, SlovArch, 19, 1971, 1, p. 249, pl. 35, 6—7 et p. 259, pl. 45, 31—32.

[71] Ž. Važarova, *Mittelalterliche archäologische Objekte von den Flussufern der Cibrica und Ogosta*, Известия, 28, Sofia, 1965, p. 243, fig. b et e.

[72] B. Mitrea, *op. cit.*, SCIV, 18, 1967, 3, p. 456, fig. 5; B. Mitrea et collab., *op. cit.*, Materiale, IX, 1970, p. 332.

[73] Arnulf Kollautz et Hisayuki Miyakawa, *Geschichte und Kultur eines Völkerwanderungszeitlichen Nomadenvolkes. Die You-Yan der Mongolei und die Awaren in Mitteleuropa, 2* (*Die Kultur*), Klagenfurt, 1970, p. 39—42, fig. 10—13.

[74] Slavenka Ercegović-Pavlović, роздолике византијске наущнице у Србији, Старинар, 18 (1967), Belgrade, 1968, p. 83—89; Zdenko Vinski, *O postojanju radionica nakita starohrvatskog doba u Sisku*, Vjesnik, III, Zagreb, 1970, 4, p. 45—91 avec les annexes; cf. aussi Váňa Zdeněk, *Mad'aři a Slované ve světle archeologických nálezu X.—XII. století*, SlovArch, II, 1954, p. 51 et suiv.

[75] M. Macrea, *Şantierul arheologic Someşeni-Cluj*, Materiale, 6, p. 515 et suiv., fig. 9/1.

[76] Vlad Zirra, *op. cit.*, p. 375, fig. 14/4 et p. 376, fig. 15/1, 3 et 4.

La boucle découverte dans la tombe n ° 62 (fig. 11/1) est similaire à celles mises au jour dans les nécropoles avariques de Pannonie [77]. En ce qui concerne la fusaïole trouvée dans la tombe n ° 85 (fig. 11/4), bien qu'utilisée durant une période plus longue, elle ressemble à celles trouvées à Izvorul [78].

En général, les sépultures à incinération pourraient être datées de la période comprise entre la fin du VIIe siècle et le commencement du IXe.

A propos de la pratique des deux rites dans la nécropole d'Obîrşia Nouă, le problème qui se pose tout d'abord est celui de leur rapport chronologique. La chronologie offerte par le mobilier funéraire suggère la pratique concomitante des deux rites. L'étude du plan et de la stratigraphie verticale de cette nécropole ne fait que compliquer la situation. En effet, les

Fig. 14. — Céramique en fine pâte grise trouvée dans les tombes d'inhumation.

[77] Ilona Kovrig, *op. cit.*, pl. 33, 503/37 et 36, 560/43 et 44.

[78] B. Mitrea, *op. cit.*, SCIV, 18, 1967, 3, p. 451.

Fig. 15. — Céramique commune (1—9) et fine (10) à cuisson oxydante, trouvée dans les tombes d'incinération.

tombes à incinération sont placées en règle générale dans la partie est-centrale de la nécropole, à l'exception de la sépulture n° **85**, dont l'emplacement se trouve au nord-ouest. Les tombes d'incinération **59, 69**, et **85** sont traversées par les tombes d'inhumation **57, 63** et **88** ; les tombes **51** et **65** sont placées à proximité des tombes d'inhumation **52, 56** et **58**. Sur le plan, les tombes d'incinération **44, 62, 64** (ensemble) et les n°s 72 et 80 (séparément) occupent l'emplacement approximatif de quelques tombes d'inhumation.

Si la dernière remarque, ainsi que le mobilier funéraire (nous avons étudié en détail, en dehors de la présente étude, la diffusion et l'association de ces pièces de mobilier funéraire, justement dans le but de surprendre les éventuelles étapes d'enterrements, pour aboutir à la conclusion que tout au moins les tombes d'inhumation appartiennent à un complexe unique d'une durée plus longue) plaident en faveur du caractère birituel de cette nécropole, la superposition de certaines tombes indiquerait par contre l'antériorité du rite de la crémation. L'explication satisfaisante du phénomène ne saurait être obtenue qu'après la fouille exhaustive du complexe.

Dans le cas où nous acceptons le caractère birituel de cette nécropole (solution vers laquelle nous penchons, d'ailleurs), les faits relevés reflètent l'abandon progressif du rite de la crémation en faveur de celui de l'inhumation. Mais dans ce cas, il nous faut préciser s'il s'agissait d'une seule population pratiquant les deux rites ou de deux populations d'origine différente, utilisant en commun la nécropole tout en gardant chacune ses propres traditions. Etant donné le contexte historique général de cette région du Bas-Danube, nous sommes enclins d'attribuer (d'une manière hypothétique, pour l'instant) les tombes d'incinération à une population d'origine slave.

L'identification de ceux pratiquant le rite de l'inhumation est plus difficile. Jugées dans leur ensemble, ces tombes d'inhumation devaient appartenir à une population sédentaire (puisqu'elles ont servi à l'enterrement des enfants et des femmes aussi bien que des hommes et que l'on constate en général l'absence des ossements de cheval, des étriers, des pièces de harnachement, des armes [79] et des fragments de courroie si fréquents dans les tombes des cavaliers nomades, alors qu'il y a en échange des dents de porc). Celle-ci s'occupait d'agriculture (comme l'attestent les faucilles et les grains de millet trouvés dans les tombes), de l'élevage et de la pratique de certains métiers. A propos de cette dernière occupation, rappelons la présence dans la tombe n° **15** des déchets résultés du coulage de quelques pièces de plomb.

Il se peut qu'une partie des objets de parure relevés dans ces tombes aient été exécutés sur place. Quelques-unes des sépultures d'Obîrșia Nouă contenaient des bijoux coulés en plomb (fig. **7/1**—4). Notons entre autres deux pendentifs circulaires, décorés de motifs en forme de croix. Cette sorte de pièces sont assez rares en général aux VIIIe—IXe siècles. En Roumanie, les pendentifs en plomb décorés de motifs en forme de croix sont attestés à Ciumbrud [80], à Dridu [81] et à Păcuiul lui Soare [82], mais ce sont des exemplaires datés des Xe — XIe siècles. La présence de quelques décoratives éléments communs aux deux pendentifs d'Obîrșia et au moule découvert à Canlia [83], suggère l'hypothèse que certaines de ces pièces, dont l'origine doit être recherchée dans l'art des artisans romano-byzantins, ont été exécutées au Bas-Danube.

La population qui utilisa la nécropole d'Obîrșia devait s'adonner aussi à d'autres métiers, tels que l'art du potier, le travail de l'os, etc. Certaines différenciations sociales étaient apparues au sein de la communauté d'Obîrșia, comme le mobilier funéraire l'atteste.

[79] Bien que la tombe n° 99 ait livré la pointe d'une flèche de type avarique (cf. J. Kalmár, *Az avar nyílhegy*, AE, 5, 1944—1945, 5—6, p. 283 et suiv., fig. 3/7), ni la coutume, ni la pointe de flèche ne sont pas propres au monde avarique.

Notre attention a été retenue par exemple par quelques pièces de parure qui semblent avoir eu un caractère chrétien. Ainsi, les tombes n°s 7 et 55 ont livré, chacune, un pendentif circulaire coulé en plomb. Les deux exemplaires sont ornés sur chaque face de motifs en forme de croix (fig. 7/1—2). Les milieux chrétiens employaient dès les IVe —Ve siècles des pièces de ce genre [84]. Trois des bagues découvertes dans les tombes 66 et 90 sont ornées d'une incision en forme de croix (fig. 7/10—12), d'une forme analogue à celle trouvée sur diverses antiquités chrétiennes. Des croix semblables, parfois même identiques à celles-ci ont été relevées sur la poterie palestinienne des IIe —IIIe siècles [85], sur les lampes chrétiennes de Syracuse (IVe —VIe siècles) [86], de Tomis (Ve siècle) [87], de Dinogetia (VIe siècle)[88] ou de Palestine (datées des VIIe —VIIIe siècles) [89]. On les retrouve également incisées avec des formules chrétiennes sur des vases de facture romano-byzantine [90]. Enfin, une croix similaire, accompagnée d'une inscription chrétienne, a été relevée sur le couvercle fragmentaire d'un vase découvert à Callatis [91]. Les inscriptions chrétiennes des Ve —VIe siècles trouvées à Serdica, Ratiaria, Odessos, Sliven et Ljutbrod [92] sont elles aussi surmontées de cette sorte de croix.

Dès le VIe siècle, la Pannonie connaissait les bagues décorées de croix, similaires à celles d'Obîrșia, de production byzantine [93]. Une telle bague, trouvée dans une nécropole du VIIIe siècle d'Histria, est considérée de caractère chrétien [94]. Ce genre de croix aura une large diffusion après le VIIIe siècle, étant reproduite dans les marques de potier et même sur certains matériaux de construction. De toute façon son origine remonte au monde chrétien romano-byzantin.

La présence de la monnaie (qui, naturellement, ne saurait compter dans la datation de la nécropole) *à proximité* du crâne du défunt enterré dans la tombe n° 81, de même que la petite plaque d'or *dans la bouche* de celui de la tombe 19, doit se rattacher, à notre avis, à la longue pratique propre d'abord au monde grec et ensuite au monde romain de l'obole de Charon.

Compte tenu de ces faits, auxquels s'ajoute la direction générale des tombes d'inhumation (ouest-est), il se peut que les sépultures d'Obîrșia Nouă soient, tout au moins en partie, chrétiennes. L'existence d'une tombe double, la position de préférence allongée des bras et la présence des offrandes dans ces sépultures ne peuvent servir à infirmer l'hypothèse précédente. En effet, l'inscription découverte à Ulmetum en 1911 par Vasile Pârvan atteste un double

[80] Á. Dankanits et I. Ferenczi, *op. cit.*, p. 608, fig. 3/8.

[81] Eugenia Zaharia, *Săpăturile de la Dridu*, Bucarest, 1967, p. 126, fig. 53/7.

[82] P. Diaconu, *Parures du XIe siècle découvertes à Păcuiul lui Soare*, Dacia, N. S., IX, 1965, p. 312, fig. 3/13—14; P. Diaconu et A. Atanasiu, *Două pandantive circulare de plumb de la Păcuiul lui Soare*, SCIV, 20, 1969, 4, p. 623, fig. 1.

[83] *Ibidem*, p. 316, fig. 4/4.

[84] Laura Bonomi, *Cimiteri paleocristiani di Sofiana*, Rivista di Archeologia Cristiana, 40, Roma, 1964, 3—4, p. 178, fig. 8. En faveur du caractère chrétien de ces pièces se prononcent également P. Diaconu et A. Atanasiu, *op. cit.*, p. 624. Un pendentif circulaire en plomb orné de croix a été trouvé aussi dans la nécropole « avarique » de Ürböpuszta, du VIIe siècle. Mais cette nécropole comporte aussi des tombes gépidiques (cf. Bóna István, *op. cit.*, p. 155 et suiv., pl. 36/16), des communautés habitant la région et qui à cette époque devaient être chrétiennes.

[85] P. B. Bagatti, *Resti cristiani in Palestina anteriori a Costantino?*, Rivista di Archeologia Cristiana, 26, 1950, 1—4, p. 119, fig. 11 et 12.

[86] S. L. Agnello, *Recenti esplorazioni nelle catacombe siracusane di S. Lucia*, Rivista di Archeologia Cristiana, 30, 1954, 1—2, p. 37, fig. 7/c.

[87] C. Iconomu, *Opaițe greco-romane*, Bucarest, 1967, p. 27, fig. 51 et p. 138, n° 715.

[88] I. Barnea, *Din istoria Dobrogei*, 2, Bucarest, 1968, p. 539, fig. 50/6.

[89] P. B. Bagatti, *Lucerne fittili di Palestina dei secoli VII—VIII*, Rivista di Archeologia Cristiana, 40, 1964, 3—4, p. 257, fig. 5, 6 et 9a.

[90] V.F. Gaidukevič, *Раскопки Тиритаки в 1935—1940*, MIA, 25, 1952, p. 101, fig. 121.

[91] I. Barnea, *Creștinismul în Scythia Minor după inscripții*, Studii Teologice, 2e série, 6e année, 1954, 1—2, p. 93, fig. 18.

[92] V. Beševliev, *Spätgriechische und spätlateinische Inschriften aus Bulgarien*, Berlin, 1964, p. 2—3, n° 3; p. 6—7, n° 7c; p. 17, n° 20; p. 30, n° 44; p. 32, n° 47; p. 66—67, n° 96; p. 70—71, n° 100; p. 72—73, n °102; p. 127, n° 187 et p. 180—181, n° 250a et 250b.

[93] L. Bárkóczi, *A 6th Century Cemetery from Keszthely-Fenékpuszta*, ActaArch-Budapest, 20, 1968, 1—4, p. 281 et 302, pl. 59/9 (daté de l'époque pré-avarique).

[94] Branco Marušić, *Tri ranosrednjovjekovna nalazišta u Istri*, Jadranski Zbornik, Arheologija, 6, Rijeka-Pola, 1966, tirage à part, p. 281—285, pl. 3/3 et p. 289.

tombeau chrétien [95]. Par ailleurs, il y a des cimetières de basse époque romaine avec des éléments chrétiens, comme il y a des cimetières chrétiens avec des doubles et triples enterrements [96] — pratique conservée par les chrétiens des VIe — VIIe siècles [97] et constatée même chez ceux du XVIe siècle [98]. Les sépultures chrétiennes antérieures au VIIIe siècle, de même que celles ultérieures à ce siècle, jusqu'en plein Moyen Age, ne sont pas toujours orientées selon la règle générale [99]; parfois les défunts qui y reposent ont les bras allongés [100], parfois aussi leur repos éternel est accompagné d'objets à caractère d'offrande [101].

Par ses traits généraux, par la présence probable des éléments chrétiens dans certaines tombes d'inhumation, par l'époque à laquelle nous l'attribuons et son manque de concordance avec les types généralement connus des nécropoles avariques du Moyen-Danube [102] ou avec les nécropoles bulgares et slavo-bulgares du Bas-Danube [103], du VIIIe siècle et du commencement du IXe, cette nécropole d'Obîrșia Nouă ne saurait être attribuée à aucune population avarique, bulgare ou slavo-bulgare (en dépit de l'existence de quelques éléments communs qui, selon nous, ne sont pas décisifs ou essentiels en ce qui concerne l'origine ethnique des communautés auxquelles ils appartiennent). La présence dans la nécropole d'Obîrșia de certains éléments culturels considérés spécifiques pour le monde avarique et saisis du reste également dans d'autres complexes archéologiques de l'espace carpato-danubien pourrait s'expliquer par la pénétration dans cet espace [104] d'influences venues de la région du Moyen-Danube, à travers la Transylvanie [105] et ensuite par la vallée de l'Olt.

[95] I. Barnea, *op. cit.*, Studii Teologice, 6, 1954, 1—2, p. 109—110, n° 61 (voir aussi la bibliographie).

[96] E. B. Vágó, *Kósörómai sirok Intercisában és Bölcskén*, Archaeologiai Értesitö, 88, 1961, 1, p. 267, fig. 5; A. Sz. Burger, *The Late Roman Cemetery at Ságvár*, Acta Archaeologica, 18, 1966, 1—4, p. 154 et suiv.; G. P. Kirsch, *Scoperta di una chiesa cimiteriale del V secolo in un cimitero cristiano antico a Xanten sul Reno*, Rivista di Archeologia Cristiana, 11, 1934, 3—4, p. 363 et suiv., fig. 1, 2 et 3; G. Serra Vilarò, *I sepolcri della necropoli di Tarragona*, Rivista di Archeologia Cristiana, 14, 1937, 3—4, p. 275, fig. 38; C. Iconomu, *Noi morminte paleocreştine la Mangalia*, Pontice, 2, 1969, Musée d'archéologie de Constanța, p. 85 et suiv.

[97] A Bratei, on a mis au jour dans le cimetière n° 3 une double sépulture; l'un des défunts enterrés là portait au cou une petite croix d'argent (renseignement fourni par Eugenia Zaharia, à laquelle nous réitérons ici nos vifs remerciements).

[98] La nécropole du XVIe siècle de Făcăi-Braniște (fouille de Oct. Toropu, inédite) a livré elle aussi une de ces doubles sépultures; situation qui s'est reproduite à Drobeta, cf. Al. Bărcăcilă, Materiale, V, 1959, p. 783 et suiv., pl. 1.

[99] Laura Bonomi, *op. cit.*, p. 169 et suiv.; Á. Cs. Sós, *op. cit.*, Acta Archaeologica, 21, 1969, 1—2, p. 91; B. Mitrea, *Șantierul arheologic Cetatea Neamțului. Sectorul cimitir*, SCIV, VI, 1955, 3—4, p. 764 et suiv., etc.

[100] G. Serra Vilarò, *op. cit.*, *loc. cit.*; G. P. Kirsch, *op. cit.*, *loc. cit.*; C. Iconomu, *op. cit.*, Pontice, 2, 1969, p. 85 et suiv.; Á. Cs. Sós, *op. cit.*, Acta Archaeologica, 21, 1969, 1—2, p. 92; Károly Mesterházy, *Bizánci keresztény nyomok Berettyóújfalu határában*, AÉ, 96, 1969, 1, p. 91—98, fig. 4/4; Victor Spinei, *Necropola medievală de la Piatra-Neamț-Dărmănești*, Mem Ant, Acta Musei Petrodavensis, 1, Musée archéologique de Piatra Neamț, 1969, p. 215—225.

[101] O. Marucchi, *Manuale di Archeologia Cristiana*, Roma, 1933, p. 352, 355, 357, 358—360; Laura Bonomi, *op. cit.*, p. 169 et suiv.; C. Iconomu, *op. cit.*, Pontice, 2, 1969, p. 85 et suiv.; Á. Cs. Sós, *op. cit.*, Acta-Arch-Budapest, 21, 1969, 1—2, p. 92 et suiv.; Al. Bărcăcilă, *op. cit.*, p. 783 (une flèche dans la tombe n° 60); Victor Spinei, *op. cit.*, p. 215 et suiv.; Dorin Popescu et D. V. Rosetti, *Săpăturile arheologice de la Retevoești*, Materiale, VI, 1959, p. 711 et 714; D. V. Rosetti, *Șantierul arheologic Cetățeni*, Materiale, VIII, 1962, p. 81, etc.

[102] Il se peut que quelques-unes des nécropoles du Moyen-Danube, datées de la seconde moitié du VIe siècle et du VIIe siècle et attribuées aux Avares, fussent en réalité gépidiques avec une culture matérielle « avarique » ou utilisées en partie par les Gépides, possibilité sur laquelle I. Nestor a attiré notre attention (cf. aussi Bóna István, *op. cit.*, p. 155 et suiv.). Une certaine inconstance dans l'orientation des squelettes attire cependant l'attention dans certaines nécropoles « avariques » de Pannonie. Les sépultures « avares anciennes » contiennent des squelettes à l'orientation plus précise et constante, alors que celles de la période « récente » comportent fréquemment des orientations diverses (voir à ce propos Deszö Csallány, *A Deszk D. számú temetö avar sirjai*, Archaeologiai Értesitö, IIIe série, 1943, 4, 1—2, p. 160—173; Bóna István, *op. cit.*, p. 155 et suiv.; L. Ferenczy, *A váchartyáni avarkori temetö*, AÉ, 90, 1963, 1, p. 84 et suiv.; cf. aussi Sarlota B. Szatmári, *Das spätawarische Fundmaterial der Randgebiete*, A Móra Ferenc Múzeum Évkönyve, Szeged, 1969, 2, p. 163 et suiv.).

[103] Ž. Važarova, *Slaves et Protobulgares à la lumière des données archéologiques*, Археология, 1, Sofia, 1971, p. 1 et suiv.

[104] Suzana Dolinescu-Ferche et M. Ionescu, *op. cit.*, p. 429 avec les notes respectives. Mais il paraît qu'à Sultana la situation est différente.

[105] A propos de l'attribution ethnique des antiquités « avariques » de Transylvanie, voir chez K. Horedt, *op. cit.*, p. 60 et suiv.; idem, *Das Awarenproblem in Rumänien*. Študijné Zvesti, 16, Nitra, 1968, p. 103—120 et chez I. Nestor, *op. cit.*, p. 24—25.

Au point de vue culturel, partant, pour l'instant, de la céramique mise au jour dans ses tombes, la nécropole d'Obîrşia Nouă peut être attribuée à la phase précoce de la civilisation dite de « Dridu » ou « balkano-danubienne » (le terme le plus approprié nous semble celui de « civilisation carpato-balkanique » suggéré aussi par I. Nestor), dont l'aire englobe également l'Olténie (fig. 16). Mais nous nous réservons le droit de reprendre cette discussion du complexe archéologique d'Obîrşia Nouă une fois achevée son entière exploration.

Fig. 16. — Carte de l'Olténie aux VIIIe—XIe siècles.

LÉGENDE

● Sites avec de la céramique à cuisson oxydante.

○ Sites avec de la céramique à cuisson inoxydante.

△ Tombes, nécropoles.

⊙ Monnaies byzantines.

1 Amărăştii de Sus
2 Balta Verde
3 Basarabi
4 Băileşti
5 Bistreţ
6 Bobeanu
7 Boroşteni
8 Brabova
9 Celei
10 Cetate
11 Cioroiul Nou
12 Ciupercenii Vechi
13 Cîrcea
14 Corabia
15 Corlate
16 Cornu
17 Craiova
18 Dobruşa
19 Dunăreni
20 Făcăi
21 Fărcaşul de Sus
22 Galiciuica
23 Găneasa
24 Giurgiţa
25 Gîrleşti
26 Golenţi
27 Hinova
28 Hotărani
29 Iablaniţa
30 Insula Banului
31 Leu
32 Locusteni
33 Maglavit
34 Mărăcinele
35 Nedeia
36 Obîrşia Nouă
37 Oltenia
38 Orlea
39 Ostrovul Şimian
40 Padea
41 Perişor
42 Pîrşani
43 Pleniţa
44 Plopşor
45 Potel
46 Racoviţa
47 Rast
48 Runcu Mare
49 Salcia
50 Sălcuţa-Calopăr
51 Stolniceni
52 Stiubei-Vela
53 Suseni
54 Tunari
55 Tr. Severin
56 Verbiţa
57 Viişoara Mare
58 Vîrtop
59 Zvorsca

NOUVEAUX TÉMOIGNAGES CHRÉTIENS SUR LE LIMES NORD-SCYTHIQUE: LA BASILIQUE À MARTYRIUM DE BASSE ÉPOQUE ROMAINE DÉCOUVERTE À NICULIȚEL (DÉP. DE TULCEA)

VICTOR HEINRICH BAUMANN

Les données dont on dispose à l'heure actuelle ne sont pas encore à même de préciser avec certitude le moment de la conversion au christianisme des peuples vivant dans la région des Bouches du Danube. L'insuffisance des recherches de terrain d'une part, le manque de clarté à ce sujet des sources historiographiques et des textes hagiographiques d'autre part [1], rendent difficile l'établissement de quelques coordonées historiques entre la diffusion du christianisme chez les populations de l'Empire et la présence au cours des IIe—IIIe siècles de n.è., sur sa frontière nord-est, de plusieurs communautés chrétiennes [2].

Toutefois, si les récits sur le martyre d'Epictète et d'Astion à Halmyris sont dignes de confiance, il s'ensuit que la présence d'un évêque, Evangelicus [3], à la fin du IIIe siècle de n. è. à Tomis atteste un degré de développement déjà avancé de la nouvelle foi. C'est que, en effet, cette présence supposerait l'existence en Scythie d'un nombre de prosélytes assez important pour rendre nécessaire l'organisation de son Eglise. De toute évidence, il ne faut pourtant pas inférer à priori que la nouvelle religion pénétra en Dobroudja avec la diffusion dans cette province des cultes orientaux. A notre avis, cette diffusion l'aura plutôt handicapée. Sa manifestation en tant que groupe n'a pu avoir lieu dans cette Scythie en butte aux innombrables invasions et faiblement défendue par un limes devenu à peu près inconsistant qu'à une époque où la conjoncture politique et socio-économique lui serait devenue favorable. Et même dans cette conjoncture, l'intransigeance et l'exclusivisme de la religion chrétienne ne la rendaient accessible qu'à de petits groupes hétérogènes appartenant au monde des villes pontiques et des grandes forteresses danubiennes.

Un incessant va-et-vient caractérisait le monde chrétien de l'époque : apôtres, missionnaires, prophètes, catéchistes, essaimaient en tous sens, afin de porter l'Evangile jusque dans les coins perdus où elle n'avait pas encore pénétré ou bien pour stimuler, instruire et défendre les communautés nées depuis peu et encore incertaines quant à la route qu'elles devaient suivre [4]. Ce fut notamment ce monde qui fournit ses victimes à la sanglante persécution des années 303 — 304 de n.è., en faisant naître du même coup un fort courant hos-

[1] Voir en ce sens Carol Auner, *Martirii Dobrogei*, Revista catolică, Bucarest, 1912, p. 49 et 288—289; J. Zeiller, *Les origines chrétiennes*, Paris, 1918, p. 119 et suiv. Plus récemment, R. Constantinescu, *Les martyrs de Durostorum*, Revue des études sud-est européennes, V, 1967, n°s 1—2.

[2] Voir ce problème traité avec compétence chez D. M. Pippidi, *Contribuții la istoria veche a României*, Bucarest, 1967, p. 481 et suiv.

[3] H. Delehaye, *Les martyrs Epictète et Astion*, Académie roumaine, Bulletin de la Section historique, XIV, 1928, p. 1—5.

[4] L'abbé L. Duchesne, *Origines du culte chrétien*, Paris, 1889, p. 14.

DACIA, N.S., TOME XVI, 1972, pp. 189—202, BUCAREST

tile au pouvoir constitué et favorisant une large diffusion du christianisme dans les milieux urbains. Considéré sous cet angle, l'organisation d'un évêché à Tomis peut représenter une réalité que la tradition historique n'enregistra qu'un siècle et demi plus tard, en lui reconnaissant sa véritable valeur [5]. C'est pour cette raison que, même si les textes hagiographiques ne racontent rien de « vraiment digne de confiance » [6], le simple fait qu'ils parlent d'un grand nombre de chrétiens martyrisés au cours des deux premières décennies du IVe siècle dans les cités pontiques et danubiennes est un indice à relever quant à l'échec du but poursuivi par les persécutions de Galérien et de Dioclétien et la diffusion en Scythie mineure du christianisme, surtout après l'édicte de Milan (313 de n.è.).

Le synode œcuménique de Nicée devait marquer, une douzaine d'années plus tard (en 325) le triomphe du christianisme. Encore un demi-siècle à s'écouler et les églises chrétiennes auront pris la place des temples et des autels païens partout dans l'Empire. Les conflits entre ariens, monophysites et orthodoxes — très accusés en Orient — ont pénétré jusqu'en Scythie septentrionale [7]. sans porter, pour autant, préjudice au christianisme victorieux. En dernière instance, ils auront généré une doctrine nouvelle correspondant à une réalité nouvelle. Bien qu'à un moment donné l'Eglise chrétienne ait semblé chanceler, le plateau de la balance penchant en faveur de l'Antiquité païenne, l'attitude pondérée de l'empereur Julien l'Apostat [8] et la brièveté de son règne n'ont pu constituer une véritable menace à l'égard d'une institution déjà parfaitement organisée vers le milieu du IVe siècle de n.è., qui envoyait ses ramifications dans toutes les sphères de la société romaine.

La consolidation de l'autorité impériale sur le Bas-Danube, la paix et la prospérité de la période comprise entre les règnes de Constantin le Grand et de Valens sont autant de circonstances ayant favorisé en Scythie mineure (le principal bastion du système défensif mis sur pied par Dioclétien et Constantin) la diffusion du christianisme, qui y pénétra jusque dans ses coins les plus éloignés. Il s'agit d'un phénomène superstructural de la romanité tardive et qui ne devait pas s'arrêter en si bonne voie ! En effet, à partir de la seconde moitié du IVe siècle, un grand nombre de missionnaires prennent le chemin des contrées de la rive gauche du Danube, habitées par les « barbares » germains mais aussi par les Daco-Romains si réceptifs à tout ce qui leur venait de l'Empire. Car la paix religieuse ne met pas fin au fanatisme chrétien et l'ère des martyrs est remplacée par celle des missionnaires ascètes.

Au-delà des frontières de l'Empire, la diffusion du christianisme signifiait en réalité l'expansion de la suprématie impériale, par la voie religieuse. Aussi, rien d'étonnant que les empereurs aient non seulement vu d'un bon œil cette diffusion de la nouvelle foi, mais qu'ils

[5] L'historien Sozomène, parlant de la rencontre en 368—369 de l'empereur Valens avec l'évêque Bretanion (Vetranion) de Tomis (*Hist. eccl.*, VI, 21, chez J. P. Migne, *Patrologiae cursus completus*, series Latina, Paris, 67, col. 1344—1345 ; ou dans *Griechische christliche Schriftsteller*, éd. J. Bidez-G. C. Hansen, Berlin, 1960, p. 263 ; cf. aussi R. Netzhammer, *Die christliche Märtyrer am Ister*, Bucarest, 1938, p. 27—29 ; J. Zeiller, *op. cit.*, p. 172, 307—308, 418, ainsi que I. Barnea, *Din istoria Dobrogei*, vol. II, 1968, p. 398 et 457), et justement à propos de l'évêque de Tomis, mentionne l'ancienne coutume de Scythie mineure qui voulait que « les églises de tout le peuple n'aient qu'un seul évêque ». Cette indication pourrait servir d'argument en faveur de l'hypothèse que la cité de Tomis aura tenu un rôle organisateur en ce qui concerne l'Eglise de Scythie, l'autorité du chef ecclésiastique de Tomis comprenant l'ensemble de son territoire, même dans le cas de l'existence d'autres évêchés dans cette province au cours des IVe—VIe siècles.

[6] Voir R. Constantinescu, *op. cit.*, p. 14 et suiv.

[7] Bretanion (Vetranion), exilé par Valens en raison de son orthodoxisme, est le premier évêque de Tomis attesté avec certitude par les sources historiques (cf. I. Barnea, *op. cit.*, p. 457) ; Audius est également exilé en Scythie mineure par Constance II pour sa conception religieuse, estimée hérétique par l'empereur arien (cf. V. Pârvan, *Contribuţii epigrafice la istoria creştinismului daco-roman*, Bucarest, 1911, p. 156).

[8] H. Delehaye, *Saints de Thrace et de Mésie*, Analecta Bollandiana, XXXI, 1912, p. 260—265 ; L. Duchesne, *Histoire ancienne de l'Eglise*, II, Paris, 1911, p. 325—330 ; R. Constantinescu, *op. cit.*, p. 12 ; I. Barnea, *op. cit.*, p. 392.

soient même intervenus politiquement quand celle-ci suscitait la réaction de leurs partenaires « barbares » [9].

Les missionaires du Pont et de Cappadoce, tombés dans la captivité des Goths lors des invasions qui ont eu lieu sous Valérien et Gallien [10], comptent parmi les premiers chrétiens ayant prêché l'arianisme au nord du Danube, dans le monde germanique. C'est de leurs rangs qu'à peu près une génération plus tard devait s'élever Wulfila, choisi par les chefs de l'Eglise impériale comme « évêque des chrétiens qui vivaient à l'époque dans le pays gétique » [11]. Après la retraite de Wulfila et de ses prosélytes au sud du fleuve, une nouvelle vague missionnaire déferlera sur le Barbaricum. Elle compta entre autres Audius, dont Epiphane raconte qu'il aura pénétré jusque loin, en Gothie, assurant la conversion d'un grand nombre de barbares et fondant des couvents [12]. Après sa mort, les audiens, ses adeptes, sont passés dans l'Empire, se fixant soit à Chalcis, dans les Balkans, soit en Orient (en Syrie)[13].

Une place importante entre les missionnaires qui ont contribué à la diffusion du christianisme parmi les « barbares » revient aux orthodoxes Sabba le Goth et Nicétas le Romain, martyrisés lors des persécutions d'Athanaric, en 372 [14]. Comme le christianisme équivalait avec l'ingérance de Constantinople dans les affaires intérieures des Goths, Athanaric le traita en conséquence, en persécutant et en chassant de Gothie tous les chrétiens, sans faire des distinctions entre audiens, ariens et orthodoxes. Refoulés dans l'Empire, ces groupes chrétiens nord-danubiens ont, fort probablement, emporté avec eux une partie des dépouilles de leurs congénères sacrifiés qui, en raison d'un vie de privations couronnée par le martyre, prenaient figures de saints vis-à-vis des chrétiens dans le souvenir desquels étaient encore vivaces les persécutions du commencement du IVe siècle. Les restes de ces martyrs ont été déposés dans des sépultures ordinaires, parfois communes, au-dessus desquelles on éleva plus tard des cryptes, voire des basiliques. Celles-ci étaient destinées à honorer la mémoire de ceux tombés pour la foi, dont les dépouilles mortelles enterrées sous les autels sanctifiaient ces lieux et leur donnaient un nom. Chaque église honorait ses martyrs et ses saints, dont les anniversaires constituaient, comme de juste, des fêtes purement locales [15].

C'est dans ce contexte culturel et historique qu'il convient de placer, selon nous, l'exceptionnelle découverte d'une basilique à *martyricon*, sous le pavement du *presbyterium* ; il s'agit de la découverte faite dans la commune de Niculițel (dép. de Tulcea). Cette localité se trouve à quelques kilomètres du lit du Danube, à proximité de l'antique Noviodunum, dans une dépression des collines de Niculițel. Les spécialistes la connaissent déjà grâce à ses vestiges archéologiques qui, en couvrant une longue période, témoignent d'un habitat intense et continuel dans ces parages [16].

[9] La conversion à la nouvelle foi d'un nombre appréciable de « Barbares » de l'est de la Plaine valaque suscita les persécutions de l'année 348. A cette occasion, l'empereur Constance II ouvrit les portes de l'Empire aux fidèles de Wulfila, mentionnés plus tard sous le nom de *Gothes minores*, installés dans la région danubienne de la Bulgarie actuelle, dans les environs de Nicopolis ad Istrum, site richement doué en forêts et pâturages, donc parfaitement adapté à la vie des montagnards (Cf. Philostorgius, *Hist. Ecclesiastica*, trad. de G. Popa-Lisseanu, *Dacia în autorii clasici*, II, Bucarest, 1943, p. 77). La reprise des persécutions religieuses en 369 a provoqué la réplique de l'empereur Valens, qui concentra ses troupes sur la ligne du Danube en obligeant le « roi » wisigoth, étant donné la nouvelle conjoncture politique — les menées du groupe Fritigern-Alaviv à l'intérieur et le danger constitué par les Huns venus de l'est —, de faire la paix, en acceptant l'activité des missionaires ariens parmi ses sujets (I. Barnea, *op. cit.*, p. 398).

[10] L. Duchesne, *op. cit.*, p. 29.

[11] Cf. Philostorgius, *op. cit.*, fragments conservés dans un ouvrage du patriarche Photius de Constantinople (cf. Popa-Lisseanu, *op. cit.*, p. 77).

[12] Epiphane, *Adversus haeredes*, LXX, 14—15, Migne, PG, 42, col. 369—373; cf. aussi V. Pârvan, *op. cit.*, p. 156.

[13] C. Patsch, *Beiträge zur Völkerkunde von Südosteuropa : III. Die Volkerbewegung an der unteren Donau in der Zeit von Diockletian bis Heraclius*, Wien, 1928, p. 58

[14] Les Lettres de Basile le Grand, cf. V. Pârvan, *op. cit.* ; voir aussi H. Delehaye, *op. cit.*, p. 216—221.

[15] L. Duchesne, *op. cit.*, p. 273.

[16] CIL, III, 7520; CIL, 7611; C. Patsch, *op. cit.*, p. 39—40; I. Barnea, *Șantierul Garvăn* (*Dinogetia*) — *Sondajul de la Niculițel*, SCIV, V, 1954, 1—2, p. 186 et suiv.; idem, *Din istoria Dobrogei*, vol. II, Bucarest, 1968, *De la Diocletian la Valens*, p. 393 et 476.

La basilique a été mise au jour dans la zone habitée au nord-est de la commune, sur une pente escarpée. Aux dires des habitants de l'endroit, la configuration du terrain était complètement différente il y a quelques dizaines d'années. L'édifice se dressait sur un mamelon, protégé du côté sud-sud-ouest par une ravine due aux eaux pluviales. En prenant de l'expansion, la commune combla cette ravine donnant une autre direction aux eaux des pluies. Les pierres de la maçonnerie extérieure de la basilique ont été remployées par les habitants de l'endroit et les grandes pluies des dernières années ont lavé le terrain mettant au jour la coupole de la crypte. Les fouilles archéologiques effectuées au cours de l'automne de 1971, notamment dans la zone du *presbyterium*, avaient pour but de sauvegarder le monument. Elles ont englobé une superficie d'environ 200 mètres carrés, comportant trois sections parallèles, dont la première, S_0 devait servir de canal d'écoulement aux eaux de pluie. La deuxième section, S_1 avait pour but de préciser la situation de la crypte, sa position par rapport à la basilique et son contenu. Enfin, la troisième section, S_2, était appelée à préciser les dimensions de la basilique et à mettre au clair quelques problèmes stratigraphiques (fig. 1). Ces sections vont en profondeur — parfois jusqu'à 3,60 m — à cause de la crypte dont les proportions monumentales et la position rendaient la chose nécessaire.

Au point de vue stratigraphique, la situation se présentait comme suit : une couche végétale superficielle, qui fait du reste fréquemment défaut, superposant la terre vierge antique, d'un jaune foncé avec des teintes brunes, percée de maintes fosses profondes. Celles-ci ont été pratiquées par les habitants de l'endroit pour en retirer la terre et les pierres nécessaires à la construction de leurs maisons et ont été comblées ensuite avec des détritus. C'est dans cette couche que sont plantées les fondations de la basilique. Elles descendent jusqu'à une profondeur d'un mètre et demi, là où commence la couche de lœss, dans laquelle a été édifié le martyrium (fig. 2), recouvert par le plancher de la basilique, pavé de briques romaines de forme carrée (30 × 30 × 2,5 cm) et disposées en damier (fig. 3). Les fondations de la basilique, de même que les murs de la crypte sont bâties en pierre locale (calcaire noir de Guttenstein, tiré des carrières de Niculițel), fixées avec un mortier de chaux, sable et briques concassées. Pour la construction de la crypte on s'est également servi d'un calcaire crétacique tiré des carrières de Babadag.

La basilique chrétienne de Niculițel apparaît, dans le stade actuel des recherches, sous la forme d'un édifice rectangulaire, comportant trois nefs et une abside orientée NNE 60°[17] (fig. 1).

L'abside demi-circulaire s'ouvre sur 6 m de largeur; ses fondations épaisses de 0,92 m sont bâties en pierres fixées au mortier, appareillées en *opus incertum* et recouvertes, des deux côtés, jusqu'à la base d'une crépissure superficielle. Les pierres de la base, obliques ou verticales, sont disposées à même le sol. Les murs latéraux, visibles seulement en partie (celui du sud-est étant détruit par une fosse d'époque moderne et celui du nord-ouest par le canal d'écoulement) révèlent une largeur intérieure de l'édifice de 12,30 m. Deux minces assises, dont l'épaisseur ne dépasse pas 1/2 des murs extérieurs et se rattachant d'une manière organique aux murs latéraux de l'abside sur une longueur de 0,30 m, delimitaient — sur une largeur de 7,50 m la nef centrale du naos des nefs latérales, chacun large de 2,40 m.

Comme de nos jours cette basilique est entièrement détruite, on ne peut que présumer l'existence des colonnes ou des piliers qui devaient se dresser sur les assises intérieures plus min-

[17] J. Zeiller, *op. cit.*, p. 185; plus récemment, Dinu Theodorescu, *L'édifice romano-byzantin de Callatis*, Dacia, NS., VII, 1963, p. 284—285, fig. 16. Comme dans le cas de toutes les basiliques chrétiennes de l'Antiquité, l'abside de la basilique de Niculițel n'est pas orientée parfaitement vers l'est.

Fig. 1. — Le plan horizontal de la basilique paléochrétienne de Niculiţel (à l'issue, de la campagne de 1971).

S1N

S1S

S2N

1 2 3 4 5 6 7 8 9 10

Fig. 2. — La stratigraphie de la basilique étudiée sur les parois septentrionale et méridionale de la Ire section et sur la paroi septentrionale de la IIe section. 1, lœss ; 2, jaune brun ; 3, terre battue ; 4, détritus ; 5, couche végétale ; 6, jaune foncé ; 7, saura ; 8, briques concassées ; 9, pierre ; 10, crépissure.

ces décrites ci-dessus, afin de délimiter les nefs latérales par rapport à la nef centrale. A l'appui de cette présomption semble venir de la découverte à l'intérieur de la basilique d'un fragment calcaire orné d'une demi-palmette à trois branches (fig. 4).

L'ampleur de l'abside, l'épaisseur des murs, les proportions de la basilique laissent à supposer un édifice imposant, que les fouilles à venir vont mettre entièrement au jour. Mais

Fig. 3. — Vue d'ensemble du N—O sur la zone explorée de la basilique, avec la position de l'abside, de la crypte et du pavage de briques.

Fig. 4. — Fragment en pierre calcaire orné d'une palmette à trois branches, trouvé dans les décombres de l'église.

Fig. 5. — L'entrée de la crype considérée du N—O —

Fig. 6. — L'entrée de la crypte, une fois écartée la maçonnerie qui la bloquait.

Fig. 7. — Section transversale du presbyterium (E—O) ; à droite de la crypte, avec la position de chaque élément considéré en section, vue du nord. 1, briques ; 2, pierre ; 3, détritus ; 4, lœss ; 5, terre vierge antique ; 6, jaune foncé ; 7, détritus tassé ; 8, jaune brun.

Fig. 8. — L'entrée de la crypte, vue de l'extérieur

Fig. 9. — Le système de construction de la voûte en briques, bâtie de l'intérieur.

l'élément le plus important de cet édifice restera sans doute la crypte. En effet, elle seule constitue un monument d'un intérêt exceptionnel, dépassant les limites de la simple histoire locale de l'ex-province romaine *Scythia Minor*.

Bâtie dans la couche de lœss, cette crypte accuse une forme légèrement trapézoïdale. La grande base, de 3,70 m, est orientée vers l'intérieur de l'abside ; les dimensions de la petite base et du côté de ce trapèze sont respectivement de 3,40 m et de 3,50 m, alors que ses murs s'élevaient sur une hauteur de 2,25 m — 2,30 m. Une coupole surmonte la crypte : de forme composée résultant de l'intersection à 4 cylindres obliques avec les arêtes sortantes (voûte d'arête), elle était construite en briques jointoyées [18]. Une pointe tronconique (maintenant détruite par une intervention irréfléchie des villageois) se dressait au centre de cette coupole jusqu'à la hauteur du plancher de la basilique, marquant fort probablement l'emplacement de l'autel proprement dit (la table consacrée ou « prestol »). Une ligne droite imaginaire unirait parfaitement les bords de l'abside avec la pointe de la coupole. Tous les murs de la crypte sont surmontés de tympans demi-circulaires de dimensions variées. Celui surmontant l'entrée a subi des légères avaries dès l'Antiquité ; quelques-unes des pierres qui le constituaient sont tombées juste en face de l'entrée dans la crypte. Celle-ci orientée vers le sud-ouest, était de forme rectangulaire ; elle était encadrée de blocs massifs en calcaire crétacique travaillés au poinçon. On l'a trouvée parfaitement bloquée et crépie (fig. 5). Une plate-forme de pierres et de briques à l'état fragmentaire, liées au mortier, descendait en pente douce depuis l'entrée jusqu'au pied des murs de la crypte. La terre battue devant cette plate-forme montre qu'un espace libre était ménagé devant l'entrée qui fut par la suite comblé jusqu'à la hauteur du plancher en briques du *presbyterium* situé au-dessus de la crypte.

Lors de l'ouverture de la crypte, on a pu constater que son entrée était fermée au moyen d'une maçonnerie utilisant des briques identiques à celles qui ont servi pour le plancher de la basilique. Celles-ci étaient disposées horizontalement entre des couches épaisses de mortier. Au préalable, l'entrée avait été bloquée au moyen d'un grand bloc de calcaire crétacique, fixé par des pinces (mélange de gravier et de tessons de briques liés au mortier), alors que dans les blocs latéraux on avait introduit 4 sceaux de fer enchâssés dans du plomb (fig. 6). La dalle qui bloquait l'entrée était disposée verticalement. Elle s'appuyait en bas sur une sorte de seuil, constitué par trois marches taillées dans un roc de la même espèce et fixé au mortier[19] ; sa base était tournée vers l'extérieur de manière à interdire l'ouverture de l'entrée : avant de débloquer la dalle, il fallait d'abord enlever ce seuil (fig. 7). Sous le seuil, dans un petit espace calciné, on a recueilli une monnaie, élément particulièrement précieux pour la datation du monument de Niculițel.

La dalle une fois écartée, on a procédé à une ouverture vers l'intérieur de la crypte de forme quasi carrée (0,69 m × 0,70 m) (fig. 8). La chambre funéraire, pavée de trois grandes dalles en calcaire crétacique, se trouve à environ 0,30 m au-dessus de la base de la crypte. Son plancher est de forme rectangulaire, légèrement irrégulière, avec les côtés nord-est de 2,28 m et sud-ouest de 2,30 m, et les côtés nord-ouest de 2,37 m et sud-est de 2,38 m. Les murs de la chambre funéraire dessinent dans leur partie supérieure des demi-cercles, du fait de la voûte en briques édifiée de l'intérieur de la crypte — dont les quatre arcs ont pour points de départ les quatre angles de la pièce [20] (fig. 9). L'espace ménagé par ces demi-cercles a

[18] Nous remercions l'architecte Jean Dimitrescu pour l'amabilité de nous avoir transmis cette indication précieuse.

[19] Les dimensions de cette dalle sont : 1,17 m de longueur, 0,69 m de largeur et épaisse de 0,12 m ; les dimensions du seuil : long de 0,45 m, large de 0,13 m et épais sous la dalle de 0,13 m et à sa base de 0,23 m.

[20] Technique de construction connue et en usage de nos jours encore ; voir Aurelian Tănăsescu, *Perspectiva — Probleme*, Ed. didactică şi pedagogică, Bucarest, 1971, chap. VIII, §. 2, *Perspectiva axonometrică oblică şi centrală*, p. 251, 8/32, fig. 8/32.

été enduit d'un mélange de chaux et de sable et les arcades des murs bordées de deux bandes, l'une rouge, peinte à l'ocre, large de 0,05 m, et l'autre blanche, passée à la chaux, large de 0,06m. La hauteur des murs n'est pas parfaitement égale : 1,41 m le mur nord-est ; 1,37 m le mur sud-ouest ; 1,40 m le mur nord-ouest et 1,45 m le mur sud-est.

Sur le plancher dallé de la chambre funéraire reposait le cercueil en sapin. Les planches qui le composent sont minces de 0,015 m et leur assemblage atteste un système de construction encore ignoré jusqu'à présent dans la pratique de rituel chrétien. De forme rectangulaire en apparence, il s'agit en réalité d'un double trapèze, dont chaque côté est constitué d'une seule planche trapézoïdale, fixée au trois autres par un assemblage à queue d'aronde, de sorte que si l'un des trapèzes a sa petite base en bas, la petite base du trapèze lui faisant front sera en haut (fig. 10). Les encoignures sont garnies de feuilles de cuivre cloutées, de même que le centre de chaque planche qu'elles rattachent au fond de la boîte [21].

Deux frontons triangulaires (hauts de 0,24 — 0,25 m), réunis par quatre planches disposées dans le sens de la longueur et fixées par des clous de bois, constituent une sorte de couvercle orienté NE—SO c'est-à-dire dans l'axe de l'entrée. Un réseau de lignes en losange orne l'extérieur de la boîte, ainsi que les frontons (fig. 11).

Cette boîte sert de sépulture collective, renferment les dépouilles des quatre martyrs aux noms incisés en caractères grecs dans la crépissure de la paroi à droite de l'entrée (fig. 12). Malgré leur état de conservation assez précaire, dû a l'alcalinité du sol pavé de pierres calcaires qui a également rongé le fond du cercueil, les ossements ont gardé leur disposition anatomique. Celle-ci permet de constater une inhumation en position horizontale, à plat sur le dos, la tête du côté de l'entrée et les jambes allongées. Une percée inconsidérément pratiquée par les villageois avant notre intervention ayant dérangé la tombe, seulement deux, sur les quatre squelettes, ont été mis au jour dans un meilleur état. Notons l'absence totale des éléments vestimentaires.

0 10 20 30 40 50cm

Fig. 10. — La boîte funéraire — plan horizontal.

Deux inscriptions grecques, aux caractères peints en rouge, sont incisées dans les parois, à droite et à gauche de l'entrée ; leurs lettres ont 7 — 8 cm de haut sur 4,5 — 6 cm de large. À gauche, sous le monogramme du Christ, représenté par une simple croix avec un P prolongeant la partie supérieure de son bras vertical, on peut lire l'inscription suivante : μάρτυρες Χριστοῦ (fig. 13) ; sur la paroi de droite, sous une croix similaire mais de dimensions plus importantes sont gravés les

[21] Les parties latérales de la boîte funéraire sont hautes de 0,24—0,25 m ; le côté nord-est la grande base (en haut) de 1,40 m et la petite base de 1,30 m ; le côté sud-ouest : la petite base (en haut) de 1,40 m et la grande base de 1,52 m ; le côté nord-ouest : la grande base (en haut) de 1,98 m et la petite base de 1,76 m. ; le côté sud-est a la petite base (en haut) de 1,78 m et la grande base de 1,83 m.

0 1m

Fig. 11.—Section axonométrique de la crypte de Niculițel.

Fig. 12. — La boîte funéraire avec les quatre squelettes en position horizontale.

Fig. 13. — Inscription à gauche de l'entrée.

Fig. 14. — Inscription à droite de l'entrée.

Fig. 15. — Céramique romaine des IVe—VIe siècles de n.è.

Fig. 16. — Monnaie trouvée sous le seuil de l'entrée dans la crypte.

noms de quatre martyrs ⳩μάρτυρες Ζώτικος, Ἄτταλος, Καμάσις, Φίλιππος (fig. 14). Notons l'inclinaison vers la droite des deux inscriptions, imposée par l'espace demicirculaire où elles devaient s'inscrire, ainsi que la forme lunaire des lettres *E* et *C* et le caractère quasi cursif des lettres μ, λ, ρ, ω.

La position géographique de cette basilique chrétienne à *martyrium* — sise au pied des collines de Niculițel, dans une zone jadis boisée faisant partie du territoire de la grande forteresse de Noviodunum — pose elle aussi quelques problèmes. Nous essaierons de les résoudre dans la mesure où les matériaux dont nous disposons le permettent, sans toutefois prétendre les épuiser.

Tout d'abord, il s'agit de fixer le moment où l'édifice paléochrétien de Niculițel a été construit, ainsi que le rapport chronologique de la basilique avec la crypte. Il faut ensuite préciser le moment des épreuves subies par les martyrs qui y reposent.

Pour ce qui est de la chronologie du monument, nous disposons de quelques éléments précieux. Le type de la basilique, en premier lieu : les basiliques à trois nefs avec ou sans narthex sont fréquentes aux IVe — VIe siècles en Scythie mineure, comme les fouilles l'ont témoigné à Histria [22], Tomis [23], Noviodunum [24], Tropaeum Traiani [25], Chiosé-Aïdin [26], Troesmis [27], Béroé [28], de même qu'à Iatrus [29], dans le Nord de la Bulgarie. A partir du Ve siècle, le narthex devient caractéristique pour les basiliques chrétiennes [30], mais l'entrée de la basilique étant détruite, il est impossible d'user de cet élément pour lui appliquer une datation plus serrée. La technique de construction, appuyée sur le mortier à chaux et les briques pillées, pose pour limite finale de sa période de construction le VIe siècle [31]. Quant au plancher pavé de briques romaines, même en admettant le remploi de celles-ci, il indique l'époque de la basse romanité. Enfin, le motif de la palmette à trois branches, relevé sur le fragment de pierre trouvé dans le voisinage du mur qui séparait la nef centrale de la nef latérale droite, il apparaît sur toute une série de monuments funéraires d'époque romaine, étant adopté avec d'autres éléments d'origine orientale par la basilique paléochrétienne. À l'appui d'une datation de notre monument des IVe— VIe siècles viennent aussi la quantité relativement importante de verre brisé et surtout les fragments céramiques relevés sur le plancher de la basilique, ainsi que sur le sol battu devant l'entrée de la crypte. Ces fragments, ornés de stries profondes ou de grandes cannelures, sont confectionnés dans une pâte dense de teinte brique et couverte d'un engobe jaunâtre, caractéristique pour cette période (fig. 15). Seule la présence de quelques fragments céramiques de tradition gétique serait susceptible de fournir un indice en vue d'une chronologie plus serrée, mettant en jeu le IVe siècle et la première moitié du Ve.

Par ailleurs, il y a une évidente et parfaite unité entre la basilique et la crypte. L'usage des mêmes matériaux dans le cadre d'un système de construction unitaire suppose leur érection à la même époque ou, en tout cas, à des moments fort rapprochés.

[22] *Histria*, I, p. 155 et suiv. ; I. Barnea, *Nouvelles considérations sur les basiliques chrétiennes de Dobroudja*, Dacia, XI—XII, 1945—1947, p. 228; idem, *op. cit.*, p. 474.

[23] A. Rădulescu, *Monumente romano-bizantine din sectorul de vest al cetății Tomis*, Constanța, 1966.

[24] I. Barnea, B. Mitrea et N. Anghelescu, *Săpăturile de salvare de la Noviodunum*, Materiale, IV, 1957, p. 162—165 et V, 1959, p. 464—468.

[25] V. Pârvan, *Tropaeum*, p. 180 et suiv. ; I. Barnea, *Nouvelles considérations*..., p. 226; R. Vulpe, *Histoire ancienne de la Dobroudja*, Bucarest, 1938, p. 342.

[26] R. Vulpe, *op. cit.*, p. 343.

[27] J. Zeiller, *op. cit.*, p. 197; I. Barnea, *Din istoria Dobrogei*, II, 1968, p. 480.

[28] La basilique avec crypte de Béroé n'est pas encore publiée; le renseignement nous a été fourni par Aurelian Petre, l'auteur des fouilles, obligeance pour laquelle nous le remercions vivement.

[29] Teofil Ivanov, *Zwei altchristliche Basiliken des 4.—6. Jahrhunderts in Sektor III. Das Limeskastell Iatrus*, Klio, Beiträge zur alten Geschichte, 1964, p. 155—157, pl. I et fig. 12—22, 25—26.

[30] P. Testini, *Arheologia Paleocristiana*, Rome, 1948, p. 735—736; I. Barnea, *op. cit.*, p. 468.

[31] Cf. I. Barnea, *op. cit.*, p. 476—479.

L'analyse des inscriptions gravées sur les murs de martyrium, de même que la manière dont fut employé et décoré son intérieur fournissent d'autres éléments de datation. Les parois demi-circulaires sont spécifiques pour les catacombes paléochrétiennes ; de même, la coutume de décorer le bord des arcades de bandes de couleur, dont la fonction était parfois aussi de ménager un espace à demi circulaire [32]. Toute une série de monuments chrétiens de la période romano-byzantine portent la même croix à monogramme qui orne les parois de la crypte. On la voit, par exemple, dans l'inscription des lanciers d[U]metum, datée de l'époque de Justinien [33], ou sur une bague de provenance inconnue datée du Ve siècle et conservée au musée de Nantes [34], ainsi qu'en Egypte, sur une épitaphe de la fin du IV^{e}siècle de n.è. [35]. Elle est caractéristique pour les IVe— V^{e}siècles, de même que ce genre d'écriture, dont maintes analogies ont été relevées sur le territoire de Scythie mineure. Retenons parmi celles-ci : l'inscription funéraire du juriste (νομικός) d'origine syrienne Simplicius (Συνπλίκιος) enterré à Callatis avec son épouse Meltis [36] ou l'inscription tomitaine dédiée au] bienheureux Thimothée par Dinias, le nouveau éclairé (= baptisé) Enmanuil » [37]— datée du Ve siècle [38].

D'autres similitudes, allant jusqu'à l'identité, ont été constatées au IVe siècle, en Italie : sur un fragment de marbre gravé d'une inscription funéraire, mis au jour dans les catacombes des Juifs à Rome [39], ou sur les deux fragments d'une inscription chrétienne trouvée dans le proche voisinage de la crypte des Canéphores, au cimetière de St. Calixte [40]. La *Chronique Alexandrine,* rédigée vers la fin du IVe siècle de n.è., fournit d'autres analogies à l'écriture propre aux inscriptions de la crypte de Niculițel [41].

Enfin, d'une réelle utilité pour la datation de la basilique à martyrium de Niculițel s'avère la monnaie trouvée là, dans des conditions stratigraphiques, absolument sûres. Mise au jour sous le seuil de l'entrée, elle a dû y être déposée à l'occasion du service divin officié au moment où on a bloqué la crypte. De dimensions réduites, [1,2 cm et 0,8769 gr.] elle offre un degré avancé de corrosion, mais on y saisit quand même une petite croix, à peine perceptible, sur son revers. Cette monnaie rend possible une datation approximative du monument dans la seconde moitié ou plutôt à la fin du IVe siècle de n.è. [42] (fig. 16).

Les témoignages archéologiques récoltés jusqu'à présent tendent donc à placer la construction de cette basilique à martyrium vers la fin du IVe ou le commencement du Ve siè-

[32] Voir Orazio Marucchi, *Manuale di archeologia cristiana,* Rome, 1923, p. 283 (Cim. di Callisto — sec. III e.n.), p. 288 (début du IVe siècle de n.è.), p. 303 (Cim. dei Santi Pietro e Marcelino — début du IVe siècle de n.è.), p. 318 (Cim. di Domitilla — IVe siècle de n.è.) ; A. Bellucci, *Le catacombe di San Gaudisco e di San Eufebio a Napoli.* Rivista di archeologia cristiana, XI, 1934, n°s 1—2.

[33] Cf. I. Barnea, *op. cit.,* p. 423 et 514, fig. 20.

[34] Cabrol-Leclerca, *Dictionnaire d'archéologie chrétienne et de liturgie,* III, Paris, 1914, col. 1528.

[35] *Ibidem,* col. 1511.

[36] L'inscription a été datée des Ve—VIe siècles de n.è. Publiée d'abord par Gr. Tocilescu, *Archäologisch-epigraphische Mittheilungen,* XI, 1887, p. 32—33, reprise plus tard par I. Barnea, Dacia, NS., I, 1957 (*Inscriptions chrétiennes de la Scythie mineure*), p. 284, fig. 7. Voir le même auteur dans *Din istoria Dobrogei,* II, p. 462 et 521, fig. 29.

[37] Cf. I. Stoian, *Tomitana,* Bucarest, 1963, p. 217, pl. LXXII, fig. 1.

[38] Si nous admettons que le Timothée de l'inscription est la même personne que l'évêque de Tomis qui participa au Concile d'Ephèse de l'an 431. Voir R. Vulpe, *op. cit.,* p. 322—323.

[39] I. B. Frey, *Inscriptions inédites des catacombes juives de Rome,* Rivista di archeologia cristiana, V (1928), p. 296, II.

[40] Francesco Fonari, *Cimitero di S. Callisto, Regione dei Canefori,* Rivista di archeologia cristiana, IV (1927), p. 21—23.

[41] Cf. Cabrol-Leclercq, III, col. 1547—1553, où se trouvent aussi des reproductions du papyrus d'après les *Denkschriften derk'. Akademie der Wissenschaften,* LI, pl. VI recto et verso.

[42] Oct. Iliescu, chef du Cabinet numismatique de la Bibliothèque de l'Académie, estime qu'il s'agit d'une émission des années 350—400. G. Poenaru-Bordea, de la Section numismatique de l'Institut d'archéologie de Bucarest, procède à une détermination plus serrée, en affirmant qu'il y a une forte probabilité pour que la pièce appartienne à la série de type CONCORDIA AUG ou AV GGG avec une croix sur le revers, de la période 395—408 de n.è. Nous les remercions tous les deux pour l'obligeance avec laquelle ils nous ont donné leur concours. A l'occasion du soutien, de la communication ont été énoncées deux hypothèses concernant le moment du martyrage : la première, appartenant au chercheur Gh. Poenaru—Bordea, fixait le moment Julien l'Apostot, la seconde, postuleé par dr. Petre Diaconu, abordait le problème des persésutions religieuses au nord du Danube.

cle de n.è. Nous mêmes, à la dernière session scientifique de Constanța avons avancé pour date de cette construction la première moitié du V[e] siècle, au moment des incursions de pillage des Huns, sous le règne si faible de l'empereur Théodose II[43]. Sans écarter d'une manière définitive cette possibilité, voyons un peu ce que nous apprend en ce sens le contenu du cercueil. Les deux inscriptions susmentionnées précisent qu'il s'agit de quatre martyrs, dont les noms — de résonance du reste banale — semblent familiers. En effet, Zotikos, Attalos, Philippos sont des anthroponymes assez fréquents dans le monde hellénistique [44], alors que des formes analogues à Kamasis sont relevées dans l'onomastique microasiatique [45], — Amasis étant la plus rapprochée [46]. La même nom, latinisé (= Camasius), apparaît dans deux inscriptions votives chrétiennes mises au jour dans les thermes de Dioclétien et datées du IV[e] siècle [47]. Si notre conclusion au sujet de la construction de la basilique vers la fin du IV[e] ou le commencement du V[e] siècles s'avère juste, le moment du décès des quatre martyrs qui reposent dans sa crypte doit être cherché au courant du IV[e] siècle.

On pourrait prendre pour point de départ, en ce sens, les persécutions chrétiennes des années 319, ordonées par Licinius. Deux textes hagiographiques, parmi les plus dignes de confiance, fournissent quelques arguments à l'appui, à savoir *le Martyrologe Hiéronymite* et *le Synaxaire Constantinopolitain*, qui mentionnent entre autres martyrs de Noviodunum un certain Philippos décapité le 4 juin 319 [48]. Le même *Synaxaire* parle de la décapitation — cette fois-ci à Tomis— le 13 septembre 319 d'un certain Zotikos, qui a eu six autres compagnons de martyre [49]. Beaucoup d'autres martyrs, restés ignorés, ont été inclus sous la formule générique « et aliorum numero... »; c'est peut-être aussi le cas des deux autres martyrs reposant dans la crypte de Niculițel.

Un autre moment susceptible d'avoir peut-être donné lieu à des martyres serait le règne de Julien l'Apostat, bien que la résurrection des cultes païens du temps de ce grand admirateur des œuvres de l'Antiquité ne soit pas forcément une raison de persécution chrétienne, d'autant plus que l'empereur ne cessa pas au cours de son règne de faire montre d'une

[43] Communication qui sera publiée dans la revue du Musée d'archéologie de Constanța, Pontica, V, 1971, sous le titre *Considerații preliminare asupra bazilicii creștine din satul Niculițel* (*jud. Tulcea*).

[44] L'inscription de Tomis d'Aurèle Sozomène, datée de l'époque des Sévères, mentionne un Zotichos de Byzance, cf. R. Vulpe, *op. cit.* p. 186; I. Stoian, *op. cit.*, p. 208, pl. LXIII. Un Zotichos (τεχνίτης), architecte de son métier, apparaît dans une inscription surmontant l'entrée dans une église chrétienne de Dâna (dans le Nord de la Syrie, en 483 de n.è. Cf. IGL SYR, II, 1939, p. 272, 273, n° 490. Un gladiateur de Tomis, nommé Attalos, figure dans une inscription de Palazu (Constanța), cf. I. Stoian, *op. cit.*, p. 200, pl. LIII, fig. 1, ainsi que toute la bibliographie du sujet. Attalos de Callatis « a rempli brillament la première magistrature », cf. I. Stoian, *op. cit.*, p. 106, pl. XXIII, seconde moitié du II° siècle (cf. Gr. Tocilescu, AEM, XI, 1887, p. 43, n° 56 et V. Pârvan, *Gerusia din Callatis*, Analele Academiei Române, Memoriile Secțiunii istorice, s. II, 39, p. 51—90. *Ata*... (Atalus) apparaît aussi dans une inscription chrétienne de Damatia — voir CIL. III, Supplementum, p. 1540, n° 8901; dans (cette forme, il pourrait être d'origine touranienne, de même que celui publié par V. Pârvan, *Contribuții epigrafice la istoria creștinismului daco-roman*, Bucarest, 1911 p. 63 Atala fils de Tzeiuc). Un prêtre Attalos prend part au Concile de Nicée en 325 et, en 381, le même ou en autre du même nom participe au Concile arien d'Aquilée (cf. J. Zeiller, *op. cit.* p. 130 et 336). Le nom de Philippos figure sur le socle d'une statue dédiée au possesseur du nom et au père de celui-ci; il s'agit d'une statue trouvée en Syrie et datée du II[e] siècle de n.è. (cf. IGL SYR, t. IV, n° 1302, p. 54, Paris, 1955). On le retrouve en Dobroudja, sur un sarcophage en pierre calcaire de Mangalia publié par C. Iconomu, Pontica, II, 1969. *Noi monumente paleocreștine de la Mangalia*, p. 84, fig. 3 (IV[e] siècle de n.è.).

[45] L. Zgusta, *Kleinasiatische Personennamen*, Prague, 1964, p. 211—212, §§. 514—1 (Καματα f.), 514—2 (Καματη f) et 515 (Καμμα f.) — Galatic; Pauly-Wissowa, *Real-Encyclopädie der classischen Altertumswissenschaft*, vol. X, 1919, col. 1841 — Kamisa, château en Cappadoce; Dinu Theodorescu, *op. cit.*, p. 283 — à propos de l'église de la Koimesis de Nicée, édifiée au VI[e] siècle de n.è.

[46] Cf. Louis Robert, *Noms indigènes dans l'Asie mineure gréco-romaine*, I[re] partie, Paris, 1963, p. 536 = = Amasis de Panticapée et Amaseia = localité.

[47] Orazio Marruchi, *op. cit.*, p. 253—254 (Mus. Lat., 1, 7, 12). Il s'agit d'une double inscription dédiée par un artiste nommé Camasius et par ses fils ou disciples aux saints martyrs Papius et Mauros.

[48] C. Auner, *op. cit.*, p. 289; J. Zeiller, *op. cit.*, p. 119; H. Delehaye, *op. cit.*, p. 273; R. Netzhammer, *Die christlichen Märtyrer am Ister*, Bucarest, 1938, p. 13.

[49] C. Auner, *op. cit.*, p. 284; H. Delehaye, *op. cit.* p. 258—259; J. Zeiller, p. 118.

attitude pondérée envers les chrétiens [50]. Toutefois, l'histoire enregistra quelques massacres : réaction païenne dirigée contre certains prêtres haïsent par la population, comme ce fut le cas de l'évêque Georges d'Alexandrie tué le 25 décembre 361. Néanmoins, il n'y en a eu que cinq exécutions capitales approuvées par l'empereur : le prêtre Basile d'Ancyra (Sozomène, V, 11), le soldat Emilianus de Durostorum (Jérôme, *Chron, a Abr.* 2379) et les chrétiens Macédoine, Théodule et Tatien de Méros en Phrygie (Socrate, III, 15 ; Sozomène, V, 11) [51]. La même réaction païenne aurait sans doute pu provoquer aussi la mort de quelques chrétiens en Dobroudja du Nord, au cas où ces chrétiens, détenant certaines fonctions dans l'appareil ecclésiastique, s'étaient rendus odieux pour une raison ou une autre. Mais, dans ce cas-là, ils n'auraient point été honorès à Niculițel ; aussi cette hypothèse est-elle à écarter. Enfin, en dehors de l'absence d'un témoignage précis révélant de mauvais traitements appliquées au chrétiens de Scythie mineure sous Julien l'Apostat, il convient de noter également, dans notre cas, l'absence totale des éléments vestimentaires. Or il s'agit d'une époque où si la propagande chrétienne était parvenue à introduire — lentement mais sûrement — des modifications sensibles dans le rite et le rituel funéraires chez les populations de l'Empire, elle n'avait pas encore renoncé pour autant à une partie du mobilier funéraire, soit en tant que simple accessoire du costume, soit (dans des cas plus rares) comme un suprême hommage à des hommes dont les mérites ou le rang étaient honorés par la postérité [52].

Ceci nous fait revenir à la question légitime : qui étaient les martyrs de la crypte de Niculițel et à quelle date leur décès a-t-il eu lieu ? Après Julien l'Apostat, la victoire du christianisme est aussi définitive qu'irrévocable ; la Scythie mineure, avec ses traditions chrétiennes déjà anciennes, ne pouvait plus donner des martyrs. Mais, avant-poste du monde romain implanté dans le Barbaricum, cette province servira de tremplin propulsant la nouvelle foi au-delà du Danube, dans cette contrée « habitée par douze races de barbares nomades qui n'avaient pas encore entendu jusqu'alors la parole de l'Evangile » [53]. Or, l'œuvre de catéchisation de ces peuples, rendue encore plus difficile par le contenu abstrait du christianisme, n'allait pas sans périls et privations de toutes sortes. C'est de Scythie mineure que sont partis au nord du Danube toute une série de missionnaires, notamment d'origine orientale et de formation hellénistique, dont beaucoup n'ont jamais revu leur pays natal. Seules leurs dépuoilles, à la requête de quelques amis influents ou de l'Eglise romaine, étaient ramenées en Scythie pour y trouver une sépulture. Parfois aussi c'étaient des groupes errants de chrétiens,, pas encore fixés dans l'Empire, qui les ramenaient toujours afin de les y enterrer. Le problème qui se pose est de savoir si les persécutions connues par le monde gothique en 369—372 peuvent avoir eu un rôle dans le décès des quatre martyrs de Niculițel.

Un apport important à la solution de ce problème est constitué par les observations anthropologiques effectuées sur place par Dardu Nicolăescu-Plopșor [54]. L'expertise anthropologique a établi, en lignes générales, que les squelettes de Niculițel sont ceux de quatre hommes dont les trois premiers en comptant de droite à gauche devaient friser la cinquantaine, alors que le dernier ne pouvait avoir dépassé 35 ans. Les quatre squelettes ayant

[50] H. Delehaye, *op. cit.*, p. 260—265 ; L. Duchesne, *op. cit.*, p. 325—330 ; R. Constantinescu, *op. cit.*, p. 12 ; I. Barnea, *op. cit.*, p. 392.

[51] L. Duchesne, *op. cit.*, p. 330—336.

[52] Edouard Salin, *La civilisation mérovingienne*, II[e] partie, Paris, 1952, éd. A. et J. Picard & Co., p. 226.

[53] Macarius de Magnésie, cf. D. M. Pippidi, *op. cit.*, p. 490.

[54] L'expertise anthropologique a eu lieu après les travaux de la session scientifique de Constanța. Notre communication *Contribuții preliminare ...* n'a pu donc bénéficier de son apport précieux, pour lequel nous sommes profondément reconnaissants à Dardu Nicolăescu-Plopșor, ainsi que pour l'amabilité et la promptitude avec lesquelles il nous a fourni son concours.

conservé leur disposition anatomique normale, il ne peut être question de mettre au compte des recherches scientifiques dont ils firent l'objet (photos et enregistrement des ossements) les quelques indices de désordre qui y ont été relevés. Ces derniers datent sûrement de l'Antiquité, à savoir du moment où — après que l'œuvre de décomposition se fût achevée — on a procédé à la réouverture de la crypte avant de la bloquer d'une manière définitive. Malgré leur mauvais état de conservation, l'expertise a constaté que les ossements ne portent aucune trace de violence (amputations, coups et autres tortures) susceptible d'avoir pu provoquer le décès. Par contre, tous les squelettes présentent des réactions d'ostéoporose et d'ostéophytose déterminées par les troubles nés des carences prolongées de type tachique métabolique, que les privations d'une vie ascétique pourraient expliquer. Enfin, les observations faites au niveau des membres inférieurs attestent — même dans l'absence des crânes, complètement détruits — l'origine orientale des quatre personnages.

Les résultats de l'expertise anthropologique apportent donc des éléments nouveaux; ceux-ci, corroborés avec les données historiques, permettent quelques conclusions primaires. D'abord : l'hypothèse d'une réinhumation est absolument écartée par la position des ossements. La chose est rien moins que dépourvue d'intérêt, car une inhumation directe suppose la construction préalable de la crypte : si cette inhumation avait eu lieu au commencement du IVe siècle, la construction de la crypte devrait remonter au moins à la même époque. Mais la crypte n'a pu être bâtie qu'à une date fort rapprochée de celle de la construction de la basilique, ainsi que sa présence dans la couche de lœss vierge de tout vestige de quelque bâtiment plus ancien en témoigne. En deuxième lieu, l'absence d'indices révélant une mort violente écarte la possibilité d'identifier les dépouilles de la crypte de Niculițel avec celles des martyrs décapités à Noviodunum et à Tomis du temps de Licinius.

Si l'on admet que la basilique et sa crypte ont été bâties vers la fin du IVe siècle, alors la mort des quatre martyrs a dû intervenir vers la même époque. Or, pour ce qui est du territoire même de la Scythie mineure nous avons déjà constaté que ni les sources historiques, ni les textes hagiographiques ne parlent de persécutions chrétiennes qui l'auraient eu pour théâtre sous le règne de Julien l'Apostat ; si tel avait été le cas, les sources chrétiennes les auraient sans doute enregistrées après la disparition de l'empereur. C'est pourquoi — et compte tenu aussi des données anthropologiques concernant l'appartenance ethnique des quâtre martyrs et de leur mode de vie plein de privations — il ne nous reste qu'à examiner les possibilités d'explication fournies par le monde barbare d'au-delà du Danube.

C'est une chose avérée que les persécutions chrétiennes culminèrent dans les territoires occupés par les Wisigoths avec les excès des années 372. A ce moment-là se place le martyre de Sabba le Goth, noyé avec un certain nombre d'autres martyrs « goths » [55], ainsi que l'incendie de plusieurs couvents chrétiens dans lesquels ont perdu leur vie nombre de moines et de prêtres entourés des fidèles de l'endroit [56].

D'autre part, la correspondance de Basile le Grand de Césarée avec le duc de Scythie mineure, Iunius Soranus, et avec l'évêque de Thessalonique, Ascholius, au sujet du transfert des dépouilles de saint Sabba le Goth « du pays des Barbares transdanubiens » en Cappadoce (réalisé selon toute probabilité en 374) [57], atteste une pratique courante dans le monde chrétien de l'époque. Les dépouilles mortelles des citoyens romains, n'importe qu'elle

[55] Voir ci-dessus, note 14.

[56] Cf. C. Patsch, *op. cit.*, p. 59. La population chrétienne de tout un village, avec ses prêtres Werecka et Bratwins et le moine Arpylas furent brûlés vifs dans leur église sur l'ordre d'un chef goth, Wingurich.

[57] Cf. D. M. Pippidi, *op. cit.*, p. 495 ; I. Barnea, *op. cit.*, p. 398.

fût leur origine ethnique, étaient toujours ramenées dans l'Empire pour y trouver leur sépulture. Il semble donc possible que les restes des quatre missionaires, catéchistes ou moines, qui ont trouvé la mort au nord du Danube — peut-être même au début des persécutions religieuses — , aient été réclamés par quelque communauté chrétienne vivant dans les environs de Niculițel. La même communauté se serait occupée de leur transfert et de leur inhumation dans une crypte construite spécialement à cet effet. Naturellement, vu les circonsantces, un tel transfert était assez difficile, réclamant beaucoup de temps, ce qui entraînait la décomposition des cadavres, mais les chrétiens pratiquaient parfois l'embaumement, bien qu'ils l'eussent fait sans grand art, ce qui donnait un mauvais état de conservation [58]. De toute façon, ces dépouilles enveloppées dans des linceuls de gros drap et arrosées de différentes essences aromatiques arrivaient à supporter un voyage plus long.

Inhumés dans la crypte de Niculițel, au-dessus de laquelle fut édifiée l'église paléochrétienne afin de perpétuer leur mémoire, ces martyrs devaient être fêtés chaque année dans le cadre de quelques assemblées solennelles.

Il est à présumer que le *martyrium* a été dès le début hermétiquement clos, ayant au-dessus de lui, à l'intérieur de la basilique, la table sacrée du *presbyterium* ; des découvertes analogues ont été faites à Rome [59] et à Xanten (Bas-Rhin) [60]. A une date ultérieure, voire quelques décennies plus tard, à l'occasion de l'une des fêtes des martyrs, la crypte a dû être rouverte, afin de l'aérer et la purifier des émanations de la décomposition. Peut-être qu'à cette occasion on a procédé aussi au nettoyage des squelettes — ce qui expliquerait l'absence des éléments vestimentaires ainsi que les quelques indices de désordre constatés dans la disposition des ossements et remontant à l'Antiquité.

C'est à l'occasion de cet événement qu'a dû être déposée, sous le seuil de l'entrée dans la crypte, la petite pièce de monnaie établissant le moment *ante quem* de la construction du monument paléochrétien de Niculițel.

Ensuite, l'entrée dans la crypte fut de nouveau bloquée. La zone de l'entrée comblée de terre et le pavage du *presbyterium* remis en place, la basilique devait poursuivre son existence jusqu'à une date que nous ne saurons pas encore préciser. D'autres tempêtes se sont abattues sur cette terre de Scythie mineure finissant par enterrer sous les ruines et dans l'oubli ses monuments de l'Antiquité, que nous nous efforçons maintenant, avec tant de peine et minutieux travail, de ramener au jour, pour les faire connaître à l'humanité contemporaine.

[58] O. Marucchi, *op. cit.*, p. 109.

[59] J. Ruysschaert, *Un problème d'identification d'ossements provenant des fouilles vaticanes*, Revue d'histoire ecclésiastique, Université Catholique de Louvain, t. LXII, n°s 3—4, 1967, p. 758. L'auteur parle d'un sarcophage, partiellement restauré à l'époque constantinienne, placé directement sous le pavage du *presbyterium* et datant avec certitude de l'époque où celui-ci fut aménagé.

[60] G. P. Kirsch, *Scoperta di una chiesa cimiteriale del V secolo in un cimitero cristiano antico a Xanten sul Reno*, Rivista di archeologia cristiana, XI, 1934, n°s 3 et 4. Superposant la sépulture de deux soldats romains de la garnison de Colonia Traiana, martyrisés sous Dioclétien (peut-être ?), on a construit au IVe siècle une pièce sacrée ; à partir du Ve siècle, celle-ci est devenue le noyau d'une série d'églises successives pour presque un millénaire.

DER DIANAKULT IM RÖMISCHEN DAZIEN

MIHAI BĂRBULESCU

Eine wichtige Seite des Romanisierungsprozesses in Dazien war die Religion, die — mit neuem Inhalt und neuen Formen — in der jungen Provinz durch Einführung der Kulte des Imperiums schon in den ersten Jahren nach der Eroberung durch die Römer auftrat. In den 165 Jahren römischen Lebens in Dazien besteht die Verehrung des Jupiter Optimus Maximus neben derjenigen der Donaureiter, des Asklepios neben Venus; wir begegnen dem Mithras neben Diana und der Epona neben dem thrakischen Reiter.

In diesem Amalgam von Kulten und Religionen aus riesigen Räumen auf verschiedenen Wegen, mit mehr oder weniger bekannten Symbolen und Bräuchen, die sich alle in dem von Trajan neueroberten Gebiete trafen und zur Veränderung eines wichtigen Aspekts des Geisteslebens beitrugen, stellt sich zwingend die Notwendigkeit und gleichzeitig die Schwierigkeit einer Synthese ein.[1] Die aufrichtige Überzeugung, daß eine ernst zu nehmende Arbeit über die Religionen des römischen Dazien nur aufgrund von Monographien eines jeden Kultes, einer jeden Gottheit gemacht werden kann, veranlaßte uns, eine Monographie des Kultes der Göttin Diana zu versuchen; diese Wahl beruht auf der wichtigen Rolle der römisch-italischen Gottheit in der Religion Daziens und vor allem auf der Rolle der 12 Dii Consentes, unter denen die Jagdgöttin eine Hauptrolle spielt und in den meisten Inschriften nach Jupiter genannt wird.

Im 2. — 3. Jh. u.Z. ist Diana als hervorragende Göttin im römischen Kaiserreich eine vielseitige Gottheit, sowohl bezüglich der Attribute als auch der Wurzeln des Kultes und der Gleichstellung mit anderen Gottheiten. Von Anfang an muß festgestellt werden, daß in dieser Epoche die im gesamten Römerreich verehrte Diana nicht mehr die ursprüngliche italische Diana, auch nicht die griechische Artemis, sondern eine Gottheit ist, die bereits Grundzüge dieser beider Göttinnen, sowie anderer mit gleichen Attributen vereinigt hatte.[2] In dieser komplexen Auffassung der Gottheit wird der Dianakult nach Dazien verpflanzt. Um seinen Sinn zu entziffern, sei hier das verfügbare Inschriften- und Bildmaterial untersucht.

[1] Die Synthese von Leslie Webber Jones aus dem J. 1929, *The Cults of Dacia*, ist überholt. Andere, neuere aber kürzer gefaßte, als Kapitel größerer Arbeiten; C. Daicoviciu, *La Transylvanie dans l'antiquité*, S. 149 — 157; D. Tudor, *Viața culturală. Religiile. Romanizarea*, in IstRom, I, 1960, S. 435 — 447; M. Macrea, *Viața în Dacia Romană*, 1969, S. 358 — 403, usw.

[2] Für den Kult der Artemis, der italischen primären Diana und der Diana des römischen Kaiserreichs, zusammen mit allen damit verbundenen Fragen, siehe: P. Paris, unter *Diana*, in DA, II, 1, S. 130 — 157; Th. Birt, unter *Diana*, in LexMith, I, 1, K. 1002 — 1011; G. Wissowa, unter *Diana*, in RE, V, 1, K. 325 — 338; Th. Schreiber, unter *Artemis*, (*Kunstmythologie der Artemis*), in LexMith, I, 1, K. 594 — 608; Maxime Collignon, *Mythologie figurée de la Grèce*, Paris, S. 10 — 25; 100 — 109; *Histoire de l'art*, I, S. 674 — 734, in *Encyclopédie de la Pléiade*, XII, Tours, 1961; C.F.H. Bruchmann, *Epitheta Deorum quae apud poetas Graecos leguntur*, Lipsiae, 1893, S. 43 — 51, 70; I. B. Carter, *Epitheta Deorum quae apud poetas Latinos leguntur*, Lipsiae, 1902, S. 28 — 31.

DACIA, N.S., TOME XVI, 1972, pp. 203—223, BUCAREST

KATALOG DER IN DAZIEN ENTDECKTEN WEIHINSCHRIFTEN FÜR DIANA[3]

Alba Iulia — **Apulum** 1. AVRIBVS AESC[V]/LAPI ET HYGIAE/ ET APOLLINI ET / DIANAE C(aii) IV / LII DIVS FAR / NAX IRENICVS / FRATRES AVG(ustales) / MVNIC(ipii) AVR(elii) AP(u)L(ens)I(s) / P(ro) S(alute) S(ua) P(osuerunt) PRES(ente) / II ET CONDI(ano) CO(n)S(ulibus). CIL III, 986. 2. DIA[N]AE / SACRVM. CIL III, 997. 3. DIANAE / SACRVM / Q(uintus) P(aetinius) SENILIS / V(otum) S(olvit) L(ibens) M(erito). CIL III, 998; 4. DIANAE / SACRVM / PRO SALVT(e) / A(uli) TAPETI / ANTONINI / TENAX V(otum) S(olvit) / L(ibens) M(erito). CIL, III, 999; 5. DIANAE / SACRVM / COMMVN(ius ?) /VETERANVS (?) / VLP (?) MIL(es) LEG(ionis) XIII / ET C(aius) FILIVS. CIL, III, 1000; 6. DIANAE / AVG(ustae) / AEL(ius) IVLI / ANVS AVG(ur) / COL(oniae) APVL(i) / V(otum) L(ibens) S(olvit). CIL, III 1001; 7. DIANAE / MELLIFICAE / SACRVM / COM(atius) SV / PER. CIL, III, 1002; 8. DIANAE / REGINAE / C(aius) VAL(erius) SAR / AP(io) V(otum) L(ibens) P(osuit). CIL, III 1003; 9. NVMINIB(us) A[VGG(ustorum duorum)] / SEVERI ET / ANTONINI ET / GETAE CAES(aris) ET / DEAE DIANAE / C(aius). IVLIVS / MAXIMINVS / LEGATVS AVGG(ustorum duorum) /PR(o) PR(aetore). CIL, III, 1127; I. I. Russu, in SCIV, 1968, 4, S. 671—672; 10. DIANAE / SACR(um) / P(ublius) CAESO / NIVS / CELER / V(otum) S(olvit) L(ibens) M(erito). CIL, III, 6259; 11. DIAN[A]E AVG(ustae) / C(aius) IVL(ius) VALE / RIVS VET(eranus) / LEG(ionis) XIII G(eminae) / DEC(urio) COL(oniae) / SARMIS(egetusae) / EX B(ene)F(iciario) CO(n)S(ularis). CIL, III, 7742; 12. [PRO SAL]VTEM EVTY[CHETIS ? . . .] / [. . .]O POSVIT [. . .]. CIL, III, 7743; I. I. Russu, in StCom, 12, 1965, S. 206—207; 13. SARAPIDI / IOVI SOLI / ISIDI LVNAE / DIANAE / DIS DEABVSQ(ue) / CONSERVATORIB(us) / L(ucius) AEMIL(ius) CARVS / LEG(atus) AVG(usti) PR(o) PR(aetore) / III DACIARVM. CIL, III, 7771; 14. SILVANO SILVES / TRI ET DIANAE / M(arcus) AVR(elius) COMAT(ius) / SVPER DEC(urio) AN[T]IS / TES PRO SALVTE / SVA ET COMATIOR(um) / SVPERIANI SVPE / RES EXSVPERA / TIANI SVPER / STITIS FILIOR / V(otum) S(olvit) L(ibens) M(erito). CIL, III, 1154 = 7775; 15. DEAN[A]E AVG(ustae) / C(aius) CATVLL[I] / NIVS [A]DA / M[ANTVS ET] / C(aius) [CATV]LLINI/[VS AC]HILLEVS. CIL, III, 12557; 16. DIIS APOL[LINI] / ET DIANAE. CIL, III, 14.470; 17. DEANAE SACRVM / T(itus) FL(avius) ITALICVS PRIM(us) IIII VIR / MVN(icipii) CVM STATILIA LV / CIA CONIVGE ET FL(avio) STA / TILIANO FILIO EX VOTO. C. Daicoviciu, in Dacia, VII—VIII, 1937—1940, S. 305ff; 18. DIANAE AV[G](ustae) / M(arcus) VLP(ius) RESPEC(tus) / VET(eranus) EX STR(atore) CO(n)S(ularis) / ET AEL(ius) VALENTIN[A] / V(otum) L(ibens) S(olverunt). C. Daicoviciu, in ACMIT, I, 1929, S. 302—304; 19. DIS PENATIBVS LARI / BVS MILITARIBVS LARI / VIALI NEPTVNO SALVTI / FORTVNAE REDVCI / ESCVLAPIO DIANAE / APOLLINI HERCVLI / SPEI FAORI P(ublius) CATIVS / SABINVS TRIB(unus) MIL(itum) / LEG(ionis) XIII G(eminae) V(otum) L(ibens) S(olvit). I. H. Crişan, in SCIV, V, 1954, 3—4, S. 603ff.

Celei—**Sucidava** (Kr. Gorj) 20. [DIAN]AE . . . D. Tudor, in Dacia, V—VI, 1935—1936, S. 403—404. Abb. 10, 4.

Cioroiu l Nou (Kr. Dolj) 21. [I.O.M. DIA]NAE SANC / [TA]E MERCVRIO G[V] / BERNATORI E[T GENIO]/ STATIONIS A[QV(ensium) ? [EL ? GER] / MANVS SPE[CVL(ator) LEG(ionis)] / VII CL(audiae) . . . / PR(idie) N(onas). S(eptembres) AN / [TONINO AVG ? ET ADVENTO ? COS ?]. D. Tudor, in Latomus, XXV, 4, 1966, S. 853; Ders., OR, S. 527, Nr. 390; C. Daicoviciu, in ActaMN, VI, 1969, S. 543.

Galicea Mare (Kr. Dolj) 22. DIAN[A]E RE / GINA(e) / DIOSCOR(us) / IANVARI / ET . . . I / . . . CON / TVBER/ NALI(s) TX(?) / VOTVM / POS(uerunt). D. Tudor, in SCIV, XIII, 1962, 1, S. 116ff.

Inlăceni (Kr. Harghita) 23. [DI]ANAE AVG(ustae) / [S]ACR(um) / IIVS AN / NIA[N]VS DOM[O] / TIPASA PRAEF(ectus) / COH(ortis) IIII HISP(anorum) / V(otum) S(olvit) L(ibens) M(erito). CIL, III, 945; 24. DIANAE / REG(inae) SACRVM / PRO SAL(ute) ET / INCOL(u)M(itate) P(ubli) D(idii ?) / NEPOT(iani ?) PRAEF(ecti) / COH(ortis) IIII HISP(anorum) / D(omo ?) R(oma ?) ET GEST(iae ?) / VALENT(inae) EIVS(?). I. I. Russu, in ActaMN, I, 1964, S. 187ff; 25. DIANAE AVG(ustae) / SACRVM / T(itus) AEL(ius) CRES / CENTIAN / VS PRAEF(ectus) / COH(ortis) IIII HISP(anorum) / . . . / . . . AE V(otum) S(olvit) L(ibens). Ders., in ActaMN, I, 1964, S. 188ff.

Mehadia (Kr. Caraş-Severin) 26. Inschriftenfragment, gefunden im Castrum während der Ausgrabungen von 1943. Heute verloren (?) DEANAE / . . . Unveröffentlicht.[4]

[3] Der bei den Stücken der beiden Kataloge angeführte Literaturnachweis ist selektiv. Es wird auf die beste Quelle verwiesen oder auf mehrere, wenn es verschiedene Auslegungen gibt.

[4] Information von I. I. Russu, dem wir den wärmsten Dank aussprechen.

Mera (Kr. Cluj) 27. [DIA]NA(e) VERAE / ET BO[N]AE / [V(otum)] S(olvit) L(ibens) M(erito) / M. Mih. I. Macrea, in AISC, I, 1, 1928—1932, S. 110.

Negrileşti (Kr. Bistriţa-Năsăud) 28. DIAN[A]E ET / SILVANO / SACRVM / P(ublius) AEL(ius) ATILI / ANVS DEC(urio) EX SI / NG(ulari) CO(n)S(ularis) / FECIT — Finály Gábor, in AÉ, XXXI, 5, 1911, S. 433.

Ocna Mureşului — **Salinae** (Kr. Alba) 29. [DI]ANAE ET / [TER? LIBE?] RAE MAT[R]I. C. Daicoviciu, in AISC, I, 2, 1928—1932, S. 62; N. Gostar, in ArhMold, IV, 1966, S. 176.

Orăştioara de Sus (Kr. Hunedoara) 30. DIANAE / SACRVM / PRO SALVT(e) / C(aii) ARRI ANTO / NINI LEG(ati) AVG(usti) / PR(o) PR(aetore) / M(arcus) VERIVS SV / PERSTES (centurio) [L]EG(ionis) / V MAC(edonicae) P(raepositus) N(umeri) G(ermanicianorum) V(otum) S(olvit). CIL, III, 12574; I. I. Russu, in Sargetia, V, 1968, S. 97; N. Gostar, in ActaMN, VI, 1969, S. 498.

Pojejena de Sus (Kr. Caraş-Severin) 31. DIAN(ae) AVG(ustae) / Q(uintus) VIBIVS / DONATVS / PRAEF(ectus) COH(ortis) / D(onum) D(edit) L(ibens). D. Tudor, in SCIV, XIII, 1962, 1, S. 110ff.

Reşca — **Romula** (Kr. Olt) 32. DIAN[A]E E ET A[POLLINI...] / CAPITO II VIR CO[L(oniae) ET?...] / NA PRO SALVTE E[T INCOLVMITATE?] / FILIORVM S[VORVM?]. CIL, III, 1588 = 8023; 33. DIAN[A]E RE / GIN(ae) M(arcus) VLP(ius) / HERCVLAN(us) / EX PRAEF(ecto) ET / IVLIA TEVPIB / OEA EIVS V(otum) S(olverunt). CIL, III, 14.486.

Roşia Montana — **Alburnus Maior** (Kr. Alba) 34. DIANAE / SAC(rum) / CELSENVS / ADIVTOR / MAG(istri) COLL(egii) / D(onum) D(edit.) CIL, III, 7822; 35. DIANAE / AVG(ustae) / PANES E / PICADI / QVI ET SVTTI / VS/D(orum) D(edit). C. Daicoviciu, in Dacia, VII—VIII, 1937—1940, S. 301; 36. DASSIVS/ DEANAE / ET CONLI... V. Wollmann, in Apulum, V, 1965, S. 593ff.

Sarmizegetusa — **Ulpia Traiana Sarmizegetusa** (Kr. Hunedoara) 37. DIANAE / SANCTAE / POTENTIS(simae?) / MAGNVS / ... V(otum) S(olvit). CIL, III, 1418; 38. DIANAE / AVG(ustae) SACR(um) / IANVARIVS / AVGG(ustorum) LIB(ertus) / NVMVL(arius) / EX VOTO L(ocus) D(atus) D(ecreto) D(ecurionum). CIL, III, 7903; 39. DIAN[AE] / R HARA / RVM NVM[I] / NI DICATVS / VOTVM PO / SVIT. CIL, III, 7961; 40. [I(ovi)] O(ptimo) M(aximo) / IVNONI [M]INERVAE / DIIS [C]ONSENTIBVS / SALVTI FORTVNAE / [R]EDVCI APOLLINI / DIANAE V[ICT]RICI / NEMESI ME[RC]VRIO / HERCVLI SOLI INVICTO / AESCVLAPIO HYGIAE DIIS / DEABVSQ(ue) IMMORTALIB(us) / P(ublius) AELIVS HAMMONIVS / [I]VN(ior) PROC(urator) AVG(usti). C. Daicoviciu, in AISC, I, 1928—1932, S. 84, Nr. 2.

Tibru (Kr. Alba) 41. D M TT (?) / EX VOTO / VLPI[VS] VINDEX / V(otum) L(ibens). CIL, III, 7744; 42. DIA / N[A]E. CIL, III, 7745.

Turda — **Potaissa** (Kr. Cluj). 43. DIA / NAE / INVICT(ae) / FECIT ET PO[SVIT] / CRESCE[NS]. CIL, III, 7670; 44. DEANAE / CONSER / VATRIX / SERENVS / LIBIES [PO]SV[IT] R. Münsterberg, J. Oehler, in JÖAI, V, Bbl., 1902, K. 99, Nr. 4.

Turnu-Severin — **Drobeta** 45. DIANAE / AVG(ustae) ARAM / L(ucius) SAMOG / NATIVS [TER] / TIVS TREVER / V(otum) S(olvit) L(ibens) M(erito). CIL, III, 8014.

Zlatna — **Ampelum** (Kr. Alba) 46. DIANAE / M(arcus) ANTO / NIVS SA / TVRNINVS / DEC(urio) COL(oniae) / V (otum) S(olvit) L(ibens) M(erito). CIL, III, 1281; 47. DIAN[AE] / SACRV[M] / PRO SAL(ute) / ANT(oniae) RVFA(e) / VICTORINVS / SER(vus). CIL, III, 1288.

Unbekannter Fundort (Alba Iulia? Ampoiţa? Şard?) 48. DIANE / ARA PO / SIVIT / MARTI / NVS VO / TV. I. Berciu, Al. Popa in Apulum, V, 1965, S. 187ff; 49. [I(ovi)] O(ptimo) M(aximo) N? O(mnipotenti) M(ithrae) N(umini)? / VALERIIVS / IANVARIVS / DIANAE. G. Téglás, in Klio, X, 1910, S. 503, Nr. 1; I. Berciu, Al. Popa, in Apulum, V, 1965, S. 189—190; I. I. Russu, in StCom, 12, 1965, S. 64, Nr. 23.

UNSICHER

Alba Iulia — **Apulum** 50. [DIANAE?] / REGINAE / SACRVM / ... N. B. Cserni, in Évkönyv., XIV, 1908, S. 46; 51. [DIANAE?] / REG(inae) / BERSIV[S IN] / GENVS / V(otum) S(olvit) M(erito). D. Radu, in Apulum, IV, 1961, S. 108. Nr. 18.

Celei — **Sucidava** (Kr. Gorj) 52. [DIANAE?] / [RE]GINA[E] / AVREL(ius) AN[TO] /NINVS EX / [V]OTO POS[V] / IT. D. Tudor, in Dacia, XI—XII, 1945—1947, S. 155.

Sarmizegetusa — **Ulpia Traiana Sarmizegetusa** (Kr. Hunedoara) 53. [DIANAE?] / AVG(ustae) SAC(rum) / LIBE.../ FLAM(en) [COL(oniae)] SARMIZ(egetusae)] / [OB] HO[NOREM] / [FL] A [MONII]. G. Téglás, in Klio, X, 1910, S. 496, Nr. 3; 54. Inschrift auf weißer Marmortafel 28 × 22 × 10 cm. Museum von Sarmizegetusa Inv. Nr. S. 250. [VENERI ?] / [V]ICTRICI / [DI]ANAE S(acrum) / DIGNISS[IMAE? IMIS?] / L(ocus) D(atus) [D(ecreto) D(ecurionum)?]. Datierung: 2. Jh. u. Z. Unveröffentlicht (Abb. 1).[5]

[5] Die Lesart wurde von Lucia Marinescu-Ţeposu vom Geschichtsmuseum der S.R.Rumänien vorgeschlagen.

Veţel — **Micia** (Kr. Hunedoara) 55. [D]IAN[A]E (?) [C]E[TE]RIS[Q(ue)] / SANCTISSIMIS / AELIA BASSA / [A]ELI PERGAMIA / NI PRAES(idis?) EQ(uitum) / V(otum) S(olvit) L(ibens) M(erito). CIL, III, 1366

Unbekannter Fundort (Alba Iulia?) 56. Museum in Alba Iulia. Zettel 182/I. 52×31×14 cm, ... O ... GEN .... / [D]IAN(ae) (?) ET A [POLLINI...?]. Unveröffentlicht. 57. ... M... VIBVS? DIANAE PIVS? / ATTICVS / EX VOTO / L. S.(?) CIL, III, 1618.

★

Gegenwärtig kennt man in Dazien 37 der Diana allein gewidmete Inschriften, 11 Inschriften, wo Diana zusammen mit anderen Gottheiten genannt wird oder von anderen begleitet ist, sowie eine Inschrift, in der ihr Name nicht genannt ist, die sich aber unter einem — heute fragmentarischen — Relief mit ihrer Darstellung befindet (C.I. [6] 41). Neben diesen 49 sicheren Inschriften kennt man bis jetzt noch acht unsichere. (C.I. 57 mit verschiedenen Lesarten; C.I. 54, 55, 56 — der Name Diana unsicher; C.I. 53 — die Ergänzung mit dem Namen der Diana durch den Finder ist zweifelhaft; C.I. 50, 51, 52 wurden der Diana nur aufgrund des Beinamens *Regina* zugewiesen, der Anfang fehlt bei allen drei Inschriften). Selbst unter all diesen Vorbehalten bleibt Diana nach Zahl der Inschriften unter den Dii Consentes die zweite, im römischen Dazien verehrte Gottheit.

Abb. 1. — Inschrift von Sarmizegetusa.

Eine Statistik der Weihinschriften für Diana aufgeteilt auf die Provinzen Dacia, Moesia Inferior, Moesia Superior, Pannonia Inferior und Pannonia Superior anhand der im Corpus Inscriptionum Latinarum veröffentlichten 72 Inschriften würde sich folgendermaßen darstellen lassen:

1. Dacia	32	Inschriften	— 44,4%
2. Moesia Inferior	14	,,	— 19,4%
3. Pannonia Superior	14	,,	— 19,4%
4. Pannonia Inferior	9	,,	— 12,5%
5. Moesia Superior	3	,,	— 4,2%

Zur Information sei gesagt, daß bis 1960 in Pannonia (Superior + Inferior) noch mindestens 26 der Diana gewidmete Inschriften gefunden wurden; bis 1967 fand man im Gebiete Moesiens (Superior + Inferior) mindestens 34 und bis 1970 fand man in Dacia 57 Weihinschriften für Diana.

Das wichtigste Zentrum des Dianakultes in diesem Teil des Imperiums ist Alba Iulia (Apulum), wo man bis jetzt 21 Inschriften fand. Der Rest der Inschriften aus Dazien verteilt sich auf Ortschaften, wie folgt: sechs Inschriften in Sarmizegetusa (Ulpia Traiana Sarmizegetusa), je drei Inschriften in Inlăceni und Roşia Montana (Alburnus Maior), je zwei in Celei (Sucidava), Reşca (Romula), Tibru, Turda (Potaissa), Zlatna (Ampelum) und je eine in Cioroiul Nou (Statio Aquensis?), Galicea Mare, Mehadia (Ad Mediam?), Mera, Negrileşti, Ocna Mureşului (Salinae), Orăştioara de Sus, Pojejena de Sus, Turnu Severin (Drobeta), Veţel (Micia) und vier aus unbekannten Fundorten.

[6] C.I. = Katalog der Inschriften vorliegender Arbeit; C.F. = Katalog der figürlichen Darstellungen vorliegender Arbeit.

Gruppierungen auf Zentren begegnen auch in den Nachbarprovinzen. Derartige Mittelpunkte des Dianakultes scheinen aufgrund der Inschriftenzahl gewesen zu sein : Kutlovica in Moesia Inferior (CIL, III, 12371, 12372, 12373, 14209), Aquincum in Pannonia Inferior (CIL, III, 3455, 10394, 10397, 10440), Carnuntum (CIL, III, 4393, 4394, 11086, 13454, 14076, 14086) und Arrabona (CIL, III, 4360, 4361, 4362, 11079) in Pannonia Superior. Keines dieser Zentren erreicht jedoch den Inschriftenreichtum von Apulum.

Die Datierung der in Dazien gefundenen Weihinschriften für Diana kann bei einigen von ihnen, durch Erwähnung der Konsuln oder Notabeln, deren Tätigkeit zeitlich bestimmt ist, genau festgestellt werden. Nach der Form der Buchstaben ist die Datierung nur beiläufig und relativ. Es scheint, daß die Mehrzahl der Inschriften von der Mitte des zweiten bis zum ersten Viertel des folgenden Jahrhunderts angebracht wurden. Mit Sicherheit ist datiert : um 170 setzt P. Aelius Atilianus, Dekurion in Negrileşti eine Inschrift zu Ehren Dianas und des Silvanus (C.I. 28). Zwischen 172—176 errichtet L. Aemilius Carus, Leg. Aug. pr.pr. III Daciarum einen Altar in Apulum (C.I. 13). Im J. 180, zur Zeit der Konsuln Presens II und Condianus setzen Dius, Farnax, Irenicus, Fratres Augustales eine Inschrift in Apulum (C.I. 1) ; in den letzten Jahren des 2. Jh. errichtet P. Catius Sabinus, damals Tribunus militum legionis XIII Geminae in Apulum einen Altar zu Ehren von 12 Gottheiten, worunter auch Diana (C.I. 19) ; zwischen 207—209 datiert auch der Altar des C. Iulius Maximinus, legatus Augg. pr. pr., gleichfalls aus Apulum (C.I. 9), während im J. 218 ein gewisser Germanus, speculator legionis VII Claudiae der Diana eine Inschrift in Ciorοiul Nou weiht (C.I. 21).

In 23 der ihr gewidmeten Inschriften erhält Diana verschiedene Beinamen.

Augusta. Ist am gebräuchlichsten in Dazien, in elf Fällen. (C.I. 6, 11, 15, 18, 23, 25, 31, 35, 38, 45, 53). Der Beiname war auch für Juno und Minerva üblich. Diana Augusta kommt auch in den umliegenden Provinzen vor (CIL, III, 6320, 10304, 3836, 4143, 4393, 4394) ; der Beiname wird überall AVG, AVC, AV geschrieben.

Regina. Begegnet in sieben Fällen in Dazien, viermal mit sicherem Bezug auf Diana (C.I. 8, 22, 24, 33) und dreimal hypothetisch (C.I. 50, 51, 52). In den Nachbarprovinzen finden wir ihn besonders in Moesia Inferior (CIL, III, 7423, 7497, 12371, 12372, 12373). Der Beiname wird REG, REGINA, REGIN geschrieben. Interessant ist die Verbreitung der Inschriften mit diesem Beinamen : im innerkarpatischen Dazien in Inlăceni und Apulum ; dann geht er bis nach Oltenien, nach Galicea Mare, Reşca, Celei hinunter ; weiters über die Donau nach Moesia Inferior, in Oescus, Troesmis und Kutlovica.

Vera et Bona. Diese zwei Beinamen nebeneinander begegnen nur in Dazien auf einer Inschrift in Mera (C.I. 27). Von gewisser Ähnlichkeit ist nur eine, der Diana BONAE DEAE (CIL, III, 10394) gewidmete Inschrift aus Aquincum.

Mellifica. Diana Mellifica, d.h. die honigerzeugende Diana begegnet nur in Dazien, auf einer einzigen Inschrift in Apulum (C.I. 7). Diana, die Honig bringt, erzeugt oder seine Erzeugung fördert, die Beschützerin der Bienen, ist gewiß eine Diana der Fruchtbarkeit, der Natur. So gelangen wir zur Feststellung, daß in Dazien der Dianakult so erscheint wie im übrigen Imperium : die Göttin wird für ihre zahlreichen Beschützerrollen verehrt. Aber das einmalige Epithet Mellifica weist auf eine Interpretation der Mellifica als eine örtliche Diana hin, eine ältere einheimische Gottheit, deren Wesen neben den von anderwärts nach dem römischen Dazien verpflanzten Eigenschaften der Diana fortbesteht.

Sancta Potentissima. Kommt ein einziges Mal in Ulpia Traiana Sarmizegetusa vor (C.I. 37).

Invicta. Das Epithet findet sich in Dazien auf einer Inschrift in Potaissa (C.I. 43). Unter den Nachbarprovinzen erscheint es in Moesia Inferior (CIL III, 7445).

Conservatrix. Der Beiname ist auf einer Inschrift in Potaissa erhalten (C.I. 44). Aus Pannonia Inferior, von Csaba, kennen wir eine der DIANAE CONSERVATRICI gewidmete Inschrift (CIL III, 3632).

Victrix Dignissima. Begegnet auf einer Inschrift in Ulpia Traiana Sarmizegetusa (C.I. 54), falls beide Epithete sich auf Diana beziehen.

In den 13 Inschriften, wo Diana als Begleiterin oder mit Begleitern erscheint, trägt die Göttin — mit zwei Ausnahmen — keine Beinamen. Ausnahmen sind das Epithet *Sancta* auf einer Inschrift in Cioroiul Nou (C.I. 21) und das Epithet *Victrix* auf einer Inschrift in Ulpia Traiana Sarmizegetusa (C.I. 40).

In Dazien ist Diana auf fünf Inschriften von anderen Gottheiten begleitet. Zweimal ist ihr Begleiter Apollo: in Apulum (C.I. 56) und in Romula (C.I. 32). In Salinae ist Libera Mater oder Terra Mater Dianas Begleiterin (C.I. 29). Eine Begleitung durch Libera ist bis jetzt in den Nachbarprovinzen unbekannt. Am Altar von Negrileşti ist Silvanus Dianas Begleiter (C.I. 28), während in Micia die Begleiter nur im allgemeinen erwähnt sind; die Inschrift ist DIANAE CETERISQUE SANCTISSIMIS gewidmet (C.I. 55). In anderen acht Fällen wird Diana in den Inschriften als Begleiterin verschiedener Gottheiten erwähnt. So wie wir Apollo als Begleiter Dianas sahen, ist Diana ihrerseits Apollos Begleiterin, in Apulum (C.I. 16). Normal ist auch das Erscheinen Dianas als Begleiterin des Silvanus Silvester, gleichfalls in Apulum (C.I. 14). Gute Beispiele der Verschmelzung sind die Inschriften aus Apulum, gewidmet: AVRIBVS AESCVLAPI ET HYGIAE ET APOLLINI ET DIANAE (C.I. 1), SARAPIDI IOVI SOLI ISIDI LVNAE DIANAE DIS DEABVSQUE CONSERVATORIBVS (C.I. 13), DIS PENATIBVS LARIBVS MILITARIBVS LARI VIALI NEPTVNO SALVTI FORTVNAE REDVCI ESCVLAPIO DIANAE APOLLINI HERCVLI SPEI FAORI (C.I. 19) oder die Inschrift eines Altares in Sarmizegetusa, der einer Gruppe von 14 Gottheiten gewidmet ist (C.I. 40). In Apulum ist eine Inschrift NVMINIBVS AVGGVSTORVM... ET DEAE DIANAE (C.I. 9) geweiht, während in Cioroiul Nou Diana an Seite von J.O.M., Mercurius und Genius Stationis erscheint (C.I. 21).

Infolge ihrer vielfachen Eigenschaften als Beschützerin hat Diana als Anhänger Persönlichkeiten aus allen Gesellschaftsklassen und -schichten. Unter den Würdenträgern sind es die Dekurionen: M. Antonius Saturninus in Ampelum (C.I. 46), C. Iulius Valerius, der beneficiarius consularis war (C.I. 11), bevor er Dekurion der Kolonie Ulpia Traiana Sarmizegetusa wurde, M. Aurelius Comatius Super in Apulum (C.I. 14), P. Aelius Atilianus, der — bevor er Gubernator wurde — Ordonanz des Gubernators war (C.I. 28). Ein II vir Capito mit seiner Gattin widmet eine Inschrift in Romula (C.I. 32), ein primus IIII vir des Munizipiums Apulum, T. Flavius Italicus errichtet einen Altar zusammen mit Frau und Kind. Von den Gubernatoren widmen der Diana Inschriften C. Iulius Maximinus in Apulum und ein Leg. Aug. pr. pr. III Daciarum, L. Aemilius Carus in Apulum (C.I. 9, 13). Ein Prokurator Augusti P. Aelius Hammonius Iunior setzt eine Inschrift in Ulpia Traiana Sarmizegetusa (C.I. 40).

Von Priestern widmet der Diana ein Augur der Kolonie Apulum Aelius Iulianus (C.I. 6), drei Fratres Augustales ebenda (C.I. 1) und vielleicht ein Flamen aus Sarmizegetusa (C.I. 53).

Wir begegnen auch einem Adiutor magistri collegii, Celsenus, in Alburnus Maior (C.I. 34).

Von Militärpersonen haben die meisten Widmungen für Diana die praefecti cohortis: ... Anianus domo Tipasa (C.I. 23), Publius Didius Nepos (C.I. 24), T. Aelius Crescentianus (C.I. 25), alle drei Praefecti cohortis IIII Hispanorum von Inlăceni; Q. Vibius Donatus, praefectus cohortis V Gallorum in Pojejena de Sus (C.I. 31). Weiters weihen der Diana Inschriften ein Centurion der Legio V Macedonica, M. Verius Superstes in Orăştioara de Sus (C.I. 30), ein ex praefecto aus Romula, M. Ulpius Herculanus mit Frau (C.I. 33), der schon erwähnte Germanus, speculator legionis VII Claudiae in Cioroiul Nou (C.I. 21), ein tribunus militum legionis XIII Geminae, P. Catius Sabinus in Apulum (C.I. 19) und ein miles der Legio XIII Gemina aus Apulum (C.I. 5). Interessant ist, daß Diana Invincta und Diana Conservatrix in Dazien nicht — wie sonst üblich — von Militärpersonen angebetet wird, sondern von zwei Sklaven (C.I. 43, 44).

Im Verhältnis zur Zahl der Militärpersonen und zivilen Würdenträger, begegnen viele Sklaven als Verehrer der Diana: Tenax, Victorinus servus, Magnus, Crescens, Martinus, Dioscorus, Serenus und vielleicht Eutyches, also insgesamt acht (C.I. 4, 47, 37, 43, 48, 22, 44, 12), während von den Freigelassenen Ianuarius libertus Augustorum sicher beglaubigt ist, der nummularius in Ulpia Traiana Sarmizegetusa war (C.I. 38).

Die Frauen weihen der Diana Inschriften und Altäre gemeinsam mit ihren Gatten. Ein einziger Fall ist in Dazien bekannt, wo eine Frau allein der Diana eine Inschrift setzt: Aelia Bassa, in Micia (C.I. 55).

Es gibt auch Personen, die Beschäftigung oder Amt nicht angeben: Q. Paetinius Senilis, Cominius Super, C. Valerius Sarapio, Pius Atticus, P. Caesonius Celer, Ulpius Vindex, L. Samognatius Tertius, C. Cattulinius Adamantus, C. Cattulinius Achilleus, Panes Epicadi, Aurelius Antoninus, Dassius, Bersius Ingenus und Valerius Ianuarius.

Die Mehrzahl der Dedikanten tragen römische Namen. Griechische Namen sind Achilleus und Eutyches, beide in Apulum belegt. Orientalen sind Dius, Farnax und Irenicus, C. Valerius Sarapio (Ägypter) in Apulum und P. Aelius Hammonius (Ägypter) in Sarmizegetusa. L. Samognatius Tertius ist dem Namen nach Kelte und konnte ein in Drobeta durchreisender Kaufmann sein, ein Vertreter der Trevirer, ein gallischer Stamm aus Belgica. Illyrische Dedikanten sind Panes Epicadi (C.I. 35), und Dassius (C.I. 36). Beide errichten Altäre in Alburnus Maior, was uns ihren Beruf vermuten läßt: dalmatinische Bergleute. Vielleicht ist auch Bersius Ingenus aus Apulum Illyrer.[7]

Bei Vergleich der Stellung der Dedikanten aus Dazien und derjenigen aus den Nachbarprovinzen nach Maßgabe des in CIL veröffentlichten Materials ist festzustellen, daß in Dazien verschiedenere Bevölkerungsschichten Diana verehren als in den Nachbarprovinzen, Pannonia Superior, Pannonia Inferior, Moesia Superior, Moesia Inferior. So finden wir in Dazien: sechs zivile Würdenträger, vier Priester, vier Militärpersonen, einen Adjutor magistri collegii, einen Freigelassenen, fünf Sklaven, während wir in den anderen vier Provinzen zusammen nur 19 Militärpersonen und zwei Freigelassene zählen.

Die der Diana geweihten Inschriften im römischen Dazien sind in lateinischer Sprache abgefaßt, ausgenommen eine einzige (C.I. 49), in welcher der Name der Göttin griechisch ΔΙΑΝΗ geschrieben und am Ende, nach dem Namen des Widmers angebracht ist. Im allgemeinen sind die Inschriften korrekt geschrieben, mit Ausnahme einiger Formen des Namens der Göttin, wie: DIANNAE, DIANE, DEANAE, DEANE, oder einige andere verdorbene

[7] I. I. Russu, *Onomasticon Daciae*, in AISC, IV, 1941—1943, S. 200—232; Tudor, OR, S. 383; M. Macrea, a.a.O., S. 322ff.

14 – c. 1784

Formen. Interessante Elemente der lateinischen Volkssprache finden wir in der vom Sklaven Martinus (C.I. 48) gewidmeten Inschrift: die Form «posivit» für «posuit» und «ara», «votu» anstelle von «aram», bzw. «votum».[8]

KATALOG DER IN DAZIEN GEFUNDENEN BILDLICHEN DARSTELLUNGEN DER DIANA

A. RELIEFS

Alba Iulia — **Apulum**

1. CIL, III, 7743; I. I. Russu, in StCom, 12, 1965, S. 206—207.

2. Relief, gefunden im Stadtviertel Partoş, im J. 1920; wurde der Sammlung des Gymnasiums «Mihai Viteazul» in Alba Iulia geschenkt. Jetzt im Museum Alba Iulia (verloren?). Zettel 660/V. Sandstein. 19 × 13 × 5 cm. Die Göttin wird auf der Jagd dargestellt, im kurzen dorischen, bis zu den Knien reichenden Chiton. In der Linken hält sie den Bogen, während sie mit der Rechten einen Pfeil aus dem Köcher im Rücken zieht. Der untere Teil der Beine ist zerstört. Von unten sieht ein Hund zur Göttin auf. Diana steht zwischen zwei dünnen, gedrehten, von einem dreieckigen Giebel gekrönten Säulen. Unveröffentlicht (?).

3. Museum Alba Iulia. Inv. Nr. 549. Relief auf einem Kalksteinaltar. Maße des Altars 75×43×35 cm. Höhe des Reliefs 39 cm. Die Göttin ist im Halbprofil, nach rechts gehend dargestellt. Die Ausführung ist verhältnismäßig rudimentär. Diana ist mit einem Chiton und einem Himation bekleidet und trägt Stiefel. Der Himation flattert in der dem Gang entgegengesetzten Richtung. In der linken Hand hält sie den Bogen und mit der Rechten legt sie einen dicken Pfeil an die Sehne. Auf der rechten Seite des Reliefs, unten, blickt ein Tier (Hund? Hirsch?) zur Göttin auf. Eine summarische Beschreibung in RR, S. 224, F. 137 und ein Foto bei Tudor, *Orașe*, Taf. 7 (Abb. 2).

Celei — **Sucidava** (Kr. Gorj)

4. D. Tudor, in Dacia, V—VI, 1935—1936, S. 403—404, Abb. 10.

Juc (Kr. Cluj)

5. Relief, dem Museum in Aiud von N. Albişi geschenkt. Inv. Nr. 3197. Kalkstein. 42×28×7,5 cm. Diana steht auf einem Sockel, unter einer von zwei Pfeilern getragenen Arkade. Die obere Arkade und die Pfeiler begrenzen das Relief, das wahrscheinlich an einer Wand angebracht war, da man zwei Aushöhlungen bemerkt, die zu diesem Zweck in der Arkade, bzw. am unteren Rand angebracht sind. Diana ist frontal dargestellt, auf der Jagd, bekleidet mit dem knielangen Chiton und dem um die Mitte gegürteten Himation, mit Falten rechtseits und über dem linken Arm. Mit der Linken hält sie den Bogen, mit der Rechten zieht sie einen Pfeil aus dem Köcher am Rücken, der die Öffnung auf der rechten Schulter hat. Das Haar ist in Locken angeordnet, die das starr gemeißelte Gesicht mit großer Nase und runden Augen umrahmen. An den Füßen trägt sie kurze Jagdstiefelchen. An der rechten Seite des Reliefs unten, springt ein Hund mit den Vorderpfoten auf die Füße der Göttin. Links unten ist ein Hase vor einer Pflanze oder einem Busch dargestellt. Rechts oben schlängelt sich eine Rebenranke. Die rohe Ausführung des Gesichts, das Mißverhältnis zwischen den Teilen des Körpers (besonders die Hände sind zu schwächlich) verraten das Werk eines örtlichen Meisters. Ferri, ARD, S. 348—349, Abb. 465; M. Horhath, in RevMuz, II. Sondernummer, S. 431, Nr. 31; RR, S. 223, F. 136 (Abb. 3).

Mehadia (Kr. Caraş-Severin)

6. Im Castrum gefunden. Befand sich im gewesenen Museum «General Cena», in Băile Herculane (Herkulesbad).[9] Weißer Kalkstein. 32×36×9 cm. Das Relief, mit oben geschwungener Einfassung stellt eine Gottheit mit harten Gesichtszügen dar, was Bărcăcilă veranlaßte, sie «junger Gott, ohne Bart» zu nennen; am Hals trägt sie eine Perlenschnur. Das Haar ist lang bis zu den Schultern und in der Mitte gescheitelt. Am Kopf erscheinen die Spitzen der Mondsichel; ebenso bemerkt man eine Spitze auf der rechten Schulter, auf der linken ist sie nicht zu sehen, da das Relief beschädigt ist. Die Göttin trägt einen gegürteten Chiton, Dianas übliche Kleidung. Der linke Arm und der Körper fehlen von der Büste abwärts. Der rechte Arm ist entblößt und in der Hand hält sie einen nicht zu bestimmenden Gegenstand, dessen größter Teil in das fehlende Bruchstück des Reliefs fiel. Oberhalb des linken Armes bemerkt man das flatternde

[8] I. Berciu, Al. Popa, in Apulum, V, 1965, S. 187 — 189.

[9] Jetziger Verwahrungsort unbekannt.

Gewand. Auf der linken Seite des Reliefs sieht man den leicht gewendeten Kopf eines Stieres und seinen Hals, der im Rücken der Gottheit verschwindet. Die Reliefs der Bordüre sind verwischter. Man bemerkt eine Büste—augenscheinlich Merkur mit dem Caduceus. Die auf diesem Relief dargestellte Gottheit wurde bald für Mithras, bald für Men oder einen örtlichen Flußgott angesehen. Wir glauben, daß es sich hier um Diana handelt. Al. Bărcăcilă, in AO, XIII, 71—73, S. 76—78; M. Bărbulescu, in ActaMN, VIII, S. 102 (Abb. 4).

Sarmizegetusa — **Ulpia Traiana Sarmizegetusa** (Kr. Hunedoara)

7. Ferri, ARD, S. 347, Abb. 460 rechts.;

8. Buday Arpád, in DolgCluj, VII, S. 77.

Streisîngiorgiu (Kr. Hunedoara).

9. I. Andriţoiu, in RevMuz, 6, 1969, S. 531—532.

Tibru (Kr. Alba).

10. CIL, III, 7744.

Turnu Severin — **Drobeta.**

11. Al. Bărcăcilă, in AO, XIII, 71—73, S. 74, Abb. 5 (Abb. 5).

Fundort unbekannt.

12. (Oltenien ?) D. Tudor, in Dacia, IX—X, 1941—1944, S. 419, Nr. 22 (Abb. 6).

13. (Siebenbürgen) Ins Brukenthalsche Museum Sibiu (Hermannstadt) kam es im J. 1837. Inv. Nr. A 3442. Marmor. 45 × 31 — 33,5 × 4,5 cm. Die Göttin hat ein Diadem auf dem Kopf. Sie trägt die gewohnte Kleidung und Stiefelchen. Mit der linken Hand hält sie den Bogen, während sie mit der Rechten einen Pfeil an die Sehne des Bogens legt. An der rechten Seite des Reliefs ist ein Baum angedeutet, neben Diana ein Hirsch. Zu Füßen der Göttin zwei Hunde und ein anderes Tier. L. Neugeboren, Wiener Akad. Sitz. Bericht, 1857, S. 286, Nr. 4; Neigebaur, S. 287, Nr. 10 (Abb. 7).

14. (Siebenbürgen). Ins Brukenthalsche Museum Sibiu (Hermannstadt) im J. 1837 eingegangen. Inv. Nr. 3443. Gelblicher Kalkstein. 36 × 17 — 18,5 cm. Die Göttin ist mit einem kurzen dorischen Chiton und einem Himation bekleidet. In der linken Hand hält sie den Bogen, mit der Rechten aber zieht sie einen Pfeil aus dem Köcher. Sie trägt Stiefel und ist von zwei Hunden flankiert. L. Neugeboren, in Wiener Akad. Sitz. Bericht, 1857, S. 286, Nr. 5 (Abb. 8).

15. (Siebenbürgen). M. Bărbulescu, in Studia, XVI, 1971, 1, S. 17—18.

16. Buday Árpád, in DolgCluj, VII, S. 78.

17. (Ocna Mureşului — **Salinae** oder Alba Iulia — **Apulum**, Kr. Alba). Relief, das Diana auf der Jagd, zwischen anderen Szenen im unteren Register einer Statue der Hekate Triformis, darstellt. E. Petersen, AEM, V, 1881, S. 193—202, Taf. II.

UNSICHER

Reşca — **Romula** (Kr. Olt).

18. D. Tudor, in BCMI, XXVIII, 83, S. 38—39.

Fundort unbekannt

19. (Alba Iulia ?) Fragment eines Hochreliefs, aufbewahrt im Museum von Alba Iulia. Gelblicher Kalkstein. 39 × 28 × 12,5 cm. Man sieht die Füße einer Gestalt, die von den Knien aufwärts mit einem faltigen Gewand bekleidet ist und unten, neben dem linken Fuß einen Tierkörper ohne Kopf. Es kann Diana aber auch eine andere Persönlichkeit mit einem Hund sein. Rohe Ausführung. Unveröffentlicht (Abb. 9).

20. (Alba Iulia ?). Fragmentarisches Relief, aufbewahrt im Museum von Alba Iulia. Gelblicher Sandstein. 44 × 36 × 12,5 cm. Stellt eine Persönlichkeit dar, bekleidet mit kurzer, oberhalb des Knies endenden Tunika, die an der rechten Schulter von einer Fibel zusammen gehalten wird und über dem Rücken, besonders über dem linken Arm frei flattert. Das Gesicht ist zur Gänze zerstört. Die linke Hand führt sie längs des Körpers hinunter, während sie mit der Rechten den Rücken eines Tieres (Hund ?) berührt. Kann eine Darstellung der Diana mit Hund sein. Die harte Ausführung schließt die Darstellung eines Mannes nicht aus. Unveröffentlicht. (Abb. 10).

21. (Dobrudscha ?) V. Pârvan, *Începuturile vieţii romane la gurile Dunării*, 1923, S. 134. Abb. 69

22. D. Tudor, in Apulum, V, 1965, S. 567—568, Nr. 4.

B. STEINSTATUETTEN

Cluj — **Napoca**

23. M. Bărbulescu, in Studia, XVI, 1, 1971, S. 18—21.

Orlea (Kr. Olt)

24. Bordenache, SGR, S. 42, Nr. 65, Taf. XXIX.

Reşca — **Romula** (Kr. Olt)

25. D. Tudor, in BCMI, XXVIII, 83, S. 40, Nr. 42

26. CIL, III, 1588 = 8023; Tudor, OR, S. 498—499

Sarmizegetusa — **Ulpia Traiana Sarmizegetuza** (Kr. Hunedoara)

27. Museum in Deva. Inv. Nr. 400. Marmor. 25 × 18 cm. Statuette der jagenden Diana. Es fehlen der Kopf und die Arme der Göttin, sowie ein Teil der Kleiderfalten. Die Statuette hat einen Sockel in Scheibenform. Die Göttin ist wie gewöhnlich mit einem kurzen dorischen Chiton und einem Himation bekleidet. Am Rücken trägt sie den Köcher für Pfeile. An den Füßen hat sie besondere Jagdstiefelchen. Unten laufen zwei Hunde. Diana trug gewiß in der linken Hand den Bogen; sie ist in lebhaftem Gang nach rechts, mit vorgesetztem linken Fuß, dargestellt. Eine schöne Provinzarbeit. 2. Jh. u.Z. Eine kurze Beschreibung in RR, S. 223, F 135 (Abb. 11).

Turnu Severin — **Drobeta**

28. Statuette, gefunden 1968 im Castrum. Museum Turnu Severin. Inv. Nr. II 9176. Unveröffentlicht. [10]

UNSICHER

Alba Iulia — **Apulum**

29. Fragment einer Statuette, im Stadtviertel Partoş entdeckt. Kam in die archäologische Sammlung des Gymnasiums « Mihai Viteazul » und hierauf ins Museum von Alba Iulia. Heute verloren (?). Zettel 266/II. Kalkstein. 45 × 30 cm. Stellt einen Fuß mit den Resten des Oberteiles eines Gewandes und vielleicht einen Bogen dar. Ist das Fragment einer Statuette der Diana oder einer anderen Persönlichkeit. Unveröffentlicht(?).

Reşca — **Romula** (Kr. Olt).

30. Statuettenfragment im Museum von Caracal, wohin es 1954 durch Ankauf kam. Inv. Nr. 1773. [11] Marmor. Es fehlt der Kopf, die Arme und Füße. Die Büste ist von einem Gewand bedeckt, das die rechte Brust freiläßt, so wie Diana auch auf anderen Darstellungen erscheint. Durch raschen Gang wirft das Gewand Falten nach der rechten Seite der Gestalt. Die Statuette stellt vielleicht Diana dar. Unveröffentlicht (?).

Unbekannter Fundort

31. Bordenache, SGR, S, 43, Nr. 66, Taf. XXX.

32. Bordenache, SGR, S. 43—44, Nr. 68, Taf. XXXI.

C. BRONZESTATUETTEN

Reşca — **Romula** (Kr. Olt)

33. Kam durch Schenkung 1952 ins Museum von Craiova. Inv. Nr. 4741. Höhe 8 cm. Die kleine Statuette stellt Diana auf der Jagd dar. Es fehlt ein Teil des rechten Unterarms mit der Hand. Die Göttin hält den Kopf etwas zur rechten Schulter geneigt. Die Gesichtszüge sind gut zu unterscheiden. Das Haar ist in einem Krobylos angeordnet. Die Kleidung besteht aus einer kurzen, bis zum Knie reichenden, faltigen Tunika und darüber einem kürzeren Himation. Am Rücken hängt der Köcher mit Pfeilen, deren Enden herausstehen. Der Köcher ist an einem quer über die Brust laufenden Riemen befestigt. An den Füßen trägt die Göttin kurze Stiefelchen. Der linke Fuß ist leicht gebogen und seitwärts gestellt. Die fehlende rechte Hand war nach vorne gerichtet, zusammen mit dem vom Körper abstehenden Unterarm. In der linken Hand hielt sie wahrscheinlich den heute fehlenden Bogen, obzwar die Haltung des ganzen linken Arms die Möglichkeit nicht ausschließt, daß die Göttin eine Lanze trug. Es ist eine recht gelungene Arbeit, die gute Kenntnis der Proportionen des menschlichen Körpers erkennen läßt. Ein Foto erschien ohne jegliches Kommentar bei Tudor, OR, S. 384, Abb. 105, 6 (Abb. 12).

Sarmizegetusa — **Ulpia Traiana Sarmizegetusa** (Kr. Hunedoara)

34. H. Daicoviciu, in OmD, S. 131—139; *Civiltà Romana in Romania*, Roma, 1970, S. 204, Abb. 26 (Abb. 13)

35. I. Andriţoiu, in Sargetia, VII, 1970, S. 93—95.

[10] Die Information verdanken wir dem Direktor des Museums in Turnu Severin, Mişu Davidescu, der das Stück ausführlicher veröffentlichen wird.

[11] Die Daten wurden vom Museum Caracal mitgeteilt.

Turda — **Potaissa** (Kr. Cluj)

36. H. Daicoviciu, in OmD, S. 135, Abb. 9.

UNSICHER

Reşca — **Romula** (Kr. Olt)

37. Tudor, OR, S. 383[12]

Unbekannter Fundort

38. In der Sammlung Dr. Severeanu aus Bukarest, Diana auf der Jagd. Unveröffentlicht (?). Möglicherweise gibt es noch andere Bronzestatuetten der Diana. Einige unklare Angaben scheinen Hoghiz,[13] Reşca und Răcari[14] als Fundorte anzugeben.

D. TERRAKOTTEN

Alba Iulia — **Apulum**

39. Im Partoş Stadtviertel entdeckte Terrakotte. Museum in Cluj, Inv. Nr. 4249. Gelblicher Ton. 11 × × 9 × 8,2 cm. Es fehlen Kopf, Hals, Arme und Beine vom Knie abwärts. Die kleine Statuette, innen hohl, stellt die Göttin Diana auf der Jagd dar, in charakteristischer Haltung und voller Bewegung. Die Göttin ist mit einem kniefreien Chiton und einem Himation bekleidet. Die Falten des Chiton und besonders des Himation, die wie vom Winde bewegt flattern, sind den Falten der Marmorstatuette von Orlea (C.F. 24) sehr ähnlich. Der (fehlende) Köcher vom Rücken ist mit einer x-förmigen Bindung über der Brust befestigt. Unveröffentlicht (Abb. 14).

UNISCHER

Celeiu — **Sucidava** (Kr. Gorj) oder Reşca — **Romula** (Kr. Olt).

40. Fragment einer Terrakotta-Statuette, einen Fuß darstellend. Museum Craiova, Inv. Nr. 4646. Schenkung des N. T. Neamţu, 1952. Jetzige Höhe 7,5 cm, Länge des Fußes 4,5 cm. Das (wahrscheinlich linke) Bein ist vom Knie ab bis unten erhalten. Innen hohl. Der Fuß ist mit einem kurzen Stiefel, dessen Schaft oben umgeschlagen ist, bekleidet. Kann einer Terrakotta-Darstellung der Diana angehört haben.Unveröffentlicht.

E. GLYPTIK

Buciumi (Kr. Sălaj)

41. Eine Gemme aus der Sammlung S. Papiriu-Pop, Museum Zalău. 23 × 17 mm. Diana sitzt — nach rechts — auf einem Felsen. Mit beiden Händen hält sie den Bogen, während der Köcher mit Pfeilen an den Füßen lehnt. Wurde in neuerer Zeit als Petschaft verwendet. Unveröffentlicht[15].

Celeiu — **Sucidava** (Kr. Gorj) oder Reşca — **Romula** (Kr. Olt).

42. Tudor, OR, S, 383.

Reşca — **Romula** (Kr. Olt).

43. D. Tudor, in BCMI, XXVIII, 83, S. 43, Nr. 67.

Veţel — **Micia** (Kr. Hunedoara).

44. L. Ţeposu-David, in OmD, S. 528, Nr. 11.[16]

[12] Von hier stammt der einzige Hinweis auf die Existenz dieses Stückes. Bei der von uns im Museum von Caracal vorgenommenen Untersuchung fanden wir das Stück nicht, was uns später vom Direktor dieses Museums schriftlich bestätigt wurde.

[13] « Castrum Hoghiz (...) war auf einer Terrasse am Olt erbaut, nahe der Flurgrenze der Dörfer Fîntîna und Ugra ... Entwickelt aus *canabae*, dehnte sich die zivile Siedlung weit um das Lager aus. Sie war dichter besiedelt gegen den Olt, wo man eine Statuette der Diana ... fand » (Tudor, *Orașe*, S. 280 — 281).

[14] « Bronzestatuetten der Diana befinden sich noch unveröffentlicht in den Museen von Caracal (Romula) und Craiova (Răcari) ». (Tudor, OR, S. 283). Vielleicht bezieht sich «der Verfasser auf die Statuette, die er in Fortsetzung des zitierten Absatzes (als die von Caracal) kurz beschreibt,von uns hier unter Nr. 37 angeführt und auf die Statuette, deren Foto er im selben Band auf S. 384 veröffentlicht und die von uns unter Nr. 33 beschrieben ist (als die von Craiova-Răcari, obzwar auf der Fotografie Romula angegeben ist, und wir im Inventar des Museums von Craiova ebenfalls Reşca Ort der Herkunft angeführt fanden).

[15] Die liebenswürdige Information, für die wir auch hier unseren verbindlichen Dank aussprechen, stammt von Lucia Marinescu-Ţeposu vom Geschichtsmuseum der S. R. Rumänien.

[16] Die Verfasserin behauptet jetzt, die Gemme stelle Cybele, nicht Diana dar. (Mündliche Mitteilung). Wir erwähnen dennoch, daß auch andere Darstellungen der Diana (Diana Taurica) im von Stieren gezogenen Wagen mit der Fackel in der Hand, bekannt sind : « Quelquefois aussi la déesse, portant une torche, est debout sur un char que trainent des taureaux ». (P. Paris, unter *Diana*, in DA, II, 1, S. 137; als Beispiel eine Gemme nach Müller-Wieseler, II, XVI, Nr. 176).

UNSICHER

Buciumi (Kr. Sălaj).

45. Tudor, *Orașe*, S. 253[17].

Unbekannter Fundort

46. L. Țeposu-David, in StCom, 12, 1965, S. 72, Nr. 13.

47. Gh. Astancăi, in Materiale de istorie și muzeografie, Museum für Geschichte der Stadt Bukarest, 1964, S. 278, Nr. 6.

★

Im 2. und 3. Jh. erhält das römische Dazien genau vorgeschriebene Darstellungstypen der Gottheiten. Im Verlauf von fast zwei Jahrhunderten gibt es weder größere Neuerungen noch grundlegende Verschiedenheiten der Darstellung. Die Art und Weise, die Göttin der Jagd darzustellen, war seit langem durch die großen griechischen Künstler des 4. Jh. v.u.Z. festgelegt; hierauf wurde sie in Rom nachgeahmt und schlielßich — nach Maßgabe der Eroberung immer neuer Provinzen — in alle Winkel der römischen Welt übermittelt. Dazien nimmt diese Religion und diese Kunst an, die ihm vorgeschrieben wird. Es kommen fremde Meister, es sind Modellhefte in Umlauf, die örtlichen Meister, selbst romanisiert, romanisieren ihre Schöpfungen. Nach dieser Schlußfolgerung, die wir durch Entsprechungen beweisen werden, ist die Diana des römischen Dazien die Diana des römischen Imperiums. Von Gallien und Germanien bis Dazien und Moesien wird Diana in großen Zügen gleich dargestellt. Gewiß, in der Provinzialkunst machen sich Regungen zur Originalität bemerkbar in dem Maße, in dem der örtliche Künstler die engen Grenzen der allgemeinen Regel überschreitet und einen allgemeinen Typ dem Geschmack einer bestimmten Provinz anpaßt. Gegebenenfalls werden wir die besonderen, originellen Seiten in den Diana-Darstellungen des römischen Dazien hervorheben.

Heute kennt man aus dem römischen Dazien 47 Darstellungen der Diana aller Art, die unsicheren Stücke mitinbegriffen. Diese sind 15 an der Zahl, davon sechs bestimmt Diana darstellen, deren Herkunft aus Dazien aber unsicher ist (ein Stück aus dem Nationalmuseum für Altertümer, ein Relief, eine Bronzestatuette aus der « Sammlung Maria und Dr. George Severeanu Bukarest », eine Gemme aus den Sammlungen des Brukenthalschen Museums und ein verlorenes Stück). Von anderen sechs Stücken, die sicher im römischen Dazien Verwendung fanden, wissen wir nicht bestimmt, ob sie Diana darstellen, sei es wegen ihrer schlechten Erhaltung, sei es aus Mangel an genügenden Elementen. Ein Stück aus dem Nationalmuseum für Altertümer ist unsicher was Herkunft, sowie Darstellung betrifft (C.F. 31) und über andere zwei Stücke haben wir nur unsichere Nachrichten (C.F. 37, 45).

Zur Klassifikation dieser kleinen Kunstwerke wählten wir ein kombiniertes Kriterium für das Material, aus dem sie hergestellt sind einerseits, für die Arbeitstechnik andererseits. Nach diesem Kriterium schien uns die einfachste und wirkungsvollste Klassifikation durch Einteilung der figürlichen Darstellungen Dianas im römischen Dazien in fünf Kategorien: Steinreliefs, Steinstatuetten, Bronzestatuetten, Terrakotten und Erzeugnisse der Glyptik. Am zahlreichsten sind die Steinreliefs — 22, es folgen die Steinstatuetten — 10, die Gemmen — 7, die Bronzestatuetten — 6, die Terrakotten — 2. Die figürlichen Darstellungen mit bekanntem Fundort verteilen sich auf folgende Ortschaften: Reșca — 7, Alba Iulia — 5, Sarmizegetusa — 5, Buciumi und Turnu Severin je zwei, Celeiu, Cluj, Juc, Mehadia, Orlea, Streisîngiorgiu, Tibru, Turda, Vețel je eine, sowie eine entweder aus Alba Iulia oder aus Ocna

[17] Da die Information äußerst summarisch ist, scheint es nicht ausgeschlossen, daß es die gleiche Gemme wie die aus der einstigen Sammlung S. Papiriu-Pop ist, die von uns unter Nr. 40 vorgelegt wird.

Abb. 2. — Altar mit Relief aus Apulum.

Abb. 3. — Relief aus Juc.

Abb. 4. — Relief aus Mehadia.

Abb. 5. — Relief aus Drobeta.

Abb. 6. — Relief mit Darstellung der Göttin Diana auf der Jagd (« süddonauländische » Variante).

Abb. 7. — Relief aus Siebenbürgen.

Abb. 8. — Relief aus Siebenbürgen.

Abb. 9. — Relief aus Apulum (?).

Abb. 10. — Relief aus Apulum (?).

Abb. 11. — Statuette aus Sarmizegetusa.

Abb. 12. — Bronzestatuette aus Romula.

Abb. 13. — Bronzstatuette aus Sarmizegetusa.

Abb. 14. — Terrakotte aus Apulum.

Mureşului und andere zwei entweder aus Reşca oder aus Celeiu. Verglichen mit der Verbreitung der Inschriften bemerken wir, daß die Fundorte im allgemeinen dieselben sind. Wenn für Inschriften Apulum das hauptsächliche Zentrum war, ist es nicht ausgeschlossen, daß es auch am reichsten an figürlichen Darstellungen Dianas war; einige der Reliefs aus Siebenbürgen stammen wahrscheinlich von dort.

Es gibt im ganzen sechs figürliche Darstellungen mit Inschriften: C.F. 1, 4, 10, 11, 26, 46.

Bei Untersuchung der figürlichen Darstellungen Dianas im römischen Dazien im Vergleich zu anderen Provinzen, stellt man fest, daß in Dazien vorläufig einige Formen der Darstellung fehlen, wie: Statuen großen Ausmaßes, Mosaiken, Fresken, Darstellungen auf Glas oder Blei. Ihr Fehlen erklärt sich vielleicht durch Zufall, in dem Sinne, daß sie noch nicht entdeckt wurden, ist aber auch auf gewisse Eigenarten der römischen Provinzen im allgemeinen und Daziens im besonderen zurückzuführen. So z.B. ist es eine bekannte Tatsache, daß in der Provinzialkunst die Statuen großen Ausmaßes seltener sind. Andererseits ist Dazien beispielsweise an Mosaiken ärmer als andere Provinzen des Imperiums.

Die Thematik der Diana-Darstellungen ist beschränkt; vorherrschend sind in Dazien wie in den anderen Provinzen die Jagdszenen. Die Darstellung Dianas in anderen Erscheinungsformen, mit anderen Attributen, ist seltener.

Besondere Schwierigkeiten bietet das Studium der figürlichen Darstellungen Dianas infolge einer gegenseitigen Assimilation, einer Vermischung einander naher Gottheiten. Die Darstellungen Dianas auf der Jagd sind die einzigen, die keinen Zweifel über die Identität der Göttin zulassen. Diana Taurica, Selene, Luna, Hekate sind Gottheiten mit Attributen, die sich vermischen und gegenseitig entlehnt werden (Fackel, Mondsichel). Dasselbe bei den Darstellungen. Eine Grenze, eine genaue Schranke zwischen ihnen läßt sich heute nicht bestimmen, umso mehr, als — wie wir glauben — sie auch im Altertum niemals bestand. Einige Beispiele dieser Vermischung und gleichzeitigen Trennung: wir kennen eine der Luna Lucifera geweihte Inschrift (CIL III, 1097) und eine andere für sechs Gottheiten, von denen zwei Luna und Diana sind, andererseits erhält Diana die Beinamen Diana Lunata, Diana Pallida, Diana Nocturna [18] und wird häufig mit Fackel und Mondsichel dargestellt; selbst auf den Bronzestatuetten der Diana auf der Jagd erinnert ihr zu einem Krobylos gerafftes Haar an die Mondsichel. Auf der Statue der Hekate Triformis im Brukenthalschen Museum sehen wir im unteren Register Diana als Jägerin in der charakteristischesten Haltung (C.F. 17) und auf einer anderen Statue der Triformis befindet sich am Sockel eine Widmung für Diana. [19]

Beim Versuch einer Typologie der Diana-Darstellungen erweist sich als einziger sicher belegter Typ in Dazien *Diana auf der Jagd*. Dieser findet sich in jeder Art der Darstellung: in Steinreliefs, in Bronzestatuetten, in Terrakotten und in Erzeugnissen der Glyptik. Innerhalb dieses Typs unterscheiden wir mehrere Abarten. Die meisten Darstellungen gehören zur *„siebenbürgischen Variante"*.

Die Göttin wird auf der Jagd dargestellt, in kurzem Gewande, das die bei Verfolgung des Wildes nötige Bewegungsfreiheit gestattet. Der Chiton (χιτών), dieses in allen Gegenden Griechenlands verbreitete Kleidungsstück ist das Lieblingsgewand der Göttin. Sie trägt den kurzen, dorischen Chiton, [20] der bis ober die Knie oder bis zu den Knien, selten

[18] I. B. Carter, a.a.O., S. 30.

[19] Aus der Sammlung Modena in Wien; E. Petersen, in AEM, V, 1881 S. 22; AEM, IV, 1880, Taf. V, 1.

[20] P. Paris — G. Roques, *Lexique des Antiquités Grecques*, Paris, 1909, unter χιτών, S. 430—431.

unter die Knie reicht. Über diesem Chiton trägt sie gewöhnlich ein Himation (ἱμάτιον) bis zu den Hüften, das auch eine Art unter der Brust gebundenen Gürtel bildet. In derartiger Kleidung wird die Göttin auf Reliefs (C.F. 2, 3, 4, 5, 7, 8, 9, 13, 14, 15, 16, 17, 21), in Steinstatuetten (C.F. 24, 27, 28, 32), in Bronzestatuetten (C.F. 33, 36), in Terrakotta (C.F. 39) dargestellt. Alle diese Darstellungen haben gute Entsprechungen für die Behandlung der Gewänder, aber auch für das allgemeine Aussehen in zahlreichen Funden jenseits der Grenzen Daziens. So haben die Reliefs gute Analogien in den süddonauländischen Funden von Gradište, Mezdra, Gaganica, Sadina. [21] In der Dobrudscha stellen zwei Reliefs von Mangalia die Göttin in der gleichen Kleidung dar. [22] Die Statuette aus Ulpia Traiana Sarmizegetusa entspricht bis zur Gleichheit einer Steinstatuette aus Athen, einer aus Rom, einer aus Neapel und schließlich der herrlichen Statuette aus Sigmaringen. [23] Die Bronzestatuette von Romula hat Entsprechungen in der Dobrudscha, in der Bronzestatuette von Măcin, [24] sowie in Pannonien, in Carnuntum. [25] Besonderer Art ist die Kleidung der Bronzestatuette von Potaissa, wo die Göttin einen Panzer über dem kurzen Chiton trägt. Seltener ist ein Tell der Büste unbedeckt. So erscheint sie auf einem Relief (C.F. 9) von Streisîngiorgiu, mit Entsprechung zu einem Relief von Suhindol, in Moesia Inferior. [26]

Das Haar ist in verschiedener Art behandelt: enganliegend (C.I. 15), in Locken, die das Gesicht umrahmen (C.F. 5). Manchmal ist das Haar zu einem Krobylos angeordnet: am Scheitel zusammengenommen, bildet es zwei große Locken, die an die Mondsichel erinnern. So erscheint es besonders auf den Bronzestatuetten (C.F. 33, 36). Schließlich ist ein anderes Mal das Haar ganz oder teilweise durch ein Diadem oder eine Mütze bedeckt. So auf drei Reliefs (C.F. 8, 9, 13). Ein Diadem auf dem Kopf trägt auch eine Dianastatuette von Trier, [27] während sie auf einem Relief in Sadina [28] ein dreieckiges Diadem trägt.

An den Füßen hat Diana meist kurze, bis zur halben Wade reichende Jagdstiefelchen. Häufig sind sie — besonders an den Seiten — mit dreieckigen Ornamenten verziert, manchmal aber auch vorne mit einem bandförmigen Ornament, das an dem ganzen Schaft und über den Vorfuß hinunterläuft. So sind die Stiefel der Bronzestatuette von Romula oder derjenigen von Potaissa verziert, mit Entsprechungen zu Dianas Fußbekleidung auf der Bronzestatuette von Carnuntum [29] und auf zwei Reliefs in Callatis. [30]

Dianas bevorzugte Waffe ist Pfeil und Bogen. Auf den hier untersuchten Darstellungen kommt nur diese vor. Den Bogen trägt sie gewöhnlich in der linken Hand, den Köcher mit Pfeilen aber auf den Rücken gebunden, mit der Öffnung auf der rechten Schulter. Der Riemen oder die Bindung, woran der Köcher hängt, liegt entweder quer oder in X-Form über der Büste oder geht einfach senkrecht von der Schulter zum Gürtel. Alle die Arten der Befestigung des Köchers haben Entsprechungen in verschiedenen anderen Teilen des Imperiums. [31]

[21] At. Milčev, I. Kovačev, in Arheologija, IX, 2, 1967, S. 43, Abb. 7; Bogdan Nikolov, in Izvestiia-Institut, XXX, 1967, S. 228, Abb. 19; Iv. Velkov, in Izvestiia-Institut, XIV, 1940—1942, S. 270; G. I. Kazarov, in Izvestiia-Institut, IV, 1926—1927, S. 95, Abb. 45.

[22] G. Bordenache, in Dacia, N.S. IV, 1960, S. 497—499, Abb. 10—11.

[23] S. Reinach, *Répertoire de la statuaire grecque et romaine*, II, Paris, 1898, S. 310, Nr. 2, I, 1897, S. 207, Taf. 572; S. 302, Taf. 564 a; Germania IV, S. 49, Taf. XXVI, 54, 1.

[24] V. Barbu, in Dacia, N.S. IX, 1965, S. 390—391, Abb. 4 a—b,

[25] Robert Fleischer, *Antike Bronzestatuetten aus Carnuntum*, 1966, S. 17, Nr. 17, Abb. 17.

[26] At. Milčev, I. Kovačev, a.a.O., S. 43.

[27] *Römer am Rhein*, 1967, S. 156.

[28] T. Gherasimov, in Izvestiia—Institut, XXIV, 1961, S. 242, Abb. 9.

[29] R. Fleischer, a.a.O., ebda.

[30] G. Bordenache, a.a.O., ebda.

[31] V. Pârvan, *Începuturile vieții romane la gurile Dunării*, 1923, S. 185, Abb. 88; T. Gherasimov, in Izvestiia-Institut, XXIV, 1961, S. 241, Abb. 8; E. Esperandieu, *Recueil général des bas-reliefs, statues et bustes de la Gaule romaine*, XIV, 1955, S. 22—23, Nr. 8370; R. Fleischer, a.a.O.; Germania, IV, S. 49, Taf. XXVI, 54, 4,

Auf den Darstellungen der « siebenbürgischen » Variante ist die häufigste Bewegung das Herausziehen eines Pfeiles aus dem Köcher, so bei C.F. 2, 5, 9, 14, 15. Der folgende Moment, das Auflegen des Pfeiles auf die Bogensehne, wird seltener dargestellt, erscheint aber doch auf dem Relief eines Altars in Apulum (C.F. 3) und auf einem Relief des Brukenthalschen Museums (C.F. 13). Dieselbe Stellung begegnet auf einem Tonplättchen in Moesia. [32] Ein Augenblick der Ruhe ist auf einer Gemme aus Buciumi festgehalten (C.F. 41).

Das Tier, welches bei Dianas Jagden nie fehlt, ist der Hund. In den Reliefs wird er häufig zu seiner Herrin aufschauend oder dem Wild nachjagend dargestellt. Manchmal ist Diana von zwei Hunden umgeben. Selten berührt sie mit der Hand den Körper des Hundes, wie in einer unsicheren Darstellung aus Alba Iulia (C.F. 20). Wir kennen eine Entsprechung aus Mertzwiller bei Straßburg, wo Diana gleichfalls die rechte Hand auf den Kopf eines Hundes legt. [33]

An einigen Reliefs bemerkt man eine Verbreiterung des unteren Randes der umgebenden Bordüre, so daß Raum für eine etwaige Inschrift des Widmenden entsteht.

Die « süddonauländische » Variante. Zu dieser gehört ein wahrscheinlich in Oltenien entdecktes Relief (C.F. 12), das große Ähnlichkeit mit zahlreichen Reliefs aus Moesien und Thrakien aufweist. Die Charakteristik dieser Reliefs ist die Darstellung der meist auf einer Hirschkuh oder einem Hirsch reitenden Diana auf der Jagd. Vielleicht wurde diese Art der Dianadarstellung aus der italischen Tradition der Diana Tifatina übernommen. Nahe bei Capua, auf dem Berg Tifata hatte die Diana der Campanier — wahrscheinlich eine alte einheimische Gottheit — ihren Sitz. Auf den Täfelchen aus gebranntem Ton wird sie zu Pferde, galoppierend, mit dem Bogen in der linken Hand dargestellt ; unter dem Pferd eine Gans. [34] Zur Zeit des Kaiserreiches aber begegnet die reitende Diana fast ausschließlich in Moesien und Thrakien, was uns veranlaßte, diese Variante die « süddonauländische » zu nennen. Es ist aber wahrscheinlicher, daß diese Darstellungsform der Jagdgöttin sich in den Gegenden südlich der Donau bildete, vielleicht durch Übernahme einer alten griechischen Tradition ; es könnte aber sogar eine einheimische Schöpfung sein, wodurch die so dargestellte Diana-Bendis das weibliche Gegenstück des thrakischen Reiters wird. [35] Unser Stück hat gute Entsprechungen in den süddonauländischen Reliefs von Pelišat, Hadžievo, Bistriliča, Philippopel, Ostrov, Durostorum und in den über 30, fast gleichen Reliefs aus dem Diana-Heiligtum von Tenča-Mekis (Tyrnovo). [36] Der entscheidende Unterschied zwischen unserem Relief und den uns vom Süden der Donau bekannten Entsprechungen besteht darin, daß die Diana der Reliefs aus Moesien und Thrakien rücklings reitet.

Schließlich könnte eine dritte Variante des Typs *Diana auf der Jagd* ihre Darstellung in *langem Gewand* (die Statuette von Sarmizegetusa -C.F. 34) bilden. Solch langer Chiton ist aber für die Jagd ungeeignet. Die Darstellung Dianas auf der Jagd im langen Gewand ist daher seltener ; wir kennen aber Entsprechungen, z.B. auf einer Münze von Megara. [37] Das Fehlen der Hände, der Gegenstände, welche die Göttin in den Händen hält, macht die Einreihung dieser Statuette zum Typ *Diana auf der Jagd* unsicher, in dessen Rahmen sie eine besondere Abart bilden würde. Der Krobylos am Kopf in Form der Mondsichel und der lange

[32] Iv. Velkov, in Izvestiia-Institut, XIV, 1940—1942, S. 186, Abb. 252.
[33] E. Esperandieu, a.a.O., S. 54, Nr. 8511.
[34] P. Paris, in DA, II, 1, S. 155.
[35] Ljuba Ognenova, in Izvestiia-Institut, XXII, 1959, S. 94.
[36] G. Kazarov, in Izvestiia-Institut, VIII, 1934, S. 51, Abb. 35 ; C. Danov, in Izvestiia-Institut, XI, 1937, S. 203, Abb. 184 ; Z. L. Morfova, in Izvestiia-Institut, XXI, 1957, S. 306, Abb. 6 ; E. Kalinka, *Antike Denkmäler in Bulgarien*, Wien, 1906, Kol. 155—156, Nr. 173, Abb. 46 ; Nr. 174, Abb. 47 ; I. I. Russu, in AISC III, 1936—1940, S. 180, Nr. 7 ; D. Tsonchev, in Izvestiia-Institut, VIII, 1934, S. 100.
[37] P. Paris, a.a.O., Abb. 2370.

Chiton sind Elemente, die an die Darstellung der Diana-Luna erinnern. Es ist nicht ausgeschlossen, daß die Göttin Fackeln in den Händen hielt.

Das Vorkommen eines Darstellungstyps *Diana-Luna* in Dazien konnte bestätigt werden durch die Dianabüste mit der Mondsichel am Kopf, auf einer Gemme aus Reşca (C.F. 43) und auf dem Relief von Turnu Severin (C.F. 11). Von diesem Relief besteht heute nur ein Teil im Nationalmuseum für Altertümer, da der Rest mit der Büste der Luna und dem größten Teil Juppiters auf dem Thron verloren ging. Nach den erhaltenen Zeichnungen und Fotos (Abb. 5 gibt eine Zeichnung des verlorenen Fragmentes wieder) scheint es, daß Juppiter dort in besonderer Art « mit Bart und Haartracht nach Mode der Daker » [38] erschien. Die Darstellung der Luna-Büste zeigt aber nichts besonderes.

An der Grenzlinie zwischen dem Typ *Diana-Luna* und dem Typ *Diana Taurica*, näher aber dieser letzteren, befindet sich die Darstellung auf dem Relief von Mehadia (C.F. 6). Diese Feststellung machten wir aufgrund folgender Überlegungen : die — zwar harten — Gesichtszüge sind der Bildhauerkunst eines einheimischen Meisters nicht unerreichbar ; die Mondsichel auf dem Kopf und besonders auf den Schultern ist manchmal ein Attribut der Diana Taurica, so wie sie auf der Münze von Amphipolis erscheint [39] ; die Kleidung ist die der Diana ; der Stier im Rücken der Gottheit, von dem Kopf und Hals sichtbar sind, ist ein unbestritten der Diana Taurica verbundenes Element. Deshalb glauben wir, daß auf dem Relief Diana Taurica dargestellt ist, vielleicht sogar auf dem ihr geheiligten Tier reitend, so wie sie auf der Münze aus Mazedonien [40] zu sehen ist. Schließlich ist Diana Taurica auch auf einer Gemme aus Micia dargestellt (C.F. 44), wo die Göttin auf einem von zwei Stieren gezogenen Wagen steht.

Die Marmorstatuette aus Cluj (C.F. 23) kann zu einem selteneren Darstellungstyp — *Diana mit Szepter oder Speer* — gerechnet werden. Die Göttin auf unserer Statuette trägt einen kurzen Chiton und ein Himation mit dem wohlbekannten Gürtel, hat die Beine gekreuzt, die rechte Hand in der Hüfte, während sie in der anderen das Szepter hält. Die Merkmale dieses Typs sind : ein kurzer oder langer Chiton, gekreuzte Beine, eine Hand in der Hüfte, in der anderen der Speer oder das hohe Szepter. Mit dem Szepter in der gleichen Stellung und mit langem Gewand erscheint Diana auf einem Relief in Tomis. [41] Aus verschiedenen Gegenden der römischen Welt kennen wir auch andere Darstellungen der Diana mit gekreuzten Beinen, wobei sich der Körper auf einen einzigen Fuß stützt. [42]

Der Umstand, daß die Typen Diana-Luna, Diana Taurica und Diana mit Szepter oder Speer nicht gut voneinander, sowie auch nicht von anderen Gottheiten (Selene-Hekate) geschieden werden können, ist ein Beweis für den umfassenden Charakter dieser Göttin im Hinblick auf ihre Aufgaben, ist ein Beweis für die manchmal erfolgte Verschmelzung mehrerer Typen in derselben Darstellung (z.B. auf dem Relief von Mehadia, Diana Taurica mit der Mondsichel am Kopf, ein Attribut der Diana-Luna).

In den figürlichen Darstellungen aus Dazien erscheint Diana manchmal zusammen mit anderen Gottheiten, seltener aber als in den Inschriften. Eine Steinstatuette aus Romula (C.F. 26) zeigt Diana mit Apollo, ein Relief aus Drobeta (C.F. 11) mit Jupiter und eine Gemme aus Romula (C.F. 43) zusammen mit Sol. Auf dem Relief von Mehadia unterscheidet man vielleicht die Gestalt des Merkur (C.F. 6). Zusammen mit Silvanus erscheint Diana auf

[38] Tudor, *Oraşe*, S. 301.
[39] P. Paris, a.a.O., S. 137, Abb. 2357.
[40] *Ebda*, Abb. 2356.
[41] V. Canarache u. Mitarb, *Tezaurul de sculpturi de la Tomis*, 1963, S. 52—54, Abb. 25.
[42] Die Entsprechungen bei M. Bărbulescu, in Studia, XVI, 1, 1971, S. 20.

einem Relief aus Ulpia Traiana Sarmizegetusa (C.F. 8) und mit Minerva auf einem Relief aus der Sammlung Dr. Severeanu, Bukarest (C.F. 22).

Bemerkenswert ist, daß die in Halbedelsteine gravierten Darstellungen Dianas verhältnismäßig viel seltener sind als die anderer Gottheiten (Venus, Mars, Jupiter), besonders in Zentren wie Romula, Porolissum usw. Die Werkstätten, aus denen diese kleinen Kunstwerke kamen, sind nicht feststellbar; es läßt sich nicht einmal bestimmen, ob sie in Dazien oder in anderen Provinzen des Reiches hergestellt wurden. Sicher ist, daß die Diana-Gemmen, ausgenommen diejenige aus dem Brukenthalschen Museum (C.F. 46) und die aus den Sammlungen Dr. Severeanu (C.F. 47), von Bewohnern des römischen Dazien verwendet wurden.

Bis jetzt kennen wir nur eine einzige Terrakotte, die mit Sicherheit Diana darstellt. Das ist wohl dem Zufall zuzuschreiben, da die Technik der Terrakottenerzeugung eine Serienproduktion zur Folge hatte.

Der größte Teil der hier untersuchten figürlich en Darstellungen jeder Kategorie war in Dazien hergestellt. Wir haben keinen Grund, einigen Stücken eine fremde Herkunft zuzuschreiben. Vielleicht ist bloß die vergoldete Bronzestatuette der Diana aus Ulpia Traiana Sarmizegetusa eine Importware, eher aus dem Süden, als aus Italien, [43] während die Marmorstatuette von Napoca wahrscheinlich aus dem Westen kam. Das künstlerische Niveau der untersuchten Denkmäler ist das in den römischen Provinzen übliche.

Die Dianareliefs und -statuetten sind von Anbetern in Tempeln oder anderen Kultstätten dargebrachte Weihegaben. So erklären sich die Inschriften mit den Namen des Dedikanten, sowie die Form einiger Stücke, die zum Anbringen an der Wand geeignet sind. Die Gemmen und Terrakotten dienten einem « privaten » Kult; die Gemmen wurden in Ringe und Halsketten gefaßt und von den Anbetern getragen, während die Terrakotten am Hausaltar aufgestellt wurden.

Die zahlreichen Entsprechungen aus den verschiedenen Provinzen des Imperiums, die wir weiter oben für alle Bilddarstellungen der Diana anführten, bezeugen das vollständige Aufgehen des Dianakultes in Dazien in den allgemeinen Kult des Römerreichs. Wir finden in Dazien keine besonderen Darstellungstypen, die vom Standpunkt der Ikonographie einen schöpferischen Mittelpunkt in dieser Gegend voraussetzen würden. Die diesbezügliche Einheit zwischen Dazien und den anderen Provinzen des Imperiums besteht im allgemeinen auch innerhalb Daziens, zwischen seinen verschiedenen Gebieten. Die Karpaten ziehen gewissermaßen eine Trennungslinie zwischen den Typen (Diana zu Pferde kam bis jetzt in Siebenbürgen nicht vor), aber nur in gewisser Hinsicht, weil die Bronzestatuetten von Romula und Potaissa einander ähnlich sind; die « siebenbürgische » Variante des Typs « Diana auf der Jagd » begegnet auch in Oltenien. Andererseits können wir uns fragen, ob das Fehlen der Variante « Diana zu Pferde » innerhalb des Karpatenbogens und ihr — wenn auch sehr beschränktes — Vorkommen in Oltenien (ein einziges Stück), nicht eher den Unterschieden der ethnischen Gruppen, der Kolonisten zwischen diesen beiden geographischen Zonen zuzuschreiben ist: eine vom Süden der Donau gekommene ethnische Gruppe brachte die für ihr Heimatsgebiet charakteristische Darstellung der Diana mit.

Für die Ikonographie der Diana des römischen Dazien gibt es einige besondere Elemente. Nur mit Vorsicht könnte man sie dem Phänomen der *interpretatio Romana* (die Darstellung der Bendis als Diana) zuschreiben. Alle untersuchten sicheren Bildwerke stellen bestimmt Diana dar, man kann aber annehmen, daß einige von ihnen versuchen, unter dem Äußeren der Diana ein älteres Bild der Göttin Bendis zu verstecken. In diesem Sinne muß man die

[43] H. Daicoviciu, in OmD, S. 137.

Reliefs von Mehadia und Juc betrachten, wo besondere Elemente eine gewissermaßen unterschiedliche Darstellung der Göttin bedingen, ein ungeschickter Versuch, die allgemeine Regel zu überschreiten. [44]

★

Gewiß haben in Dazien Tempel der Diana bestanden, wenigstens in den großen Städten wie Apulum oder Sarmizegetusa. Das Relief von Juc, in der Art wie es die Göttin auf einem Sockel unter, von zwei Pfeilern getragener Arkade darstellt, vermittelt den Eindruck, eine wahre Situation wiederzugeben, etwa die Statue der Göttin auf ihrem Sockel in einem Tempel nachzuahmen. Denselben Eindruck der Wiedergabe eines Tempels und der Statue aus seinem Inneren macht ein Relief aus Alba Iulia, wo die Göttin zwischen zwei Säulen steht, die einen dreieckigen Giebel tragen. Doch haben wir über die Existenz eines Tempels keine direkten und sicheren epigraphischen oder archäologischen Zeugnisse. Die Pläne der Stadt Ulpia Traiana Sarmizegetusa [45] zeigen außerhalb der Mauern, nahe der Südostecke möglicherweise einen Tempel der Diana. Tatsächlich wurde das Bestehen des Tempels zu Ende des vorigen Jahrhunderts von G. Teglás aufgrund einer, der Diana gewidmeten und wahrscheinlich bei den von ihm geleiteten Ausgrabungen [46] entdeckten Inschrift (C.I. 39) angenommen: daher die Vermutung, daß sich dort ein Tempel der Diana befunden hätte. Zur Unterstützung seiner Annahme brachte er andere zwei Inschriften aus Sarmizegetusa (C.I. 38, 53) bei. Keine der drei Inschriften aber bildet einen sicheren Beweis für die Existenz des Tempels; nicht einmal alle drei zusammen vermögen dies. Leider können auch die von ihm entdeckten Ruinen heute nicht mehr im Gelände festgestellt werden. Daher schließen wir uns der Zurückhaltung an, mit der C. Daicoviciu, der Leiter der neueren Ausgrabungen in Sarmizegetusa, sowie andere Forscher [47] die Behauptung vom Bestehen eines Dianatempels *an dieser Stelle* aufnehmen. Im übrigen scheint es unbestreitbar, daß in Dazien Verehrung der Diana in kleineren Kultstätten erfolgte, die weniger Einrichtungen erforderten, in den sogenannten *sacella*, dafür bestimmte Plätze um einen Altar oder eine Statue, wo Weih- und Opfergaben dargebracht wurden. [48] Ebenso müssen die heiligen Bäume eine recht wichtige Rolle im Dianakult in Dazien gespielt haben, einer Provinz, wo den Einheimischen selbst die Weihe und Anbetung heiliger Bäume nicht fremd war, die später — seit dem 1. Jh. v.u. Z. — durch die Holzsäulen ihrer Heiligtümer ersetzt wurden. Andererseits, wenn — wie Plinius [49] sagt — *arbores sacrae* die Rolle der ersten Tempel spielten, scheint es natürlich, daß in Dazien diese Situation auch in der Römerzeit fortdauert, besonders da einige Eigenheiten unserer Provinz bekannt sind.

Andererseits kam Diana auch in die Tempel anderer Gottheiten. Wenn im 2. Jh. in Sucidava ein Tempel der Göttin Nemesis [50] bestand, erschien dort gewiß durch Angleichung an Diana eine Inschrift oder eine Statue der Jagdgöttin. Erinnern wir uns auch der Weihaltäre für verschiedene Gottheiten, die am selben Ort gefunden wurden (in Alba Iulia wurden vier Altäre an einer Stelle entdeckt: für J.O.M., Apollo, Apollo und Diana, Sol Invictus [51]; gleichfalls in Alba Iulia wurden an einem Ort gefunden: ein Altar für J.O.M., eine Statue des Jupiter, eine der Diana geweihte Votivtafel und andere zwei Altäre [52]; an dem Grohotea Tornească genannten Ort, in Sarmizegetusa, wurden fünf Altäre entdeckt; sie waren dem Serapius, dem θεός Ὕψιστος, der Juno Regina, der Fortuna Daciarum geweiht; als letzter ein synkretistischer

[44] M. Bărbulescu, in ActaMN, VIII, 1971, S. 102.
[45] C. Daicoviciu, *Sarmizegetusa* (*Ulpia Traiana*) *în lumina săpăturilor*, Cluj, 1938, (Plan der Stadt).
[46] C. Daicoviciu, in Dacia, I, 1924, S. 233.
[47] Tudor, *Orașe*, S. 92.
[48] E. Saglio, unter *Sacellum* in DA, IV, 2, S. 933—934.
[49] *Ebda*, S. 933.
[50] D. Tudor, OR, S. 399—400.
[51] CIL, III, 14469, 14472, 14475.
[52] C. Daicoviciu, in Dacia, VII—VIII, 1937—1940, S. 305 f.

Altar mit 13 Göttern und Göttinnen, neben einer Marmorsäule. [53] Leicht können wir in diesen Städten das Vorhandensein synkretistischer Tempel vermuten.

Zahlreiche Forscher unserer alten Geschichte haben das Phänomen der *interpretatio Romana* im Falle der Göttin Bendis in Dazien hervorgehoben und damit die Reichhaltigkeit epigraphischer Belege der Diana in der Römerzeit erklärt. [54] Diese Begründung der Intensität des Dianakultes ist nicht zu vernachlässigen, ihre Bedeutung darf aber nicht übertrieben werden, da die Existenz der Göttin Bendis bei den Dakern selbst noch zur Diskussion steht. [55]

Die besondere Intensität der Romanisierung Daziens unterdrückte die geistigen, religiösen Kundgebungen der Einheimischen in ihren alten Formen. Eben deshalb ist die besondere Verehrung der Diana durch die bodenständige Bevölkerung unter römischer Herrschaft möglich, einer Göttin, die sie an eine einheimische Gottheit erinnerte, auf die sie verzichten mußten.

Doch ist die besondere Verehrung der Diana im römischen Dazien nur teilweise auf das Phänomen der *interpretatio Romana* zurückzuführen. Wir kennen dem Namen nach viele, die der Diana in Dazien Inschriften setzten. Keiner von ihnen trägt einen dakischen oder thrakischen Namen; aber « unter den sehr zahlreichen epigraphisch in Dazien belegten Aelii und Aurelii, etwa 640 an Zahl, denen wir noch 40 Septimii und Severi zuzählen müssen, was zusammen über 1/4 der Gesamtzahl der Namen aus den Inschriften beträgt, müssen wir zugeben, daß einige wenigstens Einheimische waren, die das Bürgerrecht von den Kaisern Hadrian, Antoninus Pius, Marcus Aurelius und Commodus, Septimius Severus und Caracalla erhielten ». [56] Diejenigen, die Inschriften zu Dianas Ehren errichten, sind Kolonisten aus den Städten. Diese kennen weder Bendis, noch die Überlieferungen der bodenständigen Bevölkerung. Wie ist zu erklären, daß diese « ex toto orbe Romano », [57] aus Ländern mit ganz verschiedenem Wesen, mit eigenen Göttern und eigenen Beschäftigungen zugewanderten Kolonisten, kaum in Dazien angekommen, sich schon beeilen, der Göttin Diana Altäre zu weihen? Wir nehmen an, daß es dafür zwei Gründe gab. Einige von ihnen verehrten auch zuhause im besonderen die Diana (z. B. die Dalmatiner; auf dalmatischem Gebiet fand bereits bis 1902 die Entdeckung von 22 Inschriften zu Dianas Ehren statt). Der zweite Grund hängt mit den Reichtümern Daziens zusammen. Der Großteil der Kolonisten kam mit dem Gedanken an diese Reichtümer nach Dazien, um sich eine Wirtschaft zu gründen und eine Existenz in dem frisch ans Imperium angeschlossenen Gebiet zu finden. Viele der Ankömmlinge waren Militärpersonen, deren Neigung zu Diana bekannt ist. Die übrigen, Zivilpersonen, werden Grund- und Herdenbesitzer, beschäftigen sich mit Salz- und Metallgewinnung, andere pachten die Weiden oder verwerten das Holz. In dem Maße, als Diana die Beschützerin dieser Tätigkeiten war, ist es nicht zu verwundern, daß sie eine volkstümliche Gottheit wurde.

Bei Untersuchung des Dianakultes im römischen Dazien tritt der Charakter der Romanität dieser Provinz mit voller Deutlichkeit hervor. Dazien ist nach dem Westen orientiert. Die Inschriften sind alle in lateinischer Sprache abgefaßt und der Name der Göttin ist überall « Diana » nicht « Artemis ». Wegen seiner geographischen Lage war Dazien leichter auch manchen orientalischen, besonders süddonauländischen Einflüssen ausgesetzt, die in der religiösen Kunst sichtbar wurden. Aber der Name der Göttin, die Sprache, die Beinamen, die Mehrzahl der Darstellungstypen unterstreichen sämtlich den westlichen Charakter der Romanität Daziens.

[53] Ders., in AISC, I, 1928–1932, S. 84 f.

[54] V. Pârvan, Getica, 1926, S. 163, 164; Ders., Dacia, N.S., XI, 1967, S. 97; Al. Bărcăcilă, a.a.O., S. 73; C. Daicoviciu, in AISC, I, S. 120; Ders., *La Transylvanie dans l'antiquité*, 1945, S. 72.

[55] M. Bărbulescu, in ActaMN, 1971, S. 91–107.

[56] M. Macrea, *Viața în Dacia romană*, 1969, S. 267.

[57] Eutropius, VIII, 6, 2, apud IstRom, I, 1960, S. 382.

Der Kult der Göttin Diana im römischen Dazien ist ein wesentlicher Bestandteil des Kultes dieser Gottheit im römischen Imperium. Davon geben die Beinamen auf den Inschriften und die gemeinsamen Darstellungstypen Zeugnis. Gleichzeitig aber unterscheidet sich die Verehrung dieser Göttin in Dazien durch Eigentümlichkeiten, die mit einigen seltenen oder einmaligen Beinamen zusammenhängen. Die Diana des römischen Dazien ist eine offi-

Abb. 15. — Funde mit Bezug auf den Dianakult im römischen Dazien.

zielle und gleichzeitig volkstümliche Gottheit, welche Phänomene der *interpretatio Romana* aufweist und am religiösen Synkretismus teilhat; sie ist die Göttin der Natur, der Fruchtbarkeit, der Herden und Weiden, der Jagd und des Waldes, des Mondes und der Bodenschätze. Diana wird verehrt von den Kolonisten der Städte, von Sklaven, Militärpersonen (Beweis dafür sind die Inschriften und bildlichen Darstellungen, die in den Römerlagern oder deren Umgebung, in Turda, Inlăceni, Vețel, Orăștioara de Sus, Pojejena de Sus, Turnu Severin entdeckt wurden), von Bergleuten (die Inschriften von Roșia Montana und Ocna Mureșului) und von Ackerbauern (einige Belege ihres Kultes am Lande). Dianas Eigenschaft als volkstümliche Gottheit kommt in Dazien in ihrem vollen Umfang zur Geltung. (Abb. 15).

ABKÜRZUNGEN, DIE IN DER ZEITSCHRIFT DACIA NICHT VORKOMMEN

Acta MN	= Acta Musei Napocensis, Cluj (Klausenburg)
AEM	= Archaeologisch-epigraphische Mitteilungen, Wien
ArchÉrt	= Archaeologiai Értesitö, Budapest
Arheologija	= Arheologija. Organ na Arheologičeskija Institut; Muzej pri B'lgarskata Akademija na Naukite, Sofija
ArhMold	= Arheologia Moldovei, Bucureşti
ArhOlt	= Arhivele Olteniei, Craiova
Bordenache, SGR	= Gabriella Bordenache, Sculture greche e romane, Bucarest, 1969
Cserni	= Dr. Cserni Bela, *Alsófehérvármegye Története a Római korban*
Ferri, ARD	= Silvio Ferri, *Arte romana sul Danubio*, Milano, 1935
Germania	= Germania. Anzeiger der Römisch-Germanischen Kommission des Deutschen Archäologischen Instituts, Frankfurt a.M.
Klio	= Klio. Beiträge zur Alten Geschichte, Leipzig.
Neigebaur	= J. F. Neigebaur, *Dazien, aus den Überresten des klassischen Altertums, mit besonderer Rücksicht auf Siebenbürgen*, Kronstadt, 1851
OmD	= *Omagiu lui Constantin Daicoviciu cu prilejul împlinirii a 60 de ani*, Bucureşti, 1960
RevMuz	= Revista Muzeelor, Bucureşti
RR	= Römer in Rumänien, Köln, 1969
StCom	= Muzeul Brukenthal, Studii şi comunicări
Tudor, OltRom	= D. Tudor, *Oltenia Romană*, 3. Aufl., 1968
Tudor, Oraşe	= D. Tudor, *Oraşe, tîrguri şi sate în Dacia romană*, 1968
Studia	= Studia Universitatis Babeş-Bolyai, Historia, Cluj.

DIE KERAMIK VON SIRET (14. JH.). ZUR ARCHÄOLOGISCHEN ERFORSCHUNG DER MOLDAUISCHEN MITTELALTERLICHEN STADT

ALEXANDRU RĂDULESCU

In den Jahren 1968 und 1969 wurden in der Stadt Siret (Kr. Suceava), in der Bestrebung die Entwicklung dieser Stadt auch siedlungsgeschichtlich und archäologisch zu erfassen, archäologische Ausgrabungen durchgeführt, in denen sehr interessante Überreste der mittelalterlichen Besiedlung der Stadt zum Vorschein kamen. [1] Im Jahre 1968 wurden im Hofe des heutigen Krankenhauses von Siret, während der Grabungen ein hölzerner Brunnen, eine Oberflächenwohnung und eine Wohngrube gefunden, die anhand des in ihnen geborgenen Materials in das 14. Jahrhundert datiert wurden. Die Analyse dieses nicht nur für die Geschichte der Stadt Siret sondern auch für die ganze moldauische Geschichte auszuwertenden Materials soll uns in diesem Aufsatz beschäftigen.

Die entdeckte Keramik gehört den beiden großen Gattungen der mittelalterlichen Tonware an u. zw. der ziegelrotgebrannten und der grauen ohne Luftzufuhr gebrannten Tonware, wobei die letztere den weit größeren Teil der im Sireter Fundkomplex entdeckten Keramik darstellt (ungefähr 85—90% der entdeckten Tonware). Diese Keramik zerfällt ihrerseits in zwei andere Untergruppen, u. zw. wären das die hochwertige gutgebrannte graue Keramik einerseits, und die minderwertige technische Eigenschaften aufweisende graue Keramik andererseits. Die gutgebrannte graue Keramik soll uns zuerst beschäftigen. [2]

Gute Materialbeschaffenheit — feine Körnung, gleichmäßige Magerung des Tones mit feinem Sand — sind Eigenschaften dieser Keramikgruppe. Große Dichte des verarbeiteten Materials, sowie harter und klingend harter Brand ohne Luftzufuhr sind für diese Tonware kennzeichnend. In dieser Beziehung ist das entdeckte Material sehr einheitlich; weicher Brand kommt nicht vor. Herstellungsfehler wurden bei dieser Keramik nicht festgestellt. Alles weist auf eine gute Beherrschung des Töpfergewerbes hin.

Da in unserer Grabung viele Bruchstücke von Gefäßen gefunden wurden, von denen die meisten sich nicht zu ganzen Gefäßen zusammenstellen ließen, sind wir über die Formen

[1] Die Grabungen, deren Ergebnisse noch unveröffentlicht sind, wurden von einer Arbeitsgruppe, bestehend aus Lucian Chiţescu und dem Verfasser dieser Zeilen unter der Leitung von Mircea D. Matei durchgeführt. Vor ihnen führte im Jahre 1963 Mara Diaconu eine Grabung in Siret durch, deren Ergebnisse in Arheologia Moldovei, VII, S. 345—357 von Stela Cheptea unter dem Titel *Descoperirile arheologice din 1963 de la Siret* veröffentlicht wurden.

[2] Keramik dieser Gattung ist schon in früheren Grabungen in anderen Ortschaften in der Moldau, wie Suceava und Roman, zum Vorschein gekommen. Eingehend ist sie von den Entdeckern in folgenden Studien behandelt worden: Mircea D. Matei, *Contribuţii arheologice la istoria oraşului Suceava*, Bucureşti, 1963, das Kapitel, *Ceramica cenuşie de la Suceava şi unele probleme ale arheologiei veacurilor XIV—XV în Moldova*, die deutsche Übersetzung in Dacia N.S., VI, 1962; Lucian Chiţescu, *Ceramica ştampilată de la Roman şi unele probleme în legătură cu purtătorii ei în Moldova*, in SCIV, 15, 1964, 3; M. D. Matei, L. Chiţescu, *Problèmes historiques concernant la forteresse du temps des Muşat et l'établissement urbain de Roman*, in Dacia, N. S., X, 1966; Mircea D. Matei, Lucian Chiţescu, *Probleme istorice în legătură cu fortificaţia muşatină şi cu aşezarea orăşenească de la Roman*, in Studii şi materiale de muzeografie şi istorie militară, 1, 1968.

DACIA, N.S., TOME XVI, 1972, pp. 225—242, BUCAREST

der grauen Keramik von Siret nicht so reichhaltig unterrichtet. Es gelang uns im Laboratorium die Schüssel und den Krug als Formtypen wiederherzustellen ; die Anwesenheit anderer Formen mußte aus den von den verschiedenen Gefäßbruchstücken und insbesonders Gefäßrändern gelieferten Andeutungen gefolgert werden.

Die in der Abb. 1/3 reproduzierte und im Laboratorium aus verschiedenen Scherben

1

2

3

Abb. 1. — Siret. Graue Keramik. Krüge und Schüssel.

wiederhergestellte Schüssel gehört zu den großen Gefäßen (Mundöffnungsdurchmesser 27 cm, Bodendurchmesser 17 cm, Höhe 16 cm). Der Gefäßrand ist mit einem schnabelförmigen Ausguß versehen. In der Schultergegend und auf der Gefäßwandung in der Nähe des Bodens wurde die Schüssel mit je einem Rollstempelband verziert. Die wiederhergestellten Krüge haben kleinere Ausmaße ; so beträgt die Höhe des Kruges auf Abb. 1/1 16 cm, der Bodendurchmesser 6 cm, die maximale Weite des Gefäßes 12 cm. Der Gefäßrand ist senkrecht aufsteigend und bildet eine dreilappige, mit einem Ausgußschnabel versehene Gefäßmündung. Der Krug ist

in der Schultergegend geriefelt, hat einen unterrandständigen Henkel und wurde mit dem Laufrädchen in der Bodengegend verziert. Der andere Krug (Abb. 1/2),[3] mit ungefähr denselben Ausmaßen wie der erste, ist mit einem randständigen Henkel versehen. Die runde Gefäßmündung hat einen schnabelförmigen Ausguß. Laufradornament fehlt, der Gefäßkörper wurde in der Schultergegend mit Riefen verziert. Ein in seiner Gefäßhöhe erhalten gebliebenes Schalenbruchstück (Abb. 2/4) sei ebenfalls an dieser Stelle erwähnt. Andere Gefäßbruchstücke und insbesondere die Gefäßränder liefern uns lediglich Andeutungen über verschiedene Gefäßformen, da sie sich nicht zu ganzen Gefäßen zusammenstellen ließen. Die geraden oder nur ein wenig ausladenden Gefäßränder gehören Schüsseln, Schalen, Bechern oder Tellern an, die etwas weiter ausschwingenden sind anderen Gefäßformen beizufügen, unter denen der einfache kugelige Topf mit Planboden die Hauptform ist. Die in Siret geborgenen Scherben lassen auf die Anwesenheit insbesondere der Gefäße von kleinen und mittleren Ausmaßen schließen. Die großen Gefäße — zu denen wir z. B. die Schüssel auf Abb. 1/3 zählen — kommen viel seltener vor.

Die Gefäßränder (Abb. 2, 4, 5, 6) sind entweder gerade aufsteigend oder ausschwingend. Bei den ausschwingenden Rändern begegnen wir manchmal einer inneren Hohlkehlung (Deckelfalz), in der die Ränder der eventuellen Gefäßdeckel einpassen konnten. Viele Gefäßränder sind unter ihrem Randende mit einer außen umlaufenden schwach profilierten spitzgratigen Leiste versehen. Die oberen und äußeren Oberflächen der Gefäßränder wurden oft flach abgedreht; auf diesen ebenen Flächen wurde dann gewöhnlich das Stempelornament mit dem Laufrädchen eingeprägt. Bei den Gefäßböden ist nichts besonderes zu bemerken. Ihre Formung hängt von der vom Töpfer beabsichtigten Form ab; es kommt nur der einfache Planboden vor; Standringe, Knubben, Grapenfüße u. dgl. sind nicht anzutreffen. Die Gefäßwandung wurde in ihrem unteren Teil in der Nähe des Gefäßbodens durch Einstempelung verziert.

Die nicht sehr zahlreichen Henkel (Abb. 2/5, 11, 4/11—14) gehören mehreren Typen an, u. zw. sind das Henkel mit einfachem fast rechteckigem Querschnitt, Henkel mit Hohlkehle, Henkel mit länglicher, Rillen voneinander teilender Mittelrippe (oder Mittelrippen, s. Abb. 2/11). Der auf Abb. 2/11 reproduzierte Henkel gehörte seinen Ausmaßen nach einem mächtigen Gefäß an (die Breite des Henkels beträgt 5 cm). Es wurde auch ein auf seiner Oberseite zusätzlich erhöhter Henkel gefunden, auf dessen Verdickung mit dem Laufrad ein Stempelmuster aufgetragen wurde (Abb. 2/5).

Zu den Formen der Sireter Keramik sei nicht zuletzt auch die in der Oberflächenwohnung geborgene Tonlampe (Abb. 11) angeführt.

Die Vollkommenheit der technischen Ausführung der besprochenen grauen Keramik, ihre Formen sowie ihre Verzierungsweise unterscheiden sie von der zeitgenössischen von der einheimischen moldauischen Bevölkerung gefertigten Tonware. Sie ähnelt manchmal fast bis zur Identität Gefäßen, die in weiten mitteleuropäischen Gebieten geborgen und dort zu verschiedenen zwischen dem 13. und dem 15. Jahrhundert anzusetzenden Zeitpunkten datiert wurden. Einige dieser Analogien seien an dieser Stelle genannt [4]. So z. B. können als Vergleichsfunde für unsere in Siret geborgene Schüssel die Funde aus Kozí-Hradek, Praha II — Nové

[3] Mara Diaconu sind wir zu Dank verpflichtet für die Erlaubnis, diesen 1963 entdeckten Krug zu publizieren.

[4] In unserem Zusammenhang erübrigt es sich die einzelnen Datierungen der mitteleuropäischen Vergleichsfunde genau anzugeben. Es genügt die Feststellung, daß die meisten dieser Vergleichsfunde zwischen dem 13. und 15. Jahrhundert datiert wurden, wobei ein großer Teil dieser Datierungen auf das 14. Jh. fällt. An dieser Stelle sei ebenfalls hervorgehoben, daß die Inanspruchnahme *aller* diese Keramik betreffenden Literaturhinweise weder erstrebt wurde noch — wegen des Mangels einiger Arbeiten — möglich war.

Abb. 2. — Siret. Graue Keramik mit Stempelverzierung.

Mešto, [5] Cheb, [6] Nemešani-Zalužani (Kr. Levoča) [7] in der heutigen Tschechoslowakei, Berlin-Spandau, [8] Magdeburg, [9] Dresden [10] in Deutschland [11] herangezogen werden. Polnische Gegenstücke wurden in Kalisz und Gdansk, [12] Zlocienec (Bez. Drawsko Pomorskie), [13] Csersk (Kr. Piaseczno), [14] Kraków [15] geborgen. Die gehenkelten oder henkellosen Krüge (und auch Kannen) wurden in der Tschechoslowakei in Kozí Hradek, Praha, Přiběnice, [16] Cheb, [17] Nemešani-Zalužani (Kr. Levoča), [18] Brno, [19] in Deutschland [20] bei Magdeburg, [21] in Sachsen [22] bei Dresden, [23] in Polen in Warszawa, Sochaczew, Węgrow und Torun [24] aufgefunden. Andere polnische Vergleichsstücke wurden wieder einmal in Warszawa [25] aber auch in Kraków, [26] Siedlątków [27] ausgegraben. Zu bemerken ist, daß bisher unter den Formen der moldauischen einheimischen Tonware des 14. Jh. die Schüssel und der Krug (oder die Kanne) nicht aufgefunden wurden.

Kennzeichnend für die graue Keramik ist die Stempelverzierung, Zierweise die auf der einheimischen moldauischen Keramik des 14. Jh. nicht vorkommt. Die Ziermotive sind folgende :

Der sogenannte « Tannenzweig » (s. Abb. 1—4). Auf einem um das Gefäß laufenden Band wurden mit Laufrädchen 1—2 cm voneinander entfernte erhabene, senkrechte Striche eingestempelt ; in den Zwischenräumen entstanden durch dieselbe Einstempelung schräge Striche ; der Richtungssinn dieser letzteren ist in den benachbarten Zwischenräumen verschieden aber in jedem zweiten Zwischenraum gleich, so daß das ganze Ziermotiv das Aussehen eines Tannenzweiges hat. Das Rollstempelband mit dem Tannenzweig wurde gewöhnlich auf der Gefäßschulter oder (und) am untersten Teil der Gefäßwand angebracht. Im ersten Fall war die Gefäßwand gewöhnlich an der Stelle des umlaufenden Stempelbandes etwas dicker.

[5] K. Reichertova, *Přispěvek k datování středoveké keramiky v Čechách* (*Beitrag zur Datierung der mittelalterlichen Keramik in Böhmen*), in PA, XLVII, 1956/1, Abb. 6, 13.

[6] Antonín Hejna, *Archeologický výzkum a počátky sidlištního vývoje Chebu a Chebska*, in PA, LVIII, 1967/1, Abb. 26/1, 2.

[7] B. Polla, *Historicko — archeologicky výskum stredovekej zaniknutej osadi na Spiši*, in Archeologické rozhledy XI, 1959/4, Abb. 218/7.

[8] E. Reinbacher, *Ein mittelalterlicher Brunnen in Berlin-Spandau*, in *Frühe Burgen und Städte, Beiträge zur Burgen- und Stadtkernforschung*, Berlin 1954, Tafel 13, Abb. 2.

[9] E. Nickel, *Ein mittelalterlicher Hallenbau am alten Markt in Magdeburg*, Berlin 1960, Abb. 35.

[10] H. W. Mechelk, *Mittelalterliche Keramik aus dem Stadtkern Dresden*, Berlin, 1967, Abb. 13.

[11] W. Janssen, *Zur Typologie und Chronologie mittelalterlicher Keramik aus Südniedersachsen*, Karl Wachholtz-Verlag, Neumünster, 1966. Abb. 7/15, 16, 23; s. auch E. Schirmer, *Die deutsche Irdenware des 11.—15. Jahrhunderts im engeren Mitteldeutschland*, Jena, 1938. Tafel G, Tafel 9.

[12] Jerzy Kruppé, *Garncarstwo warszawskie w wiekach XIV i XV*, Wrocław-Warszawa-Kraków, 1967, Abb. 51, 61.

[13] R. Rogosz, *Badania archeologiczne na zamku w Zlociєńcu* (*pow. Drawsko Pomorskie*) in Materiały zachodnopomorskie, XIII, Szczecin, 1967, Tafel 1/1, Tafel 4/1, 2, 3.

[14] T. Kiersnowska, *Sprawozdanie z badań archeologicznych w Czersku, pow. Piaseczno, przeprowadzonych na terenie miasta w 1965 roku*, in Sprawozdania archeologiczne, XIX, 1968, Abb. 4.

[15] M. Kwapieniowa, T. Lenkiewicz, B. Nowogrodzka K. Radwański, A. Wałowy, *Badania na Okole w Krakowie w 1963 r.* (*wykop IV na Skarpie*) in Materiały Archeologiczne IX, Kraków, 1968, Tafeln 14, 15, 16; s. auch M. Kwapieniowa, T. Lenkiewicz, K. Radwański, A. Wałowy, *Badania na Okole w Krakowie w 1959 r., wykop III na Skarpie*, in Materiały Archeologiczne, X, Kraków, 1969, Taf. 20/6, 7.

[16] K. Reichertova, *Přispěvek* ... Abb. 6, 8, 12; Dies., *Středověká keramika datovaná mincemi*, in PA, L, 1959/1, Abb. 11.

[17] A. Hejna, *Archeologicky výzkum* ... Abb. 34/4.

[18] B. Polla, *Historicko-archeologicky výskum* ... Abb. 218/8, 10.

[19] Vl. Nekuda, *Nálezy středověkých hrnčirských peci na Moravě*, in Časopis Moravského Musea, XLVIII—1963, Tafel 24.

[20] E. Schirmer, *Die deutsche Irdenware* ...Tafeln 8, 11.

[21] E. Nickel, *Ein mittelalterlicher Hallenbau* ... Abb. 32.

[22] W. Janssen, *Zur Typologie* ... Abb. 7/9, 10, Tafel 16, 20.

[23] H. W. Mechelk, *Mittelalterliche Keramik*... Abb. 30, 31, 33.

[24] J. Kruppé, *Garncarstwo* ... Abb. 62, 64, 68.

[25] A. Świechowska, *O najdawniejzej Warszawie w Świetle dotychczasowych badań archeologicznych*, in Wiadomości archeologiczne, XX. 3. Warszawa, 1954, Abb. 12, S. 231 ; die Ähnlichkeit zwischen diesen Krügen und den von uns in Siret entdeckten und auf Abb. 1/1, 2 abgebildeten Krügen ist aufsehenerregend.

[26] M. Kwapieniowa, T. Lenkiewicz, B. Nowogrodzka, K. Radwański, A. Wałowy *Badania na Okole w Krakowie w 1963 r.* (*wykop IV na Skarpie*), Tafel 15.

[27] J. Kamińska, *Siedlátkow obronna siedziba rycerska z XIV wieku*, in Prace i Materialy. Muzeum Archeologicznego i Etnograficznego w Łódzi, Seria Archeologiczna Nr. 15, Lódž, 1968, Tafel 8.

1 2 3 4 5 6 7 8 9 10 11 12 13 14

Abb. 3. — Siret. Graue Keramik mit Stempelverzierung.

Das Strichband (s. Abb. **1—4**). Aufeinanderfolgende senkrechte oder schräge, erhabene durch Einstempelung entstandene Striche wurden auf einem **1—1,5** cm breiten um das Gefäß herumlaufenden Band angebracht. Manchmal schneiden sich diese Striche x-förmig (Abb. **4/3**). Die Strichbänder liegen gewöhnlich am untersten Teil der Gefäßwandung, auf dem Gefäßkörper in der Schultergegend und zum Unterschied vom « Tannenzweig », auch auf den

Abb. 4. — Siret. Graue gestempelte Keramik; 11—14, Henkel.

außen und oben zwecks Einstempelung abgeflachten Gefäßrändern. Auf einem Gefäßbruchstück (Abb. 3/14) lagen ein Strichband und ein Tannenzweigband nebeneinander. Eine interessante Scherbe zeigt eine zusätzliche durch Stempelung verzierte Verdickung der Gefäßwand, Zierweise die gewöhnlich nur auf einigen Henkeln vorkommt (Abb. 3/7).

Fingereindrücke wechseln auf den erhaltenen Exemplaren in regelmäßigen Abständen mit Strichbandmotiven gegenseitig ab. Der Durchmesser des Fingereindruckes war nie größer als 1,5 cm (Abb. 2/10).

Zu der Zierweise der in Siret entdeckten Gefäßen gehört auch die regelmäßig wiederkehrende « Herausstoßung » des Gefäßrandes, so daß dieser die Form eines Wellenrandes annimmt (Abb. 5/4—7).

Ein wichtiges, oft auftauchendes Ziermuster ist die gewöhnlich in der Schultergegend auftretende, als Zeichen der guten Dreharbeit zu wertenden Riefelung der Gefäßwand (Abb. 6). An dieser Stelle möchten wir noch die einfache oder mehrzügige auf der Gefäßschulter oder am Gefäßrand angebrachte Wellenlinie erwähnen (Abb. 5, 6/3).

Wenn auch das Wellenornament in der Form der einfachen eingeritzten Wellenlinie in der moldauischen Keramik des 13. und 14. Jh. vorkommt, so spricht die Abwesenheit der Stempelverzierung in der moldauischen Keramik sowie die Anwesenheit dieser Verzierungsart in den zentraleuropäischen Funden des 13., 14. Jh. für die fremde Herkunft dieser Zierweise auf moldauischem Gebiet. Mitteleuropäische Vergleichsstücke dieser Zierweise sind auf demselben Areal mit dem auf der Suche nach Analogien der Formen der Sireter Keramik festgestellten aufzufinden. Mit dem Laufrädchen durchgeführte Stempelmuster — in jedem Fall genau anzugeben welches Stempelmuster — Linienband oder Tannenzweig — oder etwa ein anderes Muster — scheint uns in unserem Zusammenhang weniger wichtig zu sein — sind in Mstěnice in Mähren, [28] in Böhmen zu Radyně Lipnice, Orlík u Humpolcu, Dražice, Točnik, [29] Cheb, [30] Martinice neben Votice, [31] ferner in Horicě, Kr. Ledeč nad Sázavou, Nova Ves u Velvar, [32] Brno [33] zum Vorschein gekommen.

Das auf dem unteren Teil der Gefäßwand angebrachte Linienband erscheint auf der in Ungarn geborgenen im 15. Jh. datierten Luxusware (Ennser Becher) in einer den Sireter Funden identischen Ausführungsweise. [34] Die Stempelung mittelalterlicher Keramik ist auch in Jugoslawien [35] anzutreffen, wo sie allerdings eine dem örtlichen slawischen Milieu fremde Zierweise darstellt.

In Deutschland « bürgert » sich die Stempelung der Gefäße im 13. Jh. ein. [36] Von diesem Zeitpunkt an sind die Funde gestempelter Keramik [37] zahlreich. Polnische Vergleichsware ist in Kalisz, [38] Płock, [39] Sochaczew, [40] Klasztorek, Kr. Kwidzyń, [41] Warszawa [42] anzufinden. Weitere Fundorte in Polen sind Poznan, [43] Wieliczka, [44] Kraków, [45] Sieradz. [46] In Wrocław [47]

[28] Vl. Nekuda, *Zaniklá středověká osada Mstěnice u Hrotovic na Moravě*, in Časopis Moravského Musea, XLV, 1960, Tafel 8.

[29] K. Reichertova, *Příspěvek* ... Abb. 1, 5, 7.

[30] A. Hejna, *Archeologicky výzkum* ... Abb. 34/4.

[31] K. Reichertova, *Dokončení vyzkumu středověké tvrze v Martinicich u Votic*, in Archeologické rozhlédy, VII, 1955/2, Abb. 118/1, 2.

[32] Dies., *Středověká keramika* ... Abb. 3/4 und 7/1; s. auch A. Habovštiak, *K otázke středovekej tzv kolkovanej keramiky na Slovensku*, in SlovArch, VII, 2, 1959, passim.

[33] Vl. Nekuda, *Nálezy středověkých* ... Tafel 23.

[34] I. Holl, *Külföldi kerámia magyarországon (XIII—XVI század)*, Abb. 37—41, in Budapest Régiségei, XVI 1955.

[35] Rajko Ložar, *Staroslovansko in srednjeveško lončarstvo v Sloveniji*, in Glasnik Muzejskega društva za Slovenijo, XX, Ljubljana, 1939, Tafeln, 18, 19, 21; das deutsche Kommentar auf S. 225.

[36] W. Janssen, *Zur Typologie* ..., S. 146; leider waren uns die wichtigen Arbeiten von Paul Grimm, *Die Entwicklung der mittelalterlichen Keramik im nördlichen Harzvorland* — Prähist. Zeitschr., 23, 1932, und, *Zur Entwicklung der mittelalterlichen Keramik in den Harzlandschaften*. Zeitschrift des Harzvereins für Geschichte und Altertumskunde 67, 1934, nicht zugänglich.

[37] z. B. E. Nickel, *Ein mittelalterlicher Hallenbau* ... ... Abb. 40; W. Janssen, *Zur Typologie* ... Tafeln 8, 13; H. W. Mechelk, *Mittelalterliche Keramik* ... Abb. 18, 19; E. Schirmer, *Die deutsche Irdenware* ... Tafel 14, die Tafel mit der Übersicht der Randformen, Verzierungen und Sonderformen, Tafel F.

[38] J. Kruppé, *Garncarstwo* ..., Abb. 49, 61, 68.

[39] *Ebda*, Abb. 67.

[40] *Ebda*, Abb. 68.

[41] E. Kuszewska, *Wyniki badán na grodzisku w Klasztorku, pow. Kwidzyń w. 1966 roku*, in Sprawozdania archeologiczne, XX, 1969, Abb. 3.

[42] J. Kruppé, *Garncrastwo* ... Abb. 41; s. auch A. Świechowska, *O najdawniejszei Warszawie* ... Abb. 12, S. 231.

[43] T. Grzywaczyk, L. Pawlicka, M. Perzyńska, J. Zak, *Z badan wykopaliskowych nad osada św. Gotharda w Poznaniu w 1960 roku*, in Sprawozdania archeologiczne, XVI, 1964, Abb. 4, 5.

[44] A. Jodłowsky, *Wczesnośredniowieczne urządzenia solankowe w Wielicze*, in Sprawozdania archeologiczne, XXI, 1969, Abb. 6/h, i.

[45] M. Cabalska, *Wyniki badań archeologicznych w Collegium Maius w Krakowie*, Prace archeologiczne zeszyt 4, Kraków 1962, Abb. 9.

[46] T. Łaszczewska, *Sieradz lokacyiny w świetle dotychczasowych badań archeologicznych*, in Prace i materialy, Museum Archeologicznego i Etnograficznego w Łodzi, seria archeologiczna, Nr. 7, 1962, Tafeln 5/4, 6/1, 6/g—t.

[47] J. Kramarek, *Wczesnośredniowieczne materiały osadnicze z terenu Wrocławia*, in Silesia antiqua, V, 1963, Abb. 7/w, x., Abb. 4/s.

Abb. 5. — Siret. Graue Keramik. Wellenränder, Wellen verzierung; 3, 7 von oben gesehene Gefäßränder.

Abb. 6. — Siret. Graue Keramik. Riefelungen und Wellenverzierung.

sind wiederum Scherben mit « Tannenzweigmusterverzierung » zum Vorschein gekommen und in Jelenia Gora [48] das Strichbandornament.

Fingereindrücke auf Gefäßen sind in Böhmen bei Točnik, Praha, [49] in Deutschland bei Magdeburg, [50] in Polen bei Płock [51] und Siedlątkow [52] in den dort durchgeführten Ausgrabungen erschienen.

Gefäße mit Wellenrändern sind in mitteleuropäischem Gebiet in Zlončice (Kr. Slány), [53] in Brno [54] in der Tschechoslowakei, in Magdeburg [55] und Halle [56] in Deutschland, in Kraków [57] auf polnischem Gebiet vertreten.

Riefelung des Gefäßkörpers kommt auf den schnellgedrehten keramischen Produkten des 13. und 14. Jh. sehr oft vor. Es erübrigt sich Beispiele anzugeben, wir weisen auf die in vorigen Fußnoten zitierten Arbeiten hin (s.z.B. J. Kruppé *Garncarstwo* ... für Polen und W. Janssen, *Zur Typologie* ... für das deutsche Gebiet).

Die zur Verzierung der Gefäße eingeritzte einfache Wellenlinie und die mehrzügige Wellenlinie sind ein in Zeit und Raum sehr weitverbreitetes Ornament. Sie sind in der frühfeudalen slawischen, deutschen und auch rumänischen Keramik (die sog. Dridu-Kultur) verbreitet. Auf den moldauischen Töpfen des 14. Jh. erscheint gewöhnlich die einfache Wellenlinie ; die mehrzügige Wellenlinie ist eine seltene Erscheinung. Das Erscheinen der mehrzügigen Wellenlinie auf den Funden aus dem Sireter Fundkomplex belegen zusätzlich die fremde nichteinheimische Herkunft dieser Funde. Als Analogien können die Funde aus Mstěnice in Mähren, [58] Kozí Hrádek in Böhmen, [59] Magdeburg, [60] usw. gelten. [61]

Die graue Keramik minderer Qualität zeichnet sich durch ein groberes Gefüge des Materials aus. Der Ton ist ungleichmäßig gemagert, die Gefäße sind auf der langsam rotierenden Scheibe (s. Abb. 9) angefertigt worden. Als Zierelemente gelten die einfache oder doppelte Wellenlinie sowie die einfache Kanellierung. Der Brand ist ungleichmäßig sowohl in bezug auf die Härte als auch in bezug auf die Farbe. Diese letzte schwankt von schwarzgrau bis rötlichbraun. Die geborgenen Bruchstücke gestatten die Anwesenheit des einfachen rundlichen Topfes zwischen den Formen dieser Keramik als gesichert zu halten ; über andere Formen sind wir nicht unterrichtet, da der fragmentarische Charakter dieser in Siret geborgenen Keramik nicht die Wiederherstellung einzelner Formen zuließ. Diese Keramikgattung findet ihre Gegenstücke in der in Suceava im 14. Jh. [62] (vor dem Zeitalter des Fürsten Petru Mușat) datierten Keramik, in der in Hlincea [63] ausgegrabenen Tonware. Ferner wurden Gefäße oder Gefäßbruchstücke

[48] Ders., *Badania archeologiczne na Wzgórzu Krzywoustego w Jeleniej Górze w 1958 i 1959 roku*, in Silesia antiqua III, Wrocław, 1961, Abb. 6/c.

[49] K. Reichertova, *Příspěvek* ... Abb. 7, 13.

[50] E. Nickel, *Ein mittelalterlicher Brunnen in Magdeburg*, in *Frühe Burgen und Städte*, Berlin, 1954, Tafel 16, Abb. 5 ; s. auch W. Janssen, *Zur Typologie*, ... Tafeln 8, 10 und H. W. Mechelk, *Mittelalterliche Keramik*, Abb. 15.

[51] J. Kruppé, *Garncarstwo* ... Abb. 67/3.

[52] J. Kamińska, *Siedlątkow obronna* ..., Tafel 6.

[53] K. Reichertova, *Středověká keramika* ... Abb. 1/1.

[54] Vl. Nekuda, *Nálezy středověkých* ..., Tafel 23.

[55] E. Nickel, *Ein mittelalterlicher Brunnen* ..., Tafel 16, Abb. 5.

[56] J. Kruppé, *Garncarstwo* ... Abb. 51/10 ; s. für Deutschland auch E. Schirmer, *Die deutsche Irdenware* ... Tafeln 9, 12.

[57] M. Kwapieniowa, T. Lenkiewicz, B. Nowogrodzka, K. Radwański, A. Wałowy, *Badania na Okole w Krakowie w 1963 r. (wykop IV na Skarpie)*, Tafel 16/18 ; M. Kwapieniowa, T. Lenkiewicz, K. Radwański, A. Wałowy, *Badania na Okole w Krakowie w 1959 r., wykop III na Skarpie*, Tafel 20/6, 7.

[58] Vl. Nekuda, *Zaniklá středověká* ..., Abb. 5.

[59] K. Reichertova, *Příspěvek* ... Abb. 6.

[60] E. Nickel, *Ein mittelalterlicher Hallenbau* ..., Abb. 41 ; s. bei E. Nickel, *Der alte Markt in Magdeburg*, Berlin, 1964, Abb. 43—47 und den dazugehörigen Text : es sind wellenverzierte zwischen 900—1100 datierte Gefäße.

[61] E. Schirmer, *Die deutsche Irdenware* Tafeln 4, 7, 14 ; J. Kruppé, *Garncarstwo* ... passim.

[62] M. D. Matei, *Contribuții arheologice* ..., Abb. 10, 11 ; s. auch E. Busuioc, *Ceramica locală de uz casnic din secolul al XIV-lea de la Suceava*, SCIV, 15, 1964, 1, Abb. 1—7.

[63] S. Cheptea, *Săpăturile arheologice de la Hlincea-Iași din anul 1964*, in Cercetări istorice. Muzeul de Istorie a Moldovei, Iași, 1970, Abb. 3.

dieser Art in Piatra Neamț, auf dem Fürsthof,[64] in Dărmănești [65] neben Piatra Neamț, in Lunca Dorohoi [66] aufgefunden und im 14. Jh. datiert. Angesichts dieser Analogien weisen wir die zu dieser Art gehörende Keramik der einheimischen moldauischen Bevölkerung von Siret zu.

Die rotgebrannte Keramik von Siret (s. Abb. 7, 8), welche zahlenmäßig 10—15% der in den Wohnungen und im Brunnen entdeckten Keramik darstellt, erscheint zum ersten Mal in der Moldau in beachtenswerten Mengen in einem der nichteinheimischen Bevölkerung zuzuweisenden Fundkomplex. Diese Keramik ist bezüglich der Herstellungsweise und technischen Eigenschaften nicht so vollkommen wie die gutgebrannte graue Keramik, obwohl sie die minderwertige graue Keramik in dieser Beziehung bei weitem übertrifft. Dichte, Gefüge des Tones sowie die Brandintensität schwanken zwischen weiter auseinanderliegenden Werten wie diejenigen der grauen hochwertigen Tonware. Im allgemeinen ist das Material der Gefäße rauher, die Magerung ist stärker aber auch ungleichmäßiger als die der grauen Gefäße. Die rotgebrannten Gefäße wurden auf der schnelldrehenden Scheibe gearbeitet. Ganze Gefäße konnten aus Scherben nicht wiederhergestellt werden, jedoch weisen die letzteren auf das Vorhandensein von Formen, die auch in der graugebrannten Sireter Tonware vorkommen. So stammen die in Abb. 7/1, 3 dargestellten Scherben zweifellos von Krügen, die denjenigen auf Abb. 1 abgebildeten ähnlich sein mußten. Ziegelrotgebrannte Deckelfragmente sind zum Vorschein gekommen

Abb. 7. — Siret. Rotgebrannte Keramik; 2, außen grün glasiert.

[64] Eug. Neamțu, *Date istorice și arheologice cu privire la curtea domnească din Piatra Neamț*, in MemAnt, I, 1969, Muzeul arheologic Piatra Neamț, Abb. 3.

[65] V. Spinei, *Necropola medievală de la Piatra Neamț—Dărmănești*, in MemAnt, I, 1969, Abb. 3.

[66] D. Gh. Teodor, Eug. Neamțu, V. Spinei, *Cercetări arheologice la Lunca-Dorohoi*, in ArhMold, VI, 1969, Abb. 4, 5, 6.

Abb. 8. — Siret. Rotgebrannte Keramik.

(Abb. 7/8). Die Verzierung der ziegelrotgebrannten Keramik unterscheidet sich von der auf der grauen Keramik vorkommenden durch das häufigere Auftreten des Wellenornamentes und der Riefelung (Gurtung). Seltener erscheint dagegen das eingestempelte Motiv des Tannenzweiges (Abb. 8/1—3). Einige Scherben sind damit verziert, aber die Ausführung des Ornaments läßt zu wünschen übrig (s. Abb. 8/3). Auf dieser Keramik erscheinen auch Verzierungen, die in der Ornamentik der grauen Ware nicht aufgefunden wurden. Es sind dies Gruppen von 2—3 untereinanderliegenden Fingernageleindrücken auf geriefelten Gefäßteilen (Abb. 7/3), Gruppen von 2—3 oder mehreren bläschenförmigen Eindrücken, die ebenfalls auf geriefelter

Unterlage gewöhnlich auf dem Schulterteil des Gefäßes aber auch auf dem Gefäßrand angebracht wurden (Abb. 7/1). Vergleichsware für die Sireter rotgebrannte Keramik kam z. B. in Dresden zutage. Es kamen dort ziegelrotgebrannte, im 14. Jh. datierte Gefäße zum Vorschein, auf die das Linienmuster eingestempelt wurde. Auf einem Gefäß wechselt die mehrzügige Welle mit dem Strichbandornament ab. [67] Andere Anhaltspunkte über die rotgebrannte Ware in mitteleuropäischen Gebiet sind bei Walter Janssen [68] und Jerzy Kruppé [69] zu finden. Die in der Schultergegend angebrachten Tupfenreihen sind z.B. in Königshagen[70] (Südniedersachsen) in hochmittelalterlicher Zeit (12. —14. Jh.) anzutreffen. Das Ziermotiv als solches ist aber viel älteren Ursprungs und kommt in der deutschen Tonware des frühen Mittelalters [71] vor, ist aber interessanterweise in der frühmittelalterlichen slawischen Keramik [72] sehr verbreitet. Es wäre aber u. E. falsch die Sireter rotgebrannte Keramik auf Grund dieser Verzierung mit Tupfenreihen einer slawischen Bevölkerung zuzuschreiben. Es fehlen andere Elemente. die eine solche ethnische Zuweisung begründen könnten. Es spricht auch dies vielleicht dafür, daß man die Keramik von allen bei ihrer Durchforschung üblichen Gesichtspunkten beurteilen muß, will man ein wahrheitsgetreues Bild ihrer Herkunft, Entwicklung und der mit ihr verbundenen historischen Probleme aufstellen. Die Vorliebe der Bewohner der Stadt Siret für die ohne Luftzufuhr gebrannte Keramik ergibt sich aus dem zahlenmäßigen Überwiegen der graugebrannten Tonware, nicht nur in dem uns beschäftigenden Fundkomplex sondern auch an anderen Stellen, in denen während der Grabungen Überreste der Besiedlung aus dem 14. Jh. zum Vorschein kamen (so z. B. in der neben der Troița-Kirche durchgeführten Grabung). Diese Feststellung ist umso interessanter als auch anderwärtig Beobachtungen gemacht wurden, die die in Siret diesbezüglich festgestellte Situation nicht als alleinstehend erscheinen lassen. So kam Walter Janssen, in seinem Buch über die mittelalterliche Keramik in Südniedersachsen zur Feststellung, daß im Laufe der Zeit — allerdings beginnt seine Untersuchung mit dem 12. Jh. — die rotgebrannte und auch andersfarbige Keramik prozentmäßig im gesamten Fundgut immer geringer wird, bis sie im 14. Jh. nur einen sehr unbedeutenden Anteil der in diesem Jahrhundert datierten Ware darstellt.[73] Daß die Entwicklung aber diesbezüglich nicht denselben Sinn hat, geht z. B. aus der Dresdener Fundsituation hervor; im 14. Jh. überwiegt in Dresden die ziegelrotgebrannte Keramik. [74] Was die Leute an verschiedenen Orten veranlaßte sich für die eine oder andere Brandart zu entscheiden ist nicht leicht zu bestimmen. Zweifellos hängt die Vorliebe für eine bestimmte Brandart vom Vervollkommnungsgrad des Töpferofens ab. Dabei ist stets zu beachten, daß die Erzielung guter technischer Eigenschaften, wie Wasserundurchlässigkeit der Gefäßwand, Widerstandsfähigkeit gegen hohe Temperaturen der Gefäße, erstrebt wurde. Wir vermuten, daß die Erzielung solcher guten Eigenschaften in der reduzierenden Brandart leichter und gefahrloser zu verwirklichen war als in der Brandart in sauerstoffreicher Atmosphäre. Bei dieser letzteren waren sehr hohe Temperaturen erforderlich, denen die Gefäße mit dünner Wandung nicht immer standhalten konnten. Wie dem auch sei, beschränken wir uns hier darauf, die Frage zu stellen, ohne sie beantworten zu können;

[67] H. W. Mechelk, *Mittelalterliche Keramik ...*, Abb. 20, 21.

[68] W. Janssen, *Zur Typologie ...*, insbesondere der Abschnitt über « Die Farbe der Keramik » (S. 142—143).

[69] J. Kruppé, *Garncarstwo warszawskie*, ... S. 77 und die nächsten, in denen ebenfalls der Brand der Gefäße behandelt wird.

[70] W. Janssen, *Zur Typologie ...*, Tafel 22/3.

[71] E. Nickel, *Der alte Markt in Magdeburg*, Berlin 1964, Abb. 46/m, 47/1, r, s.

[72] Auf slawischer Keramik des 7.—8. Jhs. erscheint eine solche Verzierung bei Wł. Łosinski, *Badania archeologiczne w Bardach i Świelubiu, pow. Kołobrzeg w 1965 roku*, in Sprawozdania archeologiczne, XIX, 1968, Abb. 2; s. auch H. Knorr, *Die slawische Keramik zwischen Elbe und Oder*, Leipzig, 1937, passim.

[73] W. Janssen, *Zur Typologie* ... S. 142, 146.

[74] H. W. Mechelk, *Mittelalterliche Keramik* ... S. 10 u.f.

dafür bedarf es besonderer die technische Seite der Tonwarenherstellung klärender Forschungen.[75]

Die Glasur erscheint auf der nicht einheimischen Keramik in Siret selten, und zwar mehr auf ziegelrotgebrannter Ware (Abb. 7/2). Die Farben der Glasur sind grün und braun. Die Gefäße wurden außen und innen, manchmal aber nur auf der äußeren oder inneren Oberfläche glasiert. Nach der Seltenheit der glasierten Scherben zu urteilen, scheint es, daß das Glasieren der im Haushalt verwendeten Tonware nicht beliebt war. Bei der Seltenheit des Materials ist auf Fragen wie die Herkunft und die Verbreitung der Glasierung keine zufriedenstellende Antwort zu geben.

Die Gefäßbruchstücke armenischer Herkunft (*Abb. 10/1, 2*). Während der in Siret durchgeführten Grabungen sind zwei vom restlichen Material verschiedene Gefäßbruchstücke zum Vorschein gekommen. Das eine wurde im Brunnen gefunden, war ziegelrotgebrannt und glasiert (Abb. 10/2). Zwischen zwei grünen Glasierstreifen sind auf weißem Grund mehrere S-förmige Bänder dargestellt worden. Das andere Gefäßbruchstück (Abb. 10/1) stellt, was die Tonart anbetrifft, Steinzeug dar und wurde bei der Kirche Troița in der dem 14. Jh. angehörenden Fundschicht geborgen. Das in Glasur durchgeführte Ziermotiv besteht aus stilisierten sich in regelmäßigen Abständen wiederholenden Blumen. Die Blütenblätter sind weiß, deren Umrisse sind in schwarzer Glasur abgebildet, alles auf dunkelblauem Grund. Dieser blaue Grund wird seinerseits von zwei, oberhalb und unterhalb liegenden weißen Streifen eingefaßt. Es sind dies Gefäßbruchstücke mit orientalischer Zierweise, welche wir — vorläufig hypothetisch — den armenischen Kaufleuten zuweisen.

Das im Sireter Fundkomplex entdeckte keramische Material ist größtenteils der nichteinheimischen Bevölkerung, den fremden Kolonisten die in der Moldau im 14. Jh. auch urkundlich belegt sind, zuzuweisen. Diese Behauptung stützt sich auf die großen zwischen der stempelverzierten und der einheimischen, zeitgenössischen Keramik auftretenden Unterschiede. Es ist auch zu beachten, daß die Träger der stempelverzierten Keramik in der Moldau enge Beziehungen zu der fürstlichen Macht unterhielten. Wenn auch die Natur dieser Beziehungen in Suceava nicht so leicht aus den archäologischen Funden zu deuten ist, liegt außer Zweifel, daß die Anwesenheit der fremden Kolonisten in Suceava ihrer praktischen, gewerblichen und kaufmännischen Tätigkeit zu verdanken ist, die den Bedarf des am fürstlichen Hof weilenden Adels an wertvollen Erzeugnissen befriedigen konnte. In diesem Zusammenhang sei nicht außer acht gelassen, daß die fremden Kolonisten in den Suceavaer Grabungen erst zur Zeit des Fürsten Petru I. Mușat belegt wurden, der die Hauptstadt des Fürstentums Moldau von Siret nach Suceava verlegt hat.[76] In Roman lassen die Fundumstände keine Zweifel bestehen, daß die Träger der stempelverzierten Keramik dort die militärische Besatzung der von den Wojewoden Petru I. und Roman I. errichteten Befestigung darstellten[77].

Die mitteleuropäischen Analogien der in Siret gefundenen stempelverzierten Keramik geben uns den größeren Raum an, in dem das Ausgangsgebiet der in die Moldau eingewanderten fremden Kolonisten zu suchen ist. Im Einklang mit der historischen Überlieferung mögen wir die Herkunft dieser Einwanderer in einem noch immer sehr ausgedehnten Gebiet, das Schlesien, den südöstlichen Teil des alten Königreiches Polen, die Städte Kraków, Wrocław, Lwow usw. umfaßt, suchen.[78] Es bedarf der Bereicherung der Fundkarte auch in den der

[75] *Ebenda*, insbesondere S. 13, 14.

[76] Ist Rom, Bukarest, 1962, Bd. II, S. 353, 355.

[77] S. Die in Anm. 2 angeführten Arbeiten von M. D. Matei und L. Chițescu über die Ergebnisse der archäologischen Ausgrabungen in Roman.

[78] Hugo Weczerka, *Das mittelalterliche und frühneuzeitliche Deutschtum im Fürstentum Moldau von seinen Anfängen bis zu seinem Untergang, (13.—18. Jahrhundert)*, München, 1960, Kapitel III (S. 80). *Die deutschen Siedlungen in der Moldau bis zur Mitte des 16.Jh., I. Verbreitungsgebiet und Entstehungszeit der deutschen Siedlungen*; *Herkunft der Siedler*; s. S. 107 Hugo Weczerka nimmt an, daß die fremden Einwohner in der Moldau auch Siebenbürger Sachsen waren (S. 107). Archäologisch ist für das 14. Jh. die Behauptung vorläufig nicht zu begründen. Unseres Erachtens unterhielten die Siebenbürger Sachsen erst seit dem 15., 16. Jh. regere Beziehungen zu der Moldau.

1 2 3 4 5 6 7 8 9

Abb. 9. — Siret. Moldauische einheimische Keramik.

1 2

Abb. 10. — Siret. Armenische glasierte Gefäßbruchstücke.

Moldau benachbarten nördlichen Gebieten, um der Frage über die Herkunft der fremden Einwohner in der Moldau des 14. Jh. näherzukommen. Die mit Stempeleindrücken verzierte Keramik wird in Deutschland seit dem 13. Jh. produziert [79] und stellt in der Entwicklung der Tonwarenproduktion die Stufe dar auf der diese einen betont gewerblichen Charakter angenommen hat. Die schnellgedrehte Scheibe findet seit der zweiten Hälfte des 13. Jh. durchgehende Verwendung, es erscheinen neue Formen wie der Krug, die Kanne, der Becher usw. Im 13. Jh. und im 14. Jh. werden auch die Henkelgefäße zahlreich, die Ausführung der Gefäße veranschaulicht die ausgebildeten technischen Fähigkeiten der Hersteller. Die mit dem Laufrädchen durchgeführten Stempelungen gehören auch zu den Fortschritten des Töpfergewerbes dieser Zeit. Schnellgedrehte, gestempelte Keramik erscheint im hohen Mittelalter auch in den slawischen Ländern Mitteleuropas. Sie ist im allgemeinen in einer zwischen dem 13. und dem 16. Jahrhundert festzusetzenden Zeitspanne datiert. Im deutschen Gebiet stellt diese Keramik die natürliche Entwicklung der älteren deutschen Keramik dar. Schwieriger zu beantworten ist die Frage über die Deutung, die ethnische Zuweisung dieser Tonware in den nichtdeutschen, hauptsächlich slawischen, mitteleuropäischen Gebieten, in den heutigen Ländern Polen, Tschechoslowakei, Ungarn, Jugoslawien. Wenn die Fundumstände den Import[80] als in Betracht zu ziehende Hypothese ausschließen, so muß die Frage aufgeworfen werden, ob das Auftreten grauer gestempelter, gutgedrehter Keramik in bestimmten Fundkomplexen *immer* die Anwesenheit *nur und nur* einer eingewanderten diese Keramik verwendenden Kolonistenbevölkerung in diesen Komplexen belegt. Unseres Erachtens wäre eine positive Antwort auf diese Frage grundlegend falsch. Wenn auch die Einführung der Stempelung der Gefäße in den oben genannten Ländern hauptsächlich durch den deutschen Kolonisationsvorgang zu erklären ist, so konnte diese Neuerung — und auch andere von den Fremden eingeführten — den einheimischen Töpfern nicht unbekannt bleiben und es ist anzunehmen, daß auch die letzteren nach kurzer Zeit der fremden Tonware identische oder wenigstens ähnliche Keramik herstellen konnten. Wie die verschiedenen Funde aus den nichtdeutschen Gebieten diesbezüglich zu deuten seien, bleibe dahingestellt. Jeder Fundort muß selbständig, in Funktion der seine Zusammensetzung bestimmenden Elemente, gedeutet werden. [81] Was jedoch für die Moldau [82] und somit auch für die Stadt Siret behauptet werden kann ist, daß die Träger der grauen gestempelten (und in Siret auch roten) Tonware eine fremde Bevölkerung deutschen Ursprungs sind [83]. In den Urkunden sind sie Kaufleute und Handwerker, in Roman treten sie als Söldner im Dienste der Fürsten auf. Womit hatten sich die Bewohner des von uns in Siret entdeckten Wohnkomplexes beschäftigt? Die Grabung hat uns nicht die für die Lösung dieser Frage notwendigen und auch hinreichenden Daten geliefert. Das Auffinden einiger

[79] W. Janssen, *Zur Typologie* ... S. 146, 110.

[80] So scheint die Lage in Ungarn zu sein, wo die von Imre Holl angeführte Stempelkeramik zum Großteil zu der von den feudalen Spitzen gebrauchten importierten Luxusware gehört; s. Imre Holl, *Külföldi kerámia* ...S. 167.

[81] Antonín Hejna, z. B. in *Archeologický výzkum* ..., setzt das Auftauchen gestempelter Keramik in Cheb mit dem Kolonisationsvorgang in Verbindung (S. 270). Zur Stellungnahme von Jerzy Kruppé zu dieser Frage — das polnische Gebiet betreffend, siehe J. Kruppé, *Garncarstwo* ... S. 193.

[82] In der Moldau erscheint gestempelte Tonware in verschiedenen dem 15. Jh. zuzuweisenden Fundverbänden; die Fundzusammenhänge sowie geschichtliche Daten gestatten in den meisten Fällen nicht auf die Anwesenheit einer fremden deutschen Bevölkerung an den betreffenden Fundorten zu folgern (z.B. bei den Klöstern Putna, Bistrița, Ergebnisse der Ausgrabungen noch unveröffentlicht). Die technische Neuerung der Einstempelung der Gefäße wurde von den deutschen Kolonisten im 14. Jh. in der Moldau eingeführt; von ihnen wurde sie von den einheimischen moldauischen Meistern übernommen, welche diese Verzierungsart im 15. Jh. öfters anwendeten.

[83] In der Beurteilung dieser Frage sind auch die schriftlichen Quellen heranzuziehen. Die in den Urkunden auftretenden Sireter Bewohner haben deutsche Namen. Wir weisen auf die bei Hugo Weczerka, *Das mittelalterliche* ..., Kapitel III, zitierten Quellen: siehe insbesondere die dort zitierten Angaben aus *Pomniki dziejowe Lwowa z archiwum miasta* (Historische Denkmäler Lembergs aus dem Stadtarchiv), hrsg. von Aleksander Czołowski, 3 Bände Lemberg, 1892—1905; Bd. 1, *Das älteste Stadtbuch 1382—1389*; Bd. 2, *Das Einahme- u. Ausgabebuch 1404—1414*; Bd. 3, *Dasselbe 1414—1426* — kurz PDL. So erscheinen z.B. Namen der Bewohner aus Siret wie Schonebecke, Heinrich in PDL, I, 534, S. 88, PDL, I, 583, S. 97 u. f.

vom Reduktionsprozeß der Eisenerze stammenden Schlackeklumpen in der den entdeckten Bauten entsprechenden Fundschichte, die Lage des Fundkomplexes im Tal des Baches der durch die Stadt Siret fließt — an einer für den Reduktionsvorgang günstigen Stelle — sowie die Vermutung — die während der 1969er Ausgrabungen bestätigt wurde — daß der Fundort am Rande der mittelalterlichen Stadt Siret außerhalb des Verteidigungsgrabens der Stadt lag,[84] lassen den Schluß zu, daß die hier wohnende Bevölkerung auch gewerblich tätig war.

Abb. 11. — Siret. Tonlampe.

Eine nicht leicht zu lösende Frage ist die Festsetzung des chronologischen Zeitpunktes der Bewohnung des Sireter Fundkomplexes. In der Grabung kam keine Münze oder etwa ein anderer bestimmter zu datierender Gegenstand zum Vorschein, so daß wir keinen genauen Anhaltspunkt für die Zeitstellung des Sireter Fundkomplexes besitzen. Aus diesem Grunde mußten wir auf die Methode der Datierung durch den Vergleich zurückgreifen. Die der Stadt Siret am nächsten liegenden Vergleichsfunde wurden in Suceava und in Roman geborgen und wurden dort am Ende des 14. Jh. datiert.[85] Die beschränkten Beziehungen der Bewohner von Suceava — am Ende des 13. und am Anfang des 14. Jh. — zu anderen Gebieten, der langsame Entwicklungsrhythmus dieser Siedlung in derselben Zeitspanne, sowie die Tatsache, daß erst gegen die Mitte des 14. Jh. jene Änderungen begannen, die Suceava am Ende des 14. Jh. zu einer Stadt werden lassen — der Urbanisierungsprozeß weist einen Aufschwung insbesondere während der Regierung des Fürsten Petru I. Mușat auf [88] — widersetzen sich der Beurteilung der gesellschaftlichen Verhältnisse in einem weiteren nordmoldauischen Gebiet durch die Verallgemeinerung der in Suceava in den ersten zwei Dritteln des 14. Jh. festgestellten, aus den archäologischen Funden gefolgerten Zustände. Wichtiger Vergleichspunkt für andere nordmoldauische Fundorte wird Suceava erst seit dem letzten Viertel des 14. Jh., in dem der Urbanisierungsprozeß der Siedlung Suceava schon voll im Gange ist ; die früheren Verhältnisse

[84] Im Jahre 1969 wurde der Verteidigungsgraben der Stadt Siret auf dem unserem Fundkomplex gegenüberliegenden Ufer des Baches aufgedeckt.

[85] Siehe die in Anm. 2 angeführten Arbeiten.

[86] I. Nistor, *Die auswärtigen Handelsbeziehungen der Moldau im 14., 15. und 16. Jahrhundert*, Gotha, 1911, S. 17 : Die moldauischen Handelsbeziehungen zu Polen und Litauen.

aus Suceava haben noch keine für den nordmoldauischen Raum verallgemeinernde Bedeutung. In Siret ist eine fremde Bevölkerung katholischer Religion schon Mitte des 14. Jh. in großer Zahl anwesend,[87] deshalb wäre es falsch die stempelverzierte Keramik in Siret, in Anlehnung an die gleichartige in Suceava entdeckte, *ausschließlich* an des Ende des 14. Jh. zu datieren. Es sei dabei hinzugefügt, daß auch an einem anderen nordmoldauischen Orte, der nördlich von Suceava liegt, u. zw. Rădăuți, solche Keramik früher als am Ende des 14. Jh. zum Vorschein kam.[88] Die Anwesenheit der katholischen Bevölkerung in großer Anzahl in Siret um die Mitte des 14. Jh., die 1371 zur Gründung des katholischen Bistums [89] von Siret führte, die wichtige Rolle der Stadt in dem vom Schwarzen Meer zu den polnischen Gebieten ausgerichteten Fernhandel, von den schriftlichen Quellen Ende des 14. Jh. belegt,[90] sowie die Anwesenheit des Fürsten und seines Gefolges, eines wichtigen Kunden der fremden Kaufleute und Handwerker, um die Mitte des 14. Jh. in Siret,[91] veranlassen uns, die Besiedlungszeit unseres Fundkomplexes auf Grund dieser historischen Anhaltspunkte in die Mitte des 14. Jh. anzusetzen [92].

Die Fundsituation in Siret unterscheidet sich von den in anderen moldauischen Städten erschlossenen durch das zahlenmäßige Überwiegen der Keramik fremden nichteinheimischen Ursprungs. Wenn z.B. in Suceava die graue Keramik mit Stempelverzierungen prozentuell eine Minderheit im Vergleich zur einheimischen moldauischen darstellt, so wurde in Siret die zahlenmäßige Vorherrschaft der grauen gestempelten Tonware festgestellt. Es äußert sich derart archäologisch der wichtige Anteil der Bevölkerung nichteinheimischer Herkunft in der gesamten Bevölkerung der mittelalterlichen Stadt Siret.[93] Vielleicht ist das ein Hinweis für den eigenen Entwicklungsweg der Stadt Siret im Mittelalter,[94] für die wichtige Rolle dieser Stadt im Fernhandel, der im 14. Jh. in der Moldau von fremden Kaufleuten betrieben wurde.[95] Alldies sind eigentlich Fragen, die erst von der künftigen Forschung eine Antwort erwarten. Diese Forschung, wir meinen die archäologische in Siret, sollte wenigstens deshalb fortgesetzt werden, da sie besondere Aspekte der mittelalterlichen moldauischen Kultur, die in der Moldau nirgends so prägnant wie in Siret erscheinen, ans Tageslicht gebracht hat.

[87] Siehe Anm. 89.

[88] In Rădăuți wurde eine graue gestempelte Tonware enthaltende Grube gefunden, die stratigraphisch *unter* der Bauschichte der Mitte des 14. Jh. von Bogdan I., dem Fürsten der Moldau errichteten St. Nikolaus-Kirche lag (unveröffentlichte Ausgrabungen bei der Sf. Nicolae-Kirche in Rădăuți).

[89] Siehe die Urkundensammlung Eudoxiu de Hurmuzaki, I, partea a 2-a, București, 1890, Dok. CXXV, S. 162, Dok. CXXXI, S. 168.

[90] Moldauische Handelsorte erscheinen auf dem Portulan des Italieners Angelino Dulcert noch im Jahre 1339; s. N. Grămadă, *Izvoare cartografice*, in Codrul Cozminului, I, Cernăuți, 1924, S. 442.

[91] Siehe Anm. 76.

[92] Verstärkt wird die von uns auf Grund obiger historischer Gegebenheiten vorgeschlagene Zeitstellung des Sireter Fundkomplexes in die Mitte des 14. Jh. durch die Fundvergesellschaftung der gestempelten Keramik mit der einheimischen moldauischen Tonware, die im allgemeinen in das 14. Jh. datiert wird (s. Anm. 58–62), obwohl ihre Lebensdauer am Dorfe manchmal bis in das 15. Jh. reicht (siehe für letzteres den Bericht über die Ergebnisse der Ausgrabungen von Udești in der Zeitschrift des Museums von Suceava, Muzeul Suceava. Studii și Materiale III (im Druck).

[93] Das sehr spärliche Vorkommen von einheimischer Keramik in dem Sireter Fundkomplex kann keine Grundlage für die Schätzung des zahlenmäßigen Verhältnisses zwischen Einheimischen und fremden Kolonisten in der Stadt Siret des 14. Jh. bieten. Solch ein Versuch bedarf der statistischen Auswertung einer Fülle von Ergebnissen der archäologischen, künftig in Siret fortzusetzenden Forschungen.

[94] In der rumänischen Geschichtsschreibung wurde der Geschichte der Stadt Siret bisher nur ein nebensächlicher Platz gewährt. Die Stadt Siret konnte natürlich in größeren Synthesen, in Büchern über den Handel, über das Wirtschaftsleben der mittelalterlichen Moldau, über die moldauischen Städte im allgemeinen, nicht fehlen (s.z.B. I. Nistor, *Die auswärtigen Handelsbeziehungen* ..., C. C. Giurescu, *Tîrguri sau orașe și cetăți moldovene din secolul al X-lea pînă la mijlocul secolului al XVI-lea*, București, 1967, M. D. Matei, *Studii de istorie orășenească medievală (Moldova, sec. XIV–XVI)*, Suceava, 1970. Außerdem sind einige kleinere monographische Arbeiten zu verzeichnen, in denen die Autoren, die in den schriftlichen Quellen enthaltenen Nachrichten, die mündliche Überlieferung und die in Siret erhalten gebliebenen Ruinen und Baudenkmäler auszuwerten versuchen und unter denen das 1927 erschienene Buch von Simeon Reli, *Orașul Siret în vremuri de demult. Din trecutul unei vechi capitale a Moldavei*, das beste ist.

[95] s. M. D. Matei, *Studii de istorie orășenească medievală* ..., S. 44–45, 141; siehe auch das in voriger Anmerkung angeführte Buch von I. Nistor.

ÜBER DIE BURGEN DER TERRA HATZEG*

RADU POPA

Die *Terra Hatzeg*, ein altes und bedeutendes rumänisches in Südsiebenbürgen gelegenes Land, das sich am Oberlauf des Strei-Flusses und seiner Zuflüsse entlang erstreckt, dessen natürliche Grenzen von den umgebenden Gebirgsstöcken gestellt sind, ist für die rumänische Historiographie von vielen Standpunkten aus eine noch wenig bekannte Gegend. Die schriftlichen Quellen, über die wir verfügen, bieten für das 13. Jh. bloß zwei-drei Anhaltspunkte und gestatten folglich eine größtenteils nur hypothetische historische Wiederherstellung. Für das 14. Jh. werden die Nachrichten schon zahlreicher und die Rekonstitution wird dadurch wesentlich eingehender, obzwar in vielen Hinsichten noch lückenhaft. Erst für das 15. Jh. verfügen wir über genügend Informationen, die die eingehende Kenntnis der Ortsgeschichte ermöglichen.

Die Ortsnamen sind herangezogen worden um einige lokale Aspekte der Anfangszeit des Mittelalters zu ergründen, wobei sich unter den wichtigeren Ergebnissen jene befinden, die sich auf die Widerspiegelung der sozialen Geschichte in der Verbreitung bestimmter Ortsnamen beziehen, oder auf den Zusammenhang zwischen alten rumänischen Ortsnamen auf beiden Hängen der Südkarpaten.[1] Die wichtige Gruppe der in dieser Gegend erhalten gebliebenen alten rumänischen Steinkirchen war ihrerseits Gegenstand von hauptsächlich architektur- und kunsthistorischen Studien,[2] wobei die Verwertung dieser Zeugnisse zur Kenntnis der sozialpolitischen Geschichte der die Terra Hatzeg im 13.—14 Jh. bewohnenden Rumänen eine Aufgabe bleibt.

Zu Beginn der im Hatzeger Land — gemäß einer anderweitig eingehend ausgeführten Methode — unternommenen archäologischen Forschungen, und zwar der der regredierenden Rekonstitutionen innerhalb der sogenannten mittelalterlichen rumänischen Länder,[3] sei eine andere Denkmälergruppe dargestellt und besprochen u.zw. die Burgen oder in weiterem Sinne die mittelalterlichen Festungen der Terra Hatzeg. Die betreffenden Bauten sind größten-

* In gekürzter Fassung in der Arbeitssitzung vom 24. März 1971 im Archäologischen Institut vorgetragen. Erschienen auch in rumänischer Sprache in B.M.I., 3, 1972.

[1]. I. Conea, *Basarabii din Argeş. Despre originea lor teritorială şi etnică*, Bucureşti, 1935, Auszug aus Rînduiala, Jg. I, Nr. 2. Siehe auch R. Vuia, *Ţara Haţegului şi regiunea Pădurenilor*, in *Lucrările Institutului de Geografie din Cluj*, 1926, S. 55 ff.

[2] Siehe besonders V. Vătăşianu, *Vechile biserici de piatră româneşti din judeţul Hunedoara*, in *Anuarul Comisiei Monumentelor Istorice-Transilvania*, Cluj, 1930 und neuerdings in der übersichtlichen Arbeit; Ders., *Istoria artei feudale în ţările române*, I, Bucureşti, 1959. Vgl. ebenfalls V. Drăguţ, *Vechi monumente hunedorene*, Bucureşti, 1968. Für die Malerei der Kirchen in der Terra Hatzeg, mit sehr frühen Datierungen, siehe I. D. Ştefănescu, *La peinture religieuse en Valachie et en Transylvanie depuis les origines jusqu'au XIXe siècle*, Paris, 1932.

[3] R. Popa, *Cnezatul Marei. Studii documentare şi arheologice în Maramureşul istoric*, Baia Mare, 1969, S. 5—6, sowie in der Einführung zu meiner Arbeit — *Ţara Maramureşului în veacul al XIV-lea*, Bucureşti, 1970.

teils bekannt, aber, mit zwei heute überholten Ausnahmen,[4] in der Fachliteratur noch nicht ausdrücklich veröffentlicht.

Das den Burgen aus der Terra Hatzeg bisher bezeugte Interesse kam als Betrachtung der betreffenden einzelnen Denkmäler, aus dem Kontext sozialpolitischer Geschichte herausgeschält, unabhängig von den ortsgeographischen Eigentümlichkeiten und desgleichen losgelöst aus der Gruppe der Hatzeger Burgen als kohärentes Ganzes aufgefaßt, zum Ausdruck. Dies hat praktisch die Auswertung dieser Zeugnisse für die Geschichte des Gebietes gehemmt.

Aber eigentlich — und die Tatsache muß nicht mehr bewiesen werden — sind die mittelalterlichen Burgen nicht entstanden ohne streng bedingt gewesen zu sein. Stärker als jedwede Art von Denkmälern, widerspiegeln das Baudatum, der ausgewählte Ort, die Zugehörigkeit oder die Form der Burgen die intimsten Eigenheiten des sozialpolitischen Mechanismus eines gegebenen Gebietes. Betrachtet man die Hatzeger Burgen als eine Denkmälergruppe, davon jedes einzelne seine Bedeutung hat, aber alle von den örtlichen historischen Gegebenheiten bedingt sind, kann man zur Bestimmung der spezifischen Entwicklungsetappen und -formen der in der Terra Hatzeg lebenden Gesellschaft beitragen. Dies sei in den folgenden Seiten versucht.

★

Bekanntlich datiert die älteste Erwähnung in den mittelalterlichen, sich auf die Terra Hatzeg beziehenden Quellen aus dem Jahre 1247 und befindet sich in dem berühmten Diplom des Johanniterordens. Dieses widerspiegelt, obzwar in schwer wiederherzustellenden Formen, eine gewisse Verbindung, wahrscheinlich auch mit politischen Aspekten, die zwischen der Terra Hatzeg und den Staatsgebilden südlich der Karpaten auf dem Gebiet von Oltenien bestand. [5]

Drei Jahrzehnte später folgt die nächste dokumentarische Erwähnung, die im Jahre 1276 einen « Petrus comes de Haczak » nennt. [6] Es sei festgelegt, daß zu Beginn seiner politisch-verwaltungsmäßigen Organisierung im Rahmen des mittelalterlichen ungarischen Königreichs das Hatzeger Land abwechselnd als *Komitat* und als *Distrikt* genannt ist, um erst nachträglich ein Distrikt im Komitat von Hunedoara zu werden. [7] Allenfalls war der erwähnte Comes Petrus gleichzeitig und hauptsächlich erster Stallmeister am königlichen Hofe, [8] folglich hoher Würdenträger aus der unmittelbaren Umgebung des Königs und Sonderbeauftragter für die Terra Hatzeg.

Die älteste heute in der Gegend bekannte Steinburg, das königliche Castrum oberhalb der Ortschaft Haţeg, muß mit dieser Erwähnung in Zusammenhang gebracht werden. Für ihre Zeitstellung im achten Jahrzehnt des 13. Jh. spricht auch ein anderer Umstand. In den ersten Jahren der Herrschaft von Ladislaus IV. der Kumane (1272—1290) fand das Unternehmen des Wojewoden Litovoi aus Oltenien statt, seine Unabhängigkeit zu bekunden und Gebiete zu besetzen, die unter königlicher Obrigkeit standen. Kurze Zeit danach folgte der Feldzug, den die Niederlage und der Tod des Wojewoden aus Oltenien, so wie die Gefangen-

[4] Es handelt sich um kurze Darstellungen, der Burg Colţ und des Turms von Crivadia, die Szinte Gábor vor acht Jahrzehnten mit guten Grundrissen und Zeichnungen aber irrigen Datierungen vornahm. Vgl. w.u. die Anm. zu den betreffenden Denkmälern.

[5] *Documenta Romaniae Historica, B, Ţara Românească*, Bd. I, S. 4.

[6] *D.I.R., C. Transilvania*, Jh. XIII, Bd. II, S. 179, eine unvollständige Übersetzung nach einer Regeste aus Hurmuzaki, *Documente* I_1, die sich auf eine Umschreibung aus dem Jahre 1291 begründet. Der genaue Titel heißt « Petrus magister agasonum nostrorum comes de Haczak »; Vgl. Entz Geza, *Die Baukunst Transilvaniens im 11.—13. Jahrhundert* in Acta Historiae Artium, Bd. XIV, Budapest, 1968, S. 167.

[7] Pesty Frigyes, *Az eltünt régi vármegyék*, Bd. I, Budapest, 1880, S. 9. Im Jahre 1390 handelte es sich noch um « comitatus et districtus Hachsak »; vgl. Csánki, *Magyarország történelmi földrajza a Hunyadiak Korában*, Bd. V, Budapest, 1913, S. 45—46.

[8] Siehe Anm. 6.

Abb. 1. — Die mittelalterlichen Burgen in der Terra Hatzeg.

nahme seines Bruders Bărbat abschlossen.[9] Aufgrund der Ausführungen des im Jahre 1285 dem Anführer des Feldzuges erteilten Diploms wurde letzterer 1277 datiert.[10] Obwohl die Urkunden, die sich auf den gegen Litovoi geführten Feldzug beziehen, beweisen, daß die der ungarischen Krone unterstehenden Gebiete, die der Wojewode aus Oltenien besetzte, jenseits der Karpaten lagen, gab es Historiker, die die Terra Hatzeg als Ursache des Kampfes betrachteten. Wahrscheinlich unter dem Einfluß des ebenfalls im Strei-Tal gelegenen Dorfes Rîu-Bărbat, das zum ersten Male ein Jahrhundert nach diesen Ereignissen belegt ist, wurden sogar die Kämpfe nach Hatzeg verlegt.[11]

Jenseits von allen Einzelheiten der Diskussion, haben das Unternehmen in Hatzeg des Comes Petrus, der von dem Feldzug gegen Litovoi gefolgte Konflikt und die Organisierungsanfänge der Terra Hatzeg innerhalb des mittelalterlichen ungarischen Königreichs, die sich unter anderem im Bau der Burg bei Hatzeg vergegenständlichten, zu demselben historischen Augenblick gehört und sich gegenseitig bedingt.

Die Burg befindet sich auf der letzten bewaldeten Anhöhe, die geographisch gesehen die Nordgrenze des Landes bildet. Aus etwa 200 m Höhe beherrscht sie den Zusammenfluß der wichtigsten drei Flußläufe der Gegend: Strei, Rîul Mare und Galbena oder Fărcădinul. Die gewählte Stelle gestattet eine weite Aussicht auf die ganze Senke, sowohl nach Poarta de Fier (Eisernes Tor) zu, woher der Weg aus dem Banat kam, als auch auf die Quellen des Strei, wo man über den Merişor-Bănița-Paß ins Jiu-Tal gelangte. Die besondere Eigentümlichkeit der Lage der Burg besteht darin, daß es von hier aus möglich ist über einen Hügel auch nach Norden zu blicken, das untere Strei-Tal entlang bis ins Mureş-Tal.

Von der Burg sind nur noch Mauerteile erhalten geblieben, die auf drei Seiten von einem tiefen halbkreisförmigen Schutzgraben umgeben sind. Der große Durchmesser der Burg betrug etwa 60—70 m. Jeder Versuch den Grundriß des Denkmals anhand der heute größtenteils von Schutt und Pflanzenwuchs bedeckten Mauerspuren wiederherstellen zu wollen, scheint gewagt. Allenfalls war die Burg klein, was aus einer anschaulichen Zeichnung zu entnehmen ist, die aus dem vorigen Jahrhundert stammt, eine Zeit in der die Mauern viel besser erhalten waren (Abb. 2). Die Zeichnung, die in großen Zügen den Umriß der Bauten befolgt, wenn sie auch mit romantischer Hinneigung sich der topographischen Einzelheiten annimmt,[12] läßt folgern, daß sich im Norden eine runde Bastei erhob, im Zentrum ein Berchfritt, wahrscheinlich der, von dem ein Mauerteil von etwa 6 m Höhe erhalten geblieben ist (Abb. 3), und auf der Südseite einige andere Bauten von geringerer Bedeutung standen.

Die erste urkundliche Erwähnung der eigentlichen Burg als solche scheint aus dem Jahre 1317 zu stammen, als einer der fünf Söhne des Nikolaus, Sohn des Iwanka aus dem Geschlecht der Bolugh (Familie Széchy), die vom König Karl Robert für treue Dienste belohnt wurden, als « Nicolaus de Hatzak », Comes und Kastellan des Königs genannt wird.[13] Trotz der bereits am Rande der Erwähnung ausgedrückten Vorbehalte,[14] oder all derer die noch aufkommen könnten, spricht die Tatsache, daß Nikolaus Széchy sich in diesem Jahr an

[9] *D.I.R., C. Transilvania*, XIII. Jh., Bd. II, S. 272. Eine eingehende Diskussion über das Dokument, bei A. Sacerdoțeanu, *Comentarii la diploma din 1285 privind pe magistrul Gheorghe* in Analele Univ. C. I. Parhon — Bucureşti, seria ştiinţelor sociale, istorie, 9, 1957, S. 27—43.

[10] *Istoria României*, Bd. II, 1964, S. 146—147.

[11] Für derartige Meinungen in älteren Arbeiten siehe A. Sacerdoțeanu, a.a.O.; vgl. auch M. Constantinescu, C. Daicoviciu, Şt. Pascu, *Istoria României-compendiu*, Bucureşti, 1969, S. 128.

[12] N. Nagy von Fogaraschi, *Ansicht des Hatzeger Tales*, Stich aus der Sammlung Dr. Emmerich Borger, Reproduktion im Band *Siebenbürgen*, I, Bucureşti, 1943, S. 428.

[13] Györffy Gy., *Adatok a románok XIII. századi történetéhez és a román állam kezdeteihez*, in Történelmi Szemle, 1964, Nr. 4, S. 547.

[14] M. Holban, *Despre raporturile lui Basarab cu Ungaria angevină şi despre reflectarea campaniei din 1330 în diplomele regale şi în « Cronica pictată »*, in Studii, 20, 1967, 1, S. 8—9.

Abb. 2. — Die königliche Burg von Haţeg. Nach der Zeichnung N. Nagy von Fogaraschi.

einer Schlacht «ante castrum Dewa» gegen die Gegner des Königs aus dem Hause Anjou beteiligte, Gegner die zu der Zeit diese Burg in ihrem Besitz hatten, für seine tatsächliche Eigenschaft als Kastellan der königlichen Nachbarburg aus Haţeg.

Die nächstfolgende urkundliche Erwähnung, die dieses Mal gewiß ist und sich auf die königliche Burg von Haţeg bezieht, stammt aus der Mitte des 14. Jh. Im Jahre 1360 erfahren wir, daß von Andreas Lackfi, der gewesene Wojewode von Transsilvanien, beschlagnahmte Güter dem Besitztum der Haţeger Burg angegliedert wurden.[15] Dieser war aber zwischen 1356 und 1359 Wojewode von Siebenbürgen.[16] Andererseits ist auch Petrus von Jara und von Oarda, Vizewojewode von Siebenbürgen, ebenfalls im Jahre 1360 als Kastellan von Haţeg erwähnt.[17] Von diesem Datum an vermehren sich die urkundlichen Erwähnungen der Burg und im Jahre 1421 erfahren wir über eine Schlacht mit den Türken, die «sub castro Haczok» stattgefunden hat.[18] Die Schlacht wurde im Herbst des Jahres 1420 ausgetragen, während des ersten ottomanischen Einfalls in diese Teile von Siebenbürgen.

Außer der königlichen Burg existierte in Haţeg oder neben Haţeg auch

[15] «Castrum nostrum de Hathchak»; E. Lukinich, L. Gáldi, *Documenta historiam Valachorum in Hungaria illustrantia usque ad annum 1400 p. Christ.*, Budapest, 1941, S. 144.
[16] *D.I.R.*, *Introducere*, Bd. I, S. 501.
[17] *A Hunyadmegyei Történelmi és Régészeti Társulat Évkönyve*, I, S. 60—62.
[18] Hurmuzaki, *Documente*, I_2, S. 515.

Abb. 3. — Ruinen der königlichen Burg von Haţeg.

Abb. 4. — Burg von Răchitova. Wohnturm mit von einem Schutzwall und -graben umgebenen Innenhof.

Abb. 5. — Burg von Răchitova. Aufriß von Arch. C. Ionescu.

ein *domus regis* über welches die älteste Nachricht aus 1402 datiert, als die Kastellanen von Haţeg «in Haczak in domo regia»[19] richteten, das aber sicherlich älter ist. Bereits 1349 hält König Ludwig I. von Ungarn auf seiner Reise durch Siebenbürgen in Haţeg und erteilt hier ein Beglaubigungsdiplom[20] und im folgenden Jahr, während sich der Vizewojewode von Siebenbürgen am Feldzug in Italien beteiligt, residiert seine Gattin in Haţeg und erteilt von hier aus Befehle im Namen ihres Gatten.[21]

Mit anderen Worten hat die Königsburg von Haţeg von Anfang an strikt militärischen Zwecken gedient und eine ständige Garnison von etwa 20—30 Mann beherbergt; sie hat diesen Charakter nie geändert. Die Rolle des Verwaltungszentrums des Kreises und als Sitz des Kastellans, der manchmal der Komes selbst war, ein andermal einer seiner Stellvertreter, hatte eigentlich das «domus regis» inne, das am Fuße der Burg, wahrscheinlich zur gleichen Zeit wie diese erbaut war. Betrachtet man die Dinge auf diese Weise, so sei der «turris lapidea» den König Matthias Corvinus im Jahre 1462 den Söhnen des Ioan Cînde aus Rîu de Mori zusammen mit dem Dorfe Varalja (Subcetate = Unter der Burg) in der Nähe von Haţeg schenkt,[22] nichts anderes, als eben die gewesene königliche Burg. Die Schenkung beeinträchtigte die weitere Funktion des königlichen Verwaltungszentrums von Haţeg keinesfalls. Übrigens handelt es sich im Jahre 1496 in einer Urkunde vom «Castrum Haczakwara», das einem Nachkommen der Familie, Michael Kendefy, gehört.[23]

★

Durch ihre Entstehungsgeschichte und die Funktion, die sie über 150 Jahre innehatte, stellt diese königliche Burg bei Haţeg einen Einzelfall unter den mittelalterlichen Burgen der Terra Hatzeg dar. Anders ist die Lage anderer vier Denkmäler, mit denen wir uns in folgendem befassen.

In 20 km westlicher Entfernung von der Ortschaft Haţeg in der Nordwestecke der Terra Hatzeg, befindet sich die Burg von Răchitova. Dieses bisher praktisch unbekannte Denkmal, das bloß als «Wachturm» in einem lokalen Reiseführer angegeben ist,[24] die Burg von Răchitova, beherrscht das heutige Dorfzentrum aus einer Höhe von etwa 70—80 m, die sich über das gleichnamige Tal erhebt. Sie besteht aus einem Steinturm mit fast 2 m starker Mauer, mit viereckigem Grundriß und Seiten von 8,40 m und hatte ursprünglich drei oder vier Geschosse über einem Lagerkeller; ferner besteht sie aus einem von einem Erdwall umgebenen ovalen Innenhof mit Durchmessern von 45 bzw. 35 m, und in der Zutrittsrichtung aus einem Schutzgraben (Abb. 4—6).

Die archäologischen Ausgrabungsarbeiten, die im Sommer des Jahres 1970 in Răchitova eingesetzt wurden,[25] haben noch keine endgültigen Ergebnisse gezeitigt. Es sei dennoch erwähnt, daß die Holzpfahlbewehrung des Walls erfaßt wurde, sowie ein älterer bloß 10 m vom Turm entfernter Schutzgraben, der im Augenblick der Errichtung des jetzigen Innenhofs

[19] Mályusz Elemér, *Zsigmondkori oklevéltár*, Budapest, 1951—1958, Bd. II_1, Nr. 1877.

[20] *D.I.R., C, Transilvania*, XIV. Jh. Bd. IV, S. 491.

[21] *Ebda*, S. 526.

[22] Szabó Károly, *A Kendefiek*, in *Századok*, 1868, S. 38; vgl. auch Csánki, *Magyarország . . . földrajza*, V, S. 52—53. Das Dorf Subcetate liegt zwischen dem Hügel auf dem das königliche Kastrum steht und dem Strei-Fluß. Die Meinung des letztgenannten Verfassers dergemäß es sich um einen beliebigen Turm handelt, einen anderen als die königliche Burg, ist unrichtig. Für die Zeit 1496—1499 zitiert Csánki eine Urkunde aus der erhellt, daß zu diesem «Turm» seit Alters her der Balomir-Wald gehört hat (a.a.O.); vgl. Anm. 23.

[23] «Silva ... Balamer vocata ad castrum suum Haczakwara vocatum pertinente»; Entz, a.a.O., S. 167. Es ist offensichtlich, daß zeitgenössische Urkunden die königliche Burg abwechselnd «turris» und «castrum» bezeichnen, was wahrscheinlich auf die kleinen Ausmaße der Burg zurückzuführen ist.

[24] Octavian Floca, *Hunedoara. Ghid al judeţului*, Deva, 1969, S. 224.

[25] Forschungen, die vom Kreismuseum Deva zusammen mit dem Archäologischen Institut Bukarest unter der Leitung des Verfassers durchgeführt wurden.

Abb. 6. — Burg von Răchitova. Ostseite des Wohnturms.

aufgefüllt wurde. Die einigen wenigen Fundgegenstände die bei den Ausgrabungen ans Licht kamen, datieren aus dem 14. bis 16. Jh.

Die älteste urkundliche Nachricht über Răchitova stammt aus dem Jahre 1360 und ist auf ein Gericht zwischen der Knesenfamilie aus Densuş und den Enkelkindern eines gewissen Costea einerseits und einer dritten Knesenfamilie, die vorderhand noch nicht lokalisiert ist, andererseits, zurückzuführen.[26] Die Knesenfamilie aus Densuş, von Stoyan und Bolyen, Söhne des Musana, vertreten, behauptet bei dieser Gelegenheit, daß das Dorf von dem erwähnten Costea mit Unterstützung des Musana gegründet sei, eine Nachricht die die Anfänge von Răchitova als Dorf spätestens um 1310—1320 ansetzt. Sie erhalten eine Beglaubigungsurkunde des Besitzes von zwei Drittel des Gutes Răchitova, ein Gut, das sie wie aus der Urkunde erhellt, eigentlich auch bis dahin beherrscht hatten. Densuş liegt 4—5 km entfernt in einem Nachbartal, das ebenfalls in den Galbena-Fluß mündet.

Aus den folgenden Jahrzehnten besitzen wir einige Nachrichten, die bezeugen, daß das Gut von Răchitova weiterhin im Besitze der Knesenfamilie von Densuş ist, zusammen mit anderen Dörfern in diesem Teil der Terra Hatzeg und aus dem benachbarten Tal des Cerna-Flusses.[27] Die Festung aber ist in keiner der uns zugänglichen Urkunden erwähnt.[28]

In einer Entfernung von fast 20 km von Răchitova, in der Südwestecke der Terra Hatzeg, an dem gegen das Gebirge zu gelegenen Ende des dem benachbarten Rîu de Mori einge-

[26] *Hunyadmegyei . . . Évkönyve*, I, S. 60—62.

[27] *Documenta Valahorum*, S. 268, 285 und 321 ; *Zsigmondkori oklevéltár*, II, No. 3362 und 5873.

[28] Auch Csánki hat in seiner eingehenden *Magyarország . . . földrajza*, V, keine Kenntnis von der Burg.

meindeten Weilers Suseni, stehen zwei der Fachliteratur verhältnismäßig wohlbekannte Denkmäler nebeneinander.

Am Fuße der letzten Retezat-Gipfel genau an der Stelle an der das enge Tal des Rîușor-Baches aus dem Berg hervorkommt, auf einer Anhöhe auf der linken Seite des Wassers ist ein Bau von besonderer Gestalt erhalten. Es handelt sich um eine kleine Saalkirche mit rechteckigem Altar, über dem ein massiger dreistöckiger Turm steht, den ein pyramidales Steindach krönt.[29] Es sei hier nur der Turm beschrieben, der einen fast rechteckigen Grundriß hat, Seiten von 7,00 × 6,80 m und dessen erstes Stockwerk, das aus einem großen Raum besteht, von auswärts, über eine heute verschwundene Holztreppe an der Südseite erreichbar war. Das zweite Stockwerk umfaßt einen anderen Raum mit Fenstern an drei Seiten und darüber befindet sich im Inneren des Steinhelms eine dritte Räumlichkeit mit zehn kleinen Schießscharten. Den Dachhelm durchstößt ein Rauchfang, der von Öfen in den Räumen zeugt (Abb. 7).

Auf stilistische Kriterien bezugnehmend wurde das Denkmal zu Beginn des 14. Jh. datiert, in die Zeit, in der in Siebenbürgen der spätromanische und der frühgotische Stil nebeneinander bestanden haben.[30] Tatsächlich reiht sowohl der Altar mit rechteckigem Grundriß als auch der Steinhelm des Turms das Denkmal in die Gruppe der Kirchen aus dem Hațeger Land ein, die aus der zweiten Hälfte des 13. Jh. und vom Anfang des folgenden Jahrhunderts stammen. Die ältesten Bauten, die aus dieser Gruppe erhalten sind, sind die von Densuș, Sîntămaria-Orlea und Strei.

Etwa 70 m von dem erwähnten Denkmal entfernt befinden sich die noch unerforschten Ruinen eines Adelshofes,[31] was die Behauptung gestattet, daß eine seiner Funktionen diejenige einer Hofkapelle war. Die Bestimmung der zweiten Funktion erfordert die vorherige Darstellung aller Denkmäler dieser Kategorie und aus diesem Grunde sei w. u. darauf zurückgekommen.

Jenseits vom Rîușor-Fluß, auf einer auf dem Bergabhang in etwa 200 m Höhe über dem Talboden gelegenen Terrasse, steht, mit einer weiten Aussicht auf den ganzen westlichen Teil der Terra Hatzeg die Burg Colț (Abb. 8). Die Burg hat einen ungefähr dreieckigen Grundriß, einen Schutzwall und zwei Basteien an der Ringmauer. Diese umfaßt im Innenhof einen Berchfritt von viereckigem Grundriß (7,50 × 7,50 m), der genau auf der Felsspitze über dem Abgrund erbaut worden ist. Der heute noch etwa 12 m hohe Berchfritt besaß zwei oder drei Stockwerke über einem als Lagerstätte gebrauchten Erdgeschoß (Abb. 9). Die verschiedenen Umbauten, denen er unterzogen wurde, erschweren es, den Ort des ursprünglichen Eingangs festzulegen und stellen das Vorhandensein von Anfang an des heutigen Eingangs im Erdgeschoß in Frage.

In der Fachliteratur wurde zwar wiederholte Male darauf hingewiesen, daß die Burg Colț in mehreren Bauphasen errichtet wurde, jedoch war man einmütig der Meinung, daß sowohl der Berchfritt als auch die Ringmauer von Anfang an bestanden.[32] Zieht man aber

[29] Das Denkmal veröffentlichte bereits im vorigen Jahrhundert Szinte Gábor, *Kolczvár*, in *Hunyadmegyei .. Évkönyve*, VII, S. 69–73; siehe neuerdings bei V. Vătășianu, *Istoria artei feudale*, S. 121–122 und bei V. Drăguț, a.a.O., S. 25–26.

[30] V. Vătășianu, *Istoria artei feudale*, a.a.O.

[31] Bereits von Szinte Gábor, a.a.O., S. 74 gemeldet, zur Zeit zu der die Mauern besser erhalten waren. Für die dokumentarische Erwähnung des Hofes, siehe w.u. Anm. 38.

[32] Szinte, a.a.O., S. 74 f.; V. Vătășianu, *Istoria artei feudale*, S. 268–269; V. Drăguț, a.a.O., S. 24. Nur Csánki behauptet, daß ursprünglich bloß ein Turm existiert hat, der zwischen 1501 und 1519 zur Burg umgebaut wurde, wobei er sich auf die Änderung der von den Dokumenten gebrauchten Ausdrücken beruft (*turris* im Jahre 1501, *castrum* im Jahre 1519, siehe auch w.u. sowie die Anm. 38). Der Beweisgrund ist nicht aufschlußgebend, denn die Erwähnung des Jahres 1501 könnte sich auf den Turm vom Altar der Kirche Colț beziehen und besonders weil auch für die königliche Burg von Hațeg so wie bereits gezeigt, der Ausdruck *turris* gebraucht wurde. Vermutlich datiert die Ringmauer der Burg Colț spätestens aus der ersten Hälfte des 15. Jh.

die Analogien in Betracht, die das Denkmal von Răchitova bietet, ferner die Feststellung, daß die Ringmauer mit der des Berchfritts nicht verbunden, sondern daß diese nur angelehnt ist, so wie die Tatsache, daß die für die Ringmauer verwendeten Baustoffe verschieden sind von denen des Berchfritts, so ist es offensichtlich, daß aus der ersten Phase bloß der Berchfritt stammt.

Abb. 7. — Die Kirche von Colţ.

Die urkundlichen Nachrichten sind auch in diesem Fall wieder verhältnismäßig spärlich und mehr oder weniger spät überliefert, obwohl die Archiven des Geschlechts Cînde aus Rîu de Mori, die späteren Kendefy, Besitzer dieser Gebiete, die reichhaltigsten Familienarchiven der Gegend sind. Im Jahre 1359 werden das Besitztum Rîu de Mori und andere zwei Dörfer, die dazu gehören — ehemals dem Michael, genannt Cînde, beschlagnahmt — auf Befehl des

Abb. 8. — Burg Colţ. Aufriß aus dem Archiv des Architekten-Instituts I. Mincu, Bukarest.

Abb. 9. — Burg Colţ. Westseite des Wohnturms.

Königs Ludwig [33] der Witwe des Michael zurückerstattet. Die Beschlagnahmung liegt sehr wahrscheinlich zwei bis drei Jahre zurück, und wurde durchgeführt anläßlich der von dem Wojewoden von Siebenbürgen Andreas Lackfy gegen die rumänischen Feudalen der Terra Hatzeg eingeleiteten Unterdrückungsmaßnahmen, als Michael Cînde und andere rumänische Knesen hingerichtet wurden.[34] Aus dieser Urkunde ist auch zu erfahren, daß Michaels Vater, Nicolaus genannt Cînde aus Rîu de Mori war. Letzterer ist zeitlich das erste bekannte Familienmitglied und kann folglich um das Jahr 1300 angesetzt werden.[35]

Drei Jahrzehnte später, im Jahre 1394 sind zwei weitere Generationen der Familie, Ioan und Cînde, Söhne des Cînde, Sohn des Michael,[36] also die Enkel des vor dem Jahre 1359 Hingerichteten erwähnt. Von nun an vermehren sich die Nachrichten über die Familie wesentlich und das Geschlecht Cînde erfährt unter Sigismund von Luxemburg, Ioan von Hunedoara und Mathias Corvinus einen außerordentlichen Aufstieg.[37]

Urkundliche Nachrichten über die Denkmäler, die hier in Frage kommen, gibt es erst vom Ausgang des 15. Jh. Im Jahre 1493 handelt es sich um einen « turris supra possessionem Malomwyz » (Rîu de Mori), im Jahre 1501 wird der Fluß « sub quadam turri Kolcz nuncupata intra metas possessionis Zyzen... decurrens » (Suseni) erwähnt und im Jahre 1519 werden das « domus Ladislai Kendeffy in Malomwyz », das « domus Nicolai et Michaelis Kendeffy in Koch habita, curia scilicet nobilitaris » und dann von neuem das « domus curiaque nobilitaris Ladislai necnon Nicolai et Michaelis Kendeffy in (possessiones) Malomwyz ac Kolch subtus castrum similiter Kolch... habita et adiacens », genannt.[38] Die ersten zwei Erwähnungen, die uns bloß durch Vermittlung der Zitate aus dem unveröffentlicht gebliebenen Kontext zugänglich sind, könnten sich entweder auf die Burg oder auf den Turm über dem Altar der Kirche von Colț [39] beziehen. Die Erwähnung aus dem Jahr 1519 bezieht sich sicher auf die Burg, wobei sie als *castrum* bezeichnet wird und setzt außerdem die Existenz zweier unterschiedlicher Adelshöfe fest, davon einer in Suseni, neben dem sich die Kapelle mit Turm über dem Altar befand, der andere in Rîu de Mori, das Heimatdorf der Familie. Auf Grund der älteren Urkunden läßt sich der Zeitpunkt, zu dem sich das Geschlecht Cînde in zwei unterschiedliche Linien getrennt hat, an den Ausgang des 14. Jh. setzen. Zu dieser Zeit haben die Gebrüder Ioan und Cînde, die die vierte bekannte Generation der Familie darstellen, gesonderte Besitzrechte.[40]

Desgleichen sei eine sprechende Urkunde aus dem Jahr 1511 erwähnt, in der von einem 1493 im Cînde-Turm gewaltmäßig verübten Diebstahl berichtet wird, bei welcher Gelegenheit 3000 Gulden in Geld und Schmuck- und Silbergegenstände îm Werte von weiteren 400 Gulden entwendet wurden.[41]

Das vierte Denkmal derselben Kategorie befindet sich in Mălăești, nicht weit entfernt von Rîu de Mori, ebenfalls am Fuße des Retezat, aber auf der Nordostfront des Gebirgsstockes. Auch in diesem Falle ist das Denkmal der Fachliteratur sehr wenig bekannt, denn eigentlich erwähnte man es erst vor einigen Jahren.[42]

Die Mălăeștier Burg liegt am heutigen Rande des Dorfes, am Ende eines dreieckigen Plateaus, das durch den Zusammenfluß zweier kleinen Bäche entsteht. Hier, ebenso wie in

[33] *Documenta Valahorum*, S. 143.

[34] M. Holban, *Deposedări și judecăți în Hațeg pe vremea angevinilor*, in Studii, XIII, 1960, 5, S. 151.

[35] Leider ist uns die Urkunde nur als Regeste geblieben.

[36] *Hunyadmegyei ... Évkönyve*, II, S. 21.

[37] Außer der von K. Szabo obenerwähnten Familiengeschichte siehe auch V. Motogna, *Familia Cînde în documentele veacului XIV–XVI*, in *Revista istorică*, 1926, S. 68–80.

[38] Csánki, a.a.O., V, S. 51–52.

[39] Siehe auch die Bemerkungen in Anm. 32.

[40] Bereits zu Zeiten von Sigismund von Luxemburg sind Schenkungen bekannt, derer sich bloß einer der Brüder erfreut; Szabo, a.a.O., S. 26.

[41] Csánki, a.a.O., V, S. 52. Der Angriff könnte entweder auf den Turm des Kirchenaltars, oder auf die Burg gerichtet gewesen sein.

[42] V. Drăguț, a.a.O., S. 34.

Abb. 10. — Burg von Mălăeşti. Gesamtansicht.

Abb. 11. — **Burg von Mălăeşti. Aufriß** Arch. Olga Bâzu.

der Burg Răchitova oder in der Burg Colț, gibt es einen massiven Berchfritt, dessen Seiten 6,60/6,70 m betragen und dessen Mauern 1,35—1,50 m mächtig sind. Er ist heute noch über 12 m hoch (Abb. 10). Der Berchfritt enthielt ein Keller-Erdgeschoß mit verdickten Mauern, mindestens vier Stockwerke, davon das zweite auf der Westseite durch eine Tür und über eine heute verschwundene Holztreppe mit der Außenwelt in Verbindung war. Auf der Mauerfläche läßt sich erkennen, daß das letzte Stockwerk, das im Mauerwerk Ziegelbruchstücke enthält, nachträglich aufgestockt wurde.

Um den Berchfritt läuft eine 1,20 m starke, bloß an einigen Stellen erhalten gebliebene Ringmauer, die einen kleinen Innenhof von 22/20 m Durchmesser abschließt (Abb. 11). Diese Ringmauer, für deren Bau dieselben Ziegelbruchstücke gebraucht wurden, war ursprünglich etwa 6 m hoch, hat aber einen Umbau erfahren, als alle alten Zinnen zugebaut wurden und sie durch ein neues Stück Mauerwerk bis zu 8 m Höhe erhoben wurde. Auf der Nordostseite der Ringmauer sind noch die Spuren eines Außenturms zu erkennen (auf Abb. 11 nicht sichtbar), über den noch nicht ausgesagt werden kann, ob er aus der ersten oder aus der zweiten Bauphase der Ringmauer stammt.

Wenn auch die Herstellung eines Zusammenhangs zwischen dem letzten Stockwerk des Berchfritts und der ersten oder zweiten Bauphase der Ringmauer noch verschoben werden muß, bis Ausgrabungen durchgeführt werden, gestatten die verschiedenartigen Baustoffe und die angeführten Beispiele die Behauptung, ohne befürchten zu müssen irre zu gehen, daß auch in Mălăești der Berchfritt die älteste Bauphase des Denkmals darstellt, dem zeitlich die Ringmauer mit ihren beiden Bauetappen folgt. Wenn man auf dem Verlauf der Ringmauer die Spuren eines älteren Erdwalls entdecken würde, wäre die Analogie zu Răchitova vollständig.

Bei dem Versuch den schriftlichen Beleg aufzuspüren, der über die Geschichte des Denkmals Auskunft geben könnte, muß berücksichtigt werden, daß das Dorf Mălăești in demselben topographischen Verhältnis zu dem benachbarten Dorf Sălașul de Sus steht wie Suseni zu Rîu de Mori. In Sălașul de Sus haben wir jedoch Kenntnis über eine wichtige Knesenfamilie und im Jahre 1453, aus dem die erste gesicherte schriftliche Nachricht über « possessio Malaesd » stammt, gehört diese eben den Knesen aus Sălaș.[43] Über letztere haben wir Nachricht bereits aus dem Jahre 1360, als ein gewisser « Konztantyn de Zallas » zu den zwölf rumänischen Knesen gehört, die dem Vizewojewoden von Siebenbürgen als Geschworene einem Gericht beisitzen, das über rumänische Besitztümer in der Terra Hatzeg verhandelt.[44]

Eine etwas eigentümliche Urkunde aus dem Jahre 1392 bezieht sich auf einen Güteraustausch zwischen zwei verwandten Knesen, die beide als von Strei-Sîngiorgiu ausgewiesen sind (« Kendres filio Gregorii de Zenthgeorgh » und « Lachk filio Nicolai de eadem », eine Ortschaft, die am Unterlauf des Strei liegt, und in der es heißt, daß einer von ihnen seine Besitztümer « in possessionibus Zalaspathaka et Fenyalath vocatis in districtu Hathzak existentes » abtritt.[45] Das erste Gut ist Sălaș und das zweite, das in der Übersetzung « Unter den Tannen » bedeutet, kommt unter dieser Bezeichnung in keiner nachträglichen Urkunde mehr vor, und könnte folglich Mălăești sein. Einen gewissen Vorbehalt muß man jedoch haben, so weit als die beiden heute Sălaș bezeichneten Dörfer — de Sus und — de Jos (ober- bzw. unter-) mit dem betreffenden Eigenschaftswort erst nach der Mitte des 15. Jh. erscheinen, so daß

[43] Csánki, a.a.O., V, S. 109.

[44] *Hunyadmegyei ... Évkönyve*, I, S. 60—62.

[45] *Documenta Valahorum*, S. 429—430. Es scheint erwähnenswert, daß die Personen, die von Außenhalb der Terra Hatzeg stammen, in diesem Land Güter besitzen und noch mehr, in anderen Urkunden sogar als « Knesen von Hatzeg » bezeichnet werden (siehe w.u.). Der erwähnte Fall ist kein Einzelfall. Ich komme zurück auf diese Frage in einem Studium, das die geographisch-historischen Grenzen der Terra Hatzeg behandeln soll.

jenes « Fenyalath » aus dem Jahre 1392 die ältere Bezeichnung eines dieser Dörfer sein könnte.

Trotz des erwähnten Besitzungenaustausches werden die gleichen Personen mit ihren Verwandten (« Kenderes et Barb, filiis Gregorii nec non Kozta filio Nicolai, Keneziis de Hattzagh » so wie « Laczk filio Nicolai de Zentgewrgy filio ejusdem Kenderes ») im Jahre 1404 in ihren Besitztümern « quandam possessionem seu Keneziatum Zalaspataka vocatum, in comitatu Hunyad existentem » beglaubigt.[46] Die späteren Urkunden, die den Aufstieg der Familie bezeugen, der in gewissem Maße so ähnlich verlief wie der des Geschlechts Cînde, interessieren hier weniger. Allenfalls ist die Mălăeștier Burg in den uns zugänglichen Urkunden des 15. Jh. nicht erwähnt.[47]

Die hier besprochenen Denkmäler die meistens als Beobachtungs- oder Wachttürme gedeutet waren, oder mit den Bergstraßen in Zusammenhang gebracht wurden, sind in ihrer ältesten und einfachsten Form nichts anderes als einzeln stehende Exemplare von Wohntürmen, die in den ersten 2 bis 3 Jahrhunderten unseres Jahrtausends fast über ganz Europa verbreitet waren. Weder der Turm von Colț noch der Mălăeștier Turm hatten an einer Straße Wacht zu haben, schon allein aus dem Grunde weil jedweder der den Mut aufgebracht hätte zu Fuß oder beritten sich über die Gipfel des Retezat-Gebirges auf den oltenischen Abhang aufzumachen, genausogut den Weg durch eines der benachbarten Täler wählen konnte, in dem keine Türme standen. Von einer ständigen Garnison kann in diesen Festungen, zur Zeit als sie nur als Türme bestanden, gar nicht die Rede sein, es sei denn höchstens von einem Wächter von den Lehnsleuten des Knesen, des betreffenden Besitzers. Die auf zwei bis drei übereinanderliegenden Räumlichkeiten, der Mangel einer Wasserquelle, die Beglaubigung daß die Dörfer, in denen sich die Denkmäler befinden, im 14.—15. Jh. im Besitze der Knesenfamilien sind, so wie die Analogien die zur Verfügung stehen, sprechen alle in diesem Sinne.

Die vier hier erörterten Denkmäler waren zeitweilige Wehrwohnungen, die die rumänischen Knesenfamilien der Terra Hatzeg bezogen, wenn Gefahr drohte oder die sie als Aufbewahrungsort außergewöhnlicher Wertsachen benutzten.

Im Zuge der Untersuchung kommt die Frage nach dem befolgten Beispiel auf und nach dem Zeitpunkt zu dem diese Denkmäler im rumänischen Milieu der Terra Hatzeg aufgerichtet wurden.

Die schriftlichen Quellen aber auch die erhalten gebliebenen Monumente, setzen die Verbreitung der Wohntürme in Siebenbürgen in die zweite Hälfte des 13. und an den Anfang des 14. Jh. an. Es scheint, daß die *Gräfen*, die führende Schicht der sächsischen Ansiedler, zu ihrer Einführung in die siebenbürger Landschaft wesentlich beigetragen haben. Allenfalls bezieht sich die älteste urkundliche Erwähnung eines derartigen Wohnturms auf « turris lapidea et domus lignea apud turim et curiam circummunitam », alles auch mit dem Ausdruck *castrum* bezeichnet, die vor 1268 in Rodna im Besitze eines gewissen « comes Henchmannus » waren und die zu diesem Datum von seinem Bruder, Comes Rotho, verkauft wurden.[48]

Der Wohnturm von Cîlnic (Kelling), in der Nähe von Sebeș (Mühlbach) (Abb. 12), wurde mit rechteckigem Grundriß (9 × 12 m) in den sechziger Jahren des 13. Jh. von einem Gräfengeschlecht erbaut, dessen ältestes bekanntes Familienmitglied « Chyl de villa Kelnuk » — bereits 1264 erwähnt wird, als Unterstützer des jungen Königs Stephan V., der mit seinem Vater

[46] Hurmuzaki, *Documente*, I_2, S. 428. In der Regeste aus Mályusz, *Zsigmondkori oklevéltár*, II_1, No. 3368, ist Costea als Sohn des « Jaroslaus » bezeichnet.

[47] Auch jetzt scheint es kennzeichnend zu sein, daß bei Csánki, a.a.O., V, die Burg von Mălăești fehlt, ein Beweis, daß sie in den unveröffentlichten, vom Verfasser eingesehenen Dokumenten nicht erwähnt ist.

[48] *D.I.R.*, *C. Transilvania*, XIII. Jh., Bd. II, S. 498.

Abb. 12. — Burg von Cîlnic. Der Wohnturm.

Bela IV. haderte.[49] In der unmittelbaren Nähe von Cîlnic, in Gîrbova (Urwegen) ist ein weiterer viereckiger Wohnturm erhalten (Abb. 13) (9,60 × 9,80 m), der etwa um dieselbe Zeit von einer anderen Gräfenfamilie erbaut wurde.[50] Auch hier ist die Ringmauer nachträglich hinzugefügt worden, und zwar sehr wahrscheinlich von der Dorfgemeinschaft als sie in den Besitz des Turms gelangte.

Auch die ungarischen Adligen oder der Kirchenadel hat derartige Wohntürme erbaut. Repräsentative Denkmäler sind z.B. unter anderem bei Cheresig neben Oradea erhalten geblieben, wo der alleinstehende aus Ziegel mit polygonalem Umriß errichtete Wohnturm vor 1289 existierte,[51] oder bei Ciacova im

[49] *Ebda*, S. 118 – 119. Die Urkunde stammt aus dem Jahr 1269, bezieht sich aber auf Geschehen des Jahres 1264. Für das Denkmal siehe R. Heitel, *Cetatea din Cîlnic*, Bucureşti, 1968. Der Verfasser teilte uns mit, daß er die ursprüngliche Existenz des isolierten Wohnturms, ohne Ringmauer, als sehr wahrscheinlich ansieht.

[50] K. Horedt, *Zur siebenbürgischen Burgenforschung* in Südost-Forschungen, München, VI, 1941, S. 607 und V. Vătăşianu, *Istoria artei feudale*, S. 17.

[51] V. Vătăşianu, *Istoria artei feudale*, S. 19. Die Datierung beruht darauf, daß im Jahre 1289 König Ladislaus IV. eine Belagerung von Cheresig vornahm (*D.I.R.*, *C*, *Transilvania*, XIII. Jh., Bd. II, S. 357), und im folgenden Jahr wird derselbe König getötet « prope castrum Kereszeg » (*Izvoarele istoriei românilor*, XI, *Cronica pictată de la Viena*, ed. G. Popa-Lisseanu, Bucureşti, 1937, S. 98). Der Berchfritt war damals bereits sehr wahrscheinlich von einer Palissade mit Schutzgraben umgeben. Zu Beginn des 14. Jh. im Jahre 1313 handelt es sich um den Kastellan von Cheresig (*D.I.R.*,*C*, *Transilvania*, XIV, Jh., Bd. I, S. 220), um die Eroberung eines *castrum* aus Cheresig durch Karl Robert (*ebda*, S. 295) und

Abb. 13. — Burg von Gîrbova. Der im 19. Jh. umgebaute Wohnturm.

Banat, wo der ältere Teil, der zu Beginn des 14. Jh. im Besitze der Familie Chaak (Csáki) beglaubigte Burg, ein rechteckiger Wohnturm (Seiten 9 × 10 m) ist.[52]

Eine aufschlußgebende Urkunde aus dem Jahre 1278 soll nicht unerwähnt bleiben. Es ist ein Schreiben des Bischofs aus Oradea an König Ladislaus IV., in dem berichtet wird, daß Petrus, Sohn des Drug, die Klostergebäude aus Igged (neben Diosig) zerstörte und « deren Steine so wie die zugeschnittenen Säulen... nach Diosig hat bringen lassen, wo er sich einen Turm aus den Steinen von jenem Bau errichten ließ ».[53] Zur Wertung der Nachricht sei bemerkt, daß in Diosig ebenso wie in Cheresig, Ortschaften die beide in der Ebene liegen, der Stein sehr schwer zu beschaffen war.

Zur selben Kategorie von Denkmälern gehörte ursprünglich auch die Burg von Tăuți, in der Nähe von Alba Iulia, deren Bau im Jahre 1276 oder kurz nachher begonnen hat.[54] Der alte Kern dieser bischöflichen Burg ist von einem Wohnturm vertreten.[55]

Die Anzahl dieser Beispiele konnte vermehrt werden. Wichtiger scheint aber die Tatsache zu sein, daß die von den Adligen erbauten Wohntürme und anderen Wehranlagen zur Zeit der Anarchie, die in den letzten Jahrzehnten der Arpadenzeit herrschte, derartig häufig wurden, daß die Bestimmungen aus dem Jahre 1291, die König Andreas III. erließ, ausdrücklich vorsehen, « die Türme und Befestigungen (turres sive castra), die zu schädigenden Zwecken über die Kirchen erbaut wurden, oder an anderen Stellen, vollends einzureißen ».[56] Das Grundgesetz aus dem Jahre 1298 des gleichen Königs sieht ebenfalls vor, die Wehranlagen (munitiones et castella), die ohne königliche Erlaubnis neu erbaut wurden, sowie die älteren, aus denen Schäden entstehen oder entstehen könnten, sowie auch die kleinen auf Kirchen und Klöstern errichteten Befestigungen, einzureißen sind.[57]

Auf eine Gegend zurückkommend, die von Terra Hatzeg weniger entfernt ist, sei eine Nachricht aus dem Jahre 1309 notiert, aus der bewegten Zeit zu der Karl Robert von Anjou seine Regierung antrat, wonach in der Provinz von Sibiu (Hermannstadt) « Theutonici de partibus illis destruxerunt turres et fortalitia quarumdam nobilium de partibus illis, quae impediebant bonum statum et pacem provinciae ».[58]

Gewiß waren nicht alle hier besprochenen Denkmäler, wenn auch nur ursprünglich, als zeitweilig zu benützende Wohntürme gedacht, die abseits von dem Sitz der Adelsgeschlechter lagen. Darunter gab es auch ausgesprochene Wachtürme, die die Adligen, die Zollstellen besaßen, unweit davon erheben ließen.[59] Andere Türme werden in ständig bewohnten Höfen errichtet worden sein, wie z.B. der in Rodna. Eine typologische Gliederung dieser Art von Denkmälern erfordert eingehende Untersuchungen und die Analyse eines jeden einzelnen Falles, in Zusammenhang mit den urkundlichen Nachrichten und ganz besonders mit seiner örtlichen Lage. Wichtig ist, daß in der Reihe dieser Siebenbürgischen Denkmäler im 13. Jh. genügend Vorlagen vorhanden waren, die als Beispiel für die bezüglichen Wohntürme dienten.

im J. 1321 handelt es sich um den Kastellan des Königs von Cheresig (*ebda*, Bd. II, S. 4). Ohne archäologische Ausgrabungen ist es schwierig festzustellen wann der Berchrfritt nachträglich von Steinmauern umgeben wurde.

[52] T. Trâpcea, *Despre unele cetăți medievale din Banat*, in Studii de istorie a Banatului, Timișoara, 1969, S. 65–66.

[53] *D.I.R.*, *C*, *Transilvania*, XIII. Jh., Bd. II, S. 192–193.

[54] *Ebda*, S. 180.

[55] Gh. Anghel, I. Berciu, *Cetăți medievale din sud-vestul Transilvaniei*, București, 1968, S. 21 f., siehe besonders S. 47 und den Plan auf S. 54.

[56] *D.I.R.*, *C*, *Transilvania*, XIII. Jh., Bd. II, S. 363 und 507.

[57] *Ebda*, S. 445.

[58] K. Horedt, a.a.O., S. 608; vgl. auch *D.I.R.*, *C*, *Transilvania*, XIV. Jh., Bd. I, S. 142.

[59] Es scheint, daß ein derartiger Turm, den die Familie Gutkeled in Arieș an der Zollstelle des den Someș entlang laufenden Salzweges errichtete(*D.I.R.*, *C*. *Transilvania*, XIII. Jh., Bd. II, S. 390–391) nachträglich in die königliche Burg umgewandelt wurde, die im 14. Jh. beglaubigt ist.

Die Analogien, die man aufzustellen versuchen kann, beschränken sich nicht nur auf das Milieu der laischen oder kirchlichen katholischen Feudalen deutscher oder ungarischer Abstammung. Auch im rumänischen Milieu von Maramureş, in Onceşti im Iza-Tal stand auf der Höhe eines Hügels, etwa 3 km vom Dorf entfernt ein Wohnturm mit quadratischem Grundriß (Seite 7,50 m) von einem rundherum verlaufenden Erdwall umgeben; der Innenhof hatte einen Durchmesser von 60 m (Abb. 14).[60] Die Burg von Onceşti kennt eine noch ältere Phase ihrer Existenz, aber der Steinturm datiert mit Gewißheit aus der ersten Hälfte des 14 Jh. Ihre Besitzer waren die Knesen von Onceşti.[61] Die Ähnlichkeit dieses Turms mit dem Wohnturm von Răchitova ist in jeder Beziehung vollkommen. Keinesfalls sei hier an eine direkte Beziehung zwischen den beiden Denkmälern gedacht, sondern, es sei bloß unterstrichen, daß die rumänische Feudalität in ähnlichen sozialpolitischen Verhältnissen, in denen an den Randgebieten von Siebenbürgen eine mehr oder weniger weite Autonomie erhalten geblieben ist, in gleicher Weise zum Ausdruck kam.

Und weil schon eine Analogie aus Maramureş erörtert wurde, sei hier erwähnt, daß in dem befestigten, i.J. 1359 zerstörten Sitz der Bogdaniden in Cuhea, ein Bau von 9 × 12 m stand, d.h. ein Bau der genau so groß war wie der Wohnturm der Gräfen von Cîlnic. Tatsache

Abb. 14. — Burg von Onceşti. Aufriß nach N. Daicoviciu u. Mitarb.

ist allerdings, daß zum Unterschied vom Turm aus Cîlnic der Bau der Bogdaniden aus Holz und Lehm, auf einem Sockel aus Flußstein stand; aber die Mächtigkeit der Mauer übertrifft einen Meter und die Feststellung, daß das Erdgeschoß als Lagerraum benutzt wurde, gestattet Vermutungen über die Höhe des Baus und die Wiederherstellung seines Aufrisses.[62]

[60] H. Daicoviciu, O. Bandula, I. Glodariu, *Cercetările de la Onceşti, din Maramureş*, Baia Mare, 1965, S. 8 und 25—26.

[61] Über die Burg von Onceşti, siehe auch R. Popa, *Ţara Maramureşului*, S. 161—162 und 233—234 so wie auch Ders., *Noi cercetări de arheologie medievală în Maramureş. Şantierul Sărăsău*, in SCIV, 22, 1971, 4, S. 605—608.

[62] Der Komplex von Cuhea wurde von R. Popa, M. Zdroba, *Şantierul arheologic Cuhea. Un centru voievodal din veacul al XIV-lea*, Baia Mare, 1966, S. 8 f. veröffentlicht. Ich bin darauf mit zusätzlichen Einzelheiten in der Arbeit *Ţara Maramureşului*, S. 235—237 zurückgekommen. Wegen der hier ausgesprochenen Analogien, können wir die Möglichkeit nicht ausschließen, daß der von dem Geschlecht der Bogdaniden errichtete Bau mehrere Stockwerke aus Holz hatte, sich folglich der gewöhnlichen Form des Wohnturms nähert, der in ständigem Gebrauch ist.

Zu der hier erörterten Denkmälerkategorie aus Terra Hatzeg, muß auch die Burg von Poenari-Argeș aus der Wallachei mitgerechnet werden. Wie in der Fachliteratur behauptet [63] und durch neuerdings anläßlich der Befestigungsarbeiten an den Grundmauern durchgeführte Ausgrabungen bewiesen, besteht der alte Teil der Burg aus einem quadratischen Turm, dessen Erdgeschoß als Lagerstätte diente, und aus zwei bis drei jeweils einräumigen Stockwerken.[64] Die für den Bau dieses Turms ausgesuchte Stelle, die in beträchtlicher Höhe liegt über der Argeș-Klamm und über einem Weg, der jedoch im Mittelalter kein Verkehrsweg war, weil er zu den Gipfeln der Fogarascher Berge führt, schließen die Möglichkeit aus, daß dieser Bau als Wachturm gedient habe. Auch in diesem Falle konnte derjenige, der den Mut aufgebracht hätte, über die Kämme der Fogarascher Berge zu wandern, die 7—8 Monate im Jahr unter Schnee liegen, oder der die Gegend so gut kannte, daß er einen derartigen Weg zu Fuß oder beritten hätte zurücklegen können, zweifelsohne jedwedes andere der zahlreichen Täler und jedweden anderen Pfad ins Gebirge befolgen.

Aufgrund der bisherigen Ausführungen und der bisher aufgezählten Beispiele erhellt, daß die Burg von Poenari in der ursprünglichen Phase ihrer Existenz ein Wohnturm war;

Abb. 15. — Burg von Poenari. Aufriß aus dem Archiv der Direktion für historische Denkmäler.

er gehörte einer der Feudalfamilien, die die benachbarten Dörfer besaßen und wurde zeitweilig bei drohender Gefahr von dieser bewohnt. Nachträglich, nachdem er in den Besitz des Fürsten der Wallachei gelangte, wurde der Turm in eine Burg umgebaut, wobei er den Berchfritt der letzteren bildete. Ob dies bereits zur Zeit Mirceas des Alten, oder wie die erzählte Überlieferung lautet [65] erst zur Zeit des Vlad Țepeș stattgefunden hat, ist von dem hier erörterten Standpunkt aus bedeutungslos. Wichtig ist hingegen, daß von der Maramureș bis in die Wallachei die rumänischen Feudalen ein- und dieselbe Art von Denkmälern erbaut und benützt haben.

Wenn vermieden wurde, zwischen der Burg von Răchitova und der Burg von Oncești in Maramureș eine unmittelbare Verbindung aufzustellen, soll hingegen, ein deratiger Zusam-

[63] V. Vătășianu, *Istoria artei feudale*, S. 131—132, mit älterer Bibliographie.

[64] Forschungen die Gh. I. Cantacuzino von der Direktion der Historischen Denkmäler unternahm. Der Verfasser hat eine erste Darstellung der Ergebnisse in einem Referat im Archäologischen Institut im Januar 1969 gebracht. Aufgezeichnet sind sie in dem Studium desselben, *Cetatea Poenari*, in SCIV, 22, 1971, 2, S. 263 f.

[65] *Istoria Țării Românești. 1290—1690. Letopisețul cantacuzinesc*, Hrsg. C. Grecescu und D. Simionescu, București, 1960, S. 4.

menhang zwischen den Wohntürmen des Haţeger Landes und der ursprünglichen Bauphase der Burg von Poenari, aufgestellt werden. Dafür spricht nicht nur die geographische Nachbarschaft, sondern auch das Zeugnis der schriftlichen Quellen. Derart bezieht sich eine Urkunde aus dem Jahre 1377 auf einen Knesen namens Cînde im Strei-Tal, dessen Dörfer man beschlagnahmte nachdem man ihn erhängt hatte, wahrscheinlich zur Zeit der in diesem Gebiet von Andreas Lackfi zwischen 1356 und 1359 eingeleiteten Unterdrückungen. Seine Söhne, die in die Wallachei geflüchtet waren, verursachten, als die Urkunde verfaßt wurde, immer noch « quamplurimas infidelitates de partibus Transsalpinis domino nostro regio ».[66] Sicherlich sind nicht unbedingt die Söhne des Cînde aus dem Strei-Tal als die Urheber des Wohnturms von Poenari zu betrachten, aber die zitierte Urkunde beweist, daß ebenso, wie während des ganzen 14. Jh. nach Maßgabe der zentralisierenden Bemühungen der Herrschaft der Wallachei einige Feudalfamilien nach Siebenbürgen ausgewandert sind,[67] auch aus Siebenbürgen und besonders aus dem Süden davon, zu den Zeiten zu denen der verwaltungspolitische angevinsche Staatsapparat einen Starken Druck ausübte, einige rumänische Knesenfamilien nach Süden, über die Karpaten gewandert sind. Dies scheint die wahrscheinlichste Erklärung für den Wohnturm aus Poenari zu sein.

Im folgenden sei die Zeitstellung der Wohntürme in der Terra Hatzeg erörtert. Sie erhellt mehr oder weniger von selbst aus den bisherigen Ausführungen. Mangels aber unmittelbarer urkundlicher Bezugnahmen auf die Denkmäler und mangels, wenigstens vorläufig, einiger Beweisgründe, die aus archäologischen Ausgrabungen erstehen, muß sie einen gewissen hypothetischen Koeffizienten einhalten. Es sei versucht diesen Koeffizienten festzulegen.

Wie bereits gezeigt, kann die Geschichte der rumänischen Knesenfamilien im Haţeger Land für die Zeit vor Beginn des 14. Jh. nicht wiederhergestellt werden, wie ja auch der allgemeine historische Rahmen des Gebietes für das 13. Jh. kaum umrissen werden kann. Mit Gewißheit ist bekannt, daß bereits vor dem Jahre 1300 diese Knesen Kirchen aus Stein errichten ließen, zu welchem Zwecke spätromanische und frühgotische Vorbilder abendländischer Herkunft auf die kulturellen und geistigen Notwendigkeiten eines rumänisch-orthodoxen Milieus abgestimmt wurden. Gleichzeitig ist bekannt, daß die Vorlagen, die für den Bau der Wohntürme erforderlich waren, in der zweiten Hälfte des 13. Jh. in vielen Gebieten Siebenbürgens ebenfalls vorhanden waren.

Weil andererseits der Bau einer Wehranlage, wenn auch nur als bescheidener Steinturm im Laufe des ganzen Mittelalters ein Unternehmen mit politischen Auswirkungen war, die die zentrale Staatsmacht nicht übersehen konnte, ist es selbstverständlich, daß die Frage aufkommt, wann es in Siebenbürgen günstige Bedingungen gegeben hat, so daß die Knesen der Terra Hatzeg den Bau steinerner Befestigungen unternehmen konnten. Im Laufe der ganzen Zeit, auf die man hier Bezug nehmen kann, von der Mitte des 13. Jh. und bis zur Mitte des 15. Jh.[68] waren derartige Voraussetzungen nur in den letzten Jahrzehnten des 13. Jh.

[66] *Documenta Valahorum*, S. 271–272. Die Übereinstimmung von Namen und Schicksal, so wie die Tatsache, daß es auch noch andere rumänische Knesenfamilien gibt, die sowohl in Terra Hatzeg als auch auf dem Unterlauf des Strei Dörfer besitzen (s.w.o Anm. 45) schafft die Möglichkeit, daß dieser Cînde, von dem die beiden Dörfer namens Chitid und das Dorf Ocolişul (Mic ?) beschlagnahmt wurden, der gleiche ist wie Michael Cînde aus Rîu de Mori. Der Name Cînde ist bei den rumänischen Knesen in Siebenbürgen dennoch ziemlich verbreitet; vgl. *Documenta Valahorum*, S. 294, für die Gebiete um Alba, und auch R. Popa, *Ţara Maramureşului*, S. 111.

[67] Hurmuzaki, *Documente*, I_2, S. 60.

[68] Dies scheint ein *anteq..em*-Datum für den Bau derart einfacher Denkmäler zu sein, die einer Lebensweise angehören, die das Hochmittelalter kennzeichnen. Übrigens sind in der Mitte des 15. Jh. die wichtigsten rumänischen Knesenfamilien in der Terra Hatzeg zum Katholizisnus übergetreten und sobald sie zu Adligen wurden, konnten sie keine derartigen primitiven Wohntürme bauen. Der befestigte Hof von Sîntămăria-Orlea, der nach 1447 von dem Geschlecht der Cînde errichtet wurde (s.w.u. Anm. 75 und 81) könnte diese neue Reihe von Bauten veranschaulichen, die den Nachkommen der Knesen aus Haţeg zu verdanken ist.

und in den ersten zwei Jahrzehnten des nächsten Jahrhunderts gegeben, folglich in der Zeit der feudalen Anarchie, die mit dem Aussterben der Arpadischen Dynastie einherging und bis zur Festigung der Regierung von Karl Robert dauerte[69]; in einem kleineren Maße geschah dies in den letzten zwei Jahrzehnten des 14. Jh. zu Beginn der Herrschaft von Sigismund von Luxemburg.[70]

Von den Anhaltspunkten, die die Denkmäler vom architekturhistorischen Standpunkt selber liefern, sei die allgemein angenommene Datierung der Kapelle mit Wohnturm über dem Altar bei Colţ an den Anfang des 14. Jh. erwähnt. Einige behauene Steine wie z.B. die Fensterrahmen am Turm von Răchitova haben einfache Profile, die der Gotik u. zw. wahrscheinlich deren Anfangsphase angehören; eine sehr nahe Entsprechung befindet sich übrigens beim schon erwähnten Denkmal von Colţ. Zweifellos wird die Datierung von Denkmal zu Denkmal unterschiedlich vorzunehmen sein, nachdem vorhergehend archäologische Untersuchungen durchgeführt wurden. Die gemeinsamen Züge aber der vier Wohntürme, so wie die Beweisgründe, die bisher angeführt wurden, gestatten es für die Zeitstellung der Denkmäler den Anfang des 14. Jh. in Betracht zu ziehen.

Es ist nicht uninteressant einen weiteren Beweisgrund dafür heranzuziehen, daß diese vier Denkmäler zu gleicher Zeit entstanden sind. Sie gehörten den wichtigsten rumänischen Feudalgeschlechtern der Terra Hatzeg an, die sie erheben ließen. Bei der Durchsicht der Urkunden des 14.—15. Jh., stößt man auf die Knesen von Densuş als Vorherrschende im Galbena-Tal und im Nordwestteil des Gebietes, auf die Cînde aus Rîu de Mori als ebensolche im Rîul Mare-Tal und auf die Knesen aus Sălaş ebenso im Mittelgebiet der Terra Hatzeg. Und noch mehr, diese drei Familien sind diejenigen, die im 14. Jh. Beglaubigungsurkunden für den Besitz ihrer Dörfer erhalten, zum Unterschied von den anderen Knesen, die bis 1400 mit zwei Ausnahmen nicht als vom König als solche anerkannte Besitzer der Dörfer beglaubigt wurden, sonden bloß als Teilnehmer an einigen rechtlich-erbgütlichen Verfahren innerhalb der Terra Hatzeg.

Die beiden Ausnahmen liegen an zwei entgegengesetzten Ecken des Gebietes. Es handelt sich um eine Familie, die Britonia (Brătunia ?) und andere Dörfer, wahrscheinlich im Westen der Terra Hatzeg besaß,[71] und um eine andere Knesenfamilie im südöstlich gelegenen Eck der Terra Hatzeg, im Gebiet Rîu Alb-Rîu Bărbat.[72] Wenn diese Art die existierende historische Information auszulegen sich als richtig erweist, dann steht in Verbindung mit mindestens einer dieser Familien zu erwarten, daß die Spuren eines ähnlichen Monumentes entdeckt

[69] D.h. bis etwa 1320. Im Jahre 1317 scheint die königliche Burg von Haţeg im Besitz des Königs von Anjou zu sein (s.w.o. S. **248** und die Anm. 13 und 14) und es ist nicht ausgeschlossen, daß die örtlichen Knesen auf der Seite Karl Roberts gekämpft haben und zwar unter der Führung des Kastellans von Haţeg, eben so wie die Knesen aus Maramuresch am Oberlauf der Theiß (R. Popa, *Ţara Maramureşului*, S. 239—240).

[70] Um die Mitte des 14. Jh., in der Zeit der Staatszentralisierung, die in dieser Gegend mit den von Andreas Lackfi eingeleiteten Unterdrückungsmaßnahmen gipfelte, scheint ein derartiger Bau von Burgen ausgeschlossen gewesen zu sein. Nach dem Tode von Ludwig I. und bis gegen 1404 schaffen die gefestigteren Beziehungen zu der Walachei so wie die immer bedeutendere militärische Rolle der Haţeger Knesen erneut Voraussetzungen um einige von ihren gewissen Ansprüchen geltend zu machen.

[71] *DIR., C, Transilvania*, XIV. Jh., Bd. I, S. 406—409; *Documenta Valahorum*, S. 143—144, 268—269 (« in aliis possessionibus ad eandem possessionem Brittonia pertinentibus ») und S. 321—322; vgl. auch die Auslegungen von M. Holban, *Deposedări şi judecăţi în Haţeg*, S. 149—153. Die Lokalisation von « Britonia » in die westliche Ecke des Haţeger Landes (Csánki, a.a.O., V) beruht hauptsächlich auf der Erwähnung im Jahre 1366, dergemäß « possessio Brithonia » mit « possessio olachalis Brazua » benachbart ist (*Documenta Valahorum*, S. 206—207), letztere als Breazova erkannt. Über dieselbe Nachbarschaft jedoch setzt der Text der Urkunde fest, daß sie « a parte civitatis Hachzak » sich befindet. Haţeg ist aber von Breazova weit entfernt, wobei zwischen den beiden Ortschaften andere zwei oder drei Dörfer liegen. Diese letzte Festlegung entspricht eher der Lage des Dorfes Bretea-Strei, in der Nähe von Haţeg. Aus all diesen Gründen sei die Lokalisation von « Britonia » noch mit gewissem Vorbehalt betrachtet.

[72] *Documenta Valahorum*, S. 401—402 u. S. 508

werden. Dies bezieht sich hauptsächlich auf die zweite der erwähnten Ausnahmen, das heißt auf das Gebiet an den Quellen des Strei-Flusses.[73]

Allenfalls und unabhängig von den Aussichten die der Forschung offen stehen, und bevor neue Denkmäler entdeckt werden, scheint ein Schluß offensichtlich zu sein. Die Denkmäler um die es sich hier handelt und ihre gebietsmäßige Verteilung über die Terra Hatzeg widerspiegeln, zugleich mit den schriftlichen Überlieferungen und zumindest dem Entwicklungsstand des 14. Jh. entsprechend, eine gewisse Schichtung der Feudalität in der Terra Hatzeg, d.h. es erhellt, daß es einige Familien mit vorherrschender gesellschaftspolitischer Stellung gegeben hat. Die Analogie mit den *Talknesaten* aus Maramuresch die mannigfaltige Gebilde darstellten, mit erbgütlichen, sozialen und mit politischen Merkmalen [74] zwingt sich von selber auf.

★

Die Adelshöfe in der Terra Hatzeg stellen eine dritte Kategorie von Festungsbauten dar, die diesmal aber in einem sehr weiten Sinne des Wortes aufgefaßt werden müssen. Auf Grund der Urkunden und ganz besonders anhand der erhalten gebliebenen Denkmäler oder Ruinen, kann eingeschätzt werden, daß ihr Aussehen sehr mannigfaltig war, je nach dem Zeitpunkt zu dem gebaut wurde oder je nach der Bedeutung und den materiellen Mitteln der betreffenden Familien. Neben ausgesprochenen Burgen mit Ringmauern und Schutzgräben stehen zahlreiche Bauten die hauptsächlich aus neueren Zeiten stammen, bei denen die ursprünglichen Wehranlagen kaum noch zu erkennen sind oder wo eine vorherige Befestigung bloß hypothetisch ist. Zu dieser letzten Kategorie gehört auch das Schloß Kendefy von Sîntămaria-Orlea, das auf dem Ort eines älteren Baus steht, dessen Mauern und Basteien teilweise zur Errichtung einer Hochterrasse wiederverwendet wurden. Da aber die Urkunden berichten, daß das Geschlecht der Cînde erst im Jahre 1447 den Marktflecken Sîntămaria-Orlea von Ioan von Hunedoara erhielt [75] und die Ortschaft im 14. Jh. als katholisches Dorf erwähnt ist,[76] kann der an dieser Stelle gewesene alte befestigte Hof der Cînde nicht vor die Mitte des 15. Jh. angesetzt werden.

Es seien hingegen zwei Komplexe betrachtet, die den schriftlichen Urkunden gemäß wesentlich älter sind und denen vor allem an derselben Stelle eigentliche befestigte Knesensitze vorausgegangen waren.

Der erste davon ist die sogenannte Burg in Sălașul de Sus. Der Anblick der erhalten gebliebenen Ruinen erklärt die Bezeichnung unter der diese Ruinen bei den Dörflern bekannt sind, obwohl es sich eigentlich nur um einen befestigten Adelshof handelt. Der rechteckige

[73] Im Tal des Rîu Alb-Flusses, bergaufwärts vom gleichnamigen Dorfe, an der Stelle « Cetate » (Burg) sind im Gelände noch Grundmauern zu erkennen, deren umringte Fläche einen Durchmesser von etwa 30 m hat. Bevor keine Ausgrabungsarbeiten durchgeführt werden, können keinerlei weitere Einzelheiten angegeben sein.

[74] R. Popa, *Țara Maramureșului*, S. 150 f.

[75] Hurmuzaki, *Documente*, I_2, S. 741 ; « oppidum regale Boldogasszonyfalva vocatum, simul cum foro annuali et telonio ».

[76] Der Priester Johannes « de villa Sancte Marie », der im Jahre 1315 das Kapitel aus Alba Iulia bei einer Besitznahme des Gutes Britonia (*D.I.R.*, *C*, *Transilvania*, XIV. Jh., Bd. I, S. 407) vertritt, kann nur der Pfarrherr von Sîntămaria-Orlea gewesen sein. Die gleiche « villa Sancte Marie » ist auch in der päpstlichen Rechnung der Zehntsteuer für das Jahr 1332 erwähnt. Da die Aufzählung der katholischen Dörfer in topographischer Reihenfolge von der Streimündung flußaufwärts vorgenommen wurde (*ebda*, Bd. III, S. 129) ist die Lokalisation gesichert Dagegen ist das Gut « Bodoghazzonyfalwa » das im Jahre 1346 den Adligen aus Pestiș gehört (*ebda*, Bd. IV, S. 654—655), im Jahre 1444 auch « possessio ... wolachica Bodogazzonfalwa » genannt, nicht Sîntămaria-Orlea, wie Entz a.a.O., S. 157 annimt, sondern Sîntămaria de Piatră, ein rumänisches Dorf am Unterlauf des Strei. Ich nehme an, daß Sîntămaria-Orlea eine der beiden katholischen Gemeinden ist, die gegen Ende des 13. Jh. in der Terra Hatzeg gegründet wurden und zwar in Verbindung mit dem obenerwähnten Augenblick 1275—1277. Dieses Datum entspricht genau der von V. Vătășianu, *Istoria artei feudale*, S. 77 für die Kirche aus Sîntămaria-Orlea vorgeschlagenen Datierung. Aufgrund der schriftlichen Informationen kann vorderhand die zur orthodoxen Ikonographie gehörende Malerei, die von den Fachleuten ausnahmslos in die erste Hälfte des 15. Jh. angesetzt wurde, nicht erklärt werden.

Abb. 16. — Der Adelshof von Sălaşul de Sus. Ruine der Kapelle.

Abb. 17. — Rîu de Mori. Ruinen des Adelshofs.

Innenhof, dessen Seiten 95 × 55 m betragen, liegt am unteren Dorfrand, auf einem fast ebenen Gelände und ist von einer 1—1,10 m starken Mauer umgeben, die heute bloß auf zwei Seiten in einer Höhe von 1,50—3 m erhalten geblieben ist. An verschiedenen Stellen läßt sich noch der Verlauf eines Schutzgrabens verfolgen. Es scheint, daß an den Ecken der Ringmauer so wie an ihren Seiten Türme standen. Innerhalb der Mauern zeugt das Relief von eingestürzten, von Schutt und Pflanzenwuchs bedeckten Bauten. Sehr interessant ist die verhältnismäßig gut erhalten gebliebene Ruine einer Hofkapelle (Abb. 16). Der Altar dieser Kapelle ist fünfeckig, mit einem der Winkel in der Achse; das Schiff ist breiter als lang (äußere Länge 7,50 m; äußere Breite 14 m!); das erste Stockwerk des Turms war zur Tribüne umgestaltet, die man von außen erstieg. Anhand des Grundrisses und der erhaltenen Elemente, kann die Kapelle nicht jünger sein als die erste Hälfte des 15. Jh., aber die zerstörten Mauern bezeugen wenigstens zwei Bau- oder Umbauphasen des Denkmals.[77]

Die ältesten auf das Knesengeschlecht aus Sălaş bezogenen urkundlichen Überlieferungen sind weiter oben, in Zusammenhang mit dem benachbarten Mălăeşti erwähnt worden.[78] Für die ältere Etappe der Geschichte dieser Familie sind die Nachrichten auch mit Bezug auf den dargestellten Hof gültig. Allenfalls steht für den gesamten Komplex die Untersuchung noch aus, die sowohl nach dem genauen Baudatum der heute noch sichtbaren Bauten als auch besonders nach der hier als sicher anzusehenden älteren Phase zu forschen haben wird.

In der Mitte der Gemeinde Rîu de Mori blieb ein Teil der Mauern eines ähnlichen befestigten Hofes erhalten, obwohl nachträglich hinzugefügte Gebäude und jüngere Anbauten das ursprüngliche Aussehen stark verzerrt haben. Von diesem Hof der Familie Cînde sind heute noch zu sehen (Abb. 17): ein Bruchstück der Ringmauer und eine verfallene Kapelle mit rechteckigem Schiff, polygonalem Altar mit demselben Winkel in der Achse, in gewissem Maße ähnlich dem Altar der Hofkapelle aus Sălaşul de Sus. Im Untergeschoß einiger wiederhergestellter Gebäude sind die Wände und Gewölbe alter Kellerräume erhalten.[79]

Weiter oben wurden die ersten urkundlichen Erwähnungen, die sich auf das Geschlecht der Cînde bezogen, erörtert.[80] Was den Zusammenhang zwischen diesen Erwähnungen und den Hof in Rîu de Mori anbetrifft, sei vermutet, daß letzterer nicht älter ist als die erste Hälfte des 15. Jh., Datierung die teilweise durch Nachrichten aus der Familiengeschichte im betreffenden Jahrhundert bestätigt ist.[81] Es ist keineswegs ausgeschlossen, daß auch an dieser Stelle die Überreste einiger älteren Bauten standen. Aber ebenfalls durch Vermittlung dieser Nachrichten ist bekannt, daß am Ausgang des 15. Jh. noch ein anderer Hof derselben Familie in unmittelbarer Nähe der Kirche in Colţ, am Bergende des benachbarten Dorfes Suseni, stand. Die Tatsache, daß diese Kirche, die dem betreffenden Hofe als Kapelle gedient hatte, vom Anfang des 14. Jh. datiert, versetzt die Frage sowohl nach dem Ort an dem der ursprüngliche Knesenhof der Cînde stand, als auch die nach seinem Alter in neue Aussichten.

★

Die vierte und vorläufig letzte Kategorie mittelalterlicher Burgen in der Terra Hatzeg umfaßt heute bekanntlich ein einziges Denkmal. Der Turm von Crivadia (Abb. 18) im Paß von

[77] Eine kurze Darstellung des Komplexes bei V. Drăguţ, a.a.O., S. 34.

[78] Vgl. w.o. S. 256—257, Anm. 43—46.

[79] Siehe auch V. Drăguţ, a.a.O., S. 22—23.

[80] Vgl. w.o. S. 254, Anm. 33—41.

[81] Es ist anzunehmen, daß das Jahr 1447, in dem die Familie Cînde den Marktflecken Sîntămaria-Orlea neben Haţeg erhielt (siehe Anm. 75) für den Bau des Steinhofes von Rîu de Mori, den Wert eines *terminus antequem* besitzt.

[82] Szinte G., *Kerek eröd Krivádia fölött*, in AÉ, XIV, 1894, S. 110—114 (datiert im 2. Jh.); Téglás G., *Hunyadvármegye földjének története az öskortól a honfoglalásig*, I, Budapest, 1902, S. 158—159.

[83] O. Floca, a.a.O., S. 184—185.

Merişor-Băniţa war der Gegenstand von verschiedenen und widersprechenden Datierungen und Zuweisungen,[82] bis 1961—1962 die im Laufe der Befestigungsarbeiten gemachten Forschungen seinen mittelalterlichen Ursprung bewiesen.[83]

Von kreisrundem Grundriß mit innerem Durchmesser von 13,30 m und einer Mauer von 1,90 m Stärke, hatte der Turm ursprünglich sieben Schießscharten in der Höhe eines Hochparterres (Abb. 19). Über eine äußere heute zerstörte Holztreppe gelangte man zu dem in etwa 4 m Höhe auf der den Schießscharten entgegengesetzten Seite liegenden Eingang. Der Turm hatte auch eine als Krage hervorstehende Bekrönung und sehr wahrscheinlich Zinnen, zu denen man über einen hölzernen Wehrgang gelangte.[84]

Vom Rande einer über 100 m abgründigen Felswand der Merişor-Klamm aus, beherrschte der Turm den Weg von der Terra Hatzeg nach der Petroşani-Senke. Auch die Schießscharten sind auf diesen Weg gerichtet, die einzige Richtung aus der die Festung hätte angegriffen werden können. Die innere Fläche, die fast 140 m² beträgt, gestattete die Errichtung von Holz- oder Lehmbauten für die Unterkunft von etwa 20—25 Mann, wieviel notwendig waren um den Turm im Falle eines Angriffes zu verteidigen; in ruhigen friedlichen Zeiten erforderten Schutz und Kontrolle des Weges sicherlich eine viel kleinere Besatzung. Dieses Denkmal war ein eigentlicher Wachturm was sowohl aus seinen Ausmaßen, als auch aus seiner Lage zu entnehmen ist.

Abb. 18. — Der Wachturm von Crivadia.

[84] Die neuerdings ausgeführten Festigungsarbeiten haben das Denkmal auch teilweise verformt, wobei unter anderem auch eine Schießscharte im Tor geändert wurde. Die von G. Szinte, in der erwähnten Arbeit veröffentlichte Zeichnung, gibt den Anblick des Denkmals am Ausgang des vorigen Jahrhunderts ziemlich genau wieder.

Die Form der Schießscharten weist eine verhältnismäßig späte Zeit aus, die bereits in fortgeschrittenem Maße die Feuerwaffen gebrauchte, d.h. das 15. Jh. Es käme die Zeit des Ioan de Hunedoara und des Matthias Corvinus in Betracht. Eine wichtige Urkunde vom Ausgang dieses Jahrhunderts gibt Zeugnis davon, daß der Bau des Turms mit dem Geschlecht der Cînde in Zusammenhang gebracht werden muß. Zu den Besitzungen, die König Vladislav II. im Jahre 1493 dem Michael Kendeffy beglaubigte, mit der Erwähnung, daß

Abb. 19. — Der Wachturm von Crivadia. Aufriß Arch. Eugenia Greceanu.

sie « ab antiquo » im Besitze der Familie waren, gehört auch ein « Murylowar » zusammen mit dem Boden der gesamten Petroșani-Senke.[85] Es spielt keine Rolle ob die richtige Lesung des Namens « Murilovar » ist, wo *-war* die Bedeutung Burg hat, oder eher « Murisowar », d.h. Merișor, die Bezeichnung des Baches und des heute unter der Burg gelegenen Dorfes.[86] In beiden Fällen ist es offensichtlich, daß dieses Gebiet in der zweiten Hälfte des 15. Jh., vielleicht auch schon früher, im Besitz und unter der Kontrolle des Geschlechtes Cînde war. Den Turm bei Crivadia erbauten sie als Herren dieses Ortes oder als Würdenträger des König-

[85] Csánki, a.a.O., V, S. 109—110; V. Motogna, a.a.O, S. 76—77.

[86] Vgl. auch C. Suciu, *Dicționar istoric al localităților din Transilvania*, I, București, 1967, S. 391.

reichs, zur Bewachung des Weges nach Oltenien gegen türkische Einfälle oder unter den gespannten Verhältnissen zu den Nachbarn in der Walachei. Es ist sehr wahrscheinlich, daß ein ähnlicher Turm ebenfalls von den Cînde und etwa zu der gleichen Zeit an dem anderen wichtigen Tor zur Terra Hatzeg, bei Poarta de Fier (Eisernes Tor) gebaut wurde.[87]

★

Die Darstellung aller bekannten mittelalterlichen Burgen der Terra Hatzeg ergibt die Folgerung, daß diese Denkmäler, die aus verschiedenen Zeiten stammen, unterschiedlicher Form, Bestimmung und Zuweisung sind, keinem einheitlichen Zweck gedient haben, aber dennoch ein zusamenhängendes Ganzes bilden, denn dieses widerspiegelt in seiner Art die allgemeinen Phasen und gleichzeitig die Eigentümlichkeiten der historischen Entwicklung der Gegend.

Das wichtigste Ergebnis dieser Forschung besteht darin, daß sich das Verzeichnis der rumänischen mittelalterlichen Burgen aus Siebenbürgen bereichert hat, und daß ihre Bedeutung besser bekannt wird. Die Wohntürme der Terra Hatzeg beweisen ein weiteres Mal, daß die herrschende Schicht der rumänischen mittelalterlichen Gesellschaft in Siebenbürgen, die Knesen, eine Feudalschicht im eigentlichen Sinne des Wortes darstellten.

Die Kenntnis der heute in der Terra Hatzeg erhalten gebliebenen Burgen ist gleichzeitig eine notwendige Etappe und ein Ausgangspunkt für die künftige Untersuchung der Zeit und der Denkmäler die dem Aufkommen der Steinbauten dieser Gegend vorausgingen.

[87] Der Paß wurde bereits 1430 von König Sigismund der Familie Cînde geschenkt, mit der Verpflichtung gegen 5 000 Salzsteine jährlich aus der Kammer von Ocna Sibiului (Salzburg) (Hurmuzaki, *Documente*, I_2, S. 655—656; Szabo, a.a.O., S. 26), die Straße zu erhalten. Die Nachricht stammt aus einer Beglaubigung aus dem Jahre 1439, nachdem das Original des Diploms verloren ging Offensichtlich implizierte eine Schenkung von derartiger Bedeutung für denjenigen der sie erhielt auch die Verpflichtung den Paß zu bewachen und deshalb ist zu vermuten, daß ein Wachturm auch in Poarta de Fier (Eisernes Tor) stand.

NOTES ET INFORMATIONS

LA TOMBE GRECQUE AVEC KALPIS DE MANGALIA

ELENA ZAVATIN-COMAN

Une importante sépulture grecque, dont l'urne funéraire était constituée par une kalpis [1], a été trouvée de manière fortuite, durant l'été de 1970, dans la zone *extra-muros* de la cité de Callatis. La découverte a été due à quelques travaux de nivellement effectués sur la gauche de la chaussée menant à Albești, dans le voisinage immédiat d'une nécropole callatienne datée du IV[e] siècle de n.è. Un vase en bronze et un petit pot à onguent ont été amenés au jour par le bulldozer qui bouleversa la partie supérieure d'une tombe.

L'étude méthodique de cette découverte nous poussa à dégager le terrain dans la zone où le vase a été mis au jour. Nous avons donc procédé à l'ouverture d'une cassette longue de 2/3 m, ce qui nous a permis de constater qu'il s'agissait d'une tombe, dont ce qui restait intact de la partie supérieure était placé à une profondeur approximative de 0,40 m—0,50 m par rapport à la surface du sol.

L'édifice funéraire (fig. 1) se composait d'un bloc calcaire parallélépipédique, dans lequel on avait taillé en creux le contour de l'urne funéraire en bronze. L'extérieur du bloc était à peine façonné, avec des arêtes longues de 0,55—0,60 m et une hauteur de 0,42 m. L'excavation ovoïdale qui reproduit le contour de l'urne est réalisée avec un soin tout particulier : on constate même la présence de l'espace réservé aux deux anses horizontales du vase. Outre cette excavation ovoïdale, qui se place au centre, la partie supérieure du bloc ou, plutôt, ses arêtes supérieures portent des entailles marquant la trace de l'emplacement de quatre crampons de fer enchâssés dans du plomb. Sur les quatre crampons, un seul est resté à sa place, les trois autres, arrachés par le bulldozer, furent récupérés par la suite.

La terre bouleversée autour de cette ciste en pierre calcaire a livré 34 disques en terre cuite, avec un diamètre de 0,02 m ; sur l'une de leurs faces était imprimée une tête de Méduse du type « beau gorgonéion », recouverte d'une feuille d'or. Leur revers, légèrement bombé, est percé de deux petits orifices (fig. 2/a). On y récolta aussi plus de 230 perles rondes (fig. 2/b), 25 perles coniques en terre cuite dorée (fig. 2/c) et un nombre égal de petits fils de bronze, ainsi que les fragments d'un cadre de plomb (fig. 2/d). Ce sont, sans doute, les éléments d'une petite couronne funéraire à cadre de plomb, servant de support aux disques avec l'image de la Méduse, alternés de bouquets de petits fils de bronze ornés d'une perle à leur extrémité.

En même temps que le vase de bronze on a trouvé aussi un petit *unguentarium*. C'est un petit pot en terre cuite au col brisé, haut de 0,08 m et au diamètre de 0,05 m. Sa

[1] D'après Erika Diehl, *Die Hydria, Formgeschichte und Verwendung im Kult des Altertums*, Mainz, 1964, p. 1 et p. 30, nous pouvons préciser que dans notre cas il ne s'agit pas d'une hydrie proprement dite, mais d'une variante dite « kalpis », forme relativement nouvelle des hydries.

DACIA, N.S., TOME XVI, 1972, PP. 271–280, BUCAREST

panse ovoïdale était surmontée d'un col élevé, légèrement gonflé en-dessous du bord. Le fond du pot, petit et plat, était de forme circulaire. De teinte rose clair, il était modelé dans une pâte d'argile contenant de fines granules de mica et ayant subi une cuisson uniforme (fig. 3).

Les traces d'oxyde de cuivre relevés sur les ossements calcinés contenus par la kalpis prouvent, de même que son inventaire caractéristique, la déstination d'urne funéraire qui lui avait été donnée.

Dans un bon état de conservation, la kalpis de bronze a les dimensions suivantes :
Hauteur = 0,52 m.
Diamètre maximal = 0,345 m.
Diamètre maximal avec les anses = 0,415 m.
Diamètre maximal de l'embouchure = 0,178 m.
Distance de la courbure maximale de l'épaule jusqu'au bord du vase = 0,138 m.
Hauteur du pied = 0,045 m.
Diamètre maximal du pied = 0,145 m.

De forme ovoïdale, avec la courbure de l'épaule très accusée, le vase a un col concave et le bord fortement évasé. Une nervure, bordée de deux cercles concentriques, délimite l'intérieur de l'embouchure de son bord, orné d'une enfilade de perles ; à l'extérieur, le bord

Fig. 1. — L'édifice funéraire avec kalpis.

Fig. 2. — Les éléments composants de la petite couronne funéraire.

du vase est orné d'une série d'oves terminaux encastrés de petites feuilles (9/2 mm) rectangulaires d'argent (fig. 4/a—4/b).

Le pied du vase, dont la forte courbure vers l'extérieur lui confère la forme d'un « S », est orné d'un motif végétal comportant deux rangées de fleurs stylisées séparées par une guirlande de feuilles de lotus. Ce motif ornemental est dominé par la première rangée de fleurs, qui ont pour pistils de petites feuilles d'argent oblongues.

Fig. 3. — Pot à onguent en céramique.

Juste en-dessous de l'épaule, symétriquement disposées, les deux anses horizontales sont ornées de cannelures dont les extrémités lobées sont fixées sur deux attaches plates, en forme de disque au diamètre de 0,057 m, décorés de feuilles et de fleurs de lotus. L'anse verticale, de dimensions plus importantes, est elle aussi décorée de cannelures dont les deux bouts s'achèvent par un motif de fleur et de feuilles d'acanthe stylisées. Cette anse verticale surplombe une scène mythologique avec Dionysos et Ariane. Les personnages, d'une allure dégagée et pleine de grâce, sont rendus dans un relief d'un travail très soigné et attestant un grand développement du sens artistique. À gauche, le dieu assis est revêtu de la nébrida et porte jetée sur ses épaules la chlamyde, enroulée autour de son bras gauche ; ses pieds sont chaussés de petites bottes. La tête légèrement penchée sur l'épaule gauche, il regarde son long thyrse enrubanné. De son bras droit, il entoure les épaules d'Ariane qui, la main gauche sur la hanche, regarde dans la même direction que le dieu. Elle revêt un himation lesbien qui lui recouvre ses pieds nus et par dessus un chiton, serré à la taille par une ceinture.

Bien que la découverte de cette tombe n'ait pas eu lieu *in situ*, certaines remarques et analogies ont conduit pourtant à quelques conclusions et restitutions intéressantes. C'est ainsi que la présence des crampons de fer et leur position nous induit à supposer l'existence d'un couvercle en calcaire [2], qui couvrait la partie supérieure du vase et dont les bords rejoignaient les arêtes inférieures du bloc parallélépipédique décrit ci-dessus, en assurant sa fermeture hermétique. Des mesures similaires en vue d'assurer la protection d'une kalpis funéraire ont été déjà constatées dans une sépulture de Samos [3], qui était formée de deux blocs de pierre réunis par quelques agrafes de plomb. Deux autres tombes, dans des cubes de pierre, datées de la même époque que la nôtre, ont été mises au jour à Syracuse [4] et Pharsale [5]. Il ne serait pas impossible que, de même que dans le cas des constructions funéraires précitées, le couvercle disparu ait une forme parallélépipédique, un peu moins haute que le bloc calcaire récupéré.

Quantité de découvertes du même genre ont livré de petites couronnes funéraires similaires à celle que nous avons reconstituée. Une tombe de Rhodos [6], contenant une kalpis en

[2] La terre retirée par suite du nivellement a été jetée dans un bassin à bitume ; c'est sans doute là qu'a fini par aboutir le couvercle en calcaire de la ciste.

[3] M. Schede, ABH, Berlin, 1929, p. 9, *apud* E. Diehl, *op. cit.*, p. 156, B 209.

[4] Passo Mariano, MonAnt, 14, 1904, p. 866, fig. 72, *apud* E. Diehl, *op. cit.*, T. 343, p. 152.

[5] E. Diehl, *op. cit.*, p. 153, B. 201.

[6] *Ibidem*, p. 154, B 204, pl. 22 et 23.

bronze identique à celle trouvée à Mangalia, renfermait elle aussi une couronne ; cette fois, il s'agissait d'une couronne dorée de lauriers également ornée de perles dorées en terre cuite. Dans une tombe de Chersonèse [7] on constate des petites feuilles d'or avec des gorgonéions ; sur l'épaule d'une kalpis de Rhodos [8] reposait un diadème avec des fruits en terre cuite dorée et une tombe d'Odessos [9] contenait des gorgonéions et des petits fils dorés. D'autres petites couronnes funéraires ont été découvertes dans les nécropoles de Messembrie et d'Apollonie, appartenant à des complexes datés de la fin du IVe siècle av.n.è.[10] L'une d'entre elles, avec les feuilles exécutées en bronze et les perles en terre cuite dorée, fait partie de l'inventaire de la seconde hydrie trouvée à Messembrie [11], pièce avec laquelle nous avons établi une étroite analogie.

On ne saurait négliger, à propos du problème qui nous préoccupe ici, ni la découverte faite dans la nécropole callatienne des IVe—IIIe siècles av.n.è., mise au jour près du stade. Là, dans une tombe d'inhumation (T. 20) [12], entre autres objets de céramique dorée, il y avait sept disques avec la tête de la Méduse [13], identiques à ceux que nous venons de décrire, ainsi qu'un cadre demi-circulaire [14]. Celui-ci, également modelé en argile, supportait à l'origine sept petits fils de bronze au bout desquels pendaient quelques ornements. Parmi les miniatures mises au jour dans cette tombe, seuls les disques à gorgonéions semblent convenir, comme nombre et système d'attache (au moyen de deux orifices pratiqués dans l'argile), au rôle d'ornements du petit cadre. Selon nous, ils devaient constituer, avec le petit cadre demi-circulaire, un diadème funéraire [15], conclusion qui nous a été suggérée aussi bien par la technique d'attache des disques respectifs, que par la fréquence qu'ils attestent dans la composition des petites couronnes funéraires. Si tel était le cas, nous aurions dans la nécropole de Mangalia la plus proche analogie, sous le rapport de l'espace, de la petite couronne qui accompagne la kalpis que nous nous proposons de présenter.

A titre d'hypothèse, on ne saurait écarter ni la possibilité de l'éventuelle présence d'un atelier — à Callatis ou dans quelque autre cité ouest-pontique — spécialisé dans la confection de cette sorte de miniatures céramiques.

Pour revenir à la petite couronne de la tombe avec kalpis qui fait l'objet de la présente étude, notons que cette fois encore, conformément à la tradition [16], elle était disposée autour du col ou de l'épaule du vase. Sous le choc subi par la tombe, elle a dû glisser et les disques se sont éparpillés, les fils de bronze qui les retenaient en place s'étant brisés par l'effet de l'oxydation.

Erika Diehl, dans son ouvrage *Die Hydria, Formgeschichte und Verwendung im Kult des Altertums*, Mainz, 1964, se sert pour désigner les kalpis à scènes figuratives du terme « kalpis à attaches travaillées au repoussé ». Pour notre part, nous préférons pourtant le terme de « kalpis à relief narratif », mis en usage par Züchner et adopté par Bothmer, comme plus propre à illustrer le type de vase dont nous nous occupons, chez lequel le relief avec les deux personnages constitue un élément de décor séparé par l'anse verticale.

Selon la classification de E. Diehl, les kalpis à relief narratif se divisent en cinq grands groupes, suivant les personnages reproduits. La nôtre se range dans le troisième groupe, réservé

[7] *Ibidem*, p. 154, T. 353.

[8] *Ibidem*, p. 156, T. 433.

[9] *Ibidem*, p. 151, B 142, pl. 15, 1 et fig. 4.

[10] Ivan Venedicov, *Découvertes dans les nécropoles d'Appolonia*, Sofia, 1963, p. 287.

[11] B. Tchimbouleva, *Deux nouvelles hydries de bronze de Nesebar*, 4, 1962, n° 3, p. 38.

[12] C. Preda, *Archaeological discoveries in the Greek cemetery of Callatis-Mangalia (IVth — IIIrd centuries before our era)*, Dacia, NS., V, 1961, p. 282—293.

[13] *Ibidem*, p. 287, fig. 9/1 et 2.

[14] *Ibidem*, p. 290, fig. 12/4.

[15] Vu les circonstances de la découverte, l'auteur de l'étude citée présente le cadre demi-circulaire en céramique dorée comme un collier et les sept disques à tête de Méduse comme autant de médaillons indépendants, appliqués sur les vêtements de la fillette inhumée.

[16] E. Diehl, *op. cit.*, p. 163.

Fig. 4 *a*

b

Fig. 4. — a, b, c, la kalpis à relief narratif employée comme urne funéraire.

c

aux reliefs narratifs avec Dionysos et Ariane [17], où l'auteur fait entrer les quatre vases de bronze de ce genre connus jusqu'à présent. Leur série — B 191, B 192, B 193 et B 194 — [18] comporte des spécimens similaires à notre vase, notamment le B 193, conservé au musée de Chantilly [19].

Par sa forme, la kalpis de Mangalia offre quelques analogies avec celle du musée de Richmond [20] — provenant de Rhodos —, si l'on excepte l'absence du relief narratif, les disques d'attache plus bombés et le fait qu'elle est de 6 cm moins haute. Une analogie bien fondée est à faire avec la deuxième hydrie de Messembrie [21], l'unique différence relevée consistant dans le sujet du relief, qui reproduit cette fois Borée et Orithye.

L'origine des kalpis à relief narratif prête à maintes discussions. A. Furtwängler et G. Kazarow ont localisé cette catégorie de vases en Eubée [22]. Se fondant sur l'emplacement de leur lieu de découverte, situé surtout à l'est, W. Lamb appelle ce groupe « rhodien » [23], alors que Blinkenberg l'attribue aux ateliers de la Grèce microasiatique. Enfin, W. Züchner [24], en procédant à une classification des kalpis à relief connues jusqu'à présent, attribue leur production comme suit : les vases B 193, B 192, B 189, B 197, B 185, B 187 (d'après le catalogue de E. Diehl) à des ateliers corinthiens ; les B 178 et B 181 seraient attiques, les B 183 et B 195 chalcydiques et les B 184 et B 200 ioniens.

En ce qui concerne la kalpis de Mangalia, son attribution n'est pas facile. Comme elle atteste une analogie presque parfaite avec les B 193 et B 197, on pourrait la considérer, selon l'attribution de W. Züchner, un produit des ateliers corinthiens. Mais W. Züchner lui-même estime peu satisfaisantes ces attributions, car les kalpis qui ont subi des innovations à Athènes sont transmises à Corinthe sans qu'elles eûssent enregistré des phases de développement dans leur patrie d'origine, l'Attique. G. M. A. Richter [25] et M. Verdelis attribuent aux ateliers attiques toute la série des kalpis, exceptées les B 177 et B 194 ; or, la kalpis de Mangalia se trouverait bien à sa place dans cette série. Vu la proximité géographique des centres toreutiques attiques et corinthiens, compte tenu aussi de leurs nombreuses similitudes sur le plan culturel et matériel, dans le stade actuel de nos connaissances il nous serait difficile d'opter d'une manière définitive pour l'un d'entre eux.

Au point de vue technique, notons que l'urne funéraire a été confectionnée dans une feuille de bronze, tandis que son relief narratif, ses trois anses et son pied ont fait l'objet d'un coulage à part. Les anses et le relief, peut-être bien le bord aussi, ont été collés à leur place après coup.

Il convient de retenir, en ce qui concerne l'exécution des sept hydries en bronze dont le relief représente le rapt d'Orithype par Borée, que I. Venedicov [26] est d'accord avec l'hypothèse qui prétend que les anses et les reliefs ont pu être exécutés séparément par quelques maîtres, pour se répandre ensuite, grâce aux échanges commerciaux, jusque dans les coins les plus reculés du monde antique, où on réalisait leur assemblage avec le corps de la hydrie. Toutefois, en ce qui nous concerne, la constance avec laquelle les reliefs apparaissent partout collés sous l'anse verticale des hydries nous incite à considérer un tel procédé comme peu probable. En effet, les anses, les pieds et les scènes figuratives de ces

[17] *Ibidem*, p. 40.
[18] *Ibidem*, p. 221–222, B 191–194.
[19] Ch. Picard, *Manuel d'archéologie grecque*, *Période classique*, IV, Paris, 1963, p. 1444.
[20] E. Diehl, *op. cit.*, p. 38–41.
[21] B. Tchimbouleva, *op. cit.*, p. 38–41.
[22] G. Kazarow, AM, 36, 1911, p. 315, *apud*, E. Diehl, *op. cit.*, p. 42.
[23] W. Lamb, *Greek and Roman Bronzes*, London, 1929, p. 184.
[24] *Apud*, E. Diehl, *op. cit.*, p. 42.
[25] G. M. A. Richter, *A firth century bronze hydria*, AJA, L, 1, p. 365, *apud*, E. Diehl, *op. cit.*, p. 42.
[26] I. Venedicov, *Hydrie de bronze représentant le rapt d'Orithye par Borée découverte à Messembrie* n° 2, Sofia, 1965, p. 57.

vases n'étaient pas les seuls à réclamer une grande maîtrise technique, mais le corps de la hydrie aussi. On le confectionnait d'une ou de plusieurs feuilles de bronze dont seule une main exercée et une longue expérience pouvaient modeler cette panse bombée, d'une minceur uniforme, tout en ménageant aussi le matériel nécessaire à l'exécution du col étroit et du bord évasé de l'embouchure. L'exécution d'un tel chef-d'œuvre toreutique ne pouvait être revendiquée que par un artiste de la taille du maître spartiate Tellestas [27], dont on distingue la griffe sur le rebord de l'une de ces hydries. La kalpis de Mangalia peut donc être considérée comme l'œuvre d'un seul maître, les parties composantes du vase réalisant un ensemble parfaitement équilibré.

Rares sont les points de répère aidant à la datation des kalpis du groupe à relief narratif. Parmi elles, l'unique à pouvoir être datée avec certitude reste la hydrie B 178 de New York, sûrement confectionnée au courant du dernier quart du Ve siècle av.n.è. Les autres sont datées par W. Züchner entre les années 400—340 av.n.è. et par G. M. A. Richter depuis 350 jusqu'à 300 av.n.è. [28] La date de fabrication de ces kalpis est encore plus étroitement délimitée par D. von Bothmer, entre le deuxième quart du IVe siècle av.n.è. jusque vers les années 330 av.n.è. La hydrie de Messembrie (B 197), dont nous avons établi l'étroite analogie avec la nôtre, a été datée vers le milieu du IVe siècle ou le commencement du IIIe av.n.è.[29] À notre avis, ce serait plutôt dans le dernier quart du IVe siècle jusqu'au commencement du IIIe siècle av.n.è., moment où on a également daté la hydrie de Cyzique [30].

Si l'on veut établir la chronologie de la découverte de Callatis, il convient de préciser la datation de tout l'inventaire du complexe. C'est en ce sens que les analogies constatées à l'égard de la forme du petit pot d'onguent ont rendu possible sa datation de la fin du IVe du commencement du IIIe siècle av.n.è.[31] Les petites couronnes funéraires trouvées dans les nécropoles de Messembrie et d'Apollonie sont datées elles aussi de la fin du IVe siècle av.n.è.[32] Dans l'ouvrage déjà mentionné de C. Preda, le mobilier de la tombe n° 20, par conséquent la petite couronne funéraire également, est daté du milieu ou du troisième quart du IVe siècle av.n.è.[33] Pour notre part, par analogie avec les kalpis qui lui ressemblent, nous avons fixé la chronologie de celle de Mangalia dans le troisième quart du IVe siècle, jusqu'au début du IIIe siècle av.n.è. Toutes ces données aboutissent nécessairement à dater le complexe funéraire de Mangalia de la période comprise entre le troisième quart du IVe siècle et le commencement du IIIe siècle av.n.è.

Un autre problème intéressant, que nous sommes du reste peu en mesure d'aborder, est celui des voies de pénétration des œuvres toreutiques dans le genre de cette kalpis à relief narratif de Callatis dans le monde grec du bassin de la mer Noire. Ainsi que P. Alexandrescu le faisait remarquer dans son article *Hydria de la Artánd* (StCl, VIII, 1966), à l'époque archaïque ces vases connaissaient d'autres voies de pénétration, qui passaient par l'Adriatique, « les hydries en bronze étant importées également dans le bassin pontique seulement en commençant du Ve siècle av.n.è., grâce à une nouvelle orientation du commerce de cette sorte de vases et, sans doute, à l'apparition d'autres centres toreutiques » [34]. Le vase en bronze

[27] E. Diehl, *op. cit.*, p. 5.
[28] *Apud* E. Diehl, *op. cit.*, p. 42.
[29] B. Tchimbouleva, *op. cit.*, p. 42.
[30] I. Venedicov, *Hydries de bronze* ..., p. 55.
[31] P. Alexandrescu, *Histria*, II, Bucarest, 1966, p. 186, pl. 92, cf. Ivanov, p. 246, fig. 97, pl. 127, n° 685 et M. Bucovală, *Necropole elenistice la Tomis*, Constanța, 1967, p. 14, fig. 4/c.
[32] I. Venedicov, *Découvertes* ..., p. 287.
[33] C. Preda, *op. cit.*, p. 293.
[34] P. Alexandrescu, *Hydria de la Artánd*, StCl, VIII, 1966, p. 210.

de Callatis, de même que les hydries découvertes aux Panticapaion, Theodosia, Odessos, Messembrie, Apollonie, Cyzique, Sinope et Kerasos, est le témoignage de ce nouveau courant commercial gui reliait les grands ateliers toreutiques de Grèce au littoral de la mer Noire.

L'emploi comme urne d'un vase si rare dans une construction funéraire callatienne constitue encore une preuve de la brillante civilisation grecque qui s'était épanouie à cette période sur le littoral de la Dobroudja. En outre, il constitue aussi le témoignage des liens commerciaux étroits et de bonne facture qui unissaient la cité de Callatis avec les métropoles du monde grec.

NOTE SUR LA CARRIÈRE DE P. METILIUS SECUNDUS

CONSTANTIN C. PETOLESCU

Bien que devenue connue par un nombre appréciable d'inscriptions, la carrière de cet illustre représentant de l'ordre sénatorial comporte pourtant des discussions [1]. Les plus importantes inscriptions qui en font mention sont les suivantes :

1. *Alsium* [2] (Pali, en Italie) :

P. Metilio, P(ubli) f(ilio), Cla(udia tribu), Secundo Pon[*tiano?*] [3], [*co(n)s(uli)*] [4], / *fratri Arvali, leg(ato) Augusti pro* [*pr(aetore)* . . . .], / *curatori operum locorumq(ue) public(orum),* [*legato*] / *imp(eratoris) Caesaris Traiani Hadriani Aug(usti)* [*pro pr(aetore)*] / *leg(ionis) III Aug(ustae) et exercitus Africani, leg*[*ato*] / *Aug(usti) leg(ionis)* [*X*]*I Cla(udiae) p(iae) et f(idelis), pr*[*a*]*eto*[*r*]*i,* / *trib(uno)* [*pleb(is), quaest(ori)*] / *imp(eratoris) Caesaris Nervae Traiani Aug(usti) G*[*e*]*rmanic*[*i Dacici*], / *seviro equitum Romano*[*r(um), trib*]*uno m*[*ilitum leg(ionis)*] / [*VII*] [5] *Geminae p(iae) f(idelis), tri*[*umviro monetali?*[6] . . . . . .].

2. *Acta Arvalium* : membre du collège des frères Arvales dans les années 116 et 117[7] ; incertain en 122[8].

3. *Thamugadi* (Numidie, a. 121) :

Imp(eratori) [*Ca*]*esari, divi Traiani Parthic(i) filio, divi* / *Ner*[*v*]*ae nepoti, Traiano Hadriano Augusto,* / *pontifici maximo, trib(unicia) potest(ate) V, co(n)s(uli) VII, p(atri) p(atriae),* / *P. Metilius Secundus, leg(atus) Aug(usti) pro praetore,* / *patronus coloniae, dedicavit. D.d.p.p.*[9]

4. *Thevestis* (Numidie) : grande stèle en pierre calcaire (a. 123) [10] :

[1] Cf. *Prosopografia Imperii Romani* (ed. Dessau, Klebs et Rohden), II, Berlin, 1898, p. 371, n. 391 ; Bruno Stech, *Senatores Romani qui fuerint inde a Vespassiano usque ad Traiani exitum*, Leipzig, 1912, p. 113, n. 1637 ; Groag, RE, XV, 1932, nº 20, col. 1402–1405 ; Pierre Lambrechts, *La composition du sénat romain de l'accession au trône d'Hadrien à la mort de Commode (117–192)*, Paris, 1936, p. 40, nº 90 ; Benght E. Thomasson, *Die Statthalter der römischen Provinzen Nordafrikas von Augustus bis Diocletianus*, Lund, 1960, p. 166–167.

[2] CIL, XI, 3718 = ILS, 1053. Voir aussi CIL, XI, 384 (Ariminum).

[3] Toutes les inscriptions qui lui font mention l'appellent *P. Metilius Secundus* ; seulement dans le *cursus honorum* d'Alsium, daté sûrement *post* 123, il porte, probablement, un deuxième surnom : *Pon*[*tianus?*]. Cf. les inscriptions nºs 1–5.

[4] Cf. CIL, VIII, 10114 (= 22173) et SCIV, 22, 1971, 1, p. 122 (voir les inscriptions nºs 4 et 5).

[5] Groag, RE, XV, col. 1403 : *X Geminae*.

[6] B. E. Thomasson, *op. cit.*, p. 167 : *kapitalis*.

[7] CIL, VI, 2076, 2078 (= 32374).

[8] CIL, VI, 2081 : [*P. Metilius Se?*]*cundus*.

[9] CIL, VIII, 17844 (= 2357). Pour le nombre des consulats, voir Groag, RE XV, col. 1404 ; B. E. Thomasson, *op. cit.*, p. 167. P. Metilius Secundus est connu dans la province de Numidie aussi par quelques inscriptions votives : CIL, VIII, 2591 de Lambaesis, au temple d'Esculape : *Monitu Apollinis,*/ *P. Metilius Secundus,*/ *leg. Aug. pr. pr.* ; AnnÉp, 1920, 37, près du même temple : *Apollini*/ *salutifero,*/ *iussu ipsius,*/ *P. Metilius Secundus,*/ *leg. Aug. pr. pr.* ; CIL, VIII, 6964 de Cirta : *Veneri Aug(ustae),*/ [*P. Metilius Secu*]*ndus, leg. Aug. pr. pr. de*[*dit*].

[10] CIL, VIII, 10114 (= 22173). Sur la route de Carthage à Theveste (cf. CIL, VIII, Suppl., pars III, 1914, p. 2092 ; M. P. Davin, dans *Bulletin archéologique du Comité des travaux historiques et scientifiques, années 1928–1929*, Paris, 1932, p. 676) on a découvert de nombreuses bornes milliaires : CIL, VIII, 10048, 22007 (= 10062 = 1278 + 1294), 22018 (= 10065), 22022 (= 10067), 22036, 22039, 22040, 22042, 22050, 22062, 22063, 22071 (= 10081), 22080 (= 10086), 22125 (= 10092), 22129, 22147.

DACIA, N.S., TOME XVI, 1972, PP. 281–285, BUCAREST

Imp(erator) Caesar, / divi Traiani / Parthici f(ilius), divi / Nervae nepos, / Traianus / Hadrianus Aug(ustus), / pontif(ex) max(imus), trib(unicia) / pot(estate) VII, co(n)s(ul) III, viam / a Carthagine The/vestem mil(ia) p(assuum) $\overline{CXCI}$ */ DCCXXXX stravit, / P. Metilio / Secundo leg(ato) / Aug(usti) pro pr(aetore), / co(n)s(ule) desig(nato)* [11], */ per leg(ionem) III Aug(ustam).*

5. Orlea (*vicus* en Dacie inférieure [12]). Fragment (*tabella I*) de diplôme militaire [13] (fig. 1) :

E x t r i n s e c u s	I n t u s
1 *A AVT*	1 . . . .
2 *EA DVXI*	2 *IVI N(?)*
3 *A D XVI K N*(?)	3 *V*$\overline{II}$
4 *METILIO*	
5 *O*	

L'élément le plus important pour déchiffrer la tablette est la IIIe ligne, où les lettres *A. D. XVI. K......* représentent la formule bien connue qui exprime le mois et le jour de l'émission de la loi de libération, donc : *a(nte) d(iem) XVI K(alendas).....* Immédiatement sous celle-ci on indique : l'an de l'émission du diplôme, d'après les noms des consuls en charge ; la dénomination de l'unité du possesseur du diplôme (on conserve seulement une lettre, *O*). Les premières deux lignes contiennent, conformément à la formule connue, les faveurs accordées aux possesseurs des diplômes [14].

La datation est assurée par la mention d'un des deux consuls en charge, *Metilius*. A l'époque de l'Empire, chaque année un certain nombre de personnes étaient revêtues du titre de consul : deux consuls, appelés ordinaires, qui étaient éponymes ; un nombre plus ou moins grand de consuls suffects, qui se succédaient par groupes de deux, tous les quatre mois, tous les trois mois ou même tous les deux mois, suivant les époques. Mais nous connaissons sept consuls polyonymes, dont la nomenclature contient le gentilice de *Metilius* :

— *P.* (ou *L.*) *Metilius (Sabinus?) Nepos*, consul suffect en 91 et 103 [15] ;

— *M. Atilius Metilius Bradua*, consul ordinaire en 108 ; mais son gentilice principal était *Atilius* [16] ;

— *P. Metilius Secundus Pon[tianus?]*, designé consul suffect en 123 pour 123 ou 124 [17] ;

— *M. Sedatius Severianus Iulius Acer Metilius Nepos Rufinus Ti. Rutilianus Censor*, consul suffect en 153 ; mais son gentilice principal était *Sedatius* [18] ;

— *[P. Cass?]ius Dexter Augus[tanus Alpi]nus Bellicius Sollers Metilius........us Rutilianus*, environ 155 ; mais on doute s'il a exercé le consulat [19] ;

— *M. Metilius Aquillius Regulus Nepos Volusius Torquatus Fronto*, consul ordinaire en 157 ; son gentilice principal était *Metilius* [20] ;

[11] Donc, P. Metilius Secundus, *consul suffectus* en 123, a exercé son mandat en 123 ou 124 (cf. Attilio Degrassi, *I fasti consolari dell'Impero Romano*, Roma, 1952, p. 36). Mais, justement ces années, les consuls sont défectueusement connus dans les *Fastes consulaires (ibidem)* : Q. Articuleius Paetinus et L. Venuleius Apronianus Octavius Priscus, consuls ordinaires en 123, tous les deux en charge le 15 mars ; en 124 sont connus M. Acilius Glabrio et C. Bellicius Flaccus Torquatus Trebanianus, probablement *ordinarii* ; C. Iulius Gallus et C. Valerius Severus, en charge le 15 septembre, étaient, en échange, *suffecti*.

[12] Cf. D. Tudor, OR[3], Bucarest, 1968, p. 236.

[13] SCIV, 22, 1971, 1, p. 109–114.

[14] René Cagnat, *Cours d'épigraphie latine*, IVe éd., Paris, 1914, p. 302 et suiv.

[15] A. Degrassi, *op. cit.*, p. 27, 31.

[16] *Ibidem*, p. 32.

[17] *Ibidem*, p. 36.

[18] *Ibidem*, p. 43.

[19] *Ibidem*, p. 44.

[20] *Ibidem*.

— *M. Atilius Metilius Br[ad]ua Cauci[dius.....Att?]icus [Vibu?]llius [P]ollio Gavidius [L]atiaris Atrius Bassus*, dans la deuxième moitié du IIe siècle (?)[21]; mais son principal gentilice était, sans doute, *Atilius*, comme celui du consul de 108.

D'autre part, même la formule *a(nte) d(iem) XVI K(alendas)*...... reste inconnue sur d'autres diplômes; toute analogie nous manque.

Donc, le diplôme a été émis pendant le règne d'un des suivants empereurs : Domitien (a. 91), Trajan (a. 103 ou 108), Hadrien (a. 123—124), Antonin le Pieux (a. 153 ou 157) ou une autre année de la deuxième moitié du IIe siècle.

Les lettres gravées sur la partie intérieure de la tablette sont rangées latéralement, plus rares et moins soignées. Elles proviennent de la partie supérieure du diplôme, où on indiquait la nomenclature de l'empereur. De la première ligne on conserve seulement les restes indéchiffrables de la base de deux lettres. Dans la deuxième ligne, les lettres *IVI* suggèrent la lecture *[d]ivi* — il s'agirait donc de l'indication de la filiation de l'empereur pendant le règne duquel a été émise la loi de libération. Dans la même ligne, la lettre suivante reste obscure — peut-être un *N*, ce qui permet la lecture *[d]ivi N[ervae? f(ilius)]* ou *nep(os)]* ou *pronep(os)]*. Dans la troisième ligne, les lettres *VII*, avec *sicilicus*, montrent qu'il s'agit d'un numéral : *VII* ou *[X]VII*, qui peut être rapporté : 1) au nombre des troupes auxiliaires dont on fait la libération d'un certain nombre de soldats ou au nombre d'ordre d'une *ala* ou d'une *cohors*; 2) à l'indication de la puissance tribunicienne, des salutations impériales ou du nombre des consulats[22]. Mais la première situation est exclue, par ce que les lettres de la ligne antérieure, *[d]ivi N[ervae?...]*, montrent clairement qu'après le nom

Fig. 1. — Fragment de diplôme militaire trouvé à Orlea (photos agrandies).

[21] *Ibidem*, p. 114.
[22] R. Cagnat, *op. cit.*, p. 177 et suiv.; H. Nesselhauf, CIL, XVI, p. 153—154.

et la filiation de l'empereur suivait la série de ses dignités ; seulement dans la ligne suivante étaient énumérées les troupes desquelles on faisait des libérations de soldats : *equitibus et peditibus qui militaverunt in alis... et cohortibus... quae appellantur...*, etc.

Il ne s'agit pas de Domitien, par ce que l'année 91, quand un *Metilius* a exercé le consulat, ne concorde pas avec la série des dignités accomplies par cet empereur [23]. Aucun des empereurs suivants [24] : Trajan, Hadrien ou Antonin le Pieux n'ont pas été chargés de 7 ou 17 consulats ; seulement Trajan a reçu la VIIe salutation impériale, en 114 ; mais elle ne concorde pas avec les ans (103 ou 108) quand un *Metilius* a été consul à Rome. Il s'agit donc de la *tribunicia potestas*. La VIIe puissance tribunicienne de Trajan correspond à l'an 103, quand à Rome était consul suffect un *Metilius* ; mais sur les diplômes émis par Trajan, sa filiation est indiquée dans la première ligne: *Imp. Caes., divi Nervae f., Nerva Traianus Aug.* Or, dans le diplôme trouvé à Orlea, la filiation impériale est montrée dans la IIe ligne ou, peut-être, plus bas. Seule la VIIe puissance tribunicienne d'Hadrien concorde avec l'année de magistrature d'un de ces nombreux consuls polyonymes : *P. Metilius Secundus.*

La date exacte du diplôme nous échappe. De l'initiale du mois d'émission de la loi de libération on conserve sur le diplôme seulement une barre verticale, qui peut indiquer presque tous les mois de l'an (à l'exception de février, septembre, octobre et décembre). La datation *a(nte) d(iem) XVI K(alendas) I[anuarias)*, donc le 15 décembre 123, n'est pas possible, car alors Hadrien détenait déjà la VIIIe puissance tribunicienne. Il faut aussi exclure mars et avril (le 15 mars 123 à Rome étaient encore en charge deux consuls ordinaires [25]). Contrairement à ce que nous mêmes croyions à l'édition du fragment du diplôme [26], le reste de lettre de la IIIe ligne (extrinsecus) n'est pas un *M*, par ce que dans le *M* épigraphique les deux hastes extrêmes ne sont pas verticales [27]. La lettre *I*, aussi, est peu probable, car cette barre verticale est gravée autrement que les trois *I* de la même épigraphe (cf. *XVI* et *METILIO*). D'autre part, P. Metilius Secundus est attesté, comme gouverneur de la Numidie, par une très riche activité pendant la première moitié de l'année 123 ; c'est très probable qu'il s'agit de l'initiale du mois novembre [28], donc : *a(nte) d(iem) XVI K(alendas) N[ovembrias]*. La date du diplôme serait donc le 15 octobre 123.

La lecture du fragment du diplôme est la suivante [29]:

Extrinsecus

[Imp(erator) Caes(ar), divi Traiani Parthici f(ilius), divi Nervae nepos, Traianus Hadrianus Aug(ustus), pont(ifex) max(imus), trib(unicia) pot(estate) VII, co(n)s(ul) III, equitibus et peditibus qui militaverunt in alis..... et cohortibus.... quae appellantur . . . .
. . . . . et sunt in . . . . .
. . . . . . sub . . . . quin(is) et vicen(is) pluribusve stipend(iis) emeritis demis(sis) hon(esta) mis(sione), quorum nomina subscripta sunt ipsis, liberis posterisque eor(um), civitat(em) dedit et conubium cum uxoribus quas tunc habuissent, cum est civit(as) iis dat]**a, aut,** [*si qui caelib(es) essent, cum iis quas post*]**ea duxi**[*ssent dumtaxat singuli singulas*].

A*(nte)* **d***(iem)* **XVI K***(alendas)* **N**[*ovembrias*].
Metilio [*et . . . . co(n)s(ulibus)*].
[*Coh(ortis)? alae? . . .*]**o**[*. . . cui praeest . . . .*]

[23] R. Cagnat, *ibidem*, p. 191–192.
[24] *Ibidem*, p. 193 et suiv.
[25] Cf. *supra*, note 11.
[26] SCIV, 22, 1971, 1, p. 112.
[27] R. Cagnat, *op. cit.*, p. 18.
[28] Pour *N* épigraphique, cf. *ibidem*, p. 19.
[29] A l'édition du fragment de diplôme dans SCIV, 22, 1971, 1, p. 112–113, on a commis quelques petites erreurs.

[*Ex* . . . .]

[*Descriptum et recognitum*, etc.

I n t u s

[*Imp(erator) Caes(ar), divi Traiani Parthici f(ilius), d*]**ivi N**[*ervae nep(os), Traianus Hadrianus Aug(ustus), pont(ifex) max(imus), trib(unicia) pot(estate)*]**VII,**[*co(n)s(ul) III*, etc.

On ignore la province à laquelle avait appartenu le bénéficiaire du diplôme, aussi comme tout autre détail.

★

Descendent d'une famille sénatoriale d'Italie[30], P. Metilius Secundus a eu une carrière illustre, en exerçant toutes les magistratures du plus haut ordre de l'aristocratie romaine (pour toutes, voir les inscriptions n°s 1—8).

Après les fonctions préparatoires, il a accompli les dignités supérieures du *cursus honorum* : questeur de Trajan, tribun de la plèbe, préteur. Il a exercé un commandement militaire comme légat de la légion XIe Claudia. Il a appartenu aussi au collège des frères Arvales (en 117 et 118), dont il a été le *magister* en 117. On le trouve comme gouverneur de la Numidie entre 121—123. Après avoir été *consul suffectus* en 123 (il était, probablement, en charge le 15 octobre), il est devenu *curator operum locorumque publicorum,* puis gouverneur de rang consulaire d'une province dont le nom reste inconnu.

[30] Groag, RE, XV, col. 1402.

DAS RÖMISCHE MILITÄRDIPLOM VON MIROLIUBOVO (BURGAS)*

I. I. RUSSU

Ziemlich seltene epigraphische Urkunden sind die römischen Militärdiplome *(tabulae honestae missionis)* aus der Kaiserzeit (Prinzipat), auf Bronzetäfelchen (ungefähr unseren modernen Militärdienstausweisen entsprechend, doch gleichzeitig Zeugnisse für die römische Staatsbürgerschaft). Sie bieten wertvolle Auskünfte über die Hilfstruppen und die Organisation der Provinzen, den Guvernator *(legatus augusti, procurator)*, über einzelne Auxiliareinheiten, Kommandanten und Soldaten (unter Umständen auch über deren Familien, im 1./2. Jh.), für welche die Kopien der Entlassungsausweise gemacht wurden.[1] Der Fund eines solchen Diploms ist ein kleines oder größeres Ereignis in der Chronik der historisch-epigraphischen Dokumentation und bietet den begeisterten Erforschern der provinzialrömischen Geschichte und Militärorganisation häufig wahre « Überraschungen »[2]; jedes (selbst bruchstückhaftes) Militärdiplom stellt ein « unverhofftes Glück » vom archäologisch-epigraphischen und museistischen Standpunkt dar. Allerdings können äußerst selten beide Täfelchen des Diploms gefunden und für Museen und die Wissenschaft erworben werden; noch seltener aber das ganze Dokument, mit seiner gesamten « Apparatur » (Drahtbindungen, Theca usw., wie z. B. das Stück aus dem J. 164, das 1951 bei den Ausgrabungen im Auxiliarlager von Gilău—Cluj gefunden und in Materiale, II, 1956, S. 703—708 veröffentlicht wurde); viel öfter wird ein einziges Täfelchen, bzw. ein Bruchstück gefunden. Doch gestattet und verlangt die bekannte Schablone : stehende Formeln und übliche Modelle, die von den Graveuren und den « Redakteuren » der genau nach den kaiserlichen, auf einem öffentlichen Platz in Rom angeschlagenen Dekrete — *constitutiones* — gefertigten Kopien, wo alles (die Wörter, Abkürzungen, Eigennamen, wie in unseren heutigen Kennkarten oder Pässen) seinen bestimmten Platz und Zweck hatte — die Identifizierung und Ergänzung verschiedener, in diesen Ausweisen, bzw. Zeugnissen der Veteranen aus den Hilfstruppen vorkommender Elemente und Namen des Textes; sogar bei den sehr beschädigten und lückenhaften Exemplaren ist wenigstens das Schema wiederherstellbar.

Es war nötig, diese (grundlegenden und gewiß — vielleicht aber nur einem kleineren Kreis von Forschern auf dem Gebiet — bekannten) Dinge in Erinnerung zu bringen, weil sie

* Abkürzungen
ActaMN = Acta Musei Napocensis. Cluj, I 1964 sqq.
AnnÉp = Année Épigraphique. Paris.
CIL = Corpus Inscriptionum Latinarum. Berlin.
PIR = Prosopographia Imperii Romani. Berlin.
RE = Realencyclopädie der classischen Altertumswissenschaft (Pauly-Wissowa-Kroll). Stuttgart, I 1893 sqq.

[1] Über die römischen Militärdiplome : CIL, XVI, S. 147—201 (CIL, III, S. 902—919 und 2006—2028); RE, XV (1932), 1966—8, IV A (1932), 1949 und andere neuere Beiträge von K. Kraft, G. Forni etc., erwähnt in Materiale, II, 1956, S. 703—713, Apulum (Studii şi Cercetări), IV, 1961, S. 119 etc.

[2] Z. B. das berühmte Diplom aus dem J. 133 für die Auxilien der Dacia Porolissensis, das 1960 in den Ruinen des Militärlagers von Gherla (Journal of Roman Studies, LI, 1961, S. 63—70; ActaMN, I, 1964, S. 163—176) gefunden wurde, wodurch das Bestehen der Provinz « Porolissensis » um mehr als ein Vierteljahrhundert vor dem, von den Forschern bis 1960 angenommenen Zeitpunkt, belegt ist.

DACIA, N. S., TOME XVI, 1972, pp. 287—292, BUCAREST

manchmal bei Veröffentlichung von bruchstückhaften Diplomen außerachtgelassen werden, wodurch diese von den Findern fehlerhaft gelesen und ausgelegt werden, und von irrigen, entstellenden oder sogar widersinnigen Bemerkungen begleitet sind; oft auch stoßen die Herausgeber auf « Schwierigkeiten, Unklarheiten », eben weil sie den üblichen, ja banalen Gegebenheiten des Dokuments aus dem Wege gehen. Ein solcher — in Wirklichkeit sehr einfacher, aber durch die Herausgeber erschwerter — Fall ist das (zu ungefähr 40% erhaltene) Bruchstück des II. Täfelchens *(tabella posterior)* eines Diploms aus dem J. 121 (Höhe 13 cm, Dicke 0,4 mm), das neben dem Dorfe Miroliubovo, 5 km nordwestlich der Mineralquellen von Burgas *(Aquae Callidae)* im NO der Provinz Thracia gefunden und von M. Lazarov in Izvestiia-Institut, Sofia, XXVII, 1964, p. 187—189, (Abb. 1—2, Foto) veröffentlicht wurde. Der Text, die Beschreibung und die Bemerkungen mit den vom Verfasser vorgebrachten Hypothesen entspringen seiner « Unsicherheit », die bei dem heutigen Stand der Kenntnisse über Form und Inhalt der epigraphisch-juridischen Texte wie sie die wertvollen römischen Diplome bieten, merkwürdig, sogar erstaunlich erscheint. Der von Lazarov gelesene und ergänzte Text lautet:

...iani
He]rmetis
Pr]oculi
G]emeli [sic]
Verecundi
Charitonis
Crestentis [sic]

(M...)nnio Fausto
(Q. Pomponio Marc)ello cos.
...ale
Besso
eius
eius
eius
eius

und ist von Feststellungen und Hypothesen begleitet, wie « der Name des Veteransoldaten ist verloren, man kann in der 3. Zeile nur sein Ethnikon (den Stammesnamen) « Besso » (Nominativ *Bessus*) entziffern. Von Interesse wäre das Pronomen *eius*, das viermal unterhalb von *Besso* wiederkehrt — schwer erklärbar, wahrscheinlich irgendein Hinweis auf andere vier Veteranen-Kameraden aus dem gleichen Stamm (Besser). Diese Erklärung ist ziemlich willkürlich und könnte nur durch eine etwaige zukünftige Entdeckung mit gleichartigem Text bestätigt werden ». [3] In AnnÉp, (Paris), 1965, Nr. 131 wird das epigraphische Dokument von Miroliubovo (ohne daß vorher das Foto aus der Izvestiia genauer geprüft wurde) mit dem gleichen Text (doch Verbesserung der Lesung des Cognomen *Crescentis*) und mit nicht weniger erstaunlichen « Unsicherheiten » und « Schwierigkeiten der Auslegung » wiedergegeben:

« a) liste des sept témoins d'identité

....*iani* (ou *inni*?)
H]*ermetis*
Pr]*oculi*
G]*emeli* [sic]
Verecundi
Charitonis
Crescentis

b) au verso de ce même fragment

.....*nnio Fausto*
.....*ello cos*
....*ale*
....*Besso*
eius
eius
eius
eius.

[3] Izvestiia-Institut, XXVII, 1964, S. 187—8 « interes predstavliava mestoimenoto *eius*, napisano četiri păti pod Besso, čieto tălkuvane predstavliava izvestna trudnost. Văzmojno e *eius* da se otnasia za ošte četirima drugi veterani ot săštata plemenna prinadlejnost — *bessi*, koito po vsiaka veroiatnost sa polučili săštite prava. Razbir se, tova tălkuvanie e doste proisvolno, i to šte se potvărdi samo pri otkrivaneto na drugi pametniţi s podobna forma ».

Les deux premières lignes de ce texte *b* semblent répondre à l'indication de date consulaire : couple de 121 apr. J.C. : M. Annius Faustus et Q. Pomponius Marcellus (?). La finale *-eius* des quatre dernières lignes fait problème : il s'agit d'un génitif précédé d'une partie non gravée, sans exemple qui nous soit connu dans les diplômes militaires » [? !]. Wenn die in Sofia fabrizierte Auslegung (mit den « vier Kameraden » *eius*, nämlich des Veteranen « Bessus ») sich durch Nachlässigkeit der Redaktion, die es gestattete, daß eine derartige « Hypothese » in dem Izvestiia - Institut von 1964 abgedruckt wurde, erklären ließe, — ist die in Paris (eben von den Nachfolgern der großen Gelehrten der Epigraphik René Cagnat und Alfred Merlin) ausgesprochene Behauptung „la finale *-eius* des quatre dernières lignes fait problème... » wahrhaft erstaunlich ; denn eine derartige « Endung » (sogar von M. Lazarov als lateinisches Pronomen erkannt) ist ein geläufiger, im Text der Militärdiplome aus der Zeit der Kaiser Flavius Domitianus, Ulpius Traianus und Aelius Hadrianus natürlicher und notwendiger Ausdruck, dort wo es sich auch um die Familie der eingebürgerten Soldaten-Veteranen handelt.

Wenn man nach der Photographie (Izvestiia-Institut, XXVII, 1964, S. 188) das Fragment des Diploms von Miroliubovo an den Stellen, wo noch nützliche Hinweise erhalten blieben, genauer untersucht, können manche Teile wiederhergestellt werden, wie beispielsweise der Name des ersten Konsuls (suffectus), die Stellung des Veteranen, der Sinn der sogenannten « Endung *-eius* » (die überhaupt keine « Probleme » stellt) und von den Beglaubigungszeugen können sogar die meisten unter den bis jetzt in den ersten drei Jahrzehnten des 2. Jh. in Rom bekannten herausgefunden werden.

Der erste Konsul — — — *nnius Faustus* wurde als « M. Annius Faustus » (AnnÉp, 1965, 131) ergänzt, was aber ganz und gar nicht glaubhaft erscheint. Die einzige Stelle, wo (bis vor der Auffindung des Militärdiploms von Miroliubovo) die beiden *consules suffecti* erwähnt waren ist *Acta Fratrum Arvalium*, CIL, VI, 2080, Zeile 56 : M. — — — — FAVSTO Q· POMPONIO MARCELLO · COS · VII ID APR (also der 7. April 121). Der Name des zweiten Konsuls ist zur Gänze erhalten und deutlich [4] ; so daß er von M. Lazarov im Diplom sogleich wiederhergestellt wurde. Für den anderen Konsul, von dessen Namen nur die Buchstabengruppe -NNIVS erhalten blieb, sind mehrere Ergänzungen unter den ungefähr ein Dutzend *nomina gentilicia* mit derselben Endung (*Annius*, *Bennius*, *Ennius*, *Fannius*, *Herennius*, *Munnius*, *Ninnius*, *Nunnius*, *Percennius*, *Pescennius*, *Pinnius*, *Pulfennius*, *Rennius*, *Tannius* etc.) möglich ; natürlich muß in erster Linie ein bei der römischen Aristokratie gebräuchlicher Gentilname gewählt werden, nicht einer, der eher plebeisch anmutet ; ein Gentilname schließlich, der im Arvalendokument durch den freien Raum bestimmt ist ; hier hat die fehlende, von E. Bormann — W. Henzen (im CIL, VI) wiederhergestellte Ecke Platz für einen Gentilnamen von acht Buchstaben, der (vor F]AVSTO) nur HERENNIO lauten kann, wie aus dem graphischen Wiederherstellungsversuch aufgrund des vom Corpus gelieferten Faksimiles und des Maßstabes der Buchstaben zu ersehen ist. Daher (vgl. Abb. 1), in CIL, VI 2080,56 :

M [Herennio F]austo· Q· Pomponio Marcello cos· VII id Apr...

Wenn die Ergänzung richtig ist, dann gab es in Rom einen Senatoren namens *Marcus Herennius Faustus*, der 121 *consul suffectus* war, — Namensvetter und vielleicht Großvater

[4] W. Liebenam, *Fasti consulares Imperii Romani, von 30 v. Chr. bis 565 n. Chr.*, Bonn, 1909, S. 20 ; A. Degrassi, *Fasti consolari dell'Impero Romano*, Roma, 1952, S. 35 ; RE, XXI (1952), 2342, 58 « *Q. Pomponius Marcellus* (PIR, III, S. 78, Nr. 552), Mann senatorischen Ranges aus der Zeit Hadrians, wird als Consul suffectus in den Arvalacten (CIL, VI 2080, 56) im Protokoll des 7. April 121 n. Chr. zusammen mit *M* [...] *Faustus* genannt » (Lambertz).

(Vorfahre) des *M. Herennius M. f. [Q]ui[r(ina tribu)] Faustus, consul suffectus* im J. 205 (CIL, III 52 und S. 968), Befehlshaber auch der Legio XIII Gemina und Stifter des Votivaltars mit zweifacher Widmung: *Saturno Securo, M. Herennius Faustus leg. aug.*; *Minervae Superae, M. Herennius Faustus leg. aug.* (Apulum, Alba Iulia, III 1949, S. 202).[5]

In der 2. (oder vielleicht analog zu anderen Diplomen) der 3. Zeile (COS kann als Zwischenzeile zwischen den Namen der zwei Konsuln angesehen werden), bietet das Fragment von Miroliubovo die Buchstaben —ALE, davor noch andere Buchstaben waren, also

VI · VI · K
ITVLER
FVERVNT IN COLLEGIO IDEM ... III · K · EASDEM · HOC ANNO SPORTVLIS · CENATVM · EST · X CENTENIS
M · HERENNIO · FAVSTO · Q · POMPONIO MARCELLO · COS · VII ID APR
IN LVCO DEAE DIAE PIACVLVM FACTVM · OB FERRVM · INLATVM · SCRIPTVRAE ET · SCALPTVRAE · MAGISTERI · CON

Abb. 1. — Acta Fratrum Arvalium, CIL, VI, 2080, Z. 55—57.

zweifellos die Endung des Appellativs *exgregale.* Wenn gleich nach den Namen der Konsuln nicht die der Hilfstruppe und ihres Kommandanten folgen, sondern der Grad (exgregale) und Name (einschließlich Patronymikon und Ethnikon) des aus dem Heeresverband entlassenen (und eingebürgerten) Soldaten — — — — — — *f(ilio)*] *Besso,* bedeutet dies, daß in dem Diplom des Thrako-Römers « Bessus » seine Hilfstruppe vorher erwähnt worden war, in der Einleitung (Präambel) oder im Haupttext des Constitutio-Dekrets; das hieße, daß seine Einheit in der betreffenden Provinz die einzige war, aus der Teile der Mannschaft entlassen wurden (wenn es sich nicht vielleicht um einen Fehler handelt, der bei Gravierung der Innenseite, *intus,* durch Auslassung des Namens der Auxiliartruppe bei der— — — — — — Bessus diente, unterlief). Ein gleichartiger Fall wie der erstgenannte erscheint im J. 106 (110) in Dazien, CIL, XVI 160 « cohors I Brittonum milliaria — — — L(ucio) Minicio Natale, Q(uinto) Silvano Graniano cos. pediti M. Ulpio Adcobrovati f. Novanticoni Rati(s) »; dazu auch CIL, XVI 68; ActaMN, II, 1965, S. 135—136 (AnnÉp, 1967, 95) « — — — Palmyrenis Sagittariis qui sunt in Dacia Superiore sub Iulio Severo civitatem dedit pr.id. febr. M. Annio Vero III C. Eggio Ambibulo cos. Perhev Athenatan f(ilio) » u.a.

Das Wort EIVS, unterhalb von BESSO viermal wiederholt und merkwürdigerweise so ausgelegt, als handle es sich um vier andere Soldaten, Kameraden des « — — — — — — Bessus »; oder gar als Endung *-eius* (die « fait problème... », AnnÉp, 1965, 131) angesehen, ist gar nicht « sans exemple »: es genügt, bei CIL, XVI nachzuschlagen und die Beispiele kommen sozusagen von selbst und sind auch in anderen Veröffentlichungen häufig genug. *Eius* bezieht sich ausschließlich auf die Person des Soldaten-Veteranen, nämlich auf die Angehörigen des « Bessus » im Sinne der engsten Familie, also die Frau *(uxor)* und die Kinder *(filii, filiae),* denen durch das gleiche Dekret die römische Staatsbürgerschaft *(civitas Romana)* zuerkannt wird; Beispiele (in zeitlicher Reihenfolge): CIL, XVI 38 (a. 93) « Veneti Diti f(il.) Daverso et Madenae Plarentis filiae uxori eius Deramist(ae) »; in dem bruchstückhaften, in Românași (Magyar-Egregy, Unguraș, Kr. Sălaj) gefundenen Diplom, ActaMN, I, 1964, S. 178, *Illirii* (1969), S. 219 « [M. V]lpio Landion[is f. — — —, — — — et — — —]ARO f(ilio) eius et Sur [— — — — — —] Solorigi f(ilio) eius et Cr — — — — f. eius — — — Suruccae fil. eius »; CIL, XVI

[5] Bei der Häufigkeit und weiten Verbreitung in Rom und Italien des alten römisch-italischen Gentilnamens *Herennius* braucht die Möglichkeit, daß unser Consul suffectus aus dem J. 121 M. Herennius Faustus mit einem gleichnamigen Bürger vom Epitaph CIL, VI 17528 « D(is) M(anibus), M. Fabio Fausto vixit a. X, m. I, d. XV, h. VII, M. Herennius Faustus et Fabia Felicla parentes f(ilio) b(ene) m(erenti) fecerunt » in irgendeiner Beziehung stehe, nicht in Betracht gezogen werden.

57 « Thaemo Horati f. Ituraeo et Nal f. eius et Marco f(ilio) eius et Antonio f(ilio) eius »; CIL, XVI 160 « M. Ulpio Sacci f(ilio) Longino B[elgo] et Vitali f(ilio) eius »; Apulum (Studii și Comunicări), IV, 1961, p. 120—124 (a. 123/5); CIL, XVI 75 (a. 129) « Eupatori Eumeni f(ilio) Sebastopol. et Eupatori f(ilio) eius et Eupateri f. eius et Eumeno fil. eius et Thrasoni fil. eius et Philopatrae fil(iae) eius »; CIL, XVI, 161, 169, 171, 173, 175 usw. Demnach ist *eius* im Diplom des « Bessen » aus Miroliubovo kein «Problem » mehr; nach seinem Namen (mit Ethnikon) wird an erster Stelle seine Frau — — — *uxor]i eius* erwähnt, weiters folgen drei Kinder, deren thrakische oder römische Namen (ein einziger Personenname wie *Bithus*, *Diza*, *Moca*, oder *Caius*, *Marcus*, *Vitalis* usw.) zusammen mit denen von Vater und Mutter mit der linken Seite des Täfelchens verloren gingen. Originell und anders als sonst ist die Art, wie im Diplom von 121 die Namen der Frau und Kinder, sowie das Fürwort *eius* angeordnet sind, nämlich symmetrisch in einem Viereck, — was der römische Graveur auf diesem Exemplar leicht machen konnte, da er auf der Innenseite des 2. Täfelchens über genug Raum verfügte; der Gesamttext scheint nicht allzu lang gewesen zu sein, wenn auf der Innenseite des (verlorenen) 1. Täfelchens der ganze Teil bis zu den Namen der Konsuln (mit denen die Innenseite des 2. Täfelchens beginnt) graviert werden konnte. Hinsichtlich des « eius » bleibt aber eine Frage offen: warum werden nach der Herrschaft des Aelius Hadrianus (höchstwahrscheinlich nach 140) im Text der Militärdiplome-Dekrete die Familienangehörigen des Veteranen nicht mehr erwähnt, so daß kein « rätselhaftes » *eius* mehr erscheint? Die Diskussion darüber wird zwischen Epigraphikern und Historikern des römischen Heerwesens geführt; eine Lösung scheint indessen noch nicht gefunden.

Die Außenseite des 2. Täfelchens *(extrinsecus tabella posterior)* enthält die Liste der sieben Zeugen *(testes)*, eine Gruppe von Personen (römische Bürger), die für die Echtheit und Genauigkeit der dem « ——— ——— Bessus » ausgefolgten Kopie zur betreffenden Stelle im kaiserlichen Dekret *(constitutio)*, das an einem öffentlichen Platz in Rom ausgestellt war, bürgten. Es blieben nur die *cognomina* [6] der sieben Mitglieder des kleinen « Notariatskollegiums » erhalten; sie sind in dieser Zusammenstellung nicht bekannt; einer davon erscheint zum erstenmal, die meisten aber können mit Sicherheit oder größter Wahrscheinlichkeit identifiziert werden:

1. ——— ——— —IANI kann *Attei Atteiani* aus dem J. 120 sein, CIL, XVI 68, obgleich « Atteiani » etwas zu lang scheint, so daß es die Linie der anderen Cognomina vom Diplom des « ——— ——— Bessus » überschreiten würde;

2. HERMETIS ist sicherlich *C. Vettienus Hermes* (C. Vettieni Hermetis), ActaMN, II, 1965, S. 135—136 (AnnÉp, 1965, 395) aus dem J. 126 (in Tibiscum, Jupa, Kr. Caraș-Severin, Banat); CIL, XVI 74, 75, 76, 78, 79;

3. PROCVLI erscheint in CIL, XVI 164 (a. 110);

4. GEMELLI könnte mit *P. Cauli Gemelli*, aus dem J. 105, CIL, XVI 49, identisch sein, oder eher noch (weil zeitlich näher) mit *L. Equiti Gemelli* aus dem J. 126, ActaMN, II, 1965, S. 136 (AnnÉp, 1965, 395);

5. VERECVNDI kann *L. Pulli Verecundi* CIL, XVI 160 und 163 aus dem J. 110 sein; der gleiche vielleicht auch *L. Pulli* ——— im J. 123/5, Apulum, IV, S. 120;

6. CHARITONIS scheint neu zu sein, einen *Charito* kennen wir in den bis jetzt veröffentlichten Diplomen nicht;

[6] M. Lazarov (Izvestiia-Institut, XXVII, S. 193) nennt die Namen « les noms de famille des sept témoins . . » von der « feuille de garde » (a.a.O., S. 188, Abb. 2) des Diploms.

7. CRESCENTIS kann nur mit dem *P. Atini Crescentis*, CIL, XVI 68, 166, Athenaeum, XXXVI 1958, S. 9 (AnnÉp, 1958, S. 30 = 1959, 31) aus dem J. 120 identisch sein.

In seiner graphischen Wiederherstellung sieht das 2. Täfelchen des Militärdiploms von Miroliubovo (Burgas) aus dem J. 121 so aus (Abb. 2, 3)

Abb. 2. — Das römische Militärdiplom von Miroliubovo (Burgas, Bulgarien), vom J. 121; Innenseite des II. Täfelchens (intus tabella posterior).

Abb. 3. — Das Militärdiplom von Miroliubovo, Außenseite des II. Täfelchens (extrinsecus tabella posterior).

ZU DEN STATTHALTERN DER PROVINZ RAETIEN

I. I. RUSSU

Der Verfasser der ausgezeichneten epigraphisch-prosopographischen Monographie über die Provinz Noricum [1] veröffentlicht nach einem kurzen Zeitabstand von kaum zwei Jahren eine ähnliche Arbeit über die westliche Nachbarprovinz Raetien. Diese Arbeit beschränkt sich aber nur auf « Die Statthalter der römischen Provinz Raetien » und die Legio III Italica [2]; sie behandelt systematisch und gründlich die Nachrichten über die Provinzstatthalter in chronologischer Reihenfolge (aus der Zeit von Augustus bis zum Beginn des 4. Jh.), von Nr. *1—34*; dazu kommen noch etwa sechs nicht numerierte Persönlichkeiten, entweder weil sie unsicher sind oder weil sie tatsächlich nicht Statthalter von Raetien waren. *Anhang 1* enthält eine Namentabelle « Herkunft der Statthalter » mit Angabe ihres Herkunftsortes (S. 92); *Anhang 2* « Die Angehörigen der Legio III Italica » umfaßt Militärs aller Grade, vom Legaten bis hinunter zum einfachen Soldaten, epigraphisch bekannte milites (S. 92—98). Daß eine so wertvolle, ausgesprochen h i s t o r i s c h e Arbeit in einer Zeitschrift für « Vorgeschichte » veröffentlicht wurde, ist erstaunlich und mag sogar denen ungewöhnlich erscheinen, die nicht die letzten Bände der angesehenen Münchener « Bayerischen Vorgeschichtsblätter » durchgeblättert haben, wo auch andere wertvolle Beiträge geschichtswissenschaftlichen und epigraphischen Inhalts, weiters unveröffentlichte Inschriften, römische Militärdiplome usw. (hauptsächlich aus Süddeutschland) erschienen, — Aufsätze und Materialien, die ganz und gar nicht vorgeschichtlich, ja nicht einmal « frühgeschichtlich » sind, sondern der bereits historischen Zeit des bayerischen Gebietes angehören, also der ersten großen Phase europäischer Geschichte im allgemeinen und der Westeuropas im besonderen. Natürlich ist man erstaunt, wenn man die traditionelle (aber gar nicht veraltete, überholte) Auffassung im Auge behält, wonach die Anfänge der Geschichte eben durch das Erscheinen der S c h r i f t gekennzeichnet sind, sei sie noch so rudimentär, in kurzen Erwähnungen von P e r s o n e n und G ö t t e r n a m e n, V ö l k e r n und Stämmen, O r t s c h a f t e n, F l ü s s e n, von Institutionen, Ereignissen u.a., die also unmittelbar und deutlich zu uns « sprechen ». Sind sie auch häufig kurz, knapp, zweideutig, ist doch die sozial-historische Bedeutung dieser « Skripten » eine unermeßliche: sie bewirken, daß die Erforschung der menschlichen Gesellschaft nicht mehr

[1] Gerhard Winkler, *Die Reichsbeamten von Noricum und ihr Personal bis zum Ende der römischen Herrschaft*, in Sitz. der Akademie, Wien, phil.-histor, Klasse, 261/2, 1969.

[2] Ders., *Die Statthalter der römischen Provinz Raetien unter dem Prinzipat*, in Bayerische Vorgeschichtsblätter, Jahrg. 36, Heft 1, München, 1971, S. 50—101.

DACIA, N.S., TOME XVI, 1972, pp. 293—298, BUCAREST

das ist, was der große Theodor Mommsen vor einem Jahrhundert « die stumme Wissenschaft » nannte. Unbeschadet aber dieser Unvereinbarkeit oder des äußerlichen (besser protokollarischen) Widerspruchs zwischen Aufbau und Inhalt der Abhandlung über das römische Raetien und dem Titel der Münchener Zeitschrift, ist es zu begrüßen, daß die « BayerischenVorgeschichtsblätter » der Monographie von G. Winkler einen würdigen Platz einräumten und sie in einer technischen Ausführung herausbrachten, um die sie jede Veröffentlichung für alte Geschichte oder Epigraphik beneiden könnte.

Wie schon bemerkt, stellen « Die Statthalter der römischen Provinz Raetien » eine meisterhafte Untersuchung und Erörterung des Dokumentenmaterials und Literaturnachweises dar, in der die epigraphischen Texte vollständig und mit Ergänzungen wiedergegeben sind; in umstrittenen Fragen werden alle Meinungen erörtert und die Herkunft und Laufbahn aller, in Raetien zum höchsten Richteramt gelangten Persönlichkeiten dargelegt; für jede einzelne wird eine zusammenfassende Wiederholung ihrer Karriere und der einschlägige Literaturnachweis in chronologischer Reihenfolge gegeben. Um den Nutzen der in den BVbl. 36, S. 50—101 veröffentlichten Abhandlung noch zu vergrößern wollen auch wir einige Bemerkungen hinzufügen und die Reihe der Statthalter durch die wichtige « dacische » Inschrift eines *legatus augusti provinciae Raetiae* ergänzen.

Die Monographie über die Statthalter Raetiens ist so ausgezeichnet, daß kleine Versehen und Fehler,[3] weit davon entfernt, ihren Wert herabzusetzen oder den Aufbau und Nutzen zu schmälern, kaum ins Gewicht fallen; unangenehmer macht sich dagegen das Fehlen zweier Dokumente bemerkbar, da es der Unkenntnis des epigraphischen Fundstoffes des römischen Dazien entspringt. Es handelt sich um zwei epigraphische Stücke, die seit längerer Zeit in der internationalen Fachliteratur in Umlauf gebracht worden waren: in erster Linie das bekannt-berühmte Militärdiplom aus dem J. 133 (entdeckt in den Ruinen des Auxiliarlagers von Gherla, Rumänien, i. J. 1960), das bis jetzt etwa siebenmal veröffentlicht wurde, zuerst in Journal of Roman Studies, LI 1961, S. 63—70 (AnnÉp, 1962, 255; ActaMN, Cluj, I, 1964. S. 163—178, C. Daicoviciu—D. Protase; *Probleme de Muzeografie*, Cluj, [1964], S. 180; *Römer in Rumänien*, Ausstellung Köln, 1969, S. 110—111, Tafel 25; *La civiltà romana in Romania*, Roma, 1970, S. 133, C 3 u.a.); dort heißt es « sunt in Dacia Porolis(sensi) sub Flavio Italico », am 2. Juli 133; demnach fand die Teilung der Dacia Superior in « Porolissensis » und « Superior (Apulensis) » vor dem J. 133 (möglicherweise schon 126 oder 120) statt. In Unkenntnis des Diploms aus Gherla, schreibt der Verfasser (BVbl., 36, S. 67) über Desticius Severus « ein weiterer centenarer Posten, die Finanzprokuratur von Dacia

[3] Einige Beispiele (ohne Gesamtüberprüfung der Zitate): BVbl., 36, 69, AÉ, 1956, 23, ist AÉ, 1956, 123, und Rangordnung[2] 300 ist Rangordnung[2] 302.—70, Anm. 133 István kíraly Múzeum Közlemenyei ist István király - Múzeum közleményei (die sogenannten « Akzente » sind im Ungarischen von wesentlicher Bedeutung für den Wert der Vokalen, über denen sie stehen). — Anm. 137 zitiert ILTun, bei den Abkürzungen erscheint nur ILT.—79, Anm. 231, das Sigel RIA ist im « Abkürzungsverzeichnis » nicht erklärt, ebensowenig OLR, SHA, TAM u. sw., die nur derjenige erkennt oder leicht errät, der unmittelbar und dauernd mit diesen Veröffentlichungen arbeitet. — 99 « L. Chaitelain » ist L. Chatelain; « Inscription latines » in der Mehrzahl korrekt Inscriptions latines; « The Romain Governors ... » ist *The Roman Governors* ...; « Dizionario epigrafico di antichità Romana » ist korrekt *Romane*. — 100 bei « Les carrières procuratoriennes équestres sous le Haut Empire » muß Romain hinzugefügt werden; bei PIR[2] sollte unter den Redakteuren (für die letzten Hefte, aus den 60-iger Jahren) auch L. Petersen genannt werden (zitiert einigemal in BVbl., 36, S. 68, 77, 81 u. sw.). — 101 RPh (einmal auf S. 74) « Revue de philologie, d'histoire et de littérature anciennes. Paris » genannt, heißt Revue de Philologie, de Littérature et d'Histoire ancienne. — Einige dieser geringfügigen Versehen können einfache Schreib- oder Druckfehler, sie können aber auch das Ergebnis eines Systems des Zitierens « aus dem Gedächtnis » sein.

Wenn schon ein Repertorium über « Die Angehörigen der legio III Italica » gemacht wurde(BVbl., 36, S. 92—99), hätte auch ein ähnliches, wenn nicht gar identisches, oder wenigstens eine Aufzählung der Hilfstruppen in der Provinz Raetien zusammengestellt werden können, — eine Arbeit, die, wie wir hoffen, der beste Kenner der Provinz, G. Winkler (Linz) in Bälde unternehmen wird.

superior, läßt sich zeitlich fixieren. Da diese Provinz im Jahre 158 in zwei Teile, die Dacia Apulensis und die Dacia Porolissensis, geteilt wurde (Premerstein, Wiener Eranos, 1909, 257ff.; Stein, Dazien, 76; Pflaum, Carrières, 410), ergibt dieses Jahr den *terminus ante quem* für die Tätigkeit des T. Desticius Severus. Er scheint der letzte Prokurator der ungeteilten Provinz gewesen zu sein (Feliciani, DizEp 2, 1146; Stein, Dazien, 29f; W. Hüttl usw.); ... die Präsidialprokuratur von Raetien, wo T. Desticius Severus durch das Militärdiplom aus Regensburg für März/April 166 bezeugt ist ». Heute weiß man (seit über einem Jahrzehnt), daß Desticius Severus nicht « der letzte Prokurator der ungeteilten Provinz (Dacia Superior) » sein konnte, daß also seine Versetzung nach Raetien nicht mit der Teilung der Dacia Superior in Porolissensis und Superior (später Apulensis) in Verbindung gebracht werden kann. Diese Teilung führte Kaiser Aelius Hadrianus mindestens ein Vierteljahrhundert vor 158 durch (ein Jahr, das von manchen Gelehrten, wie A. Premerstein, A. Stein u.a. aus Andeutungen in « dakischen » Militärdiplomen der Jahre 157/8 ebenso findig, wie gekünstelt errechnet wurde).

Die zweite Lücke im Material, welche die Provinz Raetien im 2. Jh. unmittelbar betrifft, ist die Unkenntnis einer wichtigen Inschrift aus Dazien, die schon 1965 veröffentlicht wurde, die aber hier zur Gänze wiederholt werden soll, nicht nur um sie den abendländischen « Prosopographikern » näher zu bringen, sondern auch weil inzwischen die Ergänzung der ersten Zeile des Fragments gelang, die 1965 noch « rätselhaft » erschien. Es handelt sich um einen Marmor a l t a r (ara votiva), in 1964 in der kleinen Holzkirche des Dorfes Almaşul Mic de Munte (Almăşel, Kr. Hunedoara) entdeckt, ein Fragment mit einer Höhe von 70 cm (der über den Boden sichtbare Teil), einer Breite von 47 und einer Dicke von 44 cm; die Buchstaben sind 3,5 cm hoch. Das Denkmal ist verkehrt aufgestellt und dient als Fuß des Altartisches der Kirche; die Basis mit der schönen, aber abgestoßenen Profilierung ist an der linken Ecke abgebrochen, während das Kapitell und der Kopf der Inschrift (mindestens eine Zeile) fehlt und an der Oberfläche « ergänzt » wurde (um den Rand des Steins für seine neue Verwendung als Fuß des Altartisches gerade zu machen); auch die Ränder des Inschriftfeldes, von wo je ein oder zwei Buchstaben fehlen, sind abgestoßen; die Ränder des römischen Altars wurden von den Baumeistern aus Almaş beim Bau der Kirche (bzw. bei einer Reparatur, im 18. oder 19. Jh.) « restauriert »; sie verwendeten die *ara* recht geschickt und retteten so die wertvolle Inschrift vor dem Verschwinden, dem Verderb oder der totalen Zerstörung, — ein Denkmal, das die Almascher Bauern aus der ungefähr 18 km entfernten archäologischen Zone des berühmten dakisch-römischen Bade- und Kurortes GERMISARA (Geoagiu, Kr. Hunedoara) herangebracht hatten (s. Abb. 1). Die römische *ara votiva* ist in Apulum (Alba Iulia), V, 1965, S. 551—555 unter dem Titel « Caerellius Sabinus — Legatus Provinciae Raetiae » (mit deutscher Zusammenfassung, S. 555—556; einer untermittelmäßigen Photographie und schematischer Zeichnung) veröffentlicht. Da die Zeitschrift Apulum (mit dieser « editio princeps » der Inschrift) nicht genügend Verbreitung fand und da in AnnÉp (Paris), 1965 der Text entstellt wiedergegeben wurde, erscheint es notwendig, das Denkmal hier nochmals zu « veröffentlichen » (Abb. 2 *a* und *b*)

[I(ovi) o(ptimo) m(aximo)?]
[q u o d? v] o v e r a [t] [4]

[4] Die Buchstaben———OVERA— (O und A ein wenig beschädigt) können nur vom Verbum *voveo* (Plusquamperfekt) kommen; solche Fälle gibt es genügend, z.B. *Dacia*, VII—VIII 1941, S. 308, Nr. 10 (*AnnÉp*, 1944, 35) *Iulius quod voverat Silvan(o)*; CIL, III 12394 *quod voverat*, 1082 *quod pro se et Flaviis* (etc.) *voverant*, 13903 *aediculam faciendam curavit*, — *quam voverat pro* ——— etc. Wenn Caerellius Sabinus vor *voverat* im Voraus noch das versprochene Objekt (den Wert) genannt hatte, muß der fehlende Text mit dem Namen der Gottheit (im Dativ) mehr als eine Zeile gehabt haben.

Abb. 1. — Das römische Gebiet von Germisara

[C. C a] e r e l l i u [s]
[S]abinus leg(atus) au[g(usti)]
Leg(ionis) XIII Gemi[n(ae)]
leg(atus) aug(usti) pr(o)pr(aetore)
p r o v i n c i a e
R a e t i a e
p o s u i t.

Für den Fall, daß die Widmung auch einen politisch-diplomatischen, nicht nur einen rein medizinisch-therapeutischen Hintergrund hatte, kann der syntaktische Sinn der epigraphischen Phrase folgendermaßen verstanden werden : [dem allergrößten und besten Iupiter (bzw. einer anderen Gottheit) das,] was ihm fest versprochen hatte (quod voverat) C. Caerellius Sabinus als legatus augusti (Kommandant) der legio XIII Gemina, hat erfüllt (gesetzt, posuit) [derselbe in seiner neuen Eigenschaft] als Statthalter der Provinz Raetien ; also in der Zeit zwischen den beiden hohen Magistratswürden, als Zeichen der Dankbarkeit für sein Avancement und vor seiner endgültigen Abreise aus Dazien, in Verfolgung einer im Anstieg begriffenen Karriere, — ähnlich derjenigen des Terentius Pudens Uttedianus etwa 15 Jahre später.[5] Diese wichtige, durch die acephale Inschrift aus Almașu Mic (Geoagiu-Germisara)

[5] « Caelesti Augustae et Aesculapio Augusto et Genio Carthaginis et Genio Daciarum Olus Terentius Pudens Uttedianus leg(atus) aug(ustorum duorum) leg. XIII Gem., leg. augg. pro praet. [pr]ovinciae Raetiae », CIL, III 993 (= ILS, 3923, Apulum ; E. Groag, *Wiener Montags-Revue* 1913, p. 23 Separatum ; *Litterae Latinae*, Wien, X, fol. VIII, Nr. 3) ; A. Stein, Die *Reichsbeamten von Dazien*, 1944, S. 41 und 96 ; BVbl., 36, S. 80, Nr 23.

gebotene Information wurde nach Apulum, V, im selben Jahr in Paris von AnnÉp **1965**, **40** unvollständig und unrichtig wiedergegeben « reprend l'étude d'une inscription de Germisara (Gesagiu [sic !]-Băi) qui mentionne C. Caerellius Sabinus, légat... ».[6]

Über den « neuen » Statthalter von Raetien kann nichts weiter ausgesagt werden, als was bereits **1965** (Apulum, V, **1965**, S. **552—553**) bemerkt wurde: der italische General *Caius Caerellius Sabinus*,[7] in den Jahren **182—185** Kommandant der legio XIII Gemina in Apulum, ist als solcher in fünf Votivinschriften genannt, von denen eine auch die Zeitangabe, nämlich durch den Namen des Kaisers Marcus Aurelius Commodus (**180—192**)[8] enthält; die anderen sind eigene Widmungen des Sabinus mit Angaben sozialreligiösen und familiären Inhalts.[9] Den marmornen Votivaltar aus Germisara (Almaşul Mic) setzte der General-Legionskommandant gleich nach Bekanntwerden seiner Ernennung zum Statthalter der Provinz Raetien und vor der Übergabe des Kommandos über die XIII. Legion (also um **185** oder etwas später), als er sozusagen zwei Magistraturposten innehatte, oder noch besser, sich « zwischen zwei Magi-

QVOD VOVERAT
C·CAERELLIVS
SABINVS LEG AVG
LEG·XIII·GEMIN
LEG·AVG·PR·PR
PROVINCIAE
RAETIAE
POSVIT

Abb. 2. — a—b, Votivaltar des C. Caerellius Sabinus, legatus augusti provinciae Raetiae.

[6] AnnÉp, 1965, 40 « I. I. Russu, *Caerellius Sabinus, legatus provinciae Raetiae* (Apulum, V 1965) reprend l'étude d'une inscription de Germisara (Gesagiu [!]-Băi) qui mentionne C. Caerellius Sabinus, légat de la legio XIII[a] Gemina sous Commode, et légat-gouverneur de Rhétie après 185. L'auteur pense que ce Caerellius Sabinus n'est probablement pas identique au [Caerellius ... leg. aug.] pr. pr. (etc.), CIL, XIII 6806 ... »; im Index des AnnÉp, 1965 fehlt Raetien, nicht nur aus bloßer Nachlässigkeit dessen, der das Verzeichnis zusammenstellte, sondern vermutlich auch deshalb, weil die von uns als « unveröffentlicht, neu » (in Apulum, V, 1965) publizierte Inschrift aus Germisara — Almaş in Paris als ein schon von früher bekanntes und bloß im J. 1965 « übernommenes » Stück behandelt wurde (weil der rumänische Text, aber auch die deutsche Zusammenfassung auf S. 555 nicht gelesen oder mißverstanden wurde).

[7] Aus der Plebejerfamilie der *Caerelli* sind mehrere bedeutende Persönlichkeiten, etwa acht Magistratsbeamten mit ihren Angehörigen, bekannt; RE, III (1897), Sp. 1283—8. Eine andere Familie waren die *Cerelli* (RE, III 1969, etwa vier bedeutendere Persönlichkeiten); PIR², II C.

[8] CIL, III 1092 « Libero Patri sacrum, pro salute imp. caes. M. Aur. Commodi (etc.), dedic[ante C]aerellio Sa[b]i[n]o l[eg(ato)] ».

[9] CIL, III 1074 (= ILS, 3085) « I O M, C. Caerellius Sabinus leg. aug. leg. XIII G. et Fufidia Pollitta eius voto »; 1075 (= ILS, 3086) « Iunoni Reginae Populoniae deae patriae, C. Caerellius Sabinus leg. aug. leg. XIII G. et Fufidia Pollitta eius voto »; 1076 (= ILS, 3087) « Minervae Iovis consiliorum participi C. Caerellius Sabinus leg. aug. leg. XIII G. et Fufidia Pollitta eius voto »; 1111 « Soli Invicto aedem restituit C. Caerellius Sabinus, leg. aug. leg. XIII Gem. »; PIR², C, II, S. 30—31.

straturen » befand. Das Avancement zum Statthalter einer praetorischen Provinz mit einer einzigen Legion (III Italica), wie Raetien (seit der Zeit des Marcus Aurelius), war normal für einen Legionskommandanten, — genau so verhielt es sich mit einem seiner Nachfolger um 200, dem schon erwähnten Terentius Pudens Uttedianus. Im Repertorium der « Statthalter von Raetien » erscheint (BVbl., 36, 75) der ergänzte Name (der vollkommen fehlt) eines Caerellius aus der acephalen Inschrift von Mogontiacum-Mainz CIL, XIII 6806 [... *leg. aug.*] *pr.pr.pro [vi]nc(iarum) Thrac(iae) Moes(iae) sup. Rae[t(iae)] Germ(aniae) sup. et Britt(aniae) et Modestiana eius et Caerellii Marcianus et Germanilla filii*; der fehlende Gentilname des Statthalters in der von seiner ganzen Familie gesetzten Weihinschrift wurde nach dem Familiennamen seiner Kinder ergänzt, was als größte Wahrscheinlichkeit von den meisten Fachgelehrten angenommen wurde. Man berechnete, daß dieser [*Caerellius* — — —] um 170 Statthalter in Raetien war; A. R. Birley (Epigr. Stud., 4, 1967, S. 74) und G. Winkler (BVbl., 36, S. 75) bringen ihn um 173 nach Raetien und identifizieren ihn mit einem *Caerellius Priscus* « der während der Samtherrschaft des Marcus Aurellius und Lucius Verus praetor tutelaris war (Frag. Vat. 244; vgl. E. Groag, PIR², II, C 160). Er stammt vielleicht aus Italien ».

Eine Verwandtschaftsbeziehung zwischen den beiden Caerellii, Statthaltern von Raetien, dürfte bestanden haben; ihre Identität darf aber nicht angenommen werden (wie auch in Apulum, V, 1965, S. 553 gezeigt wurde) : « Caerellius — — — » aus der acephalen Inschrift CIL, XIII 6806 kann nicht mit Caerellius Sabinus von der (ebenfalls unvollständigen, in Almaş gefundenen) Inschrift aus Germisara identifiziert werden; chronologische Gründe sprechen dagegen, denn ca. 10 bis 15 Jahre liegen zwischen ihren raetischen Magistraturen; auch hieß die Gemahlin des Caerellius Sabinus (der um 182 in Dazien weilte) *Fufidia Pollitta* (CIL, III 1074—6; RE, VII 203, 15; oben, Anm. 9), während in der Inschrift CIL, XIII 6806 eine *Modestiana eius* vorkommt (RE, XV, (1932), 2320). Es ist zu hoffen, daß neue Entdeckungen zur Klärung der Verbindung zwischen den beiden *Caerelli* legati augusti provinciae Raetiae in der zweiten Hälfte des 2. Jh., beitragen, oder zeigen werden, daß es sich vielleicht nur um eine einfache Namengleichheit handelt; doch ist ihre (wenn auch nicht ganz unmittelbare) italische Herkunft über jeden Zweifel erhaben. Caius Caerellius Sabinus, gewesener Kommandant der legio XIII Gemina, reiht sich in die « absolute Chronologie » (die wir aber heute noch nur relativ und unvollständig kennen) der Statthalter von Raetien wahrscheinlich zwischen (Nr. *19*) Q. Sulpicius Cerialis (181—184) und (*20*) Appius Claudius Lateranus (vor 190) ein, mit der provisorischen Nr. *20*.

«MONTES SERRORUM» (AMMIANUS MARCELLINUS, XXVII, 5, 3). ZUR SIEDLUNGSGESCHICHTE DER WESTGOTEN IN RUMÄNIEN

MATEI CAZACU

Die Geschichte der germanischen Völker, die in ihren unsteten Wanderzügen von Norden nach Süden und von Osten nach Westen das Gebiet des heutigen Rumäniens im 3.—4. Jahrhundert u.Z. durchkreuzten, ist auch gegenwärtig noch weitgehend dem Geschichtswerke des Römers Ammianus Marcellinus, *Res Gestae*[1] tributpflichtig. Archäologische Forschungen, insbesondere aus den letzten Jahren bereicherten und vertieften die Kenntnis dieser Zeitperiode, und erlaubten das Abstecken eines Gesamtbildes der damaligen germanischen Welt im Donau-Karpaten-Raum, von der sich, bis in unsere Tage der unvergleichliche Schatz von Pietroasa, als bekanntestes Zeugnis, erhalten hat.[2] Trotzdem bleiben aber weiterhin viele Fragen offen, vor allem aus dem Bereiche der historischen Geographie derjenigen deutschen Stämme, die in der Südmoldau und in der östlichen Walachei gehaust haben. Um die Lokalisierung des Kaukalandes, wohin sich Athanarich im Jahre 376 vor den Hunnen flüchtete, wurden langjährige Diskussionen geführt; sie fand erst in jüngster Zeit eine befriedigende Lösung.[3]

Wir möchten an dieser Stelle die Frage einer anderen Ortsbezeichnung unterbreiten, die sich an die Unruhen der Westgoten anschließt zur Zeit ihrer Auseinandersetzungen mit dem Römischen Reich während der Regierung des Kaisers Valens, genauer gesagt aus den Jahren 367—369.[4] Ammianus Marcellinus hat uns den Ablauf der Feldzüge dieses Kaisers genau geschildert; von diesen interessiert uns der erste Feldzug, aus dem Jahre 367:

1. Procopio superato in Frygia internarumque dissensionum materia consopita, Victor magister equitum ad Gothos est missus cogniturus aperte, quam ob causam gens amica Romanis foederibusque longae pacis obstricta armorum dederat adminicula bellum principibus legitimis inferenti. Qui ut factum firma defensione purgarent, litteras eiusdem obtulere Procopii, ut generis Constantiniani propinquo imperium sibi debit sumpsisse commemorantis,

[1] Gründlich untersucht wurde das Werk von E. A. Thompson, *The Historical Work of Ammianus Marcellinus*, 1947, A. Demandt, *Zeitkritik und Geschichtsbild im Werk Ammianus*, Diss. Marburg, Bonn 1965, R. Syme, *Ammianus and the Historia Augusta*, Oxford, Clarendon Press, 1968.

[2] Für Rumänien vgl. R. Vulpe, *Le vallum de la Moldavie inférieure et le « mur » d'Athanaric*, Mouton et Co.'S -Gravenhage, 1957; *IstRow*, I, 1960, Bucureşti; B. Mitrea C. Preda, *Necropole din secolul al IV-lea în Muntenia* Ed. Acad., Bukarest, 1966; N. Zaharia, M. Petrescu-Dîmboviţa, Em. Zaharia, *Aşezări din Moldova. De la paleolitic pînă în secolul al XVIII-lea*, Ed. Acad., Bukarest, 1970.

[3] Die Diskussion s. bei R. Vulpe, a.a.O., S. 54—57; für die geographischen Quellen des Ammianus vgl. Th. Mommsen, *Ammians Geographica*, in Hermes, XVI, 1881, S. 602—636, abgedruckt auch in *Gesammelte Schriften*, VII, Berlin 1909.

[4] S. C. Diculescu *Die Wandalen und die Goten in Ungarn und Rumänien*, Leipzig 1923; L. Schmidt *Geschichte der deutschen Stämme bis zum Ausgang der Völkerwanderung. Die Ostgermanen*, 2. Aufl., München, 1934; L. Musset, *Les invasions: les vogues germaniques*, Paris, P.U.F. 1965 (Nouvelle Clio, 12); E. A. Thompson, *The Visigots in the Time of Ulfila*, Oxford, Clarendon Press, 1966.

DACIA, N.S., TOME XVI, 1972, pp. 299—301, BUCAREST

veniaque dignum adserentes errorem. 2. Quibus eodem referente Victore conpertis Valens parvi ducens excusationem vanissimam, in eos signa commovit, motus adventantis iam praescios, et publiscente vere quaesito in unum exercitu, prope Dafnen nomine munimentum est castra metatus, ponteque contabulato supra navium foros flumen transgressus est Histrum resistentibus nullis. 3. Iamque sublatus fiducia cum ultro citroque discurrens nullum inveniret, quem superare poterat vel terrere : omnes enim formidine perciti militis cum apparatu ambitioso propinquantis, montes petivere Serrorum arduos et inaccessos nisi perquam gnaris. 4. Ne igitur aestate omni consumpta sine ullo remearet effectu, Arintheo magistro peditum misso cum praedatoriis globis familiarum rapuit partem, quae antequam ad dirupta venirent et flexuosa capi potuerunt per plana errantes.[5]

Die geographische Lage dieser *montes Serrorum* wurde bis heute nicht genau bestimmt und die bisherigen Versuche überzeugten nicht alle Historiker; im allgemeinen wird hingegen angenommen, und dieses vollauf berechtigt, daß sie im Gebirgsbogen, der die Ost- mit den Südkarpaten verbindet, gesucht werden müssen, da laut archäologischen Funden und historischen Überlieferungen die Westgoten in dieser Gegend wohnten.[6] Ein Vergleich dieser Angaben mit der örtlichen Karte verleitet uns dazu, zu dieser umstrittenen Frage einen klärenden Beitrag hinzuzufügen, bewußt und überzeugt, daß jeder neue Beitrag zu dieser so datenarmen Frage ihre Lösung nur fördern kann.

Die Besiedlung des Buzău-Tales durch die Westgoten ist eine unumstrittene Tatsache; ihre Beweise sind unanfechtbar : *Die Leiden des hl. Sava, des Goten*, der unter den Westgoten im Jahre 372 im Buzău-Flusse (Μουσαῖον) [7] ertränkt wurde; im Buzău-Tale und in der Umgebung wurden wichtige germanische Überreste aus dem 4. Jahrhundert gefunden, und zwar bei Chiojdul, Băiești-Aldeni, Gherășeni (mitgeteilt von Petre Diaconu, wofür ich ihm auch hier herzlich danke), und natürlich bei Pietroasa.[8] Die Goldbarren aus der zweiten Hälfte des 4. Jahrhunderts, die in den Bergabhängen des Buzău-Tales, nahe an der siebenbürgischen Grenze gefunden wurden, bestimmten bereits 1892 Julius Jung folgende Behauptung aufzustellen : « Immerhin spricht dieser Fund in Bosauerpaß wie jener von Pietroasa dafür, daß hier eine wichtige Verbindungslinie durchging, an der die Gothen vor ihrem Abzuge Stellung genommen hatten » [9].

Uns erscheint es somit als selbstverständlich, daß der Zufluchtsort der Goten in diesem dicht bewaldeten Tal lag, in der Gebirgsgegend in der der Buzău entspringt. Das Verbergen des Gotenschatzes bei Pietroasa, am Fuße des Istrița-Berges, dort wo der Buzău in die Ebene eintritt, und die Goldbarren weiter oben im Gebirge zeigen, daß diese Gegend den

[5] Ammiani Marcellini, *Rerum Gestarum libri que supersunt*, recensuit rhytmiceque distinxit Carolus U. Clark adiuvantibus Ludovico Traube et Guilelmo Horaeo, Bd. II, para I, Berlin, Weidmann 1963, XXVII, 5, 1—4.

[6] Ein zusätzlicher Beweis dafür ist die neue Lokalisierung der Festung Daphnis bei Pîrjoaia (Kreis Constanța) neben Oltina; P. Diaconu, *În căutarea Dafnei*, in Pontica, IV, Constanța 1971, S. 311—319. Der kürzeste und logische Weg des Kaisers in die Buzău-Gegend ging aus diesem Ort aus und nicht aus Constantiniana (neben der Mündung des Argeș-Flusses in die Donau), wo man bis jetzt die Daphnis-Festung wähnte.

[7] H. Delehaye, *Saints de Thrace et de Mésie*, in Analecta Bollandiana, XXXI, 1912; P. Năsturel, *Les Actes de Saint Sabas le Goth* (*BHG*[3], *1607*). Histoire et archéologie, in RÉSEE, VII, 1969, 1, S. 175—185.

[8] Literatur bei R. Vulpe, a.a.O., S. 56. Erwähnung verdient an dieser Stelle auch die Vermutung von Ecaterina Dunăreanu-Vulpe, *Tezaurul de la Pietroasa*, Meridiane-Verlag, Bukarest 1967, S. 48 f. wonach das vermeintliche römische Lager (*castrum*) von Pietroasa mit dem Westgotenschatz in Verbindung gesetzt werden muß. Dazu gesellt sich die Entdeckung eines germanischen Gräberfeldes aus dem 14. Jh. neben dem Dorfe Pietroasa, was obiger Vermutung mehr Glaubwürdigkeit verleiht (freundliche Mitteilung von P. Diaconu). Die Entdekkungen germanischer Überreste aus dem 4. Jh. bei Tîrgșor (Kreis Prahova), Bukarest-Fundeni, u.a. begrenzen annähernd das Siedlungsgebiet germanischer Stämme in dieser Gegend; vgl. *IstRom*, I, 1960, S. 688; Gh. Diaconu, *Tîrgșor. Necropola din sec. III—IV* Ed. Acad., Bukarest, 1965; B. Mitrea, C. Preda, a.a.O.

[9] *Zur Geschichte der Pässe Siebenbürgens. Eine geographisch-historische Studie*, in Mitteilungen des Instituts für österreichische Geschichtsforschung, Ergänzungsband IV, Innsbruck 1892, S. 20.

Goten als sicherer Schutzort galt. So glauben wir, daß hier die *montes Serrorum* gesucht werden müssen, so wie ja auch das Kaukaland südlich der Ostkarpaten verlagert wurde.

Hier nämlich tritt uns noch eine genauere Ortsangabe entgegen, die wir kurz anmerken möchten: der Gebirgszug, der im Buzău-Tal die Walachei von Siebenbürgen abgrenzt, heißt *Siriul* und reicht vom Crasna- und Siriul-Bächlein bis zum rechten Ufer des Buzău. Die Kette ist dicht bewaldet mit Fichten und Föhren und erreicht eine Höhe zwischen 820—1642 m. Dieses Gebirge hat aber auch saftige Alpenwiesen.[10] Die Întorsura Buzăului-Senke, die sich am Fuße des Siriul-Gebirges erstreckt ist aus ältesten Zeiten besiedelt gewesen, da sie äußerst günstige Lebensbedingungen hat.[11] Die großen Schafherden, die auch heute noch hier weiden, verleihen der Theorie, wonach der Gebirgsname von einem sarmatischen Volksstamm, genannt *Serri*[12] herleitet, ein Plus von Wahrscheinlichkeit. Wenn wir uns dazu vor Augen halten, daß nach der Aussage des selben Ammianus Marcellinus die Westgoten im Jahre 376 vor dem Ansturm der Hunnen sich ins Kaukaland flüchteten, aus dem sie die Sarmaten verjagten,[13] wird die Anwesenheit dieses Steppenreitervolkes in der benannten Gegend noch wahrscheinlicher.[14]

Die Bewahrung einer so alten Ortsbezeichnung in Rumänien, gleichgültig was für einer Abstammung[15] ist noch ein Beweis für das Alter und die Kontinuität einer bodenständigen Bevölkerung im rumänischen Raum.

[10] *Marele Dicționar Geografic al României*, V, Bukarest 1902, S. 411. Das Siriul-Gebirge erscheint in den mittelalterlichen Urkunden erstmals im Jahre 1558, sodann 1562 und 1583; *Documente privind istoria României*, 16. Jh., B, Muntenia, III, Ed. Acad. Bukarest, 1952, S. 78, 168, Bd. V, S. 143.

[11] S. L. Someșan, E. Micu, V. Pop, *Depresiunea Întorsurii Buzăului—studiu geografic, istoric și economic*, Brașov, 1947.

[12] S. Kretschmer und Fluss in Pauly-Wissowa, *Real-Encyclopädie der klassischen Altertumswissenschaft*, Zweite Reihe, II A, Stuttgart 1923, c. 1745 (*Serri* und *Serrorum Montes*).

[13] XXXI 9, 13.

[14] R. Vulpe, a.a.O., S. 55 und Anm. 58.

[15] Der Name könne aus einem indoeuropäischen Stamm ableiten: * *k'er* — « Spitze, Höhe, Horn », vgl. A. Walde, J. Pokorny, *Vergleichendes Wörterbuch der indogermanischen Sprachen*, I, Berlin 1927, S. 403—408; Jokl, in *Reallexikon der Vorgeschichte*, hrsg. von Max Ebert, XIII, S. 279; I. I. Russu, *Limba traco-dacilor*, 2. Ausgabe, Ed. științifică Bukarest, 1967, S. 121. Erwähnt seien auch die Überlegungen von B. P. Hasdeu über die unterirdischen Kornspeicher, die in Thrazien laut Varro, Plinius des Alten und Quintus Curtius *sir* genannt wurden; vgl. *Istoria critică a românilor*, I, Bukarest 1875, S. 238—241.

LE TRÉSOR DE MONNAIES ROMAINES RÉPUBLICAINES DÉCOUVERT À JEGĂLIA (DÉP. DE LA IALOMIȚA)

MARIA CHIȚESCU et NIȚĂ ANGHELESCU

Il s'agit d'une découverte faite en 1967, à l'occasion des travaux agricoles entrepris près de la commune de Jegălia (dép. de Ialomița)[1]. L'endroit se trouve situé dans la vallée innondable du Danube, entre le bras Borcea et la chaussée Călărași—Fetești, à deux kilomètres et demi au sud des communes de Beilic et de Jegălia. Le nombre des monnaies déposées dans un vase d'argile montait à 450 pièces, dont 421 deniers romains républicains émis entre les années 176—168 av. n.è., 24 imitations et 5 incuses (toujours des deniers républicains), ainsi qu'une tétradrachme thasienne. A retenir aussi que cette découverte a été faite à proximité d'un établissement important et de longue durée des Gètes de la plaine valaque.

La majeure partie des deniers qui la composent ont été frappés à Rome (223 pièces) et en Italie (187 pièces) ; pour le reste, 6 pièces ont été frappées en Espagne, 5 sont narbonnaises et une seule vient de l'Afrique. Quant à leur poids, il varie de 2,20 g à 4,29 g, toutefois, plus de la moitié du nombre total, c'est-à-dire 235 exemplaires, pèsent 3,70—3,99 g (cf. à ce sujet le tableau n° I). Bon nombre de ces pièces attestent un degré d'usure très avancé, indiquant un long service. Les différences de poids constatées au sein du même dépôt monétaire peuvent être mises sur le compte des erreurs de pesage, fréquentes dans l'Antiquité.

Tableau n° I

2,20—2,29	... 1 ex.	3,00—3,09	... 2 ex.	3,60—3,69	... 52 ex.
2,30—2,39	... 3 ex.	3,10—3,19	... 18 ex.	3,70—3,79	...110 ex.
2,40—2,49	... 1 ex.	3,20—3,29	... 14 ex.	3,80—3,89	... 91 ex.
2,70—2,79	... 2 ex.	3,30—3,39	... 15 ex.	3,90—3,99	... 50 ex.
2,80—2,89	... 3 ex.	3,40—3,49	... 28 ex.	4,00—4,09	... 10 ex.
2,90—2,99	... 4 ex.	3,50—3,59	... 27 ex.	4,10—4,19	... 6 ex.
				4,20—4,29	... 2 ex.

Rappelons à ce sujet l'étude de Tony Hackens[2] qui aboutit justement à la conclusion que le poids des deniers romains républicains ne s'est pas maintenu constant (de 3,90 g) : pour des raisons d'ordre interne ou externe, ce poids a varié selon l'époque, et, de toute façon, après l'an 212 av.n.è., il ne peut plus servir d'étalon.

[1] La description de chaque pièce de ce dépôt fait l'objet d'une étude qui doit paraître sous peu dans la revue du Musée de Călărași : Naparis, I, 1972. C'est au musée susmentionné que sont conservées les pièces du dépôt.

[2] Tony Hackens, *Considérations sur le poids du denier romain vers la fin de la République*, Revue belge de numismatique et sigillographie, 1962, n° 108, p. 29—47.

DACIA, N.S., TOME XVI, 1972, pp. 303—316, BUCAREST

La question des poids s'avère d'un intérêt majeur pour ce qui est des découvertes numismatiques faites en Roumanie. En effet, les trésors de Dacie, datés de la période comprise entre l'an 68 av.n.è. et le commencement du Ier siècle de n.è., comportent des pièces au poids moyen de 3,50 g[3], alors que les exemplaires appartenant à des découvertes de la même époque, mais faites dans d'autres pays[4], accusent un poids moyen de 3,75 g. Il y a donc une différence évidente.

Or, le trésor de Jegălia complique encore plus la question, attestant au cours et dans le cadre d'une même magistrature monétaire des différences de poids dont le décalage peut monter jusqu'à un gramme. Mentionnons par exemple à ce propos les deux pièces frappées du nom de Q. Marcius Libo : l'une pèse 4,24 g, l'autre seulement 2,70 g. Il va de soit que ce dépôt comporte aussi des décalages moins importants (d'environ 0,50 g) et que les pièces dont le poids n'atteint pas la moyenne de 3,50 g ne lui font pas défaut non plus.

Pour élucider ce problème, nous avons procédé à l'examen comparatif des émissions appartenant aux magistrats mis en cause par le dépôt de Jegălia, telles qu'elles apparaissent dans d'autres découvertes de Roumanie. Huit trésors, trouvés à Sfinţeşti[5], Poroschia[6], Mihai Bravu[7], Stăncuţa[8], Işalniţa[9], Fărcaşele[10], Locusteni[11] et Peteni[12], ont servi à cette fin. Les pièces qui les composent pèsent 3,69—3,90 g. Comme dans leur cas on ne constate pas le même décalage de poids, il convient de reconnaître (du moins au stade actuel des recherches) une certaine anomalie dans ce dépôt de Jegălia. L'explication semble ne pouvoir être qu'une, à savoir bon nombre des monnaies le composant seraient des copies d'après les deniers romains républicains. De toute façon, ce problème du poids et surtout des décalages constatés dans les limites de la même magistrature monétaire est en ce moment au centre des préoccupations des numismates roumains[13].

Un autre problème intéressant mis en cause par la découverte de Jegălia est celui des contremarques. C'est un fait généralement connu que la plupart des trésors romains républicains, n'importe l'endroit de leur découverte (la Roumanie ou tout autre pays plus ou moins éloigné d'elle), comportent un certain nombre de pièces marquées au poinçon de divers signes, qui d'ordinaire sont placés sur l'avers, quelquefois sur le revers. Ces signes peuvent être de simples traits ou bien des cercles, des demi-cercles, des angles et parfois des triangles, des points, voire des lettres. Leur présence a prêté à maintes interprétations. Une partie des spécialistes estiment que ces contremarques (appellation impropre donnée aux différents signes incisés sur les monnaies républicaines) représentent une sorte de marque garantant le

[3] Nous pensons notamment au dépôt de Dobîca (dép. d'Alba) dont les monnaies ont le poids compris entre 3,17 g et 3,45 g ; cf. Eugen Chirilă, Ivan A. Aldea, *Tezaurul monetar de la Dobîca sec. II î.e.n. — I e.n.*, ActaMN, V, 1968, p. 429—432.

[4] Comparaison établie par rapport avec certains dépôts de Bulgarie et d'Italie. Cf. D. Nikolov, *Колективни находки от Римски републикански монети в старозагорско*, Izvestiia-Institut, XXVIII, 1964, p. 166—171 ; Sara Sorda, *Ripostigli di monete romane repubblicane nel Museo Nazionale di Ancona*, Annali, Rome, 1965, 1967, p. 109— 117.

[5] Bucur Mitrea, *Descoperirea monetară de la Sfinţeşti (Teleorman)*, Materiale, I, 1954, p. 507—522.

[6] Maria Chiţescu, *Notă asupra tezaurului de monede romane republicane descoperit în Muntenia*, SCN, IV, 1968, p. 373—380.

[7] Bucur Mitrea, *Descoperirea monetară romană republicană din comuna Mihai Bravu (jud. Ilfov)*, SCN, IV, 1968, p. 373—380.

[8] Constantin Preda, *Asupra descoperirii monetare de la Stăncuţa (reg. Galaţi)*, SCN, II, 1958, p. 239—251.

[9] B. Mitrea et C. S. Nicolăescu-Plopşor, *Monedele din timpul republicii romane descoperite la Işalniţa (Dolj)*, Materiale, I, 1953, p. 580 et suiv.

[10] Bucur Mitrea, *Le trésor de Fărcaşele (dép. de Romanaţi)*, Dacia, IX—X, 1941 (1944), p. 359—381.

[11] Constantin Preda, *Descoperirea de monede romane republicane de la Locusteni*, SCN, III, 1960, p. 135—170.

[12] Székely Zoltán, *Noi tezaure dacice descoperite în sud-estul Transilvaniei*, SCIV, 16, 1965, 1, p. 62—63.

[13] Maria Chiţescu, *Copii şi imitaţii de dinari romani republicani în Dacia*, MemenAntiquitatis, III, 1971, p. 209—258 ; Bucur Mitrea, *Moneda republicană romană şi unitatea lumii geto-dace*, dans *Unitate şi continuitate în istoria poporului român* 1968, p. 53—63 ; idem, *Unitatea geto-dacă reflectată în monetăria dacă*, Analele Universităţii Bucureşti, Section historique, XVIII, 1969, I, p. 11—17.

poids de pièce respective[14]. D'autres spécialistes considèrent qu'il s'agit de signes appliqués par des personnes particulières[15], étrangères au monde romain. On constate, cependant, la parfaite identité avec laquelle ces signes sont reproduits sur les deniers républicains, qu'ils fussent découverts en Roumanie[16] ou ailleurs[17]. Ceci écarte d'emblée certaines hypothèses formulées par des spécialistes roumains et bulgares[18] et prouve, d'autre part, qu'il ne peut s'agir de signes appliqués par des étrangers. *L'opération a dû être effectuée dans quelques* centres d'Italie, autorisés à cet effet.

C'est vers la même conclusion que conduit aussi une opinion formulée, il y a quelques décennies déjà, par Fr. Gnecchi[19]. Nos propres remarques au cours de l'étude du trésor de Jegălia — confirmées par d'autres découvertes — renforcent cette opinion. D'après Fr. Gnecchi, les incisions relevées sur certaines pièces ont été exécutées par des ateliers autorisés officiellement dans le but d'éviter la confusion entre le denier véritable et la monnaie fourrée *(subaerata)*, frappée par l'Etat romain aux moments de crise économique. Le numismate italien susmentionné pense que les ateliers romains ont été autorisés par l'Etat à procéder à des émissions fourrées notamment à partir des guerres puniques, qui avaient porté une grave atteinte à son économie. Ensuite, en 84 av.n.è., un édit du Sénat, qui désirait écarter du circuit monétaire les fourrées, décida l'apposition d'une contremarque sur les deniers véritables, afin de mieux les distinguer de la monnaie *subaerata*. Cet édit vient de contredire le point de vue soutenu par Ernesto Bernareggi[20] et M. H. Crawford[21], qui contestent à cette monnaie toute reconnaissance officielle de la part de l'Etat romain.

Comme la question s'avère intéressante, reprenons son historique en le résumant. L'histoire nous apprend qu'en 89 av.n.è., la circulation de la monnaie *subaerata* a été sanctionnée officiellement par l'Etat romain. Déjà quelques années auparavant, en 91 av.n.è., sous M. Livius Drusus, une loi réglait le prix des céréales comme suit : pour 7 deniers véritables, une pièce fourrée. Ce fut donc pour mettre un terme à l'abondance de *subaeratae*, qui suscitait la méfiance du peuple à l'égard de la monnaie d'Etat, que le tribun M. Marius Gratidianus a émis l'édit de l'an 84 av.n.è. dont nous venons de parler plus haut. Par cet édit, les deniers subissaient un examen de vérification, les bons recevant un signe distinctif. La présence de plusieurs de ces incisions sur une seule pièce montre que celle-ci a subi quelques vérifications successives.

[14] E. Babelon, *Traité des monnaies grecques et romaines*, Paris, 1901, p. 645–650; Bucur Mitrea, *Le trésor de Fărcaşele* ..., p. 377–379 ; O. Floca, *Contribuţii la cunoaşterea tezaurelor de argint dacice*, Bucarest, 1956, p. 22–23 et pl. XXV.

[15] O. Floca, *op. cit.*, p. 22–23; Iudith Winkler, *Tezaurul de monede romane republicane de la Satu Nou* (*reg. Oradea*), SCN, I, 1957, p. 79–112.

[16] Les incisions relevées sur les deniers romains républicains ont été comparées avec celles des pièces découvertes en Bulgarie, cf. D. Nikolov, *op. cit.*, p. 166–171 et en Italie, grâce à l'important ouvrage de Gian Guido Belloni, *Le monete romane dell'età repubblicana*, Milan, 1960, pl. I–II; Enrica Pozzi, *Tesoreto di età flavia da Pompei*, Annali, Rome, 1958–1959, p. 211–230 et pl. IX.

[17] Nous avons étudié les incisions des monnaies conservées dans les collections du secteur numismatique de l'Institut d'archéologie de Bucarest, ainsi que tous les dépôts romains républicains publiés dans la littérature spécialisée susmentionnée.

[18] D. Nikolov, après avoir étudié les contremarques relevées sur les deniers composant les deux dépôts monétaires dont il s'occupe dans son article, attribue ces incisions à des personnes privées vivant à l'époque antique ; il nie leur exécution dans des centres étrangers de la Bulgarie. Nous ne saurions accepter son point de vue, compte tenu du fait que ces incisions apparaissent sur des monnaies romaines républicaines trouvées hors de la Bulgarie.

[19] Fr. Gnecchi, *Monete romane*, Milan, 1900, p. 138–140 ; idem, *I contrassegni sulle monete della Repubblica e del principio dell'Impero. Appunti di Numismatica romana*, p. 21–49.

[20] Ernesto Bernareggi, *Nummi pelliculate. Considerazioni nell'argento suberato della Repubblica Romana*, RIN, Milan, 1965, vol. XIII, p. 31. L'auteur insiste, à juste titre, sur le fait que la technique d'exécution d'une monnaie fourrée était si compliquée qu'elle ne pouvait avoir lieu en dehors d'un atelier spécialisé. Mais d'autre part, il examine pour les écarter tous les ouvrages antiques traitant de lois qui auraient approuvé ou désapprouvé l'émission de la monnaie fourrée.

[21] M. H. Crawford, *Plated coins. False coins*, The Numismatic Chronicle, VIII, Londres, 1968, p. 55–59.

20–c. 1784

Un autre argument à l'appui de notre point de vue est fourni par la *Lex Cornelia testamentaria*, qui — à l'époque de Sylla — réintroduit les monnaies fourrées. Il s'ensuit donc que les pièces fourrées — ainsi que celles saucées du reste — ***sont sans aucun doute des émissions officielles***, qu'elles n'ont rien de clandestin et qu'elles ne proviennent pas de personnes particulières, étrangères au monde romain. Ceci s'applique également aux signes incisés sur les deniers romains républicains, qui ont été marqués de la sorte dans des ateliers autorisés par l'Etat avant d'être distribués à travers le monde romain et barbare de l'époque.

La littérature spécialisée, roumaine et étrangère (notamment une publication bulgare), avec ses bonnes photos et ses planches bien réalisées s'avère édifiante ; de même, deux études plus anciennes, dues à Francesco Gnecchi et à Leon Ruzicka, ainsi que le catalogue des monnaies romaines appartenant au Musée de Milan, récemment paru, qui dédie quatre planches aux contremarques. C'est ce qui nous a incité à adopter l'opinion de Fr. Gnecchi, que nous avons pu compléter grâce à maintes nouvelles découvertes publiées dans des conditions excellentes. D'autre part, les dépôts monétaires de la République Socialiste de Roumanie, nous ont servi des preuves à l'appui [22].

Ces incisions représentent donc une marque officielle, appliquée sur un denier afin d'en garantir la valeur. Il ne faut pas les confondre, toutefois, avec les entailles en profondeur faites dans le but de contrôler le métal dans lequel la pièce a été frappée. En effet, les contremarques ne sont que légèrement incisées, leur contour étant souvent effacé, trop effacé même — comme le remarquait Constantin Preda — pour servir à la vérification du contenu en métal [23]. Les Géto-Daces usaient, pour cette sorte de vérification, une méthode fort simple, la seule susceptible, d'ailleurs, de donner satisfaction, et cette méthode était justement d'entaille en profondeur, qui partant du pourtour annulaire de la pièce pouvait l'affecter jusqu'au centre du flan.

Le dépôt de Jegălia offre des exemples pour les deux procédés, celui de l'incision et celui de l'entaille. Sur les 41 exemples qu'il fournit en ce sens, 31 pièces sont incisées sur l'avers, 6 autres sur le revers, 2 des deux côtés et 8 deniers portent des entailles en profondeur. Comme ces entailles sont appliquées aussi à des pièces déjà contremarquées, il semble que les Géto-Daces procédaient à leur propre vérification de la monnaie.

Si les pièces ainsi marquées de Jegălia étaient les seules connues de l'espèce, on aurait pu y avoir tout simplement un jeu du hasard. Mais d'autres découvertes du même genre s'annoncent à l'heure actuelle, un dépôt de Satu Nou (dép. d'Arad) [24] entre autres, dont 14 pièces portent des entailles en profondeur. Avant de passer à une autre question, il convient de souligner encore une fois la nette différence qui sépare les contremarques incisées sur les deniers républicains, afin de les distinguer des monnaies fourrées, des entailles en profondeur dont se servaient les Géto-Daces pour effectuer le contrôle du métal.

Un troisième problème posé par le dépôt monétaire de Jegălia est celui de la contrefaçon : bon nombre des trésors composés de monnaies consulaires et impériales de haute époque découverts en Dacie comportent des imitations [25]. Dans certains cas, elles sont à

[22] Ces problèmes ont déjà fait l'objet d'une étude ; cf. Maria Chițescu, *Unele considerații pe marginea contrafacerii monedei romane în Dacia, bazate pe o recentă descoperire din Moldova*, SCN, IV, 1968, p. 127—137.

[23] Constantin Preda, *Asupra descoperirii monetare de la Stăncuța* ..., p. 246.

[24] Iudita Winkler, *Tezaurul de monede romane republicane de la Satu Nou* ..., p. 79—112.

[25] Bucur Mitrea, *Le trésor de Fărcașele* ..., p. 380—383; Suzana Dimitriu, *Falsuri monetare în antichitate*, BSNR, 1944—1947, nº 92—95, p. 45—58; Iudita Winkler, *Contribuții numismatice la istoria Daciei*, StCȘtCluj, 1955, p. 50—51 et p. 154—158, qui donne aussi des tableaux comportant également des contrefaçons monétaires. O. Floca, *Descoperirea monetară de la Sălașul de Sus (reg. Hunedoara) și unele considerații asupra monedelor romane republicane de imitație*, SCN, III, 1960, p. 89—134.

quelques détails près fort ressemblantes aux originaux qui leur ont servi de modèle. Cependant, il y a aussi des spécimens dont l'éffigie très stylisée et la légende à peine esquissée par quelques lignes ne permettent pas toujours de reconnaître la pièce originale qui leur a servi de modèle.

Notre dépôt compte 24 contrefaçons. Sur ce total, nous avons dépisté dans 15 cas le modèle original de l'avers et du revers. Pour une seizième pièce nous avons pu reconnaître seulement le modèle de l'avers, quant aux sept autre le dessin très stylisé de l'avers et du revers n'a guère permis l'identification du prototype.

Le poids de ces contrefaçons prête lui aussi à une remarque non dépourvue d'intérêt. En effet, il approche de très près celui des monnaies républicaines originales. C'est comme si l'imitateur s'était soucié d'en respecter le poids, le considérant plus important qu'une fidèle reproduction des dessins portés par les pièces respectives. Aussi, sommes-nous à même de signaler cette singularité qui s'exprime dans une parfaite coïncidence entre les poids moyens des pièces imitées et du denier étalon (3,87 g), alors que les pièces originales du trésor accusent un poids moyen au-dessous de l'étalon (3,50 g).

Autre remarque intéressante à retenir, car nous y reviendrons ci-après : l'une des contrefaçons, à savoir celle gravée du nom de M. Junius Silanus, ne trouve pas son correspondant parmi les pièces originales dudit dépôt. Le fait plaide en faveur de l'hypothèse affirmant que les contrefaçons, après leur frappe dans quelque atelier local, sont entrées dans le circuit du « marché » interne. Bien que les découvertes monétaires faites en Roumanie aient démontré que la Dacie a été l'une des provinces où, en dehors de la monnaie romaine officielle, il y avait quantité d'imitations, ceci n'a point retenu l'attention des spécialistes, qui ont négligé ces pièces comme insuffisantes sous le rapport numérique pour permettre d'en tirer une conclusion. Cependant l'évidence de ces découvertes relève de leur nombre relativement important ; dans une de nos études nous avons montré qu'elles se chiffrent à 200 pièces environ [26].

Leur aire de diffusion est jalonnée vers l'ouest par la découverte d'un dépôt monétaire près de Budapest [27] et au sud du Danube par les trois imitations relevées dans le trésor du Nord de la Bulgarie [28]. Il y a une identité de style et de métal entre toute ces découvertes, qu'elles proviennent de la Dacie, de l'est de la Hongrie ou du nord de la Bulgarie. Toutes sont frappées en argent. Elles témoignent de différents degrés de stylisation, allant du dessin très schématisé jusqu'à la représentation presque en tous points fidèle de l'original. Les pièces imitées sont, dans la plupart des cas, gravées — à l'instar du prototype — d'une légende et du monogramme appartenant au magistrat monétaire respectif. L'écriture est stylisée et elle offre un mélange de caractères grecs et latins.

Ces contrefaçons s'échelonnent entre les années 137—134 (imitation d'un denier de M. Iunius Silanus, *Sydenham*, Rome, 408) et l'an 66 av.n.è. (la reproduction d'une pièce de M. Lepidus, *Sydenham*, Rome, 827). Notons aussi que sur les 16 contrefaçons identifiées à Jegălia, 13 imitent un denier émis par le même magistrat monétaire et 2 autres sont des imitations hybrides, ayant pris l'avers chez un magistrat monétaire et le revers chez un autre. Certains prototypes sont imités plusieurs fois ; par exemple les deniers des magistrats L. Piso, L. P. Frugi et Q. Antonius Balbus, qui ont produit chacun deux types de contrefaçons. Dans le cas des deux pièces imitant le denier de Q. Antonius Balbus, on

[26] Nous avons publié récemment une étude sur environ 200 contrefaçons d'après des deniers romains républicains trouvées en Dacie (cf. Maria Chițescu, *Copii și imitații . . .*, p. 209—258).

[27] O. Gohl. NumKözl., I, 1902, p. 33.

[28] Pavel Radomereky, *Nalez Remskych republikanskych denarii ze severniho Bulharska*, Sbornik, Prague, 1961, XV, 2, p. 69—91 et trois planches.

constate une parfaite identité de style en ce qui concerne l'avers, l'unique différence résidant dans la légende du revers.

Tant que ces découvertes numismatiques n'ont pas fait l'objet d'une étude d'ensemble, elles ont pu passer, malgré leur nombre, pour insuffisantes et dépourvues de signification. C'est pourquoi elles ne servirent pas d'arguments en faveur d'une thèse plus ancienne, ralliant l'opinion de L. Ruzicka [29], G. Severeanu [30], C. Moisil [31] et B. Mitrea [32]. Tout au contraire même, récemment, sans tenir aucun compte des caractères très différents des contrefaçons celtiques fournies par la Gaule et par la Pannonie, on est allé jusqu'à prétendre que celles trouvées en Dacie ne sont dues qu'en partie aux autochtones Géto-Daces. De plus, même dans ce dernier cas, il s'agirait d'émissions visant à des buts frauduleux et faites par des personnes particulières, donc dépourvues de valeur intrinsèque [33].

Pourtant, l'identité de style marquée par toutes les contrefaçons du denier romain républicain découvertes en territoire roumain, ainsi que dans les dépôts de Hongrie et de Bulgarie, devrait être considérée comme un témoignage sérieux. D'autre part, ces pièces sont sensiblement différentes des imitations celtiques dont nous venons de parler. Pour notre part, nous estimons qu'*il s'agit d'imitations faites en Dacie même, pour subvenir aux besoins du marché interne des Géto-Daces* et suppléer à la pénurie de monnaie romaine, pénurie vivement ressentie par un peuple habitué déjà depuis longtemps à se servir de cet utile instrument d'échange. Cette imitation de la monnaie républicaine n'a pu être faite en Dacie qu'au niveau des unions tribales, car, si modeste que fût un atelier monétaire, il devait nécessairement s'assurer une certaine provision en métal pour ses matrices et pour les pièces qu'il se proposait de frapper comme il lui était nécessaire de pouvoir s'appuyer dans son activité sur une autorisation officielle.

Nous tenons donc pour acquis que les contrefaçons de la monnaie républicaine relevées en Dacie n'ont pu être le fait de quelques particuliers. Tout aussi évident nous semble le rôle qu'elles ont tenu dans les échanges commerciaux qui avaient lieu à l'intérieur du pays, rôle précis et important. Un autre argument en faveur de leur émission officiellement autorisée nous a été fourni par cette pièce frappée du nom du magistrat monétaire M. Iunius Silanus, déjà mentionnée ci-dessus, dont le prototype ne figure pas entre les autres monnaies originales du dépôt de Jegălia. Le dépôt de Locusteni [34] offre un cas similaire dans la pièce imitant un denier du magistrat C. Norbanus et qui n'a point de correspondant original. Si ces pièces, au lieu d'être confectionnées dans quelque atelier de Dacie et jetées sur le marché, étaient le fruit d'une activité frauduleuse, il serait naturel de retrouver leur prototype dans le même dépôt, c'est-à-dire en possession du particulier qui aura entrepris cette activité frauduleuse.

Le trésor de Jegălia appartient à l'une des zones géographiques où abondent les contrefaçons (sujet dont nous nous sommes occupés dans une étude récente) [35]. Cette zonne occupe

[29] Leon Ruzicka, *Barbarische republikanische Denare aus Rumänien*, I, Frankfurter Münzzeitung, 1913, n° 150, tirage à part, p. 1–4 et la planche respective; idem, dans Berliner Münzblätter, Neue Folge, n° 239, 1921, 1921, p. 266–268.

[30] Dr. G. Severeanu, *Tezaurul de la Gherghina. Contribuții la începuturile numismaticii romane în ținuturile dunărene și ale Dobrogei de astăzi*, BSNR, XIV, 1919, p. 91–138.

[31] Constantin Moisil, *Monetele dacilor*, BSNR, XV, 1920, p. 58–78.

[32] Bucur Mitrea, *Le trésor de Fărcașele* . . ., p. 130–138; idem, *Moneda republicană romană și unitatea lumii geto-dace* . . ., p. 53–64.

[33] Iudita Winkler, *Schaatzfunde römischer Silbermünzen in Dakien* . . ., JNG, XVII, 1967, p. 130–135. Pour les contrefaçons de la Gaule et de la Pannonie, voir A. Blanchet, *Traité des monnaies gauloises*, I–II, Paris, 1905, et Robert Forrer, *Keltische numismatik der Rhein- und Donaulande*, Strasbourg, 1908.

[34] Constantin Preda, *Descoperirea de monede romane republicane de la Locusteni* (*r. Gura Jiului, reg. Craiova*), SCN, III, 1960, p. 162, n° 89.

[35] Maria Chițescu, *op. cit.*, p. 218–220 et la carte p. 225.

dans le Sud-Est de la Munténie une superficie délimitée par la ville de Bucarest et les localités d'Alexandria et de Călărași. A en juger d'après les quatre dépôts trouvés là et qui ont donné 48 imitations, on serait en droit de supposer la présence dans les environs de l'un des ateliers gétiques spécialisés dans la contrefaçon de la monnaie romaine républicaine. Naturellement, la question très importante de la localisation de ce ou ces centres d'émission reste toujours ouverte. En tout cas, à retenir que si le trésor de Jegălia n'est pas le seul à contenir des pièces imitées, il tient par contre pour le moment la tête de la liste, avec 23 exemplaires, suivi par celui de Poroschia [36] (toujours en Munténie), avec 16 exemplaires.

L'aspect chronologique de ce dépôt s'avère également susceptible de fournir maintes données intéressantes. D'abord, en ce qui concerne l'échelonnement des pièces qui le composent, constatons qu'il s'étend depuis le IIe siècle av.n.è. jusqu'à l'an 37 av.n.è. (d'après la chronologie de *Sydenham*). La présence concomitante des deniers appartenant à des émissions plus anciennes avec des pièces frappées un siècle plus tard atteste la longue période d'usage des premiers. Plus difficile à préciser est le moment où ces monnaies ont commencé à être thésaurisées. Deux étapes principales se dessinent sous ce rapport, chacune attestée par un chiffre important ; la première, avec 145 deniers, se place entre les années 145 et 102, la seconde, plus concentrée, occupe la dizaine d'années de 90 à 80 av.n.è., avec 135 deniers.

La distribution de ces monnaies par étapes d'émission donne un tableau des plus significatifs.

Tableau nº II

Années		
175—150 av. n. è	6	exemplaires
145—102 av. n. è	145	,,
101— 91 av. n. è	46	,,
90— 80 av. n. è	135	,,
79— 73 av. n. è	51	,,
68— 60 av. n. è	16	,,
58— 44 av. n. è	21	,,
37 av. n. è	1	exemplaire

Il y a d'abord une grande fréquence dans la seconde moitié du IIe siècle (145—102 av.n.è.), mais le véritable moment culminant se place en 90—80 av.n.è. Donc, la thésaurisation a commencé dans la seconde moitié du IIe siècle, pour aboutir à son apogée au cours du siècle suivant. Rien de nouveau jusqu'à présent : en effet Bucur Mitrea a déjà signalé, comme un trait général ces deux étapes de la thésaurisation aux IIe et Ier siècles av.n.è. dans une ample étude qu'il publia en 1958 sur la circulation des monnaies romaines républicaines en Munténie [37]. Et toutes les études consacrées à la période de thésaurisation des monnaies de cette époque indiquent les trois décennies du commencement du Ier siècle av.n.è. (102—73) comme une phase de grande fréquence.

En examinant le tableau susmentionné de plus près, l'examen est révélateur, car il rend tout à fait évidente l'importance de la deuxième décennie du Ier siècle av.n.è. (l'intervalle de 90—80), qui marque le point culminant des émissions de l'époque. Jusqu'à présent, on s'est borné à remarquer seulement la fréquence des deniers romains républicains frappés au IIe siècle av.n.è. dans les dépôts thésaurisés au siècle suivant. Le fait a été mis sur le compte d'une persistance dans le circuit monétaire des émissions plus anciennes, qui ont conti-

[36] Maria Chițescu, *Notă asupra tezaurului de monede romane republicane de la Poroschia* (*r. Alexandria*), SCIV, 16, 1965, 1, p. 169—175.

[37] Bucur Mitrea, *Legături comerciale ale geto-dacilor din Muntenia*..., SCN, II, 1958, p. 179—180.

nué à avoir cours en même temps que celles de date plus récente. Mais une étude séparée de chacune des trois décennies du début du Ier siècle av.n.è. serait susceptible de modifier certaines conclusions concernant ces émissions.

En étroite relation avec cette question d'émission, s'avère aussi le problème de la pénétration du denier romain républicain dans le monde gétique, à l'intérieur de la Dacie. Sous ce rapport aussi le dépôt de Jegălia s'annonce d'un grand intérêt. Il atteste, en effet, les deux étapes d'émissions intenses susmentionnées, tout en montrant que les deniers de ces émissions sont parvenus en Dacie assez vite. Les spécialistes ont conclu que la pénétration du denier romain républicain en Dacie a mis un terme aux ateliers autochtones de frappe. Deux opinions ont été avancées en ce qui concerne le moment où se place le phénomène. La première — ralliant entre autres C. Moisil, B. Mitrea et Iudita Winkler — place les débuts de la pénétration du denier romain républicain en Dacie vers la fin du IIe siècle ou le commencement du siècle suivant [38]. Une deuxième hypothèse à ce sujet appartient à Constantin Preda, qui a constaté, en étudiant la monnaie géto-dacique, que celle-ci cesse ses émissions dans la troisième décennie du Ier siècle av.n.è., moment où il situe également la pénétration du denier en Dacie. Selon lui, la présence de la monnaie romaine républicaine au nord du Danube avant cette époque est sporadique et dépourvue de signification [39].

Tableau nº III

Lieux des découvertes	Nombre des monnaies par années d'émission 155 — 102	Nombre des monnaies par années d'émissions 90—80	Total des monnaies découvertes
Alexandria [40]	1 ex.	20 ex.	32 ex.
Buzău [41]	4 ex.	21 ex.	46 ex.
Călineşti [42]	32 ex.	34 ex.	101 ex.
Licuriciu [43]	7 ex.	37 ex.	63 ex.
Locusteni [44]	17 ex.	29 ex.	88 ex.
Nic. Bălcescu [45]	5 ex.	12 ex.	29 ex.
Roata [46]	1 ex.	21 ex.	35 ex.
Sălaşul de Sus [47]	20 ex.	30 ex.	89 ex.
Şeica Mică [48]	24 ex.	171 ex.	348 ex.
Strîmba [49]	23 ex.	71 ex.	215 ex.

En ce qui nous concerne, avant de conclure à ce sujet, nous avons étudié la question telle qu'elle se reflète dans 10 dépôts romains républicains trouvés en territoire roumain. Le tableau des résultats ainsi obtenus est de plus éloquents. En effet, nous avons pu constater que les 10 dépôts étudiés répètent la situation de Jegălia, d'où il s'ensuit qu'on peut la considérer généralement valable pour la Dacie. Donc, il y a deux étapes d'émissions de deniers romains républicains, de pénétration en Dacie et de thésaurisation. La première, datée de

[38] Constantin Moisil, *op. cit.*, p. 58—78; Bucur Mitrea, *op. cit.*, p. 165—175; I. Winkler, *op. cit.*, p. 130—135.
[39] Constantin Preda, *Monedele geto-dacilor* (Monographie, sous presse).
[40] Bucur Mitrea, *op. cit.*, p. 151—154, nº 2.
[41] Idem, *ibidem*, p. 157—158, nº 7.
[42] Maria Chiţescu, *Un depozit de monede romane republicane descoperit în Muntenia*, SCIV, 17, 1966, 2, p. 235—254.
[43] Bucur Mitrea, *op. cit.*, p. 162—163, nº 18.
[44] Constantin Preda, *Descoperirea de monede romane republicane de la Locusteni*, p. 135—170.
[45] Maria Chiţescu, *Două tezaure romane republicane descoperite în România* (*Nic. Bălcescu, jud. Teleorman şi Odobeşti, jud. Vrancea*) (sous presse).
[46] Bucur Mitrea, *op. cit.*, p. 169—170, nº 29.
[47] O. Floca, *Descoperirea monetară de la Sălaşul de Sus . . .*, p. 89—134.
[48] Octavian Floca, *Contribuţii la cunoaşterea tezaurelor de argint dacice. Tezaurul de la Sărăcsău şi Şeica Mică*, Bucarest, 1956, p. 18—30.
[49] Bucur Mitrea, *op. cit.*, p. 126—150.

la seconde moitié du IIe siècle av.n.è., est attestée par un grand nombre de deniers présents dans tous les dépôts trouvés en Roumanie. Pour ce qui est de la seconde étape, elle est encore mieux illustrée non seulement par l'importante quantité de monnaies présentes dans chacun des trésors que nous avons étudiés ci-dessus, mais aussi par toute une série de découvertes isolées ou mises au jour grâce aux fouilles. Plus d'un tiers des monnaies découvertes de cette manière appartiennent aux émissions des années 90—80 av.n.è. Il n'y a donc pas lieu de contester la réalité de ces deux étapes, avec cette remarque en plus que la seconde accuse une intensité encore plus grande [50].

Le phénomène reflète deux moments de grande effervescence et de prospérité économique de la Dacie qui ont facilité la pénétration dans ce pays des deniers romains républicains. Mais, d'autre part, une conséquence de cette pénétration des deniers, soit seuls soit accompagnés des monnaies d'Apollonie, de Dyrrhachium ou des imitations thasiennes (c'est-à-dire des pièces dont la valeur d'étalon était généralement reconnue à l'époque), a été de mettre un terme à l'activité de frappe des ateliers autochtones.

Le trésor de Jegălia, presque uniquement composé de deniers romains républicains, est l'une des découvertes les plus importantes de cette catégorie sans qu'elle en soit pour autant la seule. Un bilan sommaire de toutes ces découvertes faites en Munténie nous donne 32 dépôts, auxquels s'ajoutent 32 découvertes isolées, totalisant un nombre de 1 291 deniers romains républicains et 48 imitations [51]. Ces chiffres offrent une image éloquente de la situation des relations commerciales entre Gètes et Romains : celles-ci adoptent un rythme plus vif à partir de la seconde moitié du IIe siècle av.n.è., pour culminer durant les années 90—80 av.n.è., moment qui, sur le plan historique, prélude à la naissance du royaume de Burébista.

Après ce moment culminant, la troisième décennie du Ier siècle av.n.è. connaîtra encore une certaine affluence des deniers romains républicains (78—68 av.n.è.). Pour ne parler que des découvertes faites en Munténie et en Olténie, mentionnons les quatre trésors déterrés dans la première de ces provinces (Alexandria [52] — 73 av.n.è. ; Grădiște [53] — 73 av.n.è. ; Mihai Bravu [54] — 73 av.n.è. ; Sfințești [55] — 68 av.n.è.) et les trois autres de la seconde (Bălănești [56] — 76 av.n.è. ; Căpreni [57] — 73 av.n.è. ; Hotărani [58] — 73 av.n.è.) Ces découvertes confirment l'intensité des échanges de toutes sortes de la population géto-dace autochtone du nord du Danube avec le monde romain.

Une autre question à discuter est celle de la date où le trésor de Jegălia a été enfoui. Cette date se place après l'an 37 av.n.è. Nous n'avons aucune raison de croire que ce fut longtemps après, car quatre autres dépôts du même genre trouvés en Munténie sont datés vers la même époque. Les raisons pour lesquelles apparaît à un certain moment la nécessité pour ces hommes de cacher leurs richesses peuvent être multiples, qu'il s'agisse de circon-

[50] Aspect souligné dans plusieurs articles récents : Bucur Mitrea, *Un nou tezaur de denari romani din timpul republicii descoperit în Oltenia*, SCIV, 21, 1970, 3, p. 433 et suiv. ; Maria Chițescu, *Cîteva tezaure romane republicane descoperite în Moldova*, Carpica, 5, 1972 (sous presse) ; idem, *Tezaurul de la Prejmer, jud. Brașov* (*republicane*), Cumidava, 6 (sous presse).

[51] Toutes les découvertes faites en Valachie jusqu'en 1958 ont fait l'objet d'une étude importante de Bucur Mitrea, *Legături comerciale ale geto-dacilor din Muntenia* ... Pour les matériaux des années 1969—1970 consulter Maria Chițescu-Niță Anghelescu, *Tezaurul de monede romane republicane descoperit la Jegălia, jud. Ialomița*, Naparis, 1, 1972 (sous presse).

[52] Bucur Mitrea, *op. cit.*, p. 151—154.

[53] Constantin Preda, *Alte descoperiri monetare*, SCN, II, 1958, p. 466—467.

[54] Bucur Mitrea, *Descoperirea romană republicană din comuna Mihai Bravu*, SCN, IV, 1968, p. 373—380.

[55] Bucur Mitrea, *Descoperirea monetară de la Sfintești* (*Teleorman*), Materiale, 1, 1953, p. 507—522.

[56] Bucur Mitrea, *Legături comerciale ale geto-dacilor din Muntenia* ..., SCN, II, 1958, p. 154—156.

[57] Octavian Iliescu, *Date noi privitoare la tezaurul monetar de la Căpreni* (*reg. Craiova*), SCN, III, 1960, p. 477—486.

[58] Vasile Pârvan, *Raport asupra activității Muzeului Național de Antichități în cursul anului 1915*, Anuarul Comisiei Monumentelor Istorice, 1915, p. 179 ; Bucur Mitrea, Inv. MNA, nº 306.

stances d'ordre interne ou externe. Rappelons toutefois à ce sujet que nous nous trouvons, avec l'année 37 av.n.è., à l'époque qui suivit la disparition de Burébista, celle du morcellement de son héritage, époque nécessairement trouble.

Enfin, un dernier point à élucider concerne l'appartenance du trésor de Jegălia. Son possesseur devait être un Gète, quelque marchand prospère ou peut-être même un chef. Pour ce qui est de la richesse de son propriétaire, le grand nombre des monnaies qui le composent en témoigne. Quant à son origine ethnique, des indices indirects nous sont fournis par l'emplacement de la cachette à proximité d'un établissement gétique, ainsi que par le récipient qui le contenait, typique pour la civilisation géto-dacique du Ier siècle av.n.è.

Au bout de notre exposé, disons que la valeur documentaire de cette découverte de Jegălia ne saurait être contestée. Elle se mesure par le nombre et la portée des questions que ce dépôt a suscitées. Récapitulons, pour clore, les problèmes essentiels sur lesquels le trésor de Jegălia jette un jour nouveau : a) la question des contremarques (leur signification) ; b) celle des centres de Dacie où fonctionnaient des ateliers spécialisés dans l'imitation du denier romain républicain ; c) la pénétration de la monnaie romaine républicaine dans le monde gétique ; d) la situation des relations économiques des Géto-Daces avec les Romains aux IIe et Ier siècles av.n.è. Comme on le voit, ce sont des questions susceptibles de maintes interprétations historiques intéressantes.

CATALOGUE

1—5 *Anonymes*
Sydenham, Rome 207 (2 ex.) ; 208 (1 ex.) ; 261 (1 ex.) ; 312 (1 ex.),
a. 175—150.
3,45 g ; 3,80 g ; 3,60 g ; 3,25 g ; 3,99 g.

6 *[Matiena]*
S. Rome 320, a. 155—150.
3,58 g.

7 *C. Scribonius*
S. Rome 380, a. 145—138.
3,63 g.

8 *L. Saufeius*
S. Rome 348, a. 145—138.

9—10 *Q. Marcius Libo*
S. Rome 395, a. 145—138.

11 *M. Atilius Saranus*
S. Rome 398, a. 145—138.
4,24 g.

12—13 *L. Sempronius Pitio*
S. Rome 402, a. 145—138.
3,54 g ; 3,81 g.

14 *L. Cupiennius*
S. Rome 404, a. 145—138.
4,08 g.

15—16 *C. Antestius*
S. Rome 406 ; Italie 411, a. 137—134.
3,65 g ; 3,75 g.

17—20 *C. [Porcius] Cato*
S. Italie 417, a. 137—134.
3,76 g ; 3,53 g ; 3,76 ; 3,74 g.

21—22 *M. Fannius*
S. Italie 419, a. 137—134.
3,98 g ; 3,85 g.

23 *Q. Minucius Rufus*
S. Italie 421 a. 137—134.
3,35 g.

24 *M. Papirius Carbo*
S. Italie 423, a. 137—134.
3,73 g.

25 *C. Terentius Lucanus*
S. Rome 425, a. 135—126.
3,80 g.

26 *C. Maianius*
S. Rome 427, a. 135—126.
3,70 g.

27 *M. Aurelius Cota*
S. Rome 429, a. 135—126.
3,41 g.

28—29 *C. Renius*
S. Rome 432, a. 135—126.
3,70 g ; 3,81 g.

30 *Cn. Gellius*
S. Rome 434, a. 135—126.
3,80 g.

31—32 *C. Valerius Flaccus*
S. Rome 440, a. 133—126.
3,68 g ; 3,58 g.

33 *Cn. Lucretius Trio*

S. Rome 450, a. 133—126.
3,69 g.

34—38 *L. Antestius Gragulus*
S. Rome 451, a. 133—126.
3,78 g; 3,54 g; 3,67 g; 3,79 g; 3,22 g.

39 *P. [Aelius] Paetus*
S. Italie 455, a. 133—126.
3,77 g.

40—42 *Sex. Pompeius Fostlus*
S. Italie 461, a. 133—126.
3,71 g; 3,79 g; 3,82 g.

43 *C. [Minucius] Augurinus*
S. Italie 463, a. 133—126.
3,82 g.

44—45 *L. Minucius*
S. Italie 470, a. 133—126.
3,82 g; 3,87 g.

46 *Q [Marcius] Pilipus*
S. Rome 477, a. 125—120.
3,72 g.

47—48 *M. Aburius Geminus*
S. Rome? 847, a. 120.
3,72 g; 3,41 g.

49—52 *M. Balbius Tampilus*
S. Rome 489, a. 120.
3,75 g; 3,56 g; 3,30 g; 3,80 g.

53 *C. Aburius Geminus*
S. Rome 490, 119—110.
3,69 g.

54—55 *P. Maenius Antiaticus*
S. Rome 492, a. 119—110.
3,77 g; 3,80 g.

56—57 *Ti. Minucius C.f. Augurinus*
S. Rome 494, a. 119—110.
3,28 g; 3,76 g.

58 *Anonymes*
S. Rome 496, a. 119—110
3,77 g.

59 *M. Acilius Balbus*
S. Rome 498, a. 119—110.
3,49 g.

60 *M. Marcius Mn. f.*
S. Rome 500, a. 119—110.
3,74 g.

61 *T. Quinctius Flaminius*
S. Rome 505, a. 119—110.
3,83 g.

62—65 *M. Vargunteius*
S. Rome 507, a. 119—110.
2,96 g; 3,86 g; 3,08 g; 3,76 g.

66 *Cn. Domitius [Ahenobarbus]*
S. Rome 514, a. 119—110.
3,86 g.

67—70 *T. Cloulius*
S. Rome 516, a. 110.
3,41 g; 3,74 g; 3,77 g; 3,62 g.

71 *L. Procius Licinius*
S. Narbo 520, a. 112—109.
3,14 g.

72—73 *L. Cosconius*
S. Narbo 531, a. 112—109.
2,88 g; 3,52 g.

74—75 *L. Pomponius*
S. Narbo 522, a. 112—109.
3,91 g; 3,46 g.

76 *C. Serveilius M.f.*
S. Italie centrale 525, a. 110—108.
3,93 g.

77—82 *M. Fourius Philus*
S. Italie centrale 529, a. 110—108.
3,13 g; 3,82 g; 3,75 g; 3,72 g.

83—86 *Anonymes*
S. Italie centrale 530, a. 110—108.
3,12 g; 3,13 g; 3,42 g; 3,62 g.

87—89 *M. Tullius*
S. Italie 531, a. 109.
3,14 g; 3,79 g; 3,85 g.

90 *Q. Fabius Labeo*
S. Italie 532, a. 109.
3,73 g.

91—94 *M. Sergius Silus*
S. Italie du Nord 534, a. 108.
3,42 g; 3,75 g; 3,45 g; 3,41 g.

95—96 *Cn. Domitius [Ahenobarbus]*
S. Italie 535, a. 108—107.
3,38 g; 3,18 g.

97—98 *Q. Curtius M. [Junius] Silanus*
S. Italie 537, a. 108—107.
3,99 g; 3,66 g.

99—101 *M. Calidius, Q. [Caecilius] Metellus, Cn. Foulvius*
S. Italie du Nord ou Gaule cisalpine 539_a, a. 106.
3,49 g; 2,99 g; 3,26 g.

102—114 *L. Flaminius Cilo*
S. Italie du Nord ou Gaule cisalpine 540, a 106—105.

115 *Q. Marcius, C. Fabius? L. Roscius?*
S. Italie du Nord 541, a. 103—102.
3,33 g.

116—118 *M. Cipius*
S. Italie 546, a. 107.
3,71 g; 3,29 g; 3,77 g;

119—122 *P. [Licinius] Nerva*
S. Italie 548, a. 106.
4,00 g; 3,98 g; 365 g; 3,65 g.

123—126 *Mn. Aemilius Lepidus*
S. Italie 554, a. 109.
3,14 g; 3,51 g; 3,19 g; 3,63 g.

127—128 *Cn. Fonteius*
S. Italie du Sud (Rhegium) 555, a. 109.
3,63 g; 4,08 g.

129—130 *Mn. Aquillius*
S. Italie du Sud (Rhegium) 557, a. 109.
3,18 g; 3,03 g.
131—132 *L. Memmius*
S. Italie du Sud (Rhegium) 558, a. 109.
3,96 g; 4,18 g.
133—136 *Q. Lutatius Cerco*
S. Italie du Sud, 559, a. 106.
3,66 g; 3,49 g; 3,88 g; 3,56 g.
137—138 *Cn. [Cornelius] Blasio*
S. Italie 561 b, a. 105.
3,49 g; 3,09 g.
139 *Ti. Quinctius*
S. Italie 563, a. 105.
3,89 g.
140 *L. Caesius*
S. Italie du Sud (Rhegium) 564, a. 103.
2,99 g.
141—143 *L. Valerius Flaccus*
S. Italie 585, a. 90.
3,51 g; 3,41 g; 3,42 g.
144 *Mn. Fonteius*
S. Italie du Sud (Rhegium) 566, a. 103.
3,36 g.
145—147 *C. [Claudius Pulcher]*
S. Rome 569, a. 106.
3,85 g; 3,91 g; 3,26 g.
148—149 *Appius Claudius, P. Malius*
S. Rome 570, a. 106.
4,05 g; 3,99 g.
150—153 *P. Porcius Laeca*
S. Rome 571, a. 104.
3,26 g; 3,86 g; 3,66 g; 3,79 g.
154 *C. Sulpicius*
S. Rome? 572, a. 103—102.
3,16 g.
155—156 *L. [Cornelius] Scipio Asiagenus*
S. Rome? 570, a. 101.
3,45 g; 3,63 g.
157—162 *L. Appuleius Saturninus*
S. Rome 578, a. 100—97.
3,66 g; 3,99 g; 3,72 g; 3,84 g; 3,79 g; 3,72 g.
163—168 *C. Coilius Caldus*
S. Rome 582, a. 100—97.
3,84 g; 3,89 g; 3,91 g; 3,94 g; 3,77 g; 3,74 g; 3,83 g.
169—170 *C. Fabius*
S. Rome, 590, a. 96—95.
3,74 g; 3,83 g.
171—174 *Q. [Minucius] Thermus*
S. Rome 592, a. 96—95.
3,87 g; 3,82 g; 3,78 g; 3,73 g.
175—176 *L. Julius L. f. Caesar*
S. Rome 593, a. 94.
3,79 g; 3,59 g.
177 *C. Allius Bala*
S. Rome 595, a. 93.
3,49 g.
178—182 *L. Thorius Balbus*
S. Italie du Nord? 598, a. 100—95.
3,84 g; 3,76 g; 3,78 g; 3,18 g; 3,93 g.
183 *M. Lucilius Rufus*
S. Italie du Nord 599, a. 110—95.
3,79 g.
184—187 *L. Sentius*
S. Italie du Nord, 600, a. 100—95.
3,94 g; 3,77 g; 3 92 g; 3,33 g.
188—190 *P. Servilius Rullus*
S. Italie du Nord 601, a. 100—95.
3,85 g; 2,73 g; 3,82 g.
191 *M. Servilius*
S. Italie du Nord 602, a. 100—95.
3,64 g.
192 *[L. Calpurnius] Piso Q. [Servilius] Caepio*
S. Italie 603, a. 96—94.
3,81 g.
193—194 *[P. Cornelius] Lentulus M. f.*
S. Italie 604, a. 96—94.
3,83 g; 3,88 g.
195—197 *A. [Postumius] Albinus L. [Caecilius] Metellus, C [Poblicius] Malleolus*
S. Italie 611, a. 92—91.
3,19 g; 3,26 g; 3,59 g.
198—204 *D. Junius Silanus*
S. Rome, 645, a. 90—89.
3,80 g; 4,00 g; 3,83 g; 3,82 g; 3,82 g; 3,84 g; 3,83 g.
205—214 *L. [Calpurnius] Piso L. f. Frugi*
S. Italie 660 (4 ex.); 663 (3 ex.); 664 R (1 ex.); 665 a (1 ex.); 665 K (1 ex.).
3,75 g; 3,68 g; 3,69 g; 3,79 g; 3,82 g; 3,77 g; 3,69 g; 3,81 g; 3,71 g; 3,99 g.
215—232 *C. Vibius C. f. Pansa*
S. Italie 684 (15 ex.); 684 b (2 ex.).
3,59 g; 3,77 g; 3,99 g; 3,84 g; 3,74 g; 3,90 g; 3,79 g; 2,38 g; 3,71 g; 3,98 g; 3,80 g; 3,72 g; 3 94 g; 3,76 g; 3,56 g; 3,94 g; 3,77 g; 3,69 g.
233—241 *Q. Titius*
S. Rome 691 (5 ex.); 692 (4 ex.).
3,55 g; 3,98 g; 3,82 g; 3,11 g; 3,71 g; 3,99 g; 3,83 g; 3,59 g.
242—254 *L. Titurius L. f. Sabinus*
S. Rome 698 (3 ex.); 698 a (7 ex.); 698 b (1 ex.); 700 (2 ex.).
3,98 g; 3,69 g; 3,69 g; 3,90 g; 4,11 g; 3,76 g; 3,40 g; 3,88 g; 3,64 g; 3,82 g; 3,84 g; 3,92 g.
255 *Cn. [Cornelius] Lentulus [Marcellinus]*
S. Rome 702, a. 87.
3,37 g.
256—261 *L. Rubrius Dossenus*
S. Rome 705, a. 87—86.
3 82 g; 3,87 g; 3,37 g; 3,61 g; 3,79 g; 3,69 g.

262 *L. et C. Memies L. f. Galeria*
S. Rome 712, a. 86–85.
3,78 g.
263 *C. Marcius Censorinus*
S. Italie 713, a. 86.
3,73 g.
264 *M. Fannius L. Critonius*
S. Italie 717, a. 85.
3,14 g.
265–280 *Anonymes*
S. Rome, 723, a. 85.
3,49 g ; 3,81 g ; 3,56 g ; 3,79 g ; 3,78 g ; 3,69 g ; 3,88 g ; 3,71 g ; 3,86 g ; 3,71 g ; 3,56 g ; 3,63 g ; 3,08 g ; 3,79 g ; 3,52 g ; 3,99 g.
281–287 *Mn. Fonteius C. f.*
S. Italie 724, a. 84.
3,31 g ; 3,74 g ; 3,64 g ; 3,99 g ; 3,63 g ; 3,52 g ; 3,72 g.
288–295 *L. Julius Bursio*
S. Italie 728 (3 ex.) ; 728 b (4 ex.) ; 728 d (1 ex.).
3,87 g ; 3,58 g ; 3,77 g ; 3,33 g ; 3,72 g ; 3,81 g ; 3,60 g ; 3,77 g.
296–299 *L. Licinius L. Macer*
S. Italie 732, a. 83.
3,72 g ; 2,92 g ; 4,04 g ; 3,76 g.
300–301 *P. Fourius Crassipes*
S. Italie 735, a. 83.
3,25 g ; 3,70 g.
302 *L. Marcius Censorinus P. Crepusius C. [Mamilius] Limetanus*
S. Rome 736, a. 82–81.
3,77 g.
303–306 *L. [Marcius] Censorinus*
S. Rome 737, a. 82–81.
3,38 g ; 3,93 g ; 3,39 g ; 4,41 g.
307–316 *P. Crepusius*
S. Rome 738, a. 82–81.
4,00 g ; 3,98 g ; 4,12 g ; 3.61 g ; 2,86 g ; 3,27 g ; 3,71 g ; 3,66 g ; 3,58 g ; 3,68 g.
317–318 *C. Norbanus*
S. Rome 739, a. 80.
3,82 g ; 3,19 g.
319–322 *C. Mamilius Limetanus*
S. Italie 741, a. 82–81.
3,88 g ; 2,38 g ; 3,38 g ; 3,88 g.
323–329 *Q. Antonius Balbus*
S. Rome 742 (2 ex.) ; 742 a (1 ex.) ; 742 b (4 ex.).
3,39 g ; 3,94 g ; 3,78 g ; 3,58 g ; 3,79 g ; 3,97 g ; 3,90 g.
330–331 *C. Marius C. f. Capito*
S. Rome 744 b, a. 79.
3,72 g ; 3,81 g.
332–334 *A. Postumius A. f. S. n. Albinus*
S. Italie 745 (1 ex.) ; 746 (2 ex.).
3,89 g ; 3,79 g ; 3,72 g.
335 *C. Annius [Luscus], L. Fabius L. f. Hispaniensis*
S. Espagne 748 b, a. 81–80.
3,62 g.
336 *C. Annius [Luscus], C. Tarquitius*
S. Espagne 749, a. 81–80.
3,82 g.
337–340 *[Quintus Caecilius Metellus Pius]*
S. Espagne 750 (3 ex.) ; 751 (1 ex.)
2,29 g ; 3,64 g ; 3,99 g ; 3,89 g.
341 *C. Publicius Q. f.*
S. Italie 769, a. 78–77.
3,83 g.
342–346 *C. Naevius Balbus*
S. Italie 769 a, a. 78–77.
2,42 g ; 3,71 g ; 3,83 g ; 3,71 g ; 4,03 g.
347–350 *Ti. Claudius*
S. Italie, 770, a. 78–77.
3,77 g ; 3,79 g ; 3,71 g ; 3,75 g.
351–353 *L. Procilius*
S. Rome 771, a. 78–77.
3,71 g ; 3,76 g ; 3,86 g.
354–359 *L. Papius*
S. Italie 773, a. 78–77.
3,64 g ; 3,61 g ; 3,89 g ; 3.79 g ; 3,69 g ; 3, 43 g.
360–361 *M. Volteius*
S. Rome 776 (1 ex.) ; 777 (1 ex.), a. 76.
4,06 g ; 3,72 g.
362–363 *L. Cassius L. f.*
S. Rome 779, a. 76.
3,74 g ; 2,82 g.
364–366 *L. Rutilius Flaccus*
S. Rome 780, a. 75.
3,49 g ; 3,87 g ; 3,69 g.
367 *P. Satrienus*
S. Rome 781, a. 75.
3,79 g.
368 *L. Rustius*
S. Rome 782, a. 74.
3,92 g.
369–372 *L. Lucretius Trio*
S. Rome 784, a. 74.
3, 89 g ; 4,05 g ; 3,89 g ; 3,87 g.
373–376 *C. Postumius*
S. Rome 785, a. 74–73.
3,47 g ; 3,95 g ; 3,22 g ; 3,27 g.
377–379 *C. Egnatius Maxsumus*
S. Rome 787, a. 73.
3,77 g ; 3,66 g ; 3,86 g.
380–383 *L. Farsuleius Mensor*
S. Rome 789, a. 73.
4,30 g ; 3,94 g ; 3,64 g ; 3,50 g.
384–385 *Manius Aquillius*
S. Italie 798, a. 68.
3,97 g ; 3,91 g.
386–387 *M. Plaetorius M. f. Cestianus*
S. Rome 807, a. 68–66.

3,62 g ; 3,46 g.

388–394 *L. [Calpurnius] Piso L. f. Frugi*
S. Rome 378–840, a. 64.
3,84 g ; 3,72 g ; 3,77 g ; 3,74 g ; 3,29 g ; 3,82 g ; 3,86 g.

395 *Faustus [Cornelius Sulla]*
S. Rome 879, a. 63–62.
3,92 g.

396 *P. Fonteius P. f. Capito*
S. Rome 900, a. 61.
3,94 g.

397 *L. Furius Brocchus*
S. Rome 902, a. 61.
3,79 g.

398 *C. Hosidius C. f. Geta*
S. Rome 903, a. 60.
3,74 g.

399 *T. Vettius Sabinus*
S. Italie 905, a. 60.
3,34 g.

400–403 *L. Roscius Fabatus*
S. Italie 915, a. 58.
3,42 g ; 2,37 g ; 3,88 g ; 3,74 g.

404–406 *Q. Cassius*
S. Rome 916, a. 57.
3,99 g ; 3,74 g ; 3,87 g.

407–409 *L [Marcius] Philippus*
S. Rome 919, a. 56.
3,89 g ; 3,90 g ; 3,66 g.

410–411 *[Lucius Scribonius] Libo*
S. Rome 928, a. 55.
3,72 ; 3,92 g.

412–413 *L. Hostilius Saserna*
S. Rome 951, a. 48.
3,67 g ; 3,17 g.

414–417 *T. Carisius*
S. Rome 985, a. 45.
3,97 g ; 3,87 g ; 4,10 g ; 3,92 g.

418 *C. Considius Paetus*
S. Rome 990, a. 45.
3,44 g.

419 *C. Julius Caesar*
S. Afrique 1023, a. 46.
3,82 g.

420 *P. Seppulius Macer*
S. Rome 1077, a. 44.
3,99 g.

421 *P. Accoleius Lariscolus*
S. Rome 1148, a. 37.
3,82 g.

422–455 Des imitations d'après des deniers romains républicains.

456 Imitation d'après une téthradrachme thasienne.

457 Deniers incus.

QUELQUES CONSIDÉRATIONS SUR LES BRIQUETS DE PĂCUIUL LUI SOARE

PETRE DIACONU

Les pages suivantes seront consacrées en tout premier lieu à la présentation de quelques briquets de ceux découverts dans l'agglomération de l'îlot Păcuiul lui Soare (dép. de Constanța) [1].

Naturellement, il s'agit de briquets de fer.

Le plus ancien de la série (fig. 1/1) comporte une tige lamelliforme, longue de 0,068 m, avec une largeur maximale de 0,02 m, offrant une arête droite vers l'extérieur alors que l'arête intérieure est légèrement arquée. L'une des extrémités de la tige a été brisée dès l'Antiquité, mais l'autre ne fut détruite qu'au cours des examens de laboratoire, par suite des traitements chimiques subis [2]. Alors qu'il était encore intact, les deux bouts du briquet offraient une forte torsion jusqu'à former des volutes vers l'intérieur, du côté de l'arête arquée. On le date de la première moitié du XIe siècle [3]. Pour l'instant, on ne lui a pas trouvé des analogies en Dobroudja, bien qu'on puisse établir certains rapprochements avec une pièce mise au jour à Dinogetia-Garvăn [4]. Hâtons-nous de préciser que les extrémités de celle-ci n'offrent pas de torsion aussi prononcée que la pièce de Păcuiul lui Soare et que son arête intérieure n'est pas arquée. Il s'agit en tout cas d'un autre type de briquet que celui de Păcuiul lui Soare, dont les origines doivent être recherchées chez le type fréquemment rencontré dans les nécropoles et les agglomérations des époques antérieures [5] et qui, de toute façon, cessera son existence au cours même du XIe siècle.

La pièce caractéristique pour la Dobroudja au XIe siècle reste le « briquet à bras », dont un exemplaire fut mis au jour à Păcuiul lui Soare (fig. 1/2). Son arête extérieure reste toute droite, mais l'arête intérieure a été aplatie à coups de marteau, afin de constituer une sorte de « manche ». Les bras du briquet sont orientés obliquement ; s'épaisissant quelque peu, ils sont brusquement recourbés vers l'extérieur et se rapprochent jusqu'à n'être guère séparés de plus de 2—3 mm[6]. L'épaisseur de leur section rectangulaire est de 0,005 m, la

[1] Pour la bibliographie concernant Păcuiul lui Soare, consulter celle que nous donnons à la fin de notre article *Cetatea bizantină din insula Păcuiul lui Soare*, publiée dans BCMI, Bucarest, 1971, p. 3—20.

[2] Voir Petre Diaconu, *Крепость X—XV вв. в Пэкуюл луй Соаре в свете археологических исследований*, Dacia, N.S., V, 1961, p. 401, fig. 4/2, représentant la photo de ce briquet à l'époque où l'une de ses extrémités existait encore.

[3] Petre Diaconu, *Săpăturile de la Păcuiul lui Soare*, Materiale, VI, 1959, p. 659. Nous n'écartons pas complètement l'hypothèse qu'il s'agirait d'un briquet du Xe siècle, que quelque bouleversement du terrain ait poussé dans un horizon supérieur.

[4] I. Barnea, *Dinogetia*, I, (monographie archéologique), Bucarest, 1968, p. 73, fig. 38/28 et p. 75.

[5] Joszef Hampel, *A régib kózepkor emlékei Nagyarkonban*, III, vol. II, Budapest, 1897, pl. CCV/42 et pl. CCXIV/9. Sandor Nadj, *Некропола под Арадца из раног средньег века*, dans Рад воиводанких Музеја, 8, 1959, p. 85, pl. XVIII/1*a* et 1*b*, p. 87, pl. XIX/23. Ils sont datés de la seconde moitié du VIe siècle et du VIIe siècle.

[6] Cette distance a été établie par la restitution graphique de l'un des bras du briquet, brisé depuis l'Antiquité.

DACIA, N.S., TOME XVI, 1972, pp. 317—323, BUCAREST

largeur du manche de 0,03 m. Notons aussi l'épaisseur de la tige, de 0,004 m, et celle du manche vers l'extérieur, de 0,003 m, tandis qu'il va s'amincissant vers l'intérieur jusqu'à moins d'un millimètre.

Cette pièce a été datée de la seconde moitié du XIe siècle. Elle fait partie d'une catégorie typologique comportant deux espèces, selon la forme et les dimensions du manche. En effet, il y a d'abord les briquets à petit manche en forme d'accolade et ensuite les briquets à grand manche circulaire ou triangulaire. En jugeant d'après leur typologie, les premiers sont antérieurs aux seconds, fait confirmé du reste par plusieurs remarques d'ordre stratigraphique. Ils sont datés de préférence du Xe et de la première moitié du XIe siècle, alors que le deuxième groupe appartiendrait plutôt à la seconde moitié du XIe siècle. Evidemment, on retrouvera les deux espèces dans maints sites archéologiques datés des siècles suivants.

Les briquets à accolade sont connus en Dobroudja, à Capidava [7], et en Valachie, à Tangîru [8] et Jilava [9], deux localités sises à proximité de la ville de Bucarest. On les retrouvent en Bulgarie [10], Yougoslavie [11], Hongrie [12], Pologne [13], Union Soviétique [14] — dans ce dernier pays les briquets à bras sont fréquents dans les tombes des Xe — XIe siècles, attribuées aux Petchénègues [15].

Les briquets pourvus de manches aplatis, parmi lesquels compte aussi celui décrit ci-dessus, couvrent, de leur côté, une aire assez large. On les a récoltés à Dinogetia-Garvăn [16] en Dobroudja, à Bucov [17] (près de Ploești) en Valachie, à Hlincea [18] (près de Jassy)

[7] Gr. Florescu, R. Florescu et Petre Diaconu, *Capidava*, I, (monographie archéologique), Bucarest, 1958, p. 234, fig. 116/1. Un autre briquet similaire chez Al. Rădulescu et N. Harțuchi, *Cimitirul feudal timpuriu de la Castelu*, Constanța, 1967, p. 127, pl. XXXI/7. Il convient d'attirer l'attention ici que pour ce type, de même que pour les autres type de briquets, nous n'essaierons pas de mentionner absolument toutes les analogies, car la mention de quelques exemplaires seulement suffit à permettre les comparaisons de rigueur.

[8] D. Berciu, *Săpăturile de la Tangîru*, Materiale, V, 1959, p. 152, fig. 10/1. Il s'agit d'un briquet trouvé « dans une tombe petchénègo-couman », des Xe—XIe siècles comme l'auteur l'indique à la même page.

[9] Dinu V. Rosetti, *Siedlung der Kaiserzeit und der Völkerwanderungszeit bei Bukarest*, Germania, XIII, 1934, p. 210, fig. 1/10. En ce qui concerne la datation des tombes de Tangîru et de Jilava (et, par conséquent la datation des briquets qu'elles ont livrés), « plutôt du XIe siècle que du siècle précédent », voir Gh. Diaconu et Petre Diaconu, *Un mormînt de călăreț nomad din secolele XI—XII descoperit la Movilița (r. Urziceni, reg. București)*, SCIV, 18, 1967, 1, p. 139.

[10] St. Stančev (Vaklinov), *Материали от дворцовия център в Плиска*, Izvestiia-Institut, XXIII, Sofia, 1960, p. 31, fig. A/1.

[11] Dušan Jelovina, *Ranosredjovjiekovna nekropola na « Razbobojima » u selu Kašicu kod Zadra*, Starohrvatska prosvjeta, III, 1968, fasc. 10, p. 38, publie un « briquet à bras » (brisé depuis l'Antiquité), qu'il date des VIIe—VIIIe siècles. On pourrait affirmer, si cette datation s'avère juste, que les « briquets à bras » ne semblent pas avoir beaucoup évolué avec le temps; du reste, les briquets « à bras » des époques plus tardives sont très proches des exemplaires de Razbobojima.

[12] Béla Szöke, *Honfoglaláskori magyar sirok Naszvadan*, FolArch, III—IV, Budapest, 1941, pl. III/4.

[13] Helena Zoll-Adamikova, *Wczesnośrednicwieczne cmentarszyska szkieletowe Małopolski*, Ire partie, Wroclaw-Warszawa-Kraków, 1966, p. 171, pl. XI/3, 5. Les deux briquets proviennent de Strzemieszyce Wielkie, district de Bedzin, et ils sont datés du XIe siècles; voir aussi à propos de ces briquets les pages 107 et 110.

[14] S. A. Pletneva, *Печенеги, торки и половцы в южнорусских степях. Труды Волго-донской археологической экспедиции*, I, MIA, 62, Moscou-Leningrad, 1958, p. 168, fig. 8, publie un briquet de cette espèce, provenant du tell 16 de Kamenka, rég. de Kharkov. Voir aussi, dans le même ouvrage, d'autres briquets, trouvés dans le Sud-Est de la partie européenne de l'Union Soviétique, datés du XIe siècle. Pour les analogies avec les briquets découverts en Union Soviétique consulter aussi V. A. Padin, *Материалы раскопок Кветунских курганов X—XIII вв*, SA, 1958, 2, p. 223, fig. 6/2.

[15] Voir ci-dessus, note 14.

[16] I. Barnea, *op. cit.*, p. 73, fig. 38/26. One ne saurait prendre en considération l'opinion de l'auteur, que le briquet de Dinogetia appartient à la catégorie des briquets en forme de *E*, que si l'on arrivait à prouver que les bras du briquet ne sont pas brisés depuis l'Antiquité.

[17] Maria Comșa, *Săpăturile de la Bucov*, Materiale, VI, 1959, p. 68, fig. 1/6. L'auteur fait dater ce briquet du Xe siècle, alors que pour notre part nous estimons qu'il pourrait aussi dater du siècle suivant. Il est vrai que cet exemplaire de Bucov diffère de celui de Păcuiul lui Soare du fait de ses bras courbés vers l'intérieur. Un briquet offrant de très proches similitudes avec celui de Bucov chez I. S. Hîncu, *Поселения веков в оргеевских кодрах Молдавии*, Kichinev, 1969, p. 96, fig. 46/4.

[18] M. Petrescu-Dîmbovița et ses collab., *Șantierul Hlincea-Iași*, SCIV, IV, 1953, 1—2, p. 321, fig. 7/7. À remarquer que le manche du briquet de Hlincea est en quelque sorte rhomboïdal, alors que ses bras sont projetés vers l'extérieur, traçant avec la tige une sorte d'ellipse. Les auteurs affirment (p. 320) qu'un autre briquet du même type aura été trouvé à Hlincea-Iaşi. Ces briquets sont datés des XIe—XIIe siècles.

en Moldavie, à Pliska [19] en Bulgarie, à Szent Lászlo [20] et Noszvad [21] en Hongrie et à Strazemiesyce Wielkie [22] et Pologne. L'exemplaire trouvé dans cette dernière localité diffère de celui de Păcuiul lui Soare parce que l'extrémité de ses bras est tordue en forme de *S*. L'Union Soviétique a livré elle aussi des briquets au manche aplati, celui de Novgorod [23] par exemple et notamment ceux trouvés dans les milieux turcomans (petchénègues), dans le Sud—Est de la partie européenne du pays [24].

Fig. 1. — Briquets de fer. 1—2, 4—7 de Păcuiul lui Soare; 3, de Galiţa.

[19] St. Stančev (Vaklinov), *op. cit.*, p. 31, fig. A/2.

[20] Zdeňek Váňa, *Mad'aři a Slované ve světle archeologických nálezů X. XII. století*, SlovArch, Bratislava, 1954, p. 75, pl. VII/9 et 21.

[21] Béla Szöke, *op. cit.*, p. 220, pl. IV/14. La manche du briquet publié par Béla Szöke est de forme triangulaire. Voir aussi le briquet publié par Kiss Lajos, *Epeirjeskei hofoglaláskori temető*, AÉ, XXXVIII, 1918—1919, p. 54, fig. 15.

[22] Helena Zoll-Adamikova, *op. cit.*, p. 271, pl. XI/2. Le manche est à demi brisé depuis l'Antiquité.

[23] B. A. Koltchine, *Хронология новгородских древностей*, SA, 1958, 2, p. 98.

[24] S. A. Pletneva, *op. cit.*, passim.

Il serait impossible de préciser à l'état actuel des recherches si, en dehors des briquets à bras, on se servait à Păcuiul lui Soare au XIe siècle d'autres types aussi. De même, on ne saurait affirmer si on a continué à employer cette sorte de briquets aux XIIIe — XVe siècles [25], bien que la chose ne soit pas invraisemblable compte tenu de leur grande viabilité au Bas-Danube. À l'appui de cette dernière affirmation, nous reproduirons ici (fig. 1/3) un briquet à bras confectionné à Galița, village sis dans l'angle sud-ouest de la Dobroudja, il y a quinze à vingt ans et en usage encore de nos jours. C'est un briquet long de 0,073 m et large de 0,028 m.

Les briquets attestés aux XIIIe—XVe siècles à Păcuiul lui Soare appartiennent à deux types différents : 1) en forme de *B* et 2) les briquets ellipsoïdaux.

Le premier type est illustré par un exemplaire (fig. 1/4) long de 0,06 m et large de 0,03 m. Il trouve des analogies à Dinogetia-Garvăn [26], dans le Nord—Ouest de la Dobroudja, et à Tîrnovo [27] en Bulgarie. On retrouve ce type en Hongrie [28], voire en Union Soviétique [29]. L'exemplaire mis au jour en Union Soviétique provient d'une tombe de la nécropole de Kamenka, dans la région de Zaporojie.

Pour ce qui est de la datation du briquet en forme de *B* trouvé à Păcuiul lui Soare, les circonstances de sa découverte — complétées par le fait que l'exemplaire du même type découvert à Tîrnovo a été daté au plus tôt de la fin du XIIe siècle [30] — nous imposent comme seule date acceptable le XIIIe siècle [31]. Du reste, même le briquet de Dinogetia-Garvăn — bien que daté par I. Barnea de la seconde moitié du XIe siècle [32] — ne pourrait être antérieur à la fin du XIIe ou au début du XIIIe siècles. Et on ne saurait invoquer à l'appui de sa datation du XIe siècle le fait qu'un briquet similaire à celui de Kamenka (Zaporojie) a été mis au jour dans une nécropole des Xe —XIIe siècles [33], car ce briquet de Kamenka, outre le fait qu'il appartient à un type plus ancien (avec les boucles placées aux extrémités de la tige), a été livré par une tombe susceptible d'être attribuée plutôt au XIIe siècle qu'aux Xe—XIe siècles. C'est sans doute toujours du XIIe siècle que doivent être datés les deux autres briques — ovoïdes — de la nécropole de Kamenka [34].

La plupart des briquets d'époque féodale mis au jour à Păcuiul lui Soare sont du type ellipsoïdal ou ovoïde et ils sont datés du XIIIe siècle jusqu'au commencement du XVe siècle. Le briquet ellipsoïdal se compose de deux tiges dont les extrémités se rejoignent en se heurtant ; du fait des heurts répétés, le point de contact des deux tiges a gagné une arête droite et mince. La superficie que ces deux tiges délimitent est également ellipsoïdale.

[25] En ce qui concerne Păcuiul lui Soare, nous ne pouvons faire des références pour le XIIe siècle, car il n'y a pas d'horizon de ce siècle ; voir Petre Diaconu et Dumitru Vîlceanu, *Păcuiul lui Soare. Cetatea bizantină*, I (monographie archéologique), 1972, p. 54.

[26] I. Barnea, *op. cit.*, p. 74, fig. 39/19.

[27] Janka Nikolova et N. Anghelov, *Средновековен квартал на хълме Момина крепост във В. Търново Археология*, V, 1963,1, fig. 11/g.

[28] J. Hampel, *Alterthüme des frühen Mittelalters in Ungarn*, t. I, Braunschweig, 1905, p. 113, fig. 201—202 ; et t. III, pl. CCIV/86 ; ap. I. Barnea, *op. cit.*, p. 76.

[29] E. A. Symonovitch, *Погребения X—XII вв. каменско могильника*, KS, 65, Moscou, 1956, p. 101, fig. 33/19.

[30] I. Nikolova et N. Anghelov n'ont pas un point de vue ferme quant à la datation du « briquet en forme de la lettre *B* » de Tîrnovo : alors que la légende de la figure reproduite à la p. 74 donne pour date les XIIe—XIVe siècles, quand ils parlent à la p. 39 de l'ensemble des pièces découvertes à Tîrnovo — sur la colline Momina Krepost — ils avancent la période délimitée par les XIIIe—XIVe siècles. De toute façon, lorsque les deux auteurs parlent d'une éventuelle datation des découvertes archéologiques de la colline Momina Krepost du XIIe siècle, ils n'ont en vue, comme de juste, que la dernière quinzaine d'années de ce siècle. Leur position est déterminée d'une part par le fait que la ville de Tîrnovo devient la capitale de l'état roumaino-bulgare vers 1185—1186 et d'autre part de ce que la série des monnaies d'époque médiévale débute avec les émissions du règne d'Isaac II l'Ange.

[31] Quant à sa datation du XIIe siècle, il n'en saurait être question ; voir ci-dessus, note 25.

[32] Voir I. Barnea, *op. cit.*, p. 75, où l'auteur affirme que le briquet a été mis au jour dans le « fond de cabane du forgeron » et p. 72, où ledit fond de cabane est daté de la seconde moitié du XIe siècle.

[33] Voir ci-dessus, note 29.

[34] E. A. Symonovitch, *op. cit.*, p. 101, fig. 33/15, 16

Le premier entre les briquets de cette catégorie (fig. 1/5) est long de 0,077 m et large de 0,018 m. Les tiges, telles qu'elles se présentent à l'heure actuelle, sont larges de 0,004 m et épaisses de 0,002 m. L'objet se trouve en général dans un mauvais état de conservation [35].

L'autre exemplaire (fig. 1/6) est long de 0,085 m et large de 0,025 m, avec la largeur des tiges de 0,007 m et l'épaisseur de 0,003 m. À retenir donc que les deux pièces en question ont les tiges aplaties, détail qu'on ne retrouvera pas chez le troisième exemplaire (fig. 1/7), présentant des tiges à section rectangulaire (0,005 m). Comme cette dernière pièce a été brisée dès l'Antiquité, on ne saurait préciser sa longueur.

Ces briquets ellipsoïdaux couvrent eux aussi une aire géographique très ample. On les rencontre en Dobroudja, à Dinogetia-Garvăn [36], dans l'horizon dit des « fonds de cabane brûlés » [37]. En Hongrie, ils apparaissent dans plusieurs localités dont nous retiendrons Szentes [38] et Szent László [39]. Enfin, ils sont aussi très fréquents dans les tells attribués aux anciennes populations de race turque du Sud et du Sud-Est de la partie européenne de l'Union Soviétique [40], ainsi du reste que dans d'autres localités de ce pays [41].

Le type de briquet ellipsoïdal tire ses origines d'une espèce de la même forme mais avec les bouts pointus qu'on a relevé pour la première fois dans les horizons datés de la seconde moitié du XIe siècle [42] et qui devait circuler surtout durant la première moitié du XIIe siècle. Les fouilles de Păcuiul lui Soare, dans l'horizon de la seconde moitié du XIe siècle [43], n'ont rien donnée de ce genre, par contre on connaît un exemplaire de Dinogetia-Garvăn [44], livré par l'horizon dit des « habitations en surface » [45]. Cet horizon est daté par les auteurs de la monographie de la seconde moitié du XIe siècle et de la première moitié du siècle suivant [46], bien qu'en réalité ledit horizon doit être daté uniquement de la première moitié du XIIe siècle. Rien ne nous autorise de penser que les débuts de cet horizon remonteraient jusqu'à la deuxième moitié du XIe siècle, car ni les observations stratigraphiques, ni les documents archéologiques n'attestent cette datation. D'autre part, nous avons déjà eu l'occasion de démontrer que la céramique émaillée, sans graffiti, caractérisant l'horizon en question, n'apparaît guère dans l'habitat de Păcuiul lui Soare de la seconde

[35] Ce briquet, trouvé dans un horizon de la seconde moitié du XIVe siècle, a été publié, avant qu'on lui eût fait subir un traitement chimique, par I. Nestor et Petre Diaconu, *Săpăturile arheologice de la Păcuiul lui Soare*, Materiale, V, 1959, p. 590, fig. 2/2. Voir un autre briquet ovoïde, également trouvé à Păcuiul lui Soare, chez Petre Diaconu, *Крепость X–XV вв.*, p. 490, fig. 4/14, daté de la façon la plus large des XIIIe–XIVe siècles.

[36] I. Barnea, *op. cit.*, p. 73, fig. 38/23, et p. 79, fig. 41/15.

[37] Il est regrettable que I. Barnea, *op. cit.*, ne fasse aucune mention des conditions stratigraphiques de la découverte de ces briquets.

[38] Széll Márta, *Századi temetők Szentes Környékén* FolArch, III–IV, Budapest, 1941, p. 251, pl. X/20. Cette pièce ne saurait dater du XIe siècle, ainsi que l'auteur le pense, mais de la seconde moitié du XIIe siècle au plus tôt. Durant la première moitié du XIIe siècle, ce fut le briquet ellipsoïdal à extrémités pointues qui a circulé. Un exemplaire de cette espèce a été trouvé aussi à Strzemieszyce Wielkie, en Pologne (cf. Helena Zoll-Adamikova, *op. cit.*, pl. CLXXI/4 et p. 107 ; l'auteur polonais fait dater la nécropole de cette localité de la seconde moitié du XIe siècle et du commencement du siècle suivant aussi).

[39] Zdeňek Váňa, *op. cit.*, p. 75, pl. VII/20.

[40] S. A. Pletneva, *op. cit.*, p. 170, fig. 10. Cet exemplaire aux extrémités droites, provient du tell 394 qui se dresse dans le territoire du village de Kovali, de la région de Kiev. Il a été daté du XIIe siècle. Un deuxième exemplaire (*ibidem*, p. 180, fig. 16), provenant du tell 430 de Kamenka, rég. de Vinnitsa, et avec les extrémités légèrement arquées, a été daté par S. A. Pletneva des XIIe–XIIIe siècles.

[41] A. F. Dubynin, *Археологические исследования в Зарядье*, KS, 65, 1956, p. 124, fig. 43/2. Daté des XIIIe–XIVe siècles.

[42] Voir ci-dessus, note 38.

[43] Rappelons, une fois de plus, qu'à Păcuiul lui Soare il n'y a pas d'habitat susceptible d'être daté du XIIe siècle.

[44] I. Barnea, *op. cit.*, p. 79, fig. 41/16.

[45] Voir Gh. Ştefan et ses collab., *Şantierul Garvăn-Dinogetia*, SCIV, III, 1952, p. 359, fig. 11/7.

[46] Gh. Ştefan, I. Barnea, E. Comşa, M. Comşa, *Dinogetia* I (monographie archéologique), Bucarest, 1968, p. 29 et p. 390 (avec un résumé en français). Aux deux endroits mentionnés on parle de la coexistence (? !) des fonds de cabane brûlés avec les habitations en surface, mais par ailleurs la monographies présente ces deux horizons comme s'étant succédés l'un à l'autre.

moitié du XI[e] siècle [47], ce qui nous porte à soutenir que l'habitat des maisons en surface de Dinogetia-Garvăn doit dater uniquement du XII[e] siècle.

En résumant la seconde partie de notre exposé, nous retiendrons le fait que les briquets spécifiques aux horizons de l'époque féodale (XIII[e] — XV[e] siècles) trouvés à Păcuiul lui Soare appartienent à deux types : le type « en forme de la lettre *B* » et le type « ovoïde ». Partant de cette constatation, voyons — ne fût-ce que d'une manière très succincte — ses conséquences en ce qui concerne la chronologie des « fonds de cabane brûlés » de Dinogetia-Garvăn.

Compte tenu d'une part que cette sorte de briquets n'apparaissent dans aucune agglomération ou nécropole du XI[e] siècle de Dobroudja et que, d'autre part, les seuls briquets trouvés dans les « fonds de cabane brûlés » de Dinogetia-Garvăn appartiennent à l'un des deux types décrits ci-dessus, il devient évident que la datation de ces « fonds de cabane » de la seconde moitié du XI[e] siècle [48] contredit la stricte réalité. Pour notre part, il y a déjà des années que nous avons formulé notre point de vue à ce sujet [49], à savoir que « les fonds de cabane » de Dinogetia-Garvăn doivent dater de la fin du XII[e] siècle ou du commencement du XIII[e] siècle [50].

Pour une datation plus récente des « fonds de cabane brûlés » de Dinogetia-Garvăn, outre les arguments fournis par les remarques stratigraphiques [51] nous invoquerons aussi ceux résultant du mobilier archéologique des habitations. Par exemple, les amphores aux anses surélevées et à « l'embouchure encastrée » [52], si caractéristiques pour les « fonds de cabane brûlés » de Dinogetia-Garvăn, font absolument défaut dans le reste de la Dobroudja au XI[e] siècle, pour apparaître en échange fréquemment dans les agglomérations datées des XII[e] — XIII[e] siècles, telles celles de Nufărul [53] ou de Niculițel [54] (dép. de Tulcea) et dans les centres du bassin de la mer Noire, datés de la même époque [55]. Une partie de la céramique propre aux « fonds de cabane brûlés » est constituée par les cruches et écuelles à

[47] Voir Petre Diaconu, R. Popa, N. Anghelescu, *Şantierul arheologic Păcuiul lui Soare*, Materiale, VIII, 1962, p. 717 ; cf. Petre Diaconu, *Кресноств X—XV вв.*, p. 494 et, tout particulièrement, la note 23. L'horizon des habitations en surface de Dinogetia-Garvăn a été daté de la seconde moitié du XI[e] siècle partant surtout de la découverte dans cet horizon des monnaies skyphées émises par l'empereur Alexis Comnène (1081—1118). Mais comme ces monnaies ont circulé en Dobroudja plutôt après l'an 1100 (voir Petre Diaconu, *Un sigiliu de plumb al lui Alexis I Comnenul descoperit la Păcuiul lui Soare*, SCN, IV, 1968, p. 250), il est clair qu'elles ne pourraient dater l'horizon des habitations en surface de Dinogetia-Garvăn qu'en conséquence. Pour notre part, nous pensons que les pièces de monnaie skyphées d'Alexis I Comnène ont été frappées après l'an 1100.

[48] Voir I. Barnea, *op. cit.*, p. 57 et p. 72, où l'auteur fait dater les fonds de cabane n[os] 144 et 38 (tous les deux appartenant à la série des « fonds de cabane brûlés ») de la seconde moitié du XI[e] siècle. Il y a lieu de préciser ici que l'objet présenté comme un « instrument de pêche », p. 56, fig. 35/19 et p. 54—55 (texte), trouvé dans le fond de cabane n[o] 144, représente en réalité la garde d'une épée.

[49] Notamment au cours de la campagne de fouilles poursuivie durant l'été de l'an 1951.

[50] Petre Diaconu, SCIV, XIII, 1962, 2, p. 473. Cf. Eugenia Zaharia, *Săpăturile de la Dridu. Contribuţie la arheologia şi istoria perioadei de formare a poporului român*, Bucarest, 1967, p. 158—160, qui propose une datation de la céramique des « fonds de cabane brûlés » très proche de la nôtre.

[51] Voir le profil publié dans SCIV, III, 1952, 3, p. 370, fig. 23, et ceux publiés dans *Dinogetia*, I (monographie archéologique), 1968, notamment la fig. 7.

[52] Il convient de distinguer cette catégorie d'amphores de celles piriformes à (larges) anses surélevées ; cf. I. Barnea, *Dinogetia*, I, p. 257 et suiv.

[53] L'importance de l'agglomération de Nufărul aux XII[e] — XIII[e] siècles est soulignée par le nombre des monnaies de cette époque. Pour quelques-unes de ces monnaies, voir C. I. Cihodaru, *Alte precizări în legătură cu valul de piatră din Dobrogea şi însemnările toparhului bizantin*, Analele Institutului de istorie şi arheologie, II, Jassy, 1965, p. 264, n. 11.

[54] I. Barnea, *Din istoria Dobrogei*, III, Bucarest, 1970, p. 239, qui fait dater l'ensemble archéologique de « Cetăţuia »-Niculiţel des XI[e] — XII[e] siècles. En réalité, l'agglomération de Niculiţel (l'église en forme de trèfle y compris) date de la seconde moitié du XII[e] siècle. Le seul fait d'avoir trouvé dans une tombe une monnaie de Michel IV le Paphlagonien (1034—1041) ne saurait dater l'ensemble du XI[e] siècle, car il est avéré qu'un complexe archéologique sera toujours daté par les documents les plus récents qu'il aura livré et non par les plus anciens.

[55] Voir la bibliographie quasi complète chez I. Barnea, *Dinogetia*, I, pp. 249—268. A ceci nous ajouterons une amphore (inédite) trouvée à Cetăţeni, près de Cîmpulung-Muscel, et datée par l'auteur de sa découverte, Dinu V. Rosetti, du XIII[e] siècle.

une ou deux anses, modelées au tour rapide [56]. Or, ces formes sont inconnues dans les agglomérations du XI[e] siècle de la Dobroudja ; elles commencent à se faire jour dans cette province au plus tôt vers la fin du siècle suivant. Notons comme un argument de plus en ce sens la découverte en Bulgarie, à Tîrgoviște, d'une cruche à deux anses — de l'espèce de celles trouvées à Dinogetia-Garvăn — contenant des monnaies dont l'émission cesse vers la fin du XII[e] siècle [57]. Et les pièces d'inventaire relevées dans les « fonds de cabane brûlés » de Dinogetia, susceptibles d'être datées de la seconde moitié du XII[e] siècle au plus tôt, ne se bornent pas à celles que nous venons de décrire. C'est toujours depuis cette époque tardive (à partir de la fin du XII[e] siècle) que commence le rayonnement dans la région du Bas-Danube des « vases sphériques de mercure » [58], dont deux ont été mis au jour à Dinogetia [59], des longs verrous tubulaires de fer [60] et d'autres objets propres à la culture matérielle des « fonds de cabane brûlés ».

Compte tenu de l'ensemble de ces éléments, auxquels viennent s'ajouter à présent les briquets en forme de *B* et ceux éllipsoïdaux, nous nous prononçons en faveur de la théorie qui affirme que les « fonds de cabane brûlés » de Dinogetia-Garvăn représentent le dernier habitat de cette agglomération et qui les date au plus tôt de la fin du XII[e] siècle [61]. Pour préciser encore plus notre position à ce sujet, disons que l'horizon des « fonds de cabane brûlés » de Dinogetia-Garvăn doit être daté, à notre avis, plutôt du commencement du XIII[e] siècle que de la fin du XII [62].

Pour revenir à l'objet principal de cette étude, les briquets mis au jour à Păcuiul lui Soare, il convient de note l'absence complète du type de briquet « à manche ». Ce type est par contre bien illustré dans les nécropoles de Capul Viilor—Histria [63] et de Gura Canliei [64], ainsi que dans la carrière de craie de Murfatlar, que nous avons datée de la fin du X[e] siècle. [65]

[56] I. Barnea, *op. cit.*, p. 270—272.

[57] I. Čangova, *Amphores du Moyen Âge en Bulgarie*, Izvestiia-Institut, XXII, 1959, p. 258, fig. 14.

[58] Plusieurs fragments (encore inédits) de vases de cette sorte et datés de la seconde moitié du XIII[e] siècle ont été mis au jour à Păcuiul lui Soare.

[59] Gh. Ștefan et ses collab., *op. cit.*, p. 371, fig. 18/5. Celui-ci est de production locale ; pour ce qui est de l'autre exemplaire, voir I. Barnea, *Dinogetia*, I, p. 271, fig. 104/14 et p. 275—276 ; il compte parmi les objets d'importation.

[60] I. Barnea, *op. cit.*, p. 74, fig. 39/18.

[61] Les observations stratigraphiques que nous avons pu effectuer sur place nous incitent à penser que cet horizon n'a existé que durant une brève période.

[62] Les auteurs de la monographie *Dinogetia*, I, quand ils s'occupent de l'horizon des fonds de cabane brûlés, dotés d'un si riche inventaire, opèrent chacun avec sa propre chronologie. C'est ainsi que I. Barnea (p. 57, p. 72) fait dater cet horizon de la seconde moitié du XI[e] siècle, estimant qu'il a cessé d'exister en 1064, l'année de l'invasion des Ouzes (voir aussi la note 12 à la page 67) ; Eugen Comșa (p. 29) pense que l'horizon des fonds de cabane brûlés « date approximativement du milieu du XII[e] siècle » et Maria Comșa (p. 203) le fait dater « vers le milieu et de la seconde moitié du XII[e] siècle » Ces contradictions donnent un véritable imbroglio dans le résumé français de l'ouvrage, qui nous apprend (p. 390) que « Les discussions au sujet du rapport chronologique entre les maisons de surface et les huttes incendiées (avec un riche mobilier *in situ*), encore que leur superposition n'ait été enregistrée en aucun secteur, semblent être résolues à la suite des fouilles et des observations de ces dernières années qui attestent que ces deux types d'habitations ne semblent pas s'être succédés mais bien plutôt avoir coexisté durant la seconde moitié du XI[e] et XII[e] siècles », alors qu'à un autre endroit le même résumé affirme que « Le dernier niveau à huttes incendiées caractérisé par un riche mobilier *in situ* date probablement de la seconde moitié du XII[e] siècle ». Evidemment, de toutes les datations avancées, la dernière (qui coïncide aussi avec celle proposée par Maria Comșa) est la plus proche de la réalité archéologique.

[63] Vl. Zirra, *Двуобрядовый могильник раннефеодальной эпохи в Капул Виилор—Истрия*, Dacia, N. S., VII, 1963, p. 392, fig. 28/14.

[64] R. Harhoiu, *Necropola birituală de la Canlia*, Pontice, V, 1972, p. 570, fig. 3/2.

[65] Information donnée par I. Barnea. Pour la datation de la carrière de pierre de Murfatlar, voir Petre Diaconu, *Zur Frage der Datierung des Steinwalles in der Dobrudscha und der Lokalisierung der im Berichte des griechischen Toparchen geschilderten Ereignisse*, Dacia, N.S., VI, 1962, p. 319 et suiv.

LES FOUILLES ARCHÉOLOGIQUES EN ROUMANIE (1971)

SEBASTIAN MORINTZ

Nous continuons, comme dans les numéros précédents de « Dacia » N.S., à dresser le bilan annuel des fouilles archéologiques entreprises sur le territoire de la Roumanie. Dans l'exposé sommaire des résultats obtenus en 1971, nous avons maintenu le mode de présentation inauguré par Mircea Babeş dans « Dacia », N.S., XV (fouilles de 1970), qui s'est avéré le plus utile.

Les fouilles sont présentées dans l'ordre alphabétique des localités (village ou commune) sur le territoire desquelles elles ont été pratiquées. Ces localités ont reçu un numéro d'ordre, qui se retrouve sur la carte annexée (fig. 1). Elles sont toujours désignées sous leur nom actuel. Les noms antiques sont mentionnés à la position alphabétique respective, mais sans numéro d'ordre et avec un renvoi au nom actuel. Les recherches faites à des points différents d'une même localité sont décrites séparément, mais groupées sous le même numéro d'ordre dans l'exposé et sur la carte.

En ce qui concerne les recherches faites dans la zone de l'Hydrocentrale des Portes de Fer, les localités, groupées dans un chapitre commun, se distinguent les unes des autres par des lettres ; elles apparaissent aussi à leurs positions respectives, mais avec un simple renvoi au chapitre des Portes de Fer.

Afin de permettre d'utiliser au mieux les informations, on a ajouté un index chronologique et un index géographique.

Les notes informatives comprises dans la chronique ont été rédigées par les auteurs ou les responsables des fouilles. Pour chaque point, on a indiqué les institutions et les personnes qui y ont travaillé. Le rédacteur de la chronique n'est intervenu dans le texte que pour en unifier le mode de présentation.

1. *Adamclisi — Tropaeum Traiani* (dép. de Constanţa). Au cours de la campagne de 1971, on a fouillé les secteurs suivants de la cité : 1) On a continué et achevé la section commencée en 1970 au nord de la tour n° 1 de la cité, dégageant le parement extérieur du mur d'enceinte à son point de jonction avec cette tour. On a constaté que le mur avait été démantelé systématiquement en vue de remployer les pierres comme matériaux de construction. Dans cette section, des sondages ont été pratiqués jusqu'à la terre vierge, afin de suivre la succession stratigraphique des dépôts depuis le IIe siècle jusqu'à la fin du VIe siècle, lorsque le cité de Tropaeum a été définitivement abandonnée. À l'est de la tour n° 1 on a exécuté trois sections, dans le but d'établir l'aspect, le tracé et la date de construction du canal d'écoulement qui descend de la cité en passant sous la porte est (I. Barnea) ; 2) De part et d'autre du mur d'enceinte et au sud de la tour n° 22, qui s'élève

Fig. 1. — Fouilles archéologiques dans la République Socialiste de Roumanie, en 1971

au sud de la porte est, on a continué la section commencée en 1970, établissant par stratigraphie plusieurs phases d'existence de la cité. Deux sections en croix à l'intérieur de la tour ont mis au jour des fosses d'usage domestique, renfermant de la céramique romaine et dace des IIe—IIIe siècles. A l'intérieur de la cité, on a continué à dégager un édifice à proximité de la tour n° 22, au sud de la « via principalis » (Ioana Cătăniciu) ; 3) Au nord de la « via principalis », entre le mur d'enceinte du côté est et la « basilique simple », on a creusé deux nouvelles sections (S 5 et S 6), de 40 m environ de longueur chacune, et on a continué à dégager les ruines d'édifices romano-hyzantins (IVe—VIe siècles) de ce secteur. Par une section perpendiculaire à la « via principalis », à l'est de la « basilique simple », un sondage a été fait juqu'à la terre vierge. A l'extrémité sud de la section, on a dégagé le canal d'écoulement et l'aqueduc en tubes de terre cuite bien conservés (Al. Barnea) ; 4) Au sud de la « via principalis », l'étude systématique de la construction située à l'est de la basilique à transept a été poursuivie ; on a précisé le plan des constructions et la stratigraphie des dépôts à ce point. On a découvert les restes d'un canal d'écoulement orienté vers la rue, ainsi que de nombreux fragments de décoration architecturale intérieure, en marbre, appartenant probablement à la basilique voisine (Al. S. Ştefan) ; 5) A l'ouest de la « basilique simple », au moyen de deux sections, on a identifié la rue perpendiculaire à la « via principalis » en cet endroit et on a dégagé partiellement l'atrium de cette basilique, inconnue jusque là (I. Barnea) ; 6) Sur la « via principalis », au nord de la « basilica forensis », on a dégagé les fondements d'une construction presque carrée, dont le mur nord surmonte le canal d'écoulement qui suit le milieu de la rue principale. On a constaté qu'à l'époque de la dernière étape de construction, le canal n'a plus été utilisé en ce point. Devant l'édifice en question, au nord de la « via principalis », une autre construction a été élevée au-dessus de fondements plus anciens, avec sa façade vers la rue ouverte, sans mur (N. Gostar et C. Iconomu) ; 7) Toujours sur la « via principalis », un peu plus à l'ouest, une nouvelle section a été faite dans le but de vérifier les résultats obtenus en 1970 dans ce secteur. On a observé qu'ici le canal était encore en fonction au VIe siècle et qu'une habitation à fondements de pierre a été construite alors au sud du canal. Deux niveaux de la rue ont été relevés, dont le dernier correspond à cette habitation. En cet endroit, le canal d'écoulement et l'aqueduc sont assez bien conservés (Catrinel Domăneanțu) ; 8) Dans l'angle sud-ouest de la cité, au sud de la basilique-citerne, on a dégagé partiellement les fondements d'un vaste complexe d'habitations de la dernière phase d'existance de la cité (VIe siècle). On a relevé l'existence de rues (N. Gostar) ; 9) A peu près à mi-chemin entre la « basilica forensis » et le côté sud du mur d'enceinte, on a continué à dégager les ruines d'une grande construction, probablement la demeure d'un notable, appartenant à la dernière étape d'existence de la cité (Maria Munteanu) ; 10) Un autre complexe d'habitations, semblable au précédent et datant de la même période, dont l'une pourvue d'un hypocauste, est en voie d'être dégagé immédiatement au sud-ouest de la construction susmentionnée (C. Scorpan) ; 11) L'opération de dégagement du côté sud de la cité, commencée en 1970, a été continuée en 1971 par des sections extérieures, perpendiculaires au mur d'enceinte. A cette occasion, on a dégagé partiellement les vestiges de tours ayant appartenu à une forteresse dont la construction a probablement été commencée dans le dernier quart du IIIe siècle, mais qui n'a pas été achevée. En ce qui concerne le mur d'enceinte de 316, on a remarqué que, tout spécialement, le parement en blocs de pierre plus grands et façonnés régulièrement tant de celui-ci que des tours de défense a été démantelé systématiquement au Xe siècle, en vue de réutiliser les pierres comme matériaux de construction. Les auteurs des fouilles faites dans cette partie de la ville ont émis l'hypothèse, qu'il reviendra aux recherches

ultérieurs de confirmer, que les pierres démantelées ont été utilisées pour la construction du vallum de pierre existant entre Cernavoda et Constanța (P. Diaconu et Gh. Papuc) ; 12) D'importantes observations au sujet des étapes de la construction et de la réfection de l'enceinte ont été faites dans le secteur de la porte sud de la cité, où l'on a découvert les fondements d'un grand édifice extérieur (R. Ocheșeanu) ; 13) En dehors du mur d'enceinte, au moyen de fouilles, sondages, interventions de sauvetage et recherches de surface, on a étudié cinq aqueducs situés sur les deux versants de la vallée, au sud-est de la cité. Pour tous ces aqueducs, dont trois seulement étaient mentionnés dans les ouvrages plus anciens, on a réussi à préciser les tracés et à recueillir des données concernant la technique et les phases de construction (Al. S. Ștefan) ; 14) Sur la colline du monument triomphal, on a fouillé le tumulus romain situé au nord du monument, dans le but de vérifier les situations enregistrées par les fouilles du siècle dernier. Par les sections tracées à l'ouest, à l'est et au sud, on a étudié autant la partie extérieure du tumulus, construit de murs de pierre concentriques avec remplissage intérieur de terre, que l'anneau central. On a cherché à préciser le rapport chronologique entre le tumulus et le monument triomphal ; de même, on en a étudié les éléments de construction en vue de sa consolidation (M. Sâmpetru). (Les fouilles ont été exécutées par l'Institut d'archéologie, en collaboration avec la Direction des monuments historiques et le Musée de Constanța ; responsable, Ion Barnea ; responsable-adjoint, P. Diaconu).

2. *Aiud* (dép. d'Alba). 1) Dans le « microraion 3 » d'Aiud, sur le chantier de constructions n° 5, des excavations ont mis au jour un trésor d'objets en bronze pesant 700 kg environ (Institut d'histoire et d'archéologie de Cluj, Mircea Rusu, en collaboration avec le Musée d'Aiud, Lidia Chițu, et le Musée d'Alba Iulia, Ioan Aldea) ; 2) Sur la route Aiud-Teiuș, au km 407, sur le territoire de l'IAS (Entreprise agricole d'Etat), entre la route et la voie ferrée, des labours ont mis au jour des fragments céramiques et des monnaies des IIe—IIIe siècles. Dans l'unique section pratiquée, on a trouvé des tessons céramiques d'époque romaine (Institut d'histoire et d'archéologie de Cluj, Iudita Winkler, en collaboration avec le Musée d'histoire d'Aiud, Matilda Takács).

3. *Alba Iulia — Apulum* (dép. d'Alba). On a continué les fouilles pratiquées depuis quelques années dans le grand cimetière de la ville romaine d'Apulum, sur le plateau de « Podei ». On a mis au jour 8 tombes d'inhumation et 10 d'incinération aux fosses brûlées ou non brûlées (sans urnes), ce qui porte le total des tombes mises au jour dans la nécropole romaine des plateaux « Podei » et « Dealul Furcilor » à 135. Au moyen des monnaies et des lampes, les tombes ont pu être datées du IIe siècle et attribuées aux premiers colons et aux militaires de la légion en garnison à Apulum (Institut d'histoire et d'archéologie de Cluj, D. Protase, en collaboration avec le Musée d'Alba Iulia et le Centre de recherches anthropologiques de Bucarest).

Apulum, voir Alba Iulia.

Argamum, voir Jurilovca.

4. *Ariușd* (dép. de Covasna). On a poursuivi les fouilles commencées en 1968 sur le côté nord-ouest de l'établissement néolithique. On a atteint les niveaux d'habitat les plus anciens, où l'on a trouvé deux groupes de huttes très riches en matériel céramique. A signaler, dans les niveaux anciens d'habitat, la forte proportion de céramique non peinte, au décor consistant seulement en impressions, par rapport à la quantité, bien plus réduite, de céramique peinte. Dès ces niveaux, la céramique peinte présente un faciès évolué. Dans les deux derniers niveaux, atteints en 1971, les habitations sont de surface. Dans la partie ouest de l'établissement, on a dégagé une habitation de surface appartenant au dernier niveau

d'habitat Ariușd, au-dessus de laquelle se trouvaient de très abondants vestiges d'habitat de la culture de Schneckenberg (Institut d'archéologie, I. Nestor et Eugenia Zaharia, en collaboration avec le Musée de Sf. Gheorghe, Székely Z.).

5. *Babadag* (dép. de Tulcea). On a poursuivi les fouilles dans l'établissement fortifié hallstattien situé sur le rivage du lac de Babadag. De nouvelles observations ont été faites sur les trois phases de la culture du type Babadag (Institut d'archéologie, Sebastian Morintz, Em. Moscalu, Exspectatus Bujor, Ersilia Tudor, en collaboration avec le Musée de Tulcea).

6. *Bacău* (dép. de Bacău). 1) *Cour princière*. Les recherches ont été continuées dans les établissements préféodaux et féodaux. Deux habitations y ont été mises au jour, l'une des IVe—Ve siècles, l'autre des VIe—VIIe siècles. On a dépisté des vestiges d'habitat de la fin du XIVe siècle et du commencement du XVe. Concomitamment, on a exploré de nouveaux secteurs des XVIe—XIXe siècles ; 2) *Cathédrale Saint-Nicolas*. Des fouilles archéologiques ont été pratiquées dans l'enceinte de l'église Saint-Nicolas, où l'on a découvert les fondements d'une église des XVe—XVIe siècles, ainsi que des tombes des XVIe—XIXe siècles (Musée de Bacău, Iulian Antonescu, Al. Artimon, I. Mitrea).

7. *Bahna* (dép. de Neamț). Au lieu-dit « În livezi », fouilles archéologiques dans un établissement des IIe—IIIe siècles appartenant à la culture carpique (Musée de Roman, V. Ursachi).

8. *Baia* (dép. de Suceava). On a continué les fouilles dans le secteur « Parc », à proximité des ruines de l'église catholique du temps d'Alexandre le Bon. Outre des quantités de céramique, de scories, de loupes, d'objets en fer et de monnaies, on y a découvert la partie ouest d'une cave des XIVe—XVe siècles, une habitation de surface de l'époque d'Alexandre le Bon, ainsi qu'une petite forge (Institut d'histoire et d'archéologie de Jassy, Eugenia Neamțu et Stela Cheptea).

9. *Băneasa* (dép. de Galați). Sondages dans les établissements tardenoisiens de Băneasa I (au lieu-dit « Fîntîna Toader Bușilă ») et Băneasa II (au lieu-dit « Fîntîna Gemnii ») (Institut d'archéologie, M. Brudiu).

10. *Berești* (dép. de Galați). Continuation des recherches au lieu-dit « Dealul Taberei », où l'on a exploré un second complexe tardenoisien. Ces complexes tardenoisiens recouvrent partiellement deux autres complexes appartenant au gravettien oriental tardif. Les complexes tardenoisien se trouvent dans des dépôts sablonneux, ceux du gravettien oriental tardif dans un sol argileux brun roux (Institut d'archéologie, M. Brudiu).

11. *Berești—Bistrița* (dép. de Bacău). Fouilles de sauvetage au point « Siliște », où l'on a découvert un établissement du type Dridu, des VIIIe—Xe siècles (Musée de Bacău, I. Mitrea).

12. *Bicaz* (dép. de Neamț). Les fouilles ont été poursuivies dans l'établissement paléolithique identifié au lieu-dit « Terasa Ciungi » en 1967. Celui-ci a été détruit en grande partie par la construction du dépôt d'essence de la ville. Les recherches ont permis d'identifier trois niveaux gravettiens (Institut d'archéologie, Maria Bitiri, en collaboration avec le Musée de Bicaz).

13. *Bistrița* (dép. de Bistrița-Năsăud). Les recherches ont été poursuivies sur la hauteur dite « Dealul Cetății » ou « Burg ». On a dégagé la terre de remblai et on a suivi le tracé du mur d'enceinte de la citadelle. Le matériel archéologique recueilli — céramique et différentes petites pièces de fer — appartiennent surtout à la seconde moitié du XVIIIe siècle et au commencement du siècle suivant (Musée d'histoire de Bistrița, Șt. Dănilă).

14. *Bîrlad* (dép. de Vaslui). 1) A Valea Seacă-Bîrlad, les fouilles ont été continuées dans l'établissement du type Sîntana de Mureș, dans le secteur des ateliers d'objets en bois de cerf. Deux habitations de surface y ont été identifiées et fouillées. Dans l'habitation

nº 7 on a trouvé du bois de cerf à différentes phases du travail, ainsi que des déchets, qui prouvent que cette habitation servait d'atelier de travail. L'âtre, construit sur des tas de galets recouverts d'un enduit de terre glaise, atteste une habitation permanente et prolongée. A près de 500—600 m du secteur des ateliers, on a identifié la nécropole qui desservait probablement tout l'établissement. La nécropole est birituelle, 49 tombes y ont été mises au jour (Musée de Bîrlad, V. Palade et N. Ciucă) ; 2) Les fouilles ont été continuées à Bîrlad-Prodana, sur la langue de terre proche de la rivière Bîrlad, où l'on a mis au jour neuf huttes mi-enfouies de la période de domination de la Horde d'Or en Moldavie méridionale, datant de la fin du XIIIe siècle et du début du XIVe siècle. Les habitations étaient de forme rectangulaire et certaines d'entre elles étaient pourvues d'installations de chauffage. L'inventaire céramique comprend des vases de différentes formes, façonnés en pâte fine, décorés de motifs incisés ou imprimés, pour lesquels il existe de bonnes analogies dans les centres de la Horde d'Or de l'Europe orientale et d'Asie centrale (Institut d'histoire et d'archéologie de Jassy, Victor Spinei).

15. *Bogdăneşti-Fălciu* (dép. de Vaslui). Les fouilles ont été poursuivies dans le nécropole birituelle du type Sîntana de Mureş, dont on a probablement épuisé la surface occupée par des tombes. On a fouillé en tout 146 tombes, dont 92 d'inhumation et 54 d'incinération. La nécropole est surmontée par un établissement du type proto-Dridu. On a également identifié et fouillé en 1971 une hutte renfermant un âtre en pierre et un petit four dont la voûte est creusée en partie sous le plancher (Musée de Bîrlad, V. Palade et N. Ciucă).

16. *Bologa* (comm. de Poieni, dép. de Cluj). 1) Fouilles dans le *camp romain* de Bologa. Deux sections, orientées dans la direction nord-sud, ont été exécutées de part et d'autre de la « via praetoria ». Elles ont confirmé l'existence dans la « praetentura » de huit baraques, quatre de chaque côté du chemin. Les baraques comportent deux phases de construction, correspondant probablement à celles du camp. On a tracé, de même, deux sections sur le côté ouest, dans le but de vérifier la distance entre la « via sagularis » et les extrémités des quatre baraques de ce côté. Les fouilles ont mis au jour un matériel archéologique riche et varié, consistant en céramique romaine et dacique, en armes, outils, objets de parure et 21 monnaies datant du règne de Trajan à celui de Philippe l'Arabe (Institut d'histoire et d'archéologie de Cluj, Eugen Chirilă, Nicolae Gudea) ; 2) Le limes ouest a fait l'objet de nouvelles recherches devant le camp de Bologa, notamment dans la zone comprise entre la colline dite « Greben » et la « Valea Poicului ». Sur le versant sud de la colline dite « Cornu Sonului », on a identifié une tour rectangulaire, dans l'intérieur de laquelle on a recuelli des fragments céramiques et des tuiles droites et creuses ; une des tuiles portait l'estampille de la Cohorte II Hispanorum, qui était stationnée dans le camp de Bologa. Sur la hauteur dite « Cornii Vlasinului » on a identifié deux tours romaines, dont l'une circulaire et assez bien conservée, tandis que la seconde semble avoir été démolie pour fournir le matériel de construction de la première (Nicolae Gudea).

17. *Bosanci* (dép. de Suceava). Un sondage de sauvetage a été pratiqué au lieu-dit « Podul de la Rediu ». On y a relevé deux couches d'habitat, l'une précucuténienne, l'autre appartenant probablement à la culture de Sîntana de Mureş. L'inventaire de la couche précucuténienne consiste en outils de pierre et de silex, céramique, figurines anthropomorphes, etc. La couche du IVe siècle de n.è. est plus faiblement représentée. Au même endroit sont apparues deux tombes d'incinération à urne, datant du IVe siècle av.n.è. A en juger par quelques tessons d'écuelles à la lèvre ramenée à l'intérieur, de couleur noir grisâtre, trouvés à la surface du sol à la suite des travaux de modernisation de la route Suceava—Bosanci, il a probable-

ment existé en ce lieu une nécropole à incinération du IVe siècle av.n.è., qui fera l'objet de recherches ultérieures (Musée de Suceava, M. Ignat et Nicolae Ursulescu).

18. *Botoşana* (dép. de Suceava). Continuant les fouilles dans l'établissement géto-dacique, on a récolté du matériel dans la couche de culture et dans deux huttes, avec une prédominance de céramique décorée à caractère Przeworsk et de céramique autochtone des IIIe — IIe siècles av.n.è. De même, on a continué les fouilles dans l'établissement préféodal du point « La Cruce », où l'on a mis au jour encore deux habitations des Ve—VIIe siècles, dont le nombre atteint ainsi 25. On a recueilli des outils et de la céramique typique (Institut d'histoire et d'archéologie de Jassy, Dan Gh. Teodor, Silvia Teodor, en collaboration avec le Musée de Suceava, Gr. Foit).

19. *Brad* (comm. de Negri, dép. de Bacău). On a poursuivi les fouilles dans la petite citadelle dace qui a fonctionnéé des IIe—Ier siècles av.n.è au Ier siècle de n.è. Une section de contrôle a été pratiquée dans la zone du vallum de défense (Institut d'archéologie, Al. Vulpe, en collaboration avec le Musée de Roman, V. Ursache et V. Căpitanu).

20. *Bratei* (dép. de Sibiu). Les fouilles archéologiques se sont poursuivies dans l'établissement n° 1, dans sa zone centrale et sur tout son côté nord-ouest. On a découvert 6 habitations mi-enfouies appartenant à la culture de Bratei (V^{e}—VIe siècles), ainsi qu'une autre appartenant à la culture régnant aux VIe —VIIe siècles en Transylvanie, qui est apparentée à celle d'Ipoteşti—Cîndeşti. Dans le quatrième cimetière de Bratei, identifié en 1970, on a mis au jour encore 25 tombes d'incinération de la culture de Bratei. Les tombes sont du même type que celles découvertes dans le cimetière n° 1, les unes avec de longues fosses brûlées, mais la plupart avec des fosses non brûlées, ovales et peu profondes. Le nouvel élément relevé cette année-ci, c'est l'existence dans certaines tombes, à l'une des extrémités de la grande fosse, d'un trou rond fait par un pieu. Ces trous sont relativement grands (25 cm de diamètre) et ont probablement servi à ficher en terre un pieu, ou peut-être un tronc d'arbre avec ses branches, en tant qu'élément du rituel d'enterrement. Le cimetière d'incinération n° 4, situé dans l'aire occupée par une partie de l'établissement n° 1 et — selon certaines observations préliminaires — postérieur à celui-ci, date des Ve—VIe siècles de n.è. et est relié au cimetière d'incinération n° 1 (IVe —Ve siècles de n.è.) comme origine et par certains éléments du rituel funéraire, tels que la purification rituelle des fosses par le feu et le dépôt d'omoplates d'animaux sur la tombe préalablement comblée (Institut d'archéologie, I. Nestor, Eugenia Zaharia, L. Bîrzu, en collaboration avec le Musée d'histoire de la République Socialiste de Roumanie).

21. *Brăiliţa* (ville de Brăila, dép. de Brăila). En continuation des fouilles entamées en 1955 dans la nécropole de la fin de l'énéolithique et de la période de transition, on a mis au jour encore 15 tombes, ce qui porte le total à 306 tombes, toutes d'incinération. Les tombes découvertes en 1971 contenaient des squelettes disposés en extension et généralement orientés dans la direction est-ouest. Certaines tombes ont en guise de mobilier funéraire des perles de coquilles de spondylus et de cardium. Chronologiquement, ces tombes font partie de la phase ancienne de la nécropole, qui correspond à la culture de Cernavoda I (Musée de Brăila, N. Harţuche et Fl. Anastasiu).

22. *Brîncoveneşti* (dép. de Mureş). En continuation des sondages de l'année précédente, on a pratiqué des fouilles de plus grande envergure dans le camp romain, dont on est parvenu à éclaircir les éléments de fortification, les phases de construction et les dimensions. On a découvert cinq inscriptions funéraires (à l'état fragmentaire), huit fragments de sculptures funéraires, une tête de dauphin sculptée dans du grès friable, tout cela jeté au fond du fossé de défense du côté ouest. A l'intérieur du camp on a récolté les habituels

menus matériaux (clous, plaques de fer et de bronze, etc.) et de la céramique romaine de différentes catégories. On n'a pas trouvé de porterie dacique. Par hasard, à l'occasion de travaux agricoles, on a découvert, dans l'établissement civil qui dépendait du camp, de la céramique romaine et une lampe de bronze à manche de fer. A l'intérieur du camp et dans son voisinage immédiat on a trouvé, toujours par hasard, trois monnaies, émises respectivement sous Hadrien, Marc Aurèle et Philippe l'Arabe (avec *Prov. Dacia*) (Institut d'histoire et d'archéologie de Cluj, D. Protase, en collaboration avec le Musée de Tîrgu Mureş).

23. *Buciumi* (dép. de Sălaj). Les fouilles ont été concentrées sur la baraque nº 2 de la « praetentura dextra ». On a vérifié une fois de plus la stratigraphie caractéristique des baraques et on a mis au jour un riche matériel archéologique, consistant en céramique romaine et dacique (parmi laquelle deux tasses daciques), armes, outils, objets de parure et monnaies, dont la plus récente émise sous l'empereur Trébonien Galle (Institut d'histoire et d'archéologie de Cluj, Musée de Cluj, Musée de Zalău, groupe d'études : Eugen Chirilă, Vasile Lucăcel, Constantin Pop, Nicolae Gudea, Ştefan Simoc).

24. *Bucov* (Ploieşti, dép. de la Prahova). 1) On a continué les fouilles dans l'établissement de haute époque féodale de Bucov—Tioca, où l'on a mis au jour 4 huttes mi-enfouies, un four à pain et 5 habitations de surface. Ces fouilles ont mis fin aux recherches sur l'établissement de haute époque féodale de Bucov—Tioca (Institut d'archéologie, Maria Comşa) ; 2) Les recherches ont été poursuivies dans le cimetière des XVIe—XVIIe siècles, 15 nouvelles tombes y ont été mises au jour (Institut d'archéologie, Maria Comşa, en collaboration avec le Centre d'anthropologie de Bucarest, Ioana Popovici).

25. *Bucşeneşti* (comm. de Ţiţeşti, dép. de l'Argeş). Fouilles dans l'établissement de l'âge du bronze du type Tei. Mise au jour d'une hutte de la phase « Stejar » (Institut d'archéologie, Al. Vulpe, en collaboration avec le Musée de Piteşti, Eugenia Popescu).

26. *Bucarest*. Les fouilles ont été exécutées par le Musée d'histoire de Bucarest dans les secteurs suivants :

a) *L'Ancienne Cour* (secteur 4). Les recherches ont porté principalement sur le côté est du palais princier et sur la zone de la rue 30 Decembrie. Après avoir abattu les murs construits après la vente aux enchères de 1798, on a consolidé les vestiges datant du XVIIe siècle et on a précisé la limite est du palais. Dans la rue 30 Decembre, on a vérifié le côté de la rue de l'Ancienne Cour et on a étudié son système de pavage. En même temps, on a continué à dégager les fondements des murs de terrassement qui précèdent le palais princier. On a mis au jour les vestiges de la tour faisant partie de la Porte inférieure de la Cour. A l'église Saint-Antoine, bâtie en 1735, on a mis au jour et conservé les fondements de l'édifice détruit par l'incendie du 23 mars 1847 (Panait I. Panait et Aristide Ştefănescu).

b) *Dudeşti* (secteur 4). Sur un éperon qui s'avance vers la Dîmboviţa, on a pratiqué un sondage archéologique qui a permis d'identifier un établissement La Tène (IIe—Ier siècles av.n.è.), dont on a fouillé une habitation de surface. Au même endroit, on signale des vestiges de l'âge du bronze, appartenant aux cultures de Tei et de Glina III (Mioara Turcu).

c) *Bragadiru* (secteur 6). Continuation des fouilles sur la rive du Sabar. Les sections tracées ont permis d'identifier la limite ouest de l'établissement La Tène. On a également découvert et fouillé deux habitations de surface datant l'une du IIe siècle av.n.è., la seconde des Xe—XIe siècles (Mioara Turcu).

d) *Giuleşti — monastère de Chiajna* (secteur 7). Les recherches ont eu pour but d'élucider les problèmes liés à la construction et au fonctionnement de ce monument. Les fouilles, continuant celles de l'année précédente, ont démontré — par la découverte de six tombes, dont certaines avaient des monnaies antérieures à 1774, date présumée jusqu'à présent comme

celle de la construction de l'église — que l'église était en fonction dans la seconde moitié du XVIIIe siècle (Aristide Ştefănescu).

e) *Colline de Grozăveşti* (secteur 7). Fouilles de sauvetage occasionnées par les découvertes fortuites faites lors des travaux de construction du local de la Faculté d'électronique. Elles ont mis au jour 22 tombes renfermant un inventaire caractéristique pour le XVIIIe siècle. Quelques boutons vestimentaires et une monnaie ottomane datent la nécropole de ce village des alentours immédiats de Bucarest, qui est la seconde signalée sur la colline de Grozăveşti; la première, datant des XVe —XVIIe siècles, se trouve à près de 150 m au nord de celle-ci (Aristide Ştefănescu).

f) *Străuleşti—Măicăneşti* (secteur 8). Les travaux ont eu un double objectif : sauvegarder les vestiges signalés à l'occasion des amples travaux d'aménagement des lacs de la Colentina et continuer les recherches antérieures. Les données obtenues ont permis de délimiter plus nettement les zones conservant des vestiges d'habitat préféodal et médiéval. On a mis au jour un nouveau four de poterie des IIIe—IVe siècles à 600 m environ du groupe de fours contemporains de Străuleşti. Dans la station de Măicăneşti, on a fouillé deux huttes des IIIe—IVe siècles et deux autres des VIe—VIIe siècles. Dans la nécropole II médiévale, on a mis au jour 112 nouvelles tombes renfermant un mobilier funéraire consistant en bagues, boucles d'oreilles et monnaies des XVe—XVIe siècles. Quant au village féodal, on y a identifié encore trois huttes mi-enfouies et une grande habitation de surface (Margareta Constantiniu et Panait I. Panait).

27. *Buda* (comm. de Bozieni, dép. de Neamţ). Fouilles archéologiques dans un établissement des XVe—XVIe siècles, situé à la périphérie du village (Musée de Roman, Domniţa Hordilă).

28. *Budureasca* (village de Vadu Săpat, comm. de Fîntînele, dép. de la Prahova). Les fouilles ont été continuées dans l'établissement appartenant à la culture d'Ipoteşti—Cîndeşti. On a découvert des fours pour la réduction des minerais de fer, des outils pour le travail et le coulage des métaux (y compris des moules pour la confection de croix) et des objets de parure d'origine romano-byzantine (Musée de Ploieşti, Victor Teodorescu).

29. *Bumbeşti—Jiu* (dép. de Gorj). On a poursuivi les recherches archéologiques dans l'établissement qui entoure le camp romain, dégageant des portions de rues pavées de pierre et identifiant les fondements en pierre de nouvelles habitations qui, s'ajoutant à celles découvertes lors de la campagne antérieure, font mieux connaître le développement de cet établissement romain des IIe—IIIe siècles (Institut d'archéologie, Exsectatus Bujor, en collaboration avec le Musée de Gorj).

Buridava, voir *Stolniceni.*

30. *Buşag* (comm. de Tăuţii Măgherăuşi, dép. de Maramureş). Les fouilles ont été poursuivies dans l'établissement paléolithique du point « Coasta Buşagului », repéré en 1969. L'établissement était situé sur une hauteur détruite en grande partie par l'érosion. On a précisé l'existence de deux couches de culture : aurignacienne et gravettienne. Peu de pièces typiques (Institut d'archéologie, Maria Bitiri, en collaboration avec le Musée de Baia Mare, G. Bălan).

Callatis, voir *Mangalia.*

31. *Canlia* (comm. de Lipniţa, dép. de Constanţa). Continuation des fouilles dans la nécropole thraco-gétique, où l'on a mis au jour 16 nouvelles tombes d'incinération renfermant un riche inventaire céramique et des objets métalliques. On a dressé le plan d'ensemble de la nécropole, mais sans en avoir épuisé l'étude (Institut d'archéologie, Em. Moscalu).

32. *Capidava* (comm. de Topalu, dép. de Constanţa). Deux zones distinctes ont été fouillées : 1) Le secteur central — où se poursuit l'exploration des niveaux d'habitations

mi-enfouies de l'établissement fortifié de haute époque féodale qui a recouvert la citadelle d'époque romaine tardive; 2) Le secteur nord-est — où l'on a presque entièrement dégagé une basilique appartenant au dernier niveau de constructions de cette citadelle (Direction des musées, R. Florescu, en collaboration avec l'Institut d'archéologie, Al. S. Ştefan, et avec le Musée de Constanţa, V. N. Georgescu).

33. *Cătunu* (comm. de Corneşti, dép. de la Dîmboviţa). Les fouilles ont été continuées dans l'établissement dacique du point « Viişoara ». Le principal objectif poursuivi a été la délimitation de l'établissement daco-gétique qui a existé de la fin du IIe siècle av.n.è. au début du Ier siècle de n.è. On a découvert trois habitations du type des huttes mi-enfouies, de forme à peu près rectangulaire et pourvues d'un inventaire pauvre, ainsi qu'une grande habitation de surface, dont deux côtés étaient parfaitement conservés. On a fouillé également deux habitations du type hutte et 5 fosses appartenant au premier niveau d'habitat. Enfin, on a fouillé 4 fosses et une hutte appartenant au second niveau d'habitat (fin du IIe siècle av.n.è.) (Institut d'archéologie, Al. D. Alexandrescu, en collaboration avec le Musée de Tîrgovişte, Cornelia Boruga-Stoica).

34. *Celeiu — Sucidava* (ville de Corabia, dép. de l'Olt). 1) Secteur de la *nécropole plane romaine*. On a fouillé 80 nouvelles tombes (18 d'incinération et 62 d'inhumation) datant des IIe—IVe siècles; 2) Secteur de la *citadelle romano-byzantine*. Consolidation de deux tours dégagées l'année précédente. Sur le côté ouest de la forteresse, trois profondes sections ont mis au jour de nouveaux éléments de fortification (Faculté d'histoire de Bucarest, D. Tudor, Centre des sciences sociales de Craiova, Gh. Popilian, Faculté d'histoire de Craiova, Octavian Toropu, Musée de Corabia, Marcel Ghigheanu; Vasile Barbu).

35. *Cernica* (dép. d'Ilfov). Dans la nécropole néolithique, on a découvert encore une tombe néolithique d'inhumation, ce qui porte le total des tombes néolithiques d'inhumation découvertes dans ce site à 362. Cette dernière tombe sort du commun par le fait que le squelette a les jambes repliées au maximum et la tête orientée vers l'ouest. Près de sa tête se trouvaient des débris de vase (Institut d'archéologie, Gh. Cantacuzino, en collaboration avec le Musée d'histoire de Bucarest).

36. *Cheile Turzii* (dép. de Cluj). Fouilles dans un établissement appartenant au paléolithique inférieur et contenant des foyers, du charbon, des pierres de rivière et une faune caractéristique (Musée d'histoire de la Transylvanie, Nicolae Vlassa, en collaboration avec le Musée de Turda).

37. *Chirnogi* (dép. d'Ilfov). On a continué les fouilles entamées en 1970 dans une rue située à 125—130 m de distance de l'école, sur le versant de la terrasse. On a mis au jour deux huttes appartenant à la culture de Dridu, des IXe—Xe siècles de n.è., ainsi qu'une habitation du IVe siècle de n.è., riche surtout en céramique (Institut d'archéologie, Mihai Sâmpetru, en collaboration avec le Musée d'Olteniţa, Done Şerbănescu).

38. *Cicău* (comm. de Mirăslău, dép. d'Alba). Au lieu-dit « Sălişte » on a découvert une tombe avarique, renfermant un cavalier enterré avec son cheval (Institut d'histoire et d'archéologie de Cluj, Iudita Winkler, en collaboration avec le Musée d'Aiud, Matilda Takács et Gh. Păiuş).

39. *Cîmpuri-Surduc* (comm. de Gurasada, dép. de Hunedoara). Sondage stratigraphique dans la citadelle dacique du point « La mănăstire » (Musée militaire central, Floricel Marinescu).

40. *Cîndeşti* (comm. de Dumbrăveni, dép. de Vrancea). On a poursuivi les fouilles dans la nécropole appartenant à la culture de Monteoru, où l'on a mis au jour encore 44 tombes d'inhumation et d'incinération renformant un riche inventaire céramique, spécifique pour les phases Monteoru I_{C3}—I_{C2}. Les fouilles de cette année ont permis d'identifier trois complexes

représentant des tombes familiales (3 à 5 individus inhumés ou incinérés dans la même tombe). Ces tombes collectives sont entourées de dalles de pierre à demi enfoncées en terre, délimitant une surface parfaitement circulaire (Institut d'histoire et d'archéologie de Jassy, Marilena Florescu, en collaboration avec le Musée de Focșani, Boby Victor).

41. *Cîrcea* (comm. de Coșoveni, dép. de Dolj). Fouilles de sauvetage au point « La viaduct », qui ont permis d'identifier un riche établissement néolithique du type Starčevo-Criș et Vinča-Dudești (Centre des sciences sociales de Craiova, M. Nica, en collaboration avec le Musée de Craiova).

42. *Cîrligi* (comm. de Filipești, dép. de Bacău). Fouilles archéologiques en vue d'identifier une nécropole des VIe—VIIe siècles. A cette occasion, on a découvert au point dit « La pod la bulgari » un établissement carpique du IIIe siècle de n.è. La tombe préféodale constitue un cas isolé (Musée de Bacău, I. Mitrea).

43. *Cluj* (dép. de Cluj). Continuation des fouilles au lieu-dit « Gura Baciului », où sont apparus des matériaux appartenant à la culture Protosesklo, ainsi qu'à deux phases de la culture de Criș (Musée d'histoire de Cluj, Nicolae Vlassa).

44. *Constanța — Tomis* (dép. de Constanța). Un chantier archéologique a été ouvert dans l'enceinte de la cité de Tomis — dans le parc de la cathédrale orthodoxe — en vue d'élucider les principaux moments de l'histoire de Tomis aux époques hellénistique et romaine. Au cours de cette campagne, on a relevé des niveaux d'habitat des IVe—VIe siècles renfermant de nombreux complexes architecturaux et un riche matériel céramique (Musée d'archéologie de Constanța, A. Rădulescu, M. Bucovală, M. Irimia, El. Zavatin-Coman, Gh. Papuc et C. Stavru).

45. *Conțești* (comm. de Davidești, dép. de l'Argeș). Des fouilles ont été pratiquées afin de déterminer le contexte d'une découverte funéraire de caractère celtique. On a découvert quatre pièces métalliques typique (Institut d'archéologie, Al. Vulpe, en collaboration avec le Musée de Pitești, Eugenia Popescu).

46. *Corbu* (dép. de Constanța). Continuation des fouilles dans la nécropole de tombes d'inhumation gétiques, datant des VIe—Ve siècles av.n.è. (Musée de Constanța, M. Bucovală et M. Irimia).

47. *Cornești* (comm. d'Orțișoara, dép. de Timiș). On a poursuivi les fouilles dans le centre de l'établissement, qui s'avère avoir été fortifié et défendu par un fossé. On a relevé clairement deux niveaux dans l'établissement de l'âge du bronze — culture de Vatina, aspect « Cornești » — et deux niveaux néolithiques de la culture de la Theiss. On a identifié, de même, une hutte de haute époque féodale (Musée de Banat — Timișoara, Ortansa Radu).

48. *Cotnari-«Cătălina»* (dép. de Jassy). On a continué les fouilles portant sur la structure du vallum sur les côtés ouest et sud de l'établissement fortifié thraco-gétique des IVe —IIIe siècles av.n.è. On a complété les données fournies par les campagnes antérieures sur la technique de construction des murs d'armature (Institut d'histoire et d'archéologie de Jassy, Adrian C. Florescu, et Université de Jassy, I. Baumann.

49. *Cozia* (dép. de Jassy). On a continué les fouilles dans l'établissement hallstattien de Cozia, dont on a délimité le bord du côté ouest. Par la même occasion, il a été établi que l'établissement ne possédait pas de système de fortification. En échange, on a identifié dans ce secteur un établissement cucuténien comprenant deux niveaux d'habitat, où l'on a fouillé quelques fosses et dégagé partiellement une habitation de la phase Cucuteni AB (Université de Jassy, Lászlo Attila, en collaboration avec le Musée d'histoire de la Moldavie).

50. *Crăciunești* (comm. de Băița, dép. de Hunedoara). Dans la grotte dite « Peștera lupului », au nord-ouest du village de Crăciunești, on a procédé à des fouilles de vérification

concernant les recherches plus anciennes de M. Roska. On a constaté l'existence d'établissements qui se succèdent depuis le paléolithique jusqu'à la période de passage à la féodalité (Direction des monuments et musées, Lucian Roşu, en collaboration avec le Musée de Deva, Liviu Mărghitan).

51. *Curtea de Argeş* (dép. de l'Argeş). Les fouilles ont été continuées dans la Cour Princière du XIVe siècle (zone de la demeure princière sud et tour d'entrée du côté est) y compris les restes de constructions et les dépôts du XIIIe siècle — particulièrement dans la zone *extra muros* du nord. Parallèlement aux investigations archéologiques, on a exécuté dans l'église Princière du XIVe siècle des travaux d'aménagement d'un nouveau pavement en briques, abaissé à la cote initiale du XIVe siècle ; à la surface de ce pavement, on a marqué par des pierres le contour de l'ancienne église du XIIIe siècle, qui avait fait l'objet des recherches dès 1969. On a marqué, de même, l'emplacement des anciennes tombes de voïévodes du naos de l'église (Institut d'archéologie, N. Constantinescu, en collaboration avec le Musée de Curtea d'Argéş et la Direction des monuments historiques).

52. *Dalboşeţ* (dép. de Caraş-Severin). On a poursuivi les travaux de dégagement de l'imposante *villa rustica* située sur la rive gauche de la Nera, au lieu-dit « Dragomireana ». Les fouilles ont été concentrées sur la partie sud-ouest de la villa, où l'on a pu préciser le contour de 15 pièces et de trois tours rondes, le tout bâti en galets liés avec du mortier et recouverts de tuiles. Les décombres ont été entièrement évacués de deux pièces et de tours mieux conservées. En dehors de nombreuses tuiles, plates et creuses, provenant de la couverture, et d'une petite quantité de briques, de quelques tuyaux du système de chauffage et des pots de fleurs transformés en poudre, trouvés seulement dans les deux tours susmentionnées, il n'y pas de matériaux archéologiques intéressants à signaler (Institut d'histoire et d'archéologie de Cluj, D. Protase, en collaboration avec le Musée de Reşiţa).

53. *Davideni* (comm. de Ţibucani, dép. de Neamţ). Continuation des fouilles dans l'établissement préféodal des VIe—VIIe siècles. On a fouillé cinq nouvelles habitations mi-enfouies renfermant un riche inventaire, consistant en céramique façonnée à la main et au tour, objets de parure, outils en fer et en os. Comme dans les campagnes précédentes, on a relevé aussi des vestiges archéologiques appartenant à d'autres époques historiques, à savoir à l'âge du bronze (culture de Noua) et aux deux âges du fer (Institut pédagogique de Bacău, I. Mitrea, en collaboration avec le Musée de Tg. Neamţ, Ilie Untaru).

54. *Dăbîca* (dép. de Cluj). La Direction des monuments historiques a poursuivi les travaux de consolidation et de reconstitution partielle du mur de la IIe enceinte. A cette occasion, on a recueilli des données supplémentaires concernant les procédés de construction et la succession des phases de fortification plus anciennes. Ainsi, sous la tour en pierre de la porte, on a relevé une couche de terre brûlée de 40 à 60 cm d'épaisseur, sur près de 5 m de longueur, qui pourrait provenir d'une tour en bois incendiée, contemporaine du vallum de terre « aux poutres pourries ». Sous cette couche, à 80 cm de profondeur, est apparue une seconde couche compacte de brûlure, qui provient peut-être de la palissade incendiée, par-dessus laquelle fut construit le vallum susmentionné. A l'acropole de la Ière enceinte, on a constaté que sous les fondations des murs en pierre se trouve une fosse dont le diamètre dépasse 5 m. Cette fosse a été vidée jusqu'à une profondeur de 19 m, sans que l'on arrive au fond ou que l'on puisse en préciser la nature (un puits?). Tout ce que l'on a pu constater, c'est qu'elle était remplie de terre brûlée provenant de la palissade incendiée, de terre noire provenant du vallum de terre et de pierres et de gravats ayant appartenu à un mur plus ancien. Dans la IVe enceinte on a exécuté cinq sections, au moyen desquelles on a identifié la couche de culture et d'habitations des IXe—XIe siècles (Université de Cluj, Institut d'histoire et

d'archéologie de Cluj, Musée d'histoire de Cluj ; groupe d'études : Şt. Pascu, M. Rusu, P. Iambor, V. Wollmann, Şt. Matei, N. Edroiu, P. Gyulai).

Dinogetia, voir *Garvăn*.

55. *Dodeşti* (comm. de Viişoara, dép. de Vaslui). Les recherches poursuivies dans l'établissement des IVe—Ve siècles de n.è. ont mis au jour deux habitations de surface renfermant de la céramique, des outils en fer et en os, ainsi que des objets de parure. On a dégagé, de même, deux huttes mi-enfouies des VIIIe—IXe siècles, contenant d'abondants vestiges de poterie et d'outils (Institut d'histoire et d'archéologie de Jassy, Dan Gh. Teodor, Cătălina Bloşiu et Rodica Baltă).

56. *Dolhasca* (dép. de Suceava). Des sondages ont été pratiqués dans le village de Budeni, près du canton forestier, où l'on a découvert une hutte La Tène II et deux huttes du VIe siècle. Au point nommé « Les écuries de la CAP » du village de Budeni, un sondage a été fait dans l'établissement des IIe—IIIe siècles de n.è., à l'occasion duquel on a dégagé une hutte. Dans le village de Silişte, au lieu-dit « La livadă », on a exécuté un troisième sondage dans un établissement La Tène II surmonté par des restes sporadiques du XVe siècle (Institut d'histoire et d'archéologie de Jassy, Silvia Teodor et Rodica Baltă).

57. *Drăguşeni* (dép. de Botoşani). Les fouilles ont été poursuivies dans l'établissement de la phase Cucuteni A située sur l'« Ostrov », où l'on a mis au jour quelques nouvelles habitations, toutes sans plate-forme, ainsi qu'un certain nombre de profondes fosses de déchets, d'où l'on a récolté une série de matériaux particulièrement importants : céramique bichrome à cannelures et céramique trichrome, mais aussi des fragments du type Cucuteni C. Contrairement à certaines opinions, l'établissement ne date pas de la phase Cucuteni A 2, mais d'une époque plus tardive qui conserve certains éléments anciens dans le décor de la céramique, étape qui fait partie d'un groupe régional du nord-est de la Moldavie et du territoire situé à l'est du Prut (Institut d'archéologie, Vladimir Dumitrescu, en collaboration avec le Musée de Botoşani).

58. *Dulceanca* (comm. de Vedea, dép. de Teleorman). A la suite de trois sections exécutées dans la direction est-ouest, les données suivantes ont pu être établies : 1) Les dépôts renfermant les matériaux et les complexes archéologiques propres au IIIe et aux VIe—VIIIe siècles se réduisent beaucoup vers l'intérieur de la terrasse, pour disparaître presque complètement, fait qui confirme les observations antérieures, à savoir que les établissements de cette étape étaient concentrés le long de la terrasse et ne s'étendaient pas en profondeur, vers l'intérieur ; 2) A cette limite, vers l'intérieur de la terrasse donc, les dépôts des IIIe et VIe—VIIe siècles sont recouverts par un établissement des VIIIe (?)—IXe siècles (Institut d'archéologie, Susana Ferche).

59. *Dumbrava* (comm. de Ciurea, dép. de Jassy). On a continué les fouilles dans l'établissement daco-carpique, où deux habitations de surface et sept fosses ont été fouillées. Dans la nécropole, on a découvert encore trois tombes d'incinération de la même période (Institut d'histoire et d'archéologie de Jassy, Silviu Sanie, en collaboration avec le Musée d'histoire de la Moldavie, Şeiva Sanie).

60. *Eliseni* (comm. de Săcuieni, dép. de Harghita). Continuation des fouilles de 1970 et mise au jour de huit nouvelles huttes dans l'établissement roumaino-slave des VIIe — VIIIe siècles (Musée de Sf. Gheorghe, Székely Z.).

61. *Enisala* (comm. de Sarichioi, dép. de Tulcea). Les fouilles ont été reprises dans la zone B de la nécropole géto-dacique du IVe siècle av.n.è. On a mis au jour 94 tombes d'incinération à urne ou à fosse simple et 12 tombes d'inhumation. Les deux rites sont attestés

autant dans les sépultures de la nécropole plane que dans les tumulus à cercles et revêtements de pierre (Musée du Delta du Danube de Tulcea, Simion Gavrilă).

62. *Făcăi* (comm. de Branişte, ville de Craiova, dép. de Dolj). On a continué les fouilles au lieu-dit « Cimitir », commencées en 1968. On y a relevé des traces sporadiques datant de la période de transition du néolithique à l'âge du bronze, du premier et du deuxième âge du fer, du VIe siècle, des IXe—Xe siècles et de l'époque féodale (XIIIe—XVIe siècles). Dans le cimetière du XVIe siècle, on a mis au jour 16 nouvelles tombes. A mentionner la tombe n° 21, qui est double, avec deux occupants d'âge mûr (Université de Craiova, Octavian Toropu, en collaboration avec le Musée d'Olténie — Craiova).

63. *Fîntînele* (comm. de Matei, dép. de Bistriţa—Năsăud). Les fouilles, continuées dans la nécropole celtique, ont mis au jour 15 nouvelles tombes — 2 d'inhumation et 13 d'incinération. L'inventaire tant céramique que métallique des tombes est en général riche. Des tombes de guerriers ont également été découvertes. Les tombes d'inhumation sont déposées à faible profondeur, les squelettes sont mal conservés et les inventaires funéraires plus pauvres. Au cours de cette campagne de fouilles, les recherches ont été concentrées sur la zone ouest du cimetière, où les tombes sont beaucoup plus rares, ce qui fait supposer que les enterrements cessent dans cette direction (Institut d'histoire et d'archéologie de Cluj, I. H. Crişan, en collaboration avec le Musée d'histoire de Bistriţa, Şt. Dănilă).

64. *Frăţeşti* (dép. d'Ilfov). Des fouilles de sauvetage ont été pratiquées dans la nécropole du VIIIe siècle de n.è. située sur la haute terrasse proche du village de Frăteşti. On a dégagé deux tombes d'inhumation et 15 tombes d'incinération. Parmi les tombes d'incinération, 12 sont à fosse simple, contenant des ossements humains calcinés, avec un inventaire formé de couteaux en fer, perles et boucles d'oreilles (le type à spirale), 1 est d'incinération à urne entière et 2 d'incinération avec des débris de vases. La céramique appartient tantôt à la catégorie grumeleuse, riche en sable, façonnée au tour lent, décorée de stries droites, parallèles et ondoyantes, tantôt à la catégorie fine de couleur grise. Les tombes d'inhumation renferment des squelettes d'enfants, sans mobilier funéraire, les uns repliés en « chien de fusil » (Institut d'archéologie, Susana Ferche, en collaboration avec le Musée de Giurgiu).

65. *Fundu Herţei* (comm. de Cristineşti, dép. de Botoşani). Les recherches ont été poursuivies dans l'établissement du type « horodişte » situé au lieu-dit « La Redute », où l'on a pu établir le tracé de la fortification extérieure, constituée par une simple palissade qui entoure tout cet établissement fortifié à une distance de 200 à 400 m (Institut d'histoire et d'archéologie de Jassy, Dan Gh. Teodor, en collaboration avec le Musée de Botoşani).

66. *Garvăn — Dinogetia* (comm. de Jijila, dép. de Tulcea). On a continué le dégagement du complexe d'édifices et des rues, datant des IVe—VIe siècles, au sud du présumé *praetorium*. On a récolté des menus matériaux et en particulier des tessons céramiques de l'époque romano-byzantine (IVe—VIe siècles) ou de haute époque féodale (X^{e}—XIIe siècles). Certains monuments dégagés par les fouilles antérieures ont fait l'objet de travaux de protection et de consolidation (Institut d'archéologie, I. Barnea et Al. Barnea, en collaboration avec le Musée de Tulcea).

67. *Ghelăieşti* (comm. de Bărgăoani, dép. de Neamţ). Continuation des fouilles dans l'établissement « Nedeia » de Ghelăieşti, appartenant à la phase Cucuteni B_1. On a entièrement dégagé : une habitation de la phase Cucuteni A_2, du type Frumuşica, qui a livré de la céramique bichrome et trichrome sur fond blanc, ainsi que quatre habitations de la phase Cucuteni B_1 dans l'inventaire céramique desquelles on trouve en association constante le style AB_2, groupes γ et δ, et le style B_1, groupe ε, ce qui donne lieu, au début de la phase B_1, à une séquence chronologique et typologique qui avait déjà été relevée à l'établissement de

Drăguşeni (Fălticeni) et à Văleni (Roman) (Institut d'histoire et d'archéologie de Jassy, Anton Niţu, en collaboration avec le Musée de Piatra Neamţ, Şt. Cucoş).

68. *Ghidfalău* (dép. de Covasna). a) Sur le territoire de la commune, on a fouillé partiellement un établissement appartenant à la culture de Noua et présentant trois étapes d'évolution (Musée de Sf. Gheorghe, Székely Z.) ; b) *Anghelus.* Il existe dans le village un établissement dacique surmonté par un établissement roumaino-slave du VIIIe siècle. Les fouilles y ont mis au jour deux huttes du VIIIe siècle (Musée de Sf. Gheorghe, Székely Z. et I. Eröss).

69. *Grădiştea* (dép. de Brăila). Sur la rive gauche du Buzău il existe une éminence de grandes dimensions, témoin de l'érosion, que les habitants du lieu nomment « Curmata ». Les fouilles y ont mis au jour les vestiges d'un établissement gétique, datant des IVe—IIIe siècles av.n.è. Outre la céramique de facture locale faite à la main et au tour, on y a recueilli de nombreux fragments d'amphores grecques, ainsi que des fragments de briques de torchis provenant des habitations (Musée de Brăila, Fl. Anastasiu et N. Harţuche).

70. *Grădiştea Muncelului* (comm. d'Orăştioara de Sus, dép. de Hunedoara). a) *Feţele Albe.* Sur la terrasse dite « Şesul cu brînză », on a continué à dégager le mur E, on a complètement fouillé l'habitation à trois niveaux située sur la IIe terrasse et on a dégagé une habitation avec sa dépendance sur la Ve terrasse. Un peu plus loin, on a identifié à l'aide d'une section les restes d'une habitation de surface ; b) *Căprăreaţa.* A l'est de l'enceinte sacrée de Sarmizegetusa, sur deux terrasses, on a découvert une forge contenant près de 1 000 kg de fer brut en lingots et un grand dépôt d'outils des plus variés. La forge a cessé toute activité après la conquête romaine (Musée d'histoire de la Transylvanie — Cluj, H. Daicoviciu ; Institut d'histoire et d'archéologie de Cluj, I. Glodariu et M. Bărbulescu ; Université «Babeş-Bolyai » de Cluj, I. Piso).

71. *Gropeni* (dép. de Brăila). A l'occasion d'une excavation faite par un habitant dans sa propre cour, il est apparu une tombe d'inhumation renfermant plusieurs vases façonnés au tour. D'après le mobilier funéraire, la tombe peut être assignée à la culture de Sîntana de Mureş-Tcherniakhov (Musée de Brăila, I. Mihăilescu).

72. *Grumăzeşti* (dép. de Neamţ). Reprise des fouilles dans l'établissement de la culture de Criş. On a dégagé deux habitations de surface et on en a identifié deux autres. Vestiges sporadiques du IVe siècle (Institut d'archéologie, Silvia Marinescu-Bîlcu).

73. *Gura Văii* (ville Gh. Gheorghiu-Dej, dép. de Bacău). Reprise des fouilles dans le secteur nord-ouest de l'établissement néolithique, où l'on a recueilli d'abondants matériaux de l'âge néolithique et de l'âge du bronze — culture de Monteoru (Institut d'histoire et d'archéologie de Jassy, I. Niţu, en collaboration avec le Musée de Gh. Gheorghiu-Dej, C. Eminovici, et avec le Musée de Bacău, C. Buzdugan).

74. *Hăneşti* (dép. de Botoşani). Par les fouilles pratiquées au lieu-dit « Malul Iazului », on a dégagé les restes bouleversés et partiellement détruits de deux habitations appartenant à la culture de Cucuteni B (Institut d'archéologie, Silvia Marinescu-Bîlcu, en collaboration avec le Musée de Săveni, F. Aprotoşoaie).

Herculane (Băile), voir *Portes de Fer.*

75. *Herneacova* (comm. de Recaş, dép. du Timiş). Sections à travers les fortifications en terre existant sur le territoire du village, dont il ressort que l'une d'elles a appartenu à un établissement hallstattien et les deux autres à la période de la haute féodalité (Musée du Banat — Timişoara, Florin Medeleţ).

76. *Histria* (dép. de Constanţa). Le programme des fouilles n'a compris que deux objectifs de recherches. Cette réduction thématique du plan a été imposée par la diversification excessive atteinte au cours des dix dernières années de fouilles, au détriment de

l'achèvement des fouilles entamées et de leur étude approfondie aux fins de publication. Les fouilles ont porté sur le temple d'Aphrodite, découvert en 1963, et sur le mur de défense de l'époque archaïque, découvert en 1955. Au premier de ces objectifs, on a exploré la zone située à l'est du monument, en vue de l'obtention de données chronologiques et stratigraphiques concernant le moment de la destruction de ce temple. On a pu ainsi établir assez clairement que les observations faites en 1966 à la suite de recherches affectant une partie de l'intérieur du sanctuaire, d'après lesquelles on avait déduit que la destruction avait eu lieu au moment de l'attaque de Burebista contre Histria et les autres cités de la côte occidentale du Pont-Euxin, sont confirmées par les recherches faites sur le côté est du temple. En 1971, on a constaté que le niveau de la destruction par Burebista représente une césure nette dans la stratigraphie de la zone sacrée. En ce qui concerne le second objectif, on a pratiqué une série de sections perpendiculaires au monument, à la limite sud du plateau de l'établissement civil. On a pu préciser la position stratigraphique de cette enceinte, qui est la plus ancienne dans l'histoire de la cité, datant du VIe siècle av.n.è., ainsi que sa structure en briques de torchis avec parements de pierre, le moment de sa destruction à la fin du VIe siècle et le sort ultérieur des ruines du monument, qui a été bouleversé à nouveau à l'époque romaine (Institut d'archéologie, D. M. Pippidi, P. Alexandrescu, S. Dimitriu, C. Domăneanțu, Mariana Chițescu; Institut des études sud-est européennes, Maria Alexandrescu-Vianu; Musée de Constanța, E. Coman et C. Stavru).

77. *Hîrlău* (dép. de Jassy). Continuation des recherches dans la Cour Princière, où les sections exécutées ont révélé l'existence d'un intense habitat géto-dacique. En même temps, on a obtenu de nouvelles données sur la chronologie de certaines constructions de l'ensemble princier et on a dégagé, en vue de sa consolidation, une portion de la bâtisse appartenant à la IIe et à la IIIe phases de construction de l'ensemble (Institut pédagogique de Bacău, Al. Andronic, en collaboration avec l'Institut d'histoire et d'archéologie de Jassy, Eugenia Neamțu, Stela Cheptea et Rodica Baltă).

78. *Horia* (dép. de Tulcea). Au lieu-dit « Baraj » on a découvert un niveau d'habitat des IIe —IIIe siècles de n.è., dont font partie une *villa suburbana* et onze fosses rituelles. Ce niveau est surmonté par des constructions du IVe siècle de n.è., y compris un mur de défense empierré (Musée du Delta du Danube — Tulcea, Victor Bauman).

79. *Hotărani* (comm. de Fărcașele, dép. de l'Olt). Les fouilles, continuées au point nommé « La turn », ont fourni une situation stratigraphique plus précise en ce qui concerne l'évolution de la culture de Vădastra (Centre des sciences sociales — Craiova, M. Nica, en collaboration avec le Musée d'Olténie et le Musée de Caracal).

80. *Hudum* (comm. Mihai Eminescu, dép. de Botoșani). Les recherches n'ont porté que sur le secteur de la nécropole médiévale, datant des XIIIe—XIVe siècles. On a mis au jour 60 tombes, avec un mobilier funéraire comprenant des diadèmes, des boucles d'oreille, des bagues, des boucles de ceinture en bronze, argent et fer, ainsi que de la céramique façonnée au tour à rotation lente (Institut d'histoire et d'archéologie de Jassy, Victor Spinei et Rodica Baltă, en collaboration avec le Musée de Botoșani).

81. *Ileanda* (dép. de Sălaj). Continuation des fouilles dans l'établissement paléolithique identifié en 1969 sur l'emplacement d'une ancienne carrière, au lieu-dit « Parii Vadului ». L'établissement, situé sur une hauteur, est détruit en partie. Les fouilles n'ont mis au jour que peu de matériel typique, mais on a pu préciser l'existence d'une couche de culture aurignacienne, recouverte par une couche gravettienne (Institut d'archéologie, Maria Bitiri).

82. *Ipotești* (dép. de Suceava). Sondages aux lieux-dits « Drumul Radiu » et « Dealul lan ». Aux deux points on a récolté du matériel du type Criș, y compris à « Drumul Radiu »

le coin d'une habitation appartenant à cette même culture (Institut pédagogique de Jassy, N. Ursulescu, en collaboration avec le Musée de Suceava).

83. *Isaccea - Noviodunum* (dép. de Tulcea). On a repris et continué le dégagement intégral, avec relevé de plans et photographie, des ruines romaines du côté nord de la citadelle de Noviodunum, partiellement emportées et menacées de destruction par les eaux du Danube. Une mention spéciale, parmi ces ruines, pour les hypocaustes de deux vastes thermes datant du IVe siècle de n.è. On a recueilli : une inscription grecque à l'état fragmentaire, des fragments de brique marquée de l'estampille *CL*(*assis*) *FL*(*avia*) *M*(*oesica*), de nombreux tessons céramiques de l'époque romaine et de la haute époque féodale, des monnaies romaines, byzantines, tatares, etc. (Institut d'archéologie, I. Barnea, en collaboration avec le Musée du Delta du Danube — Tulcea).

84. *Izvoarele-Bahna* (dép. de Neamț). Sondage au lieu-dit « Hărmăneşti », où l'on a découvert un établissement préféodal du type Dridu, appartenant aux VIIIe—Xe siècles (Institut pédagogique de Bacău, Ioan Mitrea, en collaboration avec le Musée de Bacău).

85. *Izvorul* (dép. d'Ilfov). Dans la nécropole birituelle du VIIIe siècle de n.è., 28 nouvelles tombes ont été fouillées, dont 17 d'incinération et 11 d'inhumation. Le nombre total des tombes mises au jour est ainsi de 390. Une partie des tombes sont pourvues d'un mobilier funéraire, consistant en boucles d'oreille, bagues, boucles de ceinture, vases de terre cuite, etc. (Institut d'archéologie, Bucur Mitrea).

86. *Jupa - Tibiscum* (dép. de Caraş-Severin). Les fouilles pratiquées en continuation sur le territoire du municipe romain de Tibiscum ont dégagé partiellement le dernier édifice de l'îlot de l'établissement civil exploré au cours des années précédentes. Le dégagement sera achevé en 1972. Dans le camp avoisinant, les recherches portant sur le *praetorium* ont mis au jour une construction appartenant au premier camp, ainsi que les modifications subies par le dernier *praetorium.* Quatre des autels découverts dans le *praetorium* sont complètement martelés (Musée du Banat — Timişoara, M. Moga).

87. *Jurilovca - Argamum* (dép. de Tulcea). Les fouilles ont été poursuivies au Cap Dolojman, dans la zone *extra muros*, dans le but d'identifier l'habitat de l'époque grecque. On a découvert une couche de dépôts de 2,85 m d'épaisseur. Les vestiges d'habitat les plus anciens appartiennent aux Ve—IVe siècles av.n.è. Les dépôts de l'époque hellénistique sont représentés par les restes d'un atelier de céramique. On n'a pas relevé de traces nettes de l'époque romaine. La couche romano-byzantine comprend trois niveaux. Dans le premier, on a relevé une partie d'une chambre aux murs de pierre ; le second niveau représente probablement une réfection de cette construction ; le troisième niveau est représenté par un four, probablement de poterie (Institut d'archéologie, Maria Coja, en collaboration avec le Musée du Delta du Danube — Tulcea).

88. *Lăpuş* (dép. de Maramureş). Les fouilles ont été continuées dans la nécropole tumulaire, où l'on a fouillé deux tumulus (T 11 et T 12), situés au lieu-dit « Podancul Mare » ou « Valea lui Lazăr ». Il y a là une concentration de tombes tumulaires comparable à celle relevée au point « Podanc ». Du point de vue chronologique, les deux tumulus fouillés font partie de la seconde phase de la nécropole, ainsi qu'il ressort du matériel archéologique récolté : de la céramique de facture exclusivement hallstattienne ancienne (Gáva de type local ou Lăpuş II) ; les matériaux de caractère post-Suciu de Sus font défaut, ainsi que toute donnée concernant le rite funéraire (Musée de Baia Mare, Carol Kacso).

89. *Leliceni-Ciuc* (dép. de Harghita). Continuation des fouilles au lieu-dit « Köhegy », dans la partie sud-ouest de la commune. Les matériaux recueillis attestent un habitat de la période de transition du néolithique à l'âge du bronze (culture de Coțofeni), ainsi qu'un

autre habitat appartenant au commencement de l'âge du bronze et un dernier habitat de l'époque La Tène. En ce qui concerne le matériel appartenant à l'âge du bronze, il semble qu'il s'agit d'un nouvel aspect, différent de celui de la culture de Schneckenberg. A 400 m environ de là, sur la hauteur de « Tilalmas », un sondage a livré des fragments céramiques appartenant à la culture de Coțofeni (Musée de Miercurea Ciuc, Csaba Horváth).

90. *Lețcani* (dép. de Jassy). On a poursuivi les recherches dans la nécropole birituelle du IVe siècle de n.è., en vue d'en délimiter la surface sur les côtés est et nord (Institut d'histoire et d'archéologie de Jassy, Cătălina Bloșiu, et Musée d'histoire de la Moldavie).

91. *Leu* (dép. de Dolj). On a continué les fouilles au point dit « La Tei », où l'on a découvert des habitations néolithiques du type Vinča-Dudești renfermant un riche matériel céramique. On a obtenu de nouvelles données stratigraphiques sur l'aspect néolithique Vinča-Dudești (Centre des sciences sociales de Craiova, M. Nica, en collaboration avec le Musée d'Olténie — Craiova).

92. *Lișcoteanca* (comm. de Bordei Verde, dép. de Brăila). a) Sur le tell situé entre les villages de Lișcoteanca et de Filiu, on a poursuivi les fouilles dans l'établissement Gumelnița comprenant deux niveaux d'habitat, marqués par des restes d'habitations de surface. A l'intérieur de celles-ci on a trouvé un très riche matériel céramique, présentant en majeure partie des traces de peinture, parmi lequel quelques fragments de vases du type Cucuteni A ; de même, un grand nombre d'objets en pierre et en corne. Dans une habitation du niveau supérieur (Gumelnița A 2), on a découvert une alêne et une hache en cuivre. Sur la surface du tell, dans la zone fouillée, on a mis au jour quatre tombes d'inhumation d'époques différentes, dont l'une renfermait en fait de mobilier un vase de forme presque hémisphérique, orné de bandes de lignes horizontales et en forme de guirlandes, exécutées au cordon tordu (période de transition du néolithique au bronze). Deux autres tombes appartiennent probablement aux Sarmates (IIe—IIIe siècles de n.è.) et une quatrième à un cavalier nomade qui, au Xe ou au XIe siècle, avait déposé comme offrande le crâne et les pieds de son cheval. b) Au lieu-dit « Moș Filon », sur la partie avancée d'une colline à la limite ouest du village, on a constaté l'existence de deux couches de culture : l'une Boian-Giulești au-dessous, l'autre Gumelnița au-dessus. Ici aussi on a découvert cinq tombes d'inhumation appartenant à la population sarmatique (IIe—IIIe siècles de n.è.) (Musée de Brăila, N. Harțuche et Fl. Anastasiu).

Liubcova, voir *Portes de Fer*.

93. *Locusteni* (comm. de Dăneți, dép. de Dolj). On a continué les recherches dans la nécropole daco-romaine du point « Pîrîul Predeștilor », où l'on a mis au jour 28 nouvelles tombes, dont 16 d'incinération et 12 d'inhumation. Sous le cimetière daco-romain se trouve un niveau de l'âge du bronze, culture de Verbicioara (Centre des sciences sociales de Craiova, Gheorghe Popilian, Marin Nica et Cornelia Tătulea).

94. *Mamaia-village* (ville de Năvodari, dép. de Constanța). On a identifié au moyen d'un sondage deux niveaux d'habitat assignés au paléolithique moyen, séparés par une couche stérile. Par sa forme et par la technique de la taille, le matériel lithique récolté, autant dans la couche de culture qu'en surface, appartient au moustérien denticulé (Institut d'archéologie, Al. Păunescu, Fl. Mogoșanu et V. Chirică, en collaboration avec le Musée d'archéologie de Constanța).

95. *Mangalia - Callatis* (dép. de Constanța). Continuation des recherches dans la nécropole romano-byzantine de la ville de Callatis. 26 tombes d'inhumation des IVe—VIe siècles ont été mises au jour à cette occasion, la plupart construites en pierre. Parmi elles, on compte quelques tombes collectives. L'inventaire est maigre ou fait défaut complètement. Parmi les objets recueillis, on note des vases en terre cuite ou en verre, des boucles de ceinture en

bronze, des perles en verre ou en ambre, des boucles d'oreille en or. Presque tous les objets datent du IVe siècle de n.è. (Institut d'archéologie, C. Preda).

96. *Mălușteni* (dép. de Vaslui). Les fouilles dans l'établissement de Mălușteni IV, commencées en 1970, ont été poursuivies. Outre les matériaux lithiques, qui présentent un degré avancé de microlithisation, on note l'apparition d'un amoncellement consistant en ossements de bovins et en traces de charbon et de pierres. Une section de contrôle a été tracée dans l'établissement Mălușteni III. On a également fouillé un complexe appartenant à un nouvel établissement, Mălușteni V, situé à 400 m nord-ouest de Mălușteni IV, au lieu-dit « Chiștele » ; le matériel archéologique est identique à celui de Mălușteni IV (Institut d'archéologie, M. Brudiu, en collaboration avec le Musée de Bîrlad).

97. *Mărgăritești* (comm. de Voineasa, dép. de l'Olt). Continuation des fouilles dans la petite citadelle dacique située à la pointe de la colline dite « Cetate ». Les fouilles ont démontré qu'il s'agit d'une citadelle naturellement fortifiée, entourée de trois côtés de pentes escarpées, difficilement accessibles, et séparée de la crête de la colline par une fortification consistant en un vallum et un fossé. Dans la composition du vallum on a trouvé des petits blocs rectangulaires en terre cuite, aux bords arrondis. C'est là un type de fortification hallstattienne connue, semblable à celles de Bucovăț et de Popești. Outre la céramique, on y a recueilli des fusaïoles de terre glaise, des fibules dont l'une de type thracique, des bracelets en une pâte vitreuse de couleur bleue, des fragments de meule circulaire trouvés à la surface du site, une monnaie dacique d'un type dégénéré caractéristique pour les Daces d'Olténie (type Aninoasa), datant au plus tard du début du Ier siècle av.n.è. L'établissement fortifié de Mărgăritești a été habité depuis le Hallstatt tardif jusqu'au début du Ier siècle inclusivement (Centre d'anthropologie, Wanda Wolski, en collaboration avec le Musée du département de l'Olt, Mihail Butoi).

98. *Meriigoala* (comm. de Vedea, dép. de Teleorman). L'exploration du tumulus, commencée en 1969, a été reprise et achevée. On a mis au jour une tombe datant du Hallstatt ancien, ainsi que le reste de l'inventaire : céramique, un objet en fer, un objet de parure en bronze plaqué de feuille d'or (Institut d'archéologie, Em. Moscalu).

99. *Miorcani* (comm. de Rădăuți-Prut, dép. de Botoșani). 25 nouvelles tombes d'inhumation et d'incinération appartenant à la culture de Sîntana de Mureș-Tcherniakhov ont été mises au jour. Leur mobilier funéraire comprend des vases en argile, des fibules, des boucles, des peignes en os, des perles et d'autres pièces. Le total des tombes mises au jour dans la nécropole de Miorcani s'élève maintenant à 100 (Institut d'histoire et d'archéologie de Jassy, Ion Ioniță, et le Musée de Botoșani).

100. *Mîrleanu - Sacidava* (dép. de Constanța). On a cherché à élucider, en continuation, les principaux problèmes stratigraphiques et chronologiques par des sections transversales sur les côtés ouest, sud et est de l'enceinte. On a identifié dix niveaux de vie, se succédant du IIe au VIIe siècle de n.è., parmi lesquels deux phases spéciales d'urbanisation : l'une aux IIe—IIIe siècles, la seconde aux IVe—VIIe siècles (Musée d'archéologie, C. Scorpan).

101. *Moldovenești* (dép. de Cluj). Un sondage a été pratiqué dans l'établissement de haute époque féodale appartenant à la citadelle de Moldovenești-Turda. On a relevé l'existence de deux niveaux d'habitat. Deux huttes fouillées ont livré de la céramique faite à la main (des petits plateaux et des pots), au tour lent et au tour rapide, de facture supérieure, datant des IXe—XIe siècles. Dans les couches de culture de la haute époque féodale on a trouvé également de la céramique romaine (parfois avec l'estampille de la Ve légion Macedonica), provenant probablement de l'établissement romain voisin (Institut d'histoire

et d'archéologie de Cluj, en collaboration avec le Musée d'histoire de Cluj, Petru Iambor et Ștefan Matei).

102. *Niculițel* (dép. de Tulcea). 1) Fouilles de sauvetage dans une basilique romano-byzantine. Dans la crypte de la basilique, on a découvert les squelettes de quatre martyrs et sur deux des parois de la crypte, des textes mentionnant les noms de ceux-ci (Musée du Delta du Danube — Tulcea, Victor Baumann) ; 2) Au lieu-dit « Bădila », on a fouillé un tumulus isolé, dans le revêtement duquel on a découvert : une tombe consistant en un sarcophage occupé par deux morts inhumés, avec un riche inventaire d'objets de parure et d'offrandes ; deux tombes d'incinération sur les lieux dans une fosse à degrés, recouverte de briques ou de tuiles ; deux tombes d'incinération sur les lieux dans des fosses ovales et non recouvertes. La tombe principale à sarcophage est datée par deux monnaies du règne d'Antonin le Pieux. On a encore trouvé dans le revêtement du tumulus quatre tombes d'inhumation indépendantes de l'érection du tumulus, sans inventaire et dans deux desquelles le squelette était replié « en chien de fusil » (Musée du Delta du Danube — Tulcea, Simion Gavrilă).

Noviodunum, voir *Isaccea*.

103. *Oarța de Jos* (dép. de Maramureș). Des recherches ont été entamées au lieu-dit « Vîlceaua lui Rusu », dans un établissement non fortifié de l'âge du bronze situé sur le versant d'une colline. Le matériel archéologique récolté atteste, partiellement du moins, un caractère commun à celui de Lăpuș, mais néanmoins la détermination culturelle et chronologique en est encore incertaine (Musée de Baia Mare, Carol Kacso).

104. *Obîrșia Nouă* (dép. de l'Olt). Continuation des fouilles dans la nécropole préféodale (n° 1), datant des VIIIe—IXe siècles. Le nombre des tombes mises au jour en 1971 est de 23, parmi lesquelles une seule d'incinération et les autres d'inhumation. Au total, on a fouillé jusqu'à présent 105 tombes, dont 95 d'inhumation et 10 d'incinération. On a obtenu de nouvelles données concernant le caractère chrétien des inhumations (Université de Craiova, Octavian Toropu, en collaboration avec le Musée d'Olténie — Craiova).

105. *Obreja* (comm. de Mihalț, dép. d'Alba). Dans le cimetière autochtone de l'époque romaine, les fouilles ont mis au jour 41 nouvelles tombes, dont 40 d'incinération et une d'inhumation. Les tombes d'incinération peuvent, tout comme celles découvertes lors des campagnes précédentes (1967—1970), être réparties en deux catégories : 1) celles à urne, avec ou sans couvercle ; 2) celles sans urne, les cendres étant déposées à même la fosse non brûlée, de forme ronde-ovale ou, plus rarement, ovale allongée. L'unique tombe d'inhumation appartenait à un enfant. D'après le mobilier funéraire (deux monnaies romaines de bronze, des fibules, etc.), les 41 tombes datent des IIe et IIIe siècles. Les recherches dans le cimetière d'Obreja sont à présent épuisées, le total des tombes qui y ont été mises au jour et enregistrées de 1967 à 1971 inclusivement s'élevant à 247. A ce chiffre on peut ajouter encore 50 tombes situées dans la partie ouest du cimetière, qui ont été détruites par les plantations de vigne avant le commencement des fouilles (Institut d'histoire et d'archéologie de Cluj, D. Protase).

106. *Ocland* (dép. de Harghita). Dès la fin du siècle dernier, on avait signalé ici une fortification en terre, de plan carré, faisant partie du système défensif de la frontière orientale de la Dacie romaine. Au cours des fouilles faites maintenant en ce lieu, nommé « Cetatea cu ceapă » (Hagymas-vara), on a sectionné le vallum en terre complété par une palissade, qui ne comporte qu'une unique phase de construction. A l'intérieur, les fouilles ont livré une récolte abondante de céramique romaine et moins abondante d'objets métalliques (parmi lesquels quelques pointes de *pilum* en fer) et en verre. A cet endroit, situé à 25 km est-sud-est du camp romain de Sînpaul, il a existé un *burgus* mesurant 33,5 × 29,5 m (Musée

d'histoire de Cluj, Istvan Ferenczi, en collaboration avec le Musée d'Odorheiul Secuiesc, Géza Ferenczi).

107. *Ocnița* (comm. d'Ocnele Mari, dép. de Vîlcea). Continuation des fouilles dans l'établissement La Tène de la zone Ocnița-Cosota et dans la nécropole. 30 nouvelles tombes d'incinération à même la fosse ont été mises au jour. La section XXIII (de 130 m de longueur) a démontré que la pente nord de la hauteur fortifiée n° 1 était aménagée en terrasses et habitée. Dans l'établissement, on a découvert un groupe de quatre habitations de plan rectangulaire, dont certaines avaient un plancher de galets. Ces habitations datent du Ier siècle av.n.è. Sur la base des observations directes, de l'étude des matériaux et des déterminations de monnaies, faites par B. Mitrea, on a pu, cette année aussi, préciser la stratigraphie et la chronologie de l'établissement. On a identifié également un vaste établissement hallstattien, en partie détruit par les travaux publics, qui fera l'objet de fouilles ultérieures (Institut d'archéologie, D. Berciu, et le Musée de Rîmnicu Vîlcea, P. Purcărescu).

108. *Olt*. Dans la zone des hydrocentrales de la vallée de l'Olt, des fouilles de sauvetage ont été faites à :

a) *Rîureni* (dép. de Vîlcea). Des recherches ont été entamées dans une nécropole datant des Ve—IVe siècles av.n.è. On a fouillé 6 tumulus, mettant au jour des tombes d'incinération renfermant un riche inventaire de céramique et de pièces métalliques. La stratigraphie atteste deux phases de sépulture (Institut d'archéologie, Em. Moscalu, en collaboration avec le Musée de Rîmnicu Vîlcea).

b) *Stolniceni* (comm. de Rîureni, dép. de Vîlcea). Des fouilles archéologiques ont été pratiquées au lieu-dit « La Codreanu », correspondant au secteur des thermes. Les fouilles de 1971 ont eu pour objectif de déterminer le rapport stratigraphique entre l'établissement civil et les thermes, malgré le fait que les anciennes fouilles ont isolé les thermes de l'établissement. En échange, deux des sections ont fait apparaître une série de murs appartenant à des constructions qui seront dégagées lors des campagnes ultérieures. Une partie des murs conservent encore le crépi sur leur face intérieure. Sur une série de fragments de crépi on relève des bandes peintes en « rouge pompéien ». La céramique livrée par les fouilles, peu abondante, appartient aux IIe—IIIe siècles de n.è., ce qui permet d'assigner ces murs à la même époque. Cette datation est confirmée par d'autres matériaux (de fibules), ainsi que par les observations archéologiques (Institut d'archéologie, Gh. Bichir, H. Nubar et Magda Tsony, en collaboration avec le Musée de Rîmnicu Vîlcea). Le groupe d'études qui a travaillé dans la zone de l'Olt a été sous la direction de N. Constantinescu.

109. *Oltenița* (dép. d'Ilfov). Continuation des fouilles dans la nécropole des XVIe—XVIIe siècles située au lieu-dit « Renie » (près de la Fabrique de filature). Dans la zone des recherches, on a identifié également une couche mince de la culture Cernavoda I. On n'a pas trouvé d'autres tombes médiévales, en échange on a découvert une tombe au squelette couché sur le côté droit en position fortement repliée, orienté dans la direction est-ouest, sans inventaire, datant probablement de l'âge du bronze. Sur le versant de la terrasse incliné vers l'Argeș, on a mis au jour une tombe au squelette partiellement détruit, orienté dans la direction est-ouest, avec un inventaire d'objets en fer. Du côté gauche du squelette, vers la tête, se trouvaient déposés rituellement des os de pieds de cheval. Cette tombe a appartenu à un Petchénègue (Musée d'Oltenița, Done Șerbănescu et Barbu Ionescu).

110. *Oncești* (dép. de Bacău). 1) Fouilles au lieu-dit « Berghiu », où l'on a découvert des complexes d'habitat spécifiques pour la fin du Hallstatt ; 2) Dans le village de Bărboasa, au lieu-dit « Pădurea Mazilului », on a identifié un établissement appartenant au Hall-

statt final; 3) Dans ce même village, au lieu-dit « Dealul Stîrcului », vestiges d'un autre établissement de la même époque (Musée de Bacău, C. Buzdugan).

111. *Orbeasca de Sus* (dép. de Teleorman). On a continué les fouilles dans l'établissement fortifié, qui ont confirmé l'existence d'une double fortification et ont fourni des données importantes sur la structure de celle-ci. L'établissement a été habité au cours de deux étapes à l'âge du bronze, de deux autres étapes au premier âge du fer, enfin au cours du La Tène primitif. On a continué le sondage dans l'établissement La Tène tardif situé dans le village même, où l'on a également découvert deux huttes pourvues de fours, datant des XVIIIe — XIXe siècles. Dans le centre du village, on a découvert par hasard un cimetière datant de la première moitié du XIXe siècle (Institut d'archéologie, Em. Moscalu, en collaboration avec le Musée d'histoire d'Alexandria).

112. *Păcuiul lui Soare* (comm. d'Ostrov, dép. de Constanța). Les recherches ont eu lieu dans la zone du « Port » et dans la partie comprise entre le port et la partie nord du site (sections III C et III D). Dans le secteur « Port », on a dégagé les restes d'une hutte datant du début du XIe siècle, pourvue d'un four en pierre. Les observations des années précédentes au sujet de l'existence d'une couche d'inondation recouvrant les niveaux du XIe siècle ont été confirmées par les fouilles de 1971. Dans la section III D, on a identifié trois habitations de surface et une hutte mi-enfouie, toutes assignées au XIe siècle par des monnaies. Le matériel archéologique livré par les fouilles consiste en vases pouvant être reconstitués, en monnaies byzantines de bronze du XIe siècle, en outils et objets de parure. Le niveau des eaux du Danube ayant été très bas en 1971, on a pu faire des observations sur la partie sud-ouest de la citadelle, ordinairement submergée. On a constaté, ainsi, l'existence d'une seconde entrée, assez bien conservée, dans la citadelle (Institut d'archéologie, Petre Diaconu, R. Popa, D. Vîlceanu, en collaboration avec le Musée de Călărași, N. Anghelescu, et le Musée de Constanța, M. Irimia).

113. *Pănceşti* (dép. de Bacău). Au lieu-dit « Cetățuie », les fouilles ont été continuées dans un établissement dacique du type « oppidum », qui a été habité des IIe—Ier siècles av.n.è. au Ier siècle de n.è. Cette année, les fouilles ont été concentrées sur l'acropole (Musée de Bacău, V. Căpitanu, en collaboration avec le Musée de Roman, V. Ursache).

114. *Peninsula* (comm. de Lumina, dép. de Constanța). Recherches dans un établissement paléolithique situé sur la rive ouest du lac Siutghiol. L'établissement appartient au moustérien denticulé (Institut d'archéologie, Fl. Mogoșanu).

115. *Peretu* (dép. de Teleorman). On a achevé de fouiller le tumulus qui, en novembre 1970, avait livré le trésor du type Agighiol. Ces fouilles ont permis de reconstituer la situation exacte de la sépulture et de découvrir tous les éléments composants du mobilier funéraire. Le trésor de Peretu devient ainsi l'une des rares découvertes de ce genre pour lesquelles on ait pu recueillir sur les lieux d'aussi importantes données scientifiques. On a constaté également que sur l'emplacement du tumulus il avait existé un habitat néolithique, puis du premier âge du fer (Institut d'archéologie, Em. Moscalu, en collaboration avec le Musée d'histoire de Roumanie, G. Trohani).

Pescari, voir *Portes de Fer*.

116. *Peştiş* (comm. d'Aleșd, dép. de Bihor). Dans la grotte dite « Piatra Jurcoaei », on a entrepris des fouilles qui ont mis au jour des matériaux appartenant à la culture de la Theiss — le groupe Herpaly — ce qui éclaircit en une certaine mesure les problèmes soulevés par les découvertes faites à Cheile Turzii et à Alba Iulia—« Lumea Nouă ». La grotte étant de dimensions réduites, elle a été entièrement fouillée (Musée d'Oradea, Doina Ignat et Tiberiu Jurcsak).

117. *Piatra Frecăței* (comm. d'Ostrov, dép. de Tulcea). 1) Continuation des fouilles dans la nécropole romano-byzantine, où l'on a accompli l'étude presque intégrale d'une basilique de cimetière des IVe—Ve siècles de n.è. (Institut des études sud-est européennes, Petre Aurelian, en collaboration avec le Musée du Delta du Danube — Tulcea) ; 2) En continuation des fouilles de l'année précédente, on a dégagé partiellement des restes de constructions de l'époque romano-byzantine, parmi lesquelles une habitation du VIe siècle détruite par un incendie. Pour délimiter le périmètre de l'habitat de haute époque féodale, on a exécuté une nouvelle section de 20 × 2 m vers l'extrémité nord-ouest de la colline où se trouve l'établissement. Vérifiant la destination des restes de murs considérés jusqu'à présent comme parties composantes du camp de Béroë, on a identifié les restes d'une citerne datant de l'époque romaine (Institut d'archéologie, D. Vîlceanu, en collaboration avec le Centre d'anthropologie de Bucarest, M. Udrescu, et le Musée d'histoire de la République Socialiste de Roumanie).

118. *Pișcolt* (dép. de Satu Mare). Des fouilles de sauvetage ont été faites au point nommé « Nisipărie », une carrière de sable où, à la fin de 1970, étaient apparus des objets archéologiques indiquant la présence d'une nécropole celtique. A la suite des fouilles, on a étudié 46 tombes, dont 3 datant de l'âge du bronze, à savoir de la Ière phase de la culture d'Otomani. Sur les 43 tombes de l'époque La Tène, 6 sont détruites, 16 sont d'inhumation et 21 d'incinération à même la fosse ou — dans 4 cas — à urne. Les complexes funéraires appartiennent à des guerriers, des femmes et à des enfants. Le mobilier funéraire est très riche et varié, consistant en armes (épées, fers de lance, boucliers, coutelas), objets de parure (fibules, bracelets, perles) et céramique façonnée à la main ou au tour. D'après le mobilier funéraire, les tombes mises au jour datent de l'époque La Tène ancienne (B_2) et moyenne (C_1) (Musée de Carei, I. Nemeti).

119. *Poiana* (comm. de Flămînda, dép. de Teleorman). Dans le cadre de l'étude des éléments constitutifs et du système de construction du *limes* transalutain, on a pratiqué un premier sondage à un point du vallum de terre situé à 1,5 km environ au nord du Danube. On a constaté que dans cette zone le vallum est en terre battue et sans palissade (Institut d'archéologie, I. B. Cătăniciu).

120. *Polovragi* (dép. de Gorj). On a commencé des recherches de grande envergure sur la hauteur dite « Cetatea de refugiu » (« La crucea lui Ursachi »), où l'on a relevé des traces d'habitations de surface et d'une construction ayant pour fondations un mur de pierres non façonnées liées avec de la terre glaise. D'intéressantes observations ont été faites sur le mode de construction du vallum de défense, qui présente une technique inconnue jusqu'à ce jour. Les monnaies et autres matériaux recueillis confirment la date proposée antérieurement pour les fortifications de Polovragi, dont le dernier niveau ne dépasse pas la fin du Ier siècle av.n.è. Sur la « Cetățuie » on a fouillé quelques points pour élucider les problèmes stratigraphiques restés en suspens (Musée militaire central, Floricel Marinescu).

121. *Popești* (comm. de Vasilați, dép. d'Ilfov). Au point « Sărăiolanu », on a fouillé les complexes archéologiques de l'époque romano-byzantine avancée. On a mis au jour deux huttes appartenant à la culture de Ciurelu. Au même endroit, on a identifié un habitat massif du temps de la féodalité tardive (Institut d'archéologie, Mihai Sâmpetru, en collaboration avec le Musée d'Oltenița, Done Șerbănescu).

122. *Portes de Fer*. Dans la zone du lac d'accumulation de la Centrale hydro-électrique des Portes de Fer, sur le territoire des départements de Mehedinți et de Caraș-Severin, les fouilles de sauvetage ont été continuées dans les localités suivantes :

a) *Băile Herculane* (dép. de Caraş-Severin). Dans la grotte dite « Peştera Hoţilor », poursuivant les recherches dans les dépôts paléolithiques, on a obtenu de nouveaux matériaux archéologiques et paléontologiques caractéristiques pour le paléolithique quartzitique (Fl. Mogoşanu).

b) *Pescari* (dép. de Caraş-Severin). Au point où la rivière Alibeg se jette dans le Danube, au km 1034, les fouilles ont mis au jour un niveau renfermant des habitations, des foyers rectangulaires, des coups-de-poing en pierre polie et des fragments de céramique, niveau que l'auteur des fouilles considère comme « la dernière étape de la culture de Schela Cladovei, qui pourrait marquer un moment de passage au néolithique ancien » (V. Boroneanţ).

c) Au lieu-dit « Culă », les fouilles ont été continuées dans la zone de la citadelle médiévale, afin de préciser les deux niveaux d'habitat du deuxième âge du fer, qui présentent des huttes superposées et deux phases de fortifications à palissades, niveaux surmontés par un vallum en terre de la période de haute féodalité et par les courtines de la seconde enceinte de la citadelle, qui comprend trois phases de construction, dont la dernière datant de la première moitié du XVe siècle (Şt. Matei et Ilie Uzum).

d) *Moldova Veche* (ville de Moldova Nouă, dép. de Caraş-Severin). Dans l'île de Moldova Veche, au lieu-dit « Spitz », on a fouillé l'établissement de l'âge du bronze, d'où l'on a récolté, tant dans le niveau d'habitat que dans les fosses, de la céramique caractéristique pour la culture de Vatina. Au même endroit on a trouvé des tessons céramiques de l'époque préféodale (Sebastian Morintz, Exspectatus Bujor et M. Sâmpetru).

e) *Sviniţa* (dép. de Mehedinţi). En amont de la localité, au lieu-dit « Islaz » situé au km 1004, 700, en contrebas de la route, on a rencontré deux niveaux d'habitat du premier âge du fer et un niveau de l'époque préféodale ; à la hauteur du km 1007, 100, un sondage fait en contrebas de l'ancienne route a révélé l'existence d'un niveau du premier âge du fer, également surmonté par un niveau préféodal ; 300 m en amont, sur la rive gauche de la rivière Ilişova, près du pont de l'ancienne route, on a identifié un niveau de céramique néolithique, culture de Starčevo (Eugen Comşa et V. Boroneanţ).

Sur la rive du Danube, à la hauteur du km 1010, on a trouvé, sous l'ancienne route, des fours à chaux qui, d'après les trois fragments céramiques livrés par les fouilles, pourraient dater des IIIe—IVe siècles de n.è. (Şt. Olteanu).

f) *Liubcova* (comm. de Berzasca, dép. de Caraş-Severin). À l'occasion des travaux de terrassement en vue de la construction de la nouvelle route, on a rencontré des parois de fours à chaux semblables à ceux découverts à Sviniţa au cours de cette même campagne et datés toujours des IIIe—IVe siècles par l'auteur des recherches (Şt. Olteanu). Les recherches dans la zone des Portes de Fer ont été coordonnées par Exspectatus Bujor).

123. *Putna — monastère* (dép. de Suceava). Les fouilles ont englobé autant l'intérieur de l'enceinte que l'extérieur des côtés est et sud. On a trouvé les restes des cellules des XVIe—XVIIIe siècles au nord de l'église, ainsi que ceux de constructions des XVe—XVIe siècles dans l'angle sud-ouest de l'enceinte. On n'a trouvé aucun indice de l'existence de tours d'angle pour l'enceinte du XVe siècle. Sur le côté est, on a établi l'existence d'un fossé de défense qui a été en fonction jusqu'au XVIIe siècle. On n'a trouvé aucune trace de constructions extérieures sur le côté sud de l'enceinte. Parmi les matériaux archéologiques récoltés, la catégorie la plus riche est représentée par la céramique émaillée des XVe—XVIe siècles, dont une grande partie porte des noms de moines ou des textes plus amples en alphabet cyrillique (Institut d'archéologie, I. Nestor, M. D. Matei, A. Rădulescu, Elena Busuioc, en collaboration avec la Direction des monuments historiques, N. Puşcaşu, V. Puşcaşu, Gh. Cantacuzino et avec le Musée de Suceava, Al. Artimon et C. Cîrjan).

124. *Radovanu* (dép. d'Ilfov). 1) Au lieu-dit « La Muscalu », on a continué les recherches portant sur les restes d'habitations de l'établissement correspondant au deuxième niveau du complexe de la phase de transition à la culture de Gumelnița. On a étudié et démonté les restes de quatre plates-formes d'habitations dans la partie sud-est de l'établissement. Puis on a fouillé la portion correspondante du troisième niveau. On a recueilli surtout des tessons céramiques, des os d'animaux, ainsi qu'un petit objet de cuivre (Institut d'archéologie, Eugen Comșa) ; 2) Sondages informatifs sur la hauteur dite « Gorgana a doua ». On a identifié une couche de culture de l'âge du bronze, du type Coslogeni, d'un aspect nouveau, comprenant un grand nombre d'éléments du type Tei et du type Zimnicea-Plovdiv. La couche de l'âge du bronze est surmontée par une couche de culture géto-dacique (Ier siècle av.n.è. — Ier siècle de n.è.) (Institut d'archéologie, Sebastian Morintz, en collaboration avec le Musée d'Oltenița, Done Șerbănescu et Barbu Ionescu).

125. *Răcătău* (dép. de Bacău). Reprise de fouilles dans l'établissement fortifié géto-dacique attesté des IIe—Ier siècles av.n.è. au Ier siècle de n.è., où l'on a attaqué une surface de 800 m^2. La couche de dépôts archéologiques a près de 1,80—2 m d'épaisseur et l'on y distingue deux couches de culture : l'une de l'âge du bronze, culture de Monteoru, la seconde de l'époque géto-dacique, IIe—Ier siècles av.n.è. au Ier siècle de n.è. On a récolté une grande quantité de céramique de facture locale et des imitations de formes grecques et romaines, ainsi que de la céramique d'importation ; de même, de très nombreux objets en fer, bronze, pierre, os et verre, ainsi qu'une large variété d'objets de parure. On a découvert également deux trésors de deniers républicains et impériaux, ainsi que des monnaies isolées, dans la zone du complexe d'habitations. Les découvertes monétaires couvrent une période de temps comprise entre l'an 150 av.n.è. et les règnes d'Auguste et de Tibère (Musée de Bacău, V. Căpitanu, en collaboration avec le Musée de Roman, V. Ursachi).

126. *Rădăcinești* (dép. de Vîlcea). On a commencé des recherches archéologiques dans le camp de Rădăcinești, construit en l'an 138 par l'unité *Suri Sagittarii*. On a dégagé le côté sud, y compris la porte, et une partie du côté nord. Le camp mesure 56,60 × 54,60 m. L'enceinte a des murs de 1,60 m d'épaisseur, conservés sur une hauteur de 0,60 m, pourvus de tours intérieures d'angle, demi-circulaires, avec des pièces de 2,25 × 1,70 m. A 40 m au sud du camp se trouve l'édifice des thermes, qui a été dégagé sur toute sa surface demeurée libre (Musée militaire central, Cristian Vlădescu et Gh. Poenaru Bordea).

Rîureni, voir *Olt*.

127. *Reșca - Romula* (comm. de Dobrosloveni, dép. de l'Olt). 1) Secteur *villa suburbana* : on a continué les travaux de dégagement de la construction dans sa partie nord et est, où elle a été complètement détruite ; 2) Secteur du mur de Philippe l'Arabe : on a fouillé l'angle nord-est de l'enceinte octogonale, sans y trouver de tour de défense ; 3) Secteur de la fortification civile du centre de la ville : on a suivi le tracé du mur nord, sans parvenir jusqu'à son angle nord-ouest, et on a identifié un grand canal d'écoulement en brique où débouchaient les conduits de plomb (Faculté d'histoire de Bucarest, D. Tudor ; Institut d'archéologie, Gh. PoenaruBordea ; Centre des sciences sociales de Craiova, Gh. Popilian ; Musée militaire central, Cr. Vlădescu ; Musée de Caracal, Șt. Chițu).

128. *Ripiceni Izvor* (comm. de Ripiceni, dép. de Botoșani). Continuant les fouilles des années précédentes, on a tracé une nouvelle superficie qui a été fouillée à 2,50—3,50 m de profondeur. On a mis au jour des vestiges d'habitat assignés à l'aurignacien, au gravettien, au tardenoisien et au postpaléolithique (culture de Noua, culture de Sîntana de Mureș-Tcherniakhov et époque féodale) (Institut d'archéologie, Al. Păunescu ; Institut d'histoire et d'archéologie de Jassy, V. Chirică, en collaboration avec le Musée de Botoșani).

129. *Rîşnov* (dép. de Brașov). Les fouilles pratiquées dans le camp romain de Rîșnov ont eu pour but de vérifier les éléments de défense des côtés NO, SO et SE. Elles ont confirmé l'existence de deux phases de construction et précisé les différences de construction dans le cadre de la phase de pierre, à savoir : sur les côtés NE et SE le mur de pierre est placé dans le fossé de la phase de terre, tandis que sur les côtés NO et SO il est planté dans le vallum de cette même phase. On a de même, exploré les tours des angles E, N et O, ainsi que deux bâtiments situés à l'intérieur du camp, dont l'un semble représenter le *praetorium*. Le matériel archéologique recueilli se compose de céramique romaine et dacique, de pièces en fer et en bronze et d'un graffito (Institut d'histoire et d'archéologie de Cluj, Nicolae Gudea, en collaboration avec le Musée de Brașov, Ioan Pop).

130. *Roman* (dép. de Neamț). Dans la cour de l'école n° 5 on a fouillé une nécropole des XVe—XVIe siècles et un établissement du XIVe siècle. Plus de 30 tombes d'inhumation ont été mises au jour, ainsi que plusieurs habitations (Musée de Roman, Domnița Hordilă).

131. *Romita* (comm. de Românești, dép. de Sălaj). On a poursuivi le dégagement des thermes romains identifiés en 1970. Les fouilles ont établi la forme et les dimensions de l'édifice et ont fourni des données sur sa distribution intérieure. Dans l'une des pièces on adécouvert un petit bassin. On a récolté de la céramique, des objets de parure et des monnaies (Institut d'histoire et d'archéologie de Cluj et le Musée de Zalău ; groupe d'études formé d'Eugen Chirilă, Vasile Lucăcel et Ștefan Simoc).

Romula, voir *Reșca*.

132. *Roşiori* (comm. de Diosig, dép. de Bihor). Au point nommé « La sere » on a continué les fouilles archéologiques commencées en 1969 dans l'établissement de l'âge du bronze appartenant à la culture d'Otomani. Situé sur un plateau qui représente de fait la terrasse supérieure de la rivière Bereteu, l'établissement a une superficie de près de 30 ha. Les fouilles se sont concentrées surtout sur une zone proéminente entourée d'un fossé circulaire de défense. Dans cette zone on a pu délimiter six niveaux distincts d'habitat. Les deux niveaux inférieurs appartiennent à la phase I de la culture d'Otomani, les quatre derniers à la phase II de la même culture. Au cours dès fouilles on a récolté un riche matériel archéologique, consistant surtout en céramique et ossements d'animaux ; parmi ceux-ci certaines pièces présentent des traces nettes de travail humain (Musée d'Oradea, Ivan Ordentlich et Nicolae Chidioșan).

133. *Rotbav* (comm. de Feldioara, dép. de Brașov). Continuation des fouilles dans l'établissement à deux niveaux de la fin de l'âge du bronze (cultures de Wietenberg et de Noua, avec présences des cultures de Costișa, la phase tardive, et de Tei). On a fouillé une vingtaine de fosses renfermant des matériaux céramiques et l'on a pu établir une relation entre la phase tardive de la culture de Wietenberg et la phase Tei-Stejar (probable) (Institut d'archéologie, Al. Vulpe, en collaboration avec le Musée de Brașov, Mariana Marcu).

134 *Rucăr* (dép. de l'Argeș). Au lieu-dit « Cîmpu Rucărului », on a exécuté un sondage en vue de vérifier des informations plus anciennes sur l'existence d'une fortification romaine. Une section tracée sur l'emplacement des fouilles pratiquées en 1904 par D. Băjan a confirmé l'existence d'une construction romaine comprenant deux rangées de pièces et présentant des traces d'une installation d'hypocauste. Dans l'une des pièces on a trouvé un as du règne de Domitien. À 300—400 m au sud de ce point, on a tracé deux sections sur les bords d'un terrain légèrement surélevé. Ces sections ont prouvé l'existence d'une fortification de terre défendue vers l'extérieur par deux fossés. À l'heure actuelle, étant donné le manque de tout matériel archéologique, on peut affirmer que cette fortification n'a eu

qu'une brève existence et qu'elle est d'époque romaine (Institut d'archéologie, Ioana Bogdan-Cătăniciu; Institut d'histoire et d'archéologie de Cluj, Nicolae Gudea).

135. *Rugăneşti* (dép. de Harghita). Dans la cour du pasteur protestant, au milieu de la localité, on a mis au jour deux tombes datant de la période préféodale et appartenant à la culture de Sîntana de Mureș, pourvues d'un riche inventaire (Musée de Sf. Gheorghe, Székely Z. et Şt. Molnar).

136. *Săbăoani* (dép. de Neamț). Au lieu-dit « La gropi », continuation des fouilles dans la seconde nécropole carpique des IIe —IIIe siècles de n.è. où l'on a mis au jour 86 nouvelles tombes d'incinération et d'inhumation (Musée de Roman, V. Ursachi).

Sacidava, voir *Mîrleanu*.

137. *Sibiu-Guşterița* (dép. de Sibiu). A 5 km est du quartier Guşterița de Sibiu, au lieu-dit « Fîntîna Rece », on a exécuté des sondages dans l'établissement dacique signalé antérieurement par des découvertes fortuites. On a essayé, par des sondages, de délimiter l'aire de l'établissement et l'on a fouillé intégralement une hutte et un four de poterie. L'établissement appartient certainement au IIe siècle av.n.è. et renferme l'inventaire habituel, consistant surtout en céramique. En échange, le four est d'époque romaine. On a récupéré aussi, partiellement, un petit dépôt d'outils daciques (Institut d'histoire et d'archéologie de Cluj, I. Glodariu, en collaboration avec le Musée Brukenthal de Sibiu, N. Branga).

138. *Simeria* (dép. de Hunedoara). A la frontière entre les localités Simeria et Săulești, on a repris les fouilles dans l'établissement hallstattien identifié et sondé en 1962. Au-dessus du niveau de culture de l'âge du fer on a découvert un cimetière datable au XIIe siècle de n.è., dont on a fouillé douze tombes. Dans la couche de culture hallstattienne, on a récolté une série de vases en terre cuite et on a identifié une fosse renfermant des restes ménagers, ainsi que les contours d'une habitation mi-enfouie (Musée de Deva, Ioan Andrițoiu et Liviu Mărghitan).

139. *Sînicolaul de Beiuş* (comm. de Șoimi, dép. de Bihor). L'objet des recherches était l'imposante tour d'une ancienne église romane, située au lieu-dit « La turn », sur la colline qui domine le village. On a exécuté deux sections transversales et l'une longitudinale. A l'est de la tour, on a relevé deux pans de murs perpendiculaires à celle-ci. On n'a pas trouvé les murs extérieurs présumés de la « probable » basilique (Musée d'Oradea, Alexandru Avram, Niculae Chidioșan et Ivan Ordentlich)

140. *Slăveni* (comm. de Gostavăț, dép. de l'Olt). On a fouillé une importante construction située dans *latera praetorii sinistra*, comprenant 14 chambres et deux salles (Faculté d'histoire de Bucarest, D. Tudor; Centre des sciences sociales de Craiova, Gh. Popilian; Faculté d'histoire de Craiova, Octavian Toropu; Musée de Craiova, Gh. Tătulea).

141. *Slimnic* (dép. de Sibiu). Continuation des recherches dans l'établissement dacique et daco-romain. L'établissement dacique préromain, qui d'après sa céramique peut être daté aux IIe siècle av.n.è.—Ier siècle de n.è., poursuit son existence en ce même lieu à l'époque romaine. On a mis au jour des huttes et des fosses appartenant à l'époque préromaine. L'une des huttes avait un four à pain. L'inventaire consiste en céramique faite à la main et au tour, en meules, ossements d'animaux, etc. On note également dans la couche de culture l'apparition sporadique de fragments céramiques antérieurs au IIe siècle av.n.è. (Institut d'histoire et d'archéologie de Cluj, I. Glodariu).

142. *Stoicani* (comm. de Foltești, dép. de Galați). On a repris les recherches archéologiques dans le « cimetière hallstattien ». A cette occasion, on a découvert une habitation mi-enfouie renfermant de la céramique peinte et non peinte du type Ousatovo-Foltești, ainsi que cinq tombes d'inhumation, dont trois hallstattiennes et deux du type sarmatique de l'époque

des migrations (IVe siècle de n.è.). Parallèlement à ces recherches, un petit sondage a été pratiqué dans l'établissement éponyme de Foltești situé sur la colline de « Ruptura », où l'on a identifié pour l'instant un seul niveau d'habitat appartenant à la période de transition à l'âge du bronze (Institut d'histoire et d'archéologie de Jassy, M. Petrescu-Dîmbovița, en collaboration avec l'Université de Jassy, M. Dinu).

Stolniceni, voir *Olt*.

143. *Strei* (ville de Călan, dép. de Hunedoara). On a continué à mettre au jour les vestiges romains de ce site, identifiés et partiellement explorés l'année précédente. Il a été établi qu'il s'agit de deux édifices pouvant être assignés à l'époque romaine, qui faisaient partie d'un complexe agricole. Outre la céramique romaine de facture provinciale sont apparus des tessons de poterie dacique (Musée de Deva, Liviu Mărghitan et Ioan Andrițoiu).

144. *Suceava* (dép. de Suceava). Continuation des recherches entamées en 1967 dans l'établissement du type Criș situé sur le plateau du cimetière. On a fait une nouvelle vérification stratigraphique. Les découvertes attestent un habitat prolongé dans le cadre de l'établissement Criș. Au même endroit est apparue une petite habitation de la première moitié du XVe siècle (Institut pédagogique de Suceava, N. Ursulescu, en collaboration avec le Musée de Suceava).

145. *Suceveni* (dép. de Galați). Continuation des fouilles dans l'établissement néolithique tardif du type Stoicani-Aldeni, dans la zone des fossés de défense. Les fouilles ont mis au jour une nouvelle habitation néolithique (n° IV) à plate-forme en terre cuite, ainsi que d'innombrables vestiges du premier âge du fer (Hallstatt), de la période de début de la migration des peuples (IIIe—IVe siècles de n.è.), de la culture du type Dridu et d'autres périodes de l'époque de la féodalité (Musée de Galați, I. T. Dragomir et Ioan Limbidis).

146. *Sudiți* (comm. de Gherăseni, dép. de Buzău). On a continué les fouilles sur le promontoire où se trouvent les vestiges de l'établissement néolithique appartenant à la culture de la céramique rubanée. On a découvert également des habitations mi-enfouies datant de la fin du IVe siècle et du début du Ve siècle de n.è., ainsi qu'un four pour la réduction du minerai, de la même époque (Musée de Ploiești, Victor Teodorescu).

147. *Susani* (comm. Traian Vuia, dép. du Timiș). Des fouilles ont été pratiquées dans l'établissement avoisinant le sanctuaire du haut Hallstatt étudié au cours des années précédentes. Deux couches ont été identifiées, l'une appartenant à l'âge moyen du bronze, l'autre contemporaine du sanctuaire (Institut d'archéologie, Al. Vulpe, en collaboration avec le Musée de Lugoj, I. Stratan).

148. *Șeica Mică* (dép. de Sibiu). 1) En 1968, sur une colline dominant la Tîrnava Mare, dans une carrière d'argile, sont apparues quelques tombes avec leurs squelettes, appartenant à la période hallstattienne tardive et au La Tène. Quelques sections pratiquées sur le promontoire connu sous le nom de « La Progade » ont mis au jour une seule tombe, au squelette couché sur le côté droit en « chien de fusil » ; 2) Sur la colline dite « Galbrich » (Goldenberg), à l'ouest de la commune, on a identifié une nécropole La Tène. On y a fait plusieurs sections, qui ont mis au jour six tombes, toutes d'incinération à même la fosse, pouvant être assignées au IIIe siècle av.n.è. ; 3) A 500 m plus au nord, sur la pente douce d'une autre colline, nommée « Huesen » (Hasenberg), on a identifié l'établissement correspondant à la nécropole. A l'heure actuelle, une seule habitation a été fouillée, une hutte à demi enfoncée dans le sol, pouvant être datée toujours du IIIe siècle av.n.è. au moyen d'une fibule en fer à l'état fragmentaire. Autant l'établissement que le cimetière appartiennent à un petit groupe celtique vivant en contact avec la population dace autochtone (Institut d'archéologie, Vl. Zirra) ; 4) Une fouille de sauvetage a été faite dans un établissement qui,

situé au milieu du village, était menacé de destruction par les excavations. L'établissement comprenait un niveau d'habitat hallstattien primitif et un niveau géto-dacique datant du La Tène tardif. On a fouillé deux fosses ménagères et une habitation de surface pourvue d'un âtre (Institut d'archéologie, Em. Moscalu, en collaboration avec le Musée d'histoire de Mediaş).

149. *Şiria* (dép. d'Arad). Les fouilles pratiquées dans l'enceinte de la citadelle en ruine de Şiria ont mis au jour de la céramique et des fragments de vases des XVe et XVIe siècles, ainsi que de la céramique émaillée — jaune et verte — du XVIe siècle et des fragments de carreaux de poêle. On a, de même, mis au jour des objets en fer : fers à cheval, harnachements, haches de combat, etc. (Musée d'Arad, Otto Greffner).

150. *Ştefan cel Mare* (dép. de Bacău). Les recherches archéologiques entreprises au lieu-dit « La Silişte » ont eu pour résultat la découverte des ruines d'une ancienne église des XVe—XVIe siècles, sur l'emplacement d'un village disparu. Quelques tombes du XVIe siècle ont été mises au jour à cette occasion (Musée de Bacău, Al. Artimon et C. Eminovici).

Şviniţa, voir *Portes de Fer*.

151. *Tanacu* (dép. de Vaslui). Des fouilles de sauvetage ont été pratiquées au lieu-dit « Chiscul ulucelor », où des travaux d'aménagement ont détruit complètement ou partiellement les objectifs archéologiques suivants : un établissement de l'âge du bronze (du type Noua), une nécropole carpique, un établissement préféodal (IXe—Xe siècles) et un village féodal (XVIe—XVIIe siècles). On a sauvé des matériaux et des complexes archéologiques (huttes et fosses à provisions) de presque toutes les époques mentionnées (Institut d'archéologie, Gh. Bichir, en collaboration avec V. Căpitanu et P. Căpitanu).

152. *Tămăşeni* (dép. de Neamţ). Au lieu-dit « Silişte » on a exécuté des fouilles dans un établissement des IIe—IIIe siècles de n.è. En ce même lieu on a découvert également un trésor de monnaies romaines républicaines et impériales, composé de 56 monnaies (Musée de Roman, V. Ursachi).

153. *Tăşad* (dép. de Bihor). Au point dénommé « Cetatea » on a continué les fouilles commencées en 1969 dans l'établissement dacique des IIe—Ier siècles av.n.è. Outre une hutte, on a découvert un abondant matériel céramique, dont une partie façonné au tour, de nombreuses pièces en fer (couteaux, ciseaux) et quelques objets de parure en bronze. Dans le niveau inférieur, on a trouvé de nombreux fragments céramiques du type Coţofeni et quelques-uns assignés au Hallstatt primitif. Cette dernière catégorie de céramique appartient à un habitat temporaire sur la « Cetăţuia » (Musée d'Oradea, Nicolae Chidioşan et Ivan Ordentlich).

Tibiscum, voir *Jupa*.

154. *Tichileşti* (dép. de Brăila). En excavant le sol en vue des fondations des nouvelles porcheries, on a découvert plusieurs urnes d'incinération. Des fouilles de sauvetage ont alors été organisées dans la zone des futurs planchers de béton. On a mis au jour ainsi 92 tombes d'incinération consistant en urnes dans lesquelles avaient été déposés les os après la crémation. La nécropole appartient à une période ancienne de l'époque féodale, à savoir à la culture de Dridu. Dans l'enceinte du même chantier on a également découvert les vestiges d'une hutte néolithique, appartenant à la culture de Boian-Giuleşti, ainsi qu'une tombe d'inhumation de IVe siècle de n.è., appartenant à la culture de Sîntana de Mureş-Tcherniakhov (Musée de Brăila, Fl. Anastasiu et N. Harţuche).

155. *Tîrgşoru Vechi* (dép. de la Prahova). Les recherches ont été poursuivies dans les établissements préféodaux situés sur la rive droite du ruisseau Leaota. Au centre de l'établissement, on a fouillé deux huttes appartenant l'une à la culture d'Ipoteşti-Ciurelu-Cîndeşti,

l'autre à la culture de Dridu. A cette occasion, on a également fouillé une série de fosses appartenant à l'établissement des Daces libres du IIIe siècle de n.è. Dans ces derniers complexes on a trouvé des matériaux céramiques, ainsi que différents objets et parures de facture romaine évidente qui prouvent que les Daces libres de la région des collines de Munténie étaient, à ce point de vue, en relations étroites avec l'Empire (Institut d'archéologie, Gh. Diaconu et R. Harhoiu, en collaboration avec le Musée de Ploieşti).

156. *Toflea* (comm. de Brăhăşeşti, dép. de Galaţi). Continuation des fouilles dans l'établissement de Toflea, où l'on a mis au jour trois habitations néolithiques, Cucuteni A, renfermant un riche inventaire céramique, ainsi que deux cabanes de l'âge du bronze, culture de Monteoru, phases $I_{c3}-I_{c2}$ (Institut d'histoire et d'archéologie de Jassy, Marilena Florescu, en collaboration avec le Musée de Tecuci, Nicu Mircea).

Tomis, voir *Constanţa*.

157. *Trestiana* (comm. de Griviţa, dép. de Vaslui). Continuation des fuilles dans l'établissement néolithique du type Criş, où l'on a découvert de nouvelles habitations renfermant un riche inventaire céramique, important pour l'évolution de la peinture sur céramique et de la culture de Criş en Moldavie. On a découvert aussi une tombe qui peut être assignée de manière plus précise à la culture de Criş (Musée de Bîrlad, Eugenia Păpuşoi).

Tropaeum Traiani, voir *Adamclisi*.

158. *Turdaş* (dép. d'Alba). On a pratiqué une fouille au lieu-dit « Clocita », où des recherches de surface avaient fait apparaître sept urnes. On a découvert un cimetière d'incinération à même la fosse et à urnes, dont onze nouvelles tombes ont été identifiées. Le cimetière appartient aux sépultures du type Mediaş et, d'après les urnes faites à la main à une date relativement ancienne, peut être assigné à la limite entre le VIIIe et le IXe siècles. Sur l'emplacement même du village de Turdaş on a fait deux sondages, qui ont révélé l'existence l'un d'une couche romaine à céramique fine spécifique, l'autre d'un établissement néolithique du type Petreşti (Institut d'histoire et d'archéologie de Cluj).

159. *Udeşti* (dép. de Suceava). 1) Sondages en vue d'établir l'étendue de l'établissement villageois du XVe siècle et de l'établissement des VIe—VIIe siècles. On a mis au jour un four en pierre à ciel ouvert, dont les débris renfermaient plusieurs fragments céramiques des VIe—VIIe siècles, ainsi que deux fours superposés, d'usage domestique, toujours à ciel ouvert, datant du XVe siècle. Une grande fosse à provisions est difficilement datable, vu l'absence de conditions stratigraphiques élémentaires et le caractère atypique des rares fragments céramiques trouvés dans la fosse (Institut d'archéologie, M. D. Matei et A. Rădulescu, en collaboration avec le Musée de Suceava) ; 2) Recherches dans l'établissement paléolithique situé au lieu-dit « Poiana », qui est détruit en grande partie par les érosions. On a pu préciser l'existence de deux couches de culture : la première aurignacienne, renfermant entre autres des restes fauniques, la seconde gravettienne, comportant peut-être plusieurs niveaux (Institut d'archéologie, Maria Bitiri, en collaboration avec le Musée de Suceava).

160. *Valea Ursului* (dép. de Neamţ). Au point « La deal de sat », au nord-ouest de la commune, on a exploré un établissement du type gravettien oriental, qui a livré un riche matériel lithique où prédominent les rocs d'origine carpatique, ainsi que quelques molaires de bovidés (Institut d'archéologie, M. Brudiu, en collaboration avec le Musée d'histoire de Roman).

161. *Văcăreni* (dép. de Tulcea). Les fouilles entreprises sur la colline dite « Chitlăul Mare » ont mis au jour une partie d'un trésor monétaire du temps de la féodalité. La grande majorité des monnaies ont été émises sous Mircea l'Ancien (Institut d'archéologie, Bucur Mitrea).

162. *Văcărești* (dép. de la Dîmbovița). Dans la zone des travaux imposés par la création du lac d'accumulation, au lieu-dit « Suhat », une fouille de sauvetage a été pratiquée dans un établissement Glina III. L'établissement possédait un seul niveau d'habitat, représenté surtout par des fragments céramiques et quelques restes de briques en torchis calcinés (Institut d'archéologie, Ersilia Tudor, en collaboration avec le Musée de Dîmbovița-Tîrgoviște.)

163. *Vădastra* (dép. de l'Olt). Les fouilles ont été pratiquées dans la partie sud-ouest de « Măgura Fetelor », en continuation de celles de 1969 (sous l'habitation de surface de la phase Vădastra II). On a découvert plusieurs fosses, dont quatre « à provisions », datant toutes de la phase Vădastra II. Le matériel archéologique, très riche, est surtout représenté par la céramique de la phase plus récente de la culture de Vădastra (Institut d'archéologie, Corneliu N. Mateescu).

164. *Vărădia de Mureș* (dép. d'Arad). Des fouilles ont été entreprises sur le promontoire qui s'élève au bord de la commune et qui est connu par les habitants sous le nom de « La cetate ». On y a découvert deux huttes hallstattiennes et les vestiges d'une fortification médiévale datant du XVIe siècle. On a également mis au jour sept tombes médiévales en mauvais état de conservation (Musée d'Arad, Mircea Zdroba et Mircea Barbu).

165. *Vermești* (ville de Comănești, dép. de Bacău). On a mis en œuvre des investigations dans l'établissement situé sur la hauteur dite « Cetățuie ». Trois niveaux d'habitat y ont été identifiés ; le premier renferme des vestiges de la culture de Criș ; le second, des vestiges de deux habitations Cucuteni A_2 ; le troisième, qui est sporadique, renferme de la céramique Foltești II (Musée de Bacău, Dan Monah).

166. *Vețel* (dép. de Hunedoara). Dans l'aire de l'établissement de Micia, de l'époque romaine, on a mis au jour l'aille ouest des thermes romains, édifice où les recherches se poursuivent depuis 1967. On a découvert plusieurs bassins demi-circulaires, ainsi que quatre pièces pourvues d'installations d'hypocauste. Vu les dimensions considérables de l'édifice, les fouilles de cette année n'ont pu le mettre entièrement au jour (Musée d'histoire de la République Socialiste de Roumanie, Constantin Petolescu, Liviu Petculescu, en collaboration avec le Musée de Deva, Liviu Mărghitan).

167. *Vladimirescu* (ville d'Arad, dép. d'Arad). Sur le territoire de la commune, qui est située à 7 km d'Arad, on a pratiqué des recherches en deux points : 1) Près de la gare de Glogovăț, sur le terrain du Combinat chimique en voie de construction, on a, par des sondages, sauvé des matériaux (céramique, objets en fer, meules circulaires en pierre, etc.) provenant d'un établissement du IVe siècle de n.è. ; 2) A 1,5 km environ ouest de la lisière de la commune, près du canton de chemin de fer, on a sectionné deux tertres voisins. On y a relevé deux niveaux de culture : le niveau inférieur appartient à un établissement de courte durée des Daces libres, datant du IVe siècle de n.è. (les deux catégories de céramique, celle faite à la main et celle façonnée au tour, y sont représentées) ; le niveau supérieur correspond à un établissement du XIIe siècle, renfermant de la céramique, des seaux en terre glaise, de gros clous en fer, des âtres, etc. A l'extrémité est de la tranchée on a découvert 13 tombes d'inhumation, orientées dans la direction ouest-est, sans inventaire, mais dont l'une renfermait une monnaie du roi de Hongrie Etienne III (Musée d'Arad, Egon Dörner).

168. *Volovăț* (dép. de Suceava). Sur la hauteur dite « Dealul Burlei », on a fouillé trois tertres funéraires faisant partie d'une vaste nécropole tumulaire. Une situation plus ou moins claire n'a pu être décelée que dans l'un des tertres, contenant cinq tombes d'incinération à urne. Le mobilier funéraire consiste en urnes, disposées la bouche en bas et dont le fond avait été brisé intentionnellement, ainsi qu'en quelques épingles en bronze. La nécropole peut être

attribuée à la population thraco-dacique et se situe au Ve siècle, particulièrement dans la seconde moitié du siècle (Musée de Suceava, M. Ignat).

169. *Vultureşti* (dép. de l'Olt). Sondages d'information dans un établissement du type Chilia, presque totalement détruit par les travaux agricoles. On a dégagé deux huttes et plusieurs fosses à provisions, pauvres en matériel. Les objets récoltés permettent de dater l'établissement de la secone moitié du IIIe siècle de n.è. Des recherches de surface accomplies sur le territoire de la commune et des villages environnants ont révélé l'existence d'une série d'établissements du temps de la commune primitive (Institut d'archéologie, Gh. Bichir).

170. *Zagra* (dép. de Bistriţa-Năsăud). A 5 km au sud de la commune, au lieu-dit « Vîrful Zgăului » (cote 740), on a identifié les vestiges d'une tour de défense de l'époque romaine. Construite à l'origine en bois et entourée d'un fossé de défense, puis refaite en pierre, cette tour constituait sur la frontière nord de la province un avant-poste enfoncé profondément dans le monde barbare (Musée d'histoire de la Transylvanie, I. Mitrofan).

171. *Zimnicea* (dép. de Teleorman). *Citadelle.* Des fouilles ont été exécutées dans le secteur nord-est, où l'on a continué la section XV. Un riche matériel y a été récolté, consistants surtout en céramique ; à mentionner plusieurs toutes petites passoires ; dans l'une des fosses fouillées, on a découvert aussi un squelette de cheval. *Nécropole.* On a poursuivi les fouilles dans le secteur C_{10}, où l'on a mis au jour neuf tombes gétiques d'incinération à urne, ainsi qu'une tombe de cheval. Dans le secteur C_{18}, on a découvert deux tombes gétiques d'incinération à urne, ainsi qu'une autre ayant les ossements calcinés déposés à même le sol, outre plusieurs tombes d'inhumation datant de l'époque ancienne du bronze et du premier âge du fer. Des fouilles ont également été entreprises dans un nouveau secteur de la nécropole, C_{19}, où, à côté de trois tombes d'inhumation datant de l'époque ancienne du bronze, on a découvert cinq tombes gétiques d'incinération à urne et l'une à même le sol. Du secteur C_{15} on a récupéré les restes de deux tombes gétiques d'incinétration à urne et on a pratiqué un petit sondage de sauvetage dans le talus éboulé à la limite ouest de la vigne de la CAP « Dunărea », où était apparue une tombe gétique d'incinération à urne, dont le riche inventaire comprenait entre autres matériaux une pendeloque en terre glaise, ainsi qu'une figurine zoomorphe (Institut d'archéologie, A. D. Alexandrescu et M. Chiţescu, en collaboration avec le Musée de Giurgiu, C. Isăcescu, et le Musée d'Alexandria, C. Beda).

172. *Zvorîştea* (dép. de Suceava), On a poursuivi les fouilles dans la nécropole plane d'incinération, datée en gros des IIe—IIIe siècles de n.è. Au cours de la campagne de 1971, 18 tombes d'incinération ont été mises au jour. On a relevé pour la première fois deux tombes superposées. A 0,55 m de profondeur, sans liaison avec une tombe, on a trouvé une monnaie romaine appartenant à l'impératrice Faustina Augusta (voir la Chronique des découvertes monétaires). Au même endroit on a pu distinguer très bien aussi un niveau d'habitat du IIIe siècle av. n. è. Le matériel, composé notamment de tessons céramiques, est éparpillé sur une grande superficie de terrain, d'où l'on peut déduire que l'on se trouve à la périphérie d'un établissement. A noter enfin la présence, à côté de la céramique dacique, de quelques fragments céramiques celtiques (Musée de Suceava, M. Ignat).

INDEX CHRONOLOGIQUE

INDICE GÉOGRAPHIQUE

DÉCOUVERTES DE MONNAIES ANTIQUES ET BYZANTINES DANS LA RÉPUBLIQUE SOCIALISTE DE ROUMANIE. XV

BUCUR MITREA

Avec le présent exposé, la rubrique que nous avons inaugurée en 1958 dans les deux revues de l'Institut d'archéologie de Bucarest — SCIV et DACIA —, sur la suggestion de Vladimir Dumitrescu, arrive à son quinzième numéro. Au cours de toutes ces années nous nous sommes efforcés de lui apporter nombre d'améliorations : une description plus concise des monnaies mises au jour, plus de précision grâce aux renvois à des catalogues spécialisés.

Les données dont nous nous sommes servis nous ont été communiquées à titre amical par nos collègues de Bucarest ou travaillant dans le cadre des musées et des instituts d'enseignement supérieur de notre pays. Chaque fois qu'il nous a semblé nécessaire, nous avons illustré notre chronique également grâce à leur aimable coopération. C'est pourquoi nous tenons à leur exprimer ici une fois de plus notre vive gratitude jointe aux vifs remerciements des chercheurs qui sont les bénéficiaires de cet esprit coopératif de haute tenue scientifique.

Pour notre part, nous avons toujours été d'avis que la monnaie, qu'il s'agisse de dépôts ou de découvertes isolées, différant selon la région et l'étape chronologique respective, n'en constitue pas moins une source importante aussi bien pour l'histoire socio-économique de la Dacie que pour son histoire politique et militaire. C'est pour éviter la perte de ces précieuses sources historiques — qui, plus d'une fois par le passé, s'étaient éparpillées ou bien mêlées confusément à d'autres— que nous avons préféré les noter au fur et à mesure de leur découverte, avec les réserves et les doutes ou la certitude permise par les informations dont nous disposions à leur sujet. Ci-après nous présenterons 95 découvertes monétaires — les unes faites durant l'année 1971, les autres plus anciennes, mais qui ne sont parvenues que maintenant à notre connaissance.

De la catégorie des monnaies grecques, un dépôt s'impose en tout premier lieu, à savoir celui mis au jour à Bătăşani (comm. de Valea Mare, dép. de Vîlcea). Les environ 450 tétradrachmes de l'époque de Philippe II et de ses successeurs, Alexandre et Lysimaque, constituent à ce qu'il nous semble le plus important dépôt de tétradrachmes d'argent que l'Antiquité nous aura conservé et transmis au complet. L'étude approfondie de ces précieux documents monétaires, d'une égale valeur pour l'histoire économique et politique, est appelée à fournir de nouvelles données tant en ce qui concerne la chronologie de ces émissions (par rois et par ateliers), qu'à l'égard de la signification de leur présence dans le contexte de la civilisation dacique et de l'économie géto-dacique de l'époque.

Pour rester toujours dans le domaine des dépôts monétaires, il convient de souligner le mérite de Corneliu Beda, du Musée d'Alexandria, qui a précisé que la découverte de Conţeşti, dans le département de Teleorman (voir ci-après n° 5), faite pendant les années 1909—1910,

DACIA, N.S., TOME XVI, 1972, pp. 359—374, BUCAREST

représentait elle aussi un trésor dont il ne reste plus qu'une seule pièce : un tétradrachme de Macedonia Prima.

Un autre dépôt, cette fois s'agissant de drachmes de Dyrrhachium, mis au jour en Olténie (voir n° 14), laisse encore sous le signe de l'interrogation la localité précise de sa découverte.

En passant maintenant aux découvertes isolées de monnaies grecques, digne d'une mention spéciale s'avère la pièce de bronze de Philippe II, trouvée à Slatina (n° 12), en raison de sa rareté au nord du Danube. Un tétradrachme — émission posthume de Philippe II — a été signalé à Maldăr, dans le département de l'Olt (n° 10). Des pièces isolées de bronze d'Alexandre le Grand ont été signalées en Dobroudja (n° 1) et d'autres en argent à Drăcșani (dép. de Teleorman) (n° 7) et à Măcin (n° 11). Quelques exemplaires isolés de la monnaie histrienne d'argent ont été trouvés à Isaccea. D'autre part, le Sud-Ouest de la Dacie et la Dacie transylvaine ont livré des drachmes de Dyrrhachium et des tétradrachmes thasiens.

Il n'y a de signalés que trois cas de monnaies géto-daciques constituant des dépôts. D'abord, le dépôt de Mîrzănești, dans le département de Teleorman (n° 18), qui semble devoir s'encadrer dans la série du type Vîrteju-București. Viennent ensuite les dépôts d'Orșova (n° 19) et d'Ostrovul Șimian (n° 20) au sujet desquels nous attendons encore des renseignements supplémentaires.

Quant aux monnaies du type romain républicain, la quantité des découvertes de cette nature est en continuelle croissance. Sur 31 découvertes récentes, non moins de 12 sont des dépôts de cette sorte de deniers. Sous le rapport géographique, on constate leur répartition sur tout le territoire du pays : au Banat, à Berzovia (n° 24), à Moroda (n° 41) et à Secusigiu (n° 45) — ces deux dernières localités dans le département d'Arad ; en Transylvanie, dans une localité encore non précisée du département de Hunedoara (n° 37) ; au sud des Carpates, à Fîntînele (n° 36) et Tîrnava (n° 48), deux localités du département de Teleorman ; en Moldavie, il n'y a pas moins de cinq découvertes de ce genre : à Bordești (n° 25) et Mănăstioara, comm. de Fitionești (n° 40), toutes les deux dans le département de Vrancea ; à Vișina (n° 51), dans le département de Galați, à Răcătău (n° 44), dans le département de Bacău, et à Vlădiceni (n° 52), dans le département de Neamț ; enfin, dans l'espace compris entre la Danube et la mer Noire (en Dobroudja), les deniers émis par Rome républicaine sont signalés à Casicea (n° 28), dans le département de Constanța.

Mais outre les dépôts susmentionnés, ces deniers font aussi l'objet de découvertes isolées, distribuées dans 19 localités de l'ensemble du territoire dace. Des renseignements pris à l'état brut, c'est-à-dire tels que nous venons de les recevoir — une chose se détache nettement : ces monnaies ont été trouvées isolées dans les citaledelles et les agglomérations géto-daciques,tant au nord, qu'au sud et à l'est des Carpates ; bornons-nous d'en mentionner seulement deux exemples, à savoir : la découverte d'Ocnița (n° 42), dans le département de Vîlcea, et celle de Cătunu (n° 29), dans celui de la Dîmbovița, sans prétendre pour autant épuiser la liste des exemples possibles en ce sens. Une première conclusion s'impose de ce fait : le denier romain républicain a sans doute dû remplir à une certaine époque une fonction économique qui s'était par la suite généralisée en Dacie. Mais il convient encore de savoir à cet égard dans quelles proportions s'agit-il d'émissions géto-daciques du type romain républicain par rapport aux originaux frappés dans les ateliers d'Italie, compte tenu aussi de la diversité des techniques employées par ces ateliers. À cette fin, il est de première importance de préciser le titre de l'argent des pièces respectives — opération déjà effectuée du reste pour certains dépôts et sur l'intérêt de laquelle nous avons attiré l'attention dès l'année 1968. La série des problèmes posés par cette catégorie de monnaies est encore loin de s'épuiser. Nous nous demandons — et la question réclame une étude plus approfondie — quand, à quelle étape chronologique et dans quelle mesure ces deniers

ont-ils pu pénétrer du dehors en Dacie. Cette question entraîne d'autre part une autre, en sens inverse : est-ce que cette catégorie de monnaies sont-elles « sorties » de Dacie pour circuler dans les territoires avoisinants ?

Enfin, la monnaie romaine impériale compte elle aussi 35 découvertes. Sur ce total, sept sont constituées par des dépôts et les autres vingt-huit ne sont que des découvertes isolées. Pour ce qui est des dépôts, ceux d'Adjud (n° 54), dans le département de Vrancea, de Drăghiceni (n° 69), dans le département de l'Olt, d'Iteşti (n° 73), dans le département de Bacău, de Lonea-Petroşani (n° 74), dans le département de Hunedoara et de Strunga (n° 85), dans le département de Jassy, sont composés de deniers romains impériaux des Ier—IIe siècles. Les deux autres, d'Isaccea en Dobroudja (n° 72) et de Strîmptu (n° 48), dans le département de Gorj, ne comptent que des antoniniens du IIIe siècle de n.è.

Les découvertes isolées de monnaies romaines impériales sont distribuées sur tout le territoire du pays. Celles-ci appartiennent en partie aux Ire—IIe siècles de n.è. et sont généralement en argent, parfois aussi de bronze. Une autre partie de ces pièces sont datées du IVe siècle et il s'agit surtout de monnaies de bronze, bien que celles d'argent n'y fassent pas absolument défaut.

Des pièces d'or de Dioclétien et de Théodose II nous ont été signalées de deux localités : Holboca (n° 70), dans le département de Jassy, et Mihăieşti (n° 75), dans le département de l'Olt. Nous sommes enclins, pour notre part, de ne point les considérer étrangères aux populations en migration de l'époque.

La rubrique des monnaies byzantines n'a enregistré pour le moment que des découvertes isolées. Le soi-disant dépôt de Bucarest-Plumbuita (n° 89) réclame encore quelques renseignements supplémentaires avant d'être accepté comme tel. Quant au reste de ces découvertes, trois sont datées du VIe siècle, deux du VIIe, de l'époque d'Héraclius, et une pièce de bronze, byzantine anonyme, des Xe—XIe siècles, signalée à Sălcuţa (dép. de Dolj).

I. MONNAIES GRECQUES

1. *Agigea* (dép. de Constanţa). Deux monnaies antiques de bronze, faisant partie d'une collection privée, constituent deux trouvailles de l'année 1971 provenant avec certitude de cette localité. Il s'agit d'abord d'une pièce d'Alexandre le Grand AE ↘ (5,40 g, 17 mm), en bon état de conservation malgré un degré avancé d'usure ; cf. *B. V. Head*, Hist. Num², p. 226. L'autre pièce est une coloniale grecque (Nicée ?), d'Alexandre Sévère, AE, 6, 15 g, diam. 21,5 mm.

Information: Victor Bratu, Bucarest.

2. *Bătăşani* (dép. de Vîlcea). Au mois d'août de l'année 1971, un vase d'argile avec un dépôt de 450 pièces d'argent, lourd d'environ 7 kg, a été mis au jour sur le territoire de cette localité. Les spécialistes de l'endroit pensent qu'il s'agit d'émissions de Philippe II, Alexandre le Grand, Lysimaque, etc. Vu leur poids, il doit s'agir de tétradrachmes des rois susmentionnés. Le dépôt se trouve à présent au Musée départemental de Rîmnicu Vîlcea, en train d'être étudié par les spécialistes qui travaillent dans le cadre dudit musée.

Information : fournie par les gazettes : *Scînteia*, XLI, n° 8900 du 7 septembre 1971, p. 2, et *România Liberă*, XXIX, n° 8360 du 9 septembre 1971, p. 2.

3. *Ciutura* (dép. de Dolj). Un tétradrachme thasien a été trouvé dans ladite localité. Sur l'avers, la tête de Dionysos, couronnée de lierre (deux feuilles dirigées vers le haut et deux vers le bas), et deux rosettes. Le revers reproduit l'effigie habituelle d'Hercules, avec la légende

bien connue (intégrale) et l'extrémité des lettres de forme globulaire. En plus, le sigle : *M* barré. AR. ↑ .16,47 g, diam. 32 mm.

Information: Gh. Popilian, Craiova.

4. *Cojasca* (dép. de la Dîmbovița). Plusieurs tétradrachmes thasiens récupérés de ses élèves par le professeur Marin Ionică sont conservés à l'école générale de la localité. On ne saurait préciser s'il s'agit de pièces ayant fait partie du dépôt mis au jour dans cette localité en 1936, ou si elles constituent des découvertes faites en d'autres occasions.

Information: Cornelia Stoica, du Musée départemental de Tîrgoviște.

5. *Conțești* (dép. de Teleorman). Un tétradrachme de Macedonia Prima, avec les sigles ΗΡ en haut et *N* en bas, 16,25 g, et le diam. 32 mm, en très bon état de conservation, faisant partie de la collection de l'instituteur Gh. Dobrescu de cette localité. La pièce a été trouvée dans la partie sud-ouest de la commune, vers les années 1909—1910, dans un pot, en compagnie d'une dizaine d'autres pièces, maintenant perdues, mis au jour dans la cour du moulin. Il s'agissait donc d'un dépôt.

Information: Corneliu Beda, du Musée d'Alexandria.

6. *Covasna* (dép. de Covasna). Un tétradrachme thasien trouvé dans ladite localité est conservé au Musée de Sf. Gheorghe.

Information: Székely Zoltán, du Musée de Sf. Gheorghe.

7. *Drăcșani* (comm. de Drăcșani, dép. de Teleorman). Une drachme d'Alexandre le Grand ; sur le revers, sous le bras de Zeus, les lettres ΣΩ et au-dessous du trône les lettres ΛΙ. La pièce fait maintenant partie de la collection de l'instituteur Anton Popescu, directeur de l'école de Drăcșani.

Information: l'instituteur Anton Popescu, Drăcșani.

8. *Isaccea* (dép. de Tulcea) Une drachme d'argent, émission d'Histria, trouvée dans cette localité, fait maintenant partie de la collection du professeur I. Țugui de Cîmpulung Moldovenesc.

Grațian Jucan, *Colecția etnografică și numismatică a prof. Ion Țugui din Cîmpulung Moldovenesc*, dans RevMuz, VIII, 1971, 3, p. 226.

9. *Lăceni* et ses environs (comm. d'Orbeasca, dép. de Teleorman). La collection d'Elena Săndulescu, habitant la localité, compte les pièces antiques suivantes :

I. *Un drachme, émission de Dyrrhachium, sous les magistrats Eunous—Damenos* (*Maier, l, c.* p. 22, n° 174) ;

II. *Deux deniers romains républicains*, dont l'un émis sous le magistrat *M. Fannius, C.f., Grueber*, Italie, 468, les années 150—125 ; *Sydenham*, 419, Italie, les années 137—134 ; et l'autre sous *M. Fourius Philus*, Italie, 555, les années 93—92 ; *Sydenham*, 529, Italie, les années 110—108.

III. *Un denier romain impérial*, émission de Galba, du type *H. Mattingly*, BMC, 39.

Ces monnaies ont été trouvées dans la localité susmentionnée ou ses environs.

Information: Corneliu Beda, du Musée d'Alexandria.

10. *Maldăr* (comm. de Colonești, dép. de l'Olt). Un tétradrachme, émission posthume du type Philippe II (l'auteur estime qu'il s'agit d'une imitation dace des tétradrachmes macédoniens), découvert dans cette localité, fait maintenant partie des collections du Musée de Slatina.

Mihail Butoi, *Monede rare intrate în colecțiile Muzeului din orașul Slatina* (*jud. Olt*), dans RevMuz, VIII, 1971, 4, p. 326 et fig. 1, p. 327.

11. *Măcin* (dép. de Tulcea), Découverte d'une monnaie grecque d'argent d'Alexandre le Grand signalée sans d'autres détails comme ayant été faite dans ladite localité et conservée à présent dans une collection privée.

Graţian Jucan, *Colecţia etnografică şi numismatică a prof. Ion Ţugui din Cîmpulung Moldovenesc*, dans RevMuz, VIII, 1971, 3, p. 226.

12. *Slatina* (dép. de l'Olt). Une pièce de bronze de Philippe II avec une tête d'Apollon sur l'avers et le cavalier orienté vers la droite sur le revers. Gravée de la légende habituelle, cette monnaie trouvée il y a bien des années à Slatina fait depuis longtemps partie des collections du musée de ladite localité. Une autre pièce, cette fois une émission géto-dacique d'argent, du type Jiblea, également trouvée il y a plusieurs années à Slatina, fait maintenant partie des collections du même musée. Les données techniques sont mentionnées pour les deux pièces.

Mihail Butoi, *Monede rare intrate în colecţiile Muzeului din oraşul Slatina* (*jud. Olt*), dans RevMuz, VIII, 4, 1971, p. 326.

13. *Suhaia* (dép. de Teleorman). Une pièce appartenant au dépôt de drachmes mis au jour dans cette localité, fait maintenant partie de la collection du prof. Anton Lucian de Zimnicea. Il s'agit d'une drachme de Dyrrhachium, émission des magistrats *Meniskos-Kallonos* (*Maier, l.c.*, p. 24, nº 256).

Information: Corneliu Beda, du Musée d'Alexandria.

14. *Turnu Severin* (dép. de Mehedinţi). Selon certaines informations, un dépôt de drachmes de Dyrrhachium aura été découvert en 1970 dans cette localité ou dans ses environs. Nous consignons cette nouvelle sous la réserve d'une confirmation ultérieure.

Information: Gh. Popilian, Craiova, décembre 1970.

II. MONNAIES GÉTO-DACIQUES

15. *Craiova* (dép. de Dolj). Monnaie géto-dacique du type Vîrteju-Bucureşti : AR. ↓. 7,74 g, diam. 23 × 21 mm. Bon état de conservation, mais coin usé. La pièce a été trouvée au mois d'août 1963, dans un banc de sable de la rivière Jiu, sur le territoire du municipe de Craiova. Elle est conservée au Centre d'études sociales et politiques de l'Académie de la République Socialiste de Roumanie de Craiova.

Information: Gh. Popilian, Craiova.

16. *Drăgăşani* (les environs de cette localité du dép. de l'Olt). Un tétradrachme du type Jiblea trouvé dans les environs de la ville de Drăgăşani, fait maintenant partie des collections du Museée de Slatina. La monnaie est illustrée et notée, les données techniques la concernant.

Mihail Butoi, dans RevMuz, VIII, 1971, 4, p. 326 et la fig. 2, p. 327.

17. *Ipoteşti* (commune de Milcov, dép. de l'Olt). Une monnaie dacique d'argent, du type Jiblea, trouvée dans cette localité est maintenant conservée au Musée de Slatina. Les données techniques y sont mentionnées.

Mihail Butoi, dans RevMuz, VIII, 1971, 4, p. 326.

18. *Mîrzăneşti* (dép. de Teleorman). Un dépôt de monnaies géto-daciques a été mis au jour il y a quelques années dans cette localité. D'après les informations dont nous disposons pour le moment il s'ensuit qu'une vingtaine de monnaies ont été découvertes à cette occasion, mais un seul exemplaire a pu faire l'objet d'une étude ; il s'agit d'une pièce du type Vîrteju-Bucureşti.

Information: Corneliu Beda, du Musée d'Alexandria.

19. *Orşova* (dép. de Mehedinţi). La découverte d'un dépôt de monnaies géto-daciques a été signalée en passant, avec cette promesse de la part de Marius Moga qu'il en fera l'objet d'une « étude publiée à part ».

Marius Moga, *Tezaurul de monede republicane romane de la Secusigiu, jud. Arad*, dans RevMuz, VIII, 1971, 4, p. 325, note 4.

20. *Ostrovul Şimian* (dép. de Mehedinţi). Au mois de juin 1970, on a découvert dans l'île danubienne susmentionnée un dépôt de monnaies daciques, dont 69 pièces sont entrées dans les collections du Musée de Turnu Severin. Ces pièces d'argent portent sur l'avers une tête de Zeus couronné de laurier et sur le revers un coursier dont le cavalier est parfois remplacé par une ou deux globules.

Information: B. Mitrea, de l'Institut d'archéologie de Bucarest.

21. *Valea Voievozilor* (comm. de Răzvad, municipe de Tîrgovişte, dép. de la Dîmboviţa). Une monnaie géto-dacique du type Adîncata-Piteşti, découverte dans le lit de la rivière Ialomiţa à environ 100 m nord du pont de Valea Voievozilor, est conservée dans les collections du Musée départemental de Tîrgovişte.

Information: Gabriel Mihăescu, Musée départemental de Tîrgovişte et Gh. Poenaru Bordea de l'Institut d'archéologie de Bucarest.

22. *Vladimirescu* (dépendant du municipe Arad, dép. d'Arad). Deux monnaies daciques du type Chereluş, datées du IIe siècle av. n. è., ont été mises au jour sur le territoire de cette commune, en direction de Sîntana. Cette découverte a été faite il y a une trentaine d'années par le père d'Elisabeta Weber, habitante de cette commune. Les monnaies en question doivent être achetées par le Musée d'Arad.

Information: Ovidiu Olariu et Egon Dörner, du Musée départemental d'Arad.

III. MONNAIES ROMAINES RÉPUBLICAINES

23. *Albeşti* (comm. de Poboru, dép. de l'Olt). Un denier de la République romaine a été découvert dans cette localité il y a quelques années. Il s'agit d'une émission du magistrat monétaire *L. Cassius Q. f.*, s'encadrant dans le type *Grueber*, Rome, 3152, an 78; *Sydenham*, 779, Rome, an 76. La pièce est conservée au Musée de Slatina.

Information: M. Butoi, du Musée d'histoire et d'ethnographie de Slatina.

24. *Berzovia* (dép. de Caraş-Severin). Marius Moga attire l'attention sur la découverte d'il y a un siècle dans cette localité d'un dépôt de monnaies romaines républicaines, en citant à l'appui S. Ormos, dans ArchKözl, VIII, 1871, p. 146 et suiv.

Marius Moga, *Tezaurul de monede romane republicane de la Secusigiu, jud. Arad*, dans RevMuz, VIII, 1971, 4, p. 325 note 3.

25. *Bordeşti* (dép. de Vrancea). Un trésor de deniers romains républicains et d'Auguste fut mis au jour en 1964 à l'occasion des travaux agricoles effectués au lieu-dit « Vărsătura ». De cette découverte, qui comportait un nombre plus important de pièces, 44 deniers ont abouti en 1970 au Musée de Focşani. La plus récente de la série est frappée du nom du magistrat monétaire *C. Antistius Vetus*.

Information: Gh. Constantinescu, du Musée d'histoire et d'ethnographie de Focşani.

26. *Bugeac* (dép. de Constanţa). Deux monnaies romaines républicaines présentant un degré prononcé d'usure, due à une longue circulation, ont été trouvées au lieu-dit « Valea lui Marinciu » au cours des fouilles méthodiques entreprises à cet endroit. A présent, les pièces sont conservées au Musée d'archéologie de Constanţa,.

Radu Ocheşeanu, *Denari romani republicani descoperiţi în Dobrogea*, Pontica, 4, 1971, p. 78—79.

27. *Bumbeşti* (dép. de Gorj). Trois deniers romains républicains trouvés en 1942, fort probablement dans l'aire du camp romain, sont datés du premier quart du Ier siècle av. n. è.

Gh. Poenaru Bordea et Cr. M. Vlădescu, *Denari romani republicani descoperiţi la Bumbeşti, judeţul Gorj*, dans RevMuz, VIII, 1971, 3, p. 259—260.

28. *Casicea* (dép. de Constanţa). Le Musée d'archéologie de Constanţa est entré en possession de 13 exemplaires échelonnés depuis la République jusqu'à Vespasien et provenant d'un dépôt de deniers romains mis au jour dans cette localité.

Cf. G. Papuc, *Un tezaur de denari romani din sec. I e.n. descoperit la Casicea, jud. Constanţa*, apud R. Ocheşeanu, Pontica, 4, 1971, p. 81 et note 13.

29. *Cătunu* (comm. de Corneşti, dép. de la Dîmboviţa). Un denier romain républicain a été trouvé dans cette localité. Il s'agit d'une émission du magistrat monétaire *M. Atilius Saranus*. AR. ↑. 3,56 g, diam. 19 mm, du type *Grueber*, Rome, 684, des années 172—151 ; *Sydenham*, 398 a, des années 145—138, conservé à présent au Musée de Tîrgovişte.

Information: Cornelia Stoica, Musée de Tîrgovişte ; identification de la pièce par Gh. Poenaru Bordea, de l'Institut d'archéologie de Bucarest.

30. *Clit* (comm. de Hăşmaş, dép. d'Arad). On signale la découverte dans cette localité de deux deniers romains républicains. L'une de ces pièces est une émission du magistrat *P. Servilius Rullus*, appartenant au type *Grueber*, Rome, 1672, de l'an 89 ; *Sydenham*, 601, des années 100—95. L'autre exemplaire est frappé du nom du magistrat *L. Calpurnius Piso Frugi*, du type *Grueber*, Rome, 1941, de l'an 88 ; *Sydenham*, 663, type gén., des années 90—89. Ces deux monnaies ont été mises au jour en 1968 par les fouilles archéologiques effectuées dans une citadelle dacique.

E. Chirilă, S. Dumitraşcu et D. Mălăescu, *Descoperiri monetare antice în Transilvania (VI)*, dans Apulum, IX, 1971, p. 171.

31. *Constanţa* (dép. de Constanţa). Sept deniers romains républicains datés des IIe—Ier siècles av. n.è. ont fait l'objet de découvertes isolées effectuées sur le territoire de l'ancienne Tomis. À présent ils font partie des collections du Musée d'archéologie de Constanţa. On possède leur description ainsi que toutes les données techniques les concernant.

Radu Ocheşeanu, *Denari romani republicani în Dobrogea*, dans Pontica, 4, 1971, p. 77—78.

32. *Constanţa* (dép. de Constanţa). On publie deux deniers romains républicains (IIe — Ier siècles av. n. è.) mis au jour dans la ville de Constanţa et faisant maintenant partie d'une collection privée.

Radu Ocheşeanu et M. Liculescu, dans Pontica, 4, 1971, p. 270.

33. *Corabia* et ses environs (dép. de l'Olt). La « Casa Pionerilor » (« Maison des Pionniers » ou foyer des élèves des écoles élémentaires) de cette localité est entrée en possession d'un denier romain républicain trouvé dans les environs de la ville de Corabia. Il s'agit d'une émission du magistrat *C. Hosidius Geta*, du type *Grueber*, Rome 3388, de l'an 71 ; *Sydenham*, 903 de l'an 60.

Information: M. Butoi, du Musée d'histoire et d'ethnographie de Slatina.

34. *Dobroudja*. Dix deniers romains républicains (IIe—Ier siècles av. n.è.) sont mentionnés comme mis au jour dans cette province de notre pays ; ils font maintenant partie des collections du Musée d'archéologie de Constanţa.

Cf. Radu Ocheşeanu, *Denari romani republicani descoperiţi în Dobrogea*, dans Pontica, 4, 1971, p. 79—80.

35. *Dobroudja*. On publie quatre deniers romains républicains d'une collection privée, trouvés dans la zone danubienne, dans le Sud-Ouest de la Dobroudja.

Cf. Radu Ocheşeanu et M. Liculescu, dans Pontica, 4, 1971, p. 270.

36. *Fîntînele* (dép. de Teleorman). On a pu récupérer d'un dépôt monétaire mis au jour dans cette localité 8 deniers romains républicains (le plus récent de l'année 38 av. n.è.), une imitation d'après les tétradrachmes thasiens et une drachme de Dyrrhachium.

V. Mihăilescu-Bîrliba et I. Mitrea, *Un nou depozit monetar antic descoperit lîngă Zimnicea*, dans MemAntiq, II, 1971 (sous presse).

37. *Département de Hunedoara.* Aux numéros 11892—11907 du registre-inventaire du Musée de Deva pour l'année 1955 figurent les pièces d'un petit dépôt de 15 monnaies romaines. En ce qui concerne son lieu de provenance, on ne mentionne que le fait qu'il s'agit d'une acquisition de l'habitant Zeller Dezideriu de la commune Băiţa et que la découverte a dû avoir lieu selon toute probabilité dans le rayon de la ville de Hunedoara. Ces monnaies se classent comme suit : *Q. Minicius Thermus.* (1). AR ↓. *Sydenham*, 592, des années 96—95 ; *sans nom de magistrat* (1). AR →. *Sydenham*, 723, des années 85—84 ; *M. Plaetorius Cestianus* (1) AR ↑. *Sydenham*, 807, des années 68—66 ; *A. Plautius* (1). AR ↓. *Sydenham*, 932, de l'année 54 ; *L. Cassius Longinus* (1). AR ↙ *Sydenham*, 935, des années 52—50 ; *Man. Acilius* (1). AR ↗. *Sydenham*, 922, de l'année 55 ; *C. Iulius Caesar.* AR. ↙. *Sydenham*, 1009, de l'année 50 ; *idem*, AR ←. *Sydenham*, 1011, de l'année 50 ; *C. Considius Paetus* (1). AR ←. *Sydenham*, 993, de l'année 45 ; *L. Flaminus Cilo* (1). AR ↓. *Sydenham*. 1089, de l'an 42 ; *L. Livineius Regulus* (1). AR ↑. *Sydenham*, 1113, de l'an 42 ; *P. Clodius M. F.* AR → .*Sydenham*, 1115, de l'an 41 ; *idem*, AR ↗. *Sydenham*, 1117, de l'an 41 ; *Cn. Domitius Ahenobarbus* (1). AR ↖. *Sydenham*, 1177, des années 41—40 ; *Octavianus Augustus.* AR ←. BMC, 392, des années 19—16 ; *idem*, AR ↖. BMC, 461, des années 12—11.

Information : Gh. Lazin, du Musée départemental de Deva.

38. *Lăceni* (comm. d'Orbeasca, dép. de Teleorman). Un denier romain républicain hybride, peut-être de facture locale, a été signalé dans cette localité en 1970. Selon quelques appréciations préliminaires il s'agirait d'un exemplaire daté de la première moitié du Ier siècle av. n. è.

Information : Corneliu Beda, du Musée d'histoire d'Alexandria.

39. *Mangalia* (dép. de Constanţa). On publie un denier romain républicain trouvé dans l'ancienne Callatis, mais il y a un manque de concordance entre le nom du magistrat, *L. Calpurnius Piso Frugi*, et le renvoi chez *Sydenham*, 1213, des années 32—31 av.n. è. qui se rapporte à Marc Antoine.

Cf. Radu Ocheşeanu, *Denari romani republicani descoperiţi în Dobrogea*, dans Pontica, 4, 1971, p. 78.

40. *Mănăstioara* (comm. de Fitioneşti, dép. de Vrancea). Un dépôt de 74 deniers romains républicains et impériaux (dont le plus récent de Tibère) a été découvert dans cette localité en 1970. A présent il se trouve au Musée de Focşani.

Renseignement de Victor Bobi, du Musée d'histoire et d'ethnographie de Focşani.

41. *Moroda* (comm. de Seleuş, dép. d'Arad). En 1955, un dépôt monétaire a été mis au jour dans la vallée du Cigher, dont 10 deniers romains républicains ainsi qu'une drachme d'Apollonia ont pu être récupérés. Le plus récent denier est frappé du nom du magistrat *Ti. Claudius*, appartenant au type *Sydenham*, 770, des années 78—77. La drachme d'Apollonia, trouvée à l'état fragmentaire, est fort probablement du type « Epikadou-Agias ». *Maier*, 38. Toutes ces monnaies sont illustrées et conservées à présent à l'Institut pédagogique d'Oradea.

Cf. E. Chirilă et ses collab., dans Apulum, IX, 1971, p. 169—171.

42. *Ocniţa* (dép. de Vîlcea). Les fouilles méthodiques, effectuées sous la direction de D. Berciu en 1971 dans la citadelle daco-gétique de cette localité, ont mis au jour les monnaies

suivantes : a) une drachme à l'état fragmentaire, émission de l'une des cités grecques de la côte adriatique — Dyrrhachium ou Apollonia ; b) un denier romain républicain de *L. Iulius Bursio*, AR ↑., fragmentaire, *Grueber*, Rome, 2485, type gén., de l'année 85 ; *Sydenham*, 728 c, Italia, de l'année 83 ; c) un denier romain impérial de Titus, AR ↓., sans trace d'usure mais ébréché ; il est du type *Cohen* [2], 321 ; BMC, 78, de l'année 80.

Information : D. Berciu et B. Mitrea, de l'Institut d'archéologie de Bucarest.

43. *Peştera Bolii* (ville de Petroşani, dép. de Hunedoara). On y a découvert de manière fortuite en 1955 une monnaie romaine républicaine. Elle est du type *L. Flaminius Cilo*, *Grueber*, Italie, 537, des années 99—94 ; *Sydenham*, 540, des années 106—105.

Renseignement de Gh. Lazin, du Musée départemental de Deva.

44. *Răcătău* (dép. de Bacău). Un dépôt de 56 deniers romains républicains a été mis au jour par la campagne de fouilles de 1970 dans la citadelle géto-dacique de cette localité.

Information : Iulian Antonescu, du Musée d'histoire et d'art de Bacău.

45. *Secusigiu* (dép. d'Arad). Un dépôt de deniers romains républicains a été trouvé dans cette localité vers les années 1930. Le Musée du Banat, de Timişoara, est entré en possession de 23 pièces provenant de ce dépôt. Celles-ci sont décrites de manière succincte et illustrées. La plus récente est une émission du magistrat monétaire *L. Scribonius Libo*. On peut la dater, d'après la chronologie de *Grueber*, Rome, 3377, de l'année 71, et selon *Sydenham*, 928, Rome, de l'an 55.

Cf. Marius Moga, *Tezaurul de monede republicane romane de la Secusigiu, jud. Arad*, dans RevMuz, VIII, 1971, 4, 321—325 ; avec illustrations.

46. *Sîncraiu* (dép. de Covasna). Un denier romain républicain a été trouvé dans l'établissement dacique de cette localité. Il est frappé du nom du magistrat *C. Vibius C.f. Pansa*, *Grueber*, Rome, 2244, type gén. de l'année 87, et *Sydenham*, 684, type gén., des années 89—88.

Information : Székely Zoltán, du Musée de Sf. Gheorghe.

47. *Tătuleşti* (dép. de l'Olt). Un denier romain républicain a été trouvé dans cette commune en 1970. Il est frappé du nom du magistrat *Man. Aquillius* et appartient au type *Grueber*, Rome 3364, de l'année 72 ; *Sydenham*, 798, Italie, de l'année 68. La pièce est conservée dans les collections de l'École générale de cette localité.

Information : M. Butoi, du Musée d'histoire et d'ethnographie de Slatina.

48. *Tîrnava* (dép. de Teleorman). Un dépôt de deniers romains républicains a été mis au jour dans ladite localité en 1970, sur la rive gauche de la rivière Cîlniştea. Une première étape a permis d'y récupérer 51 exemplaires. À proximité de l'endroit où cette découverte a été faite on a relevé les traces d'un habitat géto-dacique. La plus récente des monnaies récupérées jusqu'à présent est de l'année 48 av.n.è.

Information : Corneliu Beda, du Musée d'histoire d'Alexandria.

49. *Tortomanu* (dép. de Constanţa). Un denier de Marc Antoine a été trouvé dans cette localité et il fait maintenant partie des collections du Musée d'archéologie de Constanţa.

Cf. Radu Ocheşeanu, *Denari romani republicani descoperiţi în Dobrogea*, dans Pontica, 4, 1971, p. 79.

50. *Vădăstriţa* (dép. de l'Olt). Deux deniers romains républicains, trouvés dans cette commune en 1970 par les élèves de l'Ecole générale, font maintenant partie des collections conservées par ladite école. Ce sont : l'un une émission du magistrat monétaire *L. Appuleius Saturninus*, du type *Grueber*, Rome, 1523 et suiv., portant sur le revers la lettre *E* sous les chevaux, de l'année 90 ; *Sydenham*, 578 a, Rome, des années 100—97 ; le second, une émission du magistrat *Man. Fonteius C. f.*, du type *Grueber*, Rome, 2476, de l'année 85 ; *Sydenham*, 724, Italie, de l'année 84.

Information: M. Butoi. du Musée d'histoire et d'ethnographie de Slatina.

51. *Vişina* (dép. de Galaţi). Dépôt de 146 deniers romains républicains (dont 6 contrefaçons), le plus récent daté des années 38 av. n.è. (*Grueber*, Rome, 4290).

Cf. Constantin Buzdugan, *Tezaurul de monede republicane romane de la Vişina (jud. Galaţi)*, dans MemAntiq, III, 1971, p. 455—468. Avec illustrations et résumé français.

52. *Vlădiceni* (dép. de Neamţ). Trois deniers romains républicains récupérés sur un dépôt trouvé dans cette localité ; le plus récent est des années 32—31.

Cf. Virgil Mihăilescu-Bîrliba, *Descoperiri de monede antice şi bizantine (II)*. dans MemAntiq, II, 1970 (sous presse).

53. *Zimnicea et ses environs* (dép. de Teleorman). Les élèves du lycée de Zimnicea ont apporté à leurs professeurs un certain nombre de monnaies antiques provenant des localités voisines de la ville. Les pièces suivantes ont été présentées au Cabinet numismatique de l'Institut d'archéologie de Bucarest, le 4 février 1971, par l'un des professeurs dudit lycée : a) *L. Saufeius*, *Grueber*. Rome, 834, des années 172—151 ; *Sydenham*, 384, des années 145—138 : b) *L. Cornelius Piso Frugi*, *Grueber*, Rome, 1895. type gén., de l'année 88 ; *Sydenham*, 650, type gén., des années 90—89; c) *Vespasien* (*Domitien*) AR usé, BMC, 193, de l'année 76, *Cohen* ², 47 ; d) *Antonin le Pieux*, AR BMC, 530, des années 145—161, *Cohen* ², 344 ; e) *L. Verus*, AE.As.BMC, 1128, des années 163—164, *Cohen*², 243.

IV. MONNAIES IMPÉRIALES

54. *Adjud* (dép. de Vrancea). On a pu récupérer et envoyer à Jassy 20—30 deniers romains impériaux provenant d'un dépôt mis au jour dans cette localité. Nous nous bornerons de signaler pour le moment cette découverte, tout en nous proposant de préciser par la suite l'endroit de la découverte et le nombre des pièces composant le dépôt.

Information: N. Gostar, de l'Université de Jassy.

55. *Bereşti Meria* (comm. de Bereşti, dép. de Galaţi). Au lieu-dit « Rîpa Ursului » du territoire de cette commune, un habitant trouva un denier d'*Hadrien*. A un autre endroit, à proximité du premier, un autre habitant de la même commune a découvert un denier de *Faustine II*, fort probablement appartenant au type *RIC*, 509. Les deux pièces mentionnées font partie de la collection du lycée de Bereşti.

Information: N. Borş, de Bereşti.

56. *Boişoara* (comm. de Boişoara, dép. de Vîlcea). Les fondations d'une nouvelle maison ont occasionné la découverte, au mois de septembre 1970, d'un denier *d'Hadrien*. AR 2,72 g., 17 mm, du type BMC, III, n° 887, des années 134—138.

Information: Andrei Pandrea et Gh. Poenaru Bordea.

57. *Călanul Mic* (dép. de Hunedoara). Au cours de certains travaux effectués en 1970, l'habitant Aron Petrescu a trouvé une monnaie de bronze de l'empereur *Trajan*, du type *Cohen*², 391, des années 104—110.

Information: Gh. Lazin, du Musée départemental de Deva.

58. *Celeiu* (dép. de l'Olt). Au cours des fouilles archéologiques du chantier de Sucidava, menées sous la direction du professeur universitaire D. Tudor, les recherches effectuées par V. Barbu dans le secteur sud-est, durant les campagnes de 1970 et 1971, ont abouti à la découverte de 115 monnaies de bronze, datées dans leur majeure partie de la seconde moitié du III siècle de n.è. et de *Valentinien I* et *Valens* à *Théodose II* et *Honorius*.

Information: Gh. Poenaru Bordea, de l'Institut d'archéologie de Bucarest.

59. *Celeiu* (dép. de l'Olt). Au cours des fouilles archéologiques pratiquées par G. Popilian durant les campagnes de 1969—1971 dans la nécropole de la cité de Sucidava, un nombre de 116 monnaies ont été mises au jour, la plupart d'entre elles en bronze. Il s'agit de monnaies romaines impériales et coloniales (Odessos, Pautalia, Philippopolis, Byzantium, Périnthe, Viminacium et Nicée) des IIe et IIIe siècles, ainsi que des pièces du IVe siècle et de *Constantin le Grand* et sa famille, la dernière appartenant à *Constance II*, des années 346—350.

Information: Gh. Poenaru Bordea, de l'Institut d'archéologie de Bucarest.

60. *Cepari* (comm. de Cîrlogani, dép. de l'Olt). Une monnaie de bronze d'époque constantinienne, trouvée dans cette localité, fait maintenant partie des collections de l'École générale de Cepari.

Information: M. Butoi, du Musée d'histoire et d'ethnographie de Slatina.

61. *Cernat* (dép. de Covasna). Une *siliqua* de *Constance II*, du type *Cohen* [2], 342, a été trouvée dans cette localité.

Information: Székely Zoltán, du Musée de Sf. Gheorghe.

62. *Cernica* (ville de Bucarest). Les fouilles archéologiques, dirigées par Gh. Cantacuzino, ont mis au jour entre autres une monnaie d'Odessos du temps de l'empereur *Geta*. AE ↓ . 7,20 g, 25 mm, *Pick*, 2290.

Information: Gh. Poenaru Bordea, de l'Institut d'archéologie de Bucarest.

63. *Cig* (comm. de Tășnad, dép. de Satu Mare). Un *solidus* de *Valentinien III* (425—455) a été trouvé en 1968 dans la cour de l'école de cette localité. Il appartient au type *Cohen* [2], 19 et pèse 4,60 g ; état de conservation partielle.

Cf. E. Chirilă, S. Dumitrașcu, D. Mălăescu, *Descoperiri monetare antice în Transilvania, VI*, dans Apulum, IX, 1971, p. 171.

64. *Corni* (dép. de Botoșani). Il paraît qu'on a trouvé un denier d'*Hadrien*, ainsi que deux monnaies de bronze, l'une de *Licinius* et l'autre de *Constantin le Grand*. Les trois pièces sont conservées dans les collections de l'école locale.

Information: professeur Cojocaru, de Corni.

65. *Craiova* (dép. de Dolj). Un antoninien de *Gordien III* a été trouvé dans la ville de Craiova (46, rue Cîmpia Islaz) et déposé au Centre des sciences sociales de Craiova. Ant. ↑ . 5,15 g, 23 mm. État satisfaisant de conservation ; pièce qui a longuement circulé ; du type *Cohen*[2], 167.

Information: G. Popilian de Craiova.

66. *Cujmir* et *Vrața* (dép. de Mehedinți). Un sesterce de *Marc Aurèle* en tant que césar a été trouvé dans l'espace compris entre les deux localités susmentionnées. Par voie de donation il fait maintenant partie des collections du Musée du Centre des sciences sociales de Craiova. AE ↑ . 22,22 g, 31 mm. État satisfaisant de conservation, mais accusant tout de même une usure avancée. BMC, 1398, des années 140—144.

Information: G. Popilian, de Craiova.

67. *Drăcșani* (dép. de Teleorman). Un denier d'*Alexandre Sévère* a été signalé sur le territoire de cette commune ; à présent il est entré dans les collections de l'école locale.

Information: N. Boroană, de Drăcșani.

68. *Drăcșani* (comm. de Drăcșani, dép. de Teleorman), Des pièces de monnaies romaines trouvées sur le territoire de cette commune sont entrées dans la collection de l'instituteur Anton Popescu. Il s'agit de pièces des empereurs *Trajan* et *Antonin le Pieux*, d'une coloniale grecque de la première moitié du IIIe siècle et de trois monnaies de *Constance II*. Deux d'entre elles sont des *siliquae*, dont l'une avec la légende VO| TIS | V sur le revers, SMN (Nicomédie) en exergue, et l'autre avec la légende VOTIS|XXX|MVLTIS|XXXX *SIRM* (Sirmium).

Information: instituteur Anton Popescu, de Drăcșani.

69. *Drăghiceni* (dép. de l'Olt). L'automne de l'année 1969 a été marqué par la découverte au lieu-dit « Dealul Bălţii » d'un dépôt de 460 deniers romains dont il reste encore huit exemplaires à récupérer. Pour ce qui est des autres deniers on peut les classer comme suit : *Marc Antoine*, 2, *Néron*, 5, *Galba*, 2, *Othon*, 1, *Vitellius*, 6, *Vespasien*, 75, *Titus*, 7, *Domitien*, 23, *Nerva*, 4. *Trajan*, 43, *Hadrien* et *Sabine*, 68, *Antonin le Pieux* et *Faustine I*, 117, *Marc Aurèle* et *Faustine II*, 82, *L. Verus* et *Lucilla*, 16, *Commode*, 1. Les monnaies respectives ainsi que le récipient dans lequel elles étaient déposées sont conservés au Musée de Caracal.

Cf. Ştefan Chiţu, *Tezaurul monetar roman de la Drăghiceni*, dans RevMuz, VIII, 1971, 3, p. 261, avec illustrations.

70. *Holboca* (dép. de Jassy). Un *solidus* de *Théodose II*, découvert dans cette localité, se présente comme suit : AV. ↓ .4,25 g ; 22 mm. La pièce n'offre point des traces d'usure. DNTHEODOSI | VSPPAVG. Le buste de l'empereur vu de face, casqué, portant la lance et le bouclier et revêtu de vêtements sacerdotaux. Rv. : IMPXXXXIICOS XVII P P. En exergue : COMOB. Rome couronnée siège tout droite sur le trône au premier plan, tenant dans la main droite un globe crucifère, en bas, un bouclier, dans le champ de gauche — une étoile. Sabatier, 5.

Information : B. Mitrea, de l'Institut d'archéologie de Bucarest.

71. *Ibăneşti* (dép. de l'Olt). Au lieu-dit « Coasta viei », les travaux agricoles ont mis au jour, à une profondeur approximative de 30 cm, un denier de *Marc Aurèle*. AR ↑ 2,63 g, 18,5 mm, BMC, IV, p. 453, n° 487, Rome des années 168—169.

Information : dr. Andrei Pandrea et Gh. Poenaru Bordea.

72. *Isaccea* (dép. de Tulcea). Le dépôt découvert là en 1960 et mentionné dans SCIV XII, 1961, 1, p. 151, n° 37 et Dacia, N. S., V, 1961, p. 589, n° 37, composé de 1071 pièces, dont 6 deniers et le reste des antoniniens qui s'échelonnent de *Caracalla* à *Gallien*, est maintenant étudié et publié intégralement. Il a été enterré en 267, l'année de l'attaque des Goths et des Hérules.

Cf. C. Preda et G. Simion, *Tezaurul de monede romane imperiale descoperit la Isaccea şi atacul gotic din vremea lui Gallienus*, dans Peuce, II, 1971, pp. 167—178.

73. *Iteşti* (comm. d'Iteşti, dép. de Bacău). On signale la découverte dans cette localité d'un dépôt de deniers romains impériaux. On indique même le nom de quelques empereurs auxquels appartiendraient les émissions respectives : *Domitien*, *Trajan*, *Hadrien*. Le récipient contenant le dépôt est de facture dacique typique. Jusqu'à une plus ample étude, nous retenons l'information telle quelle.

Information : publié dans la gazette *Scînteia*, XL, n° 8560 du 28 septembre 1970.

74. *Lonea* (ville de Petroşani, dép. de Hunedoara). Vers la fin du XIX[e] siècle, des travaux agricoles effectués au lieu-dit « La Holdă », situé sur le territoire de Lonea, ont mis au jour un dépôt de monnaies romaines. Par l'intermédiaire de l'instituteur Petru Preda, huit de ces monnaies sont entrées dans la collection du professeur Ilie Moşic, de Petroşani. Il s'agit d'émissions des empereurs suivants : *Néron* (1) — denier ↓ RIC. 43 (Rome), des années 63—68 ; *Vespasien* (2) — deniers ↓ RIC. 8 (Rome), des années 69—71 ; *Trajan* (1) — denier ↘ RIC. 266 (Rome), des années 112—114 ; *Antonin le Pieux* (1) — denier ↓ RIC, 306 (Rome), des années 159—160 ; *Commcde* (1) — denier ↓ RIC. 271 (Rome), des années 191—192 ; *Septime Sévère* (1) — denier ↖ RIC. 24 (Rome), des années 193—194 ; une deuxième pièce-denier ↓ RIC. 117 (Rome), des années 197—198.

Information : Gh. Lazin, du Musée départemental de Deva.

75. *Mihăieşti* (dép. de l'Olt). Un *aureus* de *Dioclétien* a été trouvé ces dernières années sur le territoire de la commune. M. Butoi, qui a examiné cette pièce, nous donne la description suivante :

Av. : DIOCLETIANVS AVGVSTVS ; la tête de l'empereur couronnée de laurier, tournée vers la droite.

Rv. : CONSVL VI PPPROC et, en exergue, SMAZ ; l'empereur couronné de laurier, debout, revêtu de la toge, tient dans sa main gauche le globe.

AV 18—19 mm ; 5,46 g. La pièce, perforée et portant des traces d'égratignures produites par les auteurs de sa découverte, se trouve aujourd'hui dans les collections de l'École générale locale.

Information : M. Butoi, du Musée d'histoire et d'ethnographie de Slatina.

76. *Mogoşani* (dép. de la Dîmboviţa). La nécropole du IVe siècle de cette localité a livré deux monnaies, l'une d'époque contantinienne et l'autre de *Julien l'Apostat*.

Cf. Gh. Diaconu, *Mogoșani, Necropola din sec. IV e.n.*, Tîrgoviște, 1970, p. 32.

77. *Mogoşeşti* (dép. d'Jassy). Un denier d'*Hadrien*, découvert dans cette localité en 1969, serait, d'après le professeur N. Gostar, de l'Université de Jassy, qui l'a examiné, un exemplaire s'encadrant dans le type *Strack*, 111.

Information : prof. Emil Marcu, de Mogoşeşti.

78. *Moldova Nouă* (dép. de Caraş-Severin). Trois petites monnaies de bronze ont été signalées comme ayant été découvertes en 1967 dans ladite localité. L'une d'entre elles est de *Constance Gallus* et les deux autres de *Constance II*.

Information : Octavian Dogariu (Timişoara), dans sa communication à la Société numismatique du 26 septembre 1971.

79. *Pogoreşti* (comm. d'Iveşti, dép. de Vaslui). À une profondeur d'environ 25 cm, on a trouvé, dans le jardin de Dumitru Toader, une monnaie de bronze effacée et présentant un degré avancé d'usure. Cette découverte faite en 1969 a été examinée par le professeur N. Gostar, qui pense qu'il s'agit fort probablement d'une émission de *Trajan*.

Information : professeur Simion Cosma, d'Iveşti.

80. *Pojejena* (dép. de Caraş-Severin). On signale de nombreuses découvertes de monnaies romaines dans cette localité. Ainsi, en 1968 une pièce de bronze de *Her. Etruscus* ; en 1969 un sesterce de *Vespasien* et toute une série de petites monnaies de bronze du IVe siècle (*Crispus*, 1, *Constance*, 3, *Constance II*, 64, *Julien l'Apostat*, 5) et deux autres encore d'époque constantinienne ; enfin, en 1970, deux monnaies de bronze d'*Aemilianus*.

Information : Octavian Dogariu (Timişoara), dans sa communication à la Société numismatique roumaine du 26 septembre 1971.

81. *Reşca* (comm. de Dobrosloveni, dép. de l'Olt). Les fouilles effectuées sous la direction du professeur universitaire D. Tudor en 1969 et 1970 ont livré, dans le secteur de la nécrople, exploré par Mircea Babeş, 14 monnaies romaines impériales des Ier—IIe siècles. Il s'agit de pièces d'argent et de bronze.

Information : Gh. Poenaru Bordea, de l'Institut d'archéologie de Bucarest.

82. *Scorniceşti* (dép. de l'Olt). Un denier romain impérial avec le nom de *Septime Geta* trouvé dans cette localité fait maintenant partie des collections du Musée de Slatina.

Information : M. Butoi, du Musée d'histoire et d'ethnographie de Slatina.

83. *Stoicăneşti* (dép. de l'Olt). Plusieurs monnaies romaines impériales ont été récoltées à différents endroits du territoire de cette localité. Selon les identifications effectuées par les chercheurs de l'endroit il s'agit d'émissions de *Vespasien*, *Hadrien*, *Antonin le Pieux*, *Marc Aurèle*, *Septime Sévère*, *Caracalla* et sa famille (3 exemplaires), *Alexandre Sévère*, *Constantin le Grand*, *Constance II* et *Valentinien III*.

Cf. Gh. Vieru, *Descoperiri arheologice în comuna Stoicăneşti*, dans RevMuz, VII, 1970, 4, p. 374—375.

84. *Strîmptu* (dép. de Gorj). En 1910 on a découvert dans cette localité un dépôt de monnaies romaines impériales, dont 96 exemplaires, échelonnés de *Septime Sévère* à *Trébonien Gallus*, sont étudiés et décrits par l'auteur.

Cf. B. Mitrea, *Un tezaur de monede romane imperiale din vestul Olteniei*, dans Drobeta, I, 1971, sous presse.

85. *Strunga* (dép. d'Jassy). Le Musée national des antiquités entra en possession de 25 deniers romains impériaux au cours de l'année 1933 dont on ne savait rien d'autre que l'endroit de leur découverte, à savoir Strunga. Ces monnaies sont inventoriées, figurant dans le registre-inventaire du Musée National des Antiquités sous le nº 265. Elles se classent, d'après les empereurs qui les ont émises, comme suit : *Néron* (1), *Vespasien* (4), *Trajan* (5), *Hadrien* (3), *Antonin le Pieux* (10), *Marc Aurèle* (1), *Commode* (1). Vraisemblablement, ces monnaies font partie d'un dépôt plus important mis au jour dans ladite localité, mais nous ne disposons pas de données concernant les autres pièces.

Cf. B. Mitrea, Musée national des Antiquités, Inv. nº 265, où se trouve également la description des monnaies respectives.

86. *Tulcea* (dép. de Tulcea). La construction des immeubles du quartier 23 Août de cette ville a donné lieu à de nombreuses découvertes de monnaies du temps de *Dioclétien*.

Information: par la gazette *Munca*, du 4 mai 1971, p. 5.

87. *Vladimirescu* (municipe d'Arad). Un denier d'*Antonin le Pieux* a été mis au jour sur le territoire de cette localité en 1971. Il est du type RIC, 61, des années 140—143.

Information: Ovidiu Olariu et Egon Dörner, du Musée départemental d'Arad.

88. *Zimnicea* (dép. de Teleorman). Un *as* de *Tibère*, du type RIC, 146, sans date, a été trouvé dans la « citadelle » de terre mise à l'abri dans des sacs au moment des innondations de 1970. À présent, cette pièce se trouve au Musée d'Alexandria. AE ↓ 9,40 g ; 27 mm. Elle offre des traces prononcées d'usure, due à une longue circulation.

Information: Corneliu Beda, du Musée d'Alexandria.

V. MONNAIES BYZANTINES

89. *Bucarest, Plumbuita*. Un dépôt (?) de monnaies de bronze byzantines du VIᵉ siècle, comptant aussi quelques exemplaires (toujours des bronzes) de *Trajan* et de *Constantin le Grand*, aurait été mis au jour à l'occasion de quelques fouilles pratiquées dans cette localité en 1944. Ces pièces sont conservées au Musée de Focşani.

Information: Victor Bobi, du Musée d'histoire et d'ethnographie de Focşani.

90. *Corni* (dép. de Botoşani). Un *follis* de *Justin II*, de type *Bellinger*, 151 b, des années 570—571 trouvé dans cette localité appartient à présent à l'École locale.

Information: professeur Cojocaru, de Corni.

91. *Reşca* (comm. de Dobrosloveni, dép. de l'Olt). Un *solidus* de *Justinien I* a été trouvé pendant l'été de 1970 sur le territoire dudit village, à l'occasion de certains travaux agricoles. Il pèse 4,48 g ; 20 mm ; son titre est de 958‰. Il est conservé au Musée de Slatina.

Cf. Mihail Butoi, RevMuz, VIII, 1971, 4, p. 326—327 et fig. 4.

92. Entre *Rojiştea* et *Tîmbureşti* (dép. de Dolj). Un *follis* de *Justinien* a été trouvé dans la rizière de Mîrşani. Il est conservé, à présent, au Musée du Centre des sciences sociales de l'Académie des sciences sociales et politiques de Craiova. Il s'agit d'une émission sortie de l'atelier d'Antioche, l'officine B, an XXЧII = 554/555 AE. (Follis) ↘, 18,80 g ; 35 mm. Dans un bon état de conser-

vation, cette monnaie n'est que légèrement usée. A. R. Bellinger, *Catalogue of the Byzantine Coins in the Dumbarton Oaks Collection*, Washington, 1966, p. 146, nº 244 b.

Information: G. Popilian, de Craiova.

93. *Sălcuța* (dép. de Dolj). On signale la découverte d'une monnaie byzantine de bronze. Elle fait partie de la catégorie des monnaies anonymes.

Information: G. Popilian, de Craiova.

94. *Sînnicolaul Mare* (dép. de Timiș). Une monnaie d'argent byzantine de l'époque d'Héraclius a été trouvée dans cette localité en 1962.

Information: Octavian Dogariu (Timișoara), dans sa communication à la Société numismatique roumaine du 26 septembre 1971.

95. *Șeitin* (dép. d'Arad). Une monnaie byzantine d'or a été trouvée en 1966 dans un champ de labour sis dans l'aire de cette localité, du côté de Nădlac. La pièce a disparu, mais on possède un estampage grâce au professeur Constantin Șiclovan de l'École générale locale. Partant de ce estampage les chercheurs de l'endroit ont precisé qu'il s'agissait d'une émission *d'Héraclius*, qui y figure avec son fils *Héraclius Constantin*.

Information: Ovidiu Olariu et Egon Dörner, du Musée départemental d'Arad.

Légende

- Monnaies grecques
- Monnaies géto-daces
- Monnaies romaines républicaines
- Monnaies romaines impériales
- Monnaies byzantines

Blanc = Découvertes isolées
Noire = Trésors monnaies

M. Ionescu 71

Fig. 1. — Carte des découvertes de monnaies antiques et byzantines dans la République Socialiste de Roumanie.

LES REVUES ROUMAINES D'ARCHÉOLOGIE ET D'HISTOIRE ANCIENNE (1966 — 1971)

PETRE DIACONU et ALEXANDRU RĂDULESCU

PONTICA (III), Constanța, 1970

1. A. Aricescu, *Depozite de unelte, arme şi podoabe de bronz din Dobrogea* (Dépôts d'outils, d'armes et d'objets de parure en bronze de Dobroudja), p. 25—76 ; 32 fig. (rés. en fr. et en all.).

2. Petre Alexandrescu, *Peisajul histrian în antichitate* (Le paysage histrian dans l'Antiquité), p. 77—86 ; 3 fig. (rés. en fr. et en all.)

3. Vl. Iliescu, *Cu privire la coloniile greceşti din Dobrogea şi la data constituirii teritoriului lor rural* (Remarques au sujets des colonies grecques de la Dobroudja et de la formation de leurs territoires ruraux), p. 87—97 (rés. en fr. et en all.).

4. Maria Coja, *Ceramica autohtonă de la Histria* (La céramique autochtone d'Histria aux Ve—Ier siècles av n.è.), p. 99—124 ; 9 fig. (rés. en fr. et en all.). La poterie faite à la main, trouvée avec de la céramique grecque.

5. Radu Ocheşeanu, *Monedele basileului Moskon aflate în colecţiile Muzeului de arheologie Constanța* (Monnaies du basileus Moskon conservées dans les collections du Musée d'archéologie de Constanța), p. 125—129 ; 4 fig. (rés. en fr. et en all.). L'auteur présente deux monnaies, l'une trouvée à Mihai Viteazu (dép. de Constanța), l'autre à Revărsarea (dép. de Tulcea). Les monnaies auraient été frappées dans un atelier barbare du Nord de la Dobroudja.

6. Bucur Mitrea, *Contribuţii la studiul circulaţiei monetare în Dobrogea în secolul I î.e.n. Tezaurul de denari romani republicani de la Costineşti, jud. Constanța* (Contributions à l'étude de la circulation monétaire en Dobroudja au Ier siecle av. n. è. Le trésor de deniers romains républicains de Costineşti) ; p. 131—137 ; 1 fig. (rés. en fr. et an all.).

7. C. Scorpan, *Aspecte ale continuităţii şi romanizării băştinaşilor din Dobrogea, în lumina recentelor cercetări* (Continuité et romanisation des autochtones de Dobroudja à la lumière des recherches récentes) ; p. 139—187 ; 19 fig. (rés. en fr. et en all.). L'auteur se propose de démontrer ses thèses en se basant sur des documents archéologiques.

8. M. Bucovală, *Descoperiri noi în zona suburbană a Tomisului* (Nouvelles découvertes dans la banlieue de Tomis) ; p. 189—209 ; 15 fig. (rés. en fr. et en all.). Tombes, vestiges archéologiques, objets, amphores, etc. de l'époque romaine (IIe siècle).

9. Maria Munteanu, *Cu privire la organizarea administrativă a teritoriului capidavens (sec. I—III)* (L'organisation administrative du territoire de Capidava selon les inscriptions (Ier —IIIe siècles de n.è.) ; p. 211—222 (rés. en fr. et en all.).

DACIA, N. S., TOME XVI, 1972, pp. 375—405, BUCAREŞT

10. Z. Covacef, *Monumente sculpturale inedite din Muzeul de Arheologie Constanța* (Pièces sculpturales inédites du Musée d'archéologie de Constanța), p. 223—236; 10 fig. (rés. en fr. et en all.). L'auteur présente des pièces de l'époque romaine.

11. C. Iconomu, *Un depozit de lucerne la Constanța* (Un dépôt de lampes à Constanța), p. 237 — 254; 22 fig. 141 pièces fragmentaires trouvées dans une fosse à déchets d'un atelier de potier du IVe siècle de n.è.

12. A. Rădulescu, *Un atestat străromânesc la Capidava* (Un témoignage proto-roumain à Capidava), p. 255—274; 5 fig. (rés. en fr. et en all.). Cruche à deux anses avec inscription en caractères grecs. Dans le premier registre on voit MPΘ (sic), dans le second NH et dans le troisième KΩ (sic.). Le potier a reproduit ensuite l'alphabet grec, mais dans un ordre inverse, en commençant par Ω pour finir avec A. Après cette dernière lettre est gravé le nom du potier ΠΕΤΡΕ. Le nom Petre serait d'origine roumaine.

13. Petre Diaconu, *Despre localizarea Vicinei* (Autour de la localisation de Vicina), p. 275—295; 5 fig. (rés. en fr. et en all.) L'auteur propose de localiser Vicina dans l'île de Păcuiul lui Soare sur le Danube.

14. R. Ciobanu, *Aspecte ale civilizației portuare din Dobrogea la sfîrșitul secolului al XIII-lea și în secolul al XIV-lea* (Les aspects de la civilisation portuaire de Dobroudja de la fin du XIIIe et au XIVe siècles), p. 297—329 (rés. en fr. et en angl.).

15. N. Gostar, *Despre mormîntul lui Ovidiu la Tomis* (A propos de la tombe d'Ovide à Tomis), p. 333—337 (rés. en fr. et en all.).

16. N. Lascu, *Amintirea poetului Ovidiu la Constanța* (Le souvenir du poète Ovide à Constanța), p. 339—358 (rés. en fr. et en all.).

17. N. C. Ionescu, *Cîteva toarte de amforă ștampilate, descoperite în apropierea Troesmisului* (Quelques anses d'amphores estampillées), p. 361—363; 5 fig. (rés. en fr. et en all.). Cinq pièces rhodiennes des IIIe—IIe siècles av. n. è.

18. V. Culică, *Cărămizi, țigle și olane cu stampila legiunii XI Claudia găsite în Canabae Aeliae* (Briques, tuiles et tuyaux portant l'estampille de la légion XI Claudia trouvés dans Canabae Aeliae), p. 365—377; 6 fig. (rés. en fr. et en all.).

19. M. Alexandrescu-Vianu, *Un portret roman în nordul Dobrogei* (Un portrait romain du Nord de la Dobroudja), p. 379—382; 4 fig. Portrait en marbre d'une femme, trouvé dans le village Caraibil (dép. de Tulcea), et daté de l'époque des premiers Sévères.

20. C. Cîrjan, *Un mormînt creștin descoperit la Tomis* (Une tombe chrétienne découverte à Tomis), p. 383—389; 4 fig. (rés. en fr. et en all.). L'auteur date cette tombe des Ve — VIe siècles de n.è.

21. Gh. Papuc, *Cîteva monede feudale din Țara Româneseă și Moldova descoperite în Dobrogea* (Quelques monnaies féodales de Valachie et de Moldavie découvertes en Dobroudja), p. 391—395; 1 fig. (rés. en fr. et en all.). Il s'agit de 5 monnaies frappées entre 1364 et 1392.

PONTICA (IV), 1971

22. Marin Cîrciumaru, *Analiza polinică a stratului de locuire musteriană din peștera Cheia* (L'analyse pollinique de la couche d'habitation moustérienne de la grotte Cheia), p. 23—29; 1 fig. (rés. en fr. et en all.).

23. Gh. Lazarovici, *Difuziunea unor civilizații neolitice în regiunea Dunării de jos* (La propagation de quelques civilisations néolithiques dans la région du Bas-Danube), p. 31—40

(rés. en fr. et en all.). L'auteur situe certaines étapes évoluées de la civilisation Dudeşti et des débuts des civilisations Boian et Hamangia dans la phase Vinča B.

24. M. Bucovală et M. Irimia, *Cimitirul din sec. VI—V î.e.n. de la Corbu, jud. Constanţa.* (Le cimetière des VIe—Ve siècles av. n.è. de Corbu, dép. de Constanţa), p. 41—56 ; 7 fig. (rés. en fr. et en all.).

25. Vl. Iliescu, *Campania strategului Zopyrion la Dunărea de jos* (La campagne du stratège macédonien Zopyrion au Bas-Danube), p. 57—73 (rés. en fr. et en all.).

26. Radu Ocheşeanu, *Denari romani republicani descoperiţi în Dobrogea* (Deniers romains républicains trouvés en Dobroudja), p. 75—87 ; 2 fig. (rés. en fr. et en all.).

27. Hadrian Daicoviciu, *Burebista şi Dobrogea* (Burébista et la Dobroudja), p. 89—96 (rés. en fr. et en all.).

28. Aurelian Petre, *Cucerirea oraşelor pontice de către Burebista* (A propos de l'annexion de la Dobroudja par Burebista), p. 97—123 (rés. en fr. et en all.).

29. Maria Munteanu, *Despre magistraturile săteşti din Dobrogea romană (sec. I—III e.n.).* (Les magistratures rurales dans la Dobroudja romaine (Ier —IIIe siècles de n.è.)), p. 125—136 (rés. en fr. et en all.).

30. C. Scorpan, *Noi descoperiri getice în Dobrogea romană, secolele II—VI e. n.* (Nouvelles découvertes gétiques dans la Dobroudja romaine aux IIe — VIe siècles de n.è.), p. 137—153 ; 5 fig.

31. Al. Suceveanu, C. Scorpan, *Stratigrafia Histriei romane tîrzii în lumina săpăturilor din 1969 şi 1970 în sectorul central* (La stratigraphie de l'Histria romaine tardive mise en lumière par les fouilles effectuées en 1969 et 1970 au secteur central), p. 155—172, 9 fig. (rés. en fr. et en all.).

32. Em. Condurachi, *Problema unor basilici creştine de la Histria şi Callatis* (Le problème de quelques basiliques chrétiennes d'Histria et de Callatis), p. 173—189 ; 7 fig. (rés. en fr. et en all.).

33. Emanoil Zah, *Exploatarea fierului în Dobrogea veche* (L'exploitation du fer dans la Dobroudja antique) ; p. 191—207 ; 6 fig. (rés. en fr. et en all.). Les problèmes de l'exploitation du fer en Dobroudja depuis l'époque hallstattienne jusqu'au XIVe siècle.

34. N. Lascu, *Hic ego qui iaceo... (Epigrafie şi poezie)* (Hic ego qui iaceo... Epigraphie et poésie), p. 211—219 (rés. en fr. et en all.). L'auteur soumet la structure de cette épitaphe à une étude approfondie et arrive à la conclusion qu'il ne peut pas être prouvée l'influence de cette épitaphe dans les inscriptions funéraires du Bas-Danube.

35. Gh. Sălceanu, *De la « Metamorfoze » la « Triste » şi «Pontice »* (Des « Métamorphoses » aux « Tristes » et aux « Pontiques »), p. 221—233 (rés. en fr. et en all.).

36. Doina Galbenu, *Aşezarea neolitică de la Costineşti* (Le site néolithique de Costineşti), p. 237—246 ; 4 fig. (rés. en fr. et en all.). Le site appartient à l'époque primitive de la civilisation de Gumelniţa.

37. N. Harţuche, *Contribuţii la repertoriul arheologic al Dobrogei* (Contributions au répertoire archéologique de la Dobroudja), p. 247—261, 5 fig. (rés. en all.).

38. Bucur Mitrea, *Două probleme de numismatică dobrogeană* (Deux problèmes de numismatique en Dobroudja), p. 263—268 (rés. en fr. et en all.). Le premier problème se rapporte à la numismatique d'Histria, le second aux monnais de Philippe II de Macédoine.

39. Radu Ocheşeanu, M. Liculescu, *Denari romani republicani într-o colecţie particulară, descoperiţi în Dobrogea* (Deniers romains républicains d'une collection privée trouvés en Dobroudja), p. 296—272 (rés. en fr. et en all.).

40. A. Rădulescu, *Podoabe de bronz ale unui car roman și depozitul de țigle de la Telița — jud. Tulcea* (Parures en bronze d'un char romain et le dépôt de tuiles de Telița (dép. de Tulcea), p. 273—287, 6 fig. (rés. en fr. et en all.).

41. N. Anghelescu, *Figurine romane din lut ars de la Durostorum* (Figurines romaines en terre cuite de Durostorum), p. 289—296 ; 6 fig. (rés. en fr. et en all.).

42. E. Zavatin-Coman, *Un nou relief votiv privind cultul cavalerului trac* (Nouveau relief votif concernant la culte du cavalier thrace), p. 297—301, 1 fig. (rés. en fr. et en all.).

43. Radu Ocheșeanu, *O gemă gnostică descoperită la Constanța* (Gemme gnostique trouvée à Constanța), p. 303—309, 2 fig. (rés. en fr. et en all.).

44. Petre Diaconu, *În căutarea Dafnei* (A la recherche de Daphné), p. 311 — 318 (rés. en fr. et en all.). L'auteur suppose que la ville de Daphné se trouvait à Pîrjoaia (Izvoarele), sur la rive droite du Danube.

45. Gh. Poenaru Bordea, *Monede recent descoperite la Histria și unele probleme de circulație monetară în Dobrogea antică* (Monnaies récemment découvertes à Histria et quelques problèmes concernant la circulation monétaire dans la Dobroudja antique), p. 319—337 (rés. en fr. et en all.). Il s'agit de monnaies des IVe —VIe siècles.

46. C. Cîrjan, *Ceramica băștinașă din sec. VI — VII e.n. descoperită la Tomis* (La céramique autochtone des VIe— VIIe siècles de n.è. trouvée à Tomis), p. 339—350, 3 fig. (rés. en fr. et en all.).

47. Andrei Aricescu, *Noi date despre cetatea de la Hîrșova* (Nouvelles données sur la cité de Hîrșova), p. 351—370, 20 fig. (rés. en fr. et en all.). Matériaux archéologiques des Xe—XIe et XVe—XVIe siècles.

48. Octavian Iliescu, *A stăpînit Dobrotici la gurile Dunării* ? (L'autorité politique du despote Dobrotitch s'est-elle étendue jusqu'aux bouches du Danube), p. 371—377 (rés. en fr. et en all.). L'auteur croit que l'autorité politique du despote Dobrotitch n'a jamais dépassé. vers le nord, la ligne Silistra-Mangalia, ou, en tout cas, la ligne Cernavoda-Medgidia-Constanța,

49. Panait I. Panait, *Vechimea așezărilor sătești de pe brațul Borcea* (Quelques villages anciens au bord du bras de Borcea), p. 379—385 (rés. en fr. et en.all.). 20 villages des XIVe— XVIe siècles, mentionnés par les documents et confirmés par l'archéologie.

PEUCE (II), Tulcea, 1971

50. Vladimir Dumitrescu, *În legătură cu vechimea culturii Hamangia* (Quelques remarques sur l'âge de la culture de Hamangia), p. 3—9 (rés. en fr.). L'auteur suppose que la plus ancienne phase de la civilisation de Hamangia ne fut pas antérieure à la phase Bolintineanu de la civilisation de Boian.

51. Eugen Comșa, *Neoliticul județului Tulcea* (Le néolitique du dép. de Tulcea), p. 11—18.

52. Sebastian Morintz, *Probleme ale Hallstatt-ului timpuriu din zona istro-pontică în lumina cercetărilor de la Babadag* (Problèmes du Hallstatt ancien de la zone histro-pontique dans la lumière des recherches entreprises à Babadag), p. 19—25, 1 fig. (rés. en fr.).

53. Petre Alexandrescu, *Cercetări aerofotografice la Histria*. I, *Observații asupra organizării spațiale în necropola Histriei* (*Luftphotographische Beobachtungen im Territorium von Histria*) p. 27—46 ; 2 pl. et 2 fig. (rés. en all.) II , Em. Doruțiu Boilă, *Observații aerofotografice în teritoriul rural al Histriei* (*Luftphotographische Beobachtungen im Territorium von Histria*), p. 37—46 (rés. en all.).

54. G. Simion, *Descoperiri arheologice pe grindurile din Delta Dunării* (*Découvertes archéologiques dans les bandes de terre du Delta et riveraines du Danube*), 47—61, 7 pl. et 3 fig. (rés. en fr.). Deux cénotaphes de la fin du Ve siècle av.n.è., et une série de points archéologiques situés sur les bandes de terre de Caraorman et de Letea.

55. G. Simion, *Despre cultura geto-dacă din nodrdul Dobrogei, în lumina descoperirilor de la Enisala* (La culture géto-dacique du Nord de la Dobroudja à la lumière des découvertes d'Enisala), p. 63—129, 13 pl. et 32 fig. (rés. en fr.).

56. Exspectatus Bujor, *Cu privire la începutul celei de a doua epoci a fierului în lumina cercetărilor de la Murighiol-Tulcea* (A propos du commencement de la deuxième époque du fer à la lumière des fouilles de Murighiol, dép. de Tulcea), p. 131—135.

57. Gh. Bichir, *Sarmații și pătrunderea lor la Dunărea de jos* (Les Sarmates et leur pénétration dans la région du Bas-Danube), p. 135—145 (rés. en fr.).

58. Gheorghe Ştefan, *Daci și romani la gurile Dunării* (Daces et Romains au Bas-Danube), p. 147—153.

59. Alexandru Suceveanu, *Din nou despre CIL III 14 447* (De nouveau sur le CIL III 14 447), p. 155—166.

60. C. Preda, et G. Simion, *Tezaurul de monede romane imperiale descoperit la Isaccea și atacul gotic din vremea lui Gallienus* (Le trésor de monnaies romaines impériales découvert à Isaccea (district de Tulcea) et l'attaque des Goths sous le règne de Gallien), p. 167—178, 2 fig. (rés. en fr.).

61. Maria Coja, *Cercetări pe malul lacului Razelm. Epoca romană și romano-bizantină* (Recherches sur le bord du lac Razelm. L'époque romaine et romaine-byzantine), p. 179—189, 5 fig.

62. Petre Diaconu, *Despre localizarea Onglos-ului* (Sur la localisation d'Onglos), p. 191—203 (rés. en fr.). L'auteur croît qu'Onglos, l'endroit habité par les Bulgares d'Asparouch avant leur passage au sud du Danube (en 681), se trouve dans la Valachie.

63. Ion Barnea, *Dobrogea în secolul VII—X* (La Dobroudja aux VIIe—Xe siècles), p. 205—219.

64. G. Simion, *Necropola feudal-timpurie de la Nalbant* (*jud. Tulcea*) (La nécropole de haute époque féodale de Nalbant), p. 221—248; 14 pl. (rés. en. fr.).

65. Octavian Iliescu, *Emisiuni monetare ale orașelor medievale de la Dunărea de jos* (Emissions monétaires des villes médiévales de la région du Bas-Danube), p. 261—268, 2 fig. (rés. en fr.). Il s'agit d'émissions du XIVe siècle.

STUDII ŞI COMUNICĂRI, PITEŞTI (III), 1970

66. Al. Alexandrescu et A. Păunescu, *Așezarea din sec. III e.n. de la Podul Dîmboviței* (Sité du IIIe siècle de n.è. près de Podul Dîmboviței), p. 163—174, 7 fig. (rés. en fr.).

67. Dinu V. Rosetti, *Moneda și podoaba în ritualul funerar din Țara Românească în veacurile XIII—XIV* (La monnaie et les objets de parure dans le rite funéraire en Valachie pendant les XIIIe—XIVe siècles), p. 187—193, 6 fig. (rés. en fr.).

68. Gh. I. Cantacuzino, *Date noi privind Cetatea Poenari* (*Argeș*) (Neue Daten die Festung Poenari (Argeș) betreffend), p. 208—216, 3 fig. (rés. en all.).

STUDII ŞI MATERIALE PRIVITOARE LA TRECUTUL ISTORIC AL JUD. PRAHOVA (III), 1970

69. Gh. Diaconu, *Despre fibula cu piciorul întors pe dedesubt în lumina cercetărilor de la Tîrgşor* (Sur la fibule dite « mit umgeschlagenem Fuß » à la lumière des recherches de Tîrgşor), p. 5—14, 1 fig.

70. Maria Comşa, *O argea de ţesut din secolul al III-lea descoperită la Bucov-Ploieşti* (Une sous-sole pour le tissage du IIIe siècle découverte à Bucov-Ploieşti), p. 15—18, 2 fig.

REVISTA MUZEELOR (III) Bucureşti, 1966,1

71. Lucian Roşu, *Cu privire la cele mai vechi urme de activitate a omului* (*Pe marginea discuţiilor asupra descoperirilor villa-franchiene de la Bugiuleşti*) (Sur les plus anciennes traces de l'activité de l'homme (A propos des découvertes villa-franquiennes de Bugiuleşti)), p. 3—6, 3 fig. (rés. en fr. et en russe).

72. I. R. Selimhanov (U.R.S.S.), *Unele probleme ale istoriei metalurgiei vechi din Caucaz, în lumina celor mai recente rezultate ale analizei spectrale* (Quelques problèmes de l'histoire de la métallurgie ancienne dans le Caucase, à la lumière des plus récentes analyses spectrales), p. 15—17, 8 fig. (rés. en fr. et en russe).

73. C. Preda et B. Ionescu, *Tezaur de drahme din Histria şi imitaţii Filip II, descoperite la Crivăţ* (*raionul Olteniţa*) (Le trésor de drachmes d'Histria et les imitations des monnaies frappées à l'effigie de Philippe II), p. 67—70, 1 fig.

74. N. Constantinescu şi Al. Marinescu, *În problema satelor medievale de pe Vedea şi Teleorman : descoperirile arheologice la Gurmeni şi Orbeasca de jos* (*r. Alexandria*) (A propos des villages moyenâgeux situés sur la Vedea et le Teleorman (découvertes archéologiques à Gurmeni et à Orbeasca de jos, district d'Alexandria)), p. 71—76, 3 fig.

REVISTA MUZEELOR, III, Bucureşti, 1966, 2

75. Eugenia Popescu et Alexandru Vulpe, *Necropola tumulară de la Milostea* (La nécropole tumulaire de Milostea), p. 148—155, 8 fig.

76. I. Barnea, *O cercetare arheologică pe Borcea* (Recherches archéologiques à Borcea), p. 155—161, 5 fig.

77. N. Anghelescu, *O nouă necropolă din secolul IV e.n. descoperită în raionul Călăraşi* (Une nécropole du IVe siècle à Călăraşi), p. 161—163, 1 fig.

REVISTA MUZEELOR, III, Bucureşti, 1966, 3

78. Mişu Davidescu et Radu Florescu, *Noi documente epigrafice descoperite la Drobeta* (Nouveaux documents épigraphiques de Drobeta), p. 205—208, 5 fig. (rés. en fr. et en russe).

79. Suzana Dolinescu-Ferche, *Aşezarea din epoca prefeudală de la Dulceanca* (L'établissement préféodal de Dulceanca), p. 261—264, 1 fig.

80. Gh. Rădulescu, *Mormintele de la Daia şi Cuieni — raionul Giurgiu* (Les tombes de Daia et de Cuieni), p. 265—266, 4 fig.. Il s'agit des tombes de l'époque de La Tène (IIe—Ier siècles av. n.è.) et de l'époque du bronze (La civilisation de Tei).

REVISTA MUZEELOR, III, București. 1966, 4

81. Mihai Gramatopol, *Un port comercial la Callatis* (Un port commercial à Callatis), p. 333—336, 2 fig.

82. Silvia Marinescu-Bîlcu, *Asupra unui depozit de bronzuri de la Oinac* (A propos d'un dépôt de bronzes de Oinac), p. 349—352, 2 fig.

REVISTA MUZEELOR, III, București, 1966, 5

83. Eugen Comșa, *Schimbul la comunitățile din epoca neolitică de pe teritoriul țării noastre* (Les échanges chez les communautés d'époque néolithique sur le territoire de notre patrie), p. 440—444.

84. N. Harțuche, *Un vas de marmură descoperit într-un mormînt de tip Hamangia* (Un vase en marbre découvert dans une tombe du type Hamangia), p. 445—446, 2 fig.

85. Elena Ghianopoulos, *Un mormînt neolitic la Curcani* (Une tombe néolithique à Curcani), p. 446—447, 1 fig.

86. V. Feneșan et Z. Milea, *Topor de aramă cu brațele dispuse în cruce* (Une hache en cuivre aux bras en « croix »), p. 448, 1 fig.

87. Șerban Semo, *Așezări dacice în nordul raionului Giurgiu* (Etablissements daciques du Nord du district de Giurgiu), p. 449—450, 1 fig.

REVISTA MUZEELOR, IV, București, 1967, 1

88. Mihai Gramatopol, *Documentarea istorică prin iconografia numismatică* (Documentation historique à l'aide de l'iconographie numismatique), p. 9—11 (rés. en fr. et en russe).

REVISTA MUZEELOR, IV, București, 1967, 3

89. Exspectatus Bujor, *Așezarea de la Celei din perioada de tranziție spre epoca bronzului* (L'habitat de Celei, daté de la période de transition vers l'époque du bronze), p. 211—216, 2 fig. (rés. en fr. et en russe).

90. Viorel Căpitanu, *Așezarea paleolitică de la Buda-Blăgești, regiunea Bacău* (L'établissement paléolithique de Buda-Blăgești, région de Bacău), p. 267—271, 4 fig.

91. Flamimiu Mîrțu, *O monedă necunoscută a lui Basarab al II-lea* (Une monnaie inconnue portant la frappe de Basarab II), p. 272—273, 2 fig.

REVISTA MUZEELOR, IV, București, 1967, 4

92. Al. Păunescu, et Gh. M. Vasiliu, *Noi descoperiri paleolitice în regiunea Sucoava* (Nouvelles découvertes paléolithiques dans la région de Suceava), p. 364—366, 1 fig.

93. Corneliu Secășanu, *Metrologia numismatică* (Sur la métrologie numismatique), p. 367—368.

94. Mihai Gramatopol, *O tendință a caricaturii elenistico-romane în lumina unui Gryllos inedit* (Une tendance de la caricature hellénistico-romaine à la lumière d'un Gryllos inédit), p. 369—371, 1 fig.

REVISTA MUZEELOR, IV, București, 1967, 5

95. Ștefan Roman, *Elemente ale culturii Coțofeni la Cuina Turcului* (Eléments de la civilisation de Coțofeni à Cuina Turcului), p. 473—475, 1 fig.

REVISTA MUZEELOR, IV, București, 1967, 6

96. Alexandru Andronic, *Principalele rezultate ale cercetărilor arheologice de la Curtea Domnească din Iași* (Principaux résultats des recherches et fouilles archéologiques à Curtea Domnească /Palais des Princes/ de Jassy), p. 552—554.

97. Florea Mogoșanu, *Descoperirile paleolitice ale muzeului din Lugoj* (Découvertes paléolithiques du Musée de Lugoj), p. 555—559, 2 fig.

REVISTA MUZEELOR, V, București, 1968, 3

98. Ion Dragomir, *Tezaurul feudal de obiecte de podoabă de la Șendreni* (Le trésor féodal d'objets de parure de Șendreni), p. 225—257, 1 fig. Il s'agit d'un trésor qui date des XV[e]—XVI[e] siècles.

99. M. Cristian Vlădescu, *Contribuții la cunoașterea armamentului folosit de oștile române în a doua jumătate a veacului al XIV-lea* (Contributions à la connaissance de l'armement utilisé par les armées roumaines à la deuxième moitié du XIV[e] siècle), p. 257—262, 1 fig.

REVISTA MUZEELOR, V, București, 1968, 4

100. Wanda Wolski et Dr. D. Nicolăescu-Plopșor, *Considerații generale asupra studiului complex al populațiilor vechi* (Considérations générales sur l'étude complexe des anciennes populations), p. 301—306 (rés. en fr. et en russe).

101. Exspectatus Bujor et Lucian Rușu, *Cuptoare de redus minereul de fier din epoca geto-dacică, descoperite la Cireșu* (Fours primitifs pour la réduction des minerais de fer de l'époque géto-dacique, découverts à Cireșu), p. 307—309, 3 fig. (rés. en fr. et en russe).

102. M. Brudiu, *O descoperire hallstattiană în sudul Moldovei* (Une découverte hallstattienne du Sud de la Moldavie), p. 344—345, 1 fig. (rés. en fr.).

103. Eugen Comșa, *Obiect de bronz descoperit lîngă Medgidia* (Un objet de bronze découvert dans la zone de Medgidia), p. 346—347.

104. Petre Diaconu et Niță Anghelescu, *Urme vechi de locuire în colțul de sud-vest al Dobrogei* (Anciennes traces d'habitat du Sud-Ouest de la Dobroudja), p. 348—351, 2 fig.

105. Vasile Boroneanț, *Descoperiri aparținînd culturii Vučedol în zona Porților de Fier* (Découvertes appartenant à la culture Vučedol dans la zone des Portes de Fer), p. 352—366, 3 fig.

106. Constantin Pop et Vasile Lucăcel, *Un relief cu cavalerii danubieni în muzeul din Zalău* (Un relief à chevaliers danubiens su Musée de Zalău), p. 356, 1 fig.

REVISTA MUZEELOR, V, București, 1968, 6

107. Lucian Roșu, *O nouă așezare Coțofeni în județul Mehedinți* (Un nouvel habitat Coțofeni dans le district de Mehedinți), p. 541—542, 1 fig.

108. V. Boroneanț, *Descoperiri gravettiene în peștera lui Climente* (Découvertes gravettiennes dans la grotte de Climente), p. 542—546, 3 fig.

109. Gh. Cantacuzino et C. Bălan, *Date noi pe marginea cercetărilor istorico-arheologice de la M-rea Cătălui* (Données nouvelles en marge des recherches historico-archéologiques au monastère de Cătălui), p. 547—553, 3 fig. (rés. en fr.).

REVISTA MUZEELOR, VI, București, 1969, 1

110. Mihai Gramatopol, *Iconografia monetară dacică autohtonă* (L'iconographie monétaire dacique autochtone), p. 23—32, 5 fig.

111. Petre Roman, *Precizări asupra unor probleme ale neoliticului transilvănean* (Quelques précisions à propos du néolithique de Transylvanie), p. 64.

112. Dardu Nicolăescu-Plopșor et Cantemir Rișcuția, *Caracterizarea antropologică și morfologică a scheletelor din complexul funerar de la Orlea* (sec. II—I î.e.n.), (Les caractères anthropologiques et morpho-biologiques des squelettes du complexe funéraire d'Orlea (les IIe—Ier siècles av. n.è.)), p. 69—73, 1 fig. (rés. en fr.).

113. Viorica Perian, *Descoperiri scitice în județul Botoșani* (Découvertes scythiques dans le dép. de Botoșani), p. 83, 1 fig.

114. Florea Mogoșanu et Stratan Ion, *Rezultatele ultimelor săpături arheologice privind paleoliticul din nordul Banatului* (Les résultats des dernières fouilles archéologiques concernant le paléolithique du Nord du Banat), p. 84—90, 3 fig.

REVISTA MUZEELOR, VI, București, 1969, 2

115. Alexandru Andronic, *Date noi despre cultura materială medievală urbană din Moldova* (Nouvelles données sur la culture materielle urbaine médiévale de la Moldavie), p. 111—113, (rés. en fr. et en russe).

116. Cantemir Rișcuția, Dardu Nicolăescu-Plopșor et Irina Rișcuția, *Caracterizarea antropologică și fiziognomică prin reconstituirea feței după craniu a unor persoane din complexul funerar din sec. II—I î.e.n. descoperit la Orlea* (La caractérisation antropologique et physiognomonique par la reconstitution du visage d'après le crâne de certains individus du complexe funéraire des IIe—Ier siècles, av. n.è., découvert à Orlea), p. 151—153, 1 fig. (rés. en fr.).

117. Gh. I. Petre-Govora, *Dovezi de locuire neolitică în județul Vîlcea* (Quelques témoignages d'habitat néolithique en Vîlcea), p. 154—158, 2 fig. (rés. en fr.).

118. Ion Spiru, *Cercetări și descoperiri arheologice în județul Teleorman* (Recherches et découvertes archéologiques du département de Teleorman), p. 158—169. Découvertes paléolithiques, néolithiques, de l'époque du bronze, du fer et des IVe—Xe siècles.

119. A. Atanasiu, *Descoperirea unor amfore grecești în județul Ialomița în anii 1960—1961* (La découverte d'amphores grecques dans le département de Ialomița en 1960—1961), p. 162—163, 1 fig.

120. Ioan T. Dragomir, *Trei morminte dacice descoperite la Tulucești* (*jud. Galați*) (Trois tombes géto-daciques découvertes à Tulucești), p. 164—166, 3 fig.

121. Gh. Popilian, *Două cuptoare de ars țigle și cărămizi descoperite la Romula* (Deux fours à tuilier et à briquetier, découverts à Romula), p. 167—169, 7 fig.

REVISTA MUZEELOR, VI, București, 1969, 3

122. M. Brudiu et M. Sandu, *Contribuții la cunoașterea schimbului în paleoliticul tîrziu din sudul Moldovei* (Contributions à la connaissance du troc à l'époque du paléolithique tardif du Sud de la Moldavie), p. 261—264, 2 fig. (rés. en fr.).

123. Virgil Fenеșan, *Toporul tracic de luptă de la Plăiești* (L'hache thracique de combat de Plăiești), p. 264—266, 1 fig.

124. G. Popilian et Toma Niță, *Tezaurul de monede geto-dacice de la Leu* (*jud. Dolj*) (Le trésor de monnaies géto-daciques de Leu (dép. de Dolj), p. 267—268 , 1 fig. (rés. en fr.).

REVISTA MUZEELOR, VI, București, 1969, 4

125. Panait I. Panait, *Cetatea Bucureștilor în secolele XIV—XV* (Le bourg de Bucarest aux XIVe et XVe siècles), p. 310—318, 7 fig. (rés. en fr. et en russe).

126. Al. Păunescu, *Arta epipaleolitică de la Cuina Turcului-Dubova* (L'art épipaléolithique de Cuina Turcului-Dubova), p. 342—348, 4 fig. ; (rés. en fr. et en russe).

127. Adrian Rădulescu, *Un miliar de la Decius la Rasova* (Une pierre milliaire (milliarum) de Decius à Rasova), p. 349—353, 3 fig. (rés. en fr. et en russe).

128. S. Dolinescu-Ferche et Petre Voevozeanu, *O fibulă digitată descoperită la Vîrtoape* (Une fibule digitée découverte à Vîrtoape), p. 354—355, 1 fig.

REVISTA MUZEELOR, VI, București, 1969, 5

129. Lucian Roșu, *Paleoliticul inferior și mijlociu în Transilvania* (Le paléolithique inférieur et moyen de Transylvanie), p. 401—405 (rés. en fr.).

130. V. Boroneanț et C. Boroneanț, *Cercetări arheologice în zona Cazanele Mari* (Recherches archéologiques dans la zone de Cazanele Mari (Portes de Fer)), p. 439—442, 2 fig. (rés. en fr.) Découvertes de l'époque du bronze, hallstattienne et du XIVe siècle n.è.

131. Aristotel Crîșmaru, *Un vîrf de lance din silex descoperit la Drăgușeni* (Une pointe de lance en silex découverte à Drăgușeni), p. 442—443, 1 fig.

132. D. Tudor, *O inscripție romană pe un topor de piatră preistoric* (Une inscription romaine sur un hache préhistorique en pierre), p. 443—444, 1 fig.

133. C. Scorpan, *Un nou obiect de cult din neoliticul dobrogean* (Un nouvel objet de culte datant du néolithique, en Dobroudja), p. 445—447, 1 fig. Il s'agit d'un vase appartenant à la civilisation de Gumelnița.

134. Muzafer Korkuti (R. P. d'Albanie), *Pictura de la Tren — o creație excepțională a artei ilire* (La peinture de Tren, une exceptionnelle création de l'art illyrien), p. 448—450, 2 fig.

135. Mihai Gramatopol, *Monede dacice din bazinul Oltului mijlociu* (Monnaies daciques du bassin de l'Olt moyen), p. 450—454, 3 fig.

136. M. Cristian Vlădescu, *O gemă cu inscripție descoperită la Romula* (Une gemme à inscription découverte à Romula), p. 455 (rés. en fr.).

REVISTA MUZEELOR, VI, București, 1969, 6

137. Ioan Andrițoiu, *Un nou relief votiv reprezentînd zeița Diana* (Un nouveau relief votif représentant la déesse Diane), p. 531—532, 1 fig.

138. Liviu Mărghitan, *Monede din secolul al IV-lea descoperite la Micia* (Monnaies du IVe siècle découvertes à Micia), p. 533, 1 fig.

REVISTA MUZEELOR, VII, București, 1970, 1

139. Aristotel Crîșmaru, *Două figurine antropomorfe Cucuteni A—B* (Deux figurines anthropomorphes Cucuteni A—B), p. 59—60, 2 fig.

140. Corneliu Cîrjan, *Cîteva opaițe din epoca feudală-timpurie din Dobrogea* (Quelques lampes à huile de l'époque médiévale ancienne de Dobroudja), p. 61—64, 1 fig.

REVISTA MUZEELOR, VII, București, 1970, 4

141. Maria Bitiri, *Cercetări paleolitice în nord-vestul României* (Recherches paléolithiques dans le Nord-Ouest de la Roumanie), p. 293—298, 4 fig. (rés. en fr.).

142. Marin Cîrciumaru, *Analiza palinologică a stratelor de vîrstă gravettiană de la Coasta Boinești* (L'analyse palynologique des couches gravettiennes de Coasta Boinești), p. 353—354, 3 fig. (rés. en fr. et en russe).

REVISTA MUZEELOR, VII, București, 1970, 5

143. Marin Nica, *Unelte ale culturii de prund descoperite la Fărcașele* (*jud. Olt*) (Outils de la « Pebble-culture » découvertes à Fărcașele (dép. de l'Olt)), p. 430—433, 3 fig.

144. Mihai Butoi, *Fibula digitată descoperită în com. Brebeni, jud. Olt* (Fibule digitée découverte dans la commune de Brebeni (dép. de l'Olt)), p. 434—435, 1 fig. (rés. en. fr.).

REVISTA MUZEELOR, VII, București, 1970, 6

145. M. Brudiu, *Așezarea gravetiană de la Cavadinești* (*jud. Galați*) (Le site gravettien de Cavadinești (département de Galați)), p. 525—526, 1 fig.

146. Constantin Catrina et Mariana Marcu, *Descoperiri arheologice în satul Țiu* (Découvertes archéologiques dans le village de Țiu), p. 527—529, 4 fig.

25 — c. 1794

147. Zoe Voevozeanu et Petre Voevozeanu, *« Patella » cu inscripţie latină de la Socetu, jud. Teleorman* (« Patella » avec une inscription latine de Socetu, dép. de Teleorman). p. 530, 1 fig.

148. Ion Spiru, *Fibule descoperite în judeţul Teleorman* (Fibules découvertes dans le département de Teleorman), p. 531, 2 fig. Deux fibules digitées.

REVISTA MUZEELOR, 1, Bucureşti, 1971

149. V. Boroneanţ, *Gornea-Vodneac, un nou aspect al epocii bronzului descoperit în zona Porţile de Fier* (Gornea-Vodneac) un nouvel aspect de l'époque du bronze, découvert dans la zone des Portes de Fer), p. 5—12, 9 fig. (rés. en fr. et en russe).

150. Constantin Voicu, *O descoperire celtică la Perişor, judeţul Dolj* (Une découverte celtique à Perişor, dép. de Dolj), p. 59, 1 fig.

REVISTA MUZEELOR, 3, Bucureşti, 1971

151. Panait I. Panait, *Aşezare şi locuinţă în bazinul mijlociu al Argeşului (sec. XIV—XVI)* (Habitat et habitation dans le bassin moyen de la rivière Argeş (XIVe—XVe siècles), p. 238—242, 1 fig. (rés. en fr.).

152. Gh. Poenaru Bordea et Cr. M. Vlădescu, *Les deniers romains républicains découverts à Bumbeşti, le distr. de Gorj*, p. 259—260, 1 fig.

153. Ştefan Chiţu, *Tezaurul monetar roman de la Drăghiceni* (Le trésor romain de monnaies de Drăghiceni), p. 261, 1 fig.

REVISTA MUZEELOR, 4, Bucureşti, 1971

154. Marius Moga, *Tezaurul de monede republicane romane de la Secusugiu, judeţul Arad* (Le trésor de monnaies républicaines romaines de Secusugiu, dép. d'Arad), p. 321—325, 1 fig.

155. Mihai Butoi, *Monede rare intrate în colecţiile Muzeului din oraşul Slatina (jud. Olt)* (Monnaies rares entrées dans les collections du Musée de la ville de Slatina, dép. de l'Olt), p. 326—327, 3 fig. Monnaies daciques et un *solidus* de l'époque de Justinien.

ARHEOLOGIA MOLDOVEI (IV) 1966

ÉTUDES ET MATÉRIAUX

156. Attila László, *Cercetări arheologice în aşezarea Cucuteni A—B de la Huşi* (Recherches archéologiques dans l'établissement Cucuteni A—B de Huşi), p. 7—22, 10 fig. (rés. en fr.).

157. Adrian C. Florescu, *Observaţii asupra sistemului de fortificare al aşezărilor cucuteniene din Moldova* (Observations sur le système de fortification des établissements Cucuteni de Moldavie), p. 23—37, 8 fig. (rés. en fr.).

158. Marilena Florescu, *Contribuţii la cunoaşterea etapelor timpurii ale culturii Monteoru în Moldova* (Contribution à la connaissance des étapes anciennes de la civilisation de Monteoru en Moldavie), p. 39—118, 46 fig. (rés. en fr.).

159. Sergiu Haimovici, *Studiul materialului faunistic descoperit în aşezarea din epoca bronzului (cultura Monteoru) de la Bogdăneşti (r. Tg. Ocna, reg. Bacău)* (Etude sur les restes fauniques décuverts dans l'établissement de l'âge du bronze (civilisation de Monteoru) de Bogdăneşti (distr. de Tg. Ocna, rég. Bacău), p. 119—136, 4 fig. (rés. en fr.).

160. Constantin Preda, *Tezaurul de la Vovrieşti şi unele probleme privind monedele geto-dacice din Moldova* (Le trésor de Vovrieşti et quelques problèmes concernant les monnaies géto-daciques de Moldavie), p. 137—173, 11 fig. (rés. en fr.).

161. Nicolae Gostar, *Studii epigrafice. II* (Etudes épigraphiques. II), p. 175—188, 8 fig. (rés. en fr.).

162. Ion Ioniţă, *Contribuţii cu privire la cultura Sîntana de Mureş-Cerneahov pe teritoriul Republicii Socialiste România* (Contributions à l'étude de la civilisation de Sîntana de Mureş-Tcherneakhov sur le territoire de la Roumanie), p. 189—259, 37 fig. (rés. en fr.).

163. Vasile Palade, *Atelierele pentru lucrat piepteni din os din secolul al IV-lea e.n. de la Bîrlad-Valea Seacă* (Les ateliers pour la confection des peignes en os du IVe siècle de n.è. de Bîrlad-Valea Seacă), p. 261—277, 15 fig. (rés. en fr.).

164. Dan Gh. Teodor et Ion Mitrea, *Cercetări arheologice în aşezarea prefeudală de la Lozna-Dorohoi* (Recherches archéologiques dans l'établissement préféodal de Lozna-Dorohoi), p. 279—291, 8 fig. (rés. en fr.).

165. Vasile Neamţu, *Contribuţii la problema uneltelor de arat din Moldova în pericada feudală* (Contribution à la connaissance des instruments de labour utilisés en Moldavie à l'époque féodale), p. 293—316, 16 fig. (rés. en fr.).

166. Mărioara Nicorescu, *Noi descoperiri de ceramică ornamentală din secolele XV—XVI la Suceava* (Nouvelles découvertes de céramique ornementale des XVe—XVIe siècles à Suceava), p. 317—326, 6 fig. (rés. en fr.).

167. Eugenia Neamţu, *Tezaurul de obiecte din secolul al XVII-lea descoperit la Cucuteni-Leţcani (r. Iaşi)* (Le trésor d'objets du XVIIe siècle découvert à Cucuteni-Leţcani (distr. de Jassy), p. 327—343, 11 fig. (rés. en fr.).

NOTES

168. M. Petrescu-Dîmboviţa, *Depozitul de obiecte de bronz de la Duda (r. Huşi, reg. Iaşi)* (Le dépôt d'objets en bronze de Duda (distr. de Huşi, rég. de Jassy)), p. 345—350, 1 fig. (rés. en fr.).

169. Simeon Raţă, *Cazanul scitic de bronz din secolele VI—V î.e.n. de la Iacobeni-Dîngeni (r. Săveni, reg. Suceava)* (Le chaudron scythique en bronze des VIe—Ve siècles av.n.è. découvert à Iacobeni-Dîngeni (distr. de Săveni, rég. de Suceava)), p. 351—353, 1 fig. (rés. en fr.).

170. Silviu Sanie, *O inscripţie siriacă la Romula* (Une inscription syriaque à Romula), p. 355—359, 1 fig. (rés. en fr.).

CHRONIQUE

171. C. Scorpan, *Muzeul arheologic din Piatra-Neamţ* (Le Musée archéologique de Piatra-Neamţ), p. 361—369, 3 fig. (rés. en fr.).

ARHEOLOGIA MOLDOVEI V, 1967

ÉTUDES ET MATÉRIAUX

172. Irina Casan-Franga, *Contribuţii cu privire la cunoaşterea ceramicii geto-dacice. Cupele «deliene» getice de pe teritoriul României* (Contribution à l'étude de la céramique géto-dacique. Les ocupes « déliennes » gétiques sur le territoire de la Roumanie), p. 7—35, 14 fig. (rés. en fr.).

173. D. Tudor, *Răspîndirea amforelor greceşti stampilate în Moldova, Muntenia şi Oltenia* (La diffusion des amphores grecques estampillées en Moldavie, Munténie et Olténie), p. 37—80, 10 fig. (rés. en fr.).

174. Bucur Mitrea et Emilia Zaharia, *Descoperirea monetară de la Oboroceni (r. Paşcani, reg. Iaşi) şi importanţa sa istorică* (La découverte monétaire d'Oboroceni (district de Paşcani, région de Jassy) et son importance historique), p. 81—124, 3 fig. (rés. en fr.). Le trésor est composé de 735 deniers romains impériaux.

175. I. Vlad, *Cercetări asupra ţesăturii găsite în vasul cu tezaurul de monede de la Oboroceni (r. Paşcani, reg. Iaşi)* (Recherches sur le tissu trouvé dans le vase contenant le trésor de monnaies d'Oboroceni (distr. de Paşcani, rég. de Jassy)), p. 125—131, 12 fig. (rés. en fr.).

176. Zoltán Székely, *Descoperiri epigrafice şi arheologice pe graniţa de est a Daciei romane* (Découvertes épigraphiques et archéologiques à la frontière orientale de la Dacie romaine), p. 133—143, 8 fig. (rés. en fr.).

177. O. Iliescu et Gr. Foit, *Un tezaur de monede moldoveneşti din prima jumătate a secolului al XV-lea, descoperit la Suceava* (Un trésor de monnaies moldaves de la première moitié du XVe siècle, découvert à Suceava), p. 145—167, 7 fig. (rés. en fr.).

178. Al. Andronic, Eugenia Neamţu et M. Dinu, *Săpăturile arheologice de la Curtea domnească din Iaşi* (Les fouilles de la cour princière de Jassy), p. 169—285, 70 fig. (rés. en fr.).

179. Corina Nicolescu, *Ceramica otomană de Iznik din secolele XVI—XVII găsită în Moldova* (La céramique ottomane d'Iznik des XVIe—XVIIe siècles, découverte en Moldavie), p. 287—308, 15 fig. (rés. en fr.).

180. Dan Gh. Teodor et Ion Ioniţă, *Cercetări arheologice în Podişul Sucevei* (Recherches archéologiques sur le Plateau de Suceava), p. 309—325, 8 fig. (rés. en fr.). Les auteurs ont identifié une nécropole géto-dacique (IIe—IIIe siècles de n.è.) et 56 établissements de différentes périodes historiques, depuis le paléolithique jusqu'à la période du féodalisme développé.

NOTES

181. Elena Isăcescu, *Depozitul de obiecte de bronz de la Putreda (r. Rîmnicu-Sărat, reg. Ploieşti)* (Le dépôt d'objets en bronze de Putreda (district de Rîmnicu-Sărat, rég. de Ploieşti)), p. 327—330, 1 fig. (rés. en fr.).

182. C. Scorpan, *Necropola carpică de la Dochia (r. Piatra-Neamţ, reg. Bacău)*, (La nécropole carpique de Dochia (district de Piatra-Neamţ, rég. de Bacău)), p. 331—335, 3 fig. (rés. en fr.).

CHRONIQUE

183. M. Petrescu-Dîmboviţa, *Călătorii de studii arheologice în R. P. Bulgaria* (Voyage d'études archéologiques en R. P. de Bulgarie), p. 337—341.

ARHEOLOGIA MOLDOVEI VI, 1969

ÉTUDES ET MATÉRIAUX

184. Anton Nițu, *Cu privire la derivația unor motive geometrice în ornamentația ceramicii bandate* (Sur la dérivation de quelques motifs géométriques dans l'ornementation de la céramique rubanée), p. 7—40, 11 fig. (rés. en fr.).

185. M. Petrescu-Dîmbovița et Silviu Sanie, *Sondajul din tell-ul gumelnițean de la Ciolăneştii din Deal* (*jud. Teleorman*) (Le sondage du tell du type Gumelnița effectué à Ciolăneștii din Deal (département de Teleorman)), p. 41—53, 9 fig. (rés. en fr.).

186. Silvia Teodor et Silviu Sanie, *Ceramica grecească din Muzeul de Istorie a Moldovei* (*I*) (La céramique grecque du Musée d'histoire de la Moldavie), p. 55—64, 4 fig. (rés. en fr.).

187. Attila László, *Aşezarea daco-getică de la Băiceni* (*secolele IV—II* î.e.n.) (L'établissement géto-dacique de Băiceni (IVe—IIe siècles av.n.è.)), p. 65—90, 19 fig. (rés. en fr.).

188. I. H. Crișan, *Problema locuirii daco-geților pe teritoriul Slovaciei în lumina recentelor descoperiri arheologice* (Le problème de l'habitat des Géto-Daces sur le territoire de la Slovaquie à la lumière des dernières découvertes archéologiques), p. 91—109, 3 fig. (rés. en fr.).

189. D. Ciurea et N. Gostar, *Inscripții de la Tropaeum Traiani* (Inscriptions de Tropaeum Traiani), p. 111—121, 6 fig. (rés. en fr.).

190. Ion Ioniță, *Necropola daco-carpică de la Dumitreştii Gălății* (*județul Iaşi*) (La nécropole daco-carpique de Dumitreştii Gălății (département de Jassy)), p. 123—135, 7 fig. (rés. en fr.).

191. Cătălina Bloșiu, *Sondajul din necropola de tip Sîntana de Mureş de la Lețcani-Iaşi* (Le sondage de la nécropole du type Sîntana de Mureș de Lețcani-Jassy), p. 137—148, 7 fig. (rés. en fr.).

192. Maria Cristescu, R. Klüger et M. E. Gramatopol-Roşca, *Contribuții la cunoaşterea structurii antropologice a populației din cultura Sîntana de Mureş-Cerneahov* (Contributions à l'étude de la structure anthropologique de la population de la civilisation de Sîntana de Mureş-Tchernéakhov), p. 149—166, 5 fig. (rés. en fr.).

193. Emilia Zaharia et Neculai Zaharia, *Contribuții la cunoaşterea culturii materiale din secolul al V-lea e.n. din Moldova în lumina săpăturilor de la Botoşani* (Contribution à l'étude de la culture matérielle du Ve siècle n.è. en Moldavie à la lumière des fouilles de Botoşani), p. 167—178, 4 fig. (rés. en fr.).

194. Kurt Horedt, *Blökumanaland şi Blakumen* (Blökumanaland et Blakumen), p. 179—185, 1 fig. (rés. en fr.).

195. Dan Gh. Teodor, Eugenia Neamțu et Victor Spinei, *Cercetări arheologice la Lunca Dorohoi* (Les recherches archéologiques de Lunca Dorohoi), p. 187—212, 12 fig. (rés. en fr.).

196. Marilena Florescu et Viorel Căpitanu, *Cercetări arheologice de suprafață în județul Bacău* (Recherches archéologiques de surface dans le département de Bacău), p. 213—275, 41 fig. (rés. en fr.).

197. Ghenuță Coman, *Cercetări arheologice cu privire la secolele V—XI în sudul Moldovei* (*stepa colinară Horincea-Elan-Prut*) (Recherches archéologiques concernant les Ve—XIe siècles du Sud de la Moldavie (la steppe Horincea-Elan-Pruth)), p. 277—315, 19 fig. (rés. en fr.).

NOTES

198. Sergiu Haimovici, *Studiu preliminar al resturilor de faună descoperite în săpăturile din 1961 în stațiunea neolitică de la Cucuteni-Băiceni* (Etude préliminaire des restes fauniques découverts lors des fouilles de 1961 dans la station néolithique de Cucuteni), p. 317—319 (rés. en. fr.).

199. Silvia Teodor, *Așezarea din secolele III—II î.e.n. de la Sorogari* (L'établissement de Sorogari des IIIe—IIe siècles av.n.è.), p. 321—327, 4 fig. (rés. en fr.).

200. Eugenia Neamțu, *Contribuții la cunoașterea stemei dezvoltate a Moldovei în epoca lui Ştefan cel Mare* (Contributions à la connaissance des armoiries de la Moldavie à l'époque d'Etienne le Grand), p. 329—335, 2 fig. (rés. en fr.).

CHRONIQUE

201. Em. Condurachi, Orest Tafrali, p. 337—338.
202. Alexandru Andronic, Tatiana S. Passek, p. 339—340.

ACTA MUSEI NAPOCENSIS (III) 1966

203. N. Vlassa, *Cultura Criș în Transilvania. Scurt istoric al cercetărilor privitoare la cultura Criș*. (Die Krișkultur in Siebenbürgen), p. 9—48, 9 fig. (rés. en all.).

204. St. Ferenczi, *Cimitirul « scitic » de la Ciumbrud. Partea II* (Der « skythische » Friedhof von Ciumbrud. 2. Teil), p. 49—73, 27 fig. (rés. en all.).

205. Iudita Winkler, *Drahma și hemidrahma în sistemul monetar al daco-geților* (Die Drachme und Hemidrachme im Münzsystem der Dako-Geten), p. 75—89, 1 pl. (rés. en all.).

206. I. H. Crișan, *Sanctuarul dacic de la Pecica* (Das dakische Heiligtum von Pecica), p. 91—101, 4 fig. (rés. en all.).

207. Sigismund Jakó, *Cercetări arheologice la cetatea Grădiștea Muncelului în anii 1803—1804 (contribuții la istoria arheologiei din țara noastră)* (Recherches archéologiques à Grădiștea Muncelului en 1803—1804), p. 103—120, 1 carte (rés. en fr.).

208. M. Macrea, *Organizarea provinciei Dacia* (Die Organisation der Provinz Dazien), p. 121—151 (rés. en all.).

209. C. Daicoviciu, *Severus Alexander și provincia Dacia* (Severus Alexander und die Provinz Dazien), p. 153—171; 2 fig. (rés. en all.).

210. Silviu Dragomir, Sabin Belu, *Voievozi, cnezi și crainici la românii din munții Apuseni și din regiunea Bihorului în evul mediu* (Voïévodes, cnèzes et *crainici* chez les Roumains des monts Apuseni et de la région de Bihor au Moyen Age), p. 173—181 (rés. en fr.).

211. I. Bitay, *Contribuții la studiul culturii antice în Transilvania în secolul al XVI-lea* (Beiträge zum Studium de antiken Kultur in Siebenbürgen im 16. Jahrhundert), p. 183—196 (rés. en all.).

212. Francisc Pop, Iudita Winkler, *Monede poloneze din secolele XV—XVII în Transilvania* (Polnische Münzen aus dem 15.—17. Jh. in Transsilvanien), p. 197—211, 1 carte (rés. en all.).

NOTES ET DISCUSSIONS

213. N. Vlassa, M. Rusu, D. Protase, K. Horedt, *Săpăturile arheologice de la Iernut* (Archäologische Ausgrabungen bei Iernut (Rayon Luduş)), p. 399—410, 9 fig. (rés. en all.) Dans les environs de Iernut les auteurs ont découvert des vestiges archéologiques dont les plus riches sont datés de l'âge des migrations.

214. Valentin Vasiliev, *Un nou mormînt scitic descoperit la Batoş* (*Observaţii pe marginea datării antichităţilor scitice din Transilvania*) (Ein neues skythisches Grabmal aus Batoş. Bemerkungen zur Zeitstellung der skythischen Altertümer aus Siebenbürgen), p. 411—420, 5 fig. (rés. en all.).

215. Eugen Chirilă, Vasile Lucăcel, Ioan Chifor, *Descoperiri monetare antice în Transilvania* (*III*) (Découvertes monétaires antiques en Transylvanie (III)), p. 421—422, 4 fig. (rés. en.fr.). Les auteurs publient une monnaie grecque et quatre monnaies daciques.

216. K. Horedt, *În legătură cu monumentul de la Adamklissi* (Zu einem neuen Werk über das Monument von Adamklissi), p. 423—428 (rés. en all.).

217. I. Glodariu, *Legio IV Flavia Felix în Dacia* (Die Legio IV. Flavia Felix in Dazien), p. 429—435, 2 fig. (rés. en all.).

218. I. I. Russu, *Contribuţia lui Zamosius la epigrafia Daciei* (La contribution de Zamosius à l'épigraphie de la Dacie), p. 437—450 (rés. en fr.).

219. I. I. Russu, *Note epigrafice. Seria IX. Inscripţii « rătăcitoare »*. (Notes épigraphiques. IX[e] série), p. 451 —458, 4 fig. (rés. en fr.).

220. Lucia David, Vasile Pintea, *Un monument funerar din Dacia Porolissensis* (Ein Grabdenkmal aus Dacia Porolissensis), p. 459—463, 2 fig. (rés. en all.).

221. C. Pop, *Iuppiter de la Potaissa* (Jupiter from Potaissa), p. 465—466, 1 fig. (rés. en angl.).

222. B. Daicoviciu, *Despre eliberarea ilegală a liţilor şi a sclavilor la francii salieni* (Über die illegale Befreiung der Liten und der Sklaven bei den salischen Franken), p. 467—470 (rés. en all.).

223. Mircea Ţoca, *Despre plastica faţadelor în arhitectura laică clujeană din perioada barocului tîrziu* (Über die Plastik der Fassaden in der profanen Architektur in Cluj aus der Periode des späten Barocks), p. 471—482, 12 fig. (rés. en all.).

224. Vasile Pintea, *O sabie atribuită lui Cloşca* (Ein dem Bauernführer Cloşca zugeschriebener Säbel), p. 483—489, 7 fig. et une anexe contenant les résultats de l'analyse métallographique de l'épée attribuée à Cloşca, dues au prof. univ. E. Stoicovici, à l'ingénieur G. Tiniş et au chimiste V. Tiniş.

ACTA MUSEI NAPOCENSIS, Cluj, IV, 1967

225. St. Ferenczi, *Cimitirul « scitic » de la Ciumbrud* (*Partea a III-a*). *Inventarul funerar* (Der « skythische » Friedhof von Ciumbrud (3. Teil.). Grabbeigaben), p. 19—45 (rés. en all.).

226. D. Protase, *Legiunea IIII Flavia la nordul Dunării şi apartenenţa Banatului şi a Olteniei de vest la provincia Dacia* (Die Legio IIII Flavia nördlich der Donau und die Zugehörigkeit des Banats und Westolteniens zur Provinz Dazien), p. 47—72, 17 fig. (rés. en all.).

227. C. Daicoviciu, H. Daicoviciu, *Noi consideraţii asupra Daciei Malvensis* (Nouvelles considérations sur Dacia Malvensis), p. 73—83 (rés. en fr.).

228. I. I. Russu, *Tracii în Dacia romană* (Les Thraces en Dacie romaine), p. 85—105, 8 fig. (rés. en fr.).

229. S. Dumitrașcu, T. Bader, *Așezarea dacică de la Medieșul Aurit* (Die Siedlung der freien Daken von Medieșul Aurit), p. 107—126, 3 fig., 3 pl. (rés. en all.).

NOTES ET DISCUSSIONS

230. N. Vlassa, *Unele probleme ale neoliticului Transilvaniei* (Quelques problèmes du néolithique de Transylvanie), p. 403—423, 14 fig. (rés. en fr.).

231. V. Vasiliev, A. Seres, *Materiale arheologice de pe teritoriul comunei Crizbav* (Archäologische Funde vom Gebiet der Gemeinde Crizbav), p. 425—429, 3 fig.(rés. en all.). Les auteurs présentent des matériaux archéologiques découverts lors des travaux agricoles de la commune de Crizbav (distr. de Sf. Gheorghe, région de Brașov) et qui appartiennent aux civilisations de Criș, Ariușd, Tei, Wietenberg, Schneckenberg et Hallstatt ancien A, B.

232. Ioan Mitrofan, *Așezarea hallstattiană de la Teleac* (Die hallstattzeitliche Siedlung von Teleac), p. 431—438, 3 fig. (rés. en all.).

233. I. H. Crișan, *Despre agatirși* (Zur Agathysenfrage), p. 439—443 (rés. en all.).

234. Hadrian Daicoviciu, « *Regatul* » *lui Rhemaxos* (Le « royaume » de Rhemaxos), p. 445—447 (rés. en fr.).

235. Eugen Stoicovici, Iudita Winkler, *Studiul constituției și compoziției unor monede antice prin cercetări metalografice* (Beiträge zur metallographischen Untersuchung einiger antiken Münzen), p. 449—456, 5 pl. (rés. en all.).

236. Eugen Chirilă, Vasile Lucăcel, Vasile Pepelea, George Togan, *Descoperiri monetare antice și bizantine în Transilvania* (Découvertes monétaires antiques et byzantines en Transylvanie), p. 457—459, 2 pl. (rés. en fr.).

237. D. Protase, A. Zrínyi, *O pușculiță cu denari romani imperiali de la Cristeștii de Mureș* (Eine Sparbüchse mit römischen kaiserlichen Denaren aus Cristeștii de Mureș), p. 461—467, 3 fig. (rés. en all.).

238. C. Daicoviciu, *Un nou Sacerdos Arae Augusti în Dacia* (Ein neuer Sacerdos Arae Augusti in Dazien), p. 469—470, 1 fig. (rés. en all.).

239. I. Glodariu, *Două fiare de plug de la Bicfalău* (Zwei Pflugscharen aus Bicfalău), p. 471—472, 2 fig. (rés. en all.). Datation entre le II[e] siècle av. n.è. et le III[e] siècle de n.è.

240. I. Glodariu, *Lei funerari romani la Valea Sîngeorgiului* (Römische Grablöwen aus Valea Sîngeorgiului), p. 473—476, 3 fig. (rés. en all.).

241. V. Vasiliev, *Un relief funerar roman în Muzeul de Istorie Cluj* (Ein römisches Grabrelief im Historischen Museum in Cluj), p. 477—480, 2 fig. (rés. en all.).

242. C. Pop, *O amuletă romană* (?) (A roman amulet (?)), p. 481—487, 8 fig. (rés. en angl.).

243. C. Pop, *Precizări în legătură cu cîteva piese sculpturale antice din Muzeul de Istorie Cluj* (Précisions sur quelques pièces sculpturales antiques du Musée d'histoire de Cluj), p. 489—493, 4 fig. (rés. en fr.).

244. Dionisie Radu, *O monedă din secolul IV e.n. descoperită la Cluj* (Une monnaie du IV[e] siècle de n.è. découverte à Cluj), p. 495—497, 3 fig. (rés. en fr.).

245. I. Németi, *Descoperiri funerare din sec. V e.n. lîngă Carei* (Grabfunde des 5 Jhs. u.Z. aus der Umgebung der Stadt Carei), p. 499—507, 5 fig. (rés. en all.).

246. K. Horedt, *Cu privire la locul de descoperire a sabiei de la Morești* (Zum Fundort des Schwertes aus Morești), p. 509—510 (rés. en all.).

247. N. Vlassa, *Tot despre locul de descoperire a sabiei « de la Moreşti »* (Toujours à propos de la provenance du sabre « de Moreşti »), p. 511—512 (rés. en fr.).

248. Iosif Koródi, *Restaurarea şi conservarea unui scut dacic* (The Restauration and Conservation of a Dacian Shield), p. 513—524, 10 fig. (rés. en angl.).

249. V. Pintea, *Cu privire la aşezarea feudală de la Sopor-Iacobeni* (Über die feudale Siedlung von Sopor-Iacobeni), p. 525—541, 11 fig. (rés. en all.). Datation : XIIe—XVe siècles.

ACTA MUSEI NAPOCENSIS, Cluj, V, 1968

(ÉTUDES ET MATÉRIAUX)

250. I. H. Crişan, *Contribuţii la problema unităţii culturii materiale daco-getice* (Beiträge zur Frage der Einheit der dako-getischen Fachkultur), p. 21—32 (rés. en all.).

251. I. Winkler, *Tipurile monetare ale daco-geţilor şi aria lor de răspîndire* (Die dakisch-getischen Münztypen und ihr Verbreitungsgebiet), p. 33—49, 1 fig. 6 pl. (rés. en all.).

252. Hadrian Daicoviciu, *Dacii şi civilizaţia lor în secolele I î.e.n. — I.e.n.* (Les Daces et leur civilisation aux Ier siècle av. n.è. — Ier siècle de n.è.), p. 51—58 (rés. en fr.).

253. C. Váczy, *Nomenclatura dacică a plantelor la Dioscorides şi Pseudo-Apuleius (Partea I)* (Die dakischen Pflanzennamen in den Werken von Dioskorides und Pseudo-Apuleius (I. Teil)), p. 59—74, 4 fig. (rés. en all.).

254. St. Ferenczi, *Observaţii cu privire la sistemul şi caracterul aşa-zisului* « Limes dacicus » (Observations sur le système et le caractère du soi-disant « Limes dacicus »), p. 75—98, 4 fig., 1 carte (rés. en fr.).

255. I. Mitrofan, Gh. Moldovan, *Castrul Roman de la Sighişoara* (Das römische Militärlager von Sighişoara), p. 99—109, 4 fig. (rés. en all.).

256. Oct. Floca, *Monumente epigrafice şi sculpturale de la Micia* (Römische Inschriften und Steindenkmäler aus Micia), p. 111—124, 9 fig. (rés. en all.).

257. Lucia David, Liviu Mărghitan, *Monumente sculpturale de la Micia (Partea I)* (Römische Grabdenkmäler aus Micia), p. 125—135, 2 pl. (rés. en all.).

258. N. Lascu, *Ştiri din arhivele clujene referitoare la inscripţiile romane din Transilvania* (Notizie dagli archivi di Cluj concernenti le iscrizioni romane della Transilvania), p. 137—142 (rés. en ital.).

259. Virgil Vătăşianu, *Un relief medieval enigmatic* (Ein rätselhaftes mittelalterliches Relief), p. 143—151, 10 fig. (rés. en all.). L'auteur considère qu'il s'agit d'une pièce copte.

260. St. Pascu, M. Rusu, P. Iambor, N. Edroiu, P. Gyulai, V. Wollmann et St. Matei, *Cetatea Dăbîca* (Die Burg bei Dăbica), p. 153—202, 5 pl., 13 fig. (rés. en all.). D'après le matériel archéologique recueilli dans les fouilles, la forteresse de Dăbîca a été datée des IXe—XVe siècles ; les auteurs y ont établi 4 étapes constructives.

261. Beatrice Daicoviciu, *Mărturii apusene despre latinitatea şi continuitatea românilor (sec. XV—XVIII)* (Abendländische Zeugnisse über die Latinität und Kontinuität der Rumänen (15.—18. Jh.)), p. 203—215 (rés. en all.).

NOTES ET DISCUSSIONS

262. N. Vlassa, *Sondajul de salvare de la « Gura Baciului », com. Baciu, or. Cluj (... şi cîte ceva despre cultura vaselor caliciforme în România)* (Die Rettungsausgrabungen von « Gura

Baciului » (Gem. Baciu, Stadt Cluj) ... und einiges über die Glockenbecherkultur in Rumänien), p. 371—379, 6 fig. (rés. en all.).

263. T. Báder, *Despre figurinele antropomorfe în cadrul culturii Criș* (Beiträge zur Kenntnis anthropomorpher Figurinen aus der Criș-Kultur), p. 381—388, 1 fig. (rés. en all.).

264. Vladimir Dumitrescu, *Cu privire la platformele de lut ars ale locuințelor unor culturi eneolitice* (A propos des plate-formes en terre cuite de certaines cultures énéolithiques), p. 389—396 (rés. en fr.).

265. I. Ordentlich, *Depozitul de bronzuri de la Otomani* (Der Bronzedepotfund aus Otomani), p. 397—404, 2 fig. (rés. en all.).

266. Eva Crișan, *Un biberon hallstattian* (Ein hallstattzeitliches Saugfläschchen), p. 405—408. 3 fig. (rés. en all.).

267. I. Glodariu, *Tezaurul dacic de la Sărmășag* (Der dakische Silberfund von Sărmășag), p. 409—418, 4 fig. (rés. en all.).

268. K. Horedt, *Interpretări arheologice. 1. Ceașca dacică de la Müllendorf din Austria. 2. Săbiile și spadele din secolul X în bazinul carpatic.* (Archäologische Deutungen. 1. Die dakische Tasse aus Müllendorf in Österreich. 2. Schwert und Säbel während des 10.Jh. im Karpatenbecken), p. 419—428, 2 fig. (rés. en all.).

269. Eugen Chirilă, Ioan Al. Aldea, *Tezaurul monetar de la Dobîrca, sec. II î.e.n.—I.e.n.* (Der Münzhort von Dobîrca, 2.Jh. v.u.Z.—1.Jh.u.Z.), p. 429—432, 4 pl. (rés. en all.). Deniers républicains, deniers impériaux.

270. S. Jakó, *Date privitoare la cercetările arheologice de la Grădiștea Muncelului în anul 1803* (Informations des archives concernant les recherches archéologiques de 1803 effectuées à Grădiștea Muncelului), p. 433—443.

271. Nicolae Lupu, *Așezarea daco-romană de la Roșia (jud. Sibiu)* (Die dakisch-römische Siedlung von Roșia (Sibiu)), p. 445—450, 3 fig. (rés. en all.).

272. I. I. Russu, *Note epigrafice. Inscripții din Dacia Porolissensis.* (Notes épigraphiques. XI[e] série. Inscriptions de la Dacia Porolissensis), p. 451—470, 13 fig. (rés. en fr.).

273. Nicolae Gostar, *Unitățile militare din castrul roman de la Tibiscum* (Die Militäreinheiten im römischen Lager von Tibiscum), p. 471—477, 1 fig. (rés. en all.).

274. C. Pop, *Monumente sculpturale romane din Napoca* (Monuments sculpturaux romains de Napoca), p. 479—489, 12 fig. (rés. en fr.).

275. M. Davidescu, R. Florescu, *Două plăci de la Drobeta reprezentînd cavalerii danubieni* (Deux tablettes de Drobeta avec des chevaliers danubiens), p. 491—494, 2 fig. (rés. en fr.).

276. Andrei Bodor, *Note asupra artei romane provinciale. Pe marginea cărții prof. J. M. C. Toynbee* (Remarks on the roman provincial art. About prof. J.M.C. Toynbee's Book), p. 495—504, 7 fig. (rés. en angl.).

277. D. Protase, *Observații în legătură cu așezările rurale din Dacia romană* (Bemerkungen zu den dörflichen Siedlungen im römischen Dazien), p. 505—511 (rés. en all.).

278. Valentin Vasiliev, *Vestigii daco-romane din secolul IV e.n. la Suatu* (Dakisch-römische Spuren aus dem 4.Jh. u.Z. in Suatu), p. 513—516, 1 fig. (rés. en all.).

279. Nicolae Chidioșan, Zoltan Nánássy, *Un mormînt din perioada prefeudală descoperit la Săcuieni* (Ein Grabfund des 7.Jh.u.Z. aus Săcuieni), p. 517—520, 2 fig. (rés. en all.).

280. Iosif Koródy, *Aspecte ale colaborării dintre muzeografi și restauratori* (The Need and Some Aspects of collaboration between Museumgraphers and Restorers), p. 521—532, 7 fig., 2 annexes (rés. en angl.).

281. Mircea Ţoca, *Despre faţada bisericii ortodoxe de pe str. Dr. Petru Groza din Cluj* (Über die Fassade der orthodoxen Kirche in der Dr. Petru Groza-Strasse in Cluj), p. 551—557, 4 fig. (rés. en all.).

ACTA MUSEI NAPOCENSIS, Cluj, VI, 1969

282. Gh. Lazarovici, *Cultura Starčevo-Criş în Banat* (Die Starčevo-Crişkultur im Banat), p. 3—26, 12 fig. (rés. en all.).

283. N. Vlassa, *Aşezarea neolitică de la Dăbîca* (Eine neolitische Ansiedlung von Dăbîca), p. 27—45, 17 fig. (rés. en all.).

284. Şt. Ferenczi, *Cimitirul scitic de la Ciumbrud* (*Partea a IV-a*) (Der skytische Friedhof von Ciumbrud, 4. Teil), p. 47—65 (rés. en all.).

285. I. Winkler, *Tipurile monetare ale daco-geţilor şi aria lor de răspîndire. Partea a II-a* Die dakische-getische Münztypen und ihr Verbreitungsgebiet), p. 67—91, 2 fig., 7 pl. (rés. en all.).

286. I. H. Crişan, *Contribuţii la problema lucrării podoabelor dacice* (Beiträge zur Frage Herstellung dakischer Schmuckgegenstände), p. 93—114, 4 fig., 8 pl. (rés. en all.).

287. C. Váczy, *Nomenclatura dacică a plantelor la Dioscorides şi Pseudo-Apuleius. Partea a II-a* (Die dakischen Pflanzennammen in den Werken von Dioskorides und Pseudo-Apuleius. II), p. 115—129.

288. F. Vittinghoff, *War die Kolonie Malva mit Romula* (*Reşca*) *identisch?*, p. 131—147.

289. M. Macrea, E.Chirilă, N. Gudea, V. Lucăcel, C. Pop, *Castrul roman de la Buciumi* (*jud. Sălaj*). *Săpăturile din 1963—1968* (Das Römerlager von Buciumi (Bez. Sălaj). Die Ausgrabungen von 1963—1968), p. 149—157, 5 fig. (rés. en all.).

290. Lucia Ţeposu, Liviu Mărghitan, *Monumente funerare de la Micia.* (*Partea II*). (Römische Grabdenkmäler aus Micia. II. Teil), p. 159—165. 3 pl. (rés. en all.).

291. I. I. Russu, *Elemente syriene în Dacia carpatică şi rolul lor în « colonizarea » şi romanizarea provinciei* (Les éléments syriens en Dacie carpatique et leur rôle dans la « colonisation » et la romanisation de la province), p. 167—186 (rés. en fr.).

292. D. Radu, N. Moiş, *Două topoare neolitice de pe teritoriul satului Călata* (Deux haches néolithiques provenant de Călata), p. 435—437, 2 fig. (rés. en fr.).

293. N. Harţuche, *Cercetări arheologice la Brad* (*jud. Hunedoara*) (Bodenforschungen bei Brad, Bez. Hunedoara), p. 439—449, 6 fig. (rés. en all.). Civilisation de Coţofeni.

294. Valentin Vasiliev, *O piesă sculpturală de factură celtică* (Ein keltischer Steinkopf), p. 451—457, 3 fig. (rés. en all.).

295. C. Daicoviciu, *Rubobostes = Burebistas?*, p. 459—463.

296. Hadrian Daicoviciu, Ion Glodariu, *Consideraţii asupra cronologiei aşezării dacice de la Feţele Albe* (Considérations sur la chronologie de l'établissement dacique de Feţele Albe), p. 465—473, 11 fig. (rés. en fr.).

297. Eugen Chirilă, *Descoperiri monetare antice în Transilvania (V)* (Découvertes monétaires antiques en Transylvanie (V)), p. 475—476, 1 pl. (r és. en fr.).

298. I. Bogdan-Cătăniciu, *Despre sud-estul Transilvaniei în epoca romană* (Der Südosten Siebenbürgens während der Römerzeit), p. 477—481 (rés. en all.).

299. Sever Dumitraşcu, *Contribuţii la cunoaşterea graniţei de vest a Daciei romane* (Beiträge zur Kenntnis der Westgrenze Römisch-Daziens), p. 483—491, 6 fig. (rés. en all.).

300. Nicolae Gostar, *Inscripțiile din castrul roman de la Orăștioara de Sus* (Die Inschriften aus dem römischen Militärlager von Orăștioara de Sus), p. 493—501, 3 fig. (rés. en all.).

301. N. Gudea, *Ceramica dacică din castrul roman de la Bologa* (*jud. Cluj*) (Dakische Keramik aus dem römischen Militärlager von Bologa (Bez. (Cluj)), p. 503—508. 3 fig. (rés. en all.),

302. D. Protase, *Tezaurul monetar roman de la Tibodu* (*Transilvania*). *Observații și precizări* (Le trésor romain de Tibodu (Transylvanie). Observations et rectifications), p. 509—513 (rés. en fr.).

303. Robert Röhle, CIL, III, p. 948, n° 10, p. 515—516.

304. Ioan Mitrofan, *Descoperiri arheologice la Potaissa* (*Turda*) (Bodenfunde von Potaissa, Turda), p. 517—523, 6 fig. (rés. en all.).

305. D. Protase, Z. Milea, *Un cimitir de incinerație din epoca romană la Iacobeni* (*Transilvania*) (Ein Brandgräberfeld aus der Römerzeit in Iacobeni, Siebenbürgen), p. 525—530, 5 fig. (rés. en all.).

306. Constantin Pop, *Două fragmente sculpturale dionysiace din Dacia romană* (Deux fragments sculpturaux dionysiaques de la Dacie romaine), p. 531—532, 2 fig. (rés. en fr.).

307. W. Wollmann, *Lei funerari romani din Bucerdea* (Römische Grablöwen aus Bucerdea), p. 533—536, 2 fig. (rés. en all.).

308. C. Daicoviciu, *Orașe, tîrguri și sate în Dacia romană* (Städte, Märkte und Dörfer im römischen Dazien), p. 537—544 (rés. en all.).

309. T. Soroceanu, *Oltenia romană* (L'Olténie romaine), p. 545—548.

310. K. Horedt, *Datarea tezaurului de la Pietroasa* (Die Datierung des Schatzfundes von Pietroasa), p. 549—552 (rés. en all.).

311. Paul Gyulai, *Expresia « bani păgîni » în documente din secolul al XVI-lea* (Die Bezeichnung « Heidengeld » in Dokumenten des 16. Jhs.), p. 553—556 (rés. en all.).

312. Ștefan Matei, *Biserica din Suatu* (Die Kirche von Suatu), p. 557—564, 10 fig. (rés. en all.).

ACTA MUSEI NAPOCENSIS, Cluj, VII, 1970

ÉTUDES ET MATÉRIAUX

313. N. Vlassa, *Kulturelle Beziehungen des Neolithikums Siebenbürgens zum Vorderen Orient*, p. 3—39, 29 fig.

314. Valentin Vasiliev, *Podoabe de metal prețios din morminte scitice în Transilvania* (Schmuck aus Edelmetall in siebenbürgischen Skythengräbern), p. 41—63, 7 fig. (rés. en all.).

315. I. H. Crișan, Z. Milea, *Descoperiri celtice la Papiu-Ilarian* (*jud. Mureș*) (Keltische Grabfunde in Papiu-Ilarian (Kreis Mureș), p. 65—78, 1 fig., 2 pl. (rés en. all).

316. Nicolae Lascu, *Daos, Davos* (*Davus*) — *sclavi daci?* (Daos, Davos (Davus) — schiavi daci?), p. 79—91 (rés. en ital.).

317. I. Winkler, *Perioada emiterii monedelor și dreptul monetar la geto-daci* (Die Prägungszeit der Münzen und das Münzrecht bei den Geto-Dakern), p. 93—108 (rés. en all.).

318. Hadrian Daicoviciu, *Notes sur la première guerre dacique de Trajan*, p. 109—124.

319. C. Daicoviciu, *Pe marginea cărților. I. Din nou problema Malva. II. Darius și campania lui contra sciților* (*514 î.e.n.*). *III. Inscripția funerară greacă de la Ulpia Traiana. IV. « Avariția » lui Domitian. V. S. Aurelius Victor, De Caesaribus, c. XIII.* (Randbemerkungen. I. Von neuem das Problem Malva. III. Darius und sein Feldzug gegen die Skythen

(514 v.u.Z.). III. Die griechische Grabinschrift von Ulpia Traiana. IV. Die « avaritia » des Domitianus. V. S. Aur. Victor, De Caesaribus, XIII. K.), p. 125—134, 1 fig. (rés. en all.).

320. Marius Moga, *Garnisoana romană de la Tibiscum* (Die römische Garnison von Tibiscum), p. 135—149, 11 fig. (rés. en all.).

321. Constantin Pop, *Reprezentări bacchice romane în Transilvania* (Des représentations bacchiques romaines en Transylvanie), p. 151—161, 3 fig. (rés. en. fr.).

322. W. Wollmann, *Materiale epigrafice și sculpturale romane în Muzeul Sebeș* (Römische Inschriften und Steindenkmäler im Museum von Sebeș (Mühlbach)), p. 163—183, 17 fig. (rés. en all.).

323. K. Horedt, D. Protase, *Tezaurul de aur din epoca migrațiilor de la Cluj—Someșeni* (Ein völkerwanderungszeitlicher Schatzfund aus Cluj—Someșeni), p. 185—199, 4 fig., 8 pl. La version allemande de cette étude est publiée dans la revue Germania, 1970.

NOTES ET DISCUSSIONS

324. Gh. Lazarovici, *Cultura Vinča A în Banat* (Die frühe Vinčakultur im Banat), p. 473—488, 10 fig. (rés. en all.).

325. Dr. E. Crișan, *Ex voto-uri anatomice de la Veii în Muzeul de Istorie Cluj* (Anatomische Exvotos aus Veji im Historischen Museum in Cluj), p. 489—499, 3 fig., 2 pl. (rés. en all.).

326. I. Glodariu, *Bemerkungen über einen Dakerkönig*, p. 501—505.

327. E. Chirilă, V. Lucăcel, Z. Milea, I. Németi, I. Ordentlich, *Descoperiri monetare antice în Transilvania (VII)* (Antike Münzfunde in Siebenbürgen (VII)), p. 507—509, 1 fig., 1 pl. (rés. en all.).

328. Michael P. Speidel, *Ranisstorum, ultimul punct de sprijin al lui Decebal* (Ranisstorum, Decebalus letzter Stützpunkt), p. 511—515, 21 fig. Vorliegende Mitteilung ist eine gekürzte Fassung in rumänischer Übersetzung des in Journal of Roman Studies, LX, 1970, erschienenen Aufsatzes *The Captor of Decebalus.*

329. I. I. Russu, *Note epigrafice. 1. O inscripție votivă din Germisara*(?). *2. O stelă funerară istriană* (Notes épigraphiques XIIIe série. 1. Inscription votive de Germisara(?). 2. Une stèle funéraire de Histria), p. 517—529, 4 fig. (rés. en fr.).

330. I. Mitrofan, L. Țeposu, *O aediculă funerară de la Potaissa* (Eine Grabaedicula von Potaissa), p. 531—536, 4 fig. (rés. en all.).

331. Dr. Al. Culcer, I. Winkler, *Vestigii romane de la Porolissum* (Römerfunde aus Porolissum), p. 537—548, 4 pl., 1 fig. (rés. en all).

332. Dan Isac, *Iuppiter Sarapis la Potaissa* (Juppiter Sarapis from Potaissa), p. 549—553, 1 fig. (rés. en angl.).

333. N. Gudea, *O cărămidă cu stampilă din secolul al IV-lea de la Svinița* (*jud. Mehedinți*) (Ein Ziegelstempel des 4. Jahrhunderts aus Svinița (Bez. Mehedinți), p. 555—559, 1 fig. (rés. en all.).

334. T. Soroceanu, *Tabula Imperii Romani, L 34, L 35*, p. 561—563 (rés. en fr.).

335. St. Ferenczi, *O descoperire slavă timpurie în Transilvania* (An Early Slavian Discovery in Transylvania), p. 565—573, 2 pl. (rés. en angl.).

336. I. Bitay, *Antichitatea în istoriografia săsească din Transilvania în sec. XVII* (Die Antike in der siebenbürgisch-sächsischen Geschichtsschreibung des 17. Jahrhunderts), p. 585—593 (rés. en all.).

337. Iosif Koródy, *Materiale plastice în serviciul restaurării obiectelor de muzeu* (Matières plastiques au service de la restauration des objets de musée), p. 651—663, 13 fig. (rés. en fr.).

APULUM VII/2 1918 — 1968, Alba-Iulia, 1969

ÉTUDES

338. Wanda Wolski, *Moşteniri preistorice în arta populară românească* (Prähistorische Überlieferungen in der rumänischen Volkskunst), p. 445—480, 20 fig. (rés. en all.).

339. Cornelia Belcin, *Elemente de cultură geto-dacă în literatura antică* (Geto-dakische Kulturelemente in der Literatur des Altertums), p. 481—488 (rés. en all.).

APULUM IX, Alba Iulia, 1971

Acta Musei Apulensis

ÉTUDES

340. Eugen Comșa, « *Silexul de tip bănățean* » (Le silex du type « Banat »), p. 15—19, 1 fig. (rés. en fr.).

341. Nicolae Vlassa, *Contribuții la problema racordării cronologiei relative a neoliticului Transilvaniei la cronologia absolută a Orientului Apropiat* (*Partea I.*) (Contribution au problème du raccordement de la chronologie relative du néolithique de la Transylvanie à la chronologie absolue du Proche—Orient (I)), p. 21—63, 30 fig. (rés. en fr.).

342. Stephen Foltiny (Princeton), *Ein Vogelanhänger aus Siebenburgen im Burgenländischen Landesmuseum*, p. 65—70, 1 fig. Datation : VII[e]—VI[e] siècles av.n.è.

343. Gheorghe Lazarovici, *Sondajul arheologic de la Deuș* (*jud. Cluj*) (Die Suchgrabung von Deuș (Bez. Cluj)), p. 71—82, 6 fig. (rés. en all.). L'auteur a identifié un établissement appartenant à la civilisation d'Otomani (âge du bronze).

344. Ioan Andrițoiu, *Depozitul de bronzuri de la Cherghoș* (Le dépôt d'objets en bronze de Cherghes), p. 83—92, 2 fig., 1 pl. (rés. en fr.).

345. Iuliu Paul, *O nouă descoperire scitică în Transilvania — cimitirul de inhumație de la Crăciunelul de Jos, jud. Alba* (Eine skytische Neuentdeckung in Transsylvanien), p. 93—101, 3 pl. (rés. en all.).

346. Anastasia Mantzevitch (Leningrad), *Sur quelques objets du tumulus de Maïkop*, p. 103—127, 25 fig.

347. Székely Zoltán, *Cîteva figurine interesante din România* (Einige interessante Figurinen aus Rumänien), p. 129—138, 5 fig. (rés. en all.).

348. Ion Pătru Albu, *Noi descoperiri arheologice pe dealul Deva (I.)* (Nouvelles découvertes archéologiques sur la colline de la citadelle de Deva (I), p. 139—145, 5 fig. (rés. en fr.). «... Outre la céramique Turdaș, on a mis au jour de la céramique dacique et d'époque féodale. Pour cette dernière, la découverte la plus importante et celle de deux fours datant du XIX[e] siècle... ».

349. Dumitru Berciu, *Despre tezaurul traco-getic de la Craiova* (Sur le trésor thraco-gétique de Craiova), p. 147—154, 5 fig. (rés. en fr.).

350. A. Vulpe et Viorel Căpitanu, *Une tombe isolée de l'époque de Latène à Răcătău*, p. 155—164, 5 fig.

351. Christian Guyonvarc'h, βριτολάγαι-*Latobriges, une métathèse ethnonymique*, p. 165—168.

352. E. Chirilă, S. Dumitrașcu et D. Mălăescu, *Descoperiri monetare antice în Transilvania (VI)* (Découvertes monétaires antiques en Transylvanie. VI), p. 169—172, 1 pl. (rés. en fr.).

353. Lucreția Brudiu, *Tezaurul de drahme din Dyrrhachium de la Pănade (Transilvania). Condițiile de descoperire*) (Drachmes de Dyrrhachium trouvées à Pănade (Transylvanie). Conditions de découverte du trésor), p. 173—176, 2 fig. (rés. en fr.).

354. Bucur Mitrea, *Note, comentarii și catalogul drachmelor din Dyrrhachium descoperite în tezaurul de la Pănade* (Notes, commentaires et catalogue des drachmes de Dyrrhachium découvertes dans le trésor de Pănade), p. 177—207, 2 fig. (rés. en fr.).

355. Mihai Gramatopol, *L'art des monnaies gélo-daces. Problèmes iconographiques, historiques et économiques concernant les premières émissions*, p. 209—256, 9 fig.

356. Hadrian Daicoviciu, *Un sanctuar circular dacic la Fețele Albe* (Un sanctuaire circulaire dacique à Fețele Albe), p. 257—262, 5 fig. (rés. en fr.).

357. Octavian Floca, *Cuptor dacic de ars vase descoperit la Deva* (Un four dacique de potier découvert à Deva), p. 263—270, 5 fig. (rés. en fr.).

358. Alexandru Popa, *Nivelul dezvoltării economiei dacice în lumina descoperirilor de la Piatra Craivii și Căpîlna* (Le niveau du développement de l'économie dacique à la lumière des découvertes de Piatra Craivii et de Căpîlna), p. 271—282 (rés. en fr.).

359. W. Wollmann, *Valoarea cercetărilor metalografice pentru studierea unor descoperiri arheologice* (La valeur des recherches métallographiques pour l'étude de certaines découvertes archéologiques), p. 283—292, 9 fig. (rés. en fr.).

360. George Ivănescu, *Originea vechilor cuvinte grecești* κόρος (κοῦρος), κόρη (κούρη) (L'origine des mots grecs anciens κόρος (κοῦρος) κόρη (κούρη), p. 293—295 (rés. en fr.).

361. Ion Glodariu, *Un ecou al cuceririi Daciei în toreutica romană?* (Ein Andenken an die Eroberung Daziens in der römischen Toreutik?), p. 297—303, 2 fig. (rés. en all.).

362. Nicolae Gostar, *Condita Colonia Dacica*, p. 305—321, 2 fig. (rés. en fr.).

363. Vasile Moga, *Contribuții la istoricul legiunii a XIII-a Gemina* (Contributions à l'histoire de la légion XIII Gemina), p. 323—330, 1 fig. (rés. en fr.).

364. Ion Mitrofan, *Obiecte romane de la Apulum într-o colecție la Bistrița* (Römerfunde aus Apulum in einer Sammlung in Bistrița), p. 331—339, 6 fig. (rés. en all.).

365. Ion H. Crișan, *Asklepeionul roman de la Apulum* (L'Asklépeion romain d'Apulum), p. 341—346 (rés. en fr.).

366. Cloșca L. Băluță, *O semnificativă camee de la Apulum* (*Un camée découvert à Apulum*), p. 347—352, 1 fig. (rés. en fr.).

367. Dumitru Protase, *O familie de origine italică într-o inscripție de la Apulum*(Une famille d'origine italique dans une inscription d'Apulum), p. 353—357, 1 fig. (rés. en fr.).

368. Iudita Winkler, *Tezaurul monetar din secolul III e.n. descoperit la Apulum în 1902* (Der in Apulum 1902 gefundene Münzhort des 3. Jhs.), p. 359—369 (rés. en all.).

369. Constantin Pop, *Un coronament de altar funerar în Muzeul din Alba Iulia* (Un couronnement d'autel funéraire au Musée d'Alba Iulia), p. 371—373, 3 fig. (rés. en fr.).

370. Ion Berciu et Wanda Wolski, *Un nou tip de mormînt descoperit la Apulum și problema sarcofagelor cu boltă din Imperiul Roman* (Un nouveau type de tombe mis au jour à Apulum et le problème des sarcophages à voûte de l'Empire romain), p. 375—433, 23 fig. (rés. en fr.).

371. Zaharia Milea, *Sculpturi romane de la Alburnus Maior în Muzeul de Istorie din Turda* (Sculptures romaines d'Alburnus Maior (Roşia Montană) conservées au Musée d'histoire de Turda), p. 435—441, 5 fig. (rés. en fr.).

372. Stanislaw Mrozek (Toruń), *Les prix dans les mines d'or de la Dacie au IIe siècle de n.è.*, p. 443—452.

373. George C. Boon (Cardiff), *Aperçu sur la production des métaux non ferreux dans la Bretagne romaine*, p. 453—503, 31 fig.

374. Jean Baradez (Chambéry), *Le trophée d'Adamclissi témoin de deux politiques et de deux stratégies*, p. 505—522, 7 fig.

375. Radu Vulpe, *A la mémoire de Jean Baradez: Le trophée d'Adamclissi et la stratégie de Décebale*, p. 523—526.

376. Iudita Winkler, *Despre datarea tezaurului antic descoperit lîngă Sebeş în 1491* (Zur Datierung des 1491 bei Sebeş entdeckten antiken Münzhortes), p. 527—529 (rés. en all.).

377. Liviu Mărghitan, *Un cuptor din centrul de ars obiecte ceramice recent descoperit la Micia* (Un four appartenant au quartier céramique découvert récemment à Micia), p. 531—535, 1 fig. (rés. en fr.).

378. Dan Isac, *Deus Aeternus în Provincia Dacia* (Deus Aeternus dans la Province de Dacie), p. 537—546, 3 fig. (rés. en fr.).

379. Maria Jude, *Aedicula de la Luncani* (L'édicule de Luncani (dép. de Cluj)), p. 547—552, 2 fig. (rés. en fr.).

380. Constantin Pop, *Monumente sculpturale romane din Transilvania* (Monuments de sculpture romains de Transylvanie), p. 553—570, 9 fig. (rés. en fr.).

381. Radu Vulpe, *Fulgerul lui Jupiter de la Tapae* (La foudre de Jupiter à Tapae), p. 571—584, 3 fig. (rés. en fr.).

382. Wanda Wolski, *Sur la datation des tombes romaines de Cluj, strada Plugarilor*, p. 585—597, 3 fig.

383. Ştefan Ferenczi, *Cîteva precizări în legătură cu noţiunea de Limes Dacicus* (Quelques précisions concernant la notion de Limes Dacicus), p. 599—625 (rés. en fr.).

384. Gheorghe Popilian, *Thermele de la Slăveni* (Les Thermes de Slăveni), p. 627—641, 9 fig. (rés. en fr.).

385. Constantin C. Petolescu, *Les cultes orientaux dans la Dacie inférieure*, p. 643—658, 11 fig.

386. Dumitru Tudor, *Sirienii în Dacia Inferioară* (Les Syriens en Dacie inférieure), p. 659—664 (rés. en fr.).

387. Carmen Maria Petolescu, *Opaiţe romane din Dobrogea* (Lampes romaines de Dobroudja), p. 665—672, 3 pl. (rés. en fr.).

388. Oct. Iliescu, *Un auraeus emis de împăratul Aurelian* (Un auraeus émis par l'empereur Aurélien), p. 673—676, 1 fig. (rés. en fr.).

389. Louis Lepage (Saint-Dizier), *Le Sphinx de Bovilles*, p. 677—680, 3 fig.

390. Egon Dörner, *Dacii şi sarmaţii din secolele II—III e.n. în vestul României* (Daken und Sarmaten im Westen Rumäniens während des 2.—3. Jh.), p. 681—692 (rés. en all.).

391. Ioan Al. Aldea, *O oglindă de tip sarmatic în Transilvania* (Un miroir du type sarmatique en Transylvanie), p. 693—700, 2 fig. (rés. en fr.).

392. Cloşca L. Băluţă, *O lampă paleocreştină de la Apulum* (Une lampe paléochrétienne à Apulum), p. 701—704, 1 fig. (rés. en fr.).

393. Kurt Horedt, *Zur Geschichte der frühen Gepiden im Karpatenbecken*, p. 705—712, 2 fig.

394. Mircea Rusu, *Note asupra relațiilor culturale dintre slavi și populația romanică din Transilvania (sec. VI—X)* (Zu den Kulturbeziehungen zwischen den Slawen und der romanischen Bevölkerung Siebenbürgens (6.—10. Jh.), p. 713—730 (rés. en all.).

395. Constantin Daicoviciu, *Romeii lui Maurikios* (Die Romaioi des Maurikios (IX,4,31), p. 731—733 (rés. en all.).

396. Dardu Nicolăescu-Plopșor et Wanda Wolski, *O contribuție a antropologiei istorice la problema permanențelor în ritualul funerar* (Contribution de l'anthropologie historique au problème des permanences des pratiques rituelles funéraires), p. 735—752 (rés. en fr.).

SARGETIA (VIII), 1971

HISTOIRE

397. Ioan Andrițoiu, *Topoare de cupru cu brațele « în cruce » în colecția Muzeului din Deva* (Haches en cuivre aux tranchants « en croix » des collections du Musée de Deva), p. 37—44, 4 fig. (rés. en fr.).

398. Sever Dumitrașcu, Liviu Mărghitan, *Așezări și descoperiri dacice din vestul și nord-vestul României din sec. III î.e.n.—II e.n.* (Dakische Siedlungen und Funde aus dem III. Jh. v.u.Z. bis zum II. Jh. u.Z. im Westen und Nordwesten Rumäniens), p. 45—55, 1 fig., 6 pl. (rés. en all.).

399. Ion Pătru Albu, *Noi descoperiri arheologice pe dealul cetății Deva (II)* (Nouvelles découvertes archéologiques sur la colline de la citadelle de Deva (II)), p. 57—60, 4 pl. (rés. en fr.). On a identifié de la céramique dacique ainsi que des vestiges datant des XVI[e]—XVIII[e] siècles.

400. Gheorghe Lazin, *Un tezaur de monede romane din colecția Muzeului din Deva* (Un trésor de monnaies romaines des collections du Musée de Deva). p. 61—66. 1 pl. (rés. en fr.).

401. Liviu Mărghitan, Constantin Pop, *Două piese sculpturale de bronz, recent descoperite la Deva și Geoagiu* (Deux pièces de sculpture en bronze récemment découvertes à Deva et à Geoagiu), p. 67—71, 2 fig. (rés. en fr.). Epoque romaine.

402. Ion Pătru Albu, *Noi monumente sculpturale în colecția Muzeului din Deva* (Nouveaux monuments de sculpture dans la collection du Musée du dép. de Hunedoara à Deva), p. 73—75, 3 fig. (rés. en fr.). Epoque romaine.

INDEX ALPHABÉTHIQUES DES REVUES PRÉSENTÉES

26 — c. 1734

Revista Muzeelor, III, Bucarest, 1966, 4, 81–82

Revista Muzeelor, III, Bucarest, 1966, 5, 83–87

Revista Muzeelor, IV, Bucarest, 1967, 1, 88

Revista Muzeelor, IV, Bucarest, 1967, 3, 89–91

Revista Muzeelor, IV, Bucarest, 1967, 4, 92–94

Revista Muzeelor, IV, Bucarest, 1967, 5, 95

Revista Muzeelor, IV, Bucarest, 1967, 6, 96–97

Revista Muzeelor, V, Bucarest, 1968, 3, 98–99

Revista Muzeelor, V, Bucarest, 1968, 4, 100–106

Revista Muzeelor, V. Bucarest, 1968 6 107–109

Revista Muzeelor VI, Bucarest, 1969, 1, 110–114

Revista Muzeelor, VI, Bucarest, 1969, 2, 115–121

Revista Muzeelor, VI, Bucarest, 1969, 3, 122–124

Revist Muzeelor, VI, Bucarest, 1969, 4, 125–128

Revista Muzeelor, VI, Bucarest, 1969, 5, 129–136

Revista Muzeelor, VI, Bucarest, 1969, 6, 137–138

Revista Muzeelor, VII, Bucarest, 1970, 1, 139–140

Revista Muzeelor, VII, Bucarest, 1970, 4, 141–142

Revista Muzeelor, VII, Bucarest, 1970, 5, 143–144

Revista Muzeelor, VII, Bucarest, 1970, 6, 145–148

Revista Muzeelor, 1, Bucarest, 1971, 149–150

Revista Muzeelor, 3, Bucarest, 1971, 151–153

Revista Muzeelor, 4, Bucarest, 1971, 154–155

Sargetia VIII, 1971, Acta Musei Devensis, 397–402

Studii şi comunicări, III, Piteşti, 1971, 66–68

Studii şi materiale privitoare la trecutul jud. Prahova, III, Ploieşti, 1970, 69–70

INDEX CHRONOLOGIQUE*

* Il est de notre devoir de préciser que le schéma de cet Index chronologique a été calqué sur celui utilisé par Mircea Babeş à la fin de sa chronique concernant « Les fouilles archéologiques en Roumanie (1970) » (voir Dacia, N.S., XV, 1971, p. 392—393).

INDEX DES AUTEURS

K

L

M

N

O

P

R

S

Ş

T

Ţ

V

W

Z

COMPTES RENDUS

MICHEL BRÉZILLON, *Les Tartarets II*, site paléolithique de plein air à Corbeil-Essonnes (Essonne). Gallia-Préhistoire. Tome 14, 1971. Fasc. 1, 1971, avec Annexe d'Albert Hesse, *Comparaison par le calcul des distributions horizontales des vestiges lithiques.*

L'implantation d'un chantier de construction immobilière a permis à Michel Brézillon d'exécuter un sondage de sauvetage dans le quartier les Tartarets, situé dans le Nord-Ouest de la ville de Corbeil-Essonnes. Le travail fut accompli par une équipe d'étudiants de l'Institut d'art et d'archéologie de Paris et ils ont une part de mérite dans la conduite à bonne fin de cette entreprise.

Le nom de *les Tartarets II* donné à ce site vient de la nécessité de ne point le confondre avec les Tartarets I, fouillés une année auparavant (1969) par Mme B. Schmider [1]. Si les résultats de ces fouilles sont loin d'être spectaculaires — ainsi que l'auteur le reconnaît —, l'autorité scientifique, la minutie du travail et surtout l'étude complète et sans reproche des matériaux sont autant d'éléments propres à l'individualiser et à le recommander en tant que modèle à suivre par tous les chercheurs du paléolithique et des autres époques aussi. L'idée maîtresse de l'auteur est qu'il serait bien regrettable d'assister à la disparition de tels sites sans les avoir soumis auparavant à une étude méthodique. Le cas échéant, il est d'avis qu'il convient de procéder à une étude très minutieuse, même si les données et les conclusions obtenues ne sont point susceptibles d'éclairer les problèmes posés par le site respectif, car elles serviront de documents à des recherches futures. La méthode, ou, pour être plus précis, les méthodes appliquées à l'étude du site paléolithique des *Tartarets II*, dépassent le but modeste que l'auteur se propose. Sous le rapport technique, typologique et méthodique, cet ouvrage est d'un accomplissement que chaque chercheur du paléolithique aimerait à réaliser, faisant honneur à la série de grands ouvrages donnés par l'école française d'archéologie dans le domaine du paléolithique.

[1] F. Champagne, B. Schmider, *Note préliminaire sur le gisement paléolithique supérieur des Tartarets à Corbeil-Essonnes*, BSPF, 1970 t. 67, fasc. 1, p. 17—24.

Les résultats présentés sont dus à des méthodes pour la première fois utilisées en archéologie : rien de ce que la recherche de terrain ou de laboratoire peut offrir n'y est ignoré. C'est ainsi que toute la masse de matière première représentée par les 3 834 fragments de silex enregistrés a été pesée (101, 862 kg) et distribuée ensuite dans quatre groupes typologiques, selon les critères numérique et quantitatif, afin d'en obtenir le décompte. Les produits façonnés en outils et ceux portant des traces d'aménagement sommaire ou d'utilisation sont ensuite recensés (ils ne représentent que 3,02% du total des fragments de silex recueillis). Si petits et insignifiants qu'ils soient, *absolument tous les produits de débitage* sont mesurés, ce qui permet leur classification dans trois groupes dimensionnels (modules). Les éclats sont mesurés séparément des lames et lamelles ; on obtient ainsi la proportion des éclats par rapport à celle des lames, celle des éclats entiers, des lames entières, ainsi que celles des éclats et lames fragmentaires. Les talons en bon état, faciles à identifier, sont rangés par types (cortical, lisse, dièdre, facetté et punctiforme), avec la mention de leur nombre pour chaque type et de ce que ce nombre représente pour cent, ce qui permet de saisir la fréquence de chaque type (dans notre cas les corticaux sont les plus nombreux). Partant de ces types de talon, on essaie d'établir celui du percuteur employé ; la conclusion qui semble s'imposer est que les pièces à talons déversés, conchoïde diffus ou absent, sont habituellement dues à un débitage au percuteur tendre. Très importante est l'étude du cortex des produits de débitage, car parmi ces derniers les produits corticaux sont inversement proportionnels avec l'allongement des pièces, dont ce sont les éclats les plus courts qui ont le cortex le plus fréquent. Les plages de cortex, lorsqu'elles sont assez grandes, permettent d'établir la direction de débitage, les unes étant perpendiculaires à l'axe de débitage (cortex vertical), les autres parallèles (cortex horizontal),

Le grand mérite de cette méthode d'étude est de nous rapprocher de la technique du travail propre à l'homme paléolithique. S'avérant révélatrice quant à son habileté, elle nous rend familier un mode de pensée technique particulier au paléolithique supérieur.

Les critères dimensionnels et techniques s'appliquent également aux lames. Quant aux nucléus, ils sont répartis selon leur type, leur poids et leur grandeur, autant de données soulignant le caractère spécifique du site. Pour satisfaire aussi à certaines curiosités professionnelles, l'auteur calcule la moyenne du poids et de la longueur des nucléus (environ 675 gr pour 130 mm.). Pour ce qui est de *l'angle du plan de frappe avec la table d'enlèvement*, il semble donner plusieurs séries de nucléus, groupées notamment vers les 45° et 75°. Le remontage des nucléus montre que dans certains cas au moins la série des lames est inaugurée par une lame à crête. L'auteur étudie les conditions d'exploitation des différents types de lames (à section transversale triangulaire, trapézoïdale, etc.).

Pour les données typologiques du site, l'étude prend appui sur la liste type établie par D. de Sonneville-Bordes et J. Perot, en les présentant graphiquement, méthode déjà entrée dans la pratique de la recherche paléolithique, ce qui nous dispense d'y insister. Le site des *Tartarets II* est attribué à un faciès du paléolithique final spécifique à la région parisienne : les niveaux inférieur et supérieur de l'horizon IV de Pincevent, les Gros Monts de Nemours, Lumigny, etc.

Le support de cette étude est constitué par le carrelage du terrain (par mètre carré), qui permet l'enregistrement graphique sur le plan de chaque pièce récoltée. C'est ainsi qu'on obtient la vue d'ensemble des zones plus agglomérées ou des distributions moins fréquentes. La relation, présentée par carreaux, s'exprime en masse de matière première et en catégories de pièces. De même, grâce au plan carrelé des fouilles, on peut suivre les remontages d'éclats entre eux ou sur leur nucléus d'origine, obtenant ainsi l'image de l'organisation statique des vestiges d'une part, de la dynamique de l'occupation du sol d'autre part (révélant trois directions principales de déplacements simultanés).

En analysant la distribution des différentes classes de vestiges obtenues aux *Tartarets II*, l'auteur arrive à la conclusion que, si elle n'offre pas la possibilité de reconstituer avec quelque vraisemblance les éventuelles superstructures d'un habitat, elle permet néanmoins d'affirmer que la répartition des objets n'est pas aléatoire et que certaines catégories répondent aux mêmes modalités d'organisation. L'étude du site des *Tartarets II* n'est qu'une première tentative dans son genre, aussi ses conclusions ont-elles le caractère limité que les données obtenues leur ont imposé. La poursuite d'une telle étude par groupes d'habitats nous permettra de suivre ou tout au moins de nous faire une idée sur les activités développées en relation avec les catégories d'outils employés et du rôle de ces catégories d'outils dans l'économie des habitats, car n'oublions pas que non seulement le nombre des outils est un indice d'usage ou d'apport économique, mais aussi le quantum de périssabilité ou de sollicitation. Il semble que les outils le mieux représentés sous le point de vue quantitatif et numérique ne sont pas toujours les plus efficaces, ni les plus fréquemment employés. D'autre part il est évident que l'indice d'usage et de sollicitation d'un outil ayant beaucoup servi dans les activités liées à la vie intérieure de l'habitat respectif sera tout autre par rapport à celui utilisé pour les activités extérieures (chasse, cueillette, etc.), d'ailleurs plus difficile à surprendre dans l'habitat même.

La distribution des catégories de matériaux archéologiques, calculée et représentée ensuite graphiquement par A. Hesse, publiée en annexe, est de nature à confirmer les relations saisies intuitivement sur le terrain et sur le plan de fouilles. A ce qu'il paraît, la fouille aura saisi deux structures distinctes subcirculaires, au diamètre d'environ 6 m. La collaboration des mathématiques à la recherche archéologique s'avère de plus en plus fréquemment avec des résultats féconds. A. Hesse n'est pas à son premier essai en ce sens ; il compte parmi les spécialistes qui prirent part à la réunion de Mamaia (Roumanie) en 1970, organisée justement sur ce thème [2]. Seule l'application de cette méthode à un grand nombre de cas nous offrira des certitudes, mais elle est conditionnée (ainsi que A. Hesse l'affirme) par la nécessité d'une attention toujours en éveil de la part des archéologues quand ils rédigent leur plan de fouilles et quand ils reproduisent sur le plan les résultats obtenus ; plus d'attention et plus d'objectivité aussi ! Si telle exigence est justifiée, elle est, hélas, difficile à remplir, surtout quand il s'agit d'une couche archéologique épaisse, avec des habitats superposés, qui s'entrecroisent et s'entrepénètrent. Dans ces cas-là, les méthodes préconisées par M. Brézillon sont elles aussi difficiles à appliquer.

La masse de matière première, ainsi que la masse des pièces façonnées ou utilisées, classifiées par catégories ou par types d'outils individualisés peut devenir une méthode courante dans l'étude d'un certain habitat ou d'un groupe d'habitats appartenant à la même civilisation ou au même faciès culturel. Mais un obstacle assez difficile à surmonter dans cette étude comparative est constitué par la variabilité du poids spécifique des diverses sources de matière première. Nous pensons également que le décompte de tous les produits de débitage, par catégories et par types, est susceptible de fournir des résultats fructueux, ainsi que la mesure des angles de frappe. Il serait en effet extrêmement important de savoir la variation des types d'outils et de nucléus dans

[2] A. Hesse, *Tentative interpretation of the superficial distribution of remains on the upper fort of Mirgissa.* Mathematics in the Archaeological and Historical Sciences in Proceedings of the Anglo-Romanian Conference. Mamaia 1970, University Bess Edinburgh, p. 436—444.

les habitats contemporains d'une même culture, ce qui aiderait à la définition de leur individualité — chose très difficile et parfois impossible avec les méthodes courantes à l'heure actuelle. On pourrait ainsi déterminer leur contribution au développement de l'ensemble d'une culture utilisant soit la même matière première, soit des matières premières différentes dans le cadre de formes de relief (microtopographies) diverses ou de faciès climatiques différents.

La généralisation des méthodes inaugurées par M. Brézillon et la collaboration interdisciplinaire sont susceptibles d'aboutir à l'établissement de certains indices de progrès ou de régression technique et culturelle. Leur absence entrave encore de nos jours la parfaite intelligence du processus de la naissance, l'évolution et l'extinction de certaines cultures.

Vasile Boroneanţ

J. MELLAART, *Excavations at Hacilar*, 2 vol., 249 + 525 pp., 249 fig., CLXXVII pl. + 5 pl. en couleurs. Occasional publications of the British Institute of Archaeology at Ankara, Nr. 10, Edinburgh University Press, 1970.

Bien que l'activité de l'Institut archéologique anglais d'Ankara pendant les deux dernières décennies ait eu en général un rôle de premier ordre pour l'étude systématique des diverses périodes de la préhistoire et de l'histoire ancienne de la Turquie asiatique, on peut dire sans hésiter que les résultats les plus spectaculaires — tant du point de vue historique que du point de vue des collections archéologiques — ont été obtenus dans le domaine de la préhistoire. À côté des amples fouilles de contrôle stratigraphique entreprises à Troie par l'expédition archéologique américaine, sous la direction du professeur Carl Blegen, entre les deux guerres mondiales, et des fouilles du professeur J. Garstang à Mersin, les fouilles de l'Institut archéologique anglais d'Ankara peuvent être considérées les plus importantes recherches pré- et protohistoriques exécutées après la deuxième guerre mondiale sur le territoire de l'Asie Mineure.

Beycesultan, Çatal Hüyük et Hacilar, sites qui ont fait l'objet des plus amples fouilles de cet institut, sont définitivement entrés dans l'histoire de la culture, et non seulement de l'Asie Mineure, mais aussi bien de tout l'ancien monde. Cette activité est d'autant plus louable que — à des intervalles relativement courts après la fin des fouilles dans ces sites et après la publication régulière des rapports annuels d'activité — les résultats ont été valorisés d'une manière exhaustive par la publication d'amples monographies. Les volumes de Seton Lloyd et J. Mellaart sur Beycesultan, celui de J. Mellaart sur Çatal Hüyük, parues ces dix dernières années et, récemment, les deux volumes du dernier auteur cité sur les fouilles de Hacilar ne sont pas, d'ailleurs, des monographies contenant seulement la description des fouilles et de tous les résultats obtenus pendant ces fouilles, mais de vraies études systématiques au moins de quelques-uns des problèmes soulevés par ces résultats exceptionnels.

Les deux volumes — texte et illustrations dédiés aux fouilles de Hacilar, que l'auteur considère « the final report... of excavations at Hacilar » — s'ajoutent ainsi à la série antérieure et se remarquent par la même méthode méticuleuse de la recherche stratigraphique, la seule vraiement inattaquable, et la même tentative continue de rechercher l'origine et l'évolution du phénomène culturel et historique en relation avec les données déjà connues, obtenues d'ailleurs en première ligne toujours par les recherches du même auteur.

Les fouilles dirigées par J. Mellaart sur la butte située au voisinage du village de Hacilar, dans le Sud-Ouest de l'Anatolie, ont eu lieu pendant quatre courtes campagnes, de 1957 à 1960, en tout moins de quatre mois de travaux ; elles ont cessé à l'automne de 1960, car la direction de l'Institut archéologique anglais d'Ankara a été d'avis que les résultats obtenus sont suffisamment concluants et que la poursuite des fouilles ne pourrait donner rien de nouveau. Nous croyons cependant que les fouilles auraient dû être continuées, d'une part parce que c'est seulement pendant la dernière campagne qu'on a atteint la plus ancienne couche de culture datant du néolithique acéramique et, d'autre part, parce qu'on n'avait pas encore fouillé la nécropole voisine, détruite par les chercheurs de « trésors » après le départ des archéologues. La seule consolation des archéologues pour cette perte inestimable pourrait être fournie par le fait que, après la clotûre des fouilles à Hacilar, J. Mellaart ait conduit les recherches de Çatal Hüyük, en y obtenant les résultats vraiment sensationnels que tout le monde connaît et admire.

D'autre part, même sans prendre en considération la perte de la nécropole, le fait même que les fouilles de la plus ancienne couche de Hacilar ont affecté seulement une superficie de 150 m² vient à l'appui de notre point de vue, c'est-à-dire que ces fouilles ont été closes trop tôt. Car, bien que la fouille intégrale ou presque d'une station ayant plusieurs couches de culture soit difficile et coûteuse, il n'y a pas de doute que c'est seulement une

fouille pareille qui est en mesure de mener à une connaissance approfondie de tous les problèmes soulevés par l'étude des communautés préhistoriques. Cependant, vu que, autant du point de vue des moyens financiers que de celui du temps qu'on puisse consacrer à un même site, ces desiderata optimaux ne puissent être toujours satisfaits, nous devons féliciter le collègue Mellaart pour sa persévérance, qui lui a permis — et en même temps nous a permis à nous aussi — de connaître, parmi d'autres faits, la première des stations du néolithique acéramique découverte en Asie Mineure.

Le I[er] volume (le texte) est divisé en trois parties : la première (intitulée « The Archaeology ») comprend la description des fouilles, de la stratigraphie et des constructions dégagées (en tout cinq chapitres), les deux derniers chapitres de cette partie traitant des problèmes des rites funéraires et de la chronologie ; la deuxième partie est dédiée à l'étude de la céramique, des statuettes et des autres objets découverts (y compris un appendice concernant l'examen pétrographique de la céramique), ainsi qu'un chapitre où l'on discute le problème de l'origine et des relations de la culture néolithique acéramique de Hacilar ; enfin, la troisième partie — écrite par Hans Halbaek — contient une étude compétente et détaillée de la paléobotanique, ainsi qu'un court appendice traitant de la faune des mammifères, écrit par B. Westley. Dans une introduction de quelques pages, Mellaart fait l'historique des fouilles, tandis que dans le très court postscriptum il rappelle quelques-unes de ses principales conclusions.

La butte de Hacilar (pour laquelle l'auteur évite d'employer le terme de *tell*), ayant en tout un diamètre de moins de 150 yards et quelques 5 m de hauteur, est située sur la terrasse d'un modeste cours d'eau ; selon l'avis de Mellaart, elle aurait été plus haute, mais les couches supérieures ont été nivelées à la suite des travaux agricoles et des fouilles clandestines pour la recherche des pierres de construction.

Bien qu'on n'ait pas rencontré des couches stériles, on ne peut pas parler d'un habitat continu, mais par contre de trois étapes bien distinctes, sans relation directe entre elles. La plus ancienne couche a sept niveaux assez minces, aucun ne dépassant 25 cm d'épaisseur. À peu près un millénaire après l'abandon du dernier niveau acéramique, le terrain a été nivelé par de nouveaux venus qui ont fondé un nouveau site, dont l'évolution s'étend sur plusieurs siècles, à partir du néolithique récent (niveaux IX—VI) et pendant le chalcolithique ancien (niveaux V—II, dont quelques-uns à plusieurs étapes) ; les restes du dernier niveau de la couche chalcolithique (II), détruits par un incendie, ont été renivelés par une nouvelle population ; celle-ci a bâti une forteresse (niveau I à quatre étapes), toujours pendant le chalcolithique, après laquelle la vie a cessé définitivement sur la butte de Hacilar. Il faut préciser ici que le niveau acéramique n'a pas été inclus dans cette numérotation et que celle-ci commence de haut en bas.

Nous n'avons pas l'intention, il va presque sans dire, de résumer dans ce compte rendu toutes les découvertes et de discuter toutes les observations, hypothèses et conclusions de l'auteur ; mais quelques-unes des plus importantes méritent d'être signalées pour mettre en évidence, d'une part, l'importance du site et des fouilles de Hacilar, et, d'autre part, celle des volumes qui les synthétisent.

Parmi les 7 niveaux de la couche acéramique — à constructions rectangulaires, aux murs faits de briques séchées au soleil et parfois ayant des fondements en pierre — aucun n'a été détruit par le feu. Les grains de céréales, calcinés, indiquent une population qui s'adonnait à l'agriculture primitive, tandis que les ossements d'animaux sont en trop petit nombre pour pouvoir préciser s'ils appartiennent ou non à des animaux domestiques ; cependant, par comparaison avec Çatal Hüyük, l'auteur est d'avis qu'on peut donner une réponse affirmative à ce problème.

L'obsidienne, employée assez souvent, était apportée de l'Anatolie centrale. Aucune tombe n'a été découverte dans la portion fouillée de la couche acéramique, ce qui peut prouver que la nécropole était située en dehors du site. On a toutefois trouvé quelques crânes, parmi lesquels deux dolichocéphales très fins, qui étaient posés debout sur des pierres, la face vers les maisons.

L'auteur se demande si tout cela indique un culte des ancêtres ou bien le sacrifice humain. Il est vrai que l'on a affirmé assez souvent que les crânes isolés trouvés dans les stations et même à l'intérieur des maisons (assez souvent sous le plancher) devraient indiquer des pratiques cannibales, mais, selon nous, les deux solutions entre lesquelles hésite l'auteur sont plus plausibles. Nous avons trouvé nous-mêmes deux crânes sous le plancher en terre cuite d'une habitation de la couche supérieure de la station énéolithique de Căscioarele, tout près du foyer, et leur position nous semble indiquer un culte des ancêtres.

L'auteur estime que le site acéramique de Hacilar ait pu exister pendant quelques siècles, à la fin du VIII[e] et au commencement du VII[e] millénaire av. n.è. En tout cas il est regrettable que la fouille de cette couche ait duré seulement 5 jours et c'est peut-être à cause de cela que la comparaison avec Çatal Hüyük soit défavorable à Hacilar.

En tenant compte des données du C 14, il paraît très probable que les huit niveaux principaux qui se succèdent — pendant lesquels le site a dépassé les limites du site acéramique — aient eu une durée assez longue, depuis 5750 jusque vers 5250 av. n.è. Parmi les niveaux de la phase néolithique récente (IX—VI), le plus important a été sans doute le dernier, tandis que parmi les niveaux du chalcolithique ancien (V—II), développés en continuation, sans aucun hiatus, cette place proéminente revient au II[e] niveau, qui a eu d'ailleurs deux

étapes. Les restes architectoniques des niveaux IX—VII sont négligeables. En échange, l'habitat n° VI, peut-être justement parce qu'il a été détruit par le feu aux environs de l'an 5600 av. n.è., est le mieux conservé. Il est possible que ce site de forme rectangulaire ait été entouré par une muraille. En tout cas, au milieu de la station il y avait une place centrale, longue de 35 m et large d'au moins 16 m, entourée par les maisons, groupées en trois « blocs » et séparées par de petites cours, mais sans rues. Les maisons, dont les murs, épais d'à peu près 1 m, avaient de fondations en pierre, comprenaient chacune une seule chambre longue, rectangulaire et quelquefois une autre chambre beaucoup plus petite. À l'intérieur il y avait des foyers rectangulaires et un four, tandis qu'une des parois était aménagée comme une espèce d'étagère ; les fenêtres étaient situées assez haut. Les restes des poteaux intérieurs (en bois) prouvent l'existence d'un étage supérieur. Les bancs en terre manquaient presque complètement ; en échange on a trouvé beaucoup de «caisses » en verges recouvertes de terre glaise, de forme carrée, destinées à la conservation des grains de céréales. Dans presque toutes les chambres il y avait des objets destinés au culte ; des plaques en pierre et en terre cuite, à incisions, des statuettes — quelques fois par dizaines, etc. — ce qui prouve qu'il s'agit de centres du culte, sans pouvoir affirmer toutefois qu'il s'agisse de chapelles-sanctuaires (*shrines*). Le plan du site pourrait être considéré comme la continuation de celui de Çatal Hüyük, mais les portes des maisons indiquent qu'on avait renoncé aux escaliers extérieurs et à l'entrée par le toit. L'auteur estime le nombre des maisons de ce niveau à 50, abritant une communauté d'environ 250 personnes.

Les restes des céréales et des légumes indiquent une agriculture florissante — occupation prédominante de la population —, fait confirmé aussi par la découverte des faucilles en bois de cerf, etc. Parmi les animaux domestiques, le chien est attesté depuis le IXe niveau, tandis que les ovicaprins et les bovins seraient possibles seulement depuis le VIe niveau.

Les premiers niveaux chalcolithiques (V—III) continuent le site incendié du VIe niveau. D'autre part, le IIe niveau représente un site fortifié et détruit (selon le C 14) vers 5400 av. n.è. Ce site entièrement fouillé avait la forme d'un rectangle d'environ 36 × 37 m (c'est-à-dire moins de 2 000 m²), étant pourvu d'une muraille épaisse faite de briques séchées au soleil et ayant des contreforts aux coins. L'auteur a pu distinguer l'existence de trois quartiers, le premier résidentiel, un autre appartenant aux maîtres potiers et le troisième de caractère « domestique », bien qu'il contenait lui aussi — comme le premier — une chapelle.

Le fait que les maisons du quartier résidentiel puissent être considérées à juste titre comme le prototype du mégaron — une grande chambre rectangulaire, ayant un foyer au milieu, ainsi qu'un vestibule —, nous semble d'une grande importance, car il prouve que la discussion à propos de ce type de construction — dont l'origine avait été assez souvent recherchée dans le Nord de l'Europe — devrait être close.

Un grenier avec beaucoup de grains, ainsi qu'une chapelle complètent les découvertes de ce même quartier. Le grand nombre des statuettes découvertes dans la chapelle confirme le caractère cultuel de cette construction, tandis que les très nombreuses pièces céramiques du style « fantastique » trouvées aux environs de la chapelle indiqueraient le caractère rituel de cette poterie. Bien que dans le deuxième quartier les fours à potier (qui étaient installés probablement à l'extérieur de la station) manquent, les palettes et l'ocre rouge, ainsi que d'autres découvertes, confirment le rôle qui lui est attribué par l'auteur.

En ce qui concerne le soi-disant quartier domestique, Mellaart est d'avis qu'il appartenait à la population plus pauvre, ce qui paraît assez problématique, car cette interprétation suppose une société déjà divisée en classes sociales. Le fait que ce quartier avait lui aussi une chapelle (de 8 × 6 m, ayant un toit soutenu par deux rangées de piliers) nous semble venir à l'appui de notre objection, d'autant plus que les différences constatées par l'auteur entre la céramique des deux chapelles de cette couche sont interprétées d'une toute autre manière par l'auteur lui-même. En effet, la céramique de la première chapelle — à décor « fantastique » — devrait suggérer, d'après lui, l'ancien aspect de la déesse de la chasse, tandis que la céramique de l'autre chapelle — à décor géométrique — indiquerait les occupations essentielles de l'économie agricole néolithique. Cependant, si l'on acceptait cette interprétation, on devrait admettre que la population « plus riche » s'adonnait surtout à l'élevage, tandis que « les plus pauvres » s'occupaient surtout de l'agriculture, ce qu'il nous semble difficile à admettre. D'autant plus que, selon l'auteur, il s'agit toujours du culte de la Grande Déesse, qui continue jusqu'à la fin de cette phase.

Après la destruction violente du niveau II, vers 5250 av. n.è., le changement culturel est profond ; soit qu'il s'agisse d'une destruction due aux ennemis, soit que l'incendie ait été accidentel, la nouvelle forteresse — Hacilar I —, qui superpose les restes antérieurs, a été construite par une autre population. Les quelques éléments de continuité qu'on a observés, surtout dans le domaine de la céramique, pourraient indiquer la survivance et l'assimilation d'un certain nombre d'anciens habitants.

Pour construire cette forteresse on a nivelé d'abord les anciennes ruines jusqu'à une profondeur de 2 m. La muraille, épaisse par endroit de 4 m, a été construite toujours en briques séchées au soleil ; les maisons, adossées à ce mur, étaient bâties autour d'une cour intérieure ayant environ 100 m de diamètre ; on a trouvé très peu de portes d'accès à ces maisons, ce qui mène l'auteur à la conclusion qu'on y entrait par le toit, à l'aide d'échelles extérieures, tout comme à Çatal Hüyük. Les quatre étapes de la phase Hacilar I auraient duré environ 150

ans ; pendant les étapes Hacilar I A—B le nombre des habitants pourrait dépasser 300 et atteindre même 500.

Après la description détaillée des fouilles, l'auteur étudie (chap. 4) les squelettes découverts, tout en précisant que, des 22 squelettes, 20 gisaient dans de petites fosses et 9 seulement avaient de modestes offrandes. Sous le plancher en terre glaise de la chapelle du quartier « domestique » il y avait 3 tombes, l'une simple et deux doubles — adulte et enfant —, tous les squelettes étant accroupis. Mellaart estime que tous les squelettes — à l'exception de ceux des mères avec enfants — appartenaient à des personnes mortes pendant les incendies ou qui avaient été victimes des maladies, des crimes, ou bien étaient des esclaves ou des étrangers, qu'on ne pouvait pas enterrer dans la nécropole, pour ne pas la profaner. Il nous semble que, s'il ne s'agit pas de sacrifices humains, ce sont justement les motifs invoqués plus haut qui excluent la possibilité d'inhumer sous les maisons et sous les chapelles ceux qui étaient morts à cause des maladies ou avaient été assassinés. Quant aux esclaves, si vraiment ils existaient — car l'on ne doit pas exclure l'existence, à cette époque, des esclaves de famille — ils étaient considérés comme membres de la famille et par conséquent rien n'aurait dû s'opposer à leur inhumation dans la nécropole de la station. D'autre part, du moment que 20 des 22 squelettes découverts étaient enterrés dans de petites fosses, il n'y a plus lieu de croire que les morts avaient été les victimes de l'incendie.

Les sept dates absolues obtenues à l'aide du C 14 sont discutées dans le chapitre 5. Parmi celles-ci, six constituent une séquence régulière, en conformité avec les données de la stratigraphie ; elles concordent d'ailleurs avec les autres dates C 14 de l'Anatolie (Çatal Hüyük et Can Hasan), l'auteur étant donc justifié de proposer comme date pour le commencement de Hacilar la fin du VIIIe millénaire et, pour l'abandon du tell, la date de 5000 av. n.è., tout en accentuant de nouveau l'existence d'un hiatus d'à peu près mille ans entre la couche néolithique acéramique et celle du néolithique récent. On ne peut pas préciser le lieu de provenance des quelques fragments de provenance étrangère (les soi-disant « pièces importées ») et par conséquent celles-ci ne sont d'aucun secours pour des synchronismes éventuels. Enfin, l'auteur rejète — à raison, selon nous — l'hypothèse de Schachermeyr et de Mellnik, selon laquelle entre les habitats des niveaux VI et V il y aurait eu un laps de temps non représenté à Hacilar, pendant lequel Schachermeyr voudrait situer la phase à céramique *Cardium*, du moment que, jusqu'à présent, cette espèce céramique manque totalement en Anatolie.

L'étude détaillée de la céramique (chap. 6) fournit à Mellaart bon nombre d'observations intéressantes. Tout d'abord, l'examen pétrographique a prouvé la parfaite continuité à partir du IXe niveau et jusqu'à la dernière étape du IIe niveau, et en même temps l'absence de continuité entre ce dernier niveau et le niveau I. Le pourcentage de la céramique peinte, très faible au commencement, s'accroît d'une manière constante, bien que la céramique monochrome — elle aussi très fine — conserve sa prédominance. En échange, la céramique grossière est presque inconnue avant le niveau I. Le décor peint est en général rouge sur un *slip* crème, mais il y a, bien entendu, beaucoup de variantes. Un vase trouvé dans une des tombes du niveau VI, modelé en forme de tête de femme, serait, selon Mellaart, le prototype de toute une série de coupes des niveaux V—II, qui représenteraient elles aussi des têtes humaines. En ce qui concerne le vase du niveau VI, dès que nous l'avons vu en 1970 exposé au musée d'Ankara, il nous a paru possible de le considérer le lointain prototype des couvercles en forme de tête humaine spécifiques de la culture de Vinča-Turdaş, de Yougoslavie et de Roumanie, couvercles qui ont été si souvent mis en relation avec les urnes à figure humaine de Troie et invoqués pour postuler des synchronismes (aujourd'hui non plus acceptables) entre Vinča et Troie II, séparées en réalité par presque un millénaire. Il est vrai qu'entre Hacilar VI (détruit vers 5400) et le Ve millénaire, pendant lequel se place, selon les dates du C 14, le début de la culture de Vinča-Turdaş, il y a aussi un intervalle de quelques siècles, mais en tout cas le vase-prototype de Hacilar est de beaucoup plus suggestif que les urnes de Troie.

Pendant le niveau V on peut parler de l'apogée du « style fantastique », lequel introduit dans la peinture des vases beaucoup d'éléments animaliers, humains et floraux schématisés. L'auteur interprète quelques-uns de ces motifs par rapport aux motifs de Çatal Hüyük et de leur évolution. Toutefois nous ne croyons pas pouvoir être toujours d'accord avec l'auteur. Les motifs « floraux » ne sont, selon nous, que des motifs cruciformes géométriques et il n'est pas nécessaire de les dériver des fleurs stylisées, même s'il est presque certain qu'ils avaient une signification symbolique, comme d'ailleurs, à l'origine, tous les motifs décoratifs de la céramique.

Pour certains des motifs « humains » — par exemple les mains et les bras —, il n'y a pas lieu de faire d'objection, mais l'interprétation des autres nous semble quelquefois forcée. Si les paires de pastilles ovales ou rondes réservées sur certaines coupes peuvent représenter des yeux, on ne pourrait dire la même chose lorsque sur le même vase il y a deux ou plusieurs paires de ces pastilles. D'autre part, pour pouvoir les interpréter de cette manière, il faut renverser toujours les coupes et leur donner ainsi le role de couvercle. En ce qui concerne les soi-disant silhouettes humaines, simples ou doubles, s'il est vrai que parfois elles donnent l'impression d'être vraiment des représentations humaines (par ex. la fig. 103/12), et quelquefois des successions de bustes et de bras, les autres ne sont que des motifs géométriques qui ne doivent pas nécessairement être interprétés comme des représentations humaines et d'autant moins accompagnées par des animaux. Enfin, si quelquefois il s'agit vraiment de

têtes d'animaux à cornes, d'autres sont trop éloignées de la supposée forme initiale. D'autre part, l'auteur reconnaît lui-même que c'est seulement en renversant tous ces vases que l'on puisse reconnaître ces motifs humains schématisés. Sans nier la possibilité de la persistence d'un symbolisme des motifs géométriques dans la poterie de Hacilar, déchiffrer tous ces motifs symboliques dans le sens voulu par l'auteur ne nous semble pas toujours nécessaire et convainquant.

Dès la publication des rapports préliminaires sur les fouilles de Hacilar, tout le monde a été impressionné par l'exceptionnelle valeur artistique de la plupart des statuettes en terre cuite découvertes dans ce site et surtout dans le VIe niveau (le dernier du néolithique récent). Mellaart divise ces pièces en deux groupes : *statuettes*, vraies œuvres d'art, naturalistes et bien modelées et, d'autre part, *figurines*, schématisées et modelées sans soin, généralement sans valeur artistique. Les premières ont été trouvées dans les chapelles, faisant partie du mobilier du culte, tandis que les autres étaient des ex-voto, trouvées dans les fissures des murs, dans des fosses, etc. Nous ne croyons pas cependant qu'on devrait faire un *distinguo* entre statuettes et figurines en tenant compte seulement de leur valeur artistique, des lieux des trouvailles et de la destination de ces pièces. C'est seulement si les premières avaient été de beaucoup plus grandes que les autres qu'on aurait pu les ranger dans deux catégories différentes. Au fait il nous semble qu'il s'agit de deux catégories de statuettes ou bien de figurines, les unes d'une qualité supérieure et les autres plus rudimentaires.

Toutes ces statuettes sont des représentations féminines — à l'exception des enfants ; il n'y a aucune statuette masculine, comme il n'y a d'ailleurs aucune indication du sexe masculin. Les quatre groupes dans lesquels sont encadrées ces statuettes représentent certains aspects de la vie d'une seule et même déesse ; fille, matrone adulte, mère gravide, mère avec l'enfant et patronne des animaux ; mais les plus nombreuses sont des statuettes de la déesse-mère, que l'auteur n'hésite pas à mettre en relation avec les statuettes du paléolithique récent et du mésolithique (Willendorf, Kostenki, etc.), bien qu'entre ces dernières et les statuettes de Hacilar il y a — selon les dates du C 14 — quelques millénaires ! L'auteur souligne en même temps certains aspects communs avec la plastique de beaucoup plus récente de Hamangia, en Dobrogea, aspects mis en évidence aussi par l'inventeur de cette culture du néolithique moyen de Roumanie.

L'absence des statuettes zoomorphes est due, selon Mellaart, au fait que le processus de la domestication des animaux était clos à cette époque et que l'occupation essentielle de la communauté — l'agriculture — était reflétée justement dans les statuettes. Cette explication ne nous semble pas convaincante, du moment que pendant toute l'époque néo-énéolithique du SE de l'Europe, par exemple, et surtout pendant la période énéolithique, les statuettes zoomorphes sont très nombreuses ; personne ne pourrait supposer que le processus en discussion n'était pas encore terminé à ce moment. Et d'ailleurs, la plupart de ces statuettes représentent des animaux domestiques, et par conséquent elles étaient destinées aux pratiques magiques ayant comme but d'invoquer la protection des forces supraterrestres pour les animaux de la famille ou de la tribu et pour leur reproduction.

Le site de Hacilar, de même que celui de Çatal Hüyük, a été certainement un centre d'une importance exceptionnelle ; le terme de « capitales » employé par Mellaart veut sans doute indiquer ce caractère exceptionnel, sans aucune des implications d'ordre administratif, impensables pour cette époque. On peut évidemment admettre qu'il s'agisse de centres du culte et non de simples stations comme toutes les autres, bien que l'auteur va plus loin. En effet, il est d'avis que ces sites se sont développés sous les impulsions et le contrôle d'une religion bien établie, avec des prêtres et des prêtresses de ce qu'on appelle couramment le culte de la fertilité. Derrière toute l'activité artistique de Hacilar, tout comme à Çatal Hüyük, il y aurait eu une grande force inspiratrice, l'ancienne religion de l'Anatolie, le culte de la Grande Déesse, de son fils et de son époux, représenté ou symbolisé sous forme de taureau ou de bélier.

Cependant, même si l'on était d'accord sur l'importance du rôle joué par les croyances magico-religieuses pendant les époques néolithique et chalcolithique de l'Anatolie, on a l'impression que l'auteur va trop loin, aussi bien en ce qui concerne le rôle décisif de la religion à la réali- sation de toutes les manifestations artistiques, qu'en ce qui concerne l'existence, pendant le VIe millénaire, des prêtres et des prêtresses proprement dits.

Il est cependant indiscutable que la population à laquelle est due la création de la culture de Hacilar pratiquait une agriculture assez développée, affirmation soutenue en première ligne par le grand nombre de grains de céréales et de légumes découverts même depuis le niveau acéramique. D'autre part, ainsi qu'on l'a déja vu, l'étude des matériaux découverts a mené l'auteur à la conclusion que la dernière forteresse — Hacilar I — n'est pas l'expression d'une culture dérivée de la culture de ses prédécesseurs directs (Hacilar II ou même IV—II). Les relations qu'on a pu établir avec les niveaux VI et V prouvent, selon lui, que Hacilar I serait un descendant collatéral du Hacilar VI, mais cette ligne collatérale se serait développée ailleurs et non pas à Hacilar même.

L'étude de H. Helbaek (IIIe partie du volume) sur la culture des plantes à Hacilar justifie amplement la thèse de Mellaart en ce qui concerne le caractère agricole de l'économie de la population de Hacilar, justement parce que depuis la phase acéramique il est certain qu'on cultivait déjà quelques plantes céréalières et légumineuses. L'origine de ces plantes devrait être recherchée dans la zone Zagros-Caucase, tandis que la culture des plantes

a pris naissance dans une région plus à l'est de Hacilar. Nous n'avons pas la compétence pour discuter en détail les conclusions de H. Helbaek, mais il nous semble nécessaire de mentionner sa conclusion, selon laquelle la variété « six-row hulled » de l'orge n'a pu devenir une céréale de culture qu'après l'introduction de l'*irrigation*; par conséquent, l'auteur admet l'existence de certains travaux peu compliqués d'irrigation à Hacilar, fait qui confirme le stade assez développé de l'agriculture en Anatolie, dès le VI[e] millénaire av.n.è.

Le massif tome II, comprend la majorité des 249 figures (plans, coupes, objets, etc.) et les CLXXVI planches blanc-noir (les cinq planches en couleur se trouvant dans le premier volume). Cette abondante documentation est d'une grande valeur, non seulement parce qu'elle est exhaustive, mais aussi parce qu'elle est presque toujours d'une exécution parfaite.

Malgré nos quelques observations et réserves à propos de certaines des opinions de l'auteur, qui n'enlèvent rien à la grande valeur de cet ouvrage, on doit accepter ses conclusions d'ordre général et assez souvent même les autres; ses considérations sur la place qui revient à Hacilar dans l'évolution culturelle de l'Asie Mineure pendant le néolithique et le chalcolithique sont entièrement convaincantes et il n'y a pas de doute que la succession qu'il propose soit parfaitement justifiée. La monographie sur Hacilar est, et restera, un livre essentiel pour l'étude de la préhistoire de l'Anatolie et même de toute l'Asie Antérieure, dense de faits et de suggestions pour tous ceux qui s'intéressent non seulement à la préhistoire de cette région mais aussi pour ceux qui étudient la préhistoire du SE de l'Europe.

Vladimir Dumitrescu

B. HÄNSEL, *Beiträge zur Chronologie der mittleren Bronzezeit im Karpatenbecken*, I. Teil, 170 S., II. Teil, Kataloge und Tafeln (279 S., 58 Tafeln, 30 Karten und 14 Falttafeln mit chronologisch-typologischen Skizzen). Erschienen bei Rudolf Habelt, Bonn, 1968 (eigentlich 1969; nach Rumänien gelangte das erste Exemplar im April, 1970), in der Reihe Beiträge zur ur- und frühgeschichtlichen Archäologie des Mittelmeerraumes für das Institut für Ur- und Frühgeschichte der Universität Heidelberg, herausgegeben von V. Milojčić (Bd. 7, 8). Das Manuskript wurde i.J. 1964 abgeschlossen.

Wie bereits in ihrem Titel angekündet wirft die neue Arbeit von B. Hänsel eine Frage auf, die für ein Gebiet, zu dem auch ein guter Teil der Westhälfte Rumäniens gehört, von ausnehmender Bedeutung ist. Der Zweck vorliegender Schrift ist ein Diskussionbeitrag dazu, im Lichte der rumänischen prähistorischen Forschung.

Von V. Milojčić angeregt, bemüht sich Hänsel die Unterlagen zu bearbeiten, die zu einer einheitlichen Chronologie der mittleren Bronzezeit im Karpatenbecken herangezogen werden könnten, wobei er darunter die Stufe versteht, die in großem und ganzem den Perioden Reinecke B und C entspricht. Das hier besprochene Verbreitungsgebiet — das sogenannte « Karpatenbecken » — ist hier im Sinne der hauptsächlich ungarischen Forschung betrachtet und umfaßt Ungarn, die Slowakei, die Transkarpatenukraine, Siebenbürgen, das Banat und Nordostjugoslawien.

Laut Hänsel erfordert die Bestimmung einer eigenständigen mittleren Periode der Bronzezeit, daß alle Entdeckungen von Typen und Varianten vorhergehend verarbeitet werden, um dann durch kennzeichnende Kombinationstypen die verschiedenen Zeitstufen zu erkennen. Um das auf diese Weise aufgestellte Grundschema können auch die Funde angeordnet werden, die vom chronologischen Standpunkt aus unwichtig sind. Für jede einzelne Art von Metallgegenständen müssen vier Faktoren mit in Betracht gezogen werden: die zeitliche Dauer der betreffenden Art, die Entwicklungstendenz, die formenkundliche Variabilität und das Verbreitungsgebiet. Sind diese Faktoren einmal bestimmt, so kann der betreffende Typ als zeitlich angesetzt betrachtet und zu Vergleichen mit den benachbarten Kulturkreisen herangezogen werden. Leider weist die Lage der Funde ganz besonders in bezug auf die Siedlungs- und sogar auf die Gräberforschung noch sehr viele Lücken auf. Der Verfasser betont, daß aus diesem Grund die Zeitstellung dieser Periode in erster Linie zu einer Zeitstellung der Gegenstände wird, die in den Bronzedepots gefunden wurden. Da sich Hänsel der Irrtümer bewußt war, die durch das einseitige Studium der Funddepots auftreten können, bemühte er sich, nach Möglichkeit Zusammenhänge mit den in Gräbern und Siedlungen gemachten Funden aufzustellen.

Hänsel befaßt sich mit der Frage der Terminologie und schlägt « Danubische Bronzezeit » vor, eine Bezeichnung, die er auch gebraucht, weil er annimmt, daß seit Childe « Danubian » oder « donauländisch » das kulturelle Verbreitungsgebiet des Karpatenbeckens bezeichnet, wie es weiter oben umrissen wurde. Er unterteilt die danubische Bronzezeit in drei Perioden, die dem mitteleuropäischen Sprachgebrauch entsprechen. Die

Frühzeit, die er mit FD bezeichnet, entspricht im allgemeinen der Periode Reinecke A, ist von den Tellsiedlungen (z.B. Tószeg) belegt und ist in weitere drei Unterperioden unterteilt. Die mittlere (MD) Zeit ist ihrerseits ebenfalls in drei Unterperioden unterteilt und entspricht in großen Zügen der mittleren Bronzezeit nach Reinecke (B bis zu C 1). Die Spätzeit (SD) ist vorläufig bloß in zwei Stufen unterteilt und würde den Perioden C 2, bis Ha A von Reinecke entsprechen (s. Tabelle S. 21). Der Verfasser verschweigt seine Hoffnung keineswegs, daß künftige Untersuchungen auch die Dreiteilung der Spätzeit ermöglichen werden. Auf diese Weise könnte auch für das Karpatenbecken ein dreigeteiltes Dreiperiodensystem angelegt werden, ähnlich wie das von A. Evans für den östlichen Mittelmeerraum.

Hänsel befaßt sich nun mit der Untersuchung jeder einzelnen Fundgruppe. Als erstes prüft er Waffen und Geräte, ferner Schmuckgegenstände und erst an letzter Stelle die keramischen Gefäße und Verbände. Den betreffenden Unterkapiteln entsprechen im zweiten Band eingehende Fundortlisten mit reichhaltiger Illustration. Besonders illustriert sind die geschlossenen Funde, die zur Datierung herangezogen werden können.

Im Laufe der Untersuchung der einzelnen Typen ist Hänsel bestrebt Unterlagen für die Bestimmung von drei Unterperioden der mittleren Bronzezeit zu erbringen. Der methodologischen Dastellung gemäß trachtet er Fundtypen und kennzeichnende Kombinationen für jede einzelne Unterperiode zu finden. In diesem Sinne ist es offensichtlich, daß die Schmuckgegenstände am besten geeignet sind, sich vom formenkundlichen Standpunkt aus sehr mannigfaltig zu verändern. Hänsel weist auf die Armut an gesicherten Angaben über die Fundumstände der Keramik und beabsichtigt, nur jene Gefäße zu untersuchen, die anhand der Bronzefunde des betreffenden Fundverbandes mit Gewißheit einer bestimmten Stufe eingegliedert werden können. Die Folge davon ist, daß anhand genau datierter Metallfunde die Entwicklung der keramischen Gefäße bestimmt werden kann und also ein Schema entsteht, das angibt, die Zeitstellung der Keramik aus den Kulturverbänden festzulegen (S. 123).

Erwähnenswert ist dabei, die vom Autor verspürte Notwendigkeit das Karpatenbecken in drei Zonen zu gliedern deren jeweiliger Schwerpunkt in Transdanubien und der Westslowakei im Nordosten des Karpatenbeckens und im Süden (Nordserbien und Banat) liegt. Diese Einteilung war sowohl mit Hinsicht auf die Untersuchung der Bronze- als auch der Keramikfunde erforderlich.

Abschließend (S. 159—170) faßt Hänsel die typenanalytischen Ergebnisse zusammen und versucht die Merkmale der drei Unterperioden der mittleren Bronzezeit (MD I, MD II, MD III) zu erfassen. Dabei wird festgestellt, daß MD I sich von der vorangehenden Periode (FD III) durch zahlreiche Kulturelemente unterscheidet, die sich von Osten nach Westen verbreiten und den vorhergehenden Horizont kennzeichneten. Erwähnt sei auch, daß Hänsel die Depotfunde der Art Hajdúsámson — Apa in FD III ansetzt oder an die Grenze zwischen FD III und MD I. Durch diese Abwanderung einiger Kulturelemente nach Mitteleuropa entsteht ein breiter Fächer neuer Formen und neuer Typen, wodurch sich die Bestimmung einer Angrenzung zwischen der Früh- und der Mittleren Bronzezeit rechtfertigen läßt. Die Bronzefunde der Art Kosziderpadlás zeichnen die ersten beiden Stufen der Mittelperiode aus. Hänsel glaubt, daß dieser Depotfundhorizont nicht so einheitlich ist, wie Mozsolics und Bóna gemeint hatten und daß er zwei deutliche Stufen umfaßt, die gerade MD I und MD II kennzeichnen. Laut Hänsel klingen zugleich mit MD I die unter der Bezeichnung Füzesabony-Otomani, Vatya, Madarovce, Vesprém und Szekszárd bekannten Kulturen aus. Die Periode MD II bedeutet in manchen Hinsichten den Ausbau der in der vorangehenden Periode begonnenen Entwicklung. Auf der Grundlage der Otomani-Kultur entstehen die miteinander verwandten Gruppen Piliny, Hajdúbagos, Egyek und Szeged-Alsótanya und dauern die Vatina- und Dubovac-Kulturen fort. Bei der Kennzeichnung der MD III-Stufe stößt der Verfasser auf Schwierigkeiten. Diese Periode zeichnet sich durch den Fundbestand der Gräber aus Sombor, Senta, Kesthely usw. so wie durch die Griffzungenschwerter der Art Smolenice aus. Die Boiu-Schwerter kommen hauptsächlich in dieser Periode vor. Die Kultur scheint in dieser Zeit im Karpatenbecken ein sehr einheitliches Bild zu bieten. Einzelne landschaftliche Gruppen lassen sich kaum bestimmen. Mit der Hügelgräberkultur der Perioden B 2 und C 1 nach Reinecke und Torbrügge lassen sich enge Verbindungen verfolgen. Die Hügelgräber erscheinen zuerst im Westen des Gebietes (Smolenice, Joševa). In der darauffolgenden (SD 1) Periode erstreckt sich diese Bestattungsweise auch ostwärts. Es wird das Hügelgrab von Nyírkarász erwähnt. Hänsel versucht MD III von SD I abzugrenzen und führt zu diesem Zweck auch die Kennzeichen von SD I an, geht aber nicht näher darauf ein.

Die Tatsache, daß Hänsel für den behandelten Raum einen kulturellen Vorrang vor Mitteleuropa vertritt ist als Allgemeinzug der gesamten Arbeit zu betrachten. Von Bedeutung scheint mir die Paralellisierung der Spätzeit (SD I) mit den Perioden Reinecke C in Mitteleuropa. Dieser zeitliche und kulturelle Vorsprung ist immer wieder von den neueren Forschungen aufgezwungen.

Mit Bezug auf die absolute Zeitstellung zeigt Hänsel, welches die Schwierigkeiten sind ein Gebiet zu bestimmen, das die Verbindung zwischen der seiner Meinung nach zeitlich gut umrissenen mykenischen Welt und dem Karpatenbecken herstellt, denn für dieses Verbindungsgebiet liegen nicht genügend Untersuchungen vor. Wird damit gerechnet, daß die wohlbekannten mykenischen Einflüsse auf die donau-karpatenländische Bronzezeit sich besonders im 16. Jh. auswirken (Depotfundhorizont Hajdúsámson, Ţufalău u.a.), so beginnt

die mittlere Bronzezeit bereits vor 1500 und dauert bis zum Beginn des 13. Jh. Jeder der drei Perioden würde derart eine Dauer von 60 bis 75 Jahren entsprechen.

Aus obigen Ausführungen ist zu entnehmen, daß der Kern von Hänsels Arbeit in der Behandlung jedes einzelnen Typs von Bronze- und Keramikfunden (133 Seiten von 170 insgesamt) besteht. Meines Erachtens liegt in diesem Teil auch der bedeutendste Beitrag des Verfassers. In obiger Darstellung konnte ich auf diesen Teil eben nicht näher eingehen, weil der Umfang an Tatsachenmaterial und Beobachtungen sehr groß ist. Für alle diejenigen die daran interessiert sind, ist es empfehlenswert dieses Material einzusehen und zu untersuchen. Eine eingehende Besprechung ist in vorliegenden Zeilen praktisch ausgeschlossen. Einzeln betrachtet ist jedes Kapitel eigentlich ein Studium über Typologie, Verbreitung, Datierung und Ursprung der betreffenden Fundgruppe. Ich habe hingegen mehr auf die methodologischen Beweisführungen bestanden, denn meine Kritik wird sich hauptsächlich darauf beziehen, was ich eher als die Hülle von Hänsels Arbeit betrachte.

Nicht sehr gerechtfertigt scheint mir die Begrenzung des Verbreitungsgebietes auf das Karpatenbecken zu sein, so wie es der Verfasser bestimmen will. Den Begriff « Karpatenbecken » bloß auf das Einzugsgebiet der mittleren Donau einzuengen ist m. E. unbegründet. Aus dem Karpatenbecken können die jenseits der Karpaten liegenden Zonen Rumäniens nicht ausgeschlossen werden. Und dennoch hätte der Begriff gerechtfertigt sein können, wenn das Karpatenbecken der mittleren Donau vom kulturellen Standpunkt aus betrachtet, eine einheitliche Zone darstellen würde. Hänsels ganze Arbeit aber beweist gerade das Gegenteil. Aus diesem Grunde hat er es als notwendig erachtet, die Auswahl dieses Verbreitungsgebietes als Untersuchungsgegenstand dadurch zu rechtfertigen, daß er es als « Bindeglied zwischen dem ostmittelmeerländischen Raum und den zwischen südrussischen Steppen einerseits und Mitteleuropa und Skandinavien andererseits » betrachtet. Von diesem Gesichtswinkel aus gesehen verliert der Begriff « Karpatenbecken » seinen logischen Inhalt erst recht, denn das Berührungsgebiet, das zur Festigung des balkanischen Weges für die Unterbauung der Zeitstellung der europäischen Bronzezeit dienen müßte, ist wesentlich breiter. Es umfaßt den ganzen Norden der Balkanhalbinsel und die Donauländer von der Adria bis zum Schwarzen Meer. Vom kulturellen Standpunkt ist diese Zone nicht einheitlich, kann aber tatsächlich als Berührungszone, als Vermittlungszone für die Verbreitung der südöstlichen Einflüsse in Mitteleuropa oder umgekehrt bezeichnet werden. Der Ausdruck « Karpatenbecken » ist eigentlich eine neue Benennung eines alten, heute völlig überholten Begriffs wie « ungarische », « ungarisch-siebenbürgische » oder « ungarisch-rumänische Bronzezeit ». Daß dieser Begriff auf der Zufälligkeit der Funde beruht, zeigten auch die Geschehen der letzten Jahrzehnte, denn durch die intensiver werdende archäologische Forschung einerseits und die Industrialisierung und landwirtschaftliche Mechanisierung andererseits, förderte und fördert die Aufwühlung der Erde in beschleunigtem Tempo Bronzefunddepots und neue Siedlungen in der rings um das Karpatenbecken gelegenen Zone zutage. Dies bewirkt, daß das metallurgische und Kulturzentrum in Siebenbürgen und in Ostungarn bloß zu einem Aspekt einer Kulturzone wird, die an landschaftlichen Kulturen gleichmäßig reich und sehr aufgefächert ist.

Die zweite Reihe meiner Beanstandungen bezieht sich auf den Aufbau der Zeittafel selbst. Es ist eine bekannte Tatsache, und auch Hänsel ist sich dessen völlig bewußt, daß von den drei archäologischen Möglichkeiten eine relative Zeitstellung aufzustellen — die Untersuchung der Depotfunde, der Gräber und der Schichtenabfolge in den Siedlungen — erstere die einseitigste ist und völlig verzerrte Bilder ergeben kann. Hänsel wappnet sich mehr oder weniger gegen eventuelle Kritik, indem er den Sachverhalt in der methodologischen Dastellung zugibt. Meine weiter unten folgenden Ausführungen sind m.E. dem methodischen Sinn des Verfassers entsprechend und dienen hoffentlich zu einem bis ins einzelne gehenden Verständnis seiner Zeittafel.

Dadurch, daß Hänsel das umfangreiche Fundgut aus dem Einzugsbecken der mittleren Donau systematisch gliederte, erbrachte er einen sehr wichtigen Beitrag und die künftigen Bronzefunde werden nur noch im Lichte dieser Zeittafel geprüft werden können. Ich glaube aber nicht, daß man Keramik, das Grundelement im Studium der bronzezeitlichen Kulturen, deren stratigraphisch in den Siedlungen verfolgte Entwicklung tatsächlich einen sozialen und historischen Prozeß widerspiegelt, anhand von Bronzegegenständen aus Depotfunden periodisieren kann. Die Bestimmung von keramischen Leitformen durch Vermittlung der Bronzegegenstände aus innerhalb der Depotfunde gut datierten Fundzusammenhängen kann keineswegs die Wiederherstellung der Entwicklungsetappen der Kulturen herbeiführen. Es bleibt der zukünftigen Forschung vorbehalten, die von Hänsel aufgestellte Zeittafel mit den stratigraphischen Angaben über die verschiedenen Kulturen zu vergleichen und implizit zu überprüfen. Ich beabsichtige, einige Schichtenabfolgen in Rumänien, so wie ihr Verhältnis zu Hänsels Zeittafel zu untersuchen und dadurch obige Ausführungen zu veranschaulichen.

Ein Gegensatz, der für den Augenblick unüberwindlich zu sein scheint, besteht zwischen der Periodisierung der Otomani-Kultur auf stratigraphischer Grundlage — die hauptsächlich auf den Ausgrabungen in Otomani und in Sălacea beruht (I. Ordentlich, *Die chronologische Gliederung der Otomani-Kultur auf dem rumänischen Gebiet und ihre wichtigsten Merkmale* in Dacia, N.S., XIV, 1971, S. 83 ff.) — und Hänsels Behauptung, daß die Siedlungen der Füzesabony-Otomani III-

Kultur im Laufe vom MD I erlöschen. Zum Unterschied vom I. Ordentlich wäre ich etwas vorsichtiger bei der Erstreckung von der Otomani III-Phase bis nach 1200. Die Suciu-Scherben, die in den Fundzusammenhängen Otomani III auftreten, beziehen sich m.E. auf die erste Phase der Suciu-Kultur, die älter ist als die erste Stufe des Hügelgräberfeldes von Lăpuş (welche derart Suciu II darstellt). [Mit dem Vorkommen der Bruchstücke aus der Suciu-Kultur (die auch unter den Namen Suciu-desus bekannt ist, wobei ich jedoch für den kürzeren international zugänglicheren Namen bin), in Otomani-Fundzusammenhängen befaßt sich die Arbeit von N. Chidioşan, in SCIV, 21, 1970, 2, S. 287 f. Über das Gräberfeld von Lăpuş jud. Maramureş, erschien bloß eine kurze Aufzeichnung ohne Illustration von I. Ordentlich und C. Kacsó über den Bestattungsbrauch (in Marmaţia, I, Baia Mare, 1969, S. 11 f.); C. Kacsó arbeitet an einer Untersuchung dieses Gräberfeldes und hat mit in liebenswürdiger Weise alle Angaben mitgeteilt.] Da in den ältesten Gräbern von Lăpuş Bronzefunde der Art Uriu-Dragomireşti vorkommen, kann vorausgesetzt werden, daß die Otomani-Kultur III zu wenig oder gar nicht mit der diesem Depotfundhorizont (Uriu-Dragomireşti) entsprechenden Periode übereingestimmt hat. Aber auch so sind wir von Hänsels Chronologie weit entfernt, geschweige denn von der, die Amália Mozsolics zusammenstellte.

Der Fundhorizont, den das Gefäßdepot in Valea-lui-Mihai oder die letzte Stufe des Gräberfeldes in Streda nad Bodrogom vertritt, muß die Otomani III-Phase unmittelbar ablösen und ist derart dem Depotfundhorizont Uriu-Dragomireşti zeitgleich. Aus der Arbeit von I. Ordentlich (a.a. O., S. 83), folgt, daß in den letzten Schichten auf der «Cetatea de pămînt» zu Otomani Keramik zutage kam, die Analogien mit einigen Gefäßen in Streda nad Bodrogom aufwiesen, die als nach Füzesabony betrachtet werden. Leider gibt Ordentlich nirgends an, in wie fern dieser neue Horizont sich vom vorhergehenden Niveau gut abhebt (bzw. Otomani III-Füzesabony). Ordentlich erwähnt nichts von einer Otomani IV—Stufe, obwohl sich diese m.E. immer besser abzeichnet und die Endphase von Otomani darstellt. An diese Stufe wäre der sehr entwickelte Lockenring gebunden, der in Otomani gefunden wurde, so wie der Bronzedepotfund der ebenfalls in Otomani als Zufallsfund zutage kam (I. Ordentlich, AMN, 5, 1968, 397 ff.). (Für Valea-lui-Mihai siehe I. Ordentlich in Studii şi Comunicări, Muzeul Brukenthal, 12, 1965, S. 181, mindestens eines der Gefäße aus diesem Depot gehört der Suciu-Kultur an; *ebda*, S. 181, u. Tafel III/4).

Es folgt also, daß diese Otomani IV-Phase keinesfalls MD I ist und daß auch die Otomani III-Phase, die ihr unmittelbar vorausgeht, nicht FD III sein kann. Daher der wesentliche Unterschied zwischen der allgemein in Rumänien akzeptierten Zeitstellung und der von Hänsel aufgestellten Zeittafel.

Auch ist es nicht möglich, daß die Otomani III-Phase nur im Osten und Nordosten des Verbreitungsgebietes dieser Kultur alleine überdauert hätte, wie Hänsel, anhand der von M. Rusu erhaltenen Mitteilungen suggeriert (S. 17). Die formenkundlichen Zusammenhänge zwischen dem Fundgut von Füzesabony, Tószeg (obere Schichten) und Otomani III sind so eng, daß ein großer zeitlicher Abstand zwischen ihnen unannehmbar ist. Nach dem die Tell-Kulturen an der mittleren Theiß erloschen und die Egyek- und Hajdúbagos-Gruppen aufkamen, konnte die Otomani III-Kultur auch im übrigen Teil ihres Verbreitungsgebietes nicht mehr überdauern ohne sich abzuwandeln. Das greifbare Ergebnis der obigen Geschehen muß eben das gewesen sein, was ich als Entstehung der Otomani IV-Phase betrachte, die in Streda nad Bodrogom belegt ist (z.B. die Gräber 48 und 57), vom Gefäßdepotfund in Valea-lui-Mihai und sogar in Otomani. Die Verbreitung und beschleunigte Verstreuung der Kulturelemente — was als ein Merkmal der Spätbronzezeit in ganz Südosteuropa zu betrachten ist, wird von den Piliny-Bestandteilen der Egjek-Gruppe bestätigt und umgekehrt, von den Suciu-Bestandteilen in Igrici-Matata und Valea-lui-Mihai usw. Diese Elemente gestatten es, sowohl eine Zeitgleichheit der Kulturen als auch eine Verbindung zu den Bronzegegenständen festzustellen. Die Suciu-Kultur stellt die Verbindung zum Depotfundtyp Uriu-Dragomireşti her, die Piliny-Kultur zum Depotfundtyp Rimavská Sobota.

Aus dieser Sicht drängt sich die gesamte von Hänsel untersuchte Zeitspanne in einen sehr geringen zeitlichen Raum zusammen. Meiner Meinung nach umfaßt aber die Otomani-Kultur die gesamte mittlere Bronzezeit. Die stratigraphische gut belegte Keramik der Otomani III-Phase ist ausschlaggebend um die Typen von Bronzegegenständen (wie z.B. der Dolch von Barca oder die Nackenkammaxt von Megyaszó) mit allen daraus ergebenden Folgen in eine der ausgehenden Bronzezeit sehr naheliegende Periode zu datieren. Die Anwesenheit von kultureller Otomani III-Einfuhrware in der obersten Maradovce-Schicht in Nitriansky-Hrádok, also in dem unmittelbar auf die Waffendepotgrube folgenden Niveau, beweist ebenfalls, daß die höchste Blütezeit der Otomani III-Kultur auf der relativen Zeittafel eher spät anzusetzen ist. [Innerhalb der Otomani-Kultur wurden mehrere Lockenringe gefunden die zur Zeitstellung und Synchronisierung herangezogen werden können und dies um so mehr als bereits ein Studium über diese Funde mit Bezug auf die Periodisierung der Monteoru-Kultur vorhanden ist (E. Zaharia, in Dacia, N.S., III, 1959, S. 13f.). Hänsel zitiert wohl diese Arbeit (Bd. I, S. 113), nutzt sie aber bei der Zeitstellung der Kulturen nicht aus. Gemäß Hänsels Zeittafel datiert der in der letzten Phase der Monteoru-Kultur (II B) gefundene Lockenring-Typ in MD I und

MD II. Der für die Zeit nach Monteoru II B spezifische Typus wird von Hänsel in die Zeitspanne MD II, III und SD I angesetzt. Die relative Reihenfolge der Lockenringe von Hänsel entspricht folglich der von Zaharia. Allerdings kann einer der Typen länger dauern. Das Vorkommen eines Typs in einem gewissen Fundzusammenhang setzt also keine Synchronisierung dieses Fundzusamenhanges mit anderen Kulturen voraus. Es ist dennoch bemerkenswert, daß die späten Lockenringe, die im Otomani III-Milieu (ich würde eher sagen Otoman IV-Milieu) in Otomani (I. Ordentlich, in Dacia, N.S., IV, 1960, Taf. 45/18) oder in Barca vorkommen, die spätesten Lockenringe innerhalb der Monteoru-Kultur sind, wo sie entweder in der letzten Phase II B oder in der folgenden Stufe (Noua-Kultur) bestätigt sind. Da durch die Bronzefunde, die in gesicherten Noua-Fundzusammenhängen gehoben wurden, die Schwelle oder sogar die Periode selbst der Depotfunde vom Typ Uriu-Dragomireşti erreicht ist, folgt, daß Otomani III = Monteoru II, wobei diese Gleichung unmittelbar von der Endphase der Bronzezeit bzw. von dem Depotfundhorizont Uriu-Dragomireşti und seinen entsprechenden Kulturen abgelöst sind. Es sei bloß darauf hingewiesen, daß diese Abfolge von formenkundlichen Verhältnissen mit den entsprechenden stratigraphischen Beziehungen mit den Beobachtungen übereinstimmt, die oben in bezug auf die Zeitstellung der Otomani-Kultur gemacht wurden.]

Es muß weiterhin vorausgesetzt werden, daß der sogenannte Depotfundhorizont Hajdúsámson nicht als eine waagerechte zeitliche Linie aufgefaßt werden kann, sondern, daß die Fundgegenstände mit kennzeichnender Verzierung eine längere Zeitspanne umfassen, die der Otomani II- und dem Beginn der Otomani III-Phase entsprechen. Diese Feststellung würde auch nur mit der großen formenkundlichen Mannigfaltigkeit der Verzierung der Nackenkamm- und Nackenscheibenäxte (Typus A und B 1) übereinstimmen, so wie ich dies anderwärts ausführte. Hänsel hat sicherlich recht hinsichtlich des Mangels an Einheitlichkeit der Depotfunde im sogenannten Koszider-padlás-Horizont. Auch hier besteht eine betonte Formenmannigfaltigkeit, die aber kleiner ist als die beim Typus Hajdúsámson. Zeitlich muß dieser Depotfundtyp größtenteils in der Otomani III-Periode liegen. Die Depotfunde vom Typus Uriu-Dragomireşti folgen denen vom Typus Kosziderpadlás unmittelbar.

Von großer Bedeutung ist das Kapitel, das sich auf die relative Zeitstelle der an dem banater, serbischen und oltenischen Abschnitt der Donau liegenden Kultur bezieht. Es handelt sich um die Urnengräberfelder, die sich auf einer Vatina-Grundlage entwickelt haben. Anhand der Gräberfelder von Ileandža, Belegiš, Cîrna und Beograd-Karaburma, und auch anhand des überarbeiteten alten Fundmaterials von Vatina, Vršac, Dubovac usw. gestaltet Hänsel ein sprechendes Bild über die kulturelle Entwicklung in diesem Gebiet. Die Ausgrabungen von Cruceni (jud. Timiş) [Das Fundgut ist bis auf die Nackenscheibenäxte (bei A. Vulpe, *Äxte und Beile* Nr. 321, S. 73) völlig unveröffentlicht; einen ersten Periodisierungsversuch des Friedhofs unternahm K. Horedt in Studii şi comunicări, Muzeul Brukenthal, 13, (1967, S. 137 f)] bestätigen den Schlußteil dieser Aufstellung. Es sei hervorgehoben, daß der Verfasser in dieser Zone mehr Friedhöfe und sehr wenig Depotfunde zu seiner Verfügung hatte. Das späte Vorkommen der Nackenscheibenäxte vom Typus B 1 (Nestor) in der Cruceni-Phase ist bemerkenswert. Diese Phase geht der kannelierten schwarzen Keramik (Cruceni II) unmittelbar voraus, die mit den Bronzefunden vom Typus Uriu-Dragomireşti durch Vermittlung des Gefäßes aus dem Depotfund von Cornuţel in Verbindung gebracht werden kann.

Das Gräberfeld von Cîrna, das das erste völlig durchforschte und angemessen veröffentlichte Gräberfeld dieser Art ist, hat in berechtigter Weise das Interesse der Forschung geweckt. Hänsel versucht als erster eine Phaseneinteilung.

Da in Cîrna keine typischen Bronzefunde gehoben wurden, versucht Hänsel einige Gefäßformen anhand anderer ähnlicher Funde zu datieren, die mit den Bronzegegenständen zusammen gefunden wurden. Letztere sind der vom Verfasser allgemein angenommenen Zeitgliederung entsprechend datiert. Durch diese Verfahrensweise unterscheidet Hänsel drei Entwicklungsphasen, die jeweils gewisse keramische Gefäße auszeichnen (s. S. 130 und Beilage 12).

Von Interesse sind hier bloß die ersten zwei, die die meisten Gräber umfassen. Auf den Plan des Friedhofs bezogen, entspricht die Sachlage keineswegs einer horizontalen Schichtenabfolge, denn die Gräber liegen ohne jeglicher zeitlicher Reihenfolge da. Obwohl dies den Tatsachen entsprechen könnte, würde die von Hachmann angestellte innere Untersuchung des Urnenfeldes (Germania 46, 1968, S. 468f.) dagegen sprechen. Bei der Untersuchung der verschiedenen Ziermuster, zeigen nur die auf den Gefäßleibungen dargestellten Zickzack- und Girlandenmuster eine horizontale Schichtenabfolge an, die seine Schlüsse bestätigen sollte: das Gräberfeld von Cîrna umfasse zwei Phasen, die sich in der Karte des Friedhofes von Nordosten gegen Süden entfalten (oder umgekehrt; Hachmanns Annahme das Zickzackmuster sei älter bleibt eine reine Hypothese). Diese beiden Phasen decken sich aber bloß teilweise mit den von Hänsel bestimmten. Obwohl man Hachmanns Arbeitsmetode im Falle Cîrna vorziehen würde, können seine Ergebnisse nicht einwandfrei akzeptiert werden. Das Reichtum der in verschiedenen Registern stehenden Zickzack- und Girlandenmuster läßt die Frage offen ob ein zeitlicher Unterschied anhand der Verzierung überhaupt möglich sei. Immerhin sollte man berechnen, daß das Urnenfeld von Cîrna nicht mehr als 3—4 Generationen gedauert

hat, so daß die Variabilität der kleinsten Verzierungsdetails von Wichtigkeit sein könnte.

Ein unbestreitbares Verdienst des von Hänsel aufgestellten chronologischen Systems ist seine Elastizität. Durch die vom Autor angewendete Arbeitsweise bei der Untersuchung der einzelnen Typen, verliert das System die Merkmale eines steifen Schemas, und läßt sich den neuen Funden leicht anpassen. Hänsel ließ sich von der künstlichen Auffassung der Depotfundhorizonte nicht verleiten und die relative Zeitstellung der verschiedenen Typen kann jeweils allein verwendet werden. Ich habe weiter oben ein Beispiel mit den Lockenringen angeführt. Es können weiter unzählige zitiert werden.

Hänsel hat m.E. durch seine neue Arbeit einen großen Beitrag zur Untersuchung der Bronzefunde erbracht. Durch ihre Auffassung stellt diese Arbeit einen wesentlichen Schritt voraus dar. Für jeden Forscher der sich mit der südosteuropäischen Bronzezeit befaßt, ist es unerläßlich von dieser Arbeit Kenntnis zu nehmen und sie gründlich einzusehen.

A. Vulpe

DENISE BRETZ-MAHLER, *La civilisation de La Tène I en Champagne. Le faciès marnien.* XXIIIe supplément à Gallia, 288 p., n° 4, 183 pl.

À peine est-il nécessaire de signaler aux spécialistes la valeur de ce grand travail, qui réunit la presque totalité des découvertes provenant des anciennes nécropoles gauloises du Nord-Est de la France. C'est ici, dans le bassin supérieur de la Marne, qu'en 1873 G. de Mortillet distingua pour le second Âge du fer une première période gauloise ou marnienne, qui plus tard est devenue synonyme de la civilisation La Tène I (Déchelette). Quand le concept de La Tène a acquis ses droits, dans les chronologies de l'Europe occidentale et centrale, ladite période ou civilisation marnienne a perdu ses privilèges d'éponymat, parce que c'était assez difficile de dénommer une civilisation, qui s'avérait très répandue sur une grande partie de l'Europe, par le nom d'un faciès limité. Peut-être, un motif de plus résidait dans la méfiance que les archéologues de la fin du XIXe et de notre siècle, ont accordé aux découvertes champenoises, pour la plupart faites par des collectioneurs et des amateurs enthousiastes mais peu orthodoxes dans leurs méthodes de travail. C'est donc facile à comprendre à quelle tâche ardue s'est soumise l'archéologue français pour dépister d'une façon rigoureusement critique la masse impressionnante d'objets provenant de plus de 50 nécropoles fouillées tout au long du XIXe siècle, de séparer le vrai du faux parmi tant de papiers écrits, d'informations incomplètes, de croquis naïvement exécutés.

La manière dont Denise Bretz-Mahler a réussi à s'acquitter de ce difficile travail est, d'après mon avis, le meilleur. Le livre est divisé en trois parties : I. Un recueil de matériaux par catégorie d'objets, ordonné par la méthode de la typologie ; II. Les occupations quotidiennes, les rites et les croyances religieuses des habitants de la Champagne gauloise ; III. La chronologie relative et absolue du faciès marnien, contemporain des premières phases de La Tène.

En s'appuyant sur la chronologie de La Tène usitée en France, l'auteur a placé dans le cadre de ses trois sous-divisions — Ia, Ib, Ic — les monuments marniens, en observant toutes les influences et les liens possibles avec les territoires avoisinants ou lointains. Ainsi se revèlent pour chaque étape les caractères les plus saillants de cette civilisation qui s'implanta progréssivement sur les débris d'un Hallstatt crépusculaire dans le bassin de la Marne, une dizaine d'années avant le milieu du Ve siècle. Une véritable profusion de produits artisanaux mêlés à quelques pièces en bronze d'importation gréco-étrusque (oénochoès à bec tréflé ou tubulaire, situles, bassins, etc.) marque cette première étape. Le La Tène Ia marnien illustre toute une gamme de torques du type filiforme, torsadé, à petits tampons, mieux que ne le font les fibules laminées ou les bracelets à tampons ou torsadés. Caractéristiques aussi sont les très nombreuses tombes à char ou les coutelas à manche recourbé, les lances et les javelots sont plus nombreux que les épées courtes ou les poignards à antennes. De ces tombes de guerriers proviennent les bien connus casques de Cuperly, Berru et la Gorge-Meillet. Peut-être, une transmission culturelle du Hallstatt final (le jogassien) se retrouve dans la céramique extrêmement abondante des nécropoles. Le type le plus répandu est le vase caréné à profil anguleux, mais il ne manque pas des vases peints (qui ont pu recevoir une influence vixienne), ou exceptionnellement, les récipients ornithomorphes. Il paraît que cette première étape, surtout implantée entre la Marne et l'Aisne, eut une grande longévité, qui a dépassé le milieu du IVe siècle. C'est vers 330, comme à Waldalgesheim, que les oénochoès à bec tubulaire marquent la fin de cette phase.

L'étape suivante, celle de La Tène Ib, comprend une période de temps beaucoup plus courte, environ

60—70 ans. On constate une diffusion de populations vers les zones méridionales de la Marne, marquée par l'apparition des torques ternaires, à motifs spiraliformes ou à figure humaine. Les fibules de type Dux se répandent dans tout le territoire marnien, même si elles ne sont pas si nombreuses comme dans l'Europe centrale, leur patrie originaire (surtout elles sont rares ou manquent totalement dans le bassin de l'Aisne, comme par exemple à Pernant; voir G. Lobjois, *La nécropole de Pernant*, Celticum XVIII, 1969). Les bracelets à anneaux, à godrons ou à motifs spiraliformes sont à la mode. Ici, ils sont plus anciens que les exemplaires analogues de la Suisse, acceptés généralement pour la phase ultérieure, Ic. Dans la poterie il y a aussi du nouveau. Très préférés sont les vases ovoïdes, ornés de bourrelets en relief, surtout dans le milieu local du Nord-Est de la Champagne.

La dernière phase de La Tène I en Champagne représente seulement une prolongation culturelle de l'étape précédente, qui se manifeste sous des nouveaux aspects tout au long de la seconde moitié du IIIe siècle. Au niveau de La Tène Ic, on peut placer les bracelets serpentiformes, les bracelets à larges godrons et à oves, les fibules à grosse boule, comme aussi celles à très large disque de corail. C'est l'époque de l'épanouissement des longues épées à bouterolle en anneau ou cordiforme, mais aussi c'est l'époque de la disparition des torques. Peu subsite encore sous la forme des simples anneaux ornés de motifs moulurés ou à larges tampons cylindriques.

Déjà on ne reconnaît plus rien d'original dans cet inventaire. Des pièces pareilles se rencontrent en profusion dans l'Europe centrale et de l'Est. Il n'est donc plus question d'un faciès particulier marnien, comme avant. Tout au plus, encore quelques caractères spécifiques prélevés de la phase antérieure, peuvent être retenus dans la poterie champenoise de NE.

Il paraît que la fin de cette étape ou bien de la fin du La Tène I en Champagne est marquée par l'intrusion d'un groupe social nouveau, précurseur de la civilisation de La Tène II. Les nouveaux venus s'installeront dans les régions avoisinantes, sans se mélanger avec les aborigènes. Le rite de l'incinération commence a s'y répandre. Il n'ya aucun doute que la présentation en bouquet de cette floraison culturelle à travers 250 ans est extrêmement utile pour tout archéologue intéressé à la civilisation celtique. Même si ce noyau de population du bassin de la Marne a manifesté un caractère particulier dans la phase la plus ancienne de La Tène, on peut envisager d'étroits liens spécialement avec les pays rhénans. Puis, quand les déplacements, les conquêtes celtiques ont pris leur essor à travers l'Europe, ce faciès a perdu son cachet, en se transformant, comme partout, en une civilisation continentale, dont les antennes les plus éloignées ont touché aussi nos frontières. Assurément la Transylvanie ne connaît rien de cette phase glorieuse du La Tène Ia. Quelques manifestations se rencontrent à partir de l'étape Ib (B_1-Reinecke) pour se développer en masse tout au long du IIIe siècle (La Tène B_2 et C). Ici, dans un milieu hallstatto-laténoïde des Daco-Gètes, la civilisation celtique — apparemment homogène dans son aspect extérieur — a pris un caractère plus ou moins particulier (IIIe—IIe siècles) qui peut prétendre à un faciès local, comme celui de la Marne, un siècle et demi auparavant.

Vl. Zirra

N. M. KONTOLÉON, *Aspects de la Grèce préclassique*, Paris, Collège de France, 1970, 92 p. et XXIV pl.

Le livre de N. M. Kontoléon rend mal à l'aise celui qui essaie de le ranger rapidement sous une formule claire. L'auteur lui-même attire l'attention sur l'ambiguïté du titre, qui, à vrai dire, témoigne de l'ambiguïté de la matière. En effet, les cinq conférences données au Collège de France au mois de mai 1967, et qui sont à l'origine de l'ouvrage, représentent une savante et noble divagation, ayant comme prétexte une stèle funéraire de style sévère (vers 460 av.n.è.), découverte dans l'Île d'Icaros, mais portant en fait sur les problèmes les plus variés de l'art grec archaïque. A notre époque d'extrême morcellement de l'archéologie classique, où les savants ont cédé la place aux spécialistes et où l'histoire répudie la protection de la muse, un ouvrage comme celui de N.M. Kontoléon doit être salué avec enthousiasme. Au sommet le plus haut de la recherche, notre discipline s'apparente — comme le pensaient les Grecs — à l'art, bien que les historiens et les archéologues qui peuvent encore y remonter soient de plus en plus rares.

Je ne me propose pas de suivre tous les méandres de la pensée de l'auteur, qui nous mène depuis cette belle pièce, qui se trouve dans un petit village de l'île, dans différents secteurs de l'art archaïque. Contentons-nous de signaler les principales étapes de cette démarche, pour nous arrêter quelque peu sur le chapitre final de l'ouvrage. Après avoir établi l'iconographie de cette pièce, l'auteur passe à la discussion des reliefs héroïques, archaïques et classiques. K. F. Johansen avait examiné, dans un livre

fondamental sur les reliefs funéraires attiques d'époque classique, la question de l'« héroïsation » du défunt, sur les pièces antérieures au milieu du Ve siècle. L'auteur essaie de réfuter cette thèse, en mettant la recherche sur d'autres bases, surtout fonctionnelles. Après un beau chapitre sur l'activité artistique des Pariens, dont l'un — le sculpteur Palion — fut l'auteur du relief d'Icaria, N. M. Kontoléon soumet à notre réflexion un problème important, celui des « écoles » dans l'art grec archaïque.

« A l'époque du style orientalisant, les groupes ou ateliers locaux paraissent s'être formés en dehors de toute distinction *ethnique*. C'est au VIIe siècle, et alors seulement, qu'apparaissent ces premières créations de l'architecture monumentale dans le style que les anciens Grecs — à une époque tardive, il est vrai — appelèrent "doriques" ». L'adjectif *dorikos* se rencontre pour la première fois dans l'Oreste d'Euripide (vers 408 av.n.è.). L'auteur examine la diffusion des temples « doriques » archaïques et constate leur fréquence en pays ioniens et leur absence en pays doriens. En Crète, pays dorique par excellence, l'ordre dorique est resté presque inconnu. Quant à l'ordre ionique, la première colonne en pierre fait son apparition dans les Cyclades, comme base d'ex-voto, déjà à la fin du VIIe siècle. C'est à peine vers le deuxième quart du siècle suivant qu'elle fut introduite dans l'architecture, malgré les difficultés de son emploi. Cela arriva — paraît-il — d'abord dans les îles, ensuite sur le continent. « La forme du chapiteau ionique est une forme orientalisante, ce dernier mot impliquant une expression naturaliste, concrète, contrastant avec la forme abstraite du chapiteau dorique ; les volutes ioniennes, malgré leur stylisation, sont des pousses végétales ».

Mais cette conception naturaliste des formes architecturales « ioniques » est-elle vraiment propre aux Ioniens, tandis que la conception abstraite serait-elle « dorienne » ? l'auteur donne une réponse en ces termes : « L'esprit de chacun des deux ordres est totalement étranger à toute distinction ethnique ... Au temple dorique, d'une rigueur toute géométrique, succède le style fleuri, plus riche, du temple ionique ».

En continuant son tour d'horizon de l'art archaïque, l'auteur s'arrête sur les *kouroi*, en tant que catégorie représentative de la sculpture en pierre. Il remarque que les environ 200 pièces du catalogue de G.M. A. Richter proviennent d'un cercle ayant comme centre Naxos et comme circonférence les côtes de l'Asie mineure d'une part et les golfes de Saronique et d'Eubée de l'autre. « Le cercle marque en quelque sorte l'aire à l'intérieur de laquelle se développa, après le milieu du VIIe siècle, le grand art de la civilisation grecque ». Il est étrange pourtant d'entendre parler encore du *kouros* comme d'une statue qui exprimerait l'idéal dorien par excellence.

D'ailleurs, une des idées subjacentes de l'ouvrage est de souligner non pas les différences entre diverses écoles, en multipliant les subdivisions entre « écoles », « ateliers », « fabriques » (le danger et les excès des classifications typologiques ont été vigoureusement dénoncés par R. Bianchi Bandinelli, *Archeologia e Cultura*), mais leur rapport d'ordre général, et de dégager le sens de l'art archaïque du VIIe siècle et du VIe. Ce qui me paraît encore plus important c'est le fait de souligner que dans ces rapports l'appartenance ethnique ne jouait aucun rôle. « Ni les Doriens, ni les Ioniens, ni les Eoliens, en tant que tels, ne furent les premiers et les seuls créateurs de l'art grec monumental, dans lequel on veut d'ordinaire retrouver un caractère ethnique apparent ».

Pour N. M. Kontoléon, le rôle créateur fut joué par les *villes-cités*, où d'une part le souvenir de la civilisation micénienne, de l'autre le contact fertil avec l'Orient ont constitué des expériences inépuisables. « L'originalité de chaque atelier local est un fait, et un fait que nous ne pouvons toujours expliquer d'une manière satisfaisante. Nous ne savons pas, par exemple, pourquoi les Corinthiens peignaient comme ils le faisaient et les Athéniens autrement. Nous pouvons constater dans chaque école l'existence de racines profondes, d'influences diverses, une évolution ; nous pouvons éventuellement définir les caractères propres de chaque atelier, mais nous ne pouvons pas aller plus loin. Tout expliquer par telle ou telle origine ethnique est une solution facile certes, mais qui ne peut pas nous aider, d'autant plus que nous n'avons aucune idée de ce qui était authentiquement ionien ou dorien ».

Voilà quelques pensées suggérées par ce livre, qui, bien que modeste en proportions, est riche en substance et témoigne de la finesse d'esprit de son auteur.

Petre Alexandrescu

FRANCO GHINATTI, *I gruppi politici ateniesi fino alle guerre persiane*, Università degli studi di Padova. Pubblicazioni dell'Istituto di Storia Antica vol. 7, L'Erma di Bretschneider, Rome, 1970, 150 p., index.

Le livre de Franco Ghinatti, issu du même cercle de problèmes et de recherches que la monographie de Franco Sartori sur les hétairies athéniennes des VIe et Ve siècles, étudie un aspect des plus intéressants de la vie politique athénienne durant une période cruciale dans l'histoire de la cité. En effet, l'investigation systématique

des formes de la lutte politique, de leur degré de cristallisation, de cohérence et de durabilité, implique autant d'informations concernant le niveau de structuration de la *polis*, l'intensité et le caractère spécifique de ses conflits, l'identité et la composition des forces qui s'y voient confrontées. Pour qui connaît tant soit peu les problèmes d'une étude socio-politique de la cité archaïque, l'intérêt d'une enquête de ce genre apparaît de toute évidence.

L'auteur a envisagé de présenter successivement quatre stades dans l'histoire des conflits dominant la vie politique athénienne jusqu'au début de la seconde guerre médique : le moment cylonien (*Il tempo di Cilone*, p. 9—39), la tyrannie (*L'età dei Pisistratidi*, p. 41—85), le conflit entre Clisthène et Isagoras (*Gli anni della restaurazione*, p. 89—113) et les problèmes de la lutte politique jusqu'en 480 (*Le Guerre Persiane*, p. 117—146), brièvement résumées dans deux pages finales de conclusions. Chaque section comporte, articulées très systématiquement en paragraphes, l'étude des sources et des principaux problèmes : configuration et composition des partis, rapports avec le leader, etc.

La monographie de Ghinatti examine d'une manière approfondie la totalité des sources antiques concernant le problème qu'il étudie ; le livre est, de ce point de vue, un instrument utile. L'interprétation de ces données soulève de très nombreux problèmes ; dans le dédale d'hypothèses concernant l'âge archaïque d'Athènes, l'auteur s'oriente d'une manière très érudite, avec beaucoup de sympathie pour les thèses les plus modernes, qu'il connaît à fond et qu'il cite très souvent dans un appareil critique abondant, bien qu'un peu éclectique. Très souvent, sa reconstitution semble excellente et méthodique.

Il y a néanmoins une certaine rigueur, parfois excessive et simplificatrice, dans quelques-unes des interprétations qu'il propose, ce qui — à notre avis — ne lui permet pas toujours de saisir la complexité et les nuances des attitudes politiques de l'aristocratie athénienne. En partant du désir légitime de ne pas transférer des réalités et des modes d'action de l'âge classique dans les cadres de la vie politique archaïque, l'auteur réduit parfois celle-ci à une dimension unique ; comme il le dit expressément à propos des factions du temps de Pisistrate, il s'agit, à son avis, d'une « serie di vicende che hanno il sapore piú della piccola politica d'ogni giorno che della piú ampia contesa ideologica » (p. 68). Le réalisme a sans doute ses avantages ; mais d'un côté, il ampute en essayant de distinguer, car l'auteur conclut trop souvent, de l'absence d'une structure et d'une expression rigoureusement politique, l'absence de signification ou de « réverbérations » politico-sociales — remarque qui nous semble surtout évidente en ce qui concerne les tyrans ou bien Clisthène, par exemple. D'un autre côté, aux prises avec une histoire où le politique ne peut pas être envisagé en soi parce qu'il se manifeste le plus souvent « en bloc » dans un complexe d'attitudes et de mentalités de classe, de groupement et de prestige, l'auteur est parfois obligé à des nuances assez hésitantes. Ainsi, quand il s'occupe de Cylon, il démontre assez longuement qu'il s'agit d'un conflit typiquement nobiliaire visant à la domination d'un clan aristocratique sur les autres — interprétation raisonnable, à notre avis, bien que je ne croie pas qu'on puisse prouver une prédominance durable des Alcméonides au moment du complot, les données chronologiques concernant le VIIe siècle athénien étant trop lacunaires. Mais, en concluant, l'auteur oppose le groupement cylonien, en tant que représentant « il tentativo di portare nella realtà storica ateniese l'esperienza politica degli stati dell'istmo, dove si era instaurata quella che sembrava la forma di governo piú progredita di allora, la tirannide popolare », aux Alcméonides qui « miravano alla conservazione e alla esclusione di ogni gruppo avversario ». Entre la « petite politique quotidienne » et ce finalisme historiquement conscient, il aurait dû trouver un point de vue plus nuancé pour rendre compte de la réalité en voie de cristallisation de l'État athénien, des forces politiques et sociales et des conflits qui expliquent sa formation.

Nous pensons, pour notre part, qu'une investigation moins intermittente des rapports socio-économiques et de leur évolution aurait pu donner plus de profondeur et de nuances aux conclusions de Ghinatti. Les problèmes de ce type sont évoqués seulement à propos de Clisthène et du *demos* urbain de son époque, responsable, de l'avis de l'auteur, d'une « diffusa tensione sociale », conséquence du désaccord entre la préponderence économique et sociale des groupements liés au commerce et à la production artisanale. Nous ne croyons pas qu'on puisse encore parler d'une « prevalenza » de ces catégories ; d'un autre côté, une « tension sociale diffuse » est un terme trop faible pour ce que, personnellement, nous appellerions bien une crise. Peut-être pourrait-on parler en ces termes du début des conflits, au VIIe siècle ; mais après cent ans de violentes luttes sociales — que l'auteur n'envisage même pas comme ayant de portée réelle sur les modalités et les buts des groupements politiques nobiliaires — ce n'est pas de tensions diffuses qu'il faut parler, mais bien d'une revendication politique. C'est celle-ci qui, à notre avis, confère « la dimensione di conflitto ideologico alle lotte dei clans ateniesi », beaucoup plus que l'intervention spartiate. Ce n'est pas parce que la cité oligarchique lacédémonienne a essayé d'annuler la réforme clisthénienne que celle-ci est démocratique ; l'inverse serait plutôt vrai.

Le dernier chapitre, celui consacré aux luttes politiques durant les guerres médiques, nous a semblé de loin le plus convaincant ; il apporte une hypothèse nouvelle, celle de la constitution d'un parti politique dirigé par Thémistocle, étayé des arguments ayant trait surtout à l'utilisation de l'ostracisme et dont la démonstration nous semble cohérente, logique et intéressante. L'uti-

lisation des résultats des recherches archéologiques récentes de l'Agora d'Athènes pour la reconstitution d'une lutte politique centrée désormais sur l'assemblée populaire nous semble convaincante ; il y a seulement le problème de savoir si à cette forme de lutte politique correspond toujours l'antique rivalité des factions, si c'est une lutte dominée par les problèmes de la défense, ou bien si elle comporte déjà une dimension programmatique préfigurant celle de l'après-guerre.

Il nous semble difficile de répondre pour l'instant à cette question. Quoiqu'il en soit, ce chapitre nous semble démontrer ce que la recherche de Franco Ghinatti aurait pu donner comme résultats si chaque fois — comme c'est le cas ici — les problèmes soulevés par l'étude auraient touché la problématique réelle de l'histoire d'Athènes. Car, se demander si les hétairies (l'auteur préfère nettement le terme d'Hérodote, *staseis* ; pour notre part, nous ne voudrions pas renoncer aux connotations archaïques de l'« hétairie », qui est aussi le terme le plus ancien) des VIIe et VIe siècles étaient constituées de la même manière que les clubs oligarchiques de l'époque de la guerre du Péloponnèse et avaient le même contenu strictement politique est, à notre avis, soulever un faux problème. On parvient ainsi tout au plus à savoir ce qu'il n'y a pas, mais on n'arrive pas du même coup à définir les formes très complexes des conflits politiques et leurs motivations profondes.

Mais la même question peut se poser dès qu'il y a dans la vie d'Athènes une sphère nettement *politique*, délimitée par rapport aux problèmes économiques, sociaux, religieux, etc. ; après Clisthène, une telle question est pertinente et les résultats mêmes de la recherche de Ghinatti le démontrent parfaitement.

Ces quelques remarques critiques ne sauraient nullement diminuer le mérite, considérable, d'un mémoire qui s'attaque, avec beaucoup d'érudition, de passion et de patience à quelques-uns des thèmes les plus discutés de la recherche historique contemporaine. Il serait d'ailleurs difficile, sinon impossible, de ne pas soulever des discussions en cette matière tant discutée, et ce n'est pas l'une des moindres qualités de ce livre que de donner lieu à des échanges de vues toujours fructueux.

Zoe Petre

LAJOS BALLA. TERÉZIA P. BUOCZ. ZOLTÁN KÁDÁR. ANDRÁS MÓCSY und TIHAMÉR SZENTLÉLEKY. *Die römischen Steindenkmäler von Savaria*, herausgegeben von András Mócsy und Tihamér Szentléleky, Budapest, Editions de l'Académie, 1971, 144 p., 191 pl. et 3 cartes.

Les monuments romains de Savaria sont entrés depuis plusieurs siècles dans la recherche archéologique. L'intérêt pour ces pièces s'était manifesté déjà pendant la Renaissance, lorsque Peter Ransanus (Ranzano) et Bonfini, de la cour du roi Matthias Corvinus, et Lazius, de l'Université de Vienne, en publiaient certains exemplaires. Depuis, la recherche de ces monuments n'a cessé de se développer. En 1791 parut une histoire de cette ville due au professeur I. Schoenvisner, de l'Université de Pest. Après la visite de Th. Mommsen à Szombathely, Vilmos Lipp commença la publication systématique des monuments en pierre (1873), après la constitution de l'association archéologique du comitat de Vas. Le premier lapidaire moderne fut errigé en 1938, au sous-sol du Musée, suivi par la parution de son guide (*Lapidarium Savariense*), due à Jardányi-Paulovics en 1943. Après la découverte de l'Iseum, le nombre des pièces s'est accru rapidement. Les monuments mis au jour dans les ruines du sanctuaire ont été laissés sur place, dans le jardin archéologique, les autres furent transportés au Musée du site.

Le livre sur les monuments en pierre de Savaria comprend une des plus importantes collections de Pannonie, sinon la plus importante. Il contient également les documents apparus dans l'*ager Savariensis*. Il est divisé en deux parties. Les trois premiers chapitres brossent le tableau de la vie historique, sociale et religieuse de la ville. Le quatrième représente la publication proprement dite des matériaux : l'étude sur la sculpture et l'art de la taille de la pierre, suivie du catalogue.

L'art sculptural a connu deux grandes étapes à Savaria. Une première, qui a pris fin lors des guerres marcomaniques, une seconde depuis la fin du IIe siècle de n.è. La première tire ses origines du style flavien, la seconde est en rapport avec l'art de l'époque des Antonins et des Sévères. Les documents les plus importants de la première période sont évidemment les fragments de la triade capitoline, datés de la fin du Ier siècle de n.è. — commencement du IIe siècle de n.è. Les proportions colossales de ces pièces n'ont pas encore de pareilles, ni dans les autres provinces impériales, ni à Rome même. Une autre pièce importante est l'hexagone, apparenté quant au style à l'art romain classique du premier quart du IIe siècle de n.è. Parmi les monuments votifs il faut citer aussi le portrait monumental d'Aelius Caesar. Tous ces monuments appartiennent à l'art officiel. Bien

que produits à Savaria même, ils ne portent guère les traces du goût provincial.

Le matériau le plus riche est fourni pourtant par la plastique funéraire. Les plus anciennes stèles funéraires de Savaria, de la seconde moitié du Ier siècle, sont les pièces à fronton triangulaire en bas-relief, à cadre simple, sans décoration. La diffusion de ce schéma décoratif serait due, selon Zoltan Kádár, à la voie de l'ambre. Il faut pourtant noter que les stèles du même type étaient produites aussi en Mésie inférieure (Novae), dans des centres spécialisés comme Oescus. On peut les suivre même en Scythie mineure, bien qu'on ne saurait y indiquer, à l'heure actuelle, un centre de production. Les pièces de Mésie inférieure font leur apparition déjà vers le milieu du Ier siècle de n.è., presque en même temps qu'à Savaria. Elles continuent d'être présentes au IIe et même au IIIe siècle de n.è. Une variante typologique est représentée par les stèles au champ de l'inscription encadré de colonnes, décorées à moitié ou entièrement, que l'auteur considère spécifiques au Norique et à la Pannonie. Remarquons pourtant la présence assez fréquente de telles pièces en Mésie supérieure (Aureus Mons, Singidunum, Viminacium) et sporadique en Mésie inférieure. Il nous semble donc que la diffusion de ce type de stèle funéraire et de ses variantes s'explique plutôt par le limes même que par la voie de l'ambre, excessivement mise en relief par l'auteur.

Une autre série de monuments est représentée par les pièces ayant entre le fronton en bas-relief et le champ de l'inscription un autre élément formel : le champ du relief. Elles constituent probablement un groupe à part, diffusé également en Mésie supérieure, en Dacie inférieure, en Mésie inférieure (surtout en Dobroudja). En Mésie supérieure et en Pannonie l'élément architectonique y est plus développé et les champs encadrés de colonnes ou de pilastres.

Un élément formel fréquent à Savaria est le champ décoratif situé sous le champ de l'inscription. Il apparaît souvent en Mésie supérieure (Ratiaria), tout en manquant en Mésie inférieure.

La présence de certains éléments formels tant à Savaria que dans les régions du Bas-Danube témoigne des rapports artistiques entre ces contrées, l'Europe centrale et l'Italie du Nord. De ce point de vue, la collection de Savaria représente un relais important pour la connaissance des origines de l'art provincial dans les pays danubiens.

A l'encontre de l'aspect formel, la thématique des monuments funéraires semble nettement différente de celle de la Mésie. Les principaux motifs — scènes mythologiques, la pantère s'abreuvant d'un vase renversé, les lions en ronde bosse ou en bas-relief, les griffons, les dauphins, les bucranes à guirlandes, — sont absents. En échange, la vigne et le lierre sont des éléments décoratifs plus fréquents qu'à Savaria. Pourtant les portraits, surtout les bustes, pénètrent jusqu' aux bouches du Danube et deviennent une mode.

Cette utile publication est complétée par le catalogue, soigneusement redigé, où les inscriptions retrouvent leur place adéquate. Enfin, il faut souligner l'excellente qualité de l'illustration, complète et claire.

Maria Alexandrescu-Vianu

HOMMAGES À MARCEL RENARD, édités par Jacqueline Bibauw (Collection Latomus, nos 101—102—103). Bruxelles, 1969. Trois volumes, respectivement de XXVIII—812 p. + 13 pl., XXVIII—868 p. + 35 pl., XXVIII — 694 + 253 pl. hors texte.

Les bibliographes ont beau protester contre la multiplication des ouvrages miscellanés, difficiles à dépouiller et plus difficiles encore à classer, les recueils *ad honorem* vont bon train. Non seulement leur nombre ne fait que croître, dans un monde où les savants — et même les bons savants — sont plus nombreux que jamais, mais leurs proportions aussi tendent à s'amplifier, au point que, de simples volumes, les *Mélanges* ou *Hommages* publiés ces derniers temps sont en train de se transformer en de véritables « bibliothèques ».

L'éditeur de Latomus et de la Collection Latomus y est pour quelque chose, puisque, après avoir offert en 1957 à Waldemar Déonna un *Hommage* de 540 pages et, en 1960, à Léon Herrmann, un autre de 804 pages in 8°, il n'hésitait pas à préparer en 1962 des *Hommages à Albert Grenier* qui en comptent 1 665 ! Son exemple a été suivi par Raymond Chevallier, honorant André Piganiol par trois volumes de *Mélanges* parus en 1966 et ne comptant pas moins de 1 772 pages, si bien qu'après ces belles performances il n'était que normal qu'en 1969 les *Hommages à Marcel Renard* totalisassent à peu près 2 500 pages !

Quoi qu'on puisse penser de ces manifestations d'amitié tant soit peu bruyante, il est certain que nous n'avons pas encore tout vu. D'Allemagne on nous fait parvenir des nouvelles encore plus étonnantes, au point que — si nos informations s'avèrent exactes — nous tiendrions, avec les 9 volumes du recueil *Aufstieg und Niedergang der römischen Welt*, dédié à Joseph Vogt, sinon un record absolu en fait de publication hommagiale,

tout au moins une réalisation qui ne sera pas facilement dépassée.

Je ne voudrais pas qu'on prenne en mauvaise part les lignes qui précèdent, ni qu'on me soupçonne d'hostilité envers qui que ce soit des collègues ainsi honorés. J'ai moi-même collaboré à la plupart des *Mélanges* dont il vient d'être question et sans doute continuerai-je à le faire jusqu'à ce que j'aie atteint l'âge canonique qui, à moins que je ne me trompe, me vaudra de la part des amis que j'ai par le monde ne serait-ce qu'une lettre de félicitations. Si j'exprime donc quelque réserve quant à l'énormité de certaines publications hommagiales, c'est parce que, me proposant de rendre compte de la dernière parue, je ne sais vraiment pas comment m'y prendre. Enfin, telle étant la situation, on voudra bien m'excuser si ce qu'on lira ici de ma plume ressemble un peu trop à une simple table des matières.

Disons pour commencer qu'outre une longue liste de souscripteurs et la bibliographie des travaux de Marcel Renard, le Ier volume du recueil contient un *Hommage liminaire* signé par Léon Herrmann, dans lequel, après avoir rappelé les mérites scientifiques et les qualités humaines de l'impétrant, l'éminent philologue insiste sur ses qualités d'organisateur, en tant que directeur de deux importantes revues : « Latomus » et la « Revue belge de philologie et d'histoire », ainsi que de la Collection Latomus, dont l'éclatante réussite — matérielle et scientifique — a de quoi faire rêver les éditeurs moins fortunés d'autres publications consacrées à l'Antiquité.

Le nombre considérable des contributions reçues en réponse à l'appel lancé par Mlle Bibauw créait en quelque sorte à l'éditrice l'obligation d'adopter un classement par matières, à partir des domaines plus particulièrement cultivés par Marcel Renard depuis 1931. Ainsi, le Ier volume rassemble-t-il les écrits consacrés aux *langues*, aux *littératures* et au *droit*; le IIe, les travaux d'*histoire*, d'*histoire des religions* et d'*épigraphie*; le IIIe, enfin, les études d'*archéologie*, d'*étruscologie* et de *numismatique*. De la sorte, si la consultation des 243 écrits réunis dans l'ensemble des *Hommages* est dans une certaine mesure rendue plus aisée, la tâche de celui qui doit en rendre compte n'est que plus difficile, compte tenu de la masse imposante de ces matériaux et des compétences variées que requiert leur analyse. Aussi dois-je me résigner à ne mentionner ici qu'un petit nombre de contributions dont l'intérêt me paraît certain et qui s'accordent le mieux avec mes propres préoccupations, historiques et philologiques.

Signalons, pour commencer, dans le Ier volume, une note de Luigi Alfonsi, *Sulle 'Historiae' di Sallustio* (p. 12—18), deux autres encore de Jacques André, *Sur la datation des mots latins par les 'cognomina'* (p. 19—30) et de J.-M. André, *Les Odes romaines: mission divine, 'otium' et apothéose du chef* (p. 31—46), les fines analyses d'E. Badian, *Cicero and the Commission of 146 B.C.* (p. 54—65), V. Beševliev, *Die lateinische Herkunft der Kastellverzeichnisse bei Prokop* (p. 94—98) et Pierre Boyancé, *Trois citations de Platon chez Cicéron* (p. 126—132), le mémoire de Guy Cambier, *Recherches chronologiques sur l'œuvre et la vie de Valerius Flaccus* (p. 191—228), ainsi que d'autres, tout aussi intéressants, parmi lesquels je cite un peu au hasard : P. V. Cova, *Le note marginali e il contenuto dei 'Principia historiae' di Frontone* (p. 268—279), T. A. Dorey, *Livy XXI—XXV. Two Oxford Manuscripts* (p. 325—328), Alfred Ernout, *Angerona* (p. 335—338), P. Fedeli, *'Antiquiores sed deteriores'. Ricerche sulla tradizione manoscritta del 'De amicitia'* (p. 339—349), Pierre Grimal, *Le modèle et la date des 'Captiui' de Plaute* (p. 394—414), A. Hus, *'Intellegentia' et 'intellectus' en latin impérial* (p. 449—462), R. Joly, *L'intolérance de saint Augustin: doctrine ou attitude?* (p. 493—500), G. M. Lee, *Was Seneca the Theophilus of St. Luke?* (p. 515—522), D. Marin, *Dionisio di Alicarnasso e il latino* (p. 595—607), A. Michel, *A propos du souverain bien: Cicéron et le dialogue des écoles philosophiques* (p. 610—621), Jean Préaux, *Les quatre vertus païennes et chrétiennes. Apothéose et Ascension* (p. 639—657), J. Soubiran, *De Coriolan à Polynice: Tite-Live modèle de Stace* (p. 689—699), I. Trencsényi-Waldapfel, *Eine Invektive gegen Hesiod bei Ovid* (p. 728—750), T. P. Wiseman, *'Dis inuitis': a Note on Catulus and the Gods* (p. 778—784), A. J. Woodman, *Sallustian Influence on Velleius Paterculus* (p. 785—799).

Tout aussi difficile, sinon plus, est le choix entre les textes groupés dans le IIe volume, qui ne compte pas moins de 85 études, la plupart d'histoire romaine, mais ou les contributions intéressant l'histoire et la civilisation grecques ne manquent pas non plus. Du nombre de ces dernières, citons : Jacqueline Bibauw, *La paix de Phoinikè, dernière κοινὴ εἰρήνη de l'histoire grecque?* (p. 83—90), Iza Biezunska-Malowist, *Les enfants-esclaves à la lumière des papyrus* (p. 91—96), Raymond Bloch, *Réflexions sur les sports dans la Grèce ancienne* (p. 105—112), L. Lacroix, *Les Béotiens, ancêtres des Baléares* (p. 393—403), G. Lück, *König Midas und die orphischen Mysterien* (p. 470—477), R. Van Compernolle, *Ajax et les Dioscures au secours des Locriens* (p. 733—766). Quant aux mémoires concernant l'histoire et la civilisation romaines, de beaucoup les plus nombreux, un choix dans leur masse apparaît d'autant plus difficile que les auteurs sont pour la plupart des spécialistes réputés et les sujets traités, presque toujours d'un intérêt certain. Essayons quand même d'opérer un tri et citons, dans l'ordre choisi par l'éditeur, qui est l'ordre alphabétique : R. Andreotti, *Per una critica della storia di Velleio* (p. 7—33), P. A. Brunt, *The Enfranchisement of the Sabines* (p. 121—129), A. Chastagnol, *La restauration du temple d'Isis au 'Portus Romae' sous le règne de Gratien* (p. 135—144), A. Degrassi, *Aeretinae matronae* (p. 173—177), J. Doignon, *'Refrigerium' et catéchèse à Vérone au IVe siècle* (p. 220—239), Georges Dumézil, *La deuxième ligne de « l'inscription de DVENOS »* (p. 244—

255), P.-M. Duval, *Un texte du Ve siècle relatif au sanctuaire apollinien des Leuci* (p. 256—261), J. Fitz, *Réorganisation militaire au début des guerres marcomanes* (p. 262—274), J. Gagé, *L'étendard d'Eutychus. Sur un mot de Cassius Chaerea, le meurtrier de Caligula* (p. 275—283), J. F. Gilliam, *On 'Diui' under the Severi* (p. 284—289), M. Guarducci, *Il graffito di COSVMALV nella catacomba di San Sebastiano sulla via Appia* (p. 322—331), A. Haury, *Un débarquement saboté ? La première bataille de Grande-Bretagne, août 55 av. J.-C.* (p. 341—352), J. Kolendo, *Les guerres contre les Carpes pendant les dernières années de la Tétrarchie* (p. 378—385), Th. Liebmann-Frankfort, *La 'prouincia Cilicia' et son intégration dans l'Empire romain* (p. 447—457), G. A. Mansuelli, *Etruschi e Celti nella valle del Po. Proposte e revisioni per una nuova impostazione problematica* (p. 485—504), T. Nagy, *Les 'dona militaria' de M. Macrinius Avitus Catonius Vindex* (p. 536—546), Cl. Nicolet, *La titulature des chevaliers romains à l'époque impériale. I. La Gaule Cisalpine* (CIL V) (p. 547—565), M. Rambaud, *La cavalerie de César* (p. 650—663), V. Sirago, *L'agricoltura gallica sotto la Tetrarchia* (p. 687—699), Cl. Van Nerom, *Colonia Iulia Concordia Karthago* (p. 767—776), K. D. White, *The Economics of the Gallo-Roman harvesting Machines* (p. 804—809).

Comme je l'ai déjà fait noter, le IIIe volume est consacré à l'archéologie, à l'étruscologie et à la numismatique, ce qui fait que la variété des contributions qu'on y publie est encore plus grande que dans les volumes précédents. Aussi, pour venir en aide au lecteur, vais-je passer en revue ces études par catégories, en commençant par l'étruscologie et la numismatique. Citons donc parmi ces dernières : M. Bizzari, *Uno specchio etrusco inedito da Orvieto* (p. 55—58), P. Bocci, *Una kylix ionico-etrusca nel Museo Archeologico di Firenze* (p. 59—65), L. Gasperini, *Due urnette etrusche alla Manziana* (p. 247—253), Vl. Georgiev, *La preuve morphologique de l'origine hittite de la langue étrusque* (p. 254—259), C. Hopkins, *The Oriental Heritage of the Etruscans* (p. 304—311), A. Neppi Modona, *Nuove ricerche sulle magistrature etrusche* (p. 441—445), R. Lambrechts, *Suggestions pour un Corpus des miroirs étrusques et prénestins* (p. 328—332), O. Toti, *La civilizzazione etrusca nel territorio di Allumiere alla luce delle più recenti scoperte* (p. 563—578), enfin J.-B. Colbert de Beaulieu, *Le statut politique des Mandubii et le témoignage de la numismatique* (p. 146—153) et C. Dulière, *Les monnaies de Kydonia représentant un enfant nourri par un animal* (p. 203—209).

Parmi les travaux d'archéologie, toujours dans l'ordre alphabétique des auteurs, notons : A. Balil, *Il mosaico 'della Medusa' di Tarragona* (p. 3—12), M. Bieber, *The Images of Cybele in Roman Coins and Sculpture* (p. 29—40), Fr. Braemer, *Un groupe de portraits de la vallée de la Garonne en marbre de Carrare* (p. 104—115), A. Di Vita, *Le date di fondazione di Leptis e di Sabratha, sulla base dell'indagine archeologica* (p. 196—202), G. M. A. Hanfman, *On Late Roman and Early Byzantine Portraits from Sardis* (p. 288—295), M. Le Glay & S. Tourrenc, *Le forum d'Alba Augusta Helviorum* (p. 346—359), J. Loicq, *Les vases peints de la nécropole de Novilara et les origines du géométrisme apulien* (p. 360—378), R. Martin, *Le travail du bois dans les sculptures des Sources de la Seine* (p. 409—417), O. Pelikan, *A propos de l'évolution de l'art romain. Le rôle du maniérisme dans la sculpture* (p. 453—460), G.-Ch. Picard, *Problèmes de l'art sévérien* (p. 497—501), G. M. A. Richter, *Greek Portraits on Engraved Gems of the Roman Period* (p. 497—501), K. Schefold, *Das Ende der Vasenmalerei, das Luxusgesetz des Demetrios und die neue Tragödie* (p. 511—517), R. Turcan, *La démone ailée de la Villa Item* (p. 586—609), H. von Heintze, *Zum Relief mit der 'Liberalitas' des Marc Aurel* (p. 662—674), O. W. von Vacano, *Zum Grundriss des Tempels auf dem Talamonaccio* (p. 675—694).

Les longues listes qu'on vient de parcourir auront montré, je l'espère, la grande diversité de contenu des *Hommages* offerts à Marcel Renard, sans parler de leur intérêt indiscutable. Elles auront également permis d'apprécier combien grand est le nombre des collègues et amis du savant belge qui en cette occasion ont tenu à lui manifester leur estime et leur affection. Ils appartiennent à presque tous les pays de l'Europe, ainsi qu'aux Etats-Unis et au Canada. Dans cette pacifique compétition les Roumains sont bien représentés, puisque dans les trois volumes des *Hommages* on ne relève pas moins de 14 études signées par des contributeurs de Bucarest, de Cluj, d'Alba Iulia et de Jassy. La plupart touchent à l'histoire ancienne de la Dacie et de la Scythie Mineure (I. Berciu-A. Popa, Em. Condurachi, Const. Daicoviciu, H. Daicoviciu, N. Gostar, D. M. Pippidi, D. Protase, Iorgu Stoian), quelques-unes concernent des monuments archéologiques découverts dans ces mêmes contrées (Gabriella Bordenache, O. Floca, M. Gramatopol, L. Țeposu-David, D. Tudor), une seule intéresse la philologie latine, et plus précisément la langue d'Apulée (A. Graur).

D. M. Pippidi

ÉMILIENNE DEMOUGEOT, *La formation de l'Europe et les invasions barbares*, Paris, Aubier, Editions Montaigne, 1969, 615 pp. + XVIII cartes.

L'auteur s'est proposé de présenter une étape de l'histoire de l'Europe, qu'elle considère, dans ses traits essentiels, comme celle des relations entre l'Empire romain et les Germains, ces derniers faisant l'objet d'un examen général depuis leur origine jusqu'à la fin du IIIe siècle de n.è.

L'ouvrage est divisé comme suit : *Introduction*. Les origines germaniques. *Première partie*, composée de deux chapitres : 1) L'offensive romaine d'Auguste à Trajan (31 av.n.è. — 117 de n.è.) ; 2) La défensive romaine d'Hadrien à Maximin (117—238). *Seconde partie*, composée de trois chapitres : 1) Les Germains et les influences romaines ; 2) Les migrations des Germains occidentaux ; 3) Les migrations des Germains orientaux. *Troisième partie*, composée de quatre chapitre : 1) Les invasions gothiques (238—272) ; 2) Conséquences des invasions gothiques dans les Dacies et les Pannonies (250—285) ; 3) Les invasions des Germains occidentaux (254—284) ; 4) Formes diverses de la pénétration des barbares dans l'Empire. Table des documents.

Après une analyse complexe des données archéologiques qui ont permis de localiser le foyer primitif des cultures prégermaniques en Scandinavie et au Danemark, l'auteur expose les étapes des premières expansions des Germains vers le Bas-Oder et la mer Baltique, qui ont eu lieu durant la période du bronze final et se sont produites spontanément, suivant les voies commerciales.

Les peuplades germaniques, une fois individualisées et divisées en deux grandes branches, les Germains occidentaux et les Germains orientaux, sont ensuite présentées séparément, sous forme de sous-chapitres, qui sont de véritables petites monographies comprenant des données complexes d'ordre archéologique et historique sur les causes des migrations, sur l'ordre chronologique du départ des différentes peuplades germaniques de leur patrie d'origine et de leur avance, enfin sur le territoire où se sont finalement établies aussi bien celles qui se sont maintenues dans la sphère d'influence romaine (Germains libres), que celles qui ont été englobées dans les provinces de l'Empire romain ou avec lesquelles l'Empire a établi des rapports de clientèle. Suit l'examen, sur la base des sources écrites, de la succession de circonstances qui a mené à l'affrontement des populations germaniques et de l'Empire romain, ainsi que les effets qui en ont résulté.

Parallèlement, l'auteur fournit des données sur les peuplades non germaniques qui ont été entraînées dans le courant des migrations germaniques tant à l'ouest qu'à l'est et qui ont joué un rôle, direct ou indirect, à l'époque respective (Sarmates, Iasyges et Roxolans, Slaves, etc.).

Par sa thématique très large, l'ouvrage vise à embrasser tous les aspects du processus historique qui a caractérisé l'histoire de l'Europe à cette époque, offrant un matériel ample et varié, aussi utile pour les spécialistes en quête d'informations précises sur telle ou telle peuplade germanique que pour tous ceux qu'intéresse l'étude parallèle de l'évolution des rapports de l'Empire romain avec les Germains occidentaux et orientaux. Particulièrement remarquables nous ont paru les chapitres de synthèse : « Les Germains et les influences romaines » et « Formes diverses de la pénétration des barbares dans l'Empire ».

Il faut dire pourtant que la répétition, du commencement à la fin du volume, des mêmes données sur les différentes peuplades déjà présentées dans le cadre des petites monographies n'est pas faite pour en faciliter la lecture. Un tel procédé aurait dû être évité dans un ouvrage de synthèse, car l'impression qui s'en dégage c'est que les sous-chapitres ont fait l'objet d'une rédaction indépendante, insuffisamment intégrée à l'exposé proprement dit des faits, d'où un certain manque de cohésion.

L'histoire des rapports des Germains occidentaux avec l'Empire romain est des plus utiles pour le spécialiste, l'auteur ayant exploité au maximum les sources historiques et archéologiques et les ayant interprétées au prix d'un considérable et méritoire effort de sélection, de corrélation et de synthèse.

On ne saurait être tout aussi affirmatif en ce qui concerne les aspects archéologiques du problème des Germains orientaux, particulièrement des Goths, pour lesquels l'auteur, peu au courant de l'immense volume de matériaux accumulés au cours de ces vingt dernières années, a recours à une bibliographie incomplète, périmée et souvent erronée. Aussi les erreurs abondent dans cette partie de l'ouvrage, conséquence de lacunes d'information. Nous n'en donnerons que quelques exemples, là où des rectifications catégoriques s'imposent. Nous nous empressons d'ajouter que l'existence de pareilles inadvertances, dans un ouvrage qui révèle d'autre part une louable exigence dans l'analyse des problèmes, est due à des facteurs objectifs, tels que la diffusion restreinte de beaucoup d'ouvrages d'archéologie de date récente et l'absence de résumés français dans de nombreuses publications en d'autres langues que celles internationales.

Ainsi, en ce qui concerne l'avance progressive des Goths suivant l'ancienne route du Dniestr ou de la Vistule et au-delà (p. 273), l'auteur montre que « cette zone allongée (il s'agit de la zone comprenant la Volhynie, la Galicie, la Podolie, la région de Jitomir, de Kiev et la vallée du Dniepr moyen, n.n.) du nord-ouest au sud-est fut celle où les Goths entrèrent en contact avec les Préslaves de la culture de Tcherniakhovo, héritière de la culture de Zarubince ... », s'appuyant pour cela sur l'article de V. V. Kropotkine paru dans VDI, t. III (49) ; ou bien : « En fait, pendant les trois derniers siècles av.n.è., le foyer préslave le plus authentique fut le groupe des Vénèdes orientaux, autour de Kiev, illustré par la culture de Zarubince. Celle-ci se prolongea dans la culture de Tcherniakhovo ... ». Or, il y a bien longtemps que les spécialistes, soviétiques aussi bien que roumains, de cette période ont démontré dans d'amples monographies et dans un grand nombre d'études que la culture de Tcherniakhovo, dénommée Sîntana de Mureş sur le territoire de la Roumanie, n'appartient pas aux Préslaves, mais est une synthèse culturelle, représentant les Goths et

la limite de leur expansion, jusque vers la fin du IVe siècle de n.è., lorsque l'invasion des Huns a refoulé les Goths des régions où ils s'étaient établis (voir M. A. Tihanova, dans КСИИМК, 1955, 1957; E. A. Simonevitch, dans SA, XXIX—XXX et КСИИМК. 1957, 1957; I. V. Kouharenko, notamment dans Acta Baltico-Slavica, 1967, etc.). Par la définition des éléments archéologiques caractéristiques pour la culture de Sîntana de Mureş, les spécialistes roumains en ont précisé l'aire de diffusion sur le territoire de la Roumanie, aire qui comprend la Moldavie, la Transylvanie et la Munténie ou Valachie (le nom de Valachie ne désigne pas une zone intermédiaire entre la Moldavie et la Munténie, ainsi qu'il ressort de la carte VII, mais — suivant une terminologie ancienne, encore en usage dans la littérature de spécialité, notamment dans les études de l'étranger — l'ensemble de la Munténie), où elle s'étend jusqu'au *limestransalutanus*; elle n'est pas attestée en Olténie, comme l'affirme l'auteur à la p. 457 (voir Gh. Diaconu, *Tîrgşor, necropola din secolele III—IV e.n.*, Bucarest, 1965; Bucur Mitrea et C. Preda, *Necropole din secolul al IV-lea e.n. în Muntenia*, Bucarest, 1960, etc.).

L'auteur estime que c'est de l'aire des cultures de Zarubince et de Tcherniakhovo que « sortirent dès l'époque de Justinien les grandes migrations slaves. Alors ces Slaves purent envahir les pays danubiens et balkaniques ... » (p. 356). Or ce n'est pas là l'aire de diffusion des Slaves. En ce qui concerne le territoire d'origine de ceux-ci et l'identification des zones de diffusion des différentes tribus slaves, il existe aujourd'hui de nombreuses études dues aux spécialistes dans cette branche.

L'auteur commet de même une erreur en attribuant aux Préslaves les nécropoles de type Tcherniakhovo, dès deux rives du Dniepr (p. 376).

En décrivant l'espace où ont pénétré et se sont établis les Goths de Moldavie comme un territoire *clientelarius* des Sarmates Roxolans, l'auteur présente la ligne de camps Mălăieşti—Drajna de Sus—Pietroasa comme un *vallum* délimitant la frontière desdits Sarmates Roxolans, *vallum* qui devait être réaménagé au IVe siècle par les Wisigoths. « Le territoire *clientelarius* des Sarmates Roxolans de Moldavie—Valachie, dont les chefs recevaient des subsides de l'Empire, s'étendait au nord d'un fleuve marqué par un *vallum*, réaménagé plus tard par les Wisigoths au IVe siècle » (p. 435).

Il existe ainsi une confusion entre, d'une part, les camps de Mălăieşti, Drajna de Sus et Pietroasa, dont l'existence prend fin sous le règne d'Hadrien, ainsi que l'ont établi les données archéologiques et numismatiques, et, d'autre part, le « *vallum d'Athanaric* », qui fut construit par celui-ci devant la menace des Huns, sous le règne de l'empereur Valens (voir Ammien Marcellin, XXXI, 3: « Qua rei novitate majoreque venturi pavore constrictus, a supeciliis Gerasi fluminis ad usque Danubium, Tafalorum terras praestringens, muros altius erigebat »).

En dépit de ces lacunes, affectant surtout les problèmes de localisation de certaines peuplades et leurs aires de diffusion, le volume d'Emilienne Demougeot demeure un ouvrage historique de premier ordre pour tout ce qui concerne les relations entre Germains et Romains durant la période du Haut-Empire.

Suzana Dolinescu-Ferche

ÁGNES SALAMON u. ISTVÁN ERDÉLY, *Das völkerwanderungszeitliche Gräberfeld von Környe.* Mit Beiträgen von I. Lengyel und T. Tóth. Mit 5 Abbildungen, 84 Tafeln und 2 Beilagen, Budapest, Akadémiai Kiadó, 1971.

Der Band enthält einen archäologischen Teil, dessen Einleitung und Zusammenfassung aus der Feder von Agnes Salomon stammt und dessen ausführender Teil und Untersuchungen der verschiedenen Kategorien Gräber Fundgegenstände u. sw. sie in Zusammenarbeit mit István Erdély verfaßte (S. 1—151). Auf den archäologischen Teil folgt ein Kapitel über die Laborergebnisse, die sich bei der Untersuchung der Skelette aus Környe ergaben (S. 149—151) und über das anthropologische Studium dieser Skelette (S. 153—184).

In der Einführung nimmt die Verfasserin eine kurze historische Darstellung der Ortschaft Környe vor, beschreibt das archäologische Milieu und einige Denkmäler im Weichbild von Környe, so wie die Umstände, die zur Entdeckung des Gräberfeldes der Völkerwanderungszeit führten.

Das erwähnte Gräberfeld erstreckt sich über eine verhältnismäßig große Fläche, die darin enthaltenen Gräber konnten aber nur zum Teil freigelegt werden, d.h. man rettete nur 152 Gräber, wogegen die Hälfte der Gesamtzahl zerstört war.

Auf die eingehende Beschreibung der Gräber und des betreffenden Grabinventars folgt die Beschreibung der in zerstörten Gräbern gemachten Zufallsfunde.

Mit einigen Ausnahmen waren die Gräber in west-östlicher Lage (113 Gräber), mit einigen Abweichungen gegen Nordwesten (3 Gräber) oder nach Südwesten (27 Gräber). Diese Abweichungen sind sehr wahrschein-

lich auch mit der Jahreszeit der Bestattung in Verbindung zu bringen.

Die Grubenschächte sind im allgemeinen rechteckig, ihre Ausmaße betragen 2,00 × 0,80 m bei Erwachsenen und 1,60 × 0,60 m bei Kindern. Eine Ausnahme ist ein Männergrab (Gr. 99), dessen Schacht doppelte Maße aufweist (2,70 × 1,30).

Die Tiefe der Menschengräber beträgt —1—2 m. Die Pferdebestattungen wurden im allgemeinen in größeren Gräbern vorgenommen (1,50—2,10 m).

Mit Ausnahme eines einzigen Frauenskelettes in sitzender Stellung befinden sich die Skeltte in gestreckter Rückenlage, die Arme im allgemeinen am Körper entlanggestreckt, in einigen Einzelfällen liegen eine oder beide Hände auf der Brust.

In einigen Gräbern wurden Reste von Einbausärgen oder von Brettersärgen, so wie von hölzernen Pfahlbauten gefunden. In dem Pferdegrab 104 handelt es sich u.E. um einen Pfahlbau aus Holz und nicht um einen Sarg.

In einige Gräber sind Speisen als Opfergaben in Gefäßen niedergelegt (in 22 Menschengräbern und in einem Pferdegrab) oder Getränke in Holzkübeln (in 5 Menschengräbern).

In verschiedenen Gräbern fand man Reste von Holzkohle und Asche.

In Gr. 8 war die Erde um den Brustteil des Skelettes mit Asche vermengt und in Gr. 136 lag die Asche vom Schädel bis zur Brust verstreut. In Gr. 9 war der Oberteil des Skelettes mit Asche bestreut und in Gr. 116 war der Schachtrand von einer dünnen Aschenschicht eingesäumt.

Die Verfasser legen fest, daß derartige Bestattungen auch in anderen Gräberfeldern bekannt sind und zwar im langobardischen und awarischen Milieu, ja sogar in der Römerzeit (S. 33).

U.E. handelt es sich um eine Brandreinigung des Bestattungsortes. Bei Gr. 8, 116 und 136 hat die rituelle Brandreinigung vor der Bestattung und bei Gr. 9 nach der Bestattung stattgefunden, was auch die Verfasser festgestellt haben.

Dieser Brauch, die Bestattungsstelle durch Feuer zu reinigen ist auf die pannonische Ortsbevölkerung zurückzuführen, durch deren Vermittlung er bis in die Völkerwanderungszeit in das langobardische und awarische Milieu gelangte.

Weiterhin weisen die Verfasser auf gewisse Funde hin (durchlöcherte Knochen, verschiedene in Beutel zusammengelegte römerzeitliche Gegenstände u. sz.), die mit verschiedenen Glauben und Aberglaubein in Verbindung sind (S. 33—34).

Ein besonderer Abschnitt ist verschiedenen Gräbern gewidmet, die als ge- oder zerstört angesehen werden (S. 34).

Unseres Erachtens müßte der Frage dieser auf einem sehr weiten Gelände bekannten Gräber ein besonderes Augenmerk gewidmet werden.

Gelegentlich der Untersuchung der Skelette eines derartigen Gräberfeldes mit gestörten Gräbern in Căpuşul Mare folgerten die Anthropologen I. G. Russu und I. Roth, daß hier ein bestimmter Bestattungritus üblich ist, der nicht nur in dem untersuchten Gräberfeld sondern auch in anderen Friedhöfen im Mureş-Tal und in Mitteleuropa, so wie in zerstörten oder geplünderten Gräbern befolgt werden sein konnte[1].

Schmuck- und Gebrauchsgegenstände sind im Gräberfeld von Környe durch Fingerringe, Ohrringe, Knochenkämme, Perlen und Gürtelbestandteile vertreten. Die Ringe sind sowohl in Frauen- als auch in Männergräbern vorhanden; die Ohrringe hauptsächlich in Frauengräbern. Als einzige Ausnahme ist Gr. 71 zu erwähnen, ein Männergrab, in dem auch ein Paar Ohrringe lagen.

Die Ohrringe aus dem Gräberfeld von Környe gehören dem Typus mit einfachem Glied an, an dem ein gepreßter oder gegossener kugeliger Anhänger befestigt ist. Ein weiterer hier vertretener Typus ist der mit dem in der Mitte verbreiteten Glied. Der verdickte Teil ist in der Mitte und an den Enden mit Reliefäderung aus quergeritztem Draht verziert.

U. E. ist dieser Ohrringytpus byzantinischen Ursprungs. Eine lokale Bronzenachahmung dieses Typs wurde in Noşlac[2] gefunden. Die Annäherungen, die einige Autoren mit Ohrringen aus Band versuchen, können u. E. nicht begründet sein, denn letztere unterscheiden sich dadurch, daß sie aus ähnlichen, früher im gepidischen Gräberfeld in « Valea lui Mihai »[3] belegten Ohrringen abgeleitet sind.

In den Gräbern von Környe liegen in der Nähe des Schädels sehr häufig Knochenkämme. In den Männergräbern sind lange einreihige, in den Frauengräbern kurze zweireihige Kämme belegt.[4]

In den Frauengräbern, in denen Ohrringe mit kugeligem Anhänger gefunden wurden, sind auch Augenperlen anzutreffen. Diese betrachten die Verfasser als

[1] I. G. Russu und I. Roth, *Rit de înmormîntare (secolul al VII-lea)*, Probleme de Antropologie, II, Bukarest, 1956, S. 7—39; Maria Comşa, *Quelques données relatives à la chronologie et à l'appartenance ethnique des nécropoles de type Moreşti et Band*, Mitteilung am 8. Internationalen Kongreß für Vor- und Frühgeschichte, Belgrad, September 1971.

[2] M. Rusu, *Cimitirul prefeudal de la Noşlac*, Probleme de Muzeografie, Cluj, 1962, Taf. I/15.

[3] Ernő Andrássy, *Népvándorláskori temettö Ermihályfalván (Bihar vm)*, Közlemények, Cluj, IV, 1942, Abb. 5/2.

[4] Eine ähnliche Beobachtung wurde auch in Noşlac gemacht, wo die Männer große Kämme und die Frauen kleinere Kämme trugen. Zum Unterschied von Környe aber sind die Kämme der Männer in Noşlac auch zweireihig, behauptet ihr Entdecker, vgl. M. Rusu, a.a.O., S. 37.

ein Erzeugnis der Ansässigen der innerkarpatischen Zentren.

In Gr. 152 und 117 sind zylindrische, kugelige, doppelkegelige Millefioriperlen anzutreffen. In Gr. 64, 89, 117, 138 und 152 befanden sich verschiedenförmige und verschiedenfarbige Perlen, die gleich sind, wie die aus der römischen Zeit.

In Gr. 88 und 89 sind auch Haarnadeln zutage gekommen. Die Haarnadel aus Gr. 88 ist aus vergoldetem Bronzedraht und im Zahnschnittstil verziert. Die andere Haarnadel ist aus Eisen.

Die Verfasser weisen darauf hin, daß es in der frühen Awarenzeit noch nicht Sitte war Haarnadeln zu tragen (S. 40). Auch in den langobardischen Gräbern sind sie selten. Dagegen findet man sie in den langobardischen Gräberfeldern in Norditalien, am Mureş und in Fenékpuszta am Plattensee, was laut Verfasser auf eine Verbindung zwischen diesen Gruppen von Funden hinweist. Es fällt nämlich dabei auf, daß diese Haarnadeln in denjenigen Gebieten erscheinen, in denen römische Elemente vorhanden sind oder germanische (langobardische) zusammen mit diesen bestehen.

Aus einem einzigen Frauengrab (Gr. 32) wurden zwei Ringe gehoben.

Die Armreifen sind ebenfalls selten. Insgesamt wurden drei (?) gefunden, einer davon aus Eisen (Gr. 59), einer aus Blei (Gr. 32) und einer aus Bronze (Gr. 152) mit Tierkopfenden (S. 41).

Von den Tracht- und Schmuckstücken befassen sich die Verfasser am ehesten mit den Gürteln. Im Gräberfeld von Környe unterscheiden sie vier Gürteltypen (S. 41—48).

a) Gürtel mit gepreßten Beschlägen und kleinen zusätzlichen Hängeriemen; für die frühe Awarenzeit kennzeichnender Typ;

b) Breiter Gürtel mit gepreßten Beschlägen, die in den sogenannten römischen Militärgurten ihre Gegenstücke fanden (in 8 Gräbern);

c) Gürtel mit Eisenbeschlägen (in 11 Gräbern, davon in 5 mit Silbertouschierung);

d) Gürtel mit verschiedenen Beschlägen (in drei Frauengräbern).

Im Gräberfeld von Környe wurden zahlreiche Waffen gefunden: Bogenbestandteile aus Knochen (in 15 Gräbern), Pfeilspitzen (in 21 Gräbern), Kurzaxe (in 3 Gräbern), Schildreste (in 4 Gräbern), Speere (in 6 Gräbern — zwei Zufallsfunde), Kampfbeile (in 2 Gräbern) einschneidige Schwerter (in 4 Gräbern), zweischneidige Schwerter (in 10 Gräbern). Es wurden Holzscheiden so wie Besätze der hölzernen Schwertscheiden gefunden.

Die runische Inschrift, die auf dem Bogenstück aus Gr. 60 gefunden wurde (S. 71), sei hier erwähnt, so wie einige runische Zeichen an dem Knochenknauf einer Peitsche (Gr. 147, Taf. 25/10).

In den Gräbern von Környe sind auch verschiedene Werkzeuge oder Hausgerät gefunden worden: Messer, Schlageisen, manchmal zusammen mit dem Feuerstein, Nadelhalter, Knotenlöser, Spinnwirtel, ein Stab- oder Peitschenknauf, Scheren und anderes.

Gesondert werden dann die 27 Gefäße untersucht, die aus 24 Männer-, Frauen- und Kindergräbern stammen, so wie die drei Gefäße, die zufällig gefunden wurden.

Im Gräberfeld von Környe ist der Anteil der im allgemeinen für die awarenzeitlichen Gräberfelder typischen, handgearbeiteten Gefäße gering (nur 3).

Die an der Töpferscheibe gedrehte Keramik wird von den Verfassern in drei Kategorien gegliedert:

Zur ersten Kategorie gehört die graue Keramik, deren Oberfläche des öfteren poliert ist, und die auf den Schultern Stempel oder horizontale oder einzelne oder kombinierte Wellenlinien als Verzierung aufweist.

Die zweite Kategorie besteht aus Topfgefäßen aus feiner Paste mit viel Glimmer. Der Gefäßkörper ist ovoidal oder kugelförmig, manchmal unten etwas bauchiger mit ausladendem Mundsaum. Die Verzierung besteht aus horizontalen, mit einem stumpfen Gerät eingetieften Wellenlinien.

Die Autoren gehen etwas eingehender auf die stempelverzierte Keramik ein und zeigen, daß derartige Gefäße in den gepidischen, langobardischen und im Westen in den fränkischen und bajuvarischen Gräberfeldern bekannt sind. Ihrer Meinung gemäß unterscheiden sich die Gefäße von Környe von denen aus den gepidischen und langobardischen Gräberfeldern, die im allgemeinen feiner sind.

Die Verfasser vertreten die Meinung, daß die Gefäße aus dem Mureş-Tal (dabei beziehen sie sich hauptsächlich auf die aus dem Gräberfeld von Band) nicht mit der gepidischen Keramik in unmittelbare Verbindung gebracht werden können, sondern mit den örtlichen Werkstätten, die auch nach der Auflassung der Provinz Dazien weiterarbeiteten (S. 62).

Diese Bemerkung wurde auch von D. Csallány gemacht und betont, der bei der Untersuchung des gepidischen Erbes mit Bezug auf die keramische Produktion die Rolle des ortsgebundenen Elementes herausstreicht. Die Autoren betrachten die stempelverzierte Keramik von Környe als Erzeugnis lokaler Werkstätte die aber bezüglich der Ziermotive Verbindungen zu verschiedenen anderen zeitgenössischen Töpfergruppen aufrechterhielten.

U.E. handelt es sich um Elemente (Form und Ziermuster), die von germanischen Völkerschaften aus dem Westen mitgebracht wurden und zu der Grundlagen der örtlichen pannonischen Töpferei hinzukamen.

Die Keramik der dritten Gruppe, so wie die Feldflasche, die die Verfasser dazu zählen, sind u.E. das Erzeugnis pannonischer Werkstätten, in denen die Töpferei aus der römischen Zeit bis in die Zeit der Völkerwanderung überliefert ist.

Der Topf mit Ausgußrohr und der Topf mit Ausgußrille werden m. E. von ihrer polierten Oberfläche als den Geschmack germanischer Völkerschaften darstellende Gefäße weströmischer Herkunft ausgewiesen. Schließlich könnte der birnenförmige Topf mit polierter Verzierung derselben Gruppe ein Element langobardischer oder eventuell gepidischer Überlieferung darstellen.

In fünf Gräbern fand man die Überreste von Holzkübeln.

Von besonderem Interesse ist der Silberrand eines Trinkhorns aus einem Männergrab (Gr. 135), das in zwei Gräbern in Köln und in einem Grab bei Castel Trosino seine Analogien besitzt (S. 63).

Die Pferdegräber sind in zu den Menschengräbern entgegengesetzter Richtung orientiert, d.h. ost-westlich (in 9 Gr.) mit Ausweichungen gegen Nordost oder Nordnordsost (in vier Fällen) und sind einfach oder mit Holzbauten.

Im allgemeinen enthalten die Pferdegräber Steigbügel und Zaumzeug, das für die Reiternomaden aus der Steppe kennzeichnend ist.

Nach einer kurzen Übersicht über die geschichtlichen Ereignisse, die im 6. Jh. in Pannonien stattgefunden haben, unternimmt A. Salomon die Datierung und ethnische Zuweisung des Gräberfeldes.

Gemäß der Meinung der Verfasserin datiert das Gräberfeld von Környe in das 6. Jh. mit Beginn der Herrschaft des Justinian (der nach dem Tode des Theoderich versucht hat die Reichsgrenzen wieder herzustellen) und bis zur Auflassung der Provinz Pannonien von den Langobarden unter der Führung von Alboin (S. 68).

Für einige am Rande gelegene Gräber gibt sie aber einen späteren Zeitpunkt an und datiert sie bis zum Beginn des 7. Jh.

Diejenigen die hier bestattet wurden sind byzantinische Söldner, zu denen außer Ortsansässigen auch andere Völkerschaften gehören, darunter Wanderawaren.

Ebenfalls in Verbindung mit den byzantinischen Söldnern ist laut Verfasserin, die Anwesenheit heterogener Elemente, die sich entlang des Mureş aufhalten. Ihrer Meinung gemäß war Byzanz daran interessiert die Salz- und Goldgruben, so wie die Handelswege, die zu diesen führten weiter zu beherrschen. Die entlang dieser Straßen liegenden Garnisonen hatten die Aufgabe die hiesigen verschiedenen Völkergruppen die zeitweise miteinander verbündet waren, vom politischen Standpunkt aus zu kontrollieren (S. 70).

U.E. muß das Gräberfeld von Környe in die Zeit des ersten awarischen Kaganats angesetzt werden. Die hier bestatteten Toten sind, so wie es sowohl die Archäologen als auch die Anthropologen beweisen, die das Fundgut des Gräberfeldes untersucht haben, sehr verschiedener Abstammung. Es ist die Anwesenheit von neuen Bevölkerungspruppen zu verzeichnen : die Awaren, denen die Reitergräber der Steppenbevölkerung angehörten, mit Knochenobogen und Pfeilspitzen, mit Gürteln und aufgepreßten Beschlägen und mit hängenden Zweitriemen. Der Schmuck ihrer Frauen ist nordpontisch. Zusammen mit ihnen liegen hier von den Awaren aus dem Allemanisch-Fränkischen nach den Kämpfen mit den Franken mitgebrachte Germanen. Ihre Gräber sind Kriegergräber und die Frauengräber enthalten Gürtel, manchmal mit silbertauschierten Eisenbeschlägen.

Die neu angekommene Bevölkerung unterhält Beziehungen zu der pannonischen Ortsbevölkerung und lebt zusammen mit dieser. Eindeutige Beweise über die Anwesenheit der vorher das Gebiet von Környe beherrschenden langobardischen Völkerschaft sind nicht in unserem Besitz.

Obwohl innerhalb des Gräberfeldes von Környe eine gewisse Wechselwirkung zwischen den Sachkulturen der einzelnen obenerwähnten Völkerschaften besteht, sind diese noch nicht miteinander verschmolzen, so daß die Kennzeichen jeder ethnischen Gruppe mühelos erkannt werden können.

Dies beweist gleichzeitig, daß ihre Koexistenz noch jungen Datums ist und daß das Gräberfeld folglich u.E. an den Anfang des ersten awarischen Kakanats gesetzt werden muß (d.h. an den Ausgang des 6. Jh. — Anfang des J. Jh.).

Was die Gräberfelder am Mureş-Tal anbetrifft, die A. Salamon ebenfalls in das 6.Jh. ansetzt und byzantinischen Söldnern zuweist, sei erwähnt, daß diese (d.h. die Gräberfelder von Band, Noşlac, Unirea-Veresmort, Căpuş, Cipău, Bratei usw.) jünger als die Gräberfelder ausgesprochen gepidischen Tpys sind (Moreşti) und hauptsächlich aus der ersten Hälfte des 6. Jh. datieren.[5] Sie sind in verschiedenen Zeitstufen zwischen 568 und 680 einzureihen.[6]

Auch in diesen Gräberfeldern gehören die Toten verschiedentlichen Völkerschaften an.

Aufgrund des Bestattungsritus so wie anhand des Grabinventars sind auch hier germanische Elemente mitteleuropäischen Ursprungs aus dem ost-merovingischen, langobardischen und sogar allemanisch-fränkischen Kulturareal zu erkannen.

In einigen obenerwähnten Gräberfeldern (im gegenwärtigen Forschungsstand beziehen wir uns hauptsächlich auf die von Band) ist auch ein geringer Anteil von Pferdebestattungen verzeichnet worden und zwar in oder neben den Menschengräbern. Zum Unterschied von Környe sind hier jedoch keine für Steppentreiter typische Gräber zu verzeichnen. Dies läßt den Schluß zu, daß die Pferdebestattungen am Mureş keinen wan-

[5] In der anthropologischen Untersuchung in derselben Arbeit (S. 153, 160—161) wird das Gräberfeld von Környe ebenfalls in das 6.—7. Jh. angesetzt, in die Zeit des ersten Kaganats der Awaren.

[6] K. Horedt, *Şantierul arheologic Moreşti*, SCIV, VI, 1955, 3—4, S. 669, datiert das Gräberfeld von Band in die erste Hälfte des 7. Jh. und betrachtet es nach dem Gräberfeld von Moreşti aus dem 6. Jh.

dernden Awaren angehören, sondern seßhaften oder halbseßhaften Völkerschaften (Germanen, Kutriguren, Slawen), die diesen untertan waren.[7]

Diese neuen Völkerschaften kamen mit der eingesessenen Bevölkerung und einigen Resten der gepidischen Bevölkerung in Berührung und haben fortgefahren mit ihnen zu leben, wobei es schließlich zu einer Verschmelzung zwischen den ethnischen Elementen verschiedenen Ursprungs kam und zur Vereinheitlichung der allgemeinen Züge ihrer Sachkulturen.

In Abhängigkeit von den obigen Ausführungen ist eine ähnliche Lage am Ost- und Westrand des ersten awarischen Kaganats zu verzeichnen, d.h. das sowohl an eine Seite als auch an die andere neue u.sw. hauptsächlich germanische Völkerschaften gebracht werden.

Gleichzeitig gibt es auch einige Unterschiede. Im Westen erscheinen die Gräber der awarischen Nomadenreiter von Anfang an in den verschiedenen Gräberfeldern, während am Ostrand die typischen Reitergräber der mit Pfeil und Bogen bewaffneten Nomadenreiter die ganze Awarenzeit über fehlen.

Diese Angaben führen zu dem Schluß, daß im Westen die Awarenherrschaft unmittelbar und ausgesprochen war, weil dort das Gelände verhältnismäßig ruhig ist, wogegen am Ostrand, wo das Gelände unruhiger und bewaldet ist und der Zutritt den Awaren praktisch unmöglich war, sie ihre Herrschaft aus der Ferne ausübten meist durch die Vermittlung von anderen ihnen untertanen Völkerschaften.

Trotz der verschiedenen Standpunkte, die wir über die Datierung und die Rolle der Bevölkerung von Környe vertreten, ist diese monographische Arbeit, die wir hier besprochen haben, u.E. sehr willkommen.

Durch eingehende und ausdauernde Arbeit ist es den Verfassern gelungen 152 Gräber zu retten mit großer Genauigkeit Kennzeichen und Fundbestand aufzunehmen und der wissenschaftlichen Literatur eines der interessantesten Gräberfelder aus der Völkerwanderungszeit zu erhalten.

Maria Comşa

[7] Maria Comşa, a.a.O.,

ABRÉVIATIONS DES PUBLICATIONS CITÉES LE PLUS SOUVENT

AA — Archäologischer Anzeiger des Deutschen Archäologischen Instituts.
ActaArch-Budapest — Acta Archaeologica, Budapest.
ACMIT — Anuarul Comisiunii Monumentelor Istorice pentru Transilvania, Cluj, 1926—1931—1938.
ActaMN — Acta Musei Napocensis, Cluj.
AEM — Archaeologisch-epigraphische Mitteilungen, Wien.
AIIC — Anuarul Institutului de Studii Clasice, Cluj, I—V, 1928—1948.
AIIN — Anuarul Institutului de istorie națională, Cluj, I—VII, 1922—1938.
AnnEp — Année Epigraphique.
AOG — Archiv für Kunde Österreichischer Geschichtsquellen.
Apulum — Apulum. Buletinul Muzeului regional Alba Iulia.
Arheologija — Arheologija. Organ na Arheologiceskaja Institut, Muzej pri Bulgarskata Akademija na Naukita, Sofia.
ArchKözl — Arheologiai Közlemények, Budapest, 1859—1889.
ArhMold — Arheologia Moldovei.
ARMSI — Analele Academiei Române. Memoriile secției istorice seria a II-a, 1886/1887—1916—1919; seria a III-a, 1922—1923—1944/1945.
Athenaeum — Athenaeum. Studii periodici di letteratura e storia dell'antichità, Pavia.
AthMitt — Athenische Mitteilungen—Mitteilungen des Deutschen Archäologischen Instituts, Athenische Abteilung.
BCH — Bulletin de Correspondance Hellénique.
BCMI — Buletinul Comisiunii Monumentelor Istorice, I—XXXVIII, București, 1908—1945.
BerRGK — Deutsches Archäeologisches Institut. Bericht der Römisch-Germanischen Kommission.
BHR — Bibliotheca Historica Romaniae.
BIAB — Bulletin de l'Institut d'Archéologie de l'Académie bulgare de Sofia.
BMC — British Museum Catalogue.
BMJV — Buletinul Muzeului jud. Vlașca Teohari Antonescu, București, I—II, 1935—1945.
BSA — Annual of the British School at Athens.
BSNR — Buletinul Societății Numismatice Române, București, I—XLI, 1904—1907.
BSH — Académie Roumaine. Bulletin de la Section Historique, Bucarest, 1912—1947.
BSPF — Bulletin des Sciences Préhistoriques Françaises.
BZ — Byzantinische Zeitschrift.
CAH — Cambridge Ancient History.
CIG — Corpus Inscriptionum Graecorum.
CIL — Corpus Inscriptionum Latinarum.
CLC — Cercetări de lingvistică, Cluj.
Cohen[2] — H. Cohen. Description des monnaies frappées sous l'Empire romain communément appelées médailles impériales, seconde éd., comptes rendus des séances. Académie des Inscriptions et Belles-Lettres.

DACIA, N.S., TOME XVI, 1972, PP. 433—436, BUCAREST

28—c. 1733

CRAI — Comptes rendus des séances de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres.
Cserni — Dr. Cserni Bela, Alsófehérvármegye Története a Római korban.
CVA — Corpus Vasorum Antiquorum.
DA — Dictionnaire des antiquités grecques et romaines, sous la direction de Ch. Daremberg et Edm. Saglio.
Dacia — Dacia, recherches et découvertes archéologiques, en Roumanie, Bucarest, I—XII, 1924—1947; N.S., Revue d'archéologie et d'histoire ancienne, I/1957...XV/1971...
DizEp — Dizionario epigrafico di antichità romana di Ettore de Ruggiero, Roma.
DolgCluj — Dolgozatok ez Erdélyi. Nemzeti Múzeum Erem- és Régiségtérábál, Cluj.
ESA — Eurasia Septentrionalis Antiqua.
Evkönyv — Ar Erdély Múzeum Egyesület Evkönyve.
FERRI-ARD — Silvio Ferri, Arte romana sul Danubio, Milano, 1933.
FGH — F. Jacoby, Die Fragmente der Griechischen Historiker, Berlin—Leyden, 1923.
FolArch — Folia Archaeologica. A magyar Nemzeti Múzeum.
Germania — Germania. Anzeiger der Römisch-Germanischen Kommission des Deutschen Archäeologischen Instituts, Berlin, 1943.
Grueber — A. A. Grueber, Coins of the Roman Republic in the British Museum, 3 vol. Londra, 1910.
Hermes — Hermes, Zeitschrift für Klassische Philologie.
Historica — HISTORICA, Craiova, I, 1970.
IGLSYR — Inscriptiones grecques et latines de Syrie.
ILS — Inscriptions Latinae Selectae, ed. H. Dessau.
IstRom — Istoria Romåniei, vol. I—II Ed. Acad. RPR, Bucureşti, 1960—1962.
Izvestiia-Institut — Izvestiia—Bulletin de l'Institut d'archéologie bulgare.
JDAI — Jahrbuch des Deutschen Archäeologischen Instituts.
JHS — The Journal of Hellenic Studies, London.
JNG — Jahrbuch für Numismatik und Geldgeschichte, 1966, Berlin.
JÖAI — Jahreshefte des Österreichischen Archäologischen Instituts, Wien.
Klio — Klio. Beiträge zur alten Geschichte, Leipzig.
KözlCluj — Közlemények, az Erdelyi Nemzeti Múzeum, Cluj, 1941—1944.
KS — Kratkie Soodtsenii Instituta Istorii. Materialnyi Kulturyi Akademii Nauk—Kiev.
Latomus — Latomus, Revue des Études latines, Bruxelles.
LexMyth — Roscher, Ausführliches Lexikon der griechischen und römischen Mythologie, Leipzig, I—VI, 1884—1937.
Materiale — Materiale arheologice privind istoria veche a R.P.R. I (1953); Materiale şi cercetări arheologice II (1956); III, (1957); IV (1957); V (1959); VI (1959); VII (1960); VIII (1962); IX (1970).
MemAnt — Memoria Antiquitatis.
MIA — Materialy i issledovaniia po arheologhii SSSR.
MNA — Muzeul Naţional de Antichităţi.
OR[3] — D. Tudor, Oltenia Romană, d. III, Bucarest, 1968, Ed. Acad.
PA — Památky Archeologicki.
PG — Patrologia Graeca.
Pick — B. Pick, Die antiken Münzen von Dacien und Moesien, I, Berlin 1898.
PIR[2] — Prosopographia Imperii Romanii I—III, ed. a II-a, 1933—1943.
PMMB — Publicaţiile Muzeului municipiului Bucureşti, I—II, 1934—1936.
Pontice — Studii şi materiale de istorie, arheologie şi muzeografie, 1968.
RA — Revue Archéologique, Paris.
RE — Pauly—Wissowa, Real-Encyclopädie der Klassischen Altertumswissenschaft.
Roska M. Repertorium — M. Roska, Erdély régiszeti Repertóriuma, I, Cluj, 1942.
RÉSEE — Revue des Études Sud-Est Européennes.
RevMuz — Revista Muzeelor.
RIC — Roman Imperial Coinage, Londra.
RIN — Rivista Italiana di Numismatica.

RLiO	— Der Römische Limes in Österreich.
RömMitt	— Mitteilungen des Deutschen Archäeologischen Instituts, Römische Abteilung.
RPh	— Revue de Philologie, de Littérature et d'Histoire ancienne.
SA	— Sovetzkaia Arheologhia.
Sargetia	— Sargetia, Buletinul Muzeului jud. Hunedoara. 1937—1966 (I—IV).
SCIV	— Studii şi Cercetări de Istorie Veche.
SCN	— Studii şi Cercetări de Numismatică.
SlovArch	— Slovenska Archaeologia.
Studia	— Studia Universitatis Babeş-Bolyai, Historia, Cluj.
StCl	— Studii Clasice—Bucureşti.
StCom	— Studii şi Comunicări. Muzeul Brukenthal, Sibiu.
StCStCluj	— Studii şi cercetări ştiinţifice. Cluj.
VDI	— Vestnik drevnei istorii, Moskva.

La revue d'archéologie et d'histoire ancienne « Dacia » N.S. paraît une fois par an. Pour toute commande de l'étranger s'adresser à ROMPRESSFILATELIA, Boîte postale 2001-telex 011631, BUCAREST, ROUMANIE, ou bien à ses représentants à l'étranger :

ALBANIA, **Ndërmarja Shtetetrore E.**, Tregëtimit Te Librit, Tirana, AUSTRIA, **Globus Buchvertrieb**, Salzgries 16, **Wien** I. BELGIUM, **Du Monde Entier**, 5, Place St. Jean, Bruxelles ; **Librairie Claeys-Verheughe**, 8, Volderstraat, Gand ; **Maison des Langues Vivantes**, 65, Rue du Midi, Bruxelles ; **Office International de Librairie**, 30, Av. Marnix, Bruxelles 5 ; **Vander Editeur**, 10, Munstraat, Louvain. BULGARIA, **Hemus**, Pl. Slaveikov 11-Sofia. CANADA, **Canadian Slavic Studies**, Loyola College, Montreal 262 ; **Librairie Lidec Inc.**, 1083 Van Home, Montreal ; **Panonia Books**, 2, Spadina Road, Toronto 4, Ontario. CHINA, **Waiwen Shudian**, P.O. Box 88, Peking. COLOMBIA, **Libreria Karl-Buchholz**, Av. Jiménez 8—40, Bogota. CUBA, **Cubartimpex**, P.O. Box 6540, La Habana. CZECHOSLOVAKIA, **Artia**, Ve Smerckach 30, Praha I. DENMARK, **Munksgaard**, 6 Norregade, Copenhagen K. ; **N. J. Haases-BogImport**, 8, Loerstraade, Copenhagen K. FINLAND, **Akateeminen Kirjakauppa**, Postfach 10128, Helsinki 10. FRANCE, **Agence Littéraire et Artistique Parisienne**, 7, Rue Debelleyme, Raris 3-e ; **Eyrolles Editeur**, 61, Boulevard Saint-Germain, Paris 5-e ; **Librairie de l'enseignement technique** (Stand permanent des livres techniques et scientifiques roumains), 61, Boul. St.-Germain, Paris 5-e ; **Librairie Hachette**, 25, Rue des Cévennes, Paris 5-e ; **Librairie Joseph Gibert**, 26—30, Boul. Saint-Michel, Paris 6-e ; **Libella**, 12, Rue Saint-Louis-en-l'Ile, Paris 4-e ; **Maison du Livre Italien**, 46, Rue de Ecoles, Paris 5-e ; **Office International de Documentation et Librairie**, 48, Rue Gay Lussac, Paris 5-e ; **Presses Universitaires de France**, 71, Rue Soufflot, Paris 5-e. THE GERMAN DEMOCRATIC REPUBLIC, **Deutscher Buch-Export und-Import**, Leninstrasse 16, Leipzig, C. 1. THE FEDERAL REPUBLIC OF GERMANY, **Kubon Sagner**, P.O., Box 68, München 34 ; **Reise und Verkehrsverlag**, Hönigwiesenstrasse, 25, 7 Stuttgart-Veihingen ; **Zumsteins Landkartenhaus**, Liebherrstrasse, 5, 8 München 22. GREAT BRITAIN, **Bailey Bros & Swinfen Ltd.**, Warner House, 48, Upper Thames Street, London E.C. 4 City 6521 ; **Blackwell's**, Foreign Department, Broad Street, Oxford ; **Central Books Ltd.**, 37, Grays Inn Road, London W.C. 1 ; **Collet's Holdings Ltd.**, Denington Estate, London Road, Wellingborough, Northans ; **N. & G. Foyle Ltd.**, 119—125 Charing Cross Road, London W.C. 2 ; **Parker & Son**, 103, Walton Street, Oxford. HOLLAND, **Antiquariat Junk**, Walderstraat 10, Lochem ; **Boekhandel Pegasus**, Leidsestraat 25, Amsterdam ; **Intertaal**, Van Baerlesstraat 150, Amsterdam Zuit ; **Meulenhoff**, Beulingstraat 2, Amsterdam C ; **Swets & Zeitlinger**, Keizergracht 471—487, Amsterdam. HUNGARY, **Kultura**, Fö utca 32, Budapest 1. ISRAEL, **Haiflepac Ltd.**, 11, Arlosorov St., Haïfa ; **Lepac Ltd.**, 15, Rambam St., Tel-Aviv ; **Lotus Ltd.**, Achad Haam St., Tel-Aviv. ITALY, **SO.CO.LIBRI. Export-Import**, Piazza Margana 33, Roma. JAPAN, **Maruzen Ltd.**, 6 Tory Michome, Nihombashi, Tokyo ; **Nauka Ltd.**, Imp. Departm., 30—19 Minami Ikebukuro, 2, Chome, Toshima-Ku, Tokyo. DEMOCRATIC PEOPLE'S REPUBLIC OF KOREA, **Chulpanmul**. MEXICO, **Editorial Grijalbo S.A.**, Aparatado 28568, Mexico. 17. D.F. MONGOLIA, **Mongolgosknigotorg**, Ulan-Bator. NORWAY, **Norks Bokimport**, Postboks 3267, Oslo. POLAND, **Ars Polona**, Krakowskie Przedmiescie 7, Warszawa. PORTUGAL, **Libreria Buchholz**, Avenida Libertade, Lisboa. SPAIN, **Libreria Buchholz**, Paseo de Recoletos, Madrid; **Libreria Cientifica General**, Preciados no. 48, Madrid 13. SWEDEN, **Almqvist & Wiksell**, 26, Gamla Brogatan, Stockholm K. ; **C. E. Fritze**, Fredgatan, Stockholm 16 ; **Gumperts AB**, P.O. Box 346, Göteborg I. SWITZERLAND, **Fachbücherei**, Postfach 1420, 3001-Berna ; **Herbert-Lang**, Ecke Munzgraben 2, Berna ; **Librairie Payot**, 1-Rue de Bourg Ch-1002, Lausanne ; **Librairie. Rousseau**, 36, Rue Jean-Jacques Rousseau, Genève ; **Pinkus & Co.**, Froschaugasse 7, Zürich 1, THE ARAB REPUBLIC OF EGYPT **Dar El Tahrir et Publishing**, 21 Kasr el Nil St., (Dar el Shark Bookshop), Cairo. THE U.S.A., **Angelescu Book Service**, 3645, Barham Street, Detroit 24, Michigan ; **American Chemical Society**, 1155, Sixteenth Street, N Washington DC 20036 ; **Fam Book Service**, 69, Fifth Avenue Suite 8 F, New York 10003, N.Y. ; **Franklin Square-Subscription Agency**, Teaneck (New Jersey 07666) ; **W. S. Heinman**, 400, East 72nd Street, New York, 21, N.Y. ; **McGraw-Hill Book Company**, 330, West 42nd Street, New York, N.Y. 10036 ; **Moore-Cottrell Subscr. Agency**, North Cobocton, New York, 14868 ; **Nicoară Travel Service**, 17432, Woodward Ave. Detroit, Michigan 48203 ; **Shoenhof's Foreign Books, Inc.**, 1280, Massachusetts Avenue, Cambridge, Massachusetts, 02138 ; **Henry M. Snyder & Co. Inc.**, 440 Fourth Avenue, New York, N.Y. 10016 ; **Twayne Publishers, Inc.**, 31 Union Square West, New York 3, N.Y. ; **Zeitein & Ver Brugge Booksellers**, 815 No. La Cienaga BLVD, Los Angeles 69, California. THE U.S.S.R., **Mejdunarodnaia Kniga, Moscow** G—200. THE DEMOCRATIC REPUBLIC OF VIET-NAM, **Xunhasaba**, 32, Hai Ba Trung, Hanoi. YUGOSLAVIA, **Forum**, V. Misica, 1, Novi Sad ; **Jugoslovenska Knijga**, Terazije, 27, Beograd ; **Libertatea**, Z. Zrenjanina, 7, Pancevo ; **Prosveta**, Terazije 16 I, Beograd.

TRAVAUX PARUS AUX ÉDITIONS DE L'ACADÉMIE DE LA RÉPUBLIQUE SOCIALISTE DE ROUMANIE

*** **Corpus Vasorum Antiquorum**, IIe fasc., 1968, 41 p., 46 pl., 57 lei.

*** **Inventaria Archaeologica**, 5e fasc., 1968, 6 lei ; 6e fasc., 1971, 4,25 lei ; 7e fasc., 1971, 4,25 lei.

*** **Tabula Imperii Romani. Romula—Durostorum—Tomis**, L. 35, 1969, 90 p., 1 carte, 5,50 lei.

*** **Arheologia Moldovei** (L'Archéologie de la Moldavie), vol. VI, 1969, 342 p., 36 lei.

*** **Fontes historiae daco-romanae** (av. 300— a. 100), II, 1970, 43 lei.

Studii şi cercetări de istorie veche, n°s 1—4, 1971 (Etudes et recherches d'histoire ancienne), 25 lei/exemplaire.

Studii şi cercetări de numismatică (Etudes et recherches de numismatique), vol. V, 1971, 483 p., 39 lei.

Studii clasice (Etudes classiques), vol. XIII, 1971, 510 p., 40 lei.

D. TUDOR, **Oltenia romană** (L'Olténie romaine), 3e éd. revue et augmentée, 1968, 604 p., 37 lei.

N. IORGA, **Materiale pentru o istoriologie umană** (Matériaux pour une historiologie humaine), Fragments inédits publiés par Liliana N. Iorga, 1968, 375 p., 1 pl., 23 lei.

I. I. RUSSU, **Ilirii. Istoria —limba şi onomastica—romanizarea** (Les Illyriens. Histoire-langue et onomastique-romanisation), « Biblioteca istorică XVII », 1969, 21,50 lei.

D. BERCIU, **Arta traco-getică** (L'art thraco-gétique), « Biblioteca de arheologie XIV », 1969, 235 p., 2 pl., 31 lei.

GABRIELLA BORDENACHE, **Sculture greche e romane del Museo nazionale di antichità di Bucarest. I. Statue e rilievi di culto. Elementi architettonici e decorativi**, 1969, 144 p., CXLV pl., 35 lei.

AL. PĂUNESCU, **Evoluţia uneltelor şi armelor din piatră cioplită descoperite pe teritoriul României** (Evolution des outils et des armes en pierre polie découverts sur le territoire de la Roumanie), «Biblioteca de arheologie», 1970, 359 p., 60 fig., 27 lei.

N. ZAHARIA, M. PETRESCU-DÎMBOVIŢA et EM. ZAHARIA, **Aşezări din Moldova. De la paleoliticul pînă în secolul al XVIII-lea** (Etablissements de Moldavie. Du paléolithique jusqu'au XVIIIe siècle), 1970, 660 p., CCLVII pl., 69 lei.

PETRE DIACONU, **Les Petchénègues au Bas-Danube**, «Bibliotheca Historica Romaniae 27», 1970, 158 p., 6 lei.

RADU POPA, **Ţara Maramureşului în veacul al XIV-lea** (Le pays du Maramureş au XIVe siècle), « Biblioteca istorică XXV », 1970, 300 p., 21,50 lei.

D. PROTASE, **Riturile funerare la daci şi daco-romani** (Les rites funéraires chez les Daces et les Daco-Romains), 1971, 221 p., 21 pl., 12 lei.

I. BARNEA et ŞTEFAN ŞTEFĂNESCU, **Din istoria Dobrogei** (De l'Histoire de la Dobroudja), vol. III, « Bibliotheca Historica Romaniae IX », 1971, 441 p., 37 lei.

PETRE DIACONU—DUMITRU VÎLCEANU, **Păcuiul lui Soare. Cetate bizantină** (Păcuiul lui Soare. Citadelle byzantine), Vol. I, 1972, « Biblioteca de arheologie XVIII », 272 p., 31 lei.

N. CONSTANTINESCU, **Coconi. Un sat din Cîmpia Română în epoca lui Mircea cel Bătrîn. Studiul arheologic şi istoric** (Coconi. Un village de la Plaine roumaine à l'époque de Mircea l'Ancien. Etude archéologique et historique), «Biblioteca de arheologie XVIII», 1972, 311 p., 32 lei.

PRINTED IN ROMANIA

41 200

Lei 80